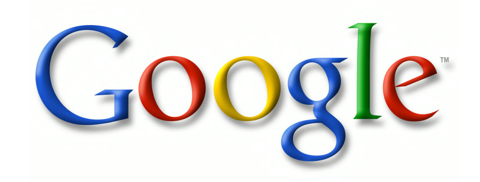
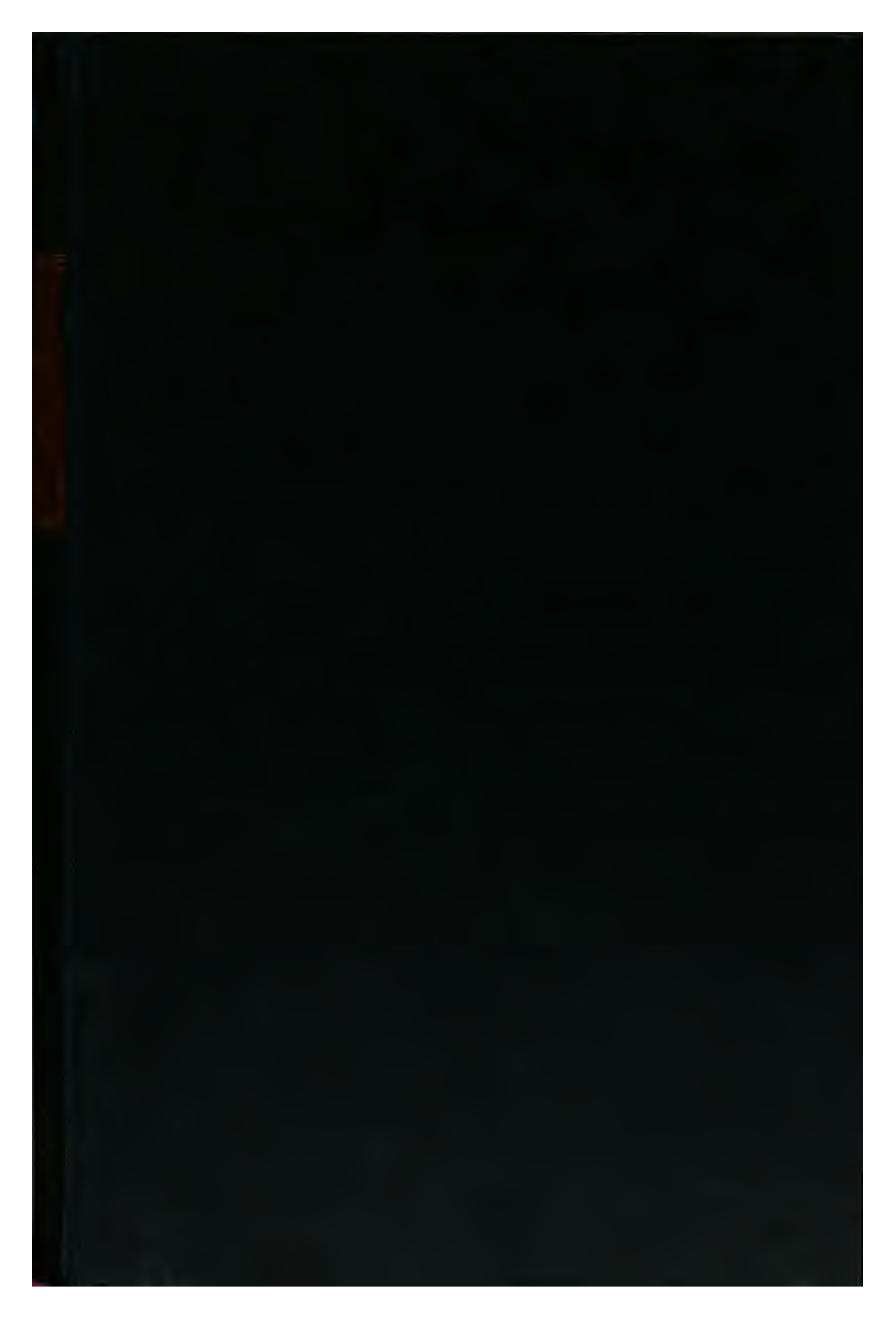
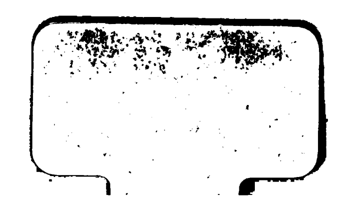

Google







VIE

DES PEINTRES.

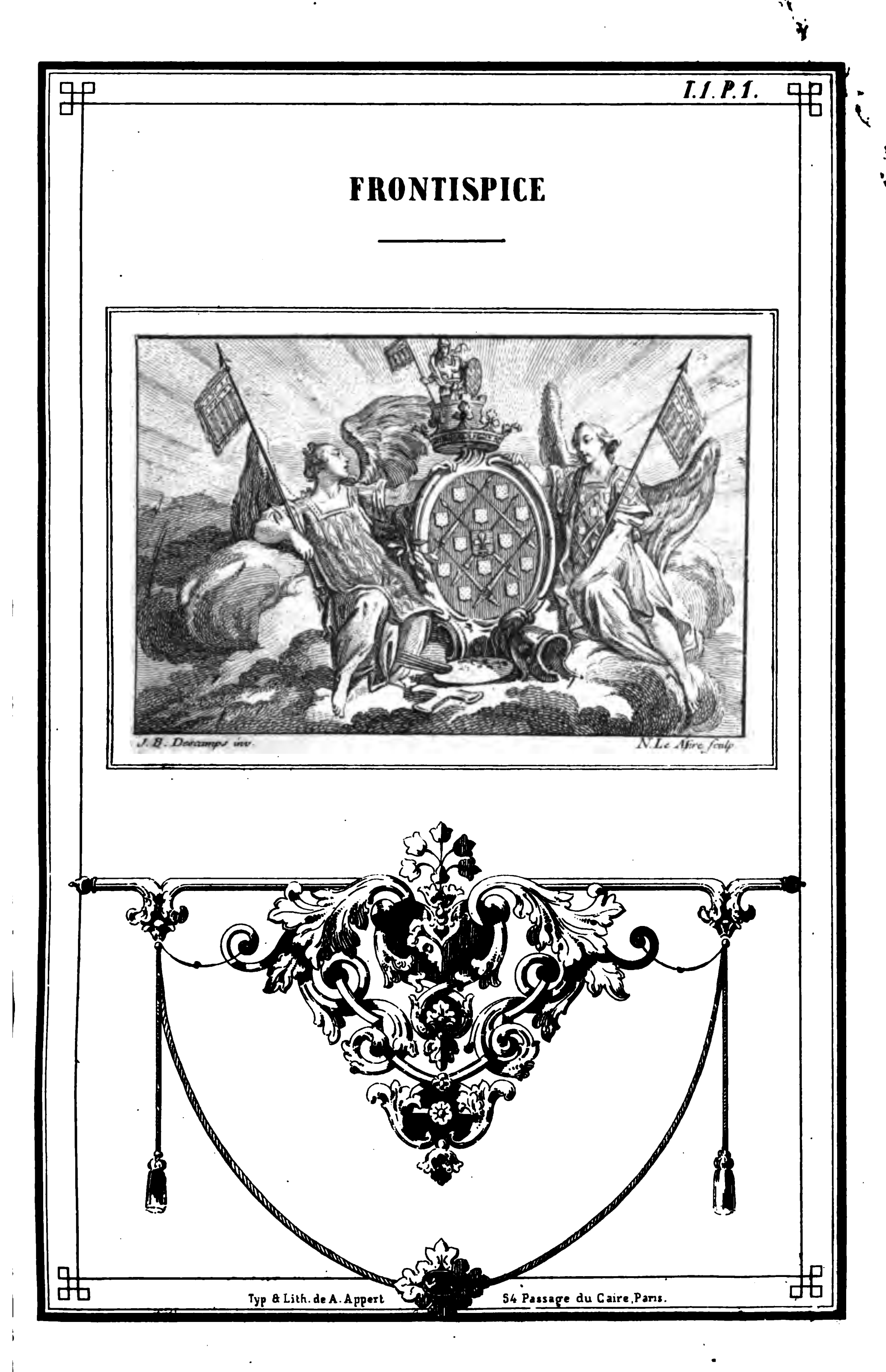
56 Portraits



Gravé par Alph. Boilly, d'après l'eau forte de Van Dick.

VAN DICK.

A Montpellier, Joseph Roger, Editeur.


T. I. P. 1.
FRONTISPICE
J. B. Descamps inv.
N. Le Mire sculp
Typ & Lith. de A. Appert 54 Passage du Caire, Paris.

VIE

DES

PEINTRES

FLAMANDS ET HOLLANDAIS,

PAR DESCAMPS,

RÉUNIE A CELLE

DES PEINTRES ITALIENS ET FRANÇAIS,

PAR D'ARGENVILLE.

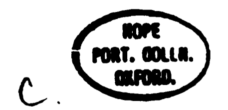
TOME I.



MARSEILLE,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE JULES BARILE,
Place Royale, 4.

1840.



AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'estime générale des amateurs a depuis longtemps placé au premier rang des Biographies de l'art celles que, dans le courant du dernier siècle, Descamps et d'Argenville ont consacrées, l'un à la vie des *Peintres Flamands et Hollandais*, l'autre à la vie des mêmes Peintres, ainsi qu'à celle des *Peintres Italiens et Français*.

L'universalité de notre langue, en aidant à vulgariser ces Biographies, a contribué à les faire rares. Le commerce ne les possède plus, et quand il les a, il ne les livre qu'à des prix très-élevés.

Pénétré de ces idées, l'Éditeur a fondu les deux ouvrages en une nouvelle édition en cinq gros volumes in-8°, édition dont il a fait disparaître toutefois le quatrième volume de d'Argenville qui, traitant des

Peintres Flamands et Hollandais, ferait ainsi double emploi avec les Biographies des mêmes Peintres données d'une manière plus complète par Descamps.

Du reste, l'Éditeur sera rigoureusement fidèle à son texte, n'ayant en ceci d'autre prétention que de reproduire une œuvre faite avec soin et dont l'utilité est incontestée. Les opinions de ces deux auteurs devaient lui être sacrées; quant au style, les légères incorrections qu'il aurait pu en faire disparaître n'auraient pas dédommagé l'œuvre des pertes qu'il aurait subies dans son originalité.

Descamps va ouvrir cette précieuse galerie : il était de notre devoir de reproduire l'avertissement dans lequel le Biographe exerce sa critique sur ses prédécesseurs, et fait connaître sa manière et les sources de ses observations.

AVERTISSEMENT.

On ne connaissait avant la dernière guerre qu'une partie des Peintres Flamands, Allemands et Hollandais. Le séjour que nos troupes ont fait en Flandre a donné lieu aux amateurs d'étendre leurs connaissances et de rechercher les tableaux des plus célèbres maîtres ; mais il manquait peut-être à la France un livre qui fît connaître entièrement la vie et les ouvrages du plus grand nombre.

M. Félibien n'a fait que nommer les Peintres Flamands ; il n'a écrit la vie que de très-peu d'artistes. M. de Piles s'est borné à l'Histoire de quatre-vingt-un Peintres, encore n'avait-il pas puisé à la source. Il n'eut pour guide dans ses recherches que Sandrart, peintre allemand, qui avait été lui-même copiste peu exact de Carle van Mander et de quelques autres écrivains qu'il a suivis, sans examiner les faits ni vérifier les dates. Florent le Comte a écrit, depuis les mêmes auteurs, un plus grand nombre de vies ; mais il est moins instructif, moins suivi et moins intéressant que M. de Piles. Les deux volumes et le sup-

plément de M. d'Argenville ont mérité l'éloge d'un de nos meilleurs journalistes, et rien n'est plus flatteur que le suffrage des personnes dignes elles-mêmes de louanges. Mais l'ouvrage que j'annonce est d'une plus grande étendue.

Il y a près de quinze ans que j'ai commencé à faire des notes sur la vie des Peintres Flamands. J'ai comparé dans ces notes les auteurs les uns avec les autres; j'ai démêlé, autant qu'il m'a été possible, l'erreur d'avec la vérité. Mon ouvrage augmentait insensiblement; j'en fis part à quelques amis éclairés et à des personnes distinguées par leur rang et par leurs connaissances, qui m'engagèrent à le poursuivre et à rassembler en corps ces différentes parties. Les Flamands mêmes, peu contens de leurs écrivains, me promirent de m'aider de leurs secours, et m'ont engagé dans une carrière qui m'a offert, en la parcourant, des difficultés que je n'avais pas prévues. L'auteur qui a conduit la plupart de ceux qui m'ont précédé est le célèbre Carle van Mander, peintre et historien flamand; il a écrit depuis l'origine de la peinture à l'huile, c'est-à-dire depuis environ 1366 jusqu'en 1604. Il mérite assurément notre estime et notre reconnaissance pour son exactitude; mais il aurait été à souhaiter qu'il eût mis dans ses écrits les grâces et la précision qu'on admire dans ses tableaux. Il est trop diffus: ce n'a pas été sans une attention pénible qu'il m'a fallu débarrasser les faits intéressans d'avec une multitude de détails qui ne le sont pas. Cornille de Bie a moins fait l'histoire de quelques Peintres de la même nation que leurs éloges en vers; ils sont tous, à l'entendre, des artistes admirables, ils n'ont pas le moindre défaut: il n'était pas facile de saisir la vérité à travers des hyperboles qui la couvrent.

Arnold Houbraeken, peintre hollandais, et continuateur de Carle van Mander, est estimable pour ses talens et pour ses mœurs. Il eut l'avantage de voir les tableaux dont il a fait la description et de connaître des peintres dont il a fait l'histoire; mais on désirerait qu'il se fût plus étendu

en quelques endroits, et qu'il se fût resserré en d'autres. Ses dates sont placées confusément, sans chronologie et sans aucun ordre. Nous avons trois volumes in-4° de Campo Weyermans, autre peintre hollandais. Il a compilé Houbraeken qu'il a défiguré ; il a rempli ses écrits d'ordures, d'impiétés et de calomnies ; il a condamné l'ordre et la sagesse qui règnent dans les ouvrages de M. de Piles, au lieu de s'efforcer de les imiter.

Johan van Gool vient de publier deux volumes in-8° sur la même matière ; le premier en 1751, et le second en 1752. Il n'a que le mérite de l'exactitude; il ne porte aucun jugement sur les tableaux dont il parle ; il ne lui échappe pas la moindre réflexion sur les manières différentes des Peintres. Son ouvrage n'est qu'une compilation de faits et une liste de tableaux ; il surcharge et interrompt, comme les autres, ses narrations de vers déplacés, qui ne marquent ni son jugement ni son goût.

Tous ces écrivains, qui se contredisent souvent, ne pouvaient être des guides sûrs. Il m'a fallu puiser dans d'autres sources. J'ai lu les historiens des villes dont j'ai eu occasion de parler ; je n'ai point négligé les poètes qui ont vécu du temps des Peintres qu'ils ont loués; j'ai transcrit les registres de diverses compagnies ; j'ai tiré les dates des épitaphes, des extraits mortuaires et d'autres monumens publics. Les cabinets des curieux m'ont été ouverts ; des titres de plusieurs familles m'ont été confiés. On m'a envoyé de différens pays des instructions de toute espèce écrites en diverses langues que j'ai le bonheur d'entendre. J'ai eu des relations intimes et des correspondances particulières avec des savans et d'habiles artistes. Quand tous ces secours ne suffisaient point, je me suis transporté sur les lieux pour éclaircir des faits obscurs; enfin, j'ai passé ma jeunesse en Flandre, ma patrie, où j'ai vécu au milieu des rares productions que je fais connaître. Plein d'amour pour mon art, j'ai réfléchi sur les grands modèles qui m'entouraient ; j'en ai étudié l'esprit, j'ai tâché d'en saisir

les caractères. Il ne suffit pas de marquer la manière d'un Peintre ; il faut la développer, si l'on peut parler ainsi, la comparer avec celle d'un autre : les comparaisons sont des lumières qui donnent à l'objet un éclat plus vif. Ce n'est pas par des termes savans qu'on se fait le mieux entendre ; c'est par une exposition détaillée de toutes les parties du tableau. Cette exposition les doit présenter à l'esprit telles qu'elles s'offrent aux yeux, et met souvent les moins connaisseurs en état d'en juger ; aussi n'ai-je employé, autant qu'il m'a été possible, les termes consacrés à la Peinture que quand la langue ne m'en fournissait pas d'autres, et j'ai eu soin de les expliquer dans des notes.

Cet ouvrage commence en 1366, par la vie des frères van Eyck, inventeurs de la Peinture à l'huile, et continue jusqu'à notre siècle. L'ordre chronologique s'y soutient d'un bout à l'autre ; les dates sont marquées à la tête de chaque histoire ; quand elles sont inconnues, je les indique à-peu-près sur les conjectures que je tire du temps où le père, le maître ou les contemporains du Peintre dont j'écris la vie ont vécu ; j'ai recours aux années marquées sur les tableaux qu'il a peints, et souvent les plus petites circonstances, mêlées à l'histoire d'autres Peintres, m'ont constaté le temps à-peu-près où il a vécu.

L'ordre que je me suis prescrit, comme le plus clair et le plus simple, est de faire connaître l'année et la ville où le Peintre a reçu le jour. J'expose son extraction, je le suis chez ses maîtres et dans le pays où il voyage; j'en raconte des événemens, lorsqu'ils ont quelque rapport avec son talent, et je marque le temps de sa mort. Lorsque ses ouvrages me sont bien connus, je désigne son genre, et je tâche d'apprécier son mérite ; mais lorsque je ne connais point par moi-même ses tableaux, j'indique où ils sont ; j'en fais une espèce de catalogue, en sorte que l'on sait en quel endroit un tableau était autrefois, à qui il a appartenu et dans quel cabinet il a été transporté. C'est par cette route instructive que j'arrive jusqu'aux cabinets de nos Français

curieux, pleins de connaissances et de goût, qui possèdent les plus précieux tableaux de Hollande et de Flandre.

La clarté du style, l'ordre des faits, la rapidité de la narration, beautés essentielles aux éloges historiques, sont celles que j'aurais bien voulu répandre dans mon livre. Étranger et artiste, je crains bien de n'en avoir eu que la volonté. J'abandonne à la critique quelques expressions négligées, quelques tours hasardés; mais j'ose représenter que dans un ouvrage tel que celui-ci, qui se soutient et intéresse par lui-même, on doit avoir, suivant le précepte de Quintilien, moins d'attention pour les mots que pour les choses.

N'avancer rien que de vrai ou connu pour tel, par rapport aux événemens de la vie de chaque Peintre; donner pour douteux ce qui l'est; rejeter ce qui est licencieux, de mauvais exemple, peu agréable, peu intéressant; n'attribuer à chaque artiste que les ouvrages qu'il a faits; lui ôter ceux dont il n'est pas l'auteur; les rendre à qui ils appartiennent; en porter un jugement que l'on croit équitable, et toujours fondé sur celui du public éclairé : voilà ce que j'ai fait ou tâché de faire.

La plupart des Peintres ne mettent sur leurs tableaux que les lettres initiales de leurs noms. On sait avec quelle différence les Français, les Flamands et les Hollandais écrivent les mêmes noms de baptême. Pour prévenir cet inconvénient, j'ai mis tout au long le nom et le surnom de l'artiste dans les deux différentes langues; par exemple, page 8, Hans (Jean) Hemmelinck; Hans est le nom flamand, qui signifie Jean en français, etc.

On va voir les révolutions que la Peinture a éprouvées en Flandre et en Hollande; elle a suivi le sort de tous les arts: Quand les princes l'ont protégée, elle a eu de grands succès; quand ils l'ont abandonnée, elle a dégénéré. Le prince Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas, commence aujourd'hui à la tirer de la langueur où elle était depuis quelques années. L'École Flamande reprend de la

réputation; mais il lui manque encore bien des avantages qui distinguent celle de Paris : elle doit être regardée, par l'ordre qui y règne, par l'instruction qui s'y donne, par l'émulation et les récompenses, comme le modèle de toutes les Académies de l'univers. Il y a peu d'artistes dans le monde qui égalent ceux dont elle est composée ; un grand nombre d'entre eux joignent au génie du pinceau le talent d'une plume élégante, et à l'art de faire des chefs-d'œuvre le don d'en bien juger.

Je dois un témoignage public de ma reconnaissance à quelques illustres amis qui m'ont aidé dans cet ouvrage. M. Mathieu de Visch, peintre et directeur de l'Académie de Bruges, malgré ses occupations importantes, m'a fait part de ses savantes recherches.

VIE

DES

PEINTRES.

HUBERT ET JEAN VAN EYCK,

Élèves de leur père.

1366.

C'est à la petite ville de Maaseyk, située sur les bords de la Meuse, que nous devons le secret de la peinture à l'huile que les anciens ne connaissaient pas, et auquel les modernes doivent la conservation de leurs chefs-d'œuvre. Cette ville donna le jour à Hubert van Eyck et à Jean son frère; le premier naquit en 1366, et le second en 1370; ils étudièrent et suivirent tous deux les principes de leur père : cette famille semblait être née pour la peinture. Marguerite, leur sœur, fut célèbre dans cet art; elle refusa de se marier pour pouvoir s'y livrer tout entière.

Quoique Jean fût élève d'Hubert, son frère aîné, il le surpassa; il était non-seulement bon peintre, mais il avait une inclination décidée pour d'autres sciences et surtout pour la chimie. En cherchant le moyen de purifier ses couleurs pour les rendre plus durables, il avait trouvé un vernis qu'il appliquait sur ses tableaux et qui les rendait luisans et pleins de force. La recherche de ce vernis avait occupé tous les peintres d'Italie pendant plusieurs années. Comme ce vernis ne se séchait point de lui-même et que le peintre était obligé de l'exposer à l'ardeur du soleil, un hasard procura à la peinture un succès dont nous jouissons. Jean van

Eyck ayant posé au soleil un tableau qui lui avait coûté beaucoup de soin, ce tableau, qui était sur bois, se sépara en deux. La douleur de voir ainsi détruire le fruit de ses travaux lui fit avoir recours à la chimie pour tenter si, par le moyen des huiles cuites, il ne pourrait pas trouver celui de faire sécher son vernis sans le secours du soleil ou du feu. Il se servit des huiles de noix et de lin comme les plus sécatives, et en les faisant cuire avec d'autres drogues, il composa un vernis beaucoup plus beau que le premier. Il éprouva, de plus, que les couleurs se mêlaient plus facilement avec l'huile qu'avec la colle ou l'eau d'œuf dont il s'était servi jusqu'alors, ce qui détermina notre artiste à suivre cette nouvelle méthode. Ses couleurs, sans s'emboire (1), conservaient leurs mêmes tons et n'avaient pas besoin de vernis; elles se séchaient promptement, et il faut ajouter encore qu'il trouva plus de facilité à les mêler. Tous ces avantages lui firent abandonner la colle et l'eau d'œuf pour se mettre dans l'usage des couleurs à l'huile, où il acquit, ainsi que son frère, une grande réputation : ils eurent aussi tous deux grand soin de cacher leur secret.

Leurs principaux tableaux sont ceux qu'ils firent à Gand, en Flandre. Parmi les plus considérables, on admire celui de saint Jean, qu'ils peignirent pour Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, comte de Flandre. On y voit son portrait sur un des volets (2); il y est peint à cheval; le dedans du tableau représente les vieillards qui adorent l'agneau, sujet tiré de l'Apocalypse. C'est un prodige que la quantité d'ouvrages et que le fini dont ils sont. On y compte trois cent trente têtes, sans y en trouver deux qui se ressemblent. On voit sur le volet droit Adam et Ève représentés avec beaucoup de noblesse et de décence; sur l'autre volet est une sainte Cécile et quelques autres figures de cavaliers avec leurs chevaux. Les deux frères se sont peints aux côtés; Hubert, comme l'aîné, est à la droite; il le paraît même par la physionomie; il a sur la tête un bonnet fourré, mais d'une forme singulière et retroussé par devant. Jean van Eyck est à la gauche, coiffé en bonnet de la forme d'un turban; il est vêtu d'une robe noire; il a un chapelet rouge à la main, avec une médaille pendante au bas.

(1) Un tableau est embu lorsque l'huile étant entrée dans la toile laisse les couleurs mates; les toiles nouvellement imprimées sont sujettes à emboire les couleurs.

(2) Les anciens étaient dans l'usage de fermer leurs tableaux avec des volets, pour conserver l'éclat de leurs couleurs.

Les attitudes sont belles et bien dessinées, les têtes pleines d'expression, d'admiration, de dévotion et de candeur; les cheveux, les poils des barbes sont d'un détail et d'un fini singulier; il en est de même des crins des chevaux; le paysage est agréable, les arbres, les plantes du pays et étrangères sont bien dessinées et d'une grande vérité. La composition du tout ensemble est sans embarras et pleine d'esprit; les figures sont drapées dans le goût d'Albert Durer; les couleurs principales, les rouges, les pourpres et les bleues sont aussi belles et aussi fraîches que si l'on venait de les appliquer; aussi ne voit-on que rarement ce tableau; il est toujours fermé et ne s'ouvre qu'à certains jours de fête ou à la demande des gens de considération. Philippe Ier, roi d'Espagne, n'ayant pu obtenir ce tableau, en fit faire une copie par Michel Coxie, peintre de Malines, laquelle fut très-bien rendue; on lui reprocha seulement d'avoir pris trop de licence dans quelques changemens, surtout dans la sainte Cécile, qui regarde derrière elle sans raison; il employa dans la robe de la vierge pour trente-deux ducats de bleu que le Titien envoya d'Italie par les ordres de ce prince. La copie lui coûta près de 4,000 florins; le peintre y avait employé deux années de travail.

Bruges et Ypres possèdent deux tableaux de Jean van Eyck; celui d'Ypres est dans le chœur de Saint-Martin; on y voit le portrait de l'abbé Priamo. Les volets n'ont point été finis; ils sont remplis d'emblêmes qui ont rapport au mystère de la sainte Vierge. La vérité dont est rendue chaque chose montre qu'il s'était attaché à imiter tout d'après nature; il faisait bien le portrait et ornait ses fonds de paysages agréables.

Carle van Mander (1) dit avoir vu chez Lucas de Heere, son maître, et peintre à Gand, un portrait de femme ébauché avec autant de correction et de fraîcheur que les plus finis qui aient jamais été faits par d'autres peintres. Marie, veuve du roi de Hongrie, fit la découverte d'un tableau précieux du même auteur : il représentait deux jeunes personnes qui sont à la veille de s'unir par les nœuds du mariage. Ce morceau singulier fut trouvé dans la boutique d'un perruquier, qui reçut en échange, de la princesse, une charge qui rapportait cent florins par an.

Après avoir fini son grand tableau à Gand, Jean retourna fixer

(1) Carle van Mander, peintre et poète, a écrit la vie des peintres Italiens, Flamands, Hollandais et Allemands jusqu'à l'année 1604. Nous avons du même un traité en vers sur la peinture très-estimé et une explication des fables d'Ovide.

sa demeure à Bruges, qui pour lors était la plus brillante ville de l'Europe pour le commerce ; à peine pouvait-il suffire à l'empressement des seigneurs du pays et étrangers qui achetèrent ses productions; elles faisaient l'admiration des artistes et des connaisseurs. Frédéric, duc d'Urbin, eut de lui un beau tableau représentant un bain. Laurent de Médicis lui fit faire plusieurs ouvrages, entre autres un saint Jérôme.

La réputation de ce peintre fit tant de bruit en Italie, que quelques négocians de Florence lui achetèrent un tableau dont ils firent présent à Alphonse, roi de Naples, qui ne cessa d'admirer cette merveille et le secret de cette espèce de peinture. Antonello, ou Antoine de Messine, peintre, qui était pour lors à Naples pour des affaires domestiques, quitta tout et fut chercher l'auteur dans l'intention de découvrir son secret. Arrivé à Bruges, il fit assidûment sa cour à van Eyck, et par bien des présens, et surtout par de beaux dessins d'Italie (c'est ainsi que les artistes doivent commercer ensemble), il gagna l'amitié et la confiance du Flamand, qui lui enseigna sa préparation des couleurs à l'huile, qu'Antonello porta chez les Italiens, qui depuis l'ont rendue publique; ils méritaient de toutes manières de posséder ce secret admirable.

Ces deux frères, Hubert et Jean van Eyck, ont toujours vécu dans une grande union; ils ont été fort estimés de Philippe, duc de Bourgogne, qui considérait les talens et la solidité de l'esprit de Jean ; il l'honora d'une place dans son conseil. Hubert est mort et enterré à Gand, où l'on voit qu'il est décédé le 18 septembre 1426, âgé de 60 ans. Jean est mort depuis, fort âgé ; il est enterré à Bruges, en Flandre.

Le beau fini des ouvrages des frères van Eyck, et leur soin à conserver leurs couleurs pures jusque dans les ombres, aurait augmenté le prix de leurs tableaux, s'ils avaient osé sacrifier quelques tons de couleurs, souvent trop aigus (1), et presque jamais assez dégradés, ainsi qu'un goût de dessin peu élégant ; un voile épais leur avait dérobé les grâces que l'antique seule peut enseigner, et que cette école n'a connues que long-temps après ; mais ils ont le mérite d'avoir trouvé le secret de préparer les

(1) *Trop aigus*. Dans le premier temps de la peinture, on ne connaissait pas l'union des couleurs. On voit des couleurs entières placées l'une près de l'autre, toujours brillantes le bleu, le rouge, le jaune, le vert et le pourpre sont conservés avec tout leur éclat, ce qui rend leurs ouvrages comme des découpures sans harmonie.

couleurs à l'huile, et c'en est assez pour les rendre immortels et mériter en tout temps notre admiration et notre reconnaissance.

On conserve avec distinction, dans le cabinet du duc d'Orléans, deux tableaux : l'un est le portrait des deux frères, l'autre l'adoration des mages, peints par Jean van Eyck.

ROGER,

SURNOMMÉ DE BRUGES,

Élève de Jean van Eyck.

Roger, natif de Bruges, élève de Jean van Eyck, a bien imité son maître; il est un des premiers qui aient peint à l'huile après van Eyck : il peignait en grand et dessinait bien ses figures. Van Mander le regarde comme un bon artiste; il dit avoir vu de lui plusieurs grands morceaux à la colle et à l'eau d'œuf qui, selon l'usage du temps, servaient de tapisseries dans les appartemens. Les églises de Bruges étaient ornées de ses ouvrages ; sa manière de peindre est gracieuse, son dessin assez correct et ses compositions spirituelles.

HUGUES VANDER GOËS,

Élève de Jean van Eyck.

Hugues Vander Goës, autre élève de Jean van Eyck, est natif de Bruges ; son génie élevé brille dans ses ouvrages; il peignait aussi à l'huile ; on voit de ses productions avant et après 1480. Van Mander loue beaucoup ses tableaux; il nous a laissé la description de plusieurs, entre autres d'un petit qui est placé dans l'église de Saint-Jacques, à Gand, et qui orne l'épitaphe de Wouter Gaultier; le dedans représente la sainte Vierge : la tête est belle et gracieuse, d'une excellente propreté et d'un grand fini ; le fond, la terrasse, les herbes et les petits cailloux sont bien imités. On voit dans la même ville, chez le sieur Weytens, un tableau représentant Abigaïl qui vient au-devant de David. On ne saurait assez admirer la noblesse et la modestie des femmes qui y paraissent. David est représenté à cheval avec sa suite ; la composition

du tout est ingénieuse. La ville de Bruges possédait un grand nombre des ouvrages de Hugues; elles conservait encore dans l'église de Saint-Jacques un tableau d'autel; dans le temps des révolutions et de la destruction des églises, ce tableau fut épargné, mais gâté par l'ignorance d'un barbouilleur qui le choisit pour écrire en lettres d'or les tables de la loi de Moïse. Malgré cet accident, le tableau a été nettoyé avec précaution, et par le secret d'enlever le mordant de la couleur d'or, on l'a réchappé. Le temps de la mort de Hugues est ignoré, ainsi que le lieu de sa sépulture.

ALBERT VAN OUWATER.

Albert van Ouwater, né en la ville d'Harlem, a peint un des premiers à l'huile dans cette ville, du temps même des van Eyck, où peu après il peignit dans la principale église, à côté du grand-autel, un tableau pour la chapelle des pèlerins, représentant saint Pierre et saint Paul. Les figures sont grandes comme nature; il avait tracé au-dessous de ce tableau un paysage où l'on voyait des pèlerins, les uns se livrant au repos et les autres faisant un repas champêtre: le tout était bien traité, tant pour le dessin que pour la couleur. Les extrémités sont très-finies et les draperies assez bien rendues; le paysage surtout passait pour le meilleur du temps, et, selon le rapport des peintres anciens, ceux d'Harlem ont été les premiers paysagistes de bon goût. Albert a peint encore la résurrection de Lazare. Van Mander en a vu une copie ébauchée et a jugé que la figure était bien dessinée pour le temps, quoique nue; le fond était d'une belle architecture, et les apôtres et les femmes d'une belle expression. Hemskerck a souvent été voir et admirer ce tableau avec son fils, son élève, sans pouvoir s'en rassasier. Les Espagnols en enlevèrent furtivement l'original, ainsi que d'autres morceaux aussi précieux, lorsqu'ils eurent pris la ville d'Harlem.

GUERARD DE SAINT JEAN,

Élève d'Ouwater.

Albert d'Ouwater joint à la gloire d'avoir excellé dans son art celle d'avoir fait un élève du plus grand mérite: il fut nommé Guerard d'Harlem, parce qu'il naquit en cette ville, ou Guerard de

Saint-Jean, parce qu'il demeurait dans un couvent de ce nom, sans avoir été de cet ordre. Il était né peintre, et quoiqu'il n'ait vécu que 28 ans, il a égalé son maître et il l'a même surpassé dans l'ordonnance de ses sujets, dans le dessin et dans l'expression : il fit dans l'église de Saint-Jean, au grand-autel, un tableau dont le sujet est notre Seigneur crucifié. Il avait peint une descente de croix sur un des volets, et sur l'autre un sujet différent. Il n'échappa à la fureur du soldat, dans l'assaut de la ville d'Harlem, que les volets de ce tableau, qui sont chez le commandant, dans le nouveau bâtiment. Celui qui représente la descente de croix est d'une grande beauté ; tout y est surprenant pour les expressions ; la douleur y est peinte sur les physionomies des Maries et des apôtres avec beaucoup d'art et de vérité. Les artistes du temps regardent cet ouvrage comme le plus beau tableau du siècle. L'auteur savait bien la perspective : il avait peint l'église d'Harlem de façon à tromper l'œil par l'effet; aussi, Albert Durer, qui fut à Harlem pour voir ces ouvrages, dit tout haut *qu'il fallait être favorisé de la nature pour en venir à ce point de perfection*.

DIRK (THIERRI) D'HARLEM.

1440.

Harlem donna encore le jour à Dirk ; il fut contemporain de Guerard ; quelques-uns disent qu'il vécut avant lui ; il était habile peintre pour ce temps. Quoique Albert Durer soit plus moderne que lui, la manière de Thierri est aussi finie que celle de ce peintre ; elle est beaucoup moins sèche et moins tranchée (1), si nous en croyons van Mander ; il dit avoir vu de lui un tableau d'autel avec deux volets, dans la ville de Leyden : le dedans représentait notre Sauveur ; on voyait sur l'un des volets saint Pierre et sur l'autre saint Paul : les têtes sont de grandeur naturelle, les cheveux et les barbes en sont bien terminés. Ce tableau fut fait en 1462 ; l'auteur demeura quelque temps à Louvain; le temps de sa mort est ignoré, ainsi que celle de Guerard.

(1) *Tranchée*. Le défaut des anciens peintres était d'approcher subitement les clairs contre les ombres ; les couleurs de chair coupaient sèchement sur les fonds, sans mêler moelleusement les bords : ce défaut rend leurs ouvrages plats et sans rondeur.

HANS (JEAN) HEMMELINCK.

1450.

Carle van Mander, dans son Histoire des Peintres, page 127, dit que *dès les premiers temps de la peinture à l'huile, la ville de Bruges donna le jour à Hans Memmelinck,* etc.

Cet écrivain se trompe : Jean Hemmelinck est le véritable nom de cet artiste, qui naquit dans la petite ville de Damme, à une lieue de Bruges. Il est probable qu'il a vécu du temps des frères van Eyck, ou peu après, puisque nous avons de ses ouvrages avant 1479.

On ne sait rien de ses premières années et l'on ignore son maître ; on dit qu'il s'enrôla par libertinage, en qualité de simple soldat, et que se voyant réduit à la dernière misère dans l'hôpital de Saint-Jean de Bruges, comme s'il n'eût pas eu plus de ressource que le dernier de ses camarades, il ouvrit les yeux sur le dérangement de sa conduite. Il est rare qu'un homme de génie reste long-temps dans le désordre. Dès qu'il fut convalescent, il peignit quelques petits tableaux pour se récréer et pour se procurer un peu d'argent ; il n'en fallait pas davantage pour le faire connaître. Quelques Frères de cet hôpital, surpris de la beauté des ouvrages du malheureux peintre, publièrent la découverte qu'ils venaient de faire, et Hemmelinck fut bientôt reconnu pour le plus habile de son siècle. On obtint son congé, et il fit un tableau pour l'hôpital, en reconnaissance des soins que l'on avait eus de lui pendant sa maladie. Ce tableau a deux volets : il a peint au milieu la naissance de notre Seigneur et les bergers en adoration. Une architecture ruinée et de fort bon goût représente l'étable de Bethléem ; on aperçoit par quelques ouvertures du bâtiment des montagnes et des lointains à perte de vue. A travers une fenêtre, on voit le portrait du peintre représenté avec la robe des malades ; sur un des volets, il a peint des anges qui adorent l'Enfant-Jésus dans la crêche, et sur l'autre volet la Présentation au Temple ; on lit sur la bordure, en gros caractères : OPUS JOHANNIS HEMMELINCK, M CCCC LXXIX, avec sa marque ordinaire.

Ce tableau fixa Hemmelinck à Bruges, et c'est dans ce temps qu'il peignit la Châsse ou Reliquaire, qui se conserve dans le même hôpital de Saint-Jean, avec plusieurs compartimens, dans

lesquels il a rendu la vie et le martyre de sainte Ursule et des onze mille vierges.

Dans le même hôpital, on voit encore un tableau de ce peintre; il a deux volets à l'ancien usage pour le conserver. La Vierge, l'Enfant-Jésus, sainte Catherine, sainte Barbe, saint Jean-Baptiste, saint Jean-l'Évangéliste et des anges qui jouent de différens instrumens, sont bien représentés sur ce tableau; sur l'un des volets on voit le martyre de saint Jean-Baptiste, et sur l'autre, saint Jean-l'Évangéliste dans l'île de Patmos, écrivant son Apocalypse.

Dans la salle des directeurs de l'hôpital de Saint-Julien, en la même ville, on voit un grand tableau de Hemmelinck représentant saint Christophe qui porte l'Enfant-Jésus en passant une rivière; sur les deux volets qui renferment ce sujet sont peints les portraits de quelques Frères hospitaliers.

Dans l'église paroissiale de Saint-Sauveur est le martyre d'un saint écartelé par quatre chevaux.

Chez M. Libouton, on voit un Christ avec la Vierge et saint Jean au bas de la croix.

Hemmelinck avait un meilleur goût de dessin que les peintres de ce temps-là; il groupait ses figures avec plus d'ordre, ses sujets sont bien disposés; il y a une dégradation sensible dans ses couleurs; il a fait un assez bon choix dans l'architecture, et l'on aperçoit qu'il en savait très-bien les règles, ainsi que celles de la perspective. Cet artiste a au moins égalé les frères van Eyck, et dans quelques parties il les a surpassés. On s'étonne que les tableaux de ce peintre ne soient qu'à l'eau d'œuf (1); sans doute qu'il était attaché par préjugé à ce genre de peinture, et qu'il faisait peu de cas de la peinture à l'huile dont l'usage était établi depuis quatre-vingts ans; il ne pouvait en ignorer le secret trouvé dans la ville où il faisait sa demeure; d'ailleurs, rien n'est plus beau ni plus frais que ce qui nous reste de lui et que nous avons cité; on peut aussi ajouter que rien n'est gardé avec plus de soin. Le Reliquaire de l'hôpital de Saint-Jean est enfermé dans une autre armoire destinée à le conserver; on a souvent offert une châsse de la même grandeur en argent, et l'on a toujours refusé l'échange. Le Reli-

(1) Le mélange des couleurs, avant la découverte de l'usage de peindre à l'huile, se faisait à la colle, à la gomme, et communément avec une eau qui se tirait du blanc d'œuf.

quaire est ouvert tous les ans pendant l'octave de sainte Ursule. Il est peu de tableaux à l'eau d'œuf qui soient mieux, et ce sont autant de monumens précieux de la manière dont on peignait alors dans ce genre. On n'a rien su de la mort de Hemmelinck ni du lieu de sa sépulture.

GUERARD VANDER MEIRE.

Guerard naquit à Gand et fut un des premiers peintres à l'huile après van Eyck ; tous ses ouvrages sont d'un beau fini. On voyait en Hollande, dans le cabinet de M. Jacques Rauwaert, une Lucrèce peinte par Vander Meire ; il coloriait bien et son dessin est assez correct.

JEAN MANDYN.

Mandyn, de la ville d'Harlem, aimait à peindre des sujets plaisans et grotesques, dans le goût de Jérôme Bos ; il est mort à Anvers, pensionné de la ville.

VOLCKAERT.

Volckaert, fils de Nicolas, naquit à Harlem. La maison de ville possède de lui plusieurs ouvrages en détrempe d'une grande manière. Il dessinait dans le goût de l'antique, il composait avec facilité ; il a beaucoup dessiné pour les peintres sur verre.

QUINTIN MESSIS.

Il naquit dans la ville d'Anvers ; on l'appelle quelquefois *le Maréchal d'Anvers,* parce qu'il avait exercé ce pénible métier jusqu'à l'âge de 20 ans. Une longue et dangereuse maladie le mit hors d'état de pouvoir gagner sa vie et celle de sa mère, chez qui il demeurait ; il s'en plaignait à ceux qui venaient le visiter. On rapporte qu'une procession anciennement établie pour les lépreux,

ou autres malades, dans laquelle on distribuait des images de confréries, gravées en bois, lui donna lieu de connaître son talent. Il lui tomba entre les mains une de ces images, qu'on lui conseilla de copier pour se désennuyer ; ce qu'il fit avec tant d'ardeur et de disposition, qu'il continua depuis et devint bon peintre. Cet échange du marteau contre le pinceau se raconte encore autrement. Il devint, dit-on, amoureux d'une fille qui était destinée à un peintre. Quintin en était aimé et désirait de s'unir à elle par les liens du mariage ; mais s'étant aperçu que son métier était un obstacle à ses désirs, il le quitta et se mit à étudier la peinture avec une application extrême. L'amour fut son maître, et avec une disposition naturelle, il réussit. Cette dernière histoire n'est reçue et appuyée que sur les vers que Lampsonius a mis au bas de son portrait. La première est plus communément adoptée, et surtout par van Mander, son historien. (Je souhaiterais que la dernière fût vraie, j'en saurais gré à l'amour). Quoi qu'il en soit, il devint bon peintre pour le siècle où il vivait. Un de ses plus beaux tableaux est une descente de croix qu'il fit pour le corps des menuisiers d'Anvers : ce tableau fut placé dans l'église de Notre-Dame. Le Christ est fort beau ainsi que les Maries. Sur un des volets qui ferment ce tableau est le martyre de saint Jean dans une chaudière d'huile bouillante ; sur l'autre volet est une Hérodias dansant devant Hérode. Pour le prix de la danse, elle reçoit la tête de saint Jean. Philippe II, roi d'Espagne, a souvent offert de ce tableau des sommes considérables sans pouvoir l'obtenir. Ce corps de métier, dans un besoin, l'exposa en vente en 1577 ; les magistrats l'achetèrent, par le conseil de Martin Devos, 1,500 florins. Quintin a fait plusieurs autres tableaux dispersés dans les cabinets, où ils sont conservés avec une considération particulière. Chez l'électeur Palatin, deux tableaux, dont l'un représente la Vierge et l'Enfant-Jésus, l'autre un Christ et sa mère. Il a fait beaucoup de portraits très-finis ; sa manière est tranchante. Il mourut à Anvers, très-vieux, en 1529. Il a laissé un fils nommé Jean Messis, aussi peintre, qui l'a suivi sans changer de goût. On voit beaucoup de ses ouvrages ; parmi ses plus beaux, qui se trouvent à Amsterdam, on remarque celui de quelques banquiers occupés à compter de l'argent.

Les ouvrages de Quintin Messis étaient autrefois singulièrement estimés. L'Angleterre s'en procura à très-grand prix. La singula-

rité de son histoire fit d'abord et fait encore la même impression. Cependant, si l'on en excepte leur fini, aussi froid que sec, on ne peut comparer ses tableaux qu'à ceux du premier temps de la peinture à l'huile, et l'on ne doit en placer l'auteur qu'après van Eyck. Messis ne fut jamais en Italie, quoi qu'en dise Florent le Comte, etc.

JÉROME BOS.

Jérôme Bos naquit à Bois-le-Duc. Quoiqu'il ait été un des premiers peintres à l'huile, sa manière est moins dure et ses draperies sont de meilleur goût; les plis sont plus simples et moins répétés que ceux de ses contemporains. Ses sujets étaient terribles, et il semble qu'il se plaisait à peindre l'enfer. Il peignait tout au premier coup, sans que ses tableaux aient jamais changé; sa manière est libre et prompte, l'impression de ses panneaux était blanche, et il savait ménager des tons transparens qui ont rendu ses tableaux chauds de couleur. Ses ouvrages sont dispersés dans les églises et les cabinets; il y en a quelques-uns en Espagne; les églises de Bois-le-Duc en conservent beaucoup. Van Mander loue fort une fuite de la Vierge en Égypte, où saint Joseph demande à un paysan le chemin. Le fond du paysage est singulier. Dans le lointain on voit une espèce de rocher escarpé au pied duquel on découvre une auberge; on y voit aussi une quantité de peuple qui regarde une danse d'ours. On parle encore d'un autre tableau où notre Seigneur porte sa croix; cet ouvrage tient moins que les autres de l'extraordinaire de son génie. Il a peint un enfer où le Seigneur délivre les anciens patriarches : ce tableau est d'une imagination originale; le feu, les flammes sont d'une grande vérité; les diables prennent Judas par le cou, le retirent de l'enfer et le vont pendre en l'air. Dans le cabinet de Jean Dietring, à Harlem, on voyait d'autres ouvrages de ce peintre; le principal est une dispute entre un religieux et des hérétiques; le religieux offre pour dernière épreuve de mettre de part et d'autre leurs livres au feu, et leur fait entendre que ceux qui ne seront point épargnés par les flammes seront jugés mauvais; tous sont détruits, excepté le livre du religieux qui est rejeté par les flammes. Plusieurs églises de Bois-le-Duc sont décorées des ouvrages de ce peintre. On en conserve en Espagne, à l'Escurial, quel-

ques tableaux avec autant d'attention que ceux des plus grands maîtres.

La manière de Jérôme Bos est facile ; tous ses ouvrages paraissent faits de rien ; on y aperçoit l'impression de ses panneaux et des tons de couleur seulement glacés et heurtés avec esprit. C'est bien dommage qu'il n'ait jamais conçu que des idées monstrueuses et terribles ; ce qui surprend, c'est que ces tableaux ont été fort chers : à quel prix auraient-ils donc été, s'il avait traité des sujets rians ?

JEAN-LOUIS DE BOS.

Ce peintre était aussi de Bois-le-Duc ; il excellait à peindre des fruits et des fleurs d'un fini et d'une vérité singulière. On ne peut guère aller plus loin pour la propreté et la fraîcheur des couleurs; on y remarque jusqu'aux gouttes de rosée. Les transparens donnent une grande légèreté à tout ce qu'il a fait. Il mettait dans tous ses bouquets de petits insectes qu'il fallait examiner à la loupe : il représentait souvent ses fleurs dans un bocal de verre ou de cristal. Van Mander n'a rien découvert de particulier de sa vie.

ERASME.

1465.

Guérit ou Didier Érasme, né à Rotterdam, le 28 octobre 1465, ou 1467, fils de Guerard, de la ville de Gouda, a été estimé des princes et admiré des savans ; sa vie et ses ouvrages sont trop connus pour citer ici mon auteur, qui dit à-peu-près la même chose que Moreri. Voici ce que nous apprend Dirck van Blayswyck dans son introduction à la description de la ville de Delft. Il dit que lorsqu'Érasme se fut retiré dans le monastère d'Émaüs ou Tenstéenne, proche de Gouda, qu'il avait choisi pour la bibliothèque seulement, qui était la plus belle du siècle, il s'appliqua par intervalle à la peinture, où il réussit et fit les mêmes progrès que dans ses autres études. Parmi une quantité de tableaux qu'il avait faits, le plus considérable était un Calvaire où notre Seigneur est représenté dans l'instant qu'il fut crucifié ; il était conservé avec vénération dans le cabinet de Cornille Muscius, prieur de la même

maison. Le mérite de ses tableaux est attesté par les artistes du temps ; mais l'auteur ne croit pas qu'il en soit échappé aucun dans la ruine de cette maison ; à peine sait-on où elle avait été bâtie. Il mourut à Bâle, d'une dyssenterie, le 17 juillet 1536, âgé de 70 ans et quelques mois. Ainsi la mémoire de ce grand homme doit être aussi précieuse aux peintres qu'à tous les savans.

CORNILLE ENGHELBRECHTSEN.

1468.

Cornille vint au monde en 1468, dans la ville de Leyden ; il prit pour guide les ouvrages de Jean van Eyck ; il est le premier qui ait peint à l'huile dans sa patrie. Il était bon dessinateur, et il peignait avec autant de force que de promptitude en détrempe (1) comme à l'huile. Ses ouvrages échappés aux troubles du pays, et gardés avec respect par les bourgeois dans la maison de ville de Leyden, furent deux tableaux d'autel avec les volets, qu'on a vus depuis dans l'église de Notre-Dame du Marais ; l'un représente notre Seigneur en croix entre les larrons, l'autre le sacrifice d'Abraham, et un autre, une descente de croix entourée de petits tableaux qui représentent l'affliction et les douleurs de la sainte Vierge. On conserve dans le même endroit une tenture en détrempe représentant l'adoration des rois ; l'ordonnance en est belle et les draperies riches et bien jetées; les plis en sont moins secs. Lucas de Leyden s'est formé sur cette manière ; mais le plus bel ouvrage de Cornille, selon notre historien (2), est un tableau à deux volets destiné à enrichir l'épitaphe des seigneurs de Lockhorst ; il était dans leur chapelle dans l'église de Saint-Pierre de Leyden, et en 1604, à Utrecht, chez M. vanden Bogaert, gendre de M. van Lockhorst. Le dédans représente l'agneau de l'Apocalypse. Une multitude de figures bien disposées, les physionomies nobles et gracieuses et la manière délicate de son pinceau, ont fait regarder ce tableau comme son chef-d'œuvre. Son génie le porta à faire une étude particulière des mouvemens de l'âme qu'il a su exprimer dans chaque physionomie. Il fut regardé par les maîtres du temps comme un

(1) *Détrempe.* Le mélange de la couleur se fait avec de la colle ou de l'eau gommée.

(2) Carle van Mander.

des plus grands peintres. Il mourut à Leyden en 1533, âgé de 65 ans.

ALBERT DURER,

Elève de Michel Wolgemut.

1470.

Albert est le premier Allemand qui ait osé réformer le mauvais goût dans sa patrie. Il naquit à Nuremberg en 1470, et fut destiné par son père, habile orfèvre, à suivre la même profession ; mais son inclination le portait à graver et à dessiner. Il eut enfin le bonheur d'entrer chez Hupse Martin, peintre et graveur ; il y fit de grands progrès dans la gravure et commença à peindre. Il entra peu de temps après chez Michel Wolgemut ; c'est chez ce dernier qu'il s'appliqua plus particulièrement à la peinture et négligea quelque temps la gravure. Ne se contentant pas de la peinture seule, il étudia la perspective, l'architecture civile et militaire, sur lesquelles il donna des traités.

Avant d'avoir quitté l'école, quelques ouvrages dispersés le firent connaître à la cour de l'empereur Maximilien. Ce monarque le fit demander pour l'exécution de quelques grands projets. Un jour, en dessinant sur une muraille trop élevée, l'empereur qui était présent, dit à un gentilhomme de se poser de façon que le peintre pût se servir de lui pour s'élever assez haut. Le gentilhomme représenta humblement qu'il était prêt à obéir, mais qu'il trouvait cette position trop humiliante, et qu'on ne pouvait guère plus avilir la noblesse qu'en la faisant servir de marche-pied. « Ce peintre, ré» pondit l'empereur, est plus que noble par ses talens ; je peux » d'un paysan faire un noble, mais d'un noble je ne ferais jamais » un tel artiste. » Albert fut anobli par ce prince, qui lui donna pour armes trois écussons d'argent, deux en chef et un en pointe sur un champ d'azur.

L'empereur Charles V et Ferdinand, roi de Hongrie et de Bohême, eurent pour Albert la même estime. Il avait une figure aimable, des manières nobles, une conversation spirituelle et enjouée ; il vivait avec les grands sans mépriser ses égaux ; accoutumé à louer les artistes, il en était adoré.

Quelques-uns de ses ouvrages, portés en Italie, lui ont mérité l'estime de Raphaël. Albert lui envoya son portrait et quelques

gravures de sa main ; il obtint en reconnaissance plusieurs dessins avec le portrait de Raphaël, qui, grand admirateur de la finesse du burin d'Albert, fit voir ces estampes à son graveur Marc-Antoine, ainsi qu'à Marc de Ravenne. Le premier fit plusieurs tentatives pour imiter notre Allemand, copia même les trente-six morceaux de la Passion, en y mettant la marque et le nom d'Albert Durer. Ce dernier, fâché de se voir si mal copié, fit exprès le voyage de Venise et porta ses plaintes au sénat, qui ordonna que sa marque serait effacée, avec défense à tous graveurs de copier les ouvrages d'Albert. Il retourna chez lui avec cette légère satisfaction, et commença de nouveau à peindre et graver.

Albert s'était marié fort jeune ; son talent pouvait bien suppléer aux dépenses de sa femme, mais tout son esprit n'en pouvait adoucir le caractère ; il s'en éloigna et passa en Hollande : il s'arrêta chez Lucas de Leyden. Ces deux grands hommes s'estimèrent, et une émulation digne d'exemple fit toute la douceur de leur commerce. Ils firent leurs portraits alternativement et se séparèrent avec regret.

Albert, de retour à Nuremberg, fut nommé membre du conseil. Ces honneurs, ces richesses et l'estime du public ne le dédommagèrent point du malheur d'avoir une femme difficile ; il en mourut de chagrin, le 8 avril 1528, à l'âge de 57 ans ; il fut enterré à Nuremberg, dans le cimetière de Saint-Jean. On lit sur sa tombe cette inscription :

ME : AL : DU :

Quicquid Alberti Dureri mortale fuit, sub hoc conditur tumulo.
Emigravit VIII idus aprilis MDXXVIII

Le mérite d'Albert est connu non-seulement par l'éloge qu'en a fait Raphaël, mais par le nombre d'Italiens qui ont suivi sa manière. Quelques-uns ont cru qu'il avait étudié en Italie ; on s'est trompé, le voyage de Venise n'est point à citer : il n'y resta pas assez de temps pour méditer sur les beautés de l'antique. On le remarque d'ailleurs dans ses ouvrages, puisqu'il lui manque ce qui n'aurait point échappé à un génie comme le sien, s'il avait vu Rome ; il devait tout à son génie. Quoique supérieur aux peintres de sa nation, il ne put éviter entièrement leurs défauts, tels que la sécheresse (1) de ses contours, ses expressions sans choix,

(1) *Sécheresse.* Défaut ordinaire de ce temps. On connaissait peu ces contours ondoyans qui marquent si bien les belles formes et l'insertion des muscles ; au contraire, la nature paraissait raide ou décharnée.

ses draperies boudinées (1), nulle dégradation des couleurs ; on ne trouve dans aucun de ses ouvrages ni la perspective aérienne (2) ni le costume (3); mais aussi avait-il beaucoup d'élévation et de jugement dans ses compositions. Il finissait ses tableaux avec une propreté surprenante, et jamais homme n'a plus produit. Les premiers tableaux que nous connaissons de lui, sont : le portrait de sa mère et celui qu'il a fait d'après lui-même, à l'âge de 30 ans, peint en 1500 ; il est placé dans la galerie de l'empereur, à Prague. On estime beaucoup plusieurs tableaux, tels que les mages, la Vierge avec des anges qui la couronnent de roses, Adam et Ève de grandeur naturelle, le supplice de plusieurs martyrs : ce dernier tableau est daté de 1508 ; il s'y est peint lui-même tenant un petit drapeau dans lequel on lit son nom. Le plus beau tableau qu'il ait fait représente notre Seigneur sur la croix, environné d'une gloire ; au-dessous et dans le bas on voit un groupe de papes, de cardinaux et d'empereurs, etc.; il y est aussi représenté tenant un petit tableau sur lequel on lit : *Albertus Durer Noricus faciebat anno de virginis partu* 1511. Tous ces tableaux étaient dans le cabinet de l'empereur, à Prague. On en remarquait un représentant notre Seigneur portant sa croix. Les principaux du conseil de Nuremberg y étaient peints, parce qu'ils en avaient fait présent à l'empereur. On vante encore de ce peintre une Assomption qui rapportait un grand profit aux religieux de Francfort, qui exigeaient toujours quelque récompense pour ouvrir et fermer les volets du tableau.

On voit encore de lui, à Nuremberg, dans la maison du conseil, plusieurs portraits d'empereurs, quelques autres tableaux et les douze apôtres.

Dans la galerie du grand-duc, Adam et Ève, les têtes de saint

(1) *Draperies boudinées.* Les belles formes du nu se trouvaient cachées sous des plis à l'infini, sans choix ni vérité.

(2) *La perspective aérienne* est une dégradation des tons de couleurs qui éloigne les différens plans à mesure que le peintre intelligent sait y répandre de la vapeur, et par-là nous force en quelque façon de croire réel ce qui n'est qu'illusoire.

(3) *Costume.* Le peintre, en représentant quelque trait de l'histoire, doit non-seulement être exact à suivre le texte, mais il doit représenter le lieu où l'action s'est passée, soit à Rome ou à Athènes, etc. Si c'est près d'un fleuve ou sur les bords de la mer ; dans un palais ou dans une campagne ; dans un pays fertile ou aride ; que les habillemens et les usages de chaque peuple, soit en paix ou en guerre, distinguent les Grecs et les Romains, etc.

Philippe, de saint Jacques, et son portrait, sont encore des morceaux estimés.

On connaît du même, chez l'électeur Palatin, une sainte Famille et les dix mille martyrs, trois tentures de tapisseries dans les appartemens du roi de France, le portrait d'un homme à demi-corps tenant un papier, une Nativité, une Adoration des rois et une fuite en Egypte : ces trois sujets ne font qu'un tableau dans la collection du duc d'Orléans.

Ces tableaux, répandus en Italie et par toute l'Allemagne, sont considérables; ses gravures sont en grand nombre. Voici celles de son premier temps : l'estampe, d'après Israël de Mayence, représente les Grâces et dans le ciel un globe sur lequel on lit son nom et la date de 1497 ; il avait pour lors 27 ans. Il y a cependant des estampes de lui avant ce temps-là, mais sans date; le sauvage avec une tête de mort dans son bouclier est daté de 1503 ; Adam et Ève en 1504; les deux chevaux en 1505; la Passion de notre Seigneur, gravée en cuivre et de différentes dates, en 1507, 1508 et 1512; le portrait du duc de Saxe en 1524, Melanchton en 1526. Ses autres gravures en cuivre et en bois ne sont que trop connues, ainsi que ses dessins qu'il a finis quelquefois autant que ses gravures.

Albert Durer ne s'est point borné à la simple pratique de son art; il en connaissait les règles par la théorie. Il a écrit sur les proportions du corps humain. Outre ce traité, il en donna aussi sur la géométrie, sur la perspective et sur l'architecture civile et militaire.

JEAN SWART.

1480.

Jean Swart, de la ville de Groningue, en Oostfrise, a fait honneur à sa patrie par la beauté de son talent. Il peignait également bien l'histoire et le paysage; sa manière approchait beaucoup de celle de Schooréel. Il voyagea en Italie et resta assez long-temps à Venise ; de retour en Hollande, il fut un de ceux qui réformèrent le goût en y apportant la belle manière d'Italie ; il demeura à Tergoude en 1522 ou 23 ; ses ouvrages sont assez rares. On voit d'après lui quelques gravures en bois représentant des Turcs à cheval, armés de flèches et de carquois, et notre Seigneur dans un bateau prêchant le peuple. Tous ces sujets font connaître le bon goût de ce peintre.

DAVID JORISZ.

David Jorisz, de Delft, et, selon Moreri, de Gand, était bon peintre sur le verre, plein d'esprit, d'une figure aimable et d'un langage séduisant, mais enthousiaste; il débita ses extravagances en 1526. Ses disciples annoncèrent deux faux prophètes et deux vrais, le pape et Martin Luther étaient les faux, et Jean de Leyden et David Jorisz les vrais. Jorisz se disait le vrai Messie, le troisième David, neveu de Dieu, non pas par la chair, mais par l'esprit. Je ne suivrai point Weyermans (1) dans tout ce qu'il rapporte de ces rêveries; Moreri les raconte tout au long. Il mourut à Bâle, le 26 août 1556, sous le nom de Jean van Broeck, nom qui le cachait aux poursuites de la justice; il fut enterré dans la principale église : Moreri dit qu'il fut exhumé trois jours après et brûlé pour ses erreurs. On voit de ses dessins assez corrects chez les curieux; Jacob Moelaert en possède quatre. On connaît de lui un Moïse sauvé par la fille de Pharaon, la Terre promise, saint Pierre qui reçoit de notre Seigneur les clés du Paradis et le Centenier. Sa manière tient beaucoup de celle de Lucas de Leyden.

JOACHIM PATENIER.

Ce peintre était de la ville de Dinant, dans le pays de Liége; il fut reçu dans l'Académie de Peinture à Anvers, en 1515. Son talent était de peindre des paysages qu'il a fort bien traités. Les petites figures sont spirituelles et les fonds agréables; les arbres ont de belles formes; il pointillait les feuilles artistement. Il était fort crapuleux et l'ivrognerie le perdit entièrement. Albert Durer passant par Anvers vit sa manière de peindre et en faisait grand cas, et pour marquer son estime, il dessina le portrait de ce paysagiste. Les ouvrages de Patenier se trouvent dans les plus beaux cabinets; il a fait quelques batailles, et il a eu pour élève François Mostaert. Patenier rendait ses tableaux reconnaissables par un petit bon-homme chiant qu'il mettait partout : c'était là le coin du peintre.

(1) Weyermans, peintre Hollandais, a écrit la Vie des Peintres depuis Houbraken.

JEAN CRANSSE.

Cet artiste demeurait à Anvers, où il fut reçut dans le corps des peintres en 1523. On voyait autrefois de lui, dans l'église de Notre-Dame, notre Seigneur qui lavait les pieds aux apôtres. Carle van Mander loue fort ce tableau.

HENRI DE BLES.

Henri de Bles : on lui donna ce nom pour une tache blanche ou une portion de cheveux blancs qu'il avait sur la tête. Il naquit dans la ville de Bovine, proche de Dinant. Quoiqu'on ne lui connaisse point de maître, la nature le forma et le rendit plus habile paysagiste que Patenier : ses paysages sont variés et sa touche fière. Ses ouvrages sont fort recherchés en Italie, sous le nom de tableaux à la chouette : il se plaisait à en peindre une dans chaque tableau. La ville d'Amsterdam possède un beau paysage de lui ; on y voit sous un arbre un porte-balle endormi, pendant qu'une troupe de singes s'emparent de sa boutique, dont ils ont soin d'étaler les différens bijoux aux branches des arbres. On voyait dans la même ville, chez Melchior Mouteron, un petit tableau orné d'un grand nombre de figures, dont le château d'Émaüs fait l'objet principal ; les deux pèlerins sont à table ; sur le premier plan et dans le fond, la Passion entière de notre Seigneur, la ville de Jérusalem, le Calvaire, avec une multitude de peuple. Le cabinet de l'empereur possède de fort beaux tableaux du même peintre.

LUCAS-GASSEL VAN HELMONT.

Lucas excelle parmi les grands paysagistes de Flandre ; il demeurait à Bruxelles. Van Mander en dit peu de chose ; il rapporte qu'il a peu travaillé, mais qu'il était fort estimé et grand ami du savant Lampsonius.

ROGER VANDER WEYDE.

Van Mander dit beaucoup de bien de Roger; il le regarde comme celui qui a commencé à perfectionner le goût. Ce peintre naquit à Bruxelles ; il se fit une étude des expressions de l'âme, ce qui a rendu ses sujets sensibles ; il peignit dans les salles du conseil de la ville de Bruxelles quatre tableaux qui ont rapport à la justice. Un de ceux qui font le plus d'impression représente un vieillard mourant dans son lit, qui embrasse son fils, convaincu d'un crime, et qui en même temps l'égorge pour le punir. La tête du vieillard, quoique mourante, est terrible ; il porte sur sa physionomie le caractère d'une âme outrée de douleur et de vengeance. Les autres tableaux, quoique différens, sont aussi remarquables. Roger fit une descente de croix pour l'église de Notre-Dame de Louvain ; elle est remplie de figures d'une expression vraie : ce tableau fut envoyé en Espagne pour le roi ; il échappa heureusement aux flots, quoique le vaisseau pérît, et le soin que l'on avait pris de le bien emballer l'empêcha d'être gâté. Michel Coxcis en a fait une copie qui est à Louvain dans la place où était l'original. Roger fit les portraits de plusieurs reines et autres personnes distinguées ; il était fort riche et il partagea son bien avec les pauvres. Il mourut dans la force de son âge, d'une maladie épidémique qu'on nommait le mal anglais, qui ravagea tout le pays en 1529.

RICHARD AERTSZ,

Élève de Jean Mostaert.

1482.

Aertsz, ou Richard à la jambe de bois, élève de Jean Mostaert, doit son talent à la perte d'une jambe ; il naquit dans le bourg de Wyck-sur-Mer, dans la province de Noort-Hollande, en 1482, de parens pauvres pêcheurs.

Dans sa plus tendre jeunesse, il eut le malheur de se brûler la jambe. On l'envoya à Harlem pour se faire guérir ; mais soit que la plaie eût été négligée, ou que le mal fût trop grand, on fut obligé de la lui couper. La nature, pour le dédommager de cette perte, montra en lui un talent qui le distingua dans la suite. Pendant qu'il était

condamné à une ennuyeuse guérison, assis au coin du feu, le charbon lui servait à rendre sur la cheminée et les murailles tout ce qui lui frappait les yeux. On lui demanda un jour si la peinture serait de son goût, et il marqua un grand désir de pouvoir entrer chez quelque maître. Il fut placé chez Jean Mostaert, où il fit voir en peu de temps, par des progrès rapides, ce qu'il deviendrait dans la suite.

Il a peint deux volets au tableau d'autel des porteurs de la ville d'Harlem ; sur l'un des deux, les frères de Joseph qui viennent acheter des blés en Égypte, et sur l'autre, Joseph assis sur le trône. Le dedans était peint par Jacques de Harlem, maître de Mostaert.

La plus grande partie de ses ouvrages étaient en frise ; mais ayant presque tous été détruits, à peine peut-on en trouver.

Il fixa sa demeure à Anvers et fut admis à l'Académie en 1520. Il fut estimé autant pour sa conduite que pour ses talens ; il était d'un bon tempérament et d'une humeur fort enjouée. Il avait une belle tête pittoresque que Floris a copiée pour peindre son saint Luc. Sur la fin de ses jours, il devint presque aveugle ; ses panneaux avaient quelquefois l'épaisseur d'un pouce de couleur, ce qui les rendait moins agréables ; il s'en fâcha, et quoiqu'il ne vît presque point, il croyait le public moins éclairé que lui. Aucun de ses enfans n'a été peintre ; il mourut vers le mois de mai en 1577, âgé de 95 ans.

LAMBERT LOMBARD,

Peintre et Architecte.

Ce savant artiste naquit dans la ville de Liége ; il ne négligea rien pour se faire un grand nom dans la peinture, l'architecture et la perspective. Son talent l'a fait admirer ; sa réputation s'est encore établie par de célèbres élèves, tels que François Floris, Willem Key, Hubert Goltzius, et quantité d'autres. Il voyagea dans toute l'Allemagne et la France avec beaucoup de fruit. Il puisa les principes de son talent en France, en dessinant les édifices ruinés par les ravages de la guerre. Il fut ensuite en Italie ; Rome fut l'école où il se perfectionna. De retour à Liége, il y établit le bon goût du dessin en peinture ; il substitua l'antique au gothique. Un choix d'étu-

des et des connaissances acquises prouvent assez qu'il n'avait point été oisif dans ses voyages. Sa demeure était hors de la ville, où étant peu distrait il s'appliquait, après son travail ordinaire, à l'étude des belles-lettres. Poète et philosophe à-la-fois, ses ouvrages en ce genre sont d'un grand jugement. On voit le même esprit dans ses tableaux, dont un grand nombre est gravé, entre autres la Cène ; cette composition est belle et d'un effet admirable. Van Mander finit ici, et le loue comme un des premiers peintres de son temps.

ARNOLD DE BEER.

1490.

De Beer a passé pour bon peintre dans son temps ; il s'est distingué dans le dessin. Il demeura à Anvers et fut reçu dans le corps des peintres de la même ville en 1529.

BERNARD VAN ORLEY,

Élève de Raphaël.

C'est à la ville de Bruxelles que van Orley doit le jour ; on ignore l'année de sa naissance ; il fut aussi nommé Barent de Bruxelles. Il quitta la Flandre fort jeune pour se rendre en Italie, où il devint élève du célèbre Raphaël. Ce grand maître exerça son disciple à de très-grands tableaux où il perfectionna ses talens et acquit la belle manière. De retour en Brabant, il s'adonna à peindre des chasses en grand que Charles V aimait beaucoup et récompensait de même. Il fit entre autres la forêt de Soignies, avec les plus belles vues des environs, où ce prince était représenté avec les principaux de sa cour. C'est d'après ce tableau et quelques autres cartons de van Orley que les belles tapisseries ont été faites pour l'empereur, pour les princes de la maison d'Autriche et pour la duchesse de Parme. Il fit dans ce temps-là à Anvers ce beau tableau du Jugement dernier que l'on voit dans la chapelle des Aumôniers ; c'est dans ce tableau où il a cherché les beaux transparens qui ont si bien réussi dans son ciel. Pour y parvenir, il fit dorer son panneau, et c'est de ce fond qu'il a tiré les tons chauds et brillans que l'on y voit. Il pei-

gnit un autre tableau pour la société des peintres de Malines : il représente saint Luc faisant le portrait de la sainte Vierge. Michel Coxcis a peint les volets qu'on y a ajoutés pour le conserver.

Ce grand homme fit depuis pour le prince de Nassau, prince d'Orange, seize cartons ou modèles qui ont été exécutés en tapisseries pour servir d'ornemens au château de Breda. L'or et l'argent y étaient artistement mêlés avec la soie. On craint que la plus grande partie ne soit confondue avec les vols considérables que la fille du concierge de ce château a faits. Chaque carton composait deux figures, un cavalier et une dame à cheval, représentant les descendans de la famille de Nassau. Le dessin était d'une grande correction et d'une fierté digne de l'école dont il sortait. Ce prince, qui en connaissait la beauté et qui craignait de les perdre, donna ordre à Hans (Jean) Jordaens d'Anvers, peintre à Delft, de les copier à l'huile, afin de les conserver pour la postérité.

CORNILLE KUNST.

1493.

Kunst naquit à Leyden en 1493; il était fils et élève de Cornille Enghelbrechtsen. Il reçut en naissant les dispositions propres à devenir un grand peintre, aussi élève n'a jamais fait plus d'honneur à son maître. De son temps, il fut regardé comme un des premiers peintres de sa patrie. Les troubles ayant en partie ruiné la ville de Leyden, il allait quelquefois à Bruges, pour lors ville des plus riches par son commerce; les arts y étaient recherchés et bien payés; il fit quantité de beaux tableaux qui lui rapportèrent beaucoup d'argent et le mirent fort à son aise. Il en fit aussi à Leyden un grand nombre, chez M. van Sonnevelt, entre autres notre Seigneur portant sa croix au Calvaire, suivi des larrons et d'une foule de soldats et de peuple : les expressions sont belles et touchantes; le tableau est bien peint et passe pour un de ses plus beaux. On a aussi de lui une descente de croix, morceau chaud de couleur et bien rendu selon le sujet. Il fit encore plusieurs tableaux pour le couvent de Leyderdorp, proche de Leyden, mais ils ont été détruits ou enlevés pendant la guerre. Il s'en trouve, dans les cabinets de la même ville, une quantité soit à l'huile ou en détrempe, principalement chez Jacques Vermy. Van Mander a vu,

chez la fille de Cornille Kunst, le portrait de ce peintre, assis dans sön jardin avec ses deux femmes, et dans le fond on voit la ville et la porte aux Vaches : le tout bien rendu d'après nature. Ce peintre est mort en 1544, âgé de 51 ans.

CORNILLE,

DIT LE CUISINIER,

Élève de son père, Cornille Enghelbrechtsen.

Il était frère de Cornille Kunst, de la même ville, tous deux élèves et héritiers des talens de Cornille Enghelbrechtsen, leur père. Il est surnommé le Cuisinier, parce qu'étant chargé d'une nombreuse famille, et étant peu occupé à la peinture pendant la guerre, il fut obligé d'être alternativement peintre et cuisinier, mais il n'en était pas moins bon peintre. Il prit enfin le parti de quitter Leyden, sur la réputation du goût de Henry VIII, roi d'Angleterre, pour la peinture : il passa à sa cour avec sa femme et huit enfans. On n'a depuis rien appris de lui, si ce n'est qu'on a vu un de ses tableaux qui a été rapporté d'Angleterre chez le sieur Jean de Hertogh. Il y avait beaucoup de ses ouvrages dans Leyden, chez le sieur Knotter, peintre et amateur; plusieurs morceaux en détrempe et à l'huile, bien composés et coloriés, surtout un petit tableau représentant la femme adultère. Chez Jacques Vermy, on en voyait aussi plusieurs en détrempe. Lorsque le duc de Leicester fut nommé gouverneur de ce pays, les seigneurs anglais de sa suite recherchèrent avec empressement ses ouvrages qui étaient fort estimés en Angleterre.

LUCAS DE LEYDEN,

Élève de son père, Hugues Jacobs.

1494.

La nature a souvent fait des miracles, Lucas de Leyden en est une preuve. A peine était-il né, dans la ville de Leyden, à la fin de mai ou au commencement de juin 1494, qu'on le vit peindre

et graver. Il reçut les principes de son père, Hugues Jacobs, qui était selon van Mand.r habile peintre; depuis il eut pour maître Cornille Enghelbrechtsen. Sa plus tendre enfance fut consacrée à une étude opiniâtre, et malgré les soins que sa mère prenait pour l'en détourner, il passait les nuits à étudier. Il copiait la nature en tout, et son jugement lui servait de guide; il ne voyait d'autres camarades que ceux qui avaient sa même inclination. Avec des dispositions si heureuses, on sera moins étonné d'apprendre qu'il ait mis au jour des sujets composés à l'âge de neuf ans. Tous les genres de peinture lui étaient familiers : sur verre, en détrempe et à l'huile; le portrait et le paysage, il faisait tout également bien; mais il étonna les artistes, lorsqu'âgé de 12 ans, il peignit en détrempe l'histoire de saint Hubert pour M. Lochorst, qui lui donna pour récompense autant de pièces d'or qu'il avait d'années. Il grava, à 14 ans, Mahomet ivre qui égorge un religieux; cette estampe est datée de 1508. Il grava l'année suivante neuf sujets de la Passion, en rond, bien composés, une tentation de saint Antoine, où le démon, sous la figure d'une jolie femme, cherche à le séduire. Le fond est bien entendu et le burin d'une grande intelligence. Dans la même année, on vit paraître de lui une conversion de saint Paul conduit à Damas : ce morceau est d'une expression vraie, les ajustemens de toutes ses figures sont extraordinaires, ainsi que leurs coiffures, qui paraissent convenables au sujet. Aussi, Vassary, le met en bien des choses au-dessus d'Albert Durer. « Lucas, dit-il, peut être » égalé à ceux qui ont manié le burin avec succès; ses sujets d'his- » toire sont d'une grande vérité; il a su éviter la confusion. Aussi » a-t-il surpassé Albert dans la composition; il avait plus que » lui approfondi les règles de l'art. A peine la peinture pourrait- » elle par ses tons de couleur faire plus valoir la perspective » aérienne. Les peintres y ont puisé les principes de leur art.» Ce sont les termes de Vassary: il ajoute cependant que le dessin d'Albert Durer est plus correct. En 1510, à l'âge de 16 ans, il fit un *ecce Homo*. On voit dans cet ouvrage une multitude de peuple; les attitudes en sont bien variées, les ajustemens convenables et les draperies bien jetées : l'architecture en est disposée selon les règles de la perspective; l'esprit dans cette composition, comme dans les autres, est au-dessus de l'âge de l'auteur. Dans le même temps, il grava plusieurs planches représentant un paysan et une paysanne auprès de trois vaches : ce morceau est fort recherché; Adam et

Ève chassés du paradis terrestre ; une femme qui caresse un petit chien, et une grande quantité d'autres estampes de la même beauté.

Il avait un soin particulier de ses épreuves; une seule tache était capable de les lui faire rebuter. Ses estampes ont été vendues fort cher de son temps même. Il n'est jamais sorti de Flandre; Vassary s'est trompé lorsqu'il a cru qu'il avait été en Italie. On prétend qu'outre l'amitié qui unissait Lucas et Albert Durer, il régnait entre eux une noble émulation sans jalousie. Ils ont souvent traité les mêmes sujets et se sont admirés l'un l'autre. Albert fut voir son ami à Leyden, où ils se peignirent sur un même panneau. Pouvaient-ils se donner des preuves plus marquées de leur amitié et de leur estime ? Voilà les seuls présens que peuvent se faire ordinairement les peintres.

Les tableaux de Lucas sont bien peints et d'une touche légère, quoique finie. Un de ceux où il s'est surpassé a deux volets ; il représente la guérison de l'aveugle de Jéricho. Goltzius l'acheta à Leyden un très-grand prix, en 1602, et l'a toujours regardé comme un des plus précieux de son cabinet. La couleur est d'une grande fraîcheur et l'ordonnance riche et variée ; le paysage, d'une touche légère, soutient agréablement le sujet principal du tableau; il est daté de 1531, et l'on croit que c'est le dernier qu'il ait peint à l'huile, n'ayant depuis vécu que deux ans. Les magistrats de Leyden conservent dans leur maison de ville le Jugement dernier. Ce tableau est d'un détail immense, la composition en est belle ; on voit à quel point il avait étudié la nature dans le nu de ses figures; les femmes surtout sont délicatement peintes, les carnations vraies ; mais, selon l'usage du temps, elles tranchent trop avec leurs fonds, surtout du côté de la lumière. Sur le dehors des volets sont deux figures assises, saint Pierre et saint Paul mieux coloriés, et les draperies de meilleur goût que celles du dedans du tableau. Plusieurs princes en ont en vain offert un grand prix, les magistrats ont toujours marqué la noblesse de leurs sentimens en préférant les chefs-d'œuvre du génie à un vil intérêt.

Nous avons encore de ce peintre une Vierge avec l'Enfant-Jésus tenant une grappe de raisin. L'harmonie de la couleur en est remarquable ; ce tableau avec ses deux volets avait été fait pour M. François Hoogstracten, gentilhomme d'auprès de la ville de Leyden. Il a depuis passé dans le cabinet de l'empereur. La date est du 22, avec sa marque ordinaire.

On connaît encore de lui un autre tableau à Amsterdam, repré-

sentant le veau d'or, une petite Vierge d'une grande beauté faite pour le sieur Barth-Ferreris, peintre et amateur; un nombre considérable de portraits bien finis et d'une grande ressemblance. Il a laissé plusieurs grands sujets d'histoire peints en détrempe, à Leyden, chez M. Knotter; une Rebecca, où Jacob près de la fontaine, lui demande à boire. Toutes ces figures sont belles et le paysage fort agréable. On a de lui, en la sacristie des Jésuites de la rue Saint-Antoine, à Paris, une descente de croix, tableau d'une grande composition, et un autre au Val-de-Grâce, sur le même sujet, mais plus grand que le précédent et aussi estimé; à Delft, plusieurs sujets de l'histoire de Joseph. Le nombre de ses ouvrages en tout genre de peinture et de gravure est extraordinaire. On ne sait en quoi il a le mieux réussi en peinture sur verre, à l'huile ou en détrempe; en gravure au burin ou à l'eau-forte. On prétend qu'il apprit à graver chez un armurier qui faisait mordre à l'eau forte des ornemens sur des cuirasses, qu'il se perfectionna depuis chez un orfèvre.

Après avoir tant donné au public, il conçut le dessein d'aller visiter les peintres flamands et hollandais, chez qui sa réputation faisait grand bruit. A l'âge de 33 ans, il fit équiper un navire à ses dépens et fut à Middelbourg voir Jean de Mabûse, excellent peintre qu'il admira. Il donna à ses dépens une fête aux peintres de cette ville; il en fit autant à Gand, à Malines et à Anvers, toujours accompagné de Mabûse. Chaque repas lui coûtait 60 florins. Ces deux peintres, fort riches par leurs talens, firent partout une belle figure; Mabûse habillé en drap d'or, et Lucas d'un camelot de soie jaune qui avait le même éclat. Ce voyage, qui devait lui servir de délassement, lui coûta la vie. Le public et lui-même accusèrent les peintres, jaloux de sa réputation, de l'avoir empoisonné. Il est vrai qu'il n'eut jamais depuis un moment de santé, et pendant six années il fut presque toujours au lit; mais l'opinion commune attribue ses infirmités à la faiblesse de son tempérament et à une application continuelle. Cet épuisement qui dégénéra en langueur ne l'empêcha point de peindre ni de graver, quoique retenu au lit. Le dernier merceau qu'il grava est une Pallas qu'il finit. Peu de temps avant sa mort, il demanda avec instance à voir le ciel, et se fit transporter hors de sa chambre; il mourut deux jours après, en 1533, âgé de 39 ans. Il s'était marié fort jeune à une demoiselle de la maison de Boshuysen, de qui il n'eut qu'une fille qui accoucha neuf jours avant qu'il mourût. Ayant demandé le nom de l'enfant, il parut avoir regret qu'on lui eût donné le sien, disant

qu'on ne cherchait qu'à se débarrasser de lui, puisqu'on lui avait substitué un autre Lucas. Ce dernier Lucas, son petit-fils, est mort à Utrecht, en 1604, âgé de 71 ans, assez bon peintre, ainsi que son frère Jean de Hoey, peintre à la cour de France. Le portrait de Lucas de Leyden, peint et gravé par lui-même, a été rendu public; il est représenté fort jeune, sans barbe, à demi-corps, un bonnet sur la tête, avec des espèces *d'ailerons* et une tête de mort entre son habit et sa poitrine.

JEAN LE HOLLANDAIS.

Van Mander rapporte peu de chose de ce peintre. Il y a quelque temps, dit-il, qu'on vit paraître les portraits gravés des plus habiles peintres, parmi lesquels se trouve celui de Jean le Hollandais, natif d'Anvers, célèbre paysagiste en détrempe et à l'huile. Il était souvent à sa fenêtre pour examiner les différens effets des nuages qui entraient dans ses paysages; il savait se servir du fond, soit du panneau ou de la toile, avec succès, manière que Brenghel a bien imitée. Sa femme suivait les marchés, où elle exposait ses tableaux, qui sont bien recherchés encore. Il est mort à Anvers; on n'en sait point le temps.

JACQUES CORNELISZ.

La ville d'Amsterdam vante beaucoup les talens de Jacques Cornelisz, né dans le bourg d'Oost-Sanem. Van Mander ne peut exactement marquer le temps de sa naissance; il dit seulement, selon le rapport de Jean Schooréel, élève de Cornelisz, qu'en 1512 il jouissait déjà d'une grande réputation. Son maître est également ignoré. Cornelisz avait peint dans l'ancienne église d'Amsterdam une descente de croix pour un tableau d'autel; on y voyait une Magdelaine assise au bas de la croix; on y reconnaissait la nature, aussi ne faisait-il rien sans la copier. On voyait de lui, dans la même église, les œuvres de miséricorde; mais de tous ces tableaux, il en est peu qui aient échappé aux fureurs des guerres de religion de ce temps-là, guerres qui ont toujours été funestes aux arts. Van Mander a vu à Harlem, chez Cornille Suyker, une circoncision

peinte en 1517 ; il en fait l'éloge et dit qu'elle est du temps où le peintre était dans sa plus grande force. Il parle encore d'une descente de croix qui était dans la ville d'Alcmaer : ce tableau était d'une belle composition ; le paysage était de Schooréel, son élève. Van Mander vante extrêmement les mouvemens des bourreaux qui étendent avec effort notre Seigneur sur la croix, et qui paraissent remuer, tant l'action est bien rendue. Ce peintre avait un frère nommé Buys qui a fait de belles choses, et un fils nommé Dirck Jacob. Ce dernier a fait plusieurs beaux portraits dans les *Buttes* (1) d'Amsterdam; il y mourut en 1567, à l'âge de 70 ans. Jacques Cornelisz y est mort aussi dans un âge avancé. Plusieurs des ouvrages de Jacques ont été gravés en bois; neuf en rond, représentant la Passion de notre Seigneur, et une seconde Passion gravée aussi en bois; quoique celle-ci fût bien composée, on estime plus neuf planches de lui représentant des hommes à cheval ; elles sont singulières.

JEAN SCHOORÉEL.

Élève de Willem (Guillaume) Cornelis.

1495.

Franc Floris le nomme le flambeau des peintres flamands. On le regarde comme le premier qui ait franchi les Alpes et porté en Flandre le goût du bel antique. Jean Schooréel naquit le 1er août 1495, dans le bourg de Schooréel, proche d'Alcmaer, en Hollande. La perte de son père et de sa mère le mit encore fort jeune sous la tutelle de ses parens, qui le firent étudier à Alcmaer jusqu'à l'âge de 14 ans. Il apprit facilement la langue latine; mais entraîné par un talent qui devait un jour le distinguer, le papier, le verre et jusqu'aux écritoires de corne, tout devint sous sa main figures, animaux et plantes; il était le dessinateur gagé de tous ses camarades. Des parens assez raisonnables pour ne rien perdre de ce que la nature annonçait dans ce jeune homme, le placèrent chez Guillaume Cornelis, peintre assez médiocre, qui ne voulut engager Schooréel que pour trois ans. Les parens s'obligèrent même à payer une

(1) Buttes, lieux où s'assemblent les compagnies de la milice bourgeoise, ou les confréries de différens exercices, soit de l'arc, de l'arbalète ou du mail, etc.

somme, en cas qu'il vînt à quitter avant le temps prescrit. Le jeune élève rapporta plus de cent florins (1) dans sa première année, au profit du maître qui s'enivrait fort souvent. Il saisit un de ces momens pour reprendre à son maître cet engagement qu'il déchira. Schooréel commença pour lors à être plus libre. Les fêtes et les dimanches, il allait hors la ville, où il peignait d'après nature des vues et des arbres qu'il touchait déjà d'une autre manière que ceux qui peignaient de son temps. Au bout des trois années, il quitta ce maître et fut à Amsterdam chez Jacques Cornelis, bon peintre et bon dessinateur. Ce dernier eut beaucoup d'attention pour son élève et le regarda comme son fils, et quoique Schooréel étudiât chez lui, il lui donna une pension et la liberté de faire des tableaux pour son compte. Quelle différence entre ces deux maîtres! Cornelis avait une fille âgée de 12 ans, Schooréel l'aima, et cette inclination l'empêcha de se fixer ailleurs dans ses voyages.

Il quitta son maître avec amitié et reconnaissance pour aller chercher Jean de Mabûse, qui était à Utrecht, au service de l'évêque Philippe de Bourgogne. Malgré les talens et la réputation de ce peintre, Schooréel fut obligé de le quitter. Les débauches et le libertinage du maître avaient trop souvent exposé la vie de l'élève. Il passa par Cologne et s'arrêta à Spire, où il étudia sous un religieux l'architecture et la perspective. Il continua sa route par Strasbourg, visitant toujours les peintres jusqu'à Bâle; il travailla partout. Une manière prompte et facile le fit admirer et estimer. Il demeura quelque temps à Nuremberg, chez Albert Durer, où il serait resté plus long-temps si ce maître ne s'était point trop ouvertement déclaré partisan de la réforme de Luther.

Il fut à Stiers, en Carinthie, où les premiers de la ville l'occupèrent. Un baron, grand amateur, le logea chez lui et fit ce qu'il put pour se l'attacher; il lui proposa sa fille en mariage, mais il le refusa et sacrifia tout à sa première inclination. Après avoir beaucoup gagné dans cette ville, il partit et fut à Venise, où il fit connaissance avec quelques peintres d'Anvers, et particulièrement avec un amateur nommé Bomberge. On ne voyait alors à Venise que des gens qui arrivaient de tous côtés pour passer à la Terre-Sainte. Un religieux de la ville de Gouda, en Hollande, engagea notre peintre à l'accompagner; il s'embarqua et s'occupa souvent

(1) Le florin vaut 40 sous argent de France, ou quelque chose de plus suivant le cours des espèces.

à dessiner les vues des différentes îles où ils passèrent. Dans les îles de Chypre et de Candie, il dessina les châteaux, les villes et autres vues singulières. Arrivé à Jérusalem, âgé d'environ 25 ans, il y fit connaissance avec le gardien du couvent de Sion. Ils visitèrent ensemble les bords du Jourdain, qu'il copiait correctement à la plume; ces études à son retour lui servirent beaucoup dans ses ouvrages. Ce même gardien l'invita à rester chez lui pour y peindre; mais pressé de retourner par le religieux de Gouda, il prit son parti et promit de faire un tableau pendant son trajet, ce qu'il fit; arrivé à Venise, il l'envoya au gardien; le sujet était saint Thomas qui met ses doigts dans la plaie de notre Seigneur: on le voit encore aujourd'hui dans le même couvent. Il peignit, outre ses dessins, plusieurs choses d'après nature, comme la ville de Jérusalem, le tombeau de notre Seigneur qu'il termina chez lui; il y est représenté lui-même avec une troupe de chevaliers et autres voyageurs. Du temps de van Mander, ce tableau était conservé chez les jacobins ou à la cour des princes, à Harlem.

Il quitta la Terre-Sainte en 1520, et passa par l'île de Rhodes, environ trois ans avant que les Turcs en fissent la conquête; il y fut très-bien reçu par le grand-maître, qui était Allemand. Il peignit la ville de Rhodes et ses forteresses.

Arrivé à Venise, il y resta long-temps à travailler: il visita ensuite quelques villes d'Italie, jusqu'à son arrivée à Rome, où il s'attacha particulièrement à étudier l'antique, les ouvrages de Raphaël, de Michel-Ange et de quelques autres maîtres. Il dessina les ruines et les environs de Rome.

On élut dans ce temps-là à Rome le pape Adrien VI, né à Utrecht. Schooréel se fit connaître de Sa Sainteté, qui lui donna la conduite du Belvédère, où il fit plusieurs tableaux et le portrait du saint pontife en pied, grand comme nature: ce portrait fut envoyé au collége de Louvain, après la mort du pape, qui l'avait fondé. Schooréel quitta Rome pour revenir en Flandre. Arrivé à Utrecht, il apprit avec douleur que sa maîtresse avait épousé, pendant son absence, un orfèvre à Amsterdam. Il resta à Utrecht chez M. Lochorst, un des plus grands amateurs des Pays-Bas, pour qui il peignit à l'huile et en détrempe plusieurs tableaux: le principal est l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem. Cette ville, qui fait le fond du tableau, y est représentée d'après nature, sur l'étude qu'il en avait faite: ce tableau avait deux volets; il a depuis été donné par la famille de M. Lochorst à la principale église d'Utrecht. Une

faction qui s'éleva dans cette ville entre l'évêque et le duc de Gueldres, obligea notre peintre à la quitter. Préférant le repos à l'esprit de parti, il partit pour Harlem, où il fut très-bien reçu par M. Simon Saën, commandeur de l'ordre de Saint-Jean : cet amateur employa le pinceau du peintre. Un baptême de saint Jean le fit connaître pour imitateur de Raphaël : les airs de têtes sont pleins de grâces, et le fond, qui est un beau paysage, en soutient généralement la composition. A la fin, tourmenté par le grand nombre de ceux qui se présentaient pour être ses élèves, il fut obligé de se fixer un établissement : il loua une maison spacieuse, où il peignit plusieurs tableaux, entre autres un Christ pour le grand-autel d'Amsterdam. Il répéta ce sujet pour la même ville.

Les principaux de la collégiale, fondée par l'empereur Henri IV, lui firent peindre quatre volets au grand-autel. Le milieu du rétable était en sculpture. Sur le premier des volets, il représenta la sainte Vierge tenant l'Enfant-Jésus et saint Joseph à côté; sur le deuxième l'empereur et l'évêque Contardus dans leurs habillemens de cérémonie : un beau paysage en faisait le fond. Comme il ne pouvait pas si tôt finir les deux autres, il peignit en attendant deux tableaux en détrempe de la même grandeur. Le sujet était le sacrifice d'Abraham, dont le fond était un beau paysage. Ces morceaux furent achetés, ainsi que d'autres tableaux de Schooréel, par ordre du roi d'Espagne, lorsqu'il fut à Utrecht, en 1549. Cet enlèvement, joint au malheur qui arriva en 1566, lorsque ses plus beaux ouvrages furent détruits à Amsterdam, à Utrecht et à Gouda, nous prive presque de toutes ses meilleures productions. L'abbaye de Marchienne, en Artois, eut de lui trois tableaux, un saint Laurent, un autre, avec deux volets, représentant les onze mille vierges; le troisième, un tableau d'autel avec six volets, représentant le martyre de saint Étienne.

L'abbaye de Saint-Vast, à Arras, eut aussi un tableau d'autel avec des volets, destiné pour une chapelle derrière le chœur.

L'abbaye de Groost-Ouwen en Frise lui fit peindre un tableau représentant la Cène : toutes les figures en sont grandes comme nature, et les têtes sont presque toutes des portraits véritables.

Le sieur Willem Pieters, banquier de la cour de Rome à Malines, eut beaucoup de ses ouvrages ; ils étaient amis et avaient vécu ensemble à Rome. Il fit encore des tableaux fort estimés à Breda, pour le comte Henry de Nassau et René de Châlons, princes d'Orange.

Van Mander loue fort une Présentation au Temple qu'il a vue à Harlem chez le sieur Scoterbosch.

Peu de temps après son retour d'Italie, François Ier invita Schooréel à venir en France, avec promesse de lui donner de gros appointemens; mais la vie tranquille qu'il aima toujours l'engagea à remercier ce grand prince. Le roi de Suède reçut à sa recommandation un architecte appelé Gustau, qui lui présenta de la part du peintre une Vierge qui fut admirée à la cour. Le roi lui fit présent en échange d'un beau diamant, de peaux de martres, d'un traîneau avec l'équipage du cheval, qui servait ordinairement à ce prince, d'un fromage de Suède de deux cents livres pesant : le tout accompagné d'une lettre de Sa Majesté ; mais de ce beau présent il ne parvint jusqu'à lui que cette lettre, encore en avait-on ôté le sceau. Schooréel a non-seulement fait honneur à la peinture, mais son caractère doux et sociable le fit généralement estimer. Poète, musicien, orateur, il travailla dans différens genres et composa quelques petites pièces comiques. Il parlait plusieurs langues, le latin, le français, l'italien et l'allemand, et il eut la réputation d'être des plus habiles à tirer de l'arc.

L'assiduité au travail le rendit infirme et la gravelle abrégea ses jours. Il mourut à Utrecht, le 6 décembre 1562, deux ans après que son élève, Antoine Moro, peintre du roi d'Espagne, eut fait son portrait. On lit au bas ces vers latins :

Addidit huic arti decus, huic ars ipsa decorum.
Quo moriente mori est, hæc quoque visa sibi.
Ant. Morus Phi. Hisp. Regis pictor Jo Schorelio pic.
F. Ao M. D. LX.

MICHEL COXCIE,

Elève de van Orley.

1497.

Coxcie naquit à Malines en 1497, et fort jeune il fut élève de van Orley : les leçons du maître et son application contribuèrent beaucoup à le rendre bon peintre.

Il quitta sa patrie et fut à Rome, où il resta long-temps à imiter les ouvrages de Raphaël. Il peignit une Résurrection en détrempe, dans l'ancienne église de Saint-Pierre, et quelques autres dans

l'église allemande de Sainte-Marie della Pace. Il se maria en Italie et vint avec sa femme se fixer dans sa patrie. On voit beaucoup de ses ouvrages à Halsenbergh, à deux ou trois lieues de Bruxelles, où le tableau du grand-autel, qui représentait notre Seigneur en croix, réunit les suffrages des artistes et des amateurs : ce tableau fut enlevé dans les troubles du pays, et rendu, avec plusieurs autres de ce peintre, au cardinal Granvelles, par Thomas Werry, négociant de Bruxelles ; l'Espagne les conserve tous.

L'église de Sainte-Gudule, de cette dernière ville, possédait un tableau d'autel représentant la mort de la sainte Vierge, mais ayant été enlevé dans le même temps pour l'Espagne, il y fut vendu fort cher. On voyait dans la même église une Cène fort estimée.

L'église de Malines a une chapelle de Saint-Luc peinte par van Orley; Michel Coxcie y ajouta les deux volets qu'il peignit, et que le duc Mathieu enleva en quittant les Pays-Bas.

Dans l'église de Notre-Dame d'Anvers, il avait peint pour la compagnie des archers un saint Sébastien, un crucifix et plusieurs portraits où la nature était bien imitée et dont l'expression était fort belle.

Dans la même église, il a peint dans le tableau du rétable de la chapelle de Sainte-Anne, une Sainte Famille : Rubens a souvent loué ce tableau. Il a peint chez l'électeur Palatin la résurrection de Lazare.

On voyait partout de ses ouvrages, parce qu'il a beaucoup travaillé et vécu long-temps. Devenu fort riche, il se fit faire dans Malines trois maisons, ou hôtels, qu'il enrichit de ses tableaux qui sont fort recherchés et difficiles à avoir.

Malgré son grand talent, on soupçonne Coxcie d'avoir eu peu de génie pour la composition. On reconnaît le larcin dans tous ses ouvrages, et particulièrement ce qu'il a pris de Raphaël. Aussi fut-il très-fâché lorsque Jérôme Cock donna en gravure au public l'école de ce maître italien : on prit le copiste sur le fait. Ainsi les traductions des écrivains étrangers découvrent les vols secrets qu'ils nous font et ceux que nous leur faisons à notre tour.

Il savait donner, ainsi que Raphaël, beaucoup de grâce à ses femmes, et il imitait sa manière pure et suave de peindre.

Ayant été appelé à Anvers pour orner la maison de ville de ses ouvrages, il se laissa tomber dans l'escalier et mourut peu de jours après cette chute, en 1592, âgé de 95 ans.

MARTIN HEMSKERCK,

Élève de Schooréel.

1498.

La Hollande l'a regardé long-temps comme un de ses meilleurs peintres. Il naquit en 1498, dans le village d'Hemskerck. Son père, Jacques Willems Vanvéen, maçon, fit ce qu'il put pour empêcher son fils d'être peintre. Soit que Vanvéen pensât que son fils ne pourrait se rendre un jour habile dans la peinture, soit qu'il fît peu de cas de cet art, il le retira de chez son maître malgré lui et le destina aux travaux les plus vils de la campagne; mais le génie ainsi que l'amour forcent tous les obstacles. Hemskerck au désespoir imagina un moyen qui lui réussit. Un jour, à son ordinaire, chargé d'un seau plein de lait, il donna contre une branche d'arbre et culbutant le seau, le lait fut répandu par terre. Le père fâché de cette perte poursuivit le fils qui s'échappa et passa la nuit sur un monceau de foin. Le lendemain, à l'insu de son père, sa mère le munit d'un petit paquet et de quelque peu d'argent, qui le conduisit le même jour à Delft. Il travailla chez Jean Lucas, où il s'adonna entièrement au dessin ainsi qu'à la peinture. Sa grande disposition se développa, et il devint en peu de temps assez bon peintre. La réputation de Schooréel faisait beaucoup de bruit; on ne parlait que de sa nouvelle manière et de son habileté. Hemskerck quitta Lucas pour chercher Schooréel. Il fit tant auprès de ce maître, qu'il fut admis parmi ses élèves; il imita ce peintre au point que Schooréel en fut jaloux et le fit sortir de chez lui.

Il se retira chez Pierre-Jean Fopsen qui l'employa. Il peignit dans un des appartemens un Apollon et une Diane de grandeur naturelle, ainsi qu'Adam et Ève; il fit encore quelques ouvrages pour Joseph Cornelis, orfèvre.

Avant que de partir pour Rome, il donna en présent aux peintres d'Harlem, pour l'autel de leur chapelle, un tableau représentant saint Luc qui fait le portrait de la sainte Vierge tenant l'Enfant-Jésus sur ses genoux; il était peint dans la manière de Schooréel à ne pouvoir pas le distinguer. La tête de la Vierge et celle de l'Enfant-Jésus étaient fort belles, celle de saint Luc d'une belle expression : il marque dans son air une grande attention à imiter l'original qu'il copie. Derrière saint Luc est une figure couronnée

de lierre que l'on croit être le portrait de Hemskerck; on remarquait dans ce tableau un ange tenant un flambeau et un perroquet dans sa cage. Le fond était d'une architecture vague; on y lisait sur un feuillet une inscription en vers que Martin Hemskerck avait composée en l'honneur de saint Luc, et où il était dit qu'il avait fait présent de ce tableau à ses confrères : il le finit le 23 mai 1532, âgé de 34 ans. Ce même tableau est encore gardé par les magistrats d'Harlem, dans l'appartement du sud, à la Cour des Princes.

Hemskerck quitta sa patrie et fut à Rome avec des lettres de recommandation; il y fut bien reçu : un cardinal lui donna sa table. L'antique et les ouvrages de Michel-Ange furent sa principale étude; il copia les ruines des environs de cette capitale. Un Italien observant un jour le moment qu'il était sorti, entra dans sa chambre, enleva tous ses dessins avec deux tableaux qu'il arracha de dessus les châssis. Hemskerck de retour, fort affligé de cette perte, soupçonna le voleur, fut chez lui et se fit rendre la plus grande partie de ses études; mais la peur le saisit, et craignant que cet homme employât contre lui quelque violence, il quitta Rome après trois années de séjour, et revint dans sa patrie avec une provision d'études et d'argent. Il arrivait à Dort muni d'une lettre d'un jeune compatriote, aussi étudiant à Rome, qui l'adressait dans une auberge de Dort, où il fut invité à souper; mais, heureusement pour lui, il fut obligé le soir même de s'embarquer. L'hôte et les domestiques furent arrêtés par la justice; on trouva dans l'auberge une cave remplie de cadavres.

Hemskerck, de retour chez lui, se mit à peindre. Sa manière était changée depuis son départ; quelques-uns aimèrent mieux celle qu'il avait abandonnée, c'est-à-dire celle de Schooréel, avec cette différence que les bords de ses contours étaient moins tranchans. On s'aperçut de ce changement dans un tableau d'autel qui se voyait à la Cour des Princes; le sujet était la naissance de notre Seigneur et l'Adoration des Rois, d'une belle composition; il y avait plusieurs portraits d'après nature avec le sien. Sur le dehors des volets de cet autel, on voyait une Annonciation. La Vierge était belle, la draperie de l'ange bien jetée : elle était d'une couleur de pourpre, et avait été peinte par Jacques Rauwaert qui demeurait chez Hemskerck; le fond était d'une belle architecture et qui sentait bien les études de Rome.

Il fit plusieurs grands ouvrages pour la ville d'Amsterdam, en-

tre autres, dans l'ancienne église, deux volets pour un autel; le dedans représentait des sujets de la Passion de notre Seigneur, et les dehors une Résurrection en couleur de bronze. Cet ouvrage augmenta beaucoup sa réputation. Ces volets renfermaient un beau Christ en croix, par Schooréel.

Martin fit pour le maître-autel de la grande église d'Alcmaer un Christ; sur les deux volets étaient la Passion de notre Seigneur, au-dedans et au-dehors le martyre de saint Laurent.

Dans les églises de Delft, on voyait beaucoup de ses tableaux. Dans celle de Sainte-Agathe, un tableau d'autel représentant les trois rois; il était composé de façon que sur chaque volet et sur le milieu se trouvait un des mages; le dehors était peint en camaïeu et avait pour sujet le serpent d'airain; ce tableau lui valut 100 florins par an; il se fit par ce moyen beaucoup de rentes viagères.

Dans le bourg d'Eerswout, au nord de la Hollande, il peignit deux volets d'un grand-autel; les dedans représentaient la vie de notre Seigneur, et les dehors celle de saint Boniface.

Il fit à Medenblick le tableau du maître-autel, et pour M. Assenvelt, deux volets au tableau d'autel de la chapelle qui appartient à la famille, et un autre tableau d'une grande beauté où l'on voit les quatre fins de l'homme, la Mort, le Jugement, l'Enfer et le Paradis; rien ne frappe davantage que les expressions différentes, la peur, la crainte, le désespoir et la joie: on remarque partout le spirituel et savant artiste. Ce tableau fut fait pour son élève Jacques Rauwaert, grand amateur, et en état de le bien récompenser. Il paya son maître d'une façon peu commune, en lui comptant des doubles ducats si long-temps et en si grand nombre, que le peintre étonné, s'écria plusieurs fois: En voilà assez!

Van Mander a vu chez le sieur Kempenaer, et depuis chez le sieur Melchior Wyntgis, une Bacchanale de lui qui a été gravée: on regarde ce morceau comme le plus beau qu'il ait fait après son retour de Rome.

On conserve deux tableaux de ce maître dans le cabinet de l'électeur Palatin; l'un est le Sauveur du Monde, et l'autre Mars et Vénus surpris par Vulcain.

Sa manière de dessiner est facile et savante; il maniait très-bien la plume et composait bien ses sujets; il était bon architecte, comme on le peut voir dans les fonds de ses tableaux, et il peignait dans tous les genres. On lui reproche cependant d'être un peu sec et tranché dans ses figures nues.

En considérant ses tableaux, on désire dans ses physionomies cette grâce touchante qui donne tant de prix à la composition. Il a rempli les cabinets et les portefeuilles de ses ouvrages, et il a composé pour le savant Coornhert une quantité d'emblêmes gravés par plusieurs artistes du temps, et surtout par Coornhert. Il a gravé lui-même les batailles de Charles V, excepté celle de Pavie, où François Ier fut fait prisonnier ; elle a été gravée par Cornille Bos.

Quelques années après son retour de Rome, il épousa Marie Jacobs, une des plus belles filles de la ville, qui, au bout de dix-huit mois, mourut en couches.

Après avoir fini, à la Cour des Princes d'Harlem, les deux volets qui renferment le massacre des Innocens, par Cornille Cornelisz, il épousa en secondes noces une fille âgée, mais très-riche. Elle avait pour défaut une envie insatiable d'amasser du bien et même injustement, ce qui déplut fort au peintre, qui dédommagea tous ceux à qui sa femme avait fait tort à son insu. Il avait lui-même grand soin de s'enrichir, mais avec honneur ; il craignait de manquer du nécessaire dans sa vieillesse. On trouva après sa mort son habit garni de pièces d'or qu'il avait cousues dans la doublure.

Il était naturellement fort timide, et il redoutait surtout les armes à feu. On l'a vu monter sur une tour pour voir passer la marche des arquebusiers, et à peine se croyait-il à l'abri du danger, quoiqu'il fût dans un lieu fort élevé. Le magistrat d'Harlem lui permit de sortir de la ville, lorsqu'elle fut assiégée par les Espagnols (1) ; il se retira chez son élève Rauwaert, à Amsterdam.

Après la prise de la ville d'Harlem, en 1573, les Espagnols enlevèrent plusieurs de ses ouvrages. La plus grande partie ayant été détruite, ils sont devenus rares dans sa patrie même.

Se voyant à la fin de ses jours sans postérité, il fit plusieurs legs extraordinaires. Il a laissé une terre dont le revenu sert à marier tous les ans quelques jeunes filles aux conditions que le mariage se fera sur son tombeau, ce qui se pratique encore aujourd'hui.

Il fit élever à Hemskerck, sur celui de son père, un obélisque de pierre bleue ; le portrait de son père y est taillé en haut ; un

(1) Siége mémorable de la ville d'Harlem, en 1572, qui dura huit mois ; elle fut défendue par Riperda, gouverneur sous le prince d'Orange, et attaquée par Frédéric, fils du duc d'Albe.

enfant met le feu à un monceau d'ossemens et semble s'appuyer sur son flambeau. On y voit encore quelques autres attributs de peinture, avec ses armes; l'inscription en est latine et allemande. On lit sous une tête de mort : *Cogita mori*. Il est marqué que si cette pyramide ne se trouvait point entretenue dans le même état, les parens pourront rentrer dans le fonds qu'il avait constitué pour cet entretien.

Après avoir fait ces legs et donné beaucoup aux pauvres, il mourut à Harlem, en 1574, âgé de 76 ans, et il fut enterré dans la grande église dont il avait été vingt-deux ans marguillier.

Van Mander a vu à Alcmaer, chez Vander Heck, des portraits d'Hemskerck à l'huile et peints à différens âges.

AERT (ARNAUD) CLAESSOON,

Elève de Cornille Enghelbrechtsen.

Il est communément appelé Aertgen, et naquit dans la ville de Leyden, en 1498. Il fit jusqu'à l'âge de 16 ans le métier de son père, qui était celui de foulon; c'est pour cela que quelques-uns l'ont appelé Aertgen-Foulon. Il se déclara bientôt pour la peinture, et devint élève de Cornille Enghelbrechtsen, en 1516. Son application le rendit en peu de temps peintre habile. Il faisait peu de cas des sujets de fiction ou de la fable. Tous ses tableaux sont tirés de l'ancien et du nouveau Testament, ou d'histoires connues: il recommanda le même choix à ses élèves. Ses compositions sont belles, mais sa manière de peindre n'est point agréable. D'abord son dessin fut dans le goût de son maître, mais il changea cette manière lorsqu'il vit des ouvrages de Schooréel; il imita celle de Hemskerck dans l'architecture, dont il a joint les ornemens à ses ouvrages, ce qui rendit ses compositions grandes et savantes; ce jugement est de Franc-Flore même, qui, ayant été mandé pour faire un crucifix dans une des principales églises de Delft, s'écarta de sa route pour voir Aertgen, et ayant demandé sa demeure, il fut fort surpris qu'un si bon peintre fût logé dans une petite maison proche les remparts. Le maître n'y était point, mais ses élèves l'introduisirent dans son atelier, qui était un grenier. Floris prit un charbon et traça, sur un bout de muraille blanchie, la tête de saint Luc, une tête de bœuf et les armes de la peinture. Sitôt

qu'il eut fini son dessin, il retourna à son auberge. Aertgen de retour, fut averti, par les traits hardis du charbon, qu'un étranger était venu. Cette aventure est semblable à celle d'Apelles et de Protogène. Aertgen n'eut pas plutôt considéré le dessin, qu'il s'écria : C'est Franc-Flore, ce ne peut-être que lui; ce grand maître s'est donné la peine de me venir voir ! Il ne put se déterm'ner à lui rendre sa visite; il était si timide qu'il n'était jamais à son aise qu'avec ses élèves. Il passait avec eux tous les lundis au cabaret, non pas comme ivrogne, mais par habitude. Il s'estimait peu; il avait grande opinion des autres. Floris l'invita à l'aller voir; il s'en défendit toujours, disant qu'il ne méritait pas de se trouver avec un si grand homme. Le hasard les fit rencontrer, et Floris profita de ce moment pour attirer Aertgen, dans l'intention de lui faire vendre ses ouvrages ce qu'ils valaient; puisque, malgré son travail continuel, il ne gagnait que de quoi vivre très-médiocrement. Les remontrances du peintre d'Anvers ne firent sur lui aucun effet; il répondit que sa vie obscure et tranquille dans sa petite bicoque lui était plus chère que celle d'un roi dans les grandeurs de sa cour, et qu'il ne changerait jamais de situation.

Il composait avec une facilité étonnante, plus spirituel que savant, souvent peu correct. Tantôt ses figures sont gigantesques et tantôt lourdes; il faisait beaucoup de dessins pour les peintres sur verre, et ne recevait jamais plus de sept sous pour un dessin d'une feuille de papier. Aussi n'a-t-on guère vu de peintres qui en aient produit en si grande quantité. Il savait donner un tour à ses figures et les grouper avec beaucoup d'art, mais le peu de gain lui faisait sacrifier la correction.

On voyait à Leyden, chez le sieur Buytenwegh, trois de ses plus beaux tableaux et d'une grande expression. Le premier représentait notre Seigneur entre les deux larrons, la sainte Vierge avec les disciples, et la Magdelaine qui embrassait la croix. Le second, notre Seigneur qui portait sa croix, suivi des Maries et d'un peuple nombreux. Le troisième, Abraham qui conduisait son fils Isaac chargé de bois destiné au sacrifice. A Leyden, la veuve de M. Wassenaer, bourguemestre (1) et receveur des rentes de la ville, possédait un autre tableau représentant la naissance de notre Seigneur; ce tableau est fort estimé pour sa composition, quoique peint avec moins de soin que les autres. Il y a encore de

(1) Les bourguemestres en Hollande et en Flandre sont des maires de villes.

ce peintre, chez le sieur Knotter, des tableaux en détrempe sur toile (1); le plus beau est une Vierge avec des anges qui forment un concert. On voit de la même main, chez le sieur Jean Dirck de Montfort, un autre tableau avec deux volets; il représente le Jugement dernier. Sur un des volets est le portrait de Dirck (Thierry) et de Jacques de Montfort, frères du peintre du même nom.

On voyait de lui à Harlem, chez H. Goltzius, le passage de la mer Rouge; Goltzius en faisait grand cas. La variété des figures, les draperies, la façon singulière de composer ses coiffures et les bonnets en forme de turban, sont surprenantes. Aertgen avait une façon de faire prix pour ses tableaux; il menait au cabaret ceux qui traitaient avec lui, et sans penser à regagner son gîte, il passait le reste de la nuit à se promener dans les rues, en jouant d'une espèce de flûte. Il lui arriva quelques aventures qui ne purent jamais le guérir d'une si mauvaise habitude; à la fin il y perdit la vie. Ayant fait un jour le jugement de Salomon pour le sieur Quirinck Claës, ils furent ensemble au cabaret pour le paiement du tableau; ils s'y quittèrent fort tard; Aertgen, au lieu de rentrer chez lui, continua sa promenade nocturne, et se trouvant pressé d'un besoin, il se plaça sur les bords d'un canal; après avoir ôté son habit, dans la crainte de le gâter, il le mit sur le talus; mais quand il voulut le reprendre, sans doute il tomba dans l'eau et se noya, en 1564, âgé de 66 ans.

JEAN HOLBEEN,

Élève de son père.

Peu d'artistes ont joui d'une plus grande réputation. Son père Jean Holbéen, peintre médiocre, quitta Ausbourg, lieu de sa naissance, et alla demeurer à Bâle, en Suisse, où naquit Jean Holbéen, en 1498. Il étudia sous son père, qu'il surpassa bientôt. Né avec d'heureuses dispositions, il se perfectionna de lui-même. Ses talens furent employés, et l'on vit sortir de sa main d'excellens ouvrages répandus chez les particuliers. On lui confia aussi

(1) Les couleurs employées à la colle ou l'eau gommée, sont en détrempe.

des ouvrages publics, tels que la Danse villageoise, qu'on voit à la poissonnerie; la fameuse Danse des Morts qui est au cimetière de Saint-Pierre, et les tableaux de la maison de ville.

Érasme, demeurant à Bâle, trouva ce peintre digne de son amitié; il lui fit faire son portrait, et lui conseilla d'aller en Angleterre. Il quitta sans peine le lieu natal, où l'humeur impérieuse de sa femme lui causait quelques dégoûts. Arrivé à Londres, il présenta au chancelier Morus des lettres et le portrait d'Érasme; ce ministre touché de la ressemblance de son ami et de la beauté du pinceau, reçut le peintre chez lui avec distinction; il le garda ainsi trois ans, lui faisant faire plusieurs ouvrages. Morus ayant invité le roi Henry VIII à un festin, il exposa aux yeux de ce prince les chefs-d'œuvre d'Holbéen, qui frappèrent le roi par leur beauté et la parfaite ressemblance de plusieurs portraits. Morus pria le roi de les accepter.

Le monarque demanda s'il ne lui serait pas possible d'avoir l'artiste à son service; Morus le fit entrer et le présenta au roi, qui le nomma son peintre, et répondit à son ministre: Je vous laisse avec plaisir les présens que vous venez de me faire, puisque vous me procurez l'auteur. Holbéen commença pour le roi de beaux ouvrages qui seront nommés avec les autres. Une aventure extraordinaire nous fait voir à quel point ce prince l'aimait. Ce peintre s'étant un jour enfermé dans son atelier, un des premiers comtes d'Angleterre voulut le voir travailler; Holbéen s'excusa poliment, mais ce seigneur croyant qu'on devait tout à son rang, persista et voulut forcer la porte; l'artiste irrité jeta le comte du haut de l'escalier en bas et se renferma d'abord dans son appartement; mais pour échapper à la fureur du seigneur et de sa suite, il se sauva par une fenêtre dans une petite cour, et fut se jeter aux pieds du roi, en lui demandant sa grâce sans dire son crime. Il l'obtint du monarque qui lui marqua sa surprise, lorsqu'Holbéen lui eut raconté ce qui s'était passé, et lui dit de ne pas paraître que cette affaire ne fût terminée. On apporta bientôt le seigneur anglais tout meurtri et ensanglanté; il fit sa plainte au roi, qui chercha à le calmer, en excusant la vivacité de son peintre. Le comte piqué alors ne ménagea point ses termes, et le roi peu accoutumé à se voir manquer de respect, lui dit: *Monsieur, je vous défends sur votre vie d'attenter à celle de mon peintre. La différence qu'il y a entre vous deux est si grande, que de sept paysans je peux faire sept comtes comme vous, mais de sept*

comtes je ne pourrais jamais faire un Holbéen. La fermeté du roi et quelques autres menaces firent peur au seigneur anglais, qui demanda pardon au roi, et promit sur sa tête de ne tirer aucune vengeance de l'outrage que lui avait fait Holbéen.

Holbéen étant devenu tranquille, ne s'appliqua plus qu'à mériter cette protection. Il acquit l'estime de toute la cour, et fit dans ce temps ce beau portrait du roi en pied, qu'il a copié plusieurs fois. Le grand fut placé à Witehal, ainsi que ceux du prince Édouard et des princesses Marie et Élisabeth.

Les portraits des grands et des dames de la cour augmentèrent sa réputation et sa fortune.

Outre le portrait où il excella, Holbéen fit plusieurs grands tableaux à l'huile et en détrempe ; un des plus considérables est celui qu'il exécuta pour le corps des chirurgiens. On y voit Henry VIII assis sur un trône, qui donne de la main droite les priviléges accordés au corps, que les chefs reçoivent à genoux : on croit que ce tableau n'a été fini qu'après la mort du peintre, qui n'avait pu achever son ouvrage; cependant on ne peut pas décider que le tableau soit de deux mains différentes. La maison d'Orient à Londres conserve deux grands tableaux en détrempe du même auteur ; ils paraissent peints pour des plafonds. Le premier représente le Triomphe de la Richesse, et l'autre celui de la Pauvreté ; les draperies et le métail sont rehaussés en or, avec une propreté et un art infini. Ces tableaux, outre le mérite de l'exécution, intéressent encore par le génie poétique du peintre.

André de Loo, grand amateur à Londres, rechercha avec soin tout ce qu'il put acheter des ouvrages d'Holbéen, dont il forma un cabinet. On y voyait un beau portrait avec des instrumens de mathématiques, représentant maître Nicolas, Allemand de nation, astronome du roi; celui de Thomas Cromwel, qui est présentement au Palais-Royal, à Paris; celui d'Érasme et celui de l'archevêque de Cantorbéry; une grande composition en détrempe, où les portraits du chancelier Morus, de sa femme et de ses enfans étaient rassemblés. Ce tableau, un des plus beaux d'Holbéen, fut acheté fort cher après la mort d'André de Loo, par ordre du neveu de Morus.

On voyait à Amsterdam le portrait d'une reine d'Angleterre dont l'habillement de drap d'argent surprenait par le brillant et la grande vérité.

Dans le cabinet du duc de Florence sont les portraits d'Holbéen, de Luther, de Morus et de Richard Southwal.

A Dusseldorf, on admire une femme en Bacchante, un paysage et un autre portrait.

Dans le cabinet du roi de France, on trouve les portraits de l'archevêque de Cantorbéry, du mathématicien maître Nicolas, de Jeanne de Clèves, femme d'Henry VIII, d'Holbéen, d'Érasme, de Morus, d'un homme tenant une tête de mort, et le sacrifice d'Abraham.

Au Palais-Royal sont les portraits d'une femme habillée en noir, de Morus, en robe noire, de George Gisien, négociant, et de Thomas Cromwel, habillé en docteur.

A Bâle, sa patrie, on voit la Danse de Paysans dans la poissonnerie, la Danse des Morts sur les murs du cimetière de Saint-Pierre, les rois, les bergers, les riches, les pauvres, les jeunes et les vieux forment une espèce de danse avec la mort. Ce morceau d'allégorie a souvent mérité les éloges de Rubens. Dans la maison de ville de Bâle est la Passion de notre Seigneur, en huit compartimens.

Holbéen peignait à l'huile, en détrempe et à gouache; il acquit ce dernier talent en Angleterre, où il fit connaissance avec un habile peintre, nommé Lucas, qu'Holbéen a surpassé.

Frédéric Zucchero étant à Londres, environ en 1574, éleva le mérite du peintre de Bâle jusqu'à l'égaler à Raphaël. Il copia à la plume et à l'encre de la chine les tableaux de la Richesse et de la Pauvreté. Ce qui étonna le plus cet Italien, fut le portrait en pied de la comtesse de Pembrock; elle était habillée de satin noir. Zucchero de retour à Rome, dit à Goltzius que l'Italie n'avait point de plus grand maître qu'Holbéen; c'est une exagération qui ne doit ni augmenter ni diminuer la gloire d'Holbéen : le ridicule de cette comparaison ne tombe que sur celui qui l'a faite. Il y a des places honorables au-dessous du grand Raphaël; le peintre de Bâle avait du talent pour ce temps-là. On admire la fraîcheur de sa couleur, et la vivacité et le fini de ses tableaux; mais ses draperies sont de mauvais goût et les plis boudinés. Il finissait les cheveux et les poils des barbes sans sécheresse. Il a composé plusieurs ouvrages pour les orfèvres, les graveurs en cuivre et en bois, et pour les antiquaires. Il dessinait avec une extrême propreté à la pointe d'argent et à la plume; il peignait et dessinait de la main gauche. Il avait un frère aîné nommé Sigismond Holbéen, peintre médiocre. Jean Holbéen a fait un bon élève, Christophe Hamberger, natif d'Ausbourg, auteur de beaucoup d'ouvrages à l'huile

et à fresque (1), en Allemagne. Holbéen mourut de la peste, à Londres, en 1554, âgé de 56 ans, comblé de gloire et de biens.

GUERARD HOREBOUT.

Horebout naquit à Gand. Il jouissait dans son temps d'une grande réputation ; il peignit dans l'église de Saint-Jean deux volets qui renfermaient un rétable d'autel en sculpture. Sur un de ces volets, il a peint la flagellation de notre Seigneur; sur l'autre une descente de croix : ces tableaux échappèrent aux ravages de la guerre; les soldats les vendirent à un amateur de Bruxelles, appelé Martin Bierman, qui les rendit pour le même prix. On conserve encore quelques tableaux de ce peintre dans la même ville.

Henry VIII, roi d'Angleterre, nomma Horebout son premier peintre. Il fut considéré par ce prince et par les grands du royaume : la protection qu'il accorda à Holbéen et à Horebout caractérise le goût de ce monarque.

JEAN MOSTAERT,

Élève de Jacques d'Harlem.

1499.

Il naquit à Harlem en 1499, d'une famille illustre. Il hérita du nom de Mostaert dont voici l'origine : Un de ses ancêtres ayant été à la suite de l'empereur Frédéric et du comte Floris, aux croisades de l'Orient et à la prise de Damiette, il y fit des prodiges de valeur. Un jour il rompit trois sabres en combattant contre les infidèles, sous les yeux de l'empereur qui, pour marque de distinction, lui donna dans ses armes trois sabres d'or sur un champ de gueules. On l'appelait, à cause de sa valeur, *fort comme moutarde*. Il ne fallait pas moins qu'une histoire pour expliquer cette

(1) *Fresque :* les couleurs mêlées avec de l'eau s'appliquent sur un enduit de mortier tout frais; la durée de cette espèce de peinture consiste en ce qu'elle s'incorpore dans cet enduit à mesure qu'il se sèche.

comparaison, imaginée sans doute par quelque bel-esprit hollandais.

Jean Mostaert dès sa tendre jeunesse a appris à peindre chez Jacques d'Harlem, assez bon peintre ; on avait de lui, dans la Grande-Église, un tableau d'autel très-estimé. Mostaert était d'une figure aimable ; la noblesse de ses sentimens et un langage poli joint à son talent, lui acquirent l'estime des grands. Il devint premier peintre de Mme Marguerite, sœur de Philippe Ier, roi d'Espagne. Il suivit toujours cette princesse et resta à son service pendant dix-huit années. Il fit plusieurs grands ouvrages et une quantité de portraits des dames et seigneurs de la première condition. Comblé de richesses et d'honneurs, il se retira à Harlem où il fut très-employé. Il avait presque tous les jours chez lui les plus grands seigneurs du pays, et était si familier avec eux, que le comte de Buren, accompagné de quelques seigneurs, faisait des parties de souper chez le peintre, qui les traitait avec noblesse et sans profusion. Son atelier servait de salle à manger : l'œil y était aussi satisfait que le goût. Les tableaux de Mostaert ont décoré les principales églises et autres édifices. On voyait aux Jacobins, à Harlem, une naissance de Jésus-Christ; la beauté de ce tableau fit grand bruit. On connaît encore de ce peintre un *ecce Homo* grand comme nature, avec plusieurs figures à demi-corps; un Festin des Dieux, où la Discorde jette la pomme, le dieu Mars y est prêt à tirer l'épée ; ce tableau est d'un grand mérite et les figures en sont d'une belle expression ; on connaît un paysage, ou quelques vues des Indes, où l'on voit un rocher et quelques maisons : le tout d'un goût singulier. Quelques groupes de figures nues font la principale partie du tableau, qui est resté sans être fini. On a les portraits du comte et de la comtesse de Borsèle, ainsi que le sien, qui est un de ses derniers ouvrages ; le fond représente un paysage. On parlait aussi avec éloge d'un autre tableau où le bon et le mauvais ange plaident leur cause dans le ciel devant notre Seigneur.

Ces tableaux étaient, du temps de van Mander, chez le sieur Nicolas Suycker Écoutet, d'Harlem, et petit-fils de Mostaert. On voyait à Amsterdam, chez Jacques Rauwaert, une famille de sainte Anne, et chez M. Nicolas Scoterbosch, conseiller à La Haye, Abraham et Sara, Agar et Ismaël; les habillemens en sont observés selon le *costume*. Jean Claez, peintre et élève de Cornille Cornelisz, avait un saint Christophe, tableau grand en tout, et un saint Hubert qui se voit encore à la Cour des Princes.

On remarque, outre les beautés qui dépendent de la peinture, qu'il avait fait des recherches dans les physionomies différentes, et scrupuleusement observé les règles du *costume*. Une partie de ses ouvrages a été brulée dans l'incendie d'Harlem ; il n'échappa rien de ce qui était dans sa maison. Son esprit et son jugement ont fait dire à Hemskerck qu'il avait surpassé les anciens. Jean de Mabûse l'appela à son secours dans ses ouvrages de l'abbaye de Middelbourg; mais il s'excusa étant au service de la princesse, qui le nomma son gentilhomme. Il mourut en 1555, âgé de 56 ans.

JEAN VAN KALCKER,

Élève du Titien.

Ce peintre a rendu son nom célèbre dans toute l'Italie ; il était né à Kalcker, ville du pays de Clèves. On ne connaît ni son premier maître ni l'année de sa naissance. Il avait, en 1536, environ 37 ans ; il demeurait pour lors à Venise, où il s'était retiré avec une fille de Dordrecht, qui suivit ce peintre afin d'éviter les supplices que ses parens souffrirent pour des meurtres commis chez son père, comme nous l'avons dit dans la vie d'Hemskerck. Kalcker devint un des principaux élèves du Titien : il a suivi ce maître de si près, qu'il est impossible de distinguer leurs ouvrages. Goltzius étant à Naples, prit, en présence de plusieurs peintres, les portraits de Kalcker pour ceux du Titien. Il aurait eu beaucoup de peine à se détromper, si l'on ne lui en avait montré d'autres aussi beaux et pourtant de Kalcker. Vasari, qui l'a connu à Naples, dit qu'il était impossible d'apercevoir dans ses tableaux les moindres traces du goût flamand. Tous les portraits des peintres, sculpteurs et architectes dont Vasari a écrit la vie, sont aussi dessinés par Kalcker, ainsi que les figures d'anatomie de Vesale : on peut juger si son dessin tenait de son pays. Il maniait fort bien le crayon et surtout la plume, dans la manière du Titien. Rubens conservait dans son cabinet une Nativité de Kalcker; la lumière du tableau venait de l'Enfant-Jésus. Après la mort de Rubens, Sandrart acheta ce tableau et le revendit à l'empereur Ferdinand, qui en faisait beaucoup de cas. Ce peintre mourut encore jeune à Naples, en 1546.

ALDEGRAEF OU ALDEGREVER.

Le lieu de sa naissance n'est point connu; on le croit né à Soust, à huit lieues de Munster, parce que c'est l'endroit où il a le plus travaillé. Les églises sont ornées de ses tableaux. Dans l'ancienne église de cette ville, on voit de lui une naissance de notre Seigneur: ce tableau est fort estimé. Nuremberg a du même pinceau deux volets qui renferment un tableau d'Albert Durer. Il ne manquait à ce peintre que d'avoir vu Rome. Ses draperies sont de mauvais goût; une multitude de replis distingue sa manière. La gravure devint sa principale occupation; il y réussit. Son burin est net, quoiqu'un peu sec. Il a gravé une Suzanne, les Travaux d'Hercule, douze grands Danseurs et seize petits, en 1538, comme on le voit par les dates de ses estampes, ainsi que beaucoup de figures nues et d'autres singulièrement drapées. Il mourut à Soust et fut enterré sans cérémonie. Un peintre de ses amis, de Munster, fit placer une tombe sur sa fosse, avec une inscription et la marque ordinaire qu'il mettait sur ses estampes.

JEAN DE MABUSE.

Il naquit à Maubeuge, ville du Hainaut, et fut contemporain de Lucas de Leyden. Malgré sa vie libertine, Jean de Mabuse fut un excellent peintre. Ses ouvrages sont d'une propreté et d'un fini peu commun. Il avait étudié la nature pendant sa jeunesse, et il s'était fait une manière vraie. Il voyagea, mais l'Italie le fixa quelque temps. Ce fut lui qui, à son retour de cette école du goût, apporta le premier en Flandre la manière de traiter le nu et de se servir de l'allégorie pour l'histoire. Sur sa réputation, le marquis de Véren le prit en qualité de son peintre; malgré sa passion pour le vin, il fit chez ce seigneur de fort belles choses. Ce marquis averti que l'empereur Charles V devait passer chez lui, n'épargna rien pour le bien recevoir. Il fit habiller toute sa maison, et par distinction ses officiers principaux en damas blanc. Mabuse était du nombre des derniers, et lorsque le tailleur vint pour prendre sa mesure, il lui demanda l'étoffe, sous prétexte d'imaginer un habillement singulier. Il vendit cette étoffe pour boire, et lorsqu'il fallut

paraître, il se fit faire une robe en papier blanc qu'il peignit en beau damas. Lorsque la marche fut réglée, ils passèrent tous sous un balcon où était l'empereur avec la cour. Mabuse passa à son tour, entre un philosophe et un poète, aussi pensionnaires du marquis. La beauté du damas frappa tous les yeux ; Mabuse, qui servait à table comme les autres gentilshommes, était attentivement examiné par l'empereur, jusqu'au moment que le marquis, instruit par quelqu'un de la ruse du peintre, le fit approcher de l'empereur qui en fut extrêmement surpris, et lorsque le fait lui fut raconté, il en rit beaucoup.

Ses tableaux sont admirables. Un des principaux était un tableau d'autel à Middelbourg, représentant une Descente de Croix. Albert Durer étant à Anvers, fit un voyage exprès pour voir ce tableau qu'il loua beaucoup : il a été détruit ainsi que l'église par le feu du ciel. Middelbourg conservait, du temps de van Mander, un grand nombre de ses ouvrages. On voyait encore une Descente de Croix chez M. Magnus : les figures sont d'une belle composition et d'un dessin correct. On admirait une Lucrèce chez le sieur Wyntgis, à Amsterdam ; un Adam et Eve chez Martin Papenbroeck : les figures en sont grandes et paraissent vivantes ; ce tableau a souvent été marchandé et même à grand prix. Un des plus frappans de ses ouvrages est un tableau en camaïeu, et presque sans couleur, représentant une décollation de saint Jacques. Lorsque Mabuse était au service du marquis de Véren, il fit une Vierge : la tête de la Vierge et celle de l'Enfant-Jésus sont d'après celles de la marquise et de son fils ; la draperie bleue était bien jetée et bien rendue ; le reste de l'ouvrage surpasse tout ce qu'il a fait : ce tableau a depuis passé entre les mains du seigneur Frosmont. On voit encore en Angleterre des portraits de la main de Mabuse. Ses débauches lui firent perdre la liberté ; il fut mis en prison à Middelbourg ; il ne laissa pas que de travailler quoiqu'enfermé. Van Mander a vu de lui beaucoup de dessins au crayon noir qu'il trouvait fort beaux : il mourut en 1562.

CORNILLE ANTONIZO.

Cornille Antonizo, d'Amsterdam, eut un talent pour représenter des villes ; on voit de lui celle d'Amsterdam, peinte dans le vrai et telle qu'elle était en 1536 ; ce tableau est sur la muraille de la tréso-

rerie de la même ville; Cornille était pour lors arbalétrier : il fut reçu dans le conseil, en 1547. Il a depuis donné l'ancienne Amsterdam avec ses églises et ses principaux édifices en douze planches, gravées en bois et dédiées à l'empereur Charles V ; on les trouve encore chez les curieux.

JEAN CORNILLE VERMEYEN.

1500.

Il était de la petite ville de Beverwyck, à peu de distance d'Harlem. Il naquit en 1500; il est fils du célèbre Cornille, autre peintre. Son maître est ignoré ainsi que les premiers progrès de ses études, jusqu'au temps où il fut peintre de l'empereur Charles V, qui en faisait une grande estime ; il suivit ce prince dans toutes ses conquêtes ; les siéges, les batailles de cet empereur furent dessinés et peints en partie sur les lieux, et ont servi de modèles pour les tapisseries. En 1535, il fut à Tunis, lorsque l'empereur assiégea et prit cette ville, et il en fit les dessins, ainsi que ceux du campement et des autres actions mémorables : les tapisseries rendront un témoignage de son talent; il était bon géomètre, et il a souvent été employé comme tel. L'abbaye de Saint-Vas d'Arras possède plusieurs de ses tableaux, qui sont admirés pour leur beauté. La ville de Bruxelles avait de lui une quantité de tableaux d'autels ainsi que de portraits, mais une partie a été détruite ou enlevée dans les ravages de la guerre. Il fit la naissance du Seigneur et un Christ nu, tenant la main sur la poitrine, pour l'église de Saint-Gorick, à Bruxelles; ces tableaux sont d'une grande beauté. Dans son portrait, il s'est représenté environné et gardé par quelques soldats pendant qu'il dessine la ville de Tunis : ce tableau se voyait du temps de van Mander, à Middelbourg, chez la veuve Cappoen, fille de l'auteur, ainsi que son portrait et celui de sa belle-mère, seconde femme de Vermeyen, toutes deux habillées en turques. Lorsque son fils, habile orfèvre, demeurait à Prague, au service du même empereur, il avait chez lui une Résurrection que Vermeyen avait destinée pour être jointe à son épitaphe, qui y fut réellement placée dans la même église de Saint-Gorick, à Bruxelles; mais ce tableau ayant été furtivement enlevé, son fils découvrit le vol et reprit l'ou-

vrage. Vermeyen peignit encore une fête marine, où l'on voyait plusieurs figures nues bien dessinées. Il fut ami intime de Jean Schooréel; sa taille était fort grande et sa barbe si longue, qu'elle traînait à terre, quoiqu'il se tînt debout; Charles V s'est souvent diverti à marcher dessus : il eut aussi le nom de Jean à la Barbe. Il mourut à Bruxelles, en 1559, âgé de 59 ans; il est enterré dans l'église où avait été son épitaphe.

PIERRE KOECK,

Élève de Bernard van Orley.

Les leçons et la grande manière de Barent de Bruxelles, ou van Orley, ont beaucoup aidé à développer et à former le grand génie de Pierre Koeck: la ville d'Aelst se vante de l'avoir vu naître. En quittant van Orley, son maître, et Bruxelles, il fut se perfectionner pendant quelques années en Italie, où il puisa dans l'antique les talens que l'on remarque dans ses ouvrages. A son retour, on chercha à le fixer dans sa ville natale, et on le nomma peintre et architecte avec pension : il s'y maria et n'y resta que peu de temps. Devenu veuf, il retourna à Bruxelles, où il fut engagé à peindre des modèles pour une compagnie de marchands qui établirent à Constantinople une manufacture de tapisseries : Koeck fut choisi pour en diriger et conduire les ouvriers; ce projet échoua, et les beaux patrons du peintre ne touchèrent point le grand-seigneur. Après une année d'absence, ils revinrent sans succès, épuisés de dépenses et de fatigues. Ce peintre avait appris la langue turque et avait dessiné la ville de Constantinople et ses environs : il fit encore sept morceaux des mœurs de ces peuples; la marche du grand-seigneur avec ses janissaires, sa suite à la promenade; une noce turque, avec les ornemens et les danses du pays; la façon d'enterrer leurs morts hors la ville; leurs fêtes de la nouvelle lune; leurs différens usages dans leurs repas; leurs voyages et la façon dont ils se comportent à la guerre : toutes ces figures sont habillées selon leurs modes; les physionomies de ces femmes sont choisies et agréables; les fonds de ces tableaux soutiennent et donnent une grande idée de l'auteur. Toutes ces compositions ont été gravées en bois en sept planches;

il s'est représenté dans la dernière habillé en Turc et tenant un arc à la main.

De retour dans les Pays-Bas, il épousa en secondes noces Marie Verhûlst ou Bessemers ; il eut d'elle une fille qui depuis fut mariée à Pierre Breughel, son élève. En 1549, il mit au jour plusieurs volumes d'architecture, de géométrie et de perspective. Il traduisit de l'italien en flamand les œuvres de Sébastien Serlio ; ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il a traduit fidèlement et qu'il est beaucoup plus clair que son original : il donna aussi avec bien de la précision la traduction de Vitruve, et l'on vit tout d'un coup l'architecture prendre le bon goût.

Il fit une quantité de tableaux d'autels et de cabincts, ainsi que nombre de portraits : il mourut à Anvers, peintre de l'empereur Charles V, en 1553. Sa femme donna après sa mort la suite de ses ouvrages sur l'architecture.

Il eut un fils naturel, nommé Paul van Aelst, qui copiait fort bien les ouvrages de Jean de Mabuse, et qui peignait d'une extrême propreté des bouquets de fleurs dans des vases de verre. Il mourut aussi à Anvers, et sa veuve s'est remariée à Gilles de Coninxloo.

HANS (JEAN) HOOGHENBERG.

Hooghenberg, Allemand de nation, naquit vers l'année 1500 : il exerça son talent à Malines, où il est mort en 1544. Il peignait bien l'histoire : plusieurs églises conservent de ses ouvrages. Il composait facilement : l'entrée de l'empereur dans Boulogne est de ce peintre ; elle est assez connue des amateurs.

FRANÇOIS CRABETH.

François Crabeth peignait en détrempe avec autant de force que s'il eût peint à l'huile. Il fit pour les récolets de Malines le tableau du grand-autel : le milieu représentait notre Seigneur attaché sur la croix ; sur les volets on voyait des sujets de la Passion. Tous ses ouvrages, excepté les têtes, qu'il faisait dans le goût de Quintin Messis, sont dans la manière de Lucas de Leyden. Il mourut fort riche, à Malines, en 1548.

JEAN BAMESBIER,

Élève de Lambert Lombard.

Bamesbier, Allemand de nation, et élève de Lambert Lombard, était bon peintre. Il a fait plusieurs beaux ouvrages; mais il devint médiocre pour s'être trop livré à la débauche. Il mourut à Amsterdam, ayant vécu près de 100 ans.

CHARLES D'YPRES.

Il était né dans la ville dont il porte le nom; le temps de sa naissance est ignoré. On ne sait pas non plus de qui il était élève. Il fit beaucoup d'ouvrages dans Ypres et aux environs. Après son retour d'Italie, il peignit à fresque et à l'huile : sa manière approchait de celle du Tintoret, surtout dans une Résurrection qu'on trouve à Tournay, et dans un Jugement dernier fait pour l'église d'Ooghlède, entre Bruges et Ypres; van Mander en a vu le dessin entre les mains de sa veuve: il était à la plume et lavé à l'encre de la Chine ; il en loue fort la composition et la correction; il égale l'auteur aux meilleurs peintres flamands de son temps. Il fit grand nombre de dessins pour les peintres sur verre : on voit encore de ses ouvrages aux environs d'Ypres. Malgré son embonpoint, il était d'une faible santé ; il épousa une fort belle femme dont il n'eut point d'enfans, ce qui lui attira quelquefois des plaisanteries de la part de ses amis; mais, soit qu'il eût l'esprit faible, soit qu'il fût jaloux, il se donna un jour, étant avec eux, un coup de couteau dont il mourut quelque temps après, en 1563 ou 64. D'autres disent qu'il avait épousé une femme en Italie, et qu'ayant abandonné cette femme, il regardait comme une punition divine le chagrin de n'avoir point eu d'enfans avec la dernière, ce qui causa son désespoir ou sa folie.

JEAN VAN ELBURCHT,

SURNOMMÉ PETIT-JEAN.

Jean van Elburcht naquit à Elbourg, près de Campen, environ l'an 1550; on ne connaît pas ses maîtres. Il s'établit à Anvers, et

fut admis dans le corps des peintres, en 1535. On voit encore de lui, dans l'église de Notre-Dame de cette ville, le tableau d'autel de la chapelle des marchands de poisson; il représente la Pêche miraculeuse; on voit trois autres petits tableaux derrière les chandeliers, dans lesquels il a peint des sujets tirés de l'Évangile. Ce peintre entendait bien la figure, le paysage, et représentait bien une mer orageuse.

MATHIEU ET JÉROME KOCK.

Ces deux frères étaient de la ville d'Anvers. Mathieu fut un excellent paysagiste, et un de ceux qui réformèrent le goût en introduisant celui d'Italie : il savait imiter la nature et la varier agréablement ; il peignit également en détrempe et à l'huile. Jérôme quitta la peinture pour faire le commerce, et devint fort riche ; il gravait bien à l'eau-forte; on recherche encore douze paysages gravés d'après son frère : il composait lui-même le paysage qu'il gravait après. Il était assez bon peintre, et mourut long-temps après son frère, en 1570.

GRÉGOIRE BEERINGS.

Il naquit à Malines environ l'an 1500. Il voyagea fort jeune et fut à Rome pour se fortifier dans son art : il y eut de la réputation. On ne connaît de lui que des ouvrages en détrempe qui se sentent de la grande école où il avait réformé sa première manière. Beerings aimait le plaisir, et souvent a négligé sa fortune. Étant un jour sans argent, et se voyant pressé par quelques créanciers, il peignit sur une grande toile le Déluge : on n'y voyait que le ciel, l'eau et l'arche. Il répondait à ceux qui lui demandaient pourquoi il n'avait pas traité ce sujet comme les autres peintres : qu'il avait peint le déluge dans le temps que tout était submergé, et qu'on verrait assez de cadavres quand l'eau serait rentrée dans son lit. Cette plaisanterie lui valut beaucoup ; il fut chargé par plusieurs personnes de faire des copies de ce déluge.

LANSLOOT BLONDÉEL.

Blondéel naquit à Bruges : il était maçon dans sa jeunesse; on reconnaît ses ouvrages à une truelle qu'il y mettait pour marque.

Il avait un vrai talent pour peindre des ruines et d'autres sujets d'architecture ; il aimait aussi à représenter des incendies. Pierre Porbus épousa sa fille.

HANS (JEAN) SINGHER,

SURNOMMÉ L'ALLEMAND.

1510.

Ce peintre naquit dans le pays de Hesse. Il peignait très-bien en détrempe le paysage : ses arbres étaient variés; on en distinguait l'espèce par leurs formes ; il fit la plupart des patrons pour les tapisseries de ce temps-là. Il s'établit à Anvers, et fut admis dans le corps des peintres en 1543.

PIERRE PORBUS.

Pierre Porbus, peintre et géographe, né à Gouda, en Hollande, a fait plusieurs beaux tableaux. Il s'établit à Bruges, en Flandre, et épousa la fille de Lansloot : il a peint quelques tableaux d'autel dans cette ville. Le plus beau qu'il ait fait est dans la grande église de Gouda : il représente saint Hubert, et quelques autres sujets ; le dehors est en camaïeu, les volets ont été depuis portés à Delft. Après avoir levé le plan des environs de Bruges, il peignit ce plan en détrempe sur une grande toile. Le dernier ouvrage de ce peintre, dont parle van Mander, est le portrait du duc d'Alençon qu'il fit à Anvers : il passait dans ce genre pour le plus beau du temps. Ce peintre mourut environ en 1583.

HANS (OU JEAN) VEREYCKE.

Jean Vereycke, surnommé Petit-Jean, naquit à Bruges. Il peignait bien le paysage : il était agréable dans le choix et l'ordonnance des situations, et naturel dans la manière de les représenter. Ses tableaux étaient ordinairement des sujets tirés de la vie de la sainte Vierge. Il eut de la réputation pour le portrait. Carle van Mander nous vante beaucoup un tableau de famille qu'il a peint ; on le conserve dans le Château-Bleu, près de Bruges.

LIEVIN DEWITTE.

Il était de la ville de Gand. Dewitte excellait à peindre l'architecture et les perspectives. Il peignait aussi l'histoire, et l'on parle avec éloge de son tableau représentant la Femme adultère. Ses ouvrages sont rares et peu connus ; on voit dans l'église de Saint-Jean plusieurs vitres peintes d'après ses dessins.

JACQUES GRIMMER,

Élève de Kock et Queburgh.

Il commença sous Mathieu Kock, et depuis chez Chrestien Queburgh. Le paysage a été son talent : il a parfaitement réussi à imiter la nature. Ses lointains et ses ciels sont d'un ton de couleur et d'une légèreté admirable. Outre la touche des arbres, il entendait très-bien les fabriques. Sa manière était fort prompte. Il copia tous les environs d'Anvers, et y fut reçu à l'Académie, en 1546. Il était bon poète et grand comédien : il est mort dans cette ville ; on en ignore l'année.

ADRIEN DE WEERDT,

Élève de Chrestien de Queburgh.

De Weerdt, de Bruxelles, commença à étudier la peinture à Anvers, chez Chrestien de Queburgh, fort bon paysagiste, père de

Daniel, peintre de son excellence, à La Haye. De retour à Bruxelles, il s'appliqua à l'étude de son talent. Enfermé dans sa petite chambre, nullement distrait par les amusemens de son âge, mais occupé à réfléchir sur les manières différentes de chaque maître, il en devint un lui-même. Son paysage était d'abord dans le goût de François Mostaert, avant qu'il fût en Italie, où il étudia particulièrement la manière du Parmesan; il l'a non-seulement imitée, mais très-bien suivie. De retour à Bruxelles, en 1566, pour éviter les troubles de la guerre, il se retira avec sa mère à Cologne. Il donna dans cette ville plusieurs de ses ouvrages au public, gravés par un des plus habiles artistes : le Lazare, Booz et Ruth, avec des petits fonds agréables; la vie de la sainte Vierge, une naissance de notre Seigneur, des emblêmes de Coornhert, les quatre chasses spirituelles : tous ces sujets sont dans le goût du Parmesan, au point de s'y tromper. De Weerdt mourut à Cologne fort jeune.

ANTOINE MORO,

Élève de Jean Schooréel.

Voici un de ces peintres fameux dont les honneurs ont égalé les richesses : il naquit à Utrecht et fut élève de Jean Schooréel. Son application, sous un maître aussi habile, ne tarda point à développer les talens que la nature lui avait donnés : il en devint un excellent imitateur. Le cardinal Granvelles le fit entrer au service de l'empereur Charles V, qui l'envoya en Portugal pour faire les portraits du roi Jean, de la reine, sœur de l'empereur, et de la princesse leur fille, depuis reine d'Espagne : ces trois portraits lui furent payés 600 ducats. On joignit de riches présens à ses pensions, et les Portugais lui donnèrent en leur nom une chaîne d'or de la valeur de 1,000 florins. Il fit les portraits d'un grand nombre de seigneurs à 100 ducats chacun : il reçut aussi quelques bijoux d'or des principaux de la cour. L'empereur l'employa à plusieurs autres ouvrages et l'envoya en Angleterre, où il fit le portrait de la reine Marie, depuis seconde femme de Philippe, roi d'Espagne. Il eut encore pour récompense une chaîne d'or, et 100 livres sterling de pension. Cette princesse était fort belle; il fit plusieurs copies de ce portrait, qu'il vendit fort cher aux Anglais. Il en donna une à

son protecteur, le cardinal Granvelles, et à l'empereur, qui lui fit donner 200 florins, et selon d'autres, 1,000. La paix étant faite entre l'Espagne et la France, Moro retourna en Espagne, où il reçut chaque jour de nouvelles marques de la bonté du roi et de toute la cour. Ce prince poussa si loin la familiarité avec ce peintre, qu'elle pensa lui être funeste et fut cause de sa séparation. Il frappa un jour Moro sur l'épaule en badinant; Moro indiscrètement en fit autant avec son appuie-main (1) sur l'épaule du roi. Les inquisiteurs méditaient de le faire arrêter, lorsqu'un seigneur instruisit Moro du danger prochain qui le menaçait. Le peintre ayant prétexté quelques affaires de conséquence, obtint un congé avec promesse de revenir. Il s'en alla aux Pays-Bas, où peu de temps après le roi d'Espagne lui écrivit pour le faire souvenir de sa promesse; mais Moro échappé du péril, fit naître des obstacles à son retour, à proportion des instances qu'on lui faisait pour le hâter. Le duc d'Albe, d'un autre côté, arrêta les lettres, dans la crainte de le perdre; il l'avait pris à son service, et lui fit peindre à Bruxelles toutes ses maîtresses. Le roi d'Espagne gratifia tous les enfans du peintre; il donna des charges honorables aux uns, et aux autres des canonicats. Le duc d'Albe lui demanda un jour si ses enfans étaient pourvus; il répondit qu'ils l'étaient, excepté son gendre, qui avait beaucoup d'esprit et qui était capable d'exercer un emploi. Le duc lui donna sur-le-champ la recette générale d'Ouest-Flandre, une des plus belles et des plus lucratives de la province.

Moro a non-seulement fait le portrait où il excellait, mais plusieurs tableaux d'histoire. On connaît de lui une Résurrection, un saint Pierre et saint Paul. Il fit pour le roi d'Espagne des copies de quelques femmes distinguées d'après le Titien, et il balança les beautés des originaux. Son coloris était admirable; il avait puisé la correction du dessin en Italie, où il avait voyagé dans sa jeunesse. Son dernier ouvrage est resté imparfait; c'était une Circoncision pour la cathédrale d'Anvers.

On voit de lui, à Paris, dans la collection du duc d'Orléans, deux beaux portraits, celui de Grotius, et l'autre d'un homme qui a la main appuyée sur un dogue.

(1) *Appuie-main*, bâton ou baguette qui sert à appuyer la main du peintre en travaillant.

PIERRE BREUGHEL,

Élève de Pierre Koeck.

Pierre Breughel, fils d'un paysan, est né à Breughel, village aux environs de Breda; il conserva le nom de son village, ainsi que ses descendans. Il fut placé chez Pierre Koeck d'Aelst; de son élève il devint dans la suite son gendre. Après avoir appris la peinture chez son maître, il fut travailler chez Jérôme Kock, et de là il voyagea en France et en Italie. Il dessina les plus belles vues des pays où il passa, et particulièrement celles des Alpes; à la fin, il travaillait dans le genre de Jérôme Bosch. Comme il était aussi comique que son maître dans ses compositions, il fut surnommé Pierre le Drôle.

De retour d'Italie, il choisit Anvers pour sa demeure, et fut reçu dans l'Académie de cette ville, en 1551. Ses tableaux plurent beaucoup, et il travailla long-temps pour le sieur Jean Franckaert, négociant, qui ne pouvait se séparer du peintre; ils se déguisèrent souvent ensemble pour suivre les noces aux fêtes de villages. Breughel, en se divertissant de leurs danses et de leurs autres usages, ne perdait rien de leurs actions. C'est ainsi que Molière copiait de tous côtés les originaux de ses pièces. Breughel faisait des études dans ces fêtes, qu'il peignait admirablement à l'huile et en détrempe. Né pour ces sortes de sujets, il aurait remporté le prix de son art sans Teniers. Ses compositions sont bien entendues, son dessin correct, les habillemens de choix, les têtes, les mains sont touchées spirituellement : il avait observé généralement les actions, les danses et les manières des villageois.

Ses principaux ouvrages, du temps de van Mander, étaient dans le cabinet de l'empereur. On y voyait un grand tableau représentant la tour de Babylone; il était d'un travail immense, et le même sujet en plus petit; notre Seigneur qui porte sa croix; un massacre des Innocens, où sa manière est presque changée, mais les expressions sont d'une grande vérité; une conversion de saint Paul, où l'on découvre du haut des montagnes une grande étendue de pays, des villes, des bourgades, dont quelques-unes sont presque cachées par des nuages transparens : c'est dans ce tableau qu'on remarque qu'il s'est utilement servi des études qu'il avait faites dans les Alpes.

A Amsterdam, chez le sieur Willem Jacobs, on voit une Kermesse, ou fête de village, une noce de campagne, représentant le

moment où l'on fait les présens à la nouvelle mariée; on y remarque un vieillard des plus considérables de la bande, avec une petite bourse pendante au cou, comptant l'argent qu'il destine à donner. Quoique ce tableau ne soit qu'en détrempe, il est plein de mérite. On voit que Teniers l'a pris pour modèle dans ses précieux tableaux.

Dans la même ville, chez le sieur Herman Pilgrims, est une noce de village : rien n'est plus ingénieux ni plus plaisant; les tons de chairs sont bien variés et chauds de couleur : ce tableau est peint à l'huile.

Il a peint aussi la dispute entre le Carême et le Carnaval : le burlesque de cette composition caractérise son auteur.

Il vivait depuis long-temps à Anvers, avec une gouvernante qu'il aurait épousée, si elle avait pu se contraindre pendant quelque temps à ne point mentir. Cette habitude déplut au peintre; il jeta les yeux sur la fille de Pierre Koeck; il en fit la proposition à la veuve de son maître, qui lui donna sa fille, à condition qu'il quitterait Anvers pour Bruxelles, où elles demeuraient. C'est dans cette ville qu'il a composé une partie des ouvrages mentionnés ci-dessus, ainsi que beaucoup d'autres. Breughel a fait aussi beaucoup d'emblêmes singulièrement composés qu'il a donnés au public, sans ceux qu'il croyait trop libres, et qu'il ordonna de brûler avant sa mort. Il laissa deux fils, Pierre et Jean Breughel, qui auront leur place parmi les autres artistes.

JOSEPH VAN CLÉEF.

Joseph, surnommé Cléef le Fou, naquit dans la ville d'Anvers; on ignore le temps de sa naissance. Les registres de l'Académie de peinture de cette ville rapportent qu'en 1511 elle avait admis un nommé Joseph de Cléef, qui avait fait beaucoup de tableaux de la Vierge, avec des anges assez estimés. Mais en 1518, la même Académie reçut dans son corps Willem de Cléef, peintre, et père de celui dont nous parlons. Van Mander, soutient que ce Joseph de Cléef, reçu en 1511, n'était point de la même famille.

Joseph, surnommé le Fou, avait une fort belle manière de peindre; il est regardé comme le meilleur coloriste du temps,

et souvent ses ouvrages furent égalés à ceux des plus fameux peintres d'Italie. Le tableau placé sur l'autel des chirurgiens, dans l'église de Notre-Dame d'Anvers, représentant saint Côme et saint Damien, est de lui; il est plus dans le goût de l'école de Rome que de celle de Flandre. On voyait de lui à Middelbourg, chez le sieur Wyntgis, une fort belle Vierge ; le fond est un paysage fort beau de Patenier. On trouve à Amsterdam, chez le sieur Sion Lus, un gros Bacchus à chevelure grise. Le peintre a voulu faire entendre, par ce grison, que l'excès du vin avançait la vieillesse. Ce tableau est très-bien peint et colorié. Il y a d'autres ouvrages de ce peintre dispersés dans les cabinets.

Le principe de la folie ne lui venait que d'amour-propre. Il avait une si grande opinion de lui-même, qu'en Espagne, ayant été présenté au roi par son peintre Antoine Moro, il souffrait de voir qu'on préférait, quoiqu'avec justice, quelques tableaux du Titien à ses ouvrages; il devint furieux, et dit tant d'injures à Moro, qu'à la fin ce peintre l'abandonna. Sa folie augmenta toujours, et on le vit courir par les rues avec un habit vernis de térébenthine, fort luisant. Il fit encore d'autres extravagances; mais les plus fâcheuses furent qu'à mesure qu'il put retrouver de ses tableaux, il les retoucha et les gâta. Il peignait ses panneaux des deux côtés, afin qu'en retournant les tableaux on ne vît rien de désagréable. Sa famille le fit enfermer. Sa mort est ignorée. Il eut un fils qui l'a égalé, mais non pas en folie. Il y avait, selon van Mander, un autre Joseph de Cléef et un Cornille, tous deux bons peintres.

HENRY ET MARTIN DE CLÉEF.

Ces deux frères sont nés à Anvers. Henri était excellent paysagiste; il voyagea long-temps en Italie. Les études qu'il fit dans tous les endroits où il passa lui ont servi dans la composition de ses tableaux. Il nous reste de lui des ruines antiques qui ont été gravées. Il eut d'un nommé Melchior Lorch, qui avait long-temps demeuré à Constantinople, un grand nombre de dessins, ce qui lui épargna la peine de voyager.

Ce peintre a souvent travaillé les fonds des tableaux de Franc-

Flore avec tant d'intelligence, qu'il était impossible de soupçonner ces tableaux d'être de deux mains différentes. Il peignait très-bien le paysage. Une touche légère, jointe à une belle harmonie de couleur, faisait le mérite de ses tableaux. Il fut reçu à l'Académie de peinture d'Anvers, en 1533.

Son frère Martin, élève de Franc-Flore, composait d'abord en grand, mais son génie le porta à peindre en petit. Il a bien entendu ce genre. Son frère a fait les fonds de quelques-uns de ses ouvrages. Plusieurs excellens paysagistes l'employèrent à peindre les figures de leurs tableaux; entre autres le Coninxloo. Martin ne sortit jamais de sa patrie. Continuellement tourmenté de la goutte, il mourut à l'âge de 50 ans.

Willem (Guillaume) de Cléef, leur frère, péignait fort bien en grand; il mourut jeune.

Martin eut quatre fils, tous bons peintres : Gilles, Martin, Georges et Nicolas. Gilles et Georges moururent jeunes. Le premier peignait bien en petit, et ses tableaux, comme ceux de son père, sont très-estimés. Il était fort dérangé et aimait trop les femmes pour vivre long-temps. Martin fut long-temps en Espagne et de là aux Indes. Nicolas vivait encore à Anvers du temps de van Mander, en 1604.

CORNILLE VAN GOUDA,

Elève d'Hemskerck.

Cornille naquit à Gouda : Martin Hemskerck fut son maître; il était un des meilleurs élèves de cette école. Déjà connu dans le monde par son talent, le vin devint sa passion dominante; il dégénéra. Il fit regretter ses bonnes qualités, et il survécut à son mérite.

PIERRE AERTSEN,

SURNOMMÉ PIERRE-LE-LONG,

Élève d'Alaert Claessen.

1519.

Aertsen naquit à Amsterdam, en 1519. Il était fils d'un fabricant de bas qui n'avait d'autre ambition que de voir son fils en

état de le remplacer un jour; mais la peinture fixa l'inclination du jeune Aertsen. Il fut placé chez Alaert Claessen, peintre de réputation, et de qui l'on voit encore des portraits dans les Buttes de la même ville. Il se fit, dès sa plus tendre jeunesse, une manière hardie et fière qui n'appartenait qu'à lui ; c'est à cette manière qu'il doit en partie sa célébrité. Une disposition heureuse, sous les yeux d'un bon maître, en fit un peintre dès l'âge de 17 ou 18 ans. Il entendit parler du riche cabinet de la maison de Bossu, en Hainaut. Muni d'une lettre de recommandation de l'Ecoutet d'Amsterdam, il fut admirer et étudier les ouvrages des grands maîtres qui formaient cette collection. De là, il vint à Anvers, où il demeura avec Jean Mandyn, peintre. L'Académie de cette ville l'admit peu de temps après son mariage. Il s'étudia particulièrement à peindre des cuisines et leurs ustensiles avec une vérité à tromper; personne n'a mieux colorié que lui. Il est même étonnant qu'après avoir choisi ce genre, où il a excellé, il ait peint l'histoire au point de se faire admirer.

Le sieur Rauwaert, à Amsterdam, avait beaucoup de ses tableaux; entre autres un fort beau qui représentait une cuisine : le tout d'un travail immense : il y avait peint son second fils, Pierre Aertsen.

Le dedans du tableau que la ville d'Amsterdam lui fit faire pour l'église de Notre-Dame représentait la mort de la sainte Vierge; ce sujet remplissait jusqu'aux volets. On voyait sur le dehors l'adoration des Mages; on n'y retrouvait pas le peintre de cuisines; les figures en sont bien drapées, le nu savant, et la couleur chaude et vraie. Sandrart dit que ce tableau ne lui fut payé que 2,000 couronnes.

On jeta les yeux sur lui pour le tableau du grand-autel de l'église neuve de la même ville; mais avant de lui en faire la proposition, on fit venir Michel Coxcie, de Malines, qui refusa de travailler en voyant les tableaux d'Aertsen; et surpris du prix modique que ce peintre en avait reçu, il dit que quand on avait un peintre de cette espèce, il n'était pas besoin d'en faire venir d'ailleurs. Ce tableau avait quatre volets : les sujets en dedans représentaient l'Annonciation, la naissance de notre Seigneur, l'adoration des Rois et la Circoncision, et en dehors le martyre de sainte Catherine. Ce morceau avait une force extraordinaire; il n'en reste que les cartons de la grandeur des tableaux, qui ont été détruits dans les troubles de la guerre. Il avait peint à Delft un Christ et la naissance de notre Seigneur. Sur les dedans des volets et sur

les dehors, on voyait les quatre Évangélistes. On admirait dans la nouvelle église de la même ville l'adoration des Mages et un *ecce Homo*. Tous ces tableaux ont eu le même sort que ceux de Louvain et de Diest; il n'en est échappé que les cartons, au nombre de vingt-cinq.

Amsterdam a conservé plusieurs de ses ouvrages. On trouve une sainte Marthe chez le sieur Valraeven; des figures en grand à la cour de Hollande; chez maître Nicolaës, le château d'Émaüs, et quelques morceaux de la vie de Joseph, chez Jean Pieters Reaël. A Harlem, chez Cornille Cornelisz, peintre, une sainte Marthe et une espèce de Kermesse, ou fête de village en petit; mais il n'avait pas le même mérite en ce genre. Son génie était plus propre aux grandes machines, où la vigueur de son génie était soutenue par celle de la couleur. Il entendait bien les fonds, l'architecture et la perspective. Il enrichissait ses compositions par des animaux ou autres choses qui pouvaient y avoir rapport. Il était extraordinaire dans les draperies et les ajustemens de ses figures, qui ressemblaient quelquefois à des masques : cette singularité paraissait lui être propre.

Ce peintre vit de son temps détruire une partie de ses ouvrages. Jaloux de laisser à la postérité de ses productions, il conçut beaucoup de chagrin de cette injustice; il en murmura souvent jusqu'à l'indiscrétion. Il mourut à Amsterdam, le 2 juin 1573, âgé de 56 ans.

FRANÇOIS DE VRIENDT OU FRANC-FLORE,

Élève de Lambert Lombard.

1520.

François de Vriendt, de son temps appelé le Raphaël des Flamands, naquit à Anvers en 1520, d'une famille d'artistes. Son père Cornille était tailleur de pierres, et son oncle, Claude Flore, excellent sculpteur. Franc avait trois frères. Cornille, habile sculpteur et architecte : les plus beaux édifices d'Anvers sont de lui, tels que la maison de ville, l'Ooster-huys, ou Maison d'Autriche, etc. Celui-ci mourut en 1575. Jacques était bon peintre sur verre, et Jean s'est fait une réputation dans la faïence, qu'il peignait bien : il mourut fort jeune, en Espagne, au service du roi Philippe, qui l'avait attiré par une forte pension.

Franc-Flore fut sculpteur sous son oncle jusqu'à l'âge de 20 ans qu'il fut demeurer à Liége. Entraîné par un penchant naturel, il abandonna le ciseau pour la palette, et devint élève de Lambert Lombard, qu'il a toute sa vie imité au point que bien souvent on a de la peine à les distinguer. Arrivé à ce degré de talent, il voyagea en Italie, et il étudia l'antique, et particulièrement d'après les ouvrages de Michel-Ange, qu'il dessina à la sanguine avec une touche libre et fière : ses contours sont savans et ses dessins, quoique hachés, sont bien moelleux. Il revint à Anvers, après avoir fait une ample moisson d'études, et il étonna les artistes de son temps par un dessin plus correct et un autre goût de composer. Ses ouvrages le firent rechercher des grands. Le prince d'Orange, les comtes d'Horn et d'Egmont, ne cessaient de le voir et d'estimer en lui le peintre et l'homme d'esprit. Tant d'avantages ne purent le détourner de la passion qu'il avait pour le vin. La crapule lui attira dans la suite le mépris des honnêtes gens. Son ami Coornhert lui écrivit une lettre en vers, où il dit : « qu'Albert Durer lui avait apparu en » songe sous la forme d'un vieillard respectable, qu'il lui avait beau- » coup loué les talens de Floris, mais en même temps blâmé les » excès honteux de sa vie ; il finit en lui disant, si ce songe n'est pas » réel, du moins je souhaite que l'avis vous soit salutaire. » Cet avis ainsi que les autres furent oubliés dans le vin.

Quelques-uns attribuent son dérangement à sa femme qui, à mesure qu'elle voyait augmenter les honneurs et les biens de son mari, redoublait son ambition. Elle fut cause, en effet, d'une partie de sa ruine. Sa maison, quoique fort belle, lui déplut, et elle obligea son mari, trop facile, à en bâtir une sur les dessins de son frère : c'était un palais orné de colonnes. La perte du temps et la dépense excessive l'endettèrent; il y eut regret, mais trop tard. Il recommanda à ses enfans et à ses élèves de bien étudier, mais surtout d'éviter les folies de sa vieillesse. Il leur avoua qu'il avait eu 2,000 livres de rentes, 10,000 livres p'acées à la banque et une belle maison, ce qui faisait beaucoup de biens dans ce temps-là; que tout avait été dissipé par son nouveau bâtiment, et qu'il était la malheureuse victime de ses créanciers. Je passe sous silence ses paris extravagans; il faisait gloire de boire extraordinairement. Mais parlons de ses ouvrages.

Il fit pour la confrérie de Saint-Michel d'Anvers le tableau d'autel de leur chapelle, dans la cathédrale; il représentait la chute de Lucifer: cette composition est belle et bien peinte; on remarque

l'étude des muscles dans les mouvemens forcés des corps nus des anges rebelles qui sont précipités, ce qui donne une grande idée du mérite de ce peintre. Il avait fait dans la même église une assomption de la Vierge peinte sur coutil : ce tableau ne cédait en rien à l'autre ; les draperies en étaient bien jetées. Il fut détruit pendant les troubles du pays ; d'autres disent qu'il fut enlevé, et qu'il est encore conservé avec beaucoup de soin en Espagne.

Il peignit le Jugement dernier pour un tableau d'autel à Bruxelles; une Nativité pour l'église de Notre-Dame d'Anvers. Il fit, par l'ordre de l'abbé Lucas, un tableau à quatre doubles volets pour l'église de Saint-Jean de Gand, dans la chapelle de Saint-Bavon. Ce tableau représentait en dedans et en dehors la vie de saint Luc; van Mander en fait l'éloge. Il fut mis en sûreté chez son maître Lucas de Heere, pendant les troubles du pays, et servit de modèle dans son atelier. La manière de ce peintre, dit van Mander, est inimitable; ce tableau est beau de près, mais de loin il est incompréhensible; on découvre, à mesure qu'on s'éloigne, de nouvelles beautés. Il avait l'art de donner de la force et d'arrondir ses sujets; en un mot, ses ouvrages et sa manière semblaient tenir de la magie. Il avait une grande facilité à produire; il en donna une preuve à l'entrée de Charles V dans la ville d'Anvers. Chargé de faire les arcs-de-triomphe, on lui vit faire dans un seul jour sept figures grandes comme nature; il n'employait jamais que sept heures.

Dans la même ville, lors de l'entrée de Philippe, roi d'Espagne, il fit encore en un jour un fort grand tableau sur toile. La Victoire et un grand nombre d'esclaves enchaînés au-dessous d'elle : les attributs de Bellone et ceux de la Paix ornaient cette composition. Il a été gravé et donné au public.

Il s'était diverti à peindre les dehors de sa maison en bas-reliefs qui imitaient le bronze.

Les tableaux qui lui ont fait le plus d'honneur sont ceux-ci, que van Mander a vus. Les neuf Muses, chez le sieur Wyntgis, à Middelbourg. Dans la même ville, un grand tableau sur toile représentant une Noce marine : les divinités de la mer y président. On voit dans tous ces corps nus combien il avait profité à étudier l'antique.

On admirait à Amsterdam, chez le sieur Jean van Endt, un grand tableau où notre Seigneur appelle à lui des enfans et leur donne sa bénédiction.

A Anvers, chez le sieur Nicolas Jonghelingh, dans le salon d'un nouveau bâtiment, les Travaux d'Hercule, en dix tableaux. Dans le salon des arts, sept tableaux qui représentent les Arts; Cornille Cort les a gravés d'après les dessins de Simon-Jean Kies, d'Amsterdam, élève d'Hemskerck et de Franc-Flore.

Ces derniers ouvrages étaient pour le grand-prieur d'Espagne : chaque tableau avait vingt-sept pieds de haut. Le premier représentait notre Seigneur en croix, et l'autre une Résurrection. Ces deux tableaux furent presque entièrement finis, mais les volets n'en étaient que faiblement ébauchés : François Porbus et Crispiaen les ont finis.

Il fut admis à l'Académie d'Anvers en 1539, et mourut en 1570, âgé de 50 ans.

Il a laissé plusieurs enfans. Van Mander n'en nomme que deux, Jean-Baptiste Floris, qui fut assassiné cruellement par les Espagnols; un autre appelé François, comme son père, qui a fort bien peint en petit. Le nombre des élèves de ce peintre est considérable. On en compte cent cinquante parmi lesquels il y en a qui trouveront leurs places dans cet ouvrage.

MARIN DE SEEU.

On sait de ce peintre, né à Romerswalen, qu'il vivait du temps de Franc-Flore.

Sa manière de peindre était facile et prompte. On croit que la plupart de ses ouvrages sont en Zélande, dans Middelbourg, chez le sieur Wyntgis : on voyait de lui dans son cabinet le Financier, tableau richement composé, avec les attributs de l'opulence. La mort de ce peintre n'est point connue.

BENJAMIN SAMELING,

Élève de Franc-Flore.

Sameling naquit en 1520, dans la ville de Gand. Instruit dans l'école de Franc-Flore, il passa pour un des bons élèves de ce maître. Il faisait très-bien le portrait. On voit dans l'église de

Saint-Jean, à Gand, plusieurs tableaux de ce peintre d'après les dessins de Lucas de Heere.

MARTIN DE VOS,

Élève de son père.

Martin de Vos naquit à Anvers de Pierre de Vos, assez habile peintre pour être reçu à l'Académie de cette ville en 1519. Martin eut le bonheur d'étudier d'abord sous son père. Les attentions d'un père pour un fils qui embrasse sa profession sont ordinairement plus vives, plus soutenues que celles d'un maître étranger : la véritable mère a plus de soin de son enfant qu'une nourrice; ainsi notre jeune peintre fut heureusement commencé par son père. De cette éducation particulière, il passa à celle du célèbre Franc-Flore, dans l'école duquel il trouva de jeunes élèves très-forts, qui excitèrent en lui cette émulation qui fut toujours la mère des talens et des grands hommes.

Le feu de l'émulation et de toutes les passions s'éteint quand elles n'ont plus rien à désirer. Se voyant au-dessus de ses émules, il alla chercher ailleurs de nouvelles difficultés à vaincre, d'autres rivaux à surpasser, d'autres modèles à suivre, et de plus grands maîtres à imiter; et où pouvait-il mieux les trouver réunis que dans la capitale des arts, à Rome? Il y alla, il y étudia long-temps; mais le génie des grands artistes ne peut demeurer tranquille, tant qu'il leur reste de nouveaux progrès à faire.

Frappé du coloris de l'école vénitienne, il vola à Venise. Il s'attacha au Tintoret, et il fut bientôt digne de son amitié et de son estime, puisqu'il l'employa à peindre le paysage de ses tableaux. Sa facilité à produire plut au Tintoret. L'Italien eut la générosité de découvrir au Flamand tous les secrets et toutes les règles de la couleur, sans avoir la faiblesse de craindre d'en être surpassé. D'élève, de Vos devint maître; d'imitateur, original, sans cependant s'écarter de son modèle. Sa réputation s'étend dans toute l'Italie : il fait plusieurs portraits pour la maison de Médicis et pour d'autres seigneurs. Ses tableaux d'histoires, placés en public, achèvent de le faire connaître.

Mais l'amour de la patrie rappelle tous les hommes : un peu de gloire bornée dans le lieu où ils sont nés les flatte plus qu'une plus

éclatante dans un pays étranger. Il retourna à Anvers, où il débuta par plusieurs tableaux d'autels qui méritèrent de grands éloges, et l'Académie de la même ville l'admit avec distinction en 1559. Ce fut pour lors qu'il fut employé à peindre et à composer. Il gagna beaucoup de biens, et mourut, en 1604, fort estimé et dans un âge avancé.

De Vos composait aisément, et la plupart de ses ouvrages en grand ont de l'élévation ; sa manière tenait de celle du Tintoret. Son dessin est correct, sa couleur bonne et son exécution facile. Il avait le génie de son maître, mais moins de vivacité. S'il donnait moins de tour à ses figures, peut-être en était-il plus naturel. Il est un des peintres de son temps qui a le plus produit. Les Sadelers, Colaert, etc., ont gravé beaucoup d'après ses dessins, qu'il faisait au crayon noir et à la plume, tantôt lavés au bistre et tantôt à l'encre de la Chine.

Anvers possède ses plus beaux ouvrages en peinture. On compte dans la cathédrale quatorze tableaux de ce maître, la plupart tableaux d'autels. Dans la chapelle des boulangers, au rétable, on voit la multiplication des pains, un des plus beaux ouvrages de ce maître ; dans la chapelle des marchands de vin, la noce de Cana, tableau d'autel; dans celle des pelletiers, saint Thomas l'Incrédule: ce tableau a deux volets; sur l'un est peint le baptême de notre Seigneur, et sur l'autre la décollation de saint Jean. Derrière les chandeliers sont placés deux petits tableaux de de Vos. Dans une autre chapelle, on voit un tableau d'autel du même auteur, avec deux volets ; au milieu on admire la tentation de saint Antoine : saint Roch est peint sur l'un des volets, et sur l'autre saint Hubert. Dans la chapelle de la confrérie des arbalétriers, le tableau d'autel représente notre Seigneur accompagné de saint Pierre, saint Paul, saint Georges et sainte Marguerite ; sur un des volets on voit le baptême de l'empereur Constantin ; sur l'autre volet, la construction de l'église de Saint-Pierre de Rome : ces volets étant fermés représentent en dehors sainte Marguerite et saint Georges monté sur un beau cheval. Trois autres petits tableaux du même sont posés derrière les chandeliers. La chapelle des tisserands offre aux curieux la résurrection de notre Seigneur, dans le tableau de l'autel. La chapelle du nom de Jésus a pour sujet, dans le tableau d'autel, l'Adoration de ce saint nom. Dans l'église paroissiale de Saint-Jacques, et dans la chapelle du Saint-Sacrement, on voit la Cène dans le fond de l'autel.

On trouve à Oudenarde, dans un couvent, plusieurs tableaux de ce peintre, du nombre desquels sont l'adoration des Mages et une Nativité.

A Florence, le grand-duc possède des portraits de la maison de Médicis, et un Paradis terrestre, dans lequel les animaux et le paysage sont également bien traités.

A Paris, M. le duc d'Orléans a du même deux grands tableaux, dont l'un représente les principaux fleuves de l'Asie et de l'Afrique, des Naïades, des tigres et des crocodiles; les figures sont de grandeur naturelle; sur l'autre, Pan est arrêté par Syrinx qui l'empêche de combattre des tigres.

Chez M. le marquis de Lassay est une Nativité.

Martin de Vos a eu plusieurs grands élèves, entre lesquels on distingue son neveu Guillaume de Vos, fils de Pierre, et Koeberger qui les a tous surpassés.

Pierre de Vos, frère de Martin, était habile peintre : son histoire et ses ouvrages nous sont inconnus.

LAMBRECHT VAN OORT.

Van Oort naquit à Amersfoort, vers l'année 1520. Il était bon peintre et grand architecte. Il fut admis dans le corps des peintres d'Anvers en 1547.

MICHEL DE GAST.

On ne sait si ce peintre n'a pas voyagé quelque temps en Italie. Tous ses tableaux représentent des débris de l'ancienne Rome : il ornait ses ruines de figures et d'animaux. Il demeura à Anvers, où il fut admis dans le corps des peintres en 1558.

FRANÇOIS ET GILLES MOSTAERT,

Élèves de leur père.

Ces deux jumeaux étonnèrent tout le monde par leur exacte ressemblance : il n'était pas possible de les distinguer. Il arriva un

jour que leur père étant sorti, après avoir laissé sa palette sur une chaise, François entra pour examiner l'ouvrage de son père, et s'assit sur la palette qu'il ne voyait point; le père de retour, fâché de voir les couleurs de sa palette gâtées, appela ses enfans. Gilles monta le premier, il fut trouvé innocent; il le renvoya et lui dit de faire monter François : celui-ci n'osant monter, donna son bonnet à Gilles, qui parut une seconde fois devant son père, qui s'y trompa lui-même, et ayant interrogé Gilles pour François, il ne le trouva pas plus coupable.

Ils naquirent tous deux dans la petite ville d'Hulst, proche d'Anvers; ils descendaient du vieux Mostaert, et ils étaient originaires de Hollande. Ils furent avec leur père demeurer à Anvers, où ils reçurent de lui les premiers principes, mais ils changèrent d'école. Gilles fut chez Jean Mandyn, et François chez Henri de Bles; ils devinrent habiles dans ces écoles. François excellait dans le paysage, et Gilles dans les figures au quart de nature.

François faisait d'abord peindre les figures de ses paysages, mais il apprit dans la suite à se passer de ce secours. Ils furent reçus à l'Académie d'Anvers en 1555. François mourut subitement fort jeune, dans le temps que ses ouvrages commençaient à faire du bruit.

Il eut plusieurs élèves. Hans Soëns est celui qui lui a fait le plus d'honneur. Rome et quelques autres villes d'Italie possèdent de ses ouvrages. Excellent paysagiste et peintre de figures en petit, il fixa sa demeure à Rome, où il a beaucoup travaillé.

Gilles Mostaert peignait bien l'histoire et entendait parfaitement la disposition de ses figures. On a vu à Middelbourg, chez le sieur Wyntgis, un grand tableau représentant MM. Schetsen faisant, comme seigneurs du lieu, leur entrée à Hoboke : les paysans y sont sous les armes, et marquent leur joie par des attitudes et des démonstrations aussi variées que naturelles.

On voyait encore de ce peintre deux autres tableaux : le Seigneur portant sa croix, et saint Pierre dans la prison, délivré par l'Ange.

Un Espagnol lui fit faire un tableau, mais le peintre lui ayant fait sentir dans la conversation qu'il n'aimait point l'Espagne, l'Espagnol, moins par zèle peut-être pour sa patrie que par mauvaise foi, chercha des prétextes de rompre le marché; il allégua que la gorge de la Vierge était trop découverte, et dans l'espérance d'avoir le tableau pour rien, il ne balança point de perdre l'auteur. Il le dénonça au juge comme un artiste lincencieux et impie; il conduisit chez

lui le vicomte Ernest pour saisir le peintre et le tableau. Mostaert qui, pour se venger de l'Espagnol, n'avait peint qu'en détrempe cette gorge un peu trop nue, avait eu le temps d'y passer l'éponge et de l'effacer; le juge ne trouva qu'une Vierge modeste et admirablement peinte. Il réprimanda l'Espagnol et le força de payer le prix que demandait le peintre. Ce n'est pas la première fois que l'avarice et d'autres passions ont osé se cacher sous l'air respectable du zèle et de la religion. Mostaert mourut fort vieux, en 1601.

DIRCK (THIERRY) ET WOUTER (VAUTIER) CRABET.

Carle van Mander n'en dit rien dans son histoire des peintres. Il y a lieu de penser que ces deux frères, Dirck et Wouter Crabet, lui ont été inconnus, ainsi que leur mérite. Si nous en croyons les historiens de Gouda, les uns disent qu'ils étaient originaires d'Allemagne; les autres au contraire les croient Français; mais leurs descendans soutiennent qu'ils étaient des Pays-Bas. Quoi qu'il en soit, écoutons van Mander; cet historien nous parle d'un certain Adrien Pieters Crabet, qui fut élève de Jean Zwarte ou Zwarte Jan, qui en peu de temps surpassa son maître. L'écrivain Almelovéen croit non-seulement Claude Crabet père d'Adrien Pieters Crabet, mais aussi de Dirck et Wouter; il le prouve par le rapport du même nom et les événemens du temps.

Vautier visita la France et l'Italie. Son usage était de laisser un carreau de vitre ou un châssis peint de sa main dans chaque ville où il passait. Les connaisseurs conviennent tous que Vautier surpassait son frère Dirck en couleur et en dessin; mais Dirck donnait plus de force à ses ouvrages, ce qui fit dire dans ce temps que Dirck était le maître dans les ouvrages où il fallait de la force, et de Vautier, dans ceux qui demandaient des lumières brillantes.

Ils étaient tous deux fort habiles et réussissaient également en grand comme en petit, avec une promptitude extraordinaire. Après que Vautier eut livré sa première vitre pour la principale église de Gouda, en 1560, il fit l'année suivante la grande vitre qui fut donnée à la même église par la duchesse Marguerite, en 1564. Il peignit pour la même la naissance de notre Seigneur, à laquelle il ajouta, en

1566, la belle composition de la destruction du temple d'Héliodore. Ces quatre grandes croisées ne lui ont coûté que six années de travail; mais Dirck, plus prompt que lui, en fit en trois années six de la plus grande forme et d'une aussi grande composition que celles de son frère. En 1567, il fit une vitre admirable : le sujet était notre Seigneur qui chasse les vendeurs du Temple ; et l'année suivante, la mort d'Holopherne : c'est son dernier ouvrage; il est dans l'église de Gouda. Quoique ces deux frères fussent amis, ils se cachaient leur secret. Celui qui recevait la visite de son frère couvrait son ouvrage. Il arriva que l'un ayant demandé à l'autre comment il s'y prenait pour réussir dans ce qui lui semblait si difficile à trouver, il ne put avoir d'autre réponse que celle-ci : « Mon frère, j'ai trouvé par le travail, cherchez et vous trouverez de même. » Ils se contentèrent à la fin de se voir peu et de s'écrire quand ils avaient besoin de se communiquer leurs affaires. Ils firent tant de recherches et tant de frais dans leur art, qu'ils furent obligés de travailler comme de simples vitriers pour éviter l'indigence.

Dirck ne se maria point, mais Vautier épousa une fille de la famille de Proyen, dont il eut un fils nommé Pierre, qui depuis a été bourguemestre, et une fille qui fut mariée à Reynier Parsyn, graveur, qui a rendu publics les portraits de nos deux peintres. Willem Tomberge prétend qu'à la mort de ces deux frères nous avons perdu le secret de peindre sur verre; mais il se trompe, puisqu'aujourd'hui, en Allemagne et en Angleterre, le même secret est en usage, avec des couleurs à la vérité moins vives que celles de l'église de Gouda. Si l'usage n'en est plus si fréquent, c'est qu'on s'est aperçu que les vitres coloriées coûtent beaucoup et rendent les églises trop sombres. Voilà, je crois, la seule raison qui a fait perdre le secret, comme l'a cru Tomberge. Il était aussi peintre, mais médiocre, sur verre ; il eut pour maître Westerhout, d'Utrecht. Ce Tomberge eut ordre dans la suite de réparer ces belles vitres qui furent presque détruites par un orage, en 1574. On reconnaît à leur médiocrité ses ouvrages et ses couleurs, parmi les beautés qui restent de nos deux peintres. Il mourut en 1678.

C'est dans le temps des frères Crabet, selon les chroniques de la ville de Gouda, et la description d'Harlem, par Samuel Ampsing, que vécurent deux fort bons peintres sur verre, Willem (Guillaume), Thibout et Cornille Isbrantsche Kuffens. Willem mourut au mois de juin 1599, et Kuffens au mois de mai 1618. D. van Bleyswick, dans la description de Delft, dit que Thibout, en 1563, fit la belle vi-

tre qui est dans l'église de Sainte-Ursule de la même ville. Philippe II, roi d'Espagne, y est représenté avec sa femme Elisabeth de Valois, fille aînée d'Henri II, roi de France; ils sont en habits royaux : on voit à leurs côtés un ange gardien et les armes de ces deux maisons souveraines. Au haut de la vitre, l'Adoration des trois rois, accompagnés d'une multitude de peuple, est bien dessinée et bien peinte.

On voit encore aujourd'hui dans le grand salon des Premières Buttes de la ville de Leyden, tous les portraits des comtes de Flandre représentés en pied par les mêmes.

LAURENT VAN COOL.

Les connaisseurs ont été très-satisfaits de la belle vitre qui est dans la chapelle du conseil privé du pays de Delft. Les portraits des conseillers y sont peints grands comme nature et cuirassés depuis la tête jusqu'aux pieds, par le célèbre Laurent van Cool.

HUBERT GOLTZIUS,

Élève de Lambert Lombard.

Il est né à Venlo, de parens originaires de Wirtzbourg; sa première jeunesse fut employée aux études des belles-lettres : de là, entraîné par un penchant naturel pour la peinture, il choisit pour maître Lambert Lombard. Il copia chez ce peintre beaucoup de dessins d'après l'antique, qui lui firent naître l'envie d'aller sur les lieux et de les observer lui-même. Rome lui ouvrit une carrière fort ample, et ses études lui fournirent les matériaux de plusieurs ouvrages qu'il accompagna de notes historiques et de remarques curieuses.

Il commença par mettre en ordre ses recherches et donna au public un grand volume contenant la vie des empereurs romains, depuis Jules-César jusqu'aux empereurs Charles V et Ferdinand. L'exactitude faisait en partie la beauté de cet ouvrage; il y avait joint les portraits de ces empereurs, tirés des médailles de leur temps. Ceux qu'il n'avait pu trouver étaient restés en blanc. Ces médailles étaient gravées en bois par un pein-

tre de Courtray, appelé Joseph Gietleughen, habile artiste. Outre la ressemblance, le costume y était observé. Il donna cet ouvrage en plusieurs langues. Il avait chez lui une imprimerie qu'il dirigeait lui-même. Son livre, dédié à l'empereur Ferdinand, parut en 1563, en latin, sous le titre de *Caïus Julius Cæsar;* cet essai l'engagea à donner plusieurs autres ouvrages recherchés depuis par les savans. En 1566, il en fit paraître un nouveau sur les fêtes et les triomphes des Romains, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort d'Auguste ; ce livre est orné de médailles gravées par lui-même sous le titre de *Fastos*. Il le dédia au Sénat de Rome, qui lui envoya la patente de noble citoyen romain, avec toutes les franchises et tous les honneurs dont le détail est dans la lettre datée de 1567. On l'avait imprimée dans le livre qui parut en 1574, sous le titre de *Cæsar Augustus*. Cet ouvrage, divisé en deux parties, enrichi de médailles et de leurs revers gravés, est plein de recherches.

En 1576, on vit encore de lui un volume sous le titre de *Sicilia et Magna Græcia*, ou l'Histoire des Grecs et la description de leurs villes, avec de belles médailles grecques ; ses observations lui ont acquis l'estime des savans. Il paraît qu'il n'avait rien négligé pour rendre son travail utile et agréable, par le soin de l'impression et par le choix des caractères.

Ses ouvrages en peinture sont fort rares, quoiqu'il ait beaucoup travaillé. Il composa, à Anvers, la conquête de la Toison-d'Or, pour la maison d'Autriche. Hardi dans ses entreprises et dans l'exécution, il nous reste cependant fort peu de tableaux de lui. Pendant son séjour à Bruges, il suivit exactement les sermons d'un moine gris nommé frère Cornille, dont il fit le portrait très-ressemblant : Van Mander a vu ce tableau qu'il loue fort.

Il épousa en premières noces la sœur de la femme de Pierre Koeck, dont il eut plusieurs enfans, à qui il donna des noms romains, tels que Marcellus, Julius, etc. Il quitta sa femme pour revoir Rome, et il feignit d'aller à Cologue. Devenu veuf, il se remaria, mais il y eut grand regret ; son esprit et sa douceur ne purent rien sur la conduite de sa femme. Il paya la folie de l'avoir épousée par sa mort, qui arriva vers 1583, à Bruges. Il eut les talens, les vertus et les chagrins domestiques de Socrate.

SIMON JACOBS,

Élève de Charles d'Ypres.

Simon Jacobs naquit à Gouda; il fut élève de Charles d'Ypres. L'appât du gain l'engagea à peindre le portrait, où il réussit. On estime un portrait qui se voyait à Harlem et qu'il peignit d'après Willem (Guillaume) Thibaut, peintre sur verre. On en cite encore plusieurs autres qui soutiennent sa réputation. Il faisait bien ressembler. Sa couleur est bonne; mais on vante particulièrement le moelleux de son pinceau. Il fut tué au siége d'Harlem, en 1572.

CORNILLE DE VISCHER.

Il fut bon peintre de portrait. Sa vie serait fort longue, si je ne m'étais pas borné à écrire simplement ce qui a rapport à la peinture. Cet homme, qui n'avait rien d'aimable que son talent, périt dans le passage d'Hambourg à Amsterdam.

CLAES (NICOLAS) ROGIER ET HANS (JEAN) KAYNOT.

Ils peignirent dans le paysage. Kaynot était élève de Mathieu Cock. Sa manière est dans le goût de Patenier. Les ouvrages de l'un et de l'autre passèrent chez l'étranger et en furent estimés.

BERNARD DE RICKE.

Il naquit à Courtray. Sa manière de peindre est grande. On peut juger du talent de ce peintre par un tableau d'autel de l'église de Saint-Martin de la même ville. Ce tableau représente notre Seigneur qui porte sa croix; il est d'une belle composition. Il changea depuis sa manière, croyant mieux réussir. Effectivement, ses derniers ouvrages ont leurs partisans. Il fut reçu à

l'Académie d'Anvers en 1561, et se fixa dans cette ville, où il est mort.

WILLEM (GUILLAUME) KEY.

Il était de la ville de Breda, d'une figure et d'un maintien agréables. Il aimait les ajustemens, et sa maison se ressentait de ce goût au-dessus de son état ; elle était proche la Bourse, dans le plus bel endroit de la ville d'Anvers. Il fut élève de Lambert Lombard et camarade d'école de Franc-Flore ; il ne dut son talent et ses richesses qu'à son assiduité et à son économie.

Son talent était d'imiter et de saisir la nature. Ses ouvrages furent plus recherchés que ceux des autres, par la douceur et le moelleux de son pinceau. Ses compositions sont sages et pleines de jugement ; elles ont à la vérité moins de feu que celles de Franc-Flore, cela n'empêcha pas que ses tableaux ne fussent fort estimés et payés fort cher.

Le trésorier Christophe Pruym lui fit faire, pour la maison de ville d'Anvers, un tableau représentant les portraits des magistrats de cette ville en pied, grands comme nature ; dans le haut du tableau, notre Seigneur et des anges dans une gloire, etc. Ce même tableau périt dans l'embrasement de cette maison, en 1576.

On voit encore aujourd'hui une épitaphe sur laquelle il a peint les portraits des fondateurs de la chapelle, des maîtres selliers, dans la cathédrale d'Anvers, où est placé ce tableau.

Il fit le portrait du cardinal Grandvelles dans son habit de cardinal. Ce morceau fut fort estimé, et cette éminence lui envoya, sans avoir fait prix, 40 rycksdaelders (1). Après avoir considérablement travaillé, le duc d'Albe le demanda pour lui faire son portrait. En travaillant, il entendit, entre les juges criminels et le duc, concerter la mort du comte d'Egmont et de quelques autres seigneurs. Ce complot tyrannique lui fit tant d'impression que, de retour chez lui, il en tomba malade, et mourut le même jour de l'exécution des comtes d'Egmont et de Horn, le 5 juillet, veille de la Pentecôte, 1568. D'autres

(1) Rycksdaelder, écu de Hollande de la valeur de 50 sous, vaut à-peu-près 6 livres en France.

disent qu'il était mort quelques jours avant, et quelques-uns qu'il mourut de frayeur en voyant la physionomie du duc d'Albe.

Il avait été admis à l'Académie d'Anvers en 1540.

AUGUSTIN JORIS.

1525.

Augustin Joris, fils de Jean, brasseur de la ville de Delft, né en 1525, fut placé chez Jacques Mondt, peintre médiocre. En trois ans d'étude, il surpassa son maître, et fut à Malines et de là à Paris. Il s'adressa à un graveur, assez bon pour le temps, appelé Pierre de la Cuffle, qui demeurait avec son frère, orfèvre. Augustin travailla pour eux pendant cinq ans.

De retour à Delft, il fit cinq tableaux qui établirent sa réputation. Il travaillait en grand et composait bien ses ouvrages. On voyait dans la même ville, chez son frère, orfèvre, une famille de la Vierge, ouvrage d'une grande beauté. Ce peintre, en puisant de l'eau pour nettoyer ses brosses, se noya, en 1552, à l'âge de 27 ans. Il a été fort regretté par les artistes et les amateurs.

JEAN FREDEMAN DE VRIES.

1527.

De Vries, né à Leeuwaerden en Frise, en 1527, eut pour père un homme dont la profession était bien opposée au repos que demandent les arts. Ce père était originaire d'Allemagne et canonnier dans l'armée du général Schenck. Le jeune de Vries obtint de lui la permission d'apprendre le dessin. Il commença dans sa patrie, sous Renier Gueritzen, d'Amsterdam; après avoir été cinq ans chez ce maître, il fut à Campen, où il resta peu de temps; n'y trouvant personne qui pût le perfectionner, il fut à Malines, où les peintres en détrempe l'employèrent dans leurs ouvrages; de là il fut appelé à Anvers, où il travailla, avec les autres peintres, aux arcs-de-triomphe pour l'entrée de Charles V et de son fils Philippe, roi d'Espagne, en 1549. Après avoir fini cet ouvrage, il retourna enfin, et alla à Collum, où il eut occasion de copier chez un menuisier Serlio et Vitruve, publiés par Pierre Koeck. Non content de cette étude, il retourna à Malines, et fit, pour

Claude Dorici, peintre, plusieurs tableaux d'architecture. Dorici lui en fit finir un de cette espèce, commencé par Cornille de Vianen, assez bon peintre dans ce genre, mais aussi lourd dans sa composition que dans sa couleur. De Vries corrigea les fautes de Vianen, et établit sa réputation par ce tableau.

Arrivé à Anvers, il fit une prespective dans le jardin de Guillaume Key, aussi peintre; elle représentait un beau portique. Il fit encore, chez Gilles Hofman, en face d'une porte d'entrée, et sur une muraille, une espèce de claire-voie, à travers laquelle on croyait voir un jardin. Plusieurs personnes, et même le prince d'Orange, y ont été trompées.

Il composa pour Jerôme Kock une quantité de sujets d'architecture, dont quatorze morceaux représentaient des temples, des jardins, des salons, etc., tous en prespective, et cent vingt-six autres dessins dans le même genre, et en perspective, à vol d'oiseau et vus en dessous, et quelques-uns en ovale pour les ébénistes ou tabletiers.

Un autre livre de 24 feuilles, pour Guerade de Jode, représentait des tombeaux décorés, entre lesquels on en voit un orné de fontaines. Un livre des ordres d'architecture, où chaque ordre est en cinq feuilles, fut fait pour Philippe Galles, ainsi qu'une collection de plans de jardins, d'avenues, de labyrinthes. Il a donné, à l'usage des menuisiers, un autre livre de masques, de buffets, etc.; enfin, il dessina pour Pierre Balten les ordres d'architecture, sous le titre de *Theatrum de Vitâ humanâ :* depuis le composite jusqu'au toscan, il y représenta les différens degrés de la vieillesse jusqu'à la mort.

Le nombre de ses ouvrages est considérable ; on compte vingt-six livres en tout. En 1570, la fille de l'empereur étant partie pour l'Espagne, et devant passer par Anvers, les Allemands lui élevèrent un arc-de-triomphe que de Vries fit en cinq jours. Il eut 60 rycksdaelders pour gratification.

Il a fait encore un grand nombre d'ouvrages en peinture et dessins à Parme, à Mons, à Ausbourg et à Prague, qui trompent tous également les yeux. Il eut deux fils, Paul et Salomon de Vries, qui ont eu l'heureux don de bien imiter leur père. Salomon mourut à La Haye, en 1604. Ses deux fils ont beaucoup travaillé au grand volume de cinquante planches d'architecture que Jean donna en 1604. La mort du père et du fils Pierre de Vries n'est pas connue.

CORNILLE ENGHELRAMS.

Quoique Enghelrams ne nous ait laissé que des tableaux peints en détrempe, il est regardé comme un peintre habile. Il naquit à Malines en 1527. Ses principaux ouvrages sont dans l'église de Saint-Rombout. Il a représenté, sur une grande toile, les œuvres de Miséricorde; une multitude de figures bien dessinées font l'objet de cette grande composition. Il a distingué avec esprit les pauvres qui méritent notre compassion de ceux qui ne la méritent point.

Ses ouvrages sont dispersés dans les principales villes d'Allemagne. A Hambourg, dans l'église de Sainte-Catherine, on voyait de lui une composition grande et savante qui représentait la conversion de saint Paul. Il peignit pour le prince d'Orange, dans le château d'Anvers, l'histoire de David, d'après les dessins de Lucas de Heere. De Vries en avait peint l'architecture, les frises, les thermes et les autres ornemens; tout était exécuté en détrempe. Enghelrams mourut en 1583, âgé de 56 ans.

MARC WILLEMS,

Élève de Michel Coxcie.

Willems naquit à Malines environ l'an 1527; il apprit la peinture sous Michel Coxcie. Il surpassait ses contemporains pour le genre et la facilité de composer. Il peignit la décollation de saint Jean; le bras raccourci du bourreau, qui tient la tête du saint, paraît sortir du tableau. On le voit dans l'église de Saint-Rombout. Dans la même église, il fit un autre tableau représentant Judith qui vient de couper la tête d'Holopherne. A l'entrée de Philippe, roi d'Espagne, dans la ville de Malines, en 1549, il fut chargé de peindre un arc-de-triomphe sur lequel il représenta l'histoire de Didon : l'exécution de cet arc et ses autres ouvrages lui ont mérité l'estime des connaisseurs. Il aimait à obliger et il était presque le compositeur de tous les peintres, des tapissiers et des vitriers de son temps. Willems, aimé pendant sa vie, fut regretté à sa mort, qui arriva en 1561.

JACQUES DE POINDRE,

Élève de Marc Willems.

De Poindre, natif de Malines, élève et beau-frère de Marc Willems, s'attacha au portrait ; cependant il a réussi dans les sujets d'histoire. Il peignit un grand tableau représentant notre Seigneur en croix ; il y avait beaucoup de figures sur le devant qui étaient tous portraits.

Après avoir fini celui d'un capitaine anglais, nommé Pierre André, il s'aperçut que le militaire cherchait plusieurs détours pour avoir ce tableau sans payer. Pour s'en venger, il fit passer la tête de l'Anglais à travers une grille de fer qu'il peignit en détrempe, et plaça ce portrait à sa fenêtre. On y reconnut l'original qui, se voyant ainsi captif, fit redemander son portrait en payant libéralement le peintre. Comme la grille n'était qu'en détrempe, un coup d'éponge mit l'Anglais hors de prison.

Ce peintre voyagea dans le Nord, et mourut en Danemarck, en 1570.

JOACHIM BEUCKELAER,

Élève de Aertsen ou Pierre-le-Long.

1530.

Beuckelaer dut son talent au mariage d'une tante qui épousa Pierre Aertsen ou Pierre-le-Long. Il naquit dans la ville d'Anvers et devint élève de son oncle. Malgré une disposition marquée, il ne put, dans ses premières études, se rendre bon coloriste ; il ne peignait qu'avec peine. Son oncle lui fit colorier d'après nature ce qui se présentait, oiseaux, poissons et autres animaux ; fleurs, fruits ; tout ce qui méritait d'être copié n'échappa point au jeune peintre. L'envie de devenir habile diminua la peine qu'il eut dans le commencement de ses études, et on le vit s'élever au-dessus de ses contemporains. Ses ouvrages sont d'un ton de couleur naturelle, tout y paraît fait sans travail, sa touche est légère et le tout ensemble harmonieux.

Malgré son travail facile, il fut si mal payé de ses ouvrages, qu'il eut à peine de quoi vivre. Il s'attacha à peindre des cuisines avec leurs ustensiles. On faisait si peu de cas de lui, qu'il fut obligé de travailler comme un ouvrier à 30 sous par jour, chez Antoine Moro : triste récompense de tant de veilles !

Il fit une cuisine pour le directeur de la monnaie d'Anvers, qui, de jour en jour, lui faisait ajouter de nouveaux objets d'après nature. Plusieurs animaux y étaient représentés ; poissons et gibier, rien n'y manquait ; mais il ne put jamais dans cet ouvrage gagner le pain qu'il mangeait.

On voyait autrefois dans la cathédrale d'Anvers un tableau de ce peintre ; il représentait la fête des Rameaux ; les connaisseurs du temps estimaient cet ouvrage qui a été détruit dans les derniers troubles.

On a vu à Amsterdam, chez le sieur Sion Luz, un Marché au Poisson, et un Marché aux Fruits, avec des figures bien peintes.

On voyait chez le sieur Wyntgis, directeur de la monnaie à Middelbourg, une grande cuisine avec des figures grandes comme nature, bien coloriées et des tons de couleurs chauds, et un autre tableau en camaïeu, représentant la fête des Rameaux.

Van Mander a vu à Amsterdam, chez le sieur Jacques Rauwaert, un tableau en petit qui représentait un marché, et dans le fond, un *ecce Homo ;* il parle de ce tableau comme de quelque chose de merveilleux.

Il y avait à Harlem, chez le sieur Jean Verlaen, deux de ses tableaux. Le premier représente un Évangéliste, et l'autre une sainte Famille : les figures en sont de grandeur naturelle et d'un bon ton de couleur. Le nombre de ses ouvrages est considérable, si on le compare à celui de ses années. Il mourut à Anvers, âgé de 40 ans, dans le temps qu'il travaillait pour un officier général appelé Vitello. Il dit en mourant qu'il regrettait d'avoir toujours travaillé à si vil prix : ses ouvrages ont été vendus après sa mort dix à douze fois plus que de son vivant.

CRESPIN VANDEN BROECKE,

Élève de Franc-Flore.

Vanden Broecke, natif d'Anvers, élève de Franc-Flore, avait un beau génie. Il ne se borna pas à la peinture, il fut aussi grand architecte ; il cherchait toujours à placer dans ses tableaux des figures nues qu'il dessinait et peignait bien en grand. Il voyagea en Hollande, où il est mort.

JACQUES DE BACKER.

De Backer, de la ville d'Anvers, eut pour père un assez bon peintre qui fut obligé de se retirer en France, où il mourut après avoir renoncé à son talent.

Jacques demeurait chez un marchand de tableaux nommé Palermo, d'où il fut quelquefois appelé Jacques Palermo. Ce marchand tourmenta extrêmement de Backer, en le surchargeant d'ouvrage. L'application et le travail assidu le firent devenir grand peintre; les fêtes et les dimanches, il dessinait continuellement, et il modelait de façon que tous les momens de sa vie n'étaient employés qu'à l'étude. Palermo vendait très-cher ses ouvrages en France et ailleurs, et malgré le gain considérable, il disait continuellement au jeune peintre qu'il fallait faire mieux, qu'il ne pouvait plus se défaire de ses ouvrages, ce qui le forçait à redoubler une application qui abrégea ses jours. Il quitta cet homme insatiable et fut demeurer chez Henry Steenwyck. Travaillant toujours sans se dissiper, il devint languissant et mourut d'une espèce de pulmonie, ne pouvant se consoler de mourir si jeune; il n'avait en effet que 30 ans, qu'il avait consumés dans le travail. Ses ouvrages sont dans tous les cabinets. Van Mander a vu de lui, à Middelbourg, chez le sieur Melchior Wyntgis, trois tableaux, Adam et Ève, une Charité et un Christ en croix, et trois autres chez le sieur Oppenbergh : Vénus, Junon et Pallas; car la poésie ainsi que la peinture traitent également le sacré et le profane. Il est ordinaire, et cependant singulier, qu'un peintre représente Vénus du même pinceau dont il a peint un Christ. La disposition

dans tous les sujets était belle, ses draperies et ses fonds sont très-bien traités : on le regarde comme un des meilleurs coloristes d'Anvers.

JEAN VAN KUYCK.

Van Kuyck était bon peintre sur verre ; mais ayant été accusé pour ses erreurs sur la religion, il fut arrêté par la justice et détenu en prison dans la ville de Dort. Il fut long-temps dans les fers; cependant Jean van Drenkwaert Boudewinze, écoutet ou chef de la justice, ayant employé tous les moyens pour obtenir sa grâce, van Kuyck, en reconnaissance, fit le jugement de Salomon pour ce juge : il représenta sa figure sous celle de Salomon ; mais le reproche que les ecclésiastiques firent à ce magistrat jusque dans leurs sermons, de vouloir sauver le peintre pour s'enrichir de ses ouvrages, forcèrent le juge à condamner van Kuyck. Il fut brûlé vif sur le Nieuwerck, à Dort, le 28 mars 1572. Il laissa après lui une malheureuse veuve, une petite fille de 7 ans et la réputation d'avoir été un bon peintre : heureux s'il avait été aussi bon chrétien !

MARC GUERARDS.

Van Mander ne marque point le lieu de sa naissance ; il dit seulement que parmi les grands peintres de Bruges, Marc Guerards mérite d'avoir sa place. Il était universel ; il peignait l'histoire, le paysage et l'architecture; il fut bon dessinateur, graveur à l'eau-forte et enlumineur. Cette ville et celles des environs ont de lui de beaux tableaux. Il dessina beaucoup pour les peintres sur verre ; il se plaisait dans ses paysages à représenter une petite femme qui pisse, soit sur un petit pont ou ailleurs ; c'est le pendant du petit bon-homme du peintre Patenier.

Guerards composa et grava à l'eau-forte les fables d'Ésope; les différens animaux sont touchés avec beaucoup d'esprit.

Il grava, avant ce temps, la ville de Bruges avec beaucoup d'intelligence. Il alla en Angleterre, où il est mort.

GILLES COIGNET.

Coignet, natif d'Anvers, demeura chez Antoine Palermo, jusqu'à ce qu'il partit pour l'Italie avec son compagnon de voyage, appelé Stella. Ils ne tardèrent pas à être connus dans Rome et aux environs; ils travaillèrent ensemble à plusieurs ouvrages dans la ville de Terni, entre Rome et Lorette : on y voit une grande chambre peinte en *grotesque*, un autel à fresque et beaucoup d'autres différens sujets. Stella fut tué sur le pont Saint-Ange par une fusée qui lui creva la poitrine, le jour de la fête du Pape.

Coignet voyagea par toute l'Italie, à Naples, en Sicile, etc., et retourna à Anvers, où il fut admis à l'Académie en 1561. A peine fut-il arrivé, qu'il se vit surchargé d'ouvrages, de tableaux d'autels et autres pour les marchands étrangers; il se servait souvent de Cornille Molenaer, surnommé le Louche, pour peindre ses fonds, soit le paysage ou l'architecture. Comme le prince de Parme désolait alors les Pays-Bas, notré peintre alla chercher le repos si nécessaire à l'étude. Il s'établit à Amsterdam, et de là à Hambourg, où il est mort, en 1600.

Il était fort amusant dans la société; il peignait avec promptitude et avec facilité. Tous les genres différens, soit figures, soit paysages, lui ont acquis de la réputation; il a fait en petit des sujets à la lueur du flambeau et au clair de lune. On lui reproche d'avoir fait copier par des élèves ses ouvrages qu'il retouchait peu et vendait pour originaux.

DIRCK (THIERRY) DE VRYE.

De Vrye voyagea beaucoup. Il fut long-temps occupé en France. Ce qu'il a fait de beau à Gouda, en 1581, caractérise la sagesse et la vertu des bourguemestres et les talens du peintre.

ADRIEN VANDER SPELT.

Le hasard fit naître vander Spelt à Leyden; sa famille était de Gouda. Il eut le talent de peindre des fleurs; il s'attacha fort longtemps à la cour de l'électeur de Brandebourg. De retour en Hol-

lande, il épousa une femme difficile, qui fut cause de sa mort peu de temps après.

PIERRE BOM.

Bom, reçu dans le corps des peintre d'Anvers, en 1560, passe pour un habile paysagiste en détrempe.

JEAN VAN DAELE.

Il vécut à-peu-près du temps de Bom ; il avait un talent singulier pour représenter des rochers.

JOSEPH VAN LIERRE.

De Lierre, natif de Bruxelles, bon paysagiste et peintre de figures, surtout en détrempe, fit plusieurs patrons pour les tapisseries, et quitta Anvers, pendant les troubles du pays, pour s'établir à Frankendel, où la pénétration de son esprit le fit admettre parmi les membres du conseil. Attaché à la réforme de Calvin, il en devint un grand prédicateur à Swindrecht, dans le pays de Waes ; ceux d'Anvers, de la même croyance, vinrent l'entendre prêcher. Il abandonna la peinture, et ses ouvrages, aussi beaux que rares, sont recherchés avec empressement. Il mourut à Swindrecht, vers 1583.

LUCAS ET MARTIN DE VALCKEMBURG.

La ville de Malines a eu plusieurs grands peintres en détrempe ; ces deux frères Lucas et Martin ont poussé loin ce talent : ils excellaient à peindre le paysage. Malines et Anvers sont les deux endroits où ils ont travaillé jusqu'en 1566, que les troubles du pays les firent sortir accompagnés de Hans de Vries (ou Jean de Vries). Ils furent ensemble à Aix-la-Chapelle et à Liége ; ils dessinèrent les plus belles villes voisines de cette dernière, et le long de la Meuse.

Dès que le calme se fut rétabli dans leur pays, ils y retournèrent. Lucas excellait non-seulement dans le paysage, mais dans les petites figures, et surtout dans le portrait en petit, à l'huile; ce dernier genre plut beaucoup au duc Mathieu, qui emmena ce peintre avec lui à Lintz, où il fut employé fort long-temps. Il ne quitta cette ville que lorsque le duc entra en Hongrie. En retournant dans sa patrie, il mourut en chemin. Il laissa plusieurs fils qui ont eu de la réputation.

Martin mourut à Francfort, on ne sait pas l'année.

ANTOINE DE MONTFORT OU BLOCKLANT,

Élève de Flanc-Flore.

1532.

De Montfort, issu de famille noble, des barons ou vicomtes de Montfort, était fils de Cornille de Montfort, dit Blocklant, écoutet de Montfort, qui y avait possédé la belle charge de receveur des rentes des barons de Moriamés. Antoine, son fils, né dans cette ville, en 1532, fut nommé Antoine de Brocklant; ce surnom était celui d'un fief situé entre Gorcum et Dordrecht, qui leur avait appartenu, et qui leur revint par le testament d'un neveu qui, en mourant sans enfans, le légua au frère du peintre, secrétaire de la même ville, en 1572.

Blocklant commença la peinture à Delft, sous son oncle Henry Assuerus, peintre médiocre, mais qui faisait assez bien le portrait. Il fut un des élèves de Franc-Flore. Entièrement appliqué à copier ce maître et à étudier sous ses yeux, il surpassa en deux ans tous ses compagnons. Il voyagea, et de retour à Montfort, âgé de 19 ans, il épousa la fille du bourguemestre. Il alla demeurer à Delft, où l'étude de la peinture devint son unique occupation. Il dessina tout d'après nature, les hommes et les femmes, et donna beaucoup d'élégance à ses contours : les principes de son maître étaient ses guides; il travailla dans sa manière.

Il rendait bien le nu et ses draperies étaient de bon goût; les extrémités étaient correctes; ses têtes bien coiffées, et les barbes des vieillards d'une grande légèreté. Sa vivacité l'empêcha de s'attacher à peindre le portrait. On voit, par ceux de son père et de sa mère, qu'il aurait encore réussi dans ce genre.

Les grandes compositions plus convenables à son génie l'occupèrent tout entier; il ne nous en reste qu'un très-petit nombre. La ville de Delft regrette plusieurs tableaux d'autels, et celle de Gouda la décollation de saint Jacques. La ville d'Utrecht conservait, du temps de van Mander, la plus grande partie de ses ouvrages, plusieurs rétables avec leurs volets; l'un représentait en dedans l'Assomption de la Vierge, et deux autres, l'Annonciation et la Naissance de notre Seigneur.

On voyait encore de lui la Passion, dans les Buttes de la ville de Dordrecht.

Étant sans enfans et désirant extrêmement de voyager en Italie, il partit avec un orfèvre de Delft, en 1572; mais il ne fut que six mois absent. A son retour, il demeura quelque temps à Montfort, et de là il vint se fixer à Utrecht. Sa première femme y étant morte, il se remaria et il eut trois enfans de la seconde.

Il fit à Utrecht la vie de sainte Catherine pour Bois-le-Duc, et plusieurs autres tableaux qui ont en partie été gravés par Goltzius. Sa composition était grande, ses airs de têtes nobles, ses profils de femmes approchaient de ceux du Parmesan.

La douceur de son caractère augmenta l'estime qu'on avait pour ses talens.

Il fit plusieurs bons élèves, tels qu'Adrien Cluit d'Alcmaer, grand peintre de portraits, mort en 1604; et un autre appelé Pierre, fils d'un fameux orfèvre de Delft, qui a égalé son maître et qui l'aurait surpassé s'il n'était pas mort jeune. Michel Mirevelt, de Delft, est celui qui a fait le plus d'honneur à son école.

Blocklant mourut à Utrecht en 1583, à l'âge de 40 ans.

LUCAS DE HEERE,

Elève de Franc-Flore.

1534.

Il naquit dans la ville de Gand, en 1434. Son père, Jean de Heere, était le plus grand sculpteur de son temps et fort bon architecte. Sa mère, Anne Smyters, avait un talent particulier pour peindre en détrempe ou gouache. Van Mander fait l'éloge d'un petit morceau dont cette femme est l'auteur; il représentait un moulin à vent avec

ses voiles tendues ; le meunier était chargé d'un sac en montant l'escalier. On voyait sur la terrasse du moulin un cheval attelé à une charrette, et à l'opposite, le chemin où l'on apercevait des paysans. Ce tableau si fini et si remarquable par le travail et la force du pinceau, était encore plus singulier par sa petitesse, puisqu'un grain de blé pouvait en couvrir la surface. De Heere ne pouvait manquer d'être un jour grand peintre, étant né de parens qui lui en avaient donné le goût, le talent et l'exemple. Son père le mena toujours avec lui dans ses voyages ; il copiait les vues de sa route. Il dessina beaucoup de châteaux et de villes le long de la Meuse. Il maniait fort proprement la plume et donnait beaucoup d'intelligence à ses dessins.

Ayant acquis par ce travail et les leçons de son père une grande force de dessin et beaucoup de facilité, Franc-Flore, ami de son père, le prit pour élève ; il ne tarda pas à l'égaler et à le surpasser dans cette partie de la peinture au dessin. Son maître le fit composer et dessiner long-temps pour les peintres sur verre : ses dessins passèrent sous le nom de Franc-Flore.

Il quitta Franc-Flore pour voyager. Il vint en France où la reine-mère l'employa à faire des dessins pour les tapisseries. Il resta long-temps à Fontainebleau pour étudier les antiques ou tableaux de cette maison royale, et sans aller plus loin, il revint dans sa patrie pour y fixer son établissement. Il épousa Léonore Carbonnier, fille du trésorier de la ville de Véren, et s'attacha d'abord au portrait ; ce talent lui donna beaucoup de réputation. Sa mémoire était si fidèle, qu'il faisait un portrait après avoir vu une fois une personne. Dans l'église de Saint-Pierre, à Gand, il avait représenté sur les deux volets d'un autel la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres. On admire les draperies et la façon dont il traitait ses étoffes. Dans l'église de Saint-Jean, on remarque le tableau d'une épitaphe représentant la Résurrection. On voit sur un des volets notre Seigneur avec les Maries, et sur l'autre, les disciples d'Emaüs. Il a fait beaucoup de tableaux d'autels et autres grandes compositions, quoiqu'il perdît beaucoup de temps avec les grands seigneurs qui le recherchaient pour ses talens. Plusieurs princes l'ont favorisé de leur estime et gratifié de charges honorables.

Étant en Angleterre, l'amiral le chargea de lui représenter dans une galerie diverses nations avec leurs habillemens. Il avait peint les Anglais à nu, avec toutes sortes d'étoffes auprès d'eux, et les ciseaux d'un tailleur, pour marquer, disait-il, qu'il lui serait impos-

sible d'habiller une nation qui change tous les jours de modes, et qui peut-être ne serait plus connue l'année suivante. Cette critique plut beaucoup à la cour.

La peinture ne fut pas le seul talent qui le fit estimer; il était un des plus beaux génies de son temps, savant chronologiste et fort bon poète.

Il a laissé beaucoup d'ouvrages en vers, entre autres le *Jardin de la Poésie,* et plusieurs traductions de Marot, *le Temple de Cupidon,* etc.

On a perdu la vie des peintres flamands qu'il avait écrite en vers.

Il mourut le 29 avril 1584, âgé de 50 ans.

DIRCK (THIERRY) BARENTSEN,

Elève de son père et du Titien.

Barentsen naquit dans la ville d'Amsterdam, en 1534; il était fils d'un peintre appelé Barent le Sourd. Ce dernier a peint dans la maison de ville d'Amsterdam la sédition d'une secte furieuse qui ne cherche rien moins qu'à détruire par le fer et le feu cette grande ville et ses habitans, en l'année 1535.

Celui dont nous écrivons la vie, reçut de son père les principes de son art, et à l'âge de 21 ans, il partit pour l'Italie. Venise fut l'endroit où il chercha à se perfectionner. Une figure aimable et l'étude des belles-lettres où il avait fait de grands progrès, lui attirèrent l'amitié du Titien qui le reçut chez lui avec la tendresse d'un père; il eut la liberté d'y recevoir et d'y traiter ses compatriotes. L'estime d'un tel maître lui acquit celle des citoyens distingués et des savans de la ville; il les amusait par sa conversation spirituelle. Aux talens de peintre, il joignait ceux de musicien. Il jouait de plusieurs instrumens; mais ces amusemens ne lui firent jamais négliger la peinture, son étude favorite.

Il fit connaissance avec le seigneur d'Aldegonde, qui depuis son retour en Flandre n'a jamais cessé d'être son ami intime.

Après sept années de séjour en Italie, il retourna dans sa patrie, et épousa, à Amsterdam, une demoiselle alliée aux principales maisons de cette ville.

La première chose qu'il fit en arrivant fut le portrait de sa femme et le sien, que l'on a vus depuis chez sa fille, dans la même ville. Il composait d'une grande manière. On a encore de lui beaucoup de portraits, tous dans le goût du Titien.

On faisait grand cas d'un tableau d'autel qu'il fit à Amsterdam pour les arquebusiers ; il représentait la chute de Lucifer; le nu y était correctement rendu, et les passions et les attitudes violentes de la fureur et du désespoir n'y étaient pas moins bien exprimées. Ce tableau a péri dans les guerres de religion ; il n'en est échappé qu'un morceau qu'on voit dans les Buttes d'Amsterdam.

On conserve dans cette ville une Judith qu'on regarde comme son chef-d'œuvre ; la légèreté de sa touche s'y fait admirer.

Il fit à Leyden, chez le sieur Sybrant Bruys, une Vénus ; à Gouda, une naissance de notre Seigneur, composée et peinte dans le goût des grands maîtres d'Italie ; à Amsterdam, chez le sieur Razet, notre Seigneur en croix, et au bas une Magdelaine.

On voit dans la même ville, chez Isbrant Willems, des portraits et plusieurs tableaux d'histoire du même auteur. Dans les Buttes des Arbalétriers, une compagnie de plusieurs personnes, parmi lesquelles est un chaudronnier singulièrement caractérisé; un autre tableau, dans le Clos du Mail, représente des gens à table auxquels on sert un poisson appelé en Hollande *pors*.

Dans les Buttes des Archers est encore un grand tableau où le peintre a rassemblé une assez nombreuse compagnie. A la fin de ses jours, il était devenu si gras, qu'il ne lui était plus possible de voyager; il resta toujours à Amsterdam, où il est mort à l'âge de 58 ans, en 1592.

HAMS (OU JEAN) BOL.

Bol perça la foule des peintres en détrempe. On comptait alors dans la ville de Malines plus de cent cinquante ateliers. Jean Bol naquit dans cette ville d'une fort bonne famille, le 16 décembre 1534. A l'âge de 14 ans, il commença à apprendre la peinture, pendant deux années, sous un maître médiocre. Il voyagea en Allemagne. Il resta à-peu-près le même temps à étudier à Heidelberg, et retourna chez lui, où, sans autre maître, il s'appliqua au point qu'il devint excellent peintre. Il inventait et composait des paysages agréables ; sa touche et ses couleurs étaient d'une grande union ; il avait une

manière particulière et vague d'ébaucher. Van Mander loue beaucoup un de ses ouvrages en détrempe, qui représentait la fable de Dédale et d'Icare ; il n'a rien vu, dit-il, de si beau. Du sein de la mer s'élevait une montagne escarpée qui portait sur son sommet un vieux château ; ce rocher, peint de plusieurs couleurs, était d'une grande harmonie ; les mousses et les plantes étaient rendues avec le plus grand art ; ses fonds sur le devant avaient une force singulière : ce paysage était orné de quelques figures également bien taillées.

Il quitta Malines en 1572, lorsque cette ville fut ravagée par les gens de guerre. Ayant été dépouillé de tout ce qu'il avait, il vint plus que nu à Anvers, où il fut très-bien reçu par Antoine Couvreur, qui le fit habiller et mettre en état de travailler. Entre plusieurs belles choses qu'il fit à Anvers, on cite un livre rare et estimé de toutes sortes d'animaux terrestres et aquatiques, peints à gouache d'après nature.

Il quitta entièrement ses grandes toiles en détrempe, ayant remarqué que l'on copiait ses ouvrages et que la copie se vendait également bien ; il ne fit plus que des petits tableaux à l'huile, ou des figures à gouache que l'on recherchait beaucoup, et dans ce genre il était unique. Il fut obligé de quitter cette ville pour le même sujet qu'il avait quitté Malines, et il alla à Bergopzoom et à Dort, où il resta près de deux ans ; de là, il vint à Delft, et enfin à Amsterdam, où son talent fut fort recherché et bien payé. Il peignit d'après nature la ville d'Amsterdam, du côté de la terre et du côté de la mer ; les vaisseaux, leur reflet dans l'eau, tout y était à admirer. Il fit encore d'autres vues de villes et de bourgs avec le même succès ; ces ouvrages l'enrichirent.

On voyait de lui, chez le sieur Jacques Razet, plusieurs beaux morceaux, et entre autres un Christ passablement grand, richement composé, où les figures, les étoffes, les chevaux et le paysage sont d'une grande beauté et ne cèdent rien aux plus précieux tableaux de son temps. Chez l'électeur Palatin, un petit tableau représentant un Hiver : cet ouvrage suffirait pour montrer le mérite rare de son auteur.

On peut juger de la fertilité de son génie par le nombre de ses compositions qui sont gravées. Il est mort à Amsterdam, le 20 novembre 1583.

Il avait épousé une veuve dont il n'eut point d'enfans ; elle avait d'un premier mariage un fils nommé François Boëls, élève de Bol,

qui a beaucoup approché de son maître dans le même goût, et qui ne lui a survécu que de peu d'années.

Le meilleur élève de Bol était de Courtray, il se nommait Jacques Savery, fils d'un peintre médiocre. Il avait une patience extrême à finir ses ouvrages; son travail, qui ne paraît nullement peiné ni sec, était caché avec art. Il mourut de la peste, à Amsterdam, en 1603. Son frère, Roelant Savery, fut quelque temps à imiter ce genre, mais il l'abandonna pour peindre à l'huile, comme il sera dit ailleurs.

JEAN STRADANUS.

1536.

Stradanus naquit en la ville de Bruges, en 1536, d'une famille illustre, sous le nom de Straet. Les restes de cette maison, une des plus anciennes de la province, furent éteints ou dispersés; on les accusa d'avoir trempé dans le meurtre de Charles-le-Bon, treizième comte et dix-neuvième forestier de Flandre, qui fut assassiné en 1127, dans l'église de Saint-Donat. Revenons à notre sujet. Jean de Straet ou Stradanus commença à étudier son art dans cette ville, et voyagea fort jeune en Italie. Il choisit Florence, où il s'établit; il fit dans cette ville beaucoup de grands ouvrages à fresque et à l'huile, et fut d'un grand secours à Vasari, à qui il aida à peindre les salons et autres appartemens du duc. Il devint après tant d'études un des plus grands maîtres de son temps. On voit de lui, dans l'église de l'Annonciation de cette ville, notre Seigneur en croix; un des bourreaux lui présente l'éponge trempée dans le vinaigre : cette composition est belle; elle a été gravée par Philippe Galle, ainsi que la Passion de notre Seigneur, de deux façons différentes. Il fit, comme Hemskerck, les Actes des Apôtres et un nombre d'autres histoires qui prouvèrent l'étendue de son talent; il composait et dessinait bien, et possédait la bonne couleur. Il fut toujours regardé comme un grand homme et un des principaux membres de l'Académie de Peinture de cette ville; il y vivait fort simplement. Il doit être mort vieux, puisque van Mander marque qu'il se portait encore fort bien en 1604.

PIERRE VLERICK,

Élève de Charles d'Ypres.

1539.

Vlerick naquit dans la ville de Courtray, en 1539. Son père, qui était procureur, remarqua une inclination singulière dans son fils pour le dessin ; il le plaça chez Willem Snellaert, peintre en détrempe, où il ne resta pas long-temps. Ayant entendu vanter Charles d'Ypres pour la correction du dessin et la manière de peindre, il prit de ses leçons et se perfectionna ; mais ce maître, qui était aussi fou que difficile, par ses mauvais traitemens l'obligea de le quitter ; il retourna chez lui. Son père naturellement dur, lui donna peu d'argent, et le força à chercher fortune ailleurs. Les grandes difficultés ne peuvent ébranler un homme bien déterminé: Vlerick les franchit toutes. Il fut à Malines, où les peintres en détrempe l'employèrent à peindre des cartouches pour des inscriptions. Il y devint très-habile, mais il sentit que ce talent était trop borné. Il quitta cette ville pour s'instruire sous les bons peintres d'Anvers. Son début à l'huile fut de copier un tableau des Israélites adorant le Serpent d'airain dans le désert. Il y réussit au gré de son maître. Après quelques autres ouvrages, il fut chez Jacques Flore, frère de François ; mais ayant formé le projet de voyager, il quitta sa patrie et passa par la France pour aller en Italie. Venise lui parut propre à son projet ; il entra chez le Tintoret, qui fut charmé de sa manière de peindre et qui aima son caractère. Il avait même envie de le fixer, en lui faisant épouser sa fille ; mais soit que Vlerick fût trop attaché à son pays natal, soit qu'il n'eût point encore satisfait son goût sur les curiosités qu'il s'était proposé de voir, il prit congé de ce grand peintre, et passa par toutes les villes où il savait qu'il pourrait trouver à s'instruire, et parvint jusqu'à Rome. Rien ne lui échappa dans cette ville ni aux environs. Il dessina l'antique, et toutes les vues du cours du Tibre, à la plume, avec une liberté approchant de la manière d'Henry de Cléef ; ce jugement est de van Mander, qui a vu plusieurs fois ses dessins. Il fut aussi à Naples et dessina les plus belles vues de Puzzoli et ses environs. Il composa à Rome quelques tableaux à l'huile et en détrempe ; les figures qui sont dans les paysages de Jérôme Mutziano, et qu'on voyait à Tivoli du temps du pontificat de Pie IV, sont de lui.

En quittant Rome, il passa par l'Allemagne, et se fixa enfin dans sa patrie, où les peintres admirèrent les progrès qu'il avait faits dans ses voyages. Il peignit en détrempe le Serpent d'airain sur une grande toile, les quatre Évangélistes, une Judith qui coupe la tête à Holopherne, un Crucifix où étaient la sainte Vierge et saint Jean. Il changea la position du Christ, que les peintres de ce temps avaient jusque là représenté debout sur la croix. Il le peignit pendant par les bras, sans aucun appui. Il excellait dans l'architecture et la perspective ; on reconnaît dans tout la manière du Tintoret qu'il n'a pas quittée.

Il fut demeurer à Tournay vers 1568 ou 1569. Il eut beaucoup à souffrir dans cette ville ; il y fut fait prisonnier, et après avoir vu mourir de la peste deux ou trois de ses filles, il succomba lui-même sous cette maladie en 1581, à l'âge de 44 ans et demi.

Van Mander, qui a été son élève pendant une année, rapporte que Vlerick avait autant de modestie que de mérite, qu'il lui disait souvent : *Si vous ne faisiez pas mieux que moi un jour, je vous conseillerais de quitter*. Il estimait beaucoup Franc-Flore et tous les peintres d'Italie. On lui connaît un autre élève, Louis Héme, de Courtray, qui imita la manière de son maître dans l'architecture.

N. FRANS.

Frans naquit à Malines en 1539 ou 1540 ; il entra fort jeune dans l'ordre des récolets ; son maître est inconnu, mais ses ouvrages lui ont fait beaucoup d'honneur. Frans peignit des sujets de l'Écriture. Dans l'église de Notre-Dame, à Malines, on voit de lui une fuite en Egypte. A Notre-Dame d'Hanswyck, près de cette ville, l'Annonciation et la Visitation de la Vierge : les figures sont de grandeur naturelle. Il dessinait et coloriait bien. Il peignait dans ses fonds le paysage avec beaucoup d'intelligence et de choix. Il avait un élève nommé François Verbeeck, de Malines, qui peignait à gouache des sujets plaisans, dans le goût de Jérôme Bos ; on en voit dans plusieurs églises de la même ville. Les ouvrages de Verbeeck ont une grande propreté, sont d'une heureuse facilité et pleins d'esprit.

VINCENT GELDERSMAN.

Geldersman, natif de Malines, peignait bien le nu, et surtout les chairs des femmes; son dessin est correct; plus de choix embellirait ses tableaux. On a de lui l'histoire de Suzanne, une Cléopâtre, une Léda, une descente de Croix, avec les Maries : ce dernier tableau est dans l'église de Saint-Rombout. Il y a plus d'art dans ces tableaux que dans ceux qu'il a composés depuis; il a mérité l'éloge des artistes de son temps.

ISAAC NICOLAY.

Il est étonnant que la ville de Leyden n'ait point marqué le jour de la naissance de Nicolay, qui y vint au monde, et qui fut depuis bourguemestre de la même ville. On voit sur le rôle des Pères du Peuple qu'il fut élu en 1576. C'est depuis, et même avant cette époque, que la ville de Leyden conserve de lui des tableaux d'une belle ordonnance et bien dessinés pour le temps. La salle du tribunal, et quantité d'autres endroits, sont ornés de ses ouvrages. Il joignait à une estime particulière pour les grands peintres un grand amour pour leur talent. Il éleva ses trois fils dans le même art. L'aîné, Jacques-Isaac Nicolay, a peint long-temps à Naples, où il épousa une femme qu'il emmena dans sa patrie, en 1617. Après avoir long-temps travaillé à Leyden, il se retira à Utrecht, où il mourut en 1639; il y est enterré.

Nicolas-Isaac Nicolay, son second fils, se fixa à Amsterdam, où il fit grand nombre d'ouvrages.

Et le dernier, Willem-Isaac Nicolay, graveur estimé, resta à Delft, où il fut fait chef d'une compagnie d'arquebusiers de la ville; il y mourut en 1612.

FRANÇOIS PORBUS,

Élève de Franc-Flore.

1540.

François Porbus, né à Bruges, en 1540, élève de son père, Pierre Porbus, et depuis celui de Franc-Flore, les a surpassés

tous deux. Flore disait : *Ce jeune homme sera un jour mon maître*. Quoique son talent de peindre le portrait le fit particulièrement admirer, il peignait bien l'histoire et les animaux.

L'Académie d'Anvers l'admit en 1564. L'envie de voyager et de chercher d'autres modèles que les peintres de son pays, le disposa à quitter sa patrie, mais l'amour renversa de si beaux projets. Il changea de dessein pour épouser la fille de Cornille Flore, frère de son maître.

Il se mit à peindre plusieurs tableaux d'autels ; un dans l'église de Saint-Jean, à Gand, et un autre pour le président Vigilus : ce dernier tableau représentait un baptême ; sur les volets étaient peints la Circoncision et d'autres sujets. Il fit pour le même beaucoup de portraits de famille. On a de lui, dans un couvent d'Oudenarde, un autel représentant l'Adoration des Mages, etc. Il fit à Bruges, chez son père, le martyre de saint Georges, pour une confrérie de Dunkerque : on le voit souffrir le martyre ; dans le milieu, percer le Dragon ; dans le fond, refuser d'adorer les idoles ; sur les volets, il est peint en dehors en camaïeu, lorsqu'il paraît devant les juges. On remarque dans ce tableau l'excellence du pinceau et une couleur vraie ; le paysage est d'une belle touche. On voit aujourd'hui, dans la même chapelle, ce tableau un peu endommagé par un Anglais qui l'a voulu nettoyer.

On a encore de ce peintre un Paradis terrestre ; par cet ouvrage on juge qu'il excellait à peindre les animaux et le paysage ; sa touche est belle et décidée, on reconnaît le pommier, le poirier, le noyer, etc., par le feuillage.

La force et l'harmonie de sa couleur, la touche de son pinceau, l'ont fait admirer dans le portrait. Tout ce qu'il a fait est d'une grande vérité ; il ne lui manquait que le séjour de Rome pour le perfectionner dans le goût du dessin.

La ville d'Anvers l'avait nommé enseigne dans sa milice bourgeoise, ce qui fut cause de sa mort ; s'étant fort échauffé à jouer du drapeau, il fut se reposer au corps-de-garde près duquel on venait de vider un égout. Il se trouva incommodé, tomba malade et mourut très-promptement, âgé de 40 ans, en 1580. Il laissa un fils nommé comme lui ; sa veuve, en secondes noces épousa depuis Hans ou Jean Jordaens, élève de Martin de Cléef. Ce Jordaens, de la ville d'Anvers, fut un des bons peintres de son temps, en histoire, paysage, corps-de-garde, fêtes de villages, pêcheurs, incendies, clairs de lune : tous les genres lui étaient égaux. Il fut

reçu en l'Académie d'Anvers en 1579. Il demeura à Delft, en Hollande. On ne sait pas l'année de sa mort.

CHRISTOPHE SWARTS.

La ville de Munich se vante de lui avoir donné la naissance. Il a décoré de ses tableaux les églises et les autres édifices publics. Celle des Jésuites possède ses principaux ouvrages. Il fut peintre de l'électeur de Bavière. Sa composition est grande et facile, et sa couleur fort bonne. On voit beaucoup de ses productions gravées par Jean Sadler, entre autres une Passion où notre Seigneur est presque toujours par terre. Sa façon de composer, quoique nouvelle, n'est point désagréable. Goltzius étant à Munich, en 1591, fit son portrait au crayon. On voit à Paris, dans le cabinet de M. le comte de Vence, une tête peinte par Swarts. Swarts mourut en 1594.

PIERRE BALTEN.

Balten, peintre de paysages : sa manière approchait assez de celle de Pierre Breughel. Il touchait avec beaucoup de goût les petites figures, les foires ou kermesses flamandes qui sont recherchées. Il peignait très-bien à gouache, et dans l'une et l'autre manière on admire sa grande facilité. Il avait aussi un talent singulier pour dessiner à la plume. Il fit pour l'empereur un paysage avec un grand nombre de figures ; le sujet était la prédication de saint Jean dans le désert. L'empereur fit peindre depuis un éléphant au lieu du saint Jean, de sorte qu'il paraît que tout ce peuple est à admirer l'animal : ce changement a été jusqu'à ce jour une énigme.

Il fut admis à l'Académie d'Anvers en 1579. Bon poète et bon acteur, il était en correspondance avec Corneille Ketel, peintre et poète à Gouda ; il mourut à Anvers.

CORNILLE MOLENAER,

OU CORNILLE LE LOUCHE,

Elève de son père.

Le nom de Néel le Louche lui fut donné à cause de son défaut naturel. Élève de son père et de son beau-père, également médiocres en peinture, il devint un grand paysagiste. Sa débauche l'ayant mis fort mal à son aise, il fut obligé de faire, à 30 sous par jour, les fonds des tableaux des autres peintres. Il avait une si grande pratique, qu'il peignait un grand paysage dans un jour. Il ne se servait point d'appui e-main. Les peintres d'Anvers se sont presque tous servi de lui pour peindre les fonds de leurs tableaux ; il en faisait pour six ou sept sous. Ses ouvrages sont d'une vraie beauté, et estimés surtout des artistes. Il est mort à Anvers, lieu de sa naissance.

ARNOLT MYTENS.

1541.

Mytens naquit dans la ville de Bruxelles ; il porta l'amour de la peinture jusqu'au travail le plus rebutant. Non content de peindre et de dessiner des objets ordinaires, il détacha furtivement plus d'une fois des corps de pendus pour en mouler les plus belles parties. Il quitta de bonne heure son pays pour voyager en Italie, où il s'arrêta quelque temps chez Antoine de Santvoort. Il ne peignait alors que des Vierges sur cuivre et en petit ; ses premiers ouvrages le firent connaître. Jean Spèekaert était son ami et son compagnon d'étude à Rome. Notre artiste fut travailler ensuite à Naples, chez un Flamand appelé Cornille Pyp : il se maria dans cette ville, où il a demeuré long-temps occupé à faire des tableaux d'autels. Il fit aussi grand nombre de portraits, et il envoya dans les pays étrangers plusieurs de ses ouvrages.

Sa femme mourut dans le temps qu'il était en réputation, ce qui le détermina à voyager quelque temps en Flandre. Il retourna à Naples ; il y fit, pour une église proche de cette ville, un très-beau tableau représentant une Assomption, avec plusieurs figures d'apôtres et d'anges plus grands que nature.

Il peignit dans Naples les quatre Évangélistes ; un tableau

d'autel pour l'église de Saint-Louis, et un autre qui représentait Notre-Dame de Bon-Secours; la Vierge a sous ses pieds le Démon qu'elle écrase avec une massue : ce tableau est d'une grande beauté et estimé même par les Italiens.

Après avoir fini ces ouvrages, il se retira avec ses enfans dans l'Abbruze, et il emporta avec lui un grand tableau sur toile qu'il avait commencé; il représentait notre Seigneur couronné par les Juifs à la lueur des flambeaux; les lumières sont bien répandues et les tons de couleurs chauds. On voit aussi du même peintre, dans Aquila, un grand tableau sur toile, qui remplit tout le fond d'une église jusqu'à la voûte : c'est un Christ avec de grandes figures. Ce tableau surprend les artistes; la toile en ayant été *marouflée*, le peintre avait été obligé, pour le peindre, de se tenir sur une échelle (pénible travail quand il est long).

Ayant été demandé pour faire des ouvrages dans l'église de Saint-Pierre de Rome, il y fut avec sa famille, emportant toujours son couronnement de Jésus-Christ, que l'on a vu depuis à Amsterdam, chez Bernard de Somer, son gendre.

Arrivé à Rome, il y maria sa fille aînée à Bernard de Somer, et mourut peu de temps après dans cette ville, en 1602.

Les Italiens ont fait l'éloge de ce peintre et voient toujours ses ouvrages avec la même admiration.

PIERRE PIETERS,

Élève de son père.

Pierre Pieters, élève de son père, Pierre Aertsen, imita sa manière. Il quitta depuis son genre pour prendre celui du portrait. Il avait représenté, pour les boulangers d'Harlem, un Four ardent qui fit regretter aux artistes sa première manière. Il mourut à Amsterdam, en 1603, âgé de 62 ans.

GILLES DE COONINXLOO,

Élève de Léonard Kroes.

1544.

Cooninxloo naquit dans la ville d'Anvers, le 24 janvier 1544. Son père le plaça d'abord chez le fils du vieux Pierre van Aelst. Après

quelques années d'étude chez ce premier maître, il fut chez Léonard Kroes, qui peignait en détrempe l'histoire et le paysage ; et ensuite il se mit quelque temps en pension chez Gilles Mostaert.

Il voyagea long-temps en France, et travailla à Paris et à Orléans. A la veille de partir pour Rome, on l'obligea de retourner à Anvers pour se marier. Il travailla dans cette ville, malgré les troubles du pays, qu'il ne quitta que lorsque la ville fut assiégée. Son intention était de retourner en France, soit pour y demeurer ou vendre du bien qu'il y avait acquis ; mais il fut en Zélande, et de là il s'établit à Frankendal, en Allemagne, où il resta près de dix ans, et revint à Anvers avec toute sa famille. Sa réputation augmenta de jour en jour. Il fit un grand tableau pour le roi d'Espagne ; un paysage de seize pieds de longueur pour une maison près d'Anvers : ce dernier tableau passa entre les mains de Jacques Roelants, avocat. Il composa encore plusieurs tableaux pour l'empereur. Ses ouvrages furent dispersés partout ; les marchands étrangers ne lui laissèrent presque pas le temps de satisfaire à l'empressement des curieux de sa patrie. On voyait, à Amsterdam, chez MM. Abraham Demares et Jean Ycket, des paysages fort beaux, avec des figures de Martin van Cléef. Ces paysages sont d'une couleur agréable et d'une touche légère ; ses fonds toujours variés montrent la fécondité de son génie. A Naerden, chez le sieur Claetz, on voyait un grand paysage avec des figures et des animaux par de Cléef ; un autre, à Middelbourg, sur bois, chez le sieur Melchior Wyntgis, en grand, sur toile ; et deux en forme ronde, à Amsterdam, chez Herman Pilgrim et Henry van Os. Il y en a encore plusieurs autres dans différens cabinets. Cooninxloo, le plus grand paysagiste de son temps, fut imité par les meilleurs artistes. Il vivait à Anvers, en 1604. On n'a pu savoir le temps de sa mort.

HIERONIMUS (Jérôme), FRANÇOIS ET AMBROISE FRANCK,

Élèves de Franc-Flore.

Ces trois frères, nés à Herentals, étaient fils de Nicolas Franck, que l'on croit avoir été peintre. Jérôme, François et Ambroise

apprirent la peinture chez Franc-Flore. Jérôme Franck quitta son maître et voyagea en France. Déjà connu comme bon peintre d'histoire et de portrait, il fut employé à Paris ; ses ouvrages furent estimés au point qu'Henri III le choisit pour son peintre de portraits. Après la mort de Franc-Flore, les élèves de ce maître quittèrent leur patrie pour étudier sous Jérôme Franck. Tant d'avantages ne purent le fixer ; il remercia le roi, quitta Paris, et passa quelque temps en Italie, et enfin retourna à Anvers, où il mourut dans un âge très-avancé, après avoir beaucoup travaillé.

La manière de Jérôme tenait assez de celle de son maître ; son voyage d'Italie le changea peu ; on aperçoit dans ses grands tableaux plus d'ordre dans la disposition de ses groupes et plus d'intelligence que dans les petits tableaux qu'il composait d'après l'Écriture sainte, ou l'histoire romaine. On distingue celui qui est au rétable d'autel de la chapelle des fendeurs de bois, dans l'église de Notre-Dame, à Anvers. Le sujet est saint Gomer qui rejoint ensemble les deux parties d'un arbre fendu en deux : ce tableau est daté de l'année 1607, et marqué HF. F. *et inv*.

Le tableau du grand-autel des Cordeliers, à Paris, représentant la Nativité, est de Jérôme Franck et fut fait en 1585.

FRANÇOIS FRANCK,

APPELÉ LE VIEUX.

François Franck fit dans sa jeunesse plusieurs tableaux qui lui ont mérité de la réputation. On sait peu de chose de sa vie. On ne doute pas que François Franck, appelé le Jeune, ne soit son fils, mais on soupçonne que Sébastien Franck l'est aussi.

François Franck fut admis parmi les peintres d'Anvers en 1561, et mourut dans la même ville, le 3 octobre 1666. Plusieurs ouvrages de Franck le Vieux se conservèrent en Flandre, et principalement son chef-d'œuvre dans l'église de Notre-Dame, à Anvers ; il représente notre Seigneur au milieu des docteurs. Ce tableau, et les volets qui le renferment sont sur l'autel des maîtres d'école de la même ville.

AMBROISE FRANCK,

LE PLUS JEUNE DES TROIS FRANCK,

Fils de Nicolas et élève de Flore.

Ambroise Franck surpassa ses trois frères dans la peinture. L'évêque de Tournay, chez qui il demeura plusieurs années, employa long-temps son pinceau. Son principal talent était de peindre l'histoire. Plusieurs grands ouvrages d'Ambroise nous font regretter de savoir si peu de chose de sa vie. Deux tableaux suffiront à constater son mérite; on les voit dans l'église de Notre-Dame d'Anvers. Le premier représente le martyre de saint Crépin et de saint Crépinien, dans la chapelle des cordonniers.

L'autre est un des volets qui renferment le tableau où saint Luc fait le portrait de la Vierge, ouvrage de Martin de Vos; l'autre volet est peint par Otto-Venius.

JOSEPH VAN WINGHEN.

Van Winghen, natif de la ville de Bruxelles, en 1544, quitta fort jeune sa patrie pour voyager. Arrivé à Rome, il s'attacha à un cardinal chez qui il resta quatre ans à se former le goût d'après les beautés conservées dans cette ville.

Au bout de ce temps, il retourna à Bruxelles, où ses grands talens furent connus. Il entra au service du prince de Parme en qualité de son premier peintre. Parmi ses principaux ouvrages, on remarque un tableau pour l'autel de Saint-Goelen, et selon d'autres, pour les Frères de la Charité. Ce tableau représente la Cène : l'architecture du fond est de Paul de Vries; van Mander en fait un grand éloge.

Ce peintre aimait à voyager : il quitta le prince de Parme, qui donna sa place à Otto-Venius. Winghen fut s'établir à Francfort environ l'an 1584 ; il fit dans cette ville un tableau où règne autant d'invention que d'art; il représente l'Allemagne effrayée, sous la forme d'une femme nue enchaînée à un rocher; au-dessus d'elle vole le Temps qui vient la sauver et la délivrer de ses chaînes; on voit

à côté la Tyrannie sous la forme d'un homme de guerre armé, qui foule aux pieds la Religion avec ses attributs. C'est une allusion aux malheurs du pays, où la religion et les lois furent outragées par les tyrans : les grands événemens d'un siècle devraient être ainsi conservés à la postérité par la peinture ; ce seraient autant de monumens pour l'histoire et pour la poésie.

Voici encore les sujets de plusieurs de ces tableaux : Apelles qui, en peignant Campaspe, en devient amoureux ; ce morceau est dans le cabinet de l'empereur. Le tableau de Samson pris par les Philistins dans les bras de Dalila, chez l'électeur Palatin.

A Francfort, chez un médecin, on voyait une Andromède et quelques portraits du même. Cornille vander Voort avait de lui, à Amsterdam, une Justice qui protège l'Innocence opprimée.

On a beaucoup gravé d'après ses compositions ; quelques-unes ont été exécutées en tapisseries.

Il est mort à Francfort en 1603, âgé de 61 ans ; ses ouvrages connus sont en petit nombre, quoiqu'il ait vécu assez long-temps, mais il y en a beaucoup de perdus.

On sait qu'il eut pour élève son fils Jérémie Winghen. A l'âge de dix-huit ans, en 1604, il était déjà bon coloriste, et il eut depuis pour maître François Badens, à Amsterdam.

HANS (JEAN) SNELLINCK.

Van Mander parle de ce peintre dans la vie d'Otto-Venius. « On » voit, dit-il, à Anvers les ouvrages d'un excellent peintre de Ma- » lines, où il naquit, en 1544. » Snellinck peignait très-bien l'histoire et les batailles ; il fut souvent employé dans ce dernier genre par des princes. Il a peint plusieurs batailles des Pays-Bas : on observe qu'il avait un talent particulier pour imiter la fumée de la poudre ; il savait répandre un brouillard léger parmi les combattans ; cette magie de la vapeur aérienne a rendu ses tableaux très-harmonieux. Van Dyck, qui estimait ce peintre, a fait son portrait pour le placer parmi ceux du premier ordre : ce tableau orne l'épitaphe du peintre des batailles, qui se voit dans l'église paroissiale de Saint-Jacques, à Anvers, sur laquelle on lit :

« Ci-gît le célèbre Jean Snellinck, peintre de l'archiduc Albert » et Isabelle, et de son excellence le comte de Mansvelt, etc., mort

Les plus grands princes eurent la gloire de le protéger. Ferdinand, duc d'Inspuck, l'engagea dans sa cour avec l'agrément de l'électeur de Bavière, pendant huit ans, à huit cents florins de pension. Il employa ce temps à orner un Missel de lettres grises et de vignettes qui avaient rapport au sujet : si cet ouvrage surprend par son étendue et son précieux fini, il fait honneur à l'imagination du peintre. Ce duc lui donna, outre sa pension, deux mille couronnes d'or et une chaîne du même métal qui en valait cent.

Il fit pour l'empereur Rodolphe quatre livres d'animaux : cet ouvrage lui valut mille écus d'or avec une pension annuelle de ce prince, qui le prit à son service. Il ajouta dans le même temps un cinquième livre à ses quatre premiers : tant d'ouvrages lui acquirent de grands biens et une plus grande réputation.

On voit peu d'ouvrages de ce peintre chez les particuliers; Amsterdam conservait dans le cabinet du sieur Jacques Raz un seul morceau de lui.

Comme ce peintre sage et philosophe aimait le repos, il quitta la cour pour demeurer à Vienne. Il consacrait le jour à son art et la nuit à la poésie latine; cette langue lui était aussi familière que la sienne propre. Il est mort en 1600, âgé de 55 ans, comblé d'honneurs et de richesses qu'il avait mérités par ses talens et par ses vertus. Il laissa un fils qui, comme son père, fut un bon peintre.

BARTHOLOMÉ SPRANGER,

Élève de Jean Madyn.

Spranger est un de ces hommes rares que la nature se plaît à former. Élevé au milieu des richesses de l'antique, il n'a jamais voulu suivre les anciens ni les copier, et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il a réussi sans leur secours : exemple dangereux pour ceux qui n'auraient pas son génie!

Il naquit dans la ville d'Anvers, le 21 mars 1546, d'une famille distinguée dans le commerce; son père appelé Joachim Spranger, et sa mère Anne Roelantsinne, s'aperçurent de bonne heure que l'inclination de leur troisième fils ne penchait point vers leur profession. Le père trouvait ses livres de comptes remplis de figures de caprice : il l'en blâma souvent; mais voyant sa vocation décidée

pour la peinture, il le plaça chez son ami Jean Madyn, peintre d'Harlem. Si ce père eût contraint les inclinations de son fils, il en aurait fait peut-être un médiocre négociant, et il fut un bon peintre. Madyn peignait dans le goût de Cornille Bos; il n'y resta que dix-huit mois : Madyn mourut. Il eut en peu de temps deux autres maîtres, François Mostaert et Cornille van Dalem, chez lequel il avança peu; c'était un gentilhomme riche qui ne peignait que pour son plaisir, et qui ne s'occupait guère à instruire cet élève, pendant quatre ans qu'il passa chez lui. Spranger, plus attaché à lire les historiens et les poètes qu'à exercer le talent pour lequel il était né, s'étant aperçu que van Dalem, quoique bon paysagiste, était obligé d'avoir recours à Mostaert, ou Beukelaer, pour orner ses paysages de figures, prit la résolution d'apprendre à les dessiner lui-même.

Jacques Wickran, Allemand, son ami, et élève de Boxberger, confirma Spranger dans cette idée; mais le temps qu'il devait donner à ce peintre étant fini, il emmena son camarade à Paris, en 1563. Spranger s'y plaça chez Marc, peintre de la reine-mère, assez estimé, quoiqu'il ne travaillât qu'en détrempe. Quand on est né pour inventer, on se lasse bientôt d'une servile imitation. Spranger ennuyé de copier des portraits d'après son nouveau maître, s'en dédommageait par des dessins de son imagination; il en remplit toutes les murailles de la maison, quoique fort grande. Marc fatigué, ou peut-être jaloux d'un tel élève, lui conseilla d'entrer chez un peintre d'histoire; ce peintre encore plus médiocre que le précédent, acheva de dégoûter Spranger de la France. Il fut à Lyon, où malgré la quantité d'ouvrages qu'on lui proposa, il resta peu. Son génie l'appelait en Italie. Il fut à Milan; mais la fortune ne paie pas toujours le talent à point nommé. Spranger ne sachant ni la langue du pays, ni peindre autrement qu'à l'huile, se trouva sans ressource au milieu d'un hiver fort rude; il quitta Milan sans le regretter, et s'engagea à Parme, chez Bernard Suwari, élève du Corrège. Une dispute fort vive qu'il eut avec le fils de la maison l'obligea à la quitter au bout de trois mois. Il regagna avec beaucoup de peine sa demeure, accablé par la maladie; il se guérit et lutta contre la misère, en travaillant quelque temps chez un peintre médiocre, à faire des arcs-de-triomphe pour l'entrée de la princesse de Portugal. Il partit pour Rome, où il s'attacha bientôt à Michel Joncquier, peintre de Tournay, malgré le parti avantageux que lui offrait l'archevêque de Maximi.

et d'autres à l'huile, de huit pieds de hauteur ; d'autres plus petites, et plusieurs tableaux d'histoire pour décorer Fasangarten. La mort de l'empereur leur donna de l'inquiétude ; mais son successeur leur envoya ordre de continuer.

Spranger fit un tableau où Mercure présente Psyché au conseil des Dieux ; un autre sur cuivre, représentant Rome sous la figure d'une femme, avec le Dieu du Tibre, la Louve et les deux Enfans qu'elle allaite ; et un troisième, dont le sujet est la Vierge avec plusieurs anges, bien coloriés.

Il fut chargé, ainsi que son ami Jean Mont, par les magistrats de la ville, de construire un arc-de-triomphe pour l'entrée de l'empereur : tout considérable que fût cet ouvrage, qui surpassait en hauteur les plus grandes maisons de la ville, il fut fini en vingt-huit jours. Van Mander en fait une description fort étendue, et loue beaucoup l'architecture, qui était d'après les dessins du sculpteur : cet écrivain y avait travaillé lui-même.

L'empereur, dans le commencement, parut négliger les arts ; mais ayant su que Spranger et Mont étaient à la veille de retourner à Rome, il donna ordre au sculpteur de suivre la cour à Lintz, et au peintre de rester à Vienne jusqu'au moment qu'il le ferait avertir de se transporter ailleurs. La cour fut à Prague, où le sculpteur s'aperçut de jour en jour combien il était négligé : il partit sans prendre congé de l'empereur. Les artistes et la cour regrettèrent un homme d'un si beau génie et le plus grand sculpteur de son siècle. On a su long-temps après qu'il s'était retiré à Constantinople, où il est mort mahométan.

Spranger quitta le service de l'empereur, outré de la perte de son ami, et se mit à peindre pour les seigneurs et autres particuliers qui l'accablèrent de travail, car ils n'avaient pu obtenir de ses ouvrages pendant le temps qu'il avait été attaché à la cour.

M. Rouff, premier valet de chambre de l'empereur, apprit en arrivant à Vienne le changement du peintre ; il fut encore l'arrêter de la part de son maître, en lui faisant de grandes promesses. Peu de temps après, Spranger fut appelé à Prague, où il fut engagé de nouveau, mais avec plus de distinction qu'auparavant. Le prince, pour lui marquer son estime, demanda pour lui en mariage la fille d'un riche joaillier que Spranger aimait. Le père se garda bien de refuser l'empereur ; il obtint seulement deux années de délai avant la consommation, la fille n'ayant que quatorze ans, et ces deux années se réduisirent à dix mois.



Spranger n'ayant plus rien à désirer, et pouvant espérer une grande fortune, s'appliqua à son art avec une nouvelle ardeur. Il commença à peindre le dehors et le dedans de sa maison ; ce qui se voit encore à Prague. Il fit pour l'église de Saint-Gilles, dans la ville neuve, un tableau d'épitaphe : il représentait notre Seigneur qui foule aux pieds la Mort et le Démon. Il composa pour l'église de Saint-Thomas le martyre de saint Sébastien, avec beaucoup de figures de quatre pieds de haut : l'empereur fit présent de ce tableau à l'électeur de Bavière, et donna ordre à Spranger d'en faire un autre pour la même église.

Ce peintre représenta la Justice avec ses attributs, et en fit présent aux magistrats. Il peignit une Assomption avec les apôtres pour l'église des Jésuites ; et dans l'ancienne ville, pour l'église de Saint-Jacques, ce même saint avec saint Érasme, tous les deux dans leurs habillemens d'évêque.

On regarde comme un des plus beaux tableaux celui de la petite église de Saint-Jean : c'est la Résurrection de notre Seigneur dont l'épitaphe de son beau-père est ornée.

L'empereur prit tant de plaisir dans la conversation de son peintre et dans ses ouvrages, qu'il lui ordonna de ne travailler qu'auprès de lui : son atelier était l'appartement où ce prince prenait ses délassemens. Spranger suivait partout la cour ; il n'était plus possible d'avoir de ses ouvrages. Il travailla pendant dix-sept ans dans ce genre, honoré de l'estime du prince et des grands. Il aurait été beaucoup plus riche s'il avait été plus ambitieux ; mais il ne demanda rien pour lui, mais souvent pour ses amis.

En 1588, l'empereur l'anoblit lui et ses descendans ; et le prince étant à table, il mit lui-même au cou du peintre, en présence de toute sa cour, une chaîne d'or à trois rangs, avec ordre de la porter toute sa vie, et il ajouta à son nom celui de Vanden Schilde, que ses descendans ont conservé long-temps.

Après avoir fait pour son bienfaiteur nombre d'ouvrages en tous genres, il reçut de lui le plus grand des bienfaits, la liberté ; il lui ordonna cependant de faire encore de temps en temps quelques tableaux pour lui.

Spranger ayant été trente-sept ans absent de sa patrie, profita de ce repos pour aller voir sa famille et les artistes des Pays-Bas. L'empereur lui fit présent de 1,000 florins (1) pour les frais de son

(1) Deux mille livres en argent de France.

voyage. Il fut reçu partout avec la distinction qui lui était due. La ville d'Amsterdam lui présenta le vin d'honneur; il fut traité par les artistes d'Harlem qu'il traita à son tour. La chambre de *Rhetoricá* (1) composa et représenta pour lui une pièce qui avait pour titre *les Honneurs de la Peinture*. Mais ce qui mit le comble à son bonheur, il reçut les mêmes faveurs dans sa ville natale, et partout où il passa, jusqu'à son retour à Prague. Là se trouvant seul, après la mort de sa femme et de ses enfans, il ne travailla plus que pour s'amuser. Il mourut à Prague dans un âge avancé.

On voit qu'il a souvent changé ou corrigé sa manière de peindre, et que ses derniers ouvrages sont les meilleurs et les plus naturellement coloriés.

Goltzius, qui a beaucoup gravé d'après ce peintre, faisait grand cas de ses dessins, surtout de ceux qu'il a faits à la plume. On pourrait cependant lui reprocher d'avoir presque toujours été outré, tant dans ses contours que dans ses positions.

CHARLES VAN MANDER,

Elève de Lucas de Heere.

1495.

Nous écrivons la vie d'un grand peintre, d'un bon poète, d'un savant éclairé, d'un sage critique, et qui plus est d'un homme de bien. Il naquit à Meulebeke, à peu de distance de Courtray, au mois de mai 1548, d'une famille honorable et aisée. Il eut pour parens des évêques, des ambassadeurs et d'autres personnes de distinction qui n'ont point rehaussé son mérite. Son père Cornille van Mander, et sa mère Jeanne Vander Béke, n'épargnèrent rien pour l'éducation de ce fils. Il fut placé à Thielt, avec son frère Cornille, pour apprendre la langue latine, et de là à Gand, dans une école française. Il eut de bonne heure le génie porté à la poésie, et ne fit dans cette dernière ville que des vers et des dessins. L'amour de la peinture l'occupant de jour en jour, il fut placé à Gand chez Lucas de Héere, bon peintre et bon poète, où il fit des progrès dans l'un et l'autre genre. Son père le retira de chez ce maître pour le placer chez Pierre Vlerick, peintre à Courtray, où il demeura près

(1) Société littéraire en forme d'Académie.

d'un an. L'ennui de se voir tourmenté par les fréquens déménagemens de Vlerick, qui était tantôt à Tournay et tantôt ailleurs, pour éviter les troubles de la guerre, le détermina à retourner chez lui, où il se livra entièrement à la poésie pendant quelque temps. Ce fut précisément pour lui, comme pour notre Dufrénoy, que la poésie et la peinture furent sœurs. Il composa des tragédies et des comédies qui furent jouées avec applaudissemens; il en peignait lui-même les décorations; il fit des tableaux d'église, et quelques autres. Après avoir composé cinq ou six pièces de théâtre, il obtint de son père la permission de voyager, et partit en 1574. Il vit dans toutes les villes de sa route les artistes et leurs productions; il arriva à Rome où il resta trois ans; il y travailla beaucoup, tant à fresque qu'à l'huile, et fit plusieurs paysages pour des cardinaux et autres seigneurs. Le Pape lui donna par distinction la permission de porter l'épée. Etant étroitement lié avec Spranger, leur bonne conduite et leur talent les firent considérer. C'est dans ce temps que l'on trouva aux environs de Rome, en fouillant la terre, quelques débris de temples et de statues antiques. Van Mander était continuellement occupé à dessiner ces restes précieux. Si personne n'en a fait plus d'études, il est aussi le premier qui ait peint des *grotesques*.

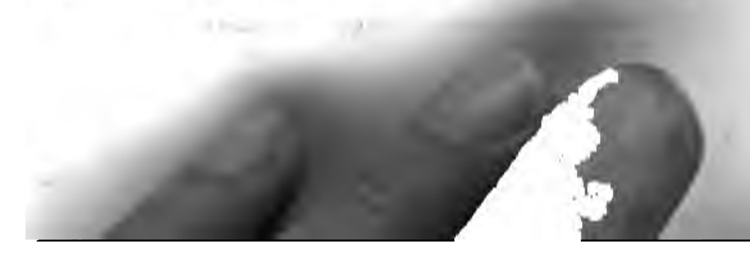
Il fit dans la petite ville de Terni, en Italie, un tableau représentant le Massacre de la Saint-Barthélemy; on y voit jeter par les fenêtres le corps de l'amiral Coligni. Il passait son temps avec des artistes italiens et fut particulièrement lié avec Gaspard de Puglia, élève de Grantisco. Rien ne lui est échappé de l'antique; il copia tout et travailla continuellement jusqu'en 1577, qu'il quitta l'Italie pour retourner dans sa patrie. Il s'arrêta quelque temps à Bâle en Suisse, où il fit plusieurs tableaux fort estimés, selon le rapport de Spranger, qui l'engagea à quitter cette ville et aller à Vienne pour travailler aux arcs-de-triomphe avec Jean Mondt. Malgré tout ce que ces artistes purent faire pour l'engager au service de l'empereur, il se sépara d'eux, enrichi des études qu'il avait faites à Rome et ailleurs, et retourna chez lui, où il fut reçu avec autant de joie de ses parens que de ses compatriotes, qui furent au-devant de lui. Dès qu'il fut arrivé, il fit un tableau d'Adam et Ève dans le Paradis terrestre : les deux figures étaient bien dessinées et bien coloriées; le paysage et les animaux, tout était également bien rendu. Ce tableau fut suivi d'un autre représentant le Déluge. Ce sujet frappa tout le monde par les expressions de douleur et de désespoir qu'il avait répandus dans cette composition. Continuel-

lement occupé dans la maison de son père, soit à lire, soit à peindre, il goûta les plaisirs de l'étude et de la tranquillité. Il épousa dans ce temps une jeune fille fort jolie, âgée de 18 ans, et bientôt après ils se trouvèrent obligés de sortir du pays, qui était désolé par les gens de guerre; il y perdit non-seulement son bien, mais il fut volé et dépouillé, ainsi que sa femme et un enfant. En fuyant, ils furent à Bruges à pied, non sans danger d'être massacrés sur la route par les détachemens. Il était sorti de chez lui avec plusieurs chariots chargés de meubles pour sauver les restes de sa fortune; il fut rencontré par un parti qui ôta la vie à ses domestiques et qui l'attacha lui-même à un arbre la corde au cou. Dans cette triste situation, prêt à expirer, il vit passer un officier qu'il crut reconnaître; il lui parla italien et lui demanda du secours; l'officier, étonné de de l'entendre, attaqua avec sa suite ceux qui voulaient étrangler ce malheureux, et le tira de leurs mains.

Van Mander se fit connaître à son libérateur, qu'il avait vu particulièrement à Rome et qui avait été de ses amis. Il tenta vainement à lui faire rendre ce qui lui avait été pris; tout ce que put faire l'officier fut de le conduire en lieu de sûreté.

Arrivé à Bruges, dénué de tout, sans avoir perdu sa gaîté naturelle, il fit des vers sur son état et se mit à peindre avec beaucoup de courage. Après s'être procuré, par son travail assidu, d'autres hardes et d'autres meubles, et ayant amassé une somme pour voyager, il quitta cette ville menacée par les ennemis et par la peste, et il s'embarqua avec sa femme et ses enfans pour la Hollande. Il s'établit à Harlem, où il fut surchargé d'ouvrages, tant pour la peinture que pour le dessin. Il fit connaissance avec Goltzius et Cornille; ils établirent entre eux une académie; van Mander y sut introduire le goût italien. On peut s'apercevoir du nouveau goût de Goltzius dans ses métamorphoses d'Ovide. Van Mander fit quelques tableaux en camaïeu fort estimés, la Passion de notre Seigneur, en douze tableaux, une Fête flamande et saint Jean prêchant dans le désert; David et Abigaïl, Jephté, et beaucoup d'autres sujets. On estime entre ses plus beaux le Seigneur portant sa croix, l'Adoration des Mages, Jacob, etc. Il a peint plusieurs beaux paysages; ses arbres sont d'un assez bon choix, la couleur en est bonne, ainsi que celle de ses figures; il composait avec esprit, mais il devint sur la fin un peu maniéré dans quelques-unes de ses compositions.

Le nombre de ses tableaux est considérable, indépendamment



de la quantité de dessins qu'il fit pour le sieur Spirinx, tapissier, qui tous ont été exécutés. Sa poésie et ses ouvrages en prose contiennent plusieurs volumes.

Outre *la Vie des Peintres anciens, Italiens et Flamands*, qu'il a écrite jusqu'en 1604, on a de lui une explication de la fable et des comédies. Toutes ces productions ont fait regarder cet artiste comme un des plus grands hommes de son siècle.

Il alla, en 1604, demeurer à Amsterdam, où deux ans après il tomba malade. Sa maladie, d'abord légère, devint dangereuse par l'ignorance du médecin en qui il avait trop de confiance. Ce charlatan traita l'inquiétude de ses amis de folie, et sa mort justifia trop leur défiance. Il mourut entre les bras de son ami Rauwaert, le 11 mai 1606 (1), et laissa sa veuve avec sept enfans. L'aîné Charles a suivi de près les traces de son père, et a acquis de la réputation à Delft, où il s'était établi, et selon Sandrart, à la cour de Danemarck.

Van Mander a fait de bons élèves; parmi les premiers sont Jacques de Molhero, Jacques Maertens, Cornille Enghelsen, François Hals, Everard Krins, Henry Gerrets, Indien, et François Venant, sans ceux qui nous sont inconnus. Les talens du maître se sont perpétués dans ses élèves. Les jugemens qu'il porte des peintres dont il a écrit la vie sont des monumens précieux du goût de son siècle et des règles sûres pour le nôtre.

CORNILLE KETEL,

Élève de Blocklandt.

Ketel naquit en la ville de Gouda, en 1548. Charmé, dès l'âge de 12 ans, de tout ce qui était dessin ou peinture, il commença sous son oncle, assez bon peintre, qui l'instruisit mieux cependant des belles-lettres que de la peinture. Il entra, à 18 ans, chez Blocklandt, à Delft, où il resta un an; de là il alla à Paris; il apprit dans cette capitale que Jérôme Franck, Fransen de Mayer, et Denis d'Utrecht travaillaient ensemble au château de Fontainebleau; il alla les joindre; il fut reçu parmi eux et se mit à peindre. Ses progrès étonnèrent ses compatriotes; la cour étant venue à Fontainebleau, il reçut ordre de tout quitter. Il revint à Paris, où il resta très-peu, le roi

(1) Sandrart se trompe lorsqu'il dit que van Mander est mort en 1607.

ayant ordonné aux sujets du roi d'Espagne et aux autres réfugiés de sortir du royaume. Il retourna dans sa patrie avec l'intention de revenir en France aussitôt que les troubles auraient cessé.

Il resta près de six ans à Gouda, où, se voyant peu occupé par le malheur des guerres qui accablaient les provinces, il s'embarqua pour Londres : il y fut bien reçu par un sculpteur-architecte, ami de son oncle ; il porta avec lui quelques tableaux de sa façon qui furent fort recherchés ; il fut bientôt surchargé d'ouvrages, et fut particulièrement occupé à faire le portrait. En 1578, Ketel peignit la reine, le comte d'Oxford, et les principaux seigneurs et dames de la cour et leurs enfans, souvent en pied, et toujours de grandeur naturelle. Il fit un grand tableau représentant la Force domptée par la Sagesse, qui fut donné par le propriétaire à M. Christophe Hatten (depuis mort chancelier).

En 1581, il retourna à Amsterdam, où il continua de peindre le portrait. Il fit une compagnie d'arquebusiers entière, tous en pied, avec leurs armes et leur capitaine Herman Rodenborgh Beths à leur tête; il s'y est peint lui-même de profil : ce tableau est non-seulement beau par la vérité et la ressemblance, mais les étoffes différentes en sont bien imitées, et l'ordonnance en est fort riche ; il fut placé dans la galerie du Mail. En 1589, il entreprit ensuite un autre tableau à-peu-près dans le même goût, pour la compagnie de Saint-Sébastien. On y voit aussi leur capitaine Didier Rosencrans : celui-ci ne céda en rien au premier ; quoique le nombre des portraits soit considérable, ce tableau n'est ni confus ni froid (défaut ordinaire de ces sortes de compositions).

Sous les figures de notre Seigneur et les douze Apôtres, nous avons de lui les portraits des artistes et amateurs de son siècle, entre lesquels celui de Henry de Keyser tient le premier rang.

Mais voici une manière de peindre dont il n'y a point d'exemple dans les fastes de la peinture. En 1599, il se mit à peindre avec les doigts, sans pinceaux, et commença par son portrait. Il en fit plusieurs dans ce genre avec un succès extraordinaire ; ils étaient parfaitement coloriés et d'une pureté étonnante. Il fit pour le sieur Henry van Os, d'Amsterdam, un Démocrite et un Héraclite ; le premier était son portrait, et l'autre celui de M. Morosini ; apparemment que ce M. Morosini, digne de porter son nom, ressemblait au triste Héraclite. Le duc de Nemours qui peignait lui-même, surpris d'admiration, acheta de lui cet Héraclite. Notre peintre fit d'autres prodiges plus singuliers encore ; les doigts de sa main gauche et de

ses pieds lui tenaient lieu de brosse et de pinceau, dont il faisait rarement usage.

Il faisait en grand et en petit l'histoire, le portrait, l'architecture, etc.; il modelait en terre et en cire. Comme il était poète, il a souvent orné ses tableaux d'emblêmes et d'inscriptions. Il disait qu'il s'était mis à peindre sans pinceaux, pour montrer que tout servait d'outil avec le secours du génie : cette remarque est juste, cependant il a eu plus d'admirateurs que d'imitateurs; aucun de ses élèves n'a suivi sa nouvelle méthode.

Dès qu'on peut mieux peindre avec le pinceau qu'avec ses pieds et ses mains, pourquoi abandonner un usage plus facile et plus sûr? Le but d'un artiste étant de faire le mieux qu'il est possible, on doit préférer la manière de bien faire facilement à celle de mal faire difficilement; voilà pourquoi les poètes ont renoncé aux sonnets, aux acrostiches et aux bouts rimés; de beaux vers, dans une mesure libre, sont au-dessus de ceux qui n'ont d'autre mérite que la difficulté.

On ne lui connaît d'autre élève qu'Isaac Oseryn, de Copenhague, qui resta trois ans chez lui, et qui de là fut à Venise et à Rome. Il mourut fort jeune au service du roi de Danemarck, n'ayant pas même eu le temps de finir le portrait de ce prince. On voit, par les estampes gravées d'après Ketel, que ses ouvrages sont remplis d'esprit, et qu'un meilleur goût de dessin aurait rendu ses tableaux plus dignes d'être recherchés. Il vivait encore en 1600, lorsque van Mander a écrit sa vie.

PIERRE DE WITTE.

Les différens pays où les artistes s'établissent font que souvent on change leur nom et le lieu de leur naissance. M. de Piles, nommé Pierre de Witte, Candito, parce que ses estampes sont marquées sous ce nom; il le dit né à Munich; il est vrai qu'il y a demeuré long-temps, et l'on croit même qu'il y est mort; mais il est certain qu'il naquit à Bruges, en Flandre, vers l'an 1548. Il peignait également bien à fresque et à l'huile, et il avait un talent de bien modeler en terre. Il a beaucoup travaillé avec Vasari, dans le palais du Pape. Il fit à Florence, pour le grand-duc, plusieurs patrons de tapisseries et quelques autres ouvrages. Le duc de Bavière le prit à son service. Sadler et quelques autres ont gravé d'après ses tableaux.

CORNILLE DE WITTE.

Il était frère du précédent, et fut reçu officier dans la garde de l'électeur de Bavière ; quoiqu'il se fût avisé tard de manier le pinceau, il fit assez bien le paysage.

HENRY VAN STÉENWYCK,

Elève de Jean de Vries.

1550.

Henry naquit à Stéenwyck, environ l'an 1550 ; son maître Jean de Vries, qui excellait dans la perspective, rendit son élève habile dans la même sience. Stéenwick s'appliqua donc particulièrement à l'architecture ; il débuta par quelques petits tableaux, et cet essai fut un coup de maître. De Vries publia partout les talens de son élève, qui vendit fort cher ses tableaux. Il croyait jouir tranquillement de sa réputation, lorsque la guerre vint désoler son pays. Après avoir erré long-temps, il se fixa à Francfort sur le Mein. Là, dans la crainte de le perdre, on lui proposa un établissement avantageux. Il y trouva le loisir de se perfectionner : il vécut aimé et estimé pour ses talens, et mourut fort regretté, en 1604. Il laissa un fils habile peintre et deux élèves distingués, les Néefs père et fils.

A Paris, chez M. le comte de Vence, on voit l'intérieur d'une église peint par Henry Stéenwyck, en 1604.

VENCESLAUS KOEBERGER,

Elève de Martin de Vos.

Quoiqu'il soit natif d'Anvers, on n'a pu découvrir le temps de sa naissance. Martin de Vos lui enseigna la peinture ; son génie et sa conduite plurent à son maître, qui ne négligea rien pour l'avancer. Il resta quelques années à se former dans cette école. Amoureux de la fille de Vos, il fit tout ce qu'il put pour l'obtenir ; son indifférence pour lui le détermina à voyager pour oublier sa passion et chercher à dissiper sa mélancolie.

Arrivé à Rome, il étudia les beautés répandues dans son enceinte et aux environs ; il fut de là à Naples et se rendit chez un peintre flamand, appelé Franco, qui avait une grande réputation. A peine fut-il entré, que la fille de Franco (qui passait pour la plus belle de Naples) fit sur lui la même impression que celle de de Vos. Il fut plus heureux dans son amour ; estimé du père, aimé de la fille, il l'épousa.

Ce lien l'arrêta plus long-temps en Italie, mais sa réputation se répandit en tous lieux : la Flandre vit avec chagrin l'éloignement de cet artiste ; ceux d'Anvers lui écrivirent plusieurs fois pour l'engager à revenir, et lui ordonnèrent un tableau pour la confrérie de Saint-Sébastien. Il différa son retour et fit le tableau qui représentait le patron de cette compagnie et le leur envoya. Dès qu'il fut placé, les peintres, les amateurs d'Anvers et des environs vinrent en foule pour le voir ; tous l'admirèrent et le louèrent. Le beau irrite souvent ceux mêmes qui l'admirent. On vit quelques jours après deux têtes de femmes, qui étaient peintes sur le devant, coupées et emportées. Les recherches qu'on en fit furent sans effet ; on n'a jamais pu découvrir l'auteur de ce dommage. La difficulté de le réparer obligea de renvoyer le tableau à Naples, à Koeberger, qui le raccommoda au point qu'on ne s'aperçut pas de l'outrage que l'on avait fait à ce tableau : il est dans l'église de Notre-Dame d'Anvers ; on ne cesse d'en admirer toutes les parties; le dessin, le coloris et la disposition du tout ensemble. Koeberger, toujours persécuté pour son retour, quitta l'Italie et arriva à Anvers; il fut de là s'établir à Bruxelles, et fut nommé peintre de l'archiduc Albert d'Autriche, qui l'estima de plus en plus, non-seulement pour ses talens de grand peintre, mais pour son habileté dans la poésie et dans les recherches de l'antiquité. Un peintre ainsi qu'un poète, pour exceller dans leur art, doivent savoir plus que leur art même.

Nicolas-Claude-Fabri Peïresc, si célèbre parmi les antiquaires, vint à Bruxelles pour s'entretenir avec Koeberger. Ce dernier lui montra son cabinet de curiosités et surtout son beau médailler contenant une suite depuis Jules-César. Il apprit à Peïresc que ce que l'on prend ordinairement pour une pièce de monnaie n'est souvent qu'une médaille qui désigne les événemens du règne de chaque prince. Peïresc, très-satisfait des entretiens du peintre, en profita. Il régna depuis entre eux une étroite liaison ; tous les grands hommes sont faits pour être amis.

Koeberger excellait en architecture ; rien ne lui paraissait difficile ; ce génie heureux ne trouva pas plus de bornes dans ses études que dans ses succès. L'archiduc lui donna la conduite des fontaines et des autres embellissemens du château de Tervure, proche Bruxelles ; il y a surpassé l'attente de ceux qui connaissaient son génie.

Il bâtit l'église de Notre-Dame de Montaigu dans la forme de Saint-Pierre de Rome et quelques autres, sans les chapelles qu'on voit sur ses dessins ; il les orna de ses tableaux.

ADRIEN CRABETH,

Élève de Jean Swart.

Crabeth était élève de Jean Swart. Il fut admiré dans son temps pour sa grande disposition ; encore jeune, il surpassa son maître. Il vint en France avec le projet d'aller à Rome, mais il fut arrêté pour quelques ouvrages dans la ville d'Autun. Il y mourut au grand regret des amateurs. Ce qu'il faisait était surprenant, n'ayant jamais vu Rome.

MATHIEU ET PAUL BRIL,

Elèves de Daniel Wortelmans.

Ces deux frères naquirent dans la ville d'Anvers ; Mathieu, en 1550, et Paul, selon van Mander, en 1556. Mathieu alla de bonne heure à Rome, où il fut employé au palais du Pape, dans les galeries et dans les salons. On y voit de lui de beaux paysages à fresque. Il mourut dans cette capitale en 1588, âgé de 34 ans.

Paul apprenait à peindre chez Daniel Wortelmans ; ce dernier quoique médiocre dans son art, ne laissa pas d'avancer son élève, qui, à l'âge de quatorze ans, fut employé à peindre des clavecins à gouache. Il quitta Anvers pour aller à Breda, où il resta quelque temps ; de retour chez lui, sur la réputation que son frère avait à Rome, il forma le dessein d'aller le joindre ; obligé de cacher son départ à ses parents, il partit sans faire d'adieux ; il traversa la France, et demeura quelque temps à Lyon ; de là il fut à Rome, où il trouva son frère occupé au Vatican, sous le pon-

tificat de Grégoire XIII. Il devint élève de Mathieu, et quoique médiocre dans sa jeunesse, il surpassa depuis son aîné; après sa mort, il fut chargé des ouvrages qui leur étaient destinés à tous deux, et il eut la pension de son frère.

Ses principaux ouvrages sont presque tous topographiques. Dans le salon d'été du Pape, il avait représenté en six tableaux les six couvens principaux du domaine de Sa Sainteté; il en choisit les situations les plus agréables et les peignit d'après nature.

Il fit des paysages pour orner un salon chez le cardinal Mathieu, et pour le frère de son éminence, Asdrubal Mathieu, et six autres paysages représentant six châteaux de ce cardinal, et leurs environs; tous ceux-ci sont peints à l'huile.

Il a orné plusieurs églises de ses ouvrages; celles des Jésuites et des Théatins. Son principal tableau est dans le salon nouveau du Pape; il est peint à fresque, il a 68 pieds de long et est fort élevé; le paysage est d'une grande beauté, les figures représentent saint Clément attaché à une ancre et précipité dans l'eau, et dans le haut, une gloire avec des anges.

Outre ces grands ouvrages, il a peint beaucoup de tableaux de chevalet en petit, souvent sur cuivre; ils sont fort recherchés. Ses figures sont spirituelles et bien dessinées. Il fortifia sa manière sur celle du Titien. Ses tableaux ont beaucoup de force, quoiqu'un peu verts. Son paysage a des lointains admirables; une touche légère termine les masses des arbres qu'il plaçait avec choix.

Le tableau de Campo-Vaccino est de son meilleur temps; il appartenait au sieur Henry van Os, et se trouve présentement dans le cabinet du roi de France, qui possède encore douze tableaux de ce peintre, dont voici la liste : Diane et Calisto, Pan et Sirinx, des Paysans dépouillés par des voleurs, une Chasse au Cerf, autre Chasse, une Tempête vue d'un port de mer, Rebecca, Orphée entouré d'animaux, une Dryade jouant du tambour, saint Jérôme dans le désert, saint Jean et son agneau, un paysage où sont des Pêcheurs, un autre avec des Moutons et une Fuite en Égypte.

On a de lui, au Palais-Royal, une Sainte Famille, un paysage avec des chèvres, une Chasse aux Canards, une Marine et une danse de Nymphes et d'Enfans avec des Satyres.

Il a peint, dans la galerie du duc de Florence, un paysage sur marbre; chez l'électeur Palatin, un paysage avec figures.

On voit du même peintre, à Paris, chez M. le comte de Vence,

un Port de Mer avec figures ; chez M. le marquis de Lassay, trois paysages, avec des figures peintes par le cavalier Josepin ; chez M. le comte de Choiseul, deux paysages, avec des figures par Rottenhamer ; chez M. Blondel de Cagny, quatre paysages avec figures, un de ceux-là représente la cascade de Tivoli ; chez M. Pasquier, député du commerce pour la ville de Rouen, un paysage avec deux groupes de figures, un de Carrache et l'autre de Bologue l'aîné ; chez M. de Julienne, deux tableaux de deux pieds et demi sur dix-huit pouces de haut, dont l'un est une Foire ou un marché, avec une rivière chargée de bateaux et beaucoup de figures ; l'autre est un Parc avec des figures et des animaux. On voit chez cet habile connaisseur trois autres tableaux du même, avec paysage, architecture et figures. M. Lenoir a de ce peintre deux pendans de deux pieds quatre pouces sur un pied dix pouces de haut : l'un est un Berger qui fait sortir d'une étable un troupeau de chèvres ; le paysage du fond est très-beau ; trois figures sont sur le devant avec un morceau d'architecture ; des maisons et des villageois ornent le second plan. L'autre tableau est un paysage ; on y voit les disciples d'Emaüs et des bergers qui font paître leurs troupeaux ; les figures et les animaux sont de Carrache ; le paysage est du meilleur temps de P. Bril. M. Lempereur en possède un très-beau paysage, avec des chutes d'eau et des rochers qui produisent des effets surprenans ; des Satyres y occupent le premier plan ; ce tableau a trois pieds de large sur deux et demi de haut.

Les élèves qui ont le plus suivi la manière de ce maître, sont Balthazard Louvers et Guillaume Nieulant, d'Anvers ; ce dernier a gravé plusieurs morceaux d'après P. Bril, ainsi que Sadler, etc.

Paul est mort à Rome, en 1626, âgé de 70 ans.

FRANÇOIS MENTON,

Élève de Franc-Flore.

Menton naquit à Alcmaer, et fut élève de Franc-Flore : il devint lui-même un maître habile. Il avait beaucoup d'esprit ; toutes ses compositions sont marquées au bon coin. Il dessinait et peignait bien. Il s'enrichit à faire le portrait. Il gravait avec goût et finesse.

sa réputation lui procura un grand nombre d'élèves. On ne sait pas le temps de sa mort, mais il vivait encore en 1604.

ARNOLD PIETERS.

Il était frère de Pierre Pieters. Quoique très-capable de peindre l'histoire, il s'appliqua au portrait et passa pour un grand peintre en ce genre. Van Mander dit qu'en 1604 il était à-peu-près âgé de 54 ans.

LOUIS TOEPUT.

La ville de Malines se glorifie d'avoir donné le jour à ce peintre; on ne sait rien de particulier de lui, si ce n'est qu'il demeurait à Venise, et que l'on a vu de lui des Foires, des Marchés et des Cuisines, le tout bien peint et bien dessiné. Le paysage, qu'il traitait avec une belle touche et une couleur chaude, lui a donné beaucoup de réputation. Il demeurait à Derviso, près de Venise. Il passa aussi pour un des meilleurs poètes de son temps. Il vivait encore en 1604.

JOSEPH DE BEER,

Élève de Franc-Flore.

De Beer naquit à Utrecht; Franc-Flore fut son maître. S'étant rendu habile dans son art, il passa quelque temps à l'évêché de Tournay, et de retour dans sa patrie, il y mourut.

PIERRE STEEVENS.

Steevens naquit à Malines; il était, du temps de van Mander, au service de l'empereur, en qualité de peintre de la cour. Il demeurait à Prague. Il fut grand peintre d'histoire et savant dessinateur.

GASPARD HEUVICK.

Heuvick naquit à Oudenarde, environ l'an 1550 ; on connaît fort peu de ses ouvrages, excepté en Italie, où l'on croit qu'il est mort. Heuvick demeura quelque temps chez Coste, peintre du duc de Mantoue ; il se retira dans la Pouille, chez l'évêque de Bari, où il fit plusieurs grands ouvrages ; mais il augmenta sa fortune en Italie, dans le commerce de blé qu'il fit pendant une année de disette. Van Mander loue fort son talent.

HERDER.

Herder fut contemporain de Carle van Mander. Cet écrivain le vit à Rome ; il vante beaucoup les ouvrages d'Herder, qui mourut à Groningue, sa patrie.

CORNILLE FLORIS.

Floris, natif d'Anvers, fils de Cornille Floris, vivait en 1604. Il avait la réputation de bon peintre et de bon sculpteur. On voit encore beaucoup de ses ouvrages ; on ignore le temps de sa mort.

KRISTIAEN (OU CHRESTIEN) JEAN VAN BIESELINGHEN.

Van Bieselinghen, contemporain de Nieulant, était né à Delft ; on ignore l'année de sa naissance. Il passait déjà pour bon peintre en 1584. On dit que, malgré la défense des États-Généraux, qui ne voulaient point qu'on peignît Guillaume Ier, prince d'Orange, qui fut tué par Balthazard Guerards, de peur que son portrait ne tombât entre les mains des ennemis et ne fût insulté, van Bieselinghen ayant vu ce prince infortuné dans son cercueil, il se ressouvint si bien de ses traits, qu'il le dessina parfaitement. Guerit Pot préféra ce portrait à tous ceux qu'on avait faits du prince d'Orange,

et s'en servit pour faire son grand tableau qu'on a placé, en 1620, dans la maison de ville de Delft. Van Bieselinghen dessina dans la prison le meurtrier du prince, et ce portrait en dessin a été vu depuis, à Dort, dans le cabinet de David Flud.

Van Bieselinghen, sa femme et ses deux enfans, ayant conduit quelques amis qui s'embarquaient pour l'Espagne, ils montèrent avec eux dans le vaisseau. Le vin, qui augmente quelquefois l'amitié, donna à notre artiste un si grand regret de quitter ses amis, qu'ils le déterminèrent à quitter sa patrie; il passa avec eux en Espagne, où le roi, prévenu de son mérite, le nomma son peintre. Il y resta jusqu'à la mort de sa femme, et il retourna ensuite en Hollande; il se remaria, et fut demeurer à Middelbourg, en Zélande, où il mourut, âgé de 42 ans.

GUALDORP GORTZIUS,

DIT GELDORP,

Élève de François Porbus.

1553.

Gualdorp naquit à Louvain, en Brabant, en 1553. A l'âge de 17 ou de 18 ans, il quitta cette ville pour aller à Anvers chercher d'autres maîtres, et entra chez François Franck d'Herentals, qui mourut peu de temps après; il fut depuis élève de François Porbus. Sous cet habile imitateur de la nature, il eut la réputation d'un des meilleurs de son temps. Il ne sortit de chez Porbus que pour entrer au service du duc de Terra-Nova, avec lequel il fut s'établir à Cologne. Le portrait n'est pas le seul talent qui l'ait fait admirer; il peignait également l'histoire. On voyait chez le sieur Jean Meerman, à Cologne, une Diane; chez le sieur Jaback, une Suzanne, une tête de Christ et celle de la Vierge; ces deux têtes sont estimées par quelques connaisseurs, autant que celles du Guide; Crispin Depas les a gravées.

Georges Haeck a conservé de Gualdorp un Évangéliste d'une grande beauté. Ceux qui ont le plus chéri les talens de ce peintre sont deux artistes de la même ville, François Franck et Jacques Mollin.

Le sieur Gortsen, de Hambourg, possédait encore de lui un tableau d'une belle composition, représentant Esther et Assuérus.

Le nombre des tableaux de Gualdorp, et principalement de ses portraits, est considérable. Il était, en 1604, dans une grande réputation. On ne sait rien de lui depuis.

HANS (OU JEAN) SOENS,

Élève de Gilles Mostaert.

Soens naquit à Bois-le-Duc, vers l'année 1553. Il vint fort jeune à Anvers, chez Jacques Boon, et de là chez Gilles Mostaert. Il fit de grands progrès dans la manière de ce peintre, qu'il n'a point quittée; mais dans la suite il devint un des plus habiles paysagistes de Flandre. Chez Henri Louvers, à Amsterdam, on a vu de ses premiers ouvrages égaler ceux des grands maîtres. Il peignait également en grand et en petit. On estime de lui plusieurs petits tableaux d'un beau fini et peints sur cuivre. Il quitta son pays pour aller à Rome, où ses ouvrages furent fort recherchés. On voit beaucoup de ses petits tableaux qui furent achetés fort cher.

Il fut employé, dans le palais du Pape, à peindre de très-grands paysages à fresque dans les frises. Sa manière est prompte et pleine de feu; une belle entente de couleurs fait sentir la dégradation de ses plans. Ses ouvrages effacent ceux qui se trouvent placés auprès des siens.

Il touchait, dans ses petits tableaux, les figures avec beaucoup d'esprit. Il passa au service du duc de Parme, et l'on croit qu'il y resta jusqu'au temps de sa mort qui est inconnue. On ne sait pas non plus s'il a fait des élèves.

DIRCK OU THIERRY PIETERS.

1555.

C'était le troisième fils de Pierre Aertsen. Il s'établit à Fontainebleau, où il fut assassiné.

L'aîné des trois frères laissa un fils qui fut bon peintre. Il approche beaucoup de la manière et de la force de son père.

JEAN VAN ACHEN,

Élève de Georges ou Jerrigh.

1556.

Van Achen naquit en 1556, dans la ville de Cologne, de parens aisés, qui l'envoyèrent fort jeune à l'école. La plume lui servait autant à dessiner qu'à écrire, mais ce qui étonna les artistes, ce fut le portrait très-ressemblant qu'il fit d'une duchesse qui passa par la ville. Il était pour lors âgé de dix à onze ans ; on conseilla à son père d'en faire un peintre ; ce qu'il fit ; et après avoir passé quelque temps chez un maître médiocre, il fut placé chez Georges ou Jerrigh, qui peignait fort bien le portrait. En six années, van Achen devint bon peintre ; il excellait à peindre une tête d'après nature. Il s'appliqua depuis à dessiner d'après les ouvrages de Spranger.

Agé de vingt-deux ans, il voyagea en Italie, et fut adressé à Venise chez un peintre flamand nommé Gaspard Reims ; celui-ci lui demanda d'où il était, et sur le seul nom d'Allemand, sans voir ses ouvrages, il le jugea très-médiocre ; il l'envoya chez un Italien appelé Moretti, peintre de nom, qui attirait chez lui les pauvres artistes, parce qu'il brocantait leurs ouvrages. Van Achen fit quelques copies qui plurent beaucoup ; mais n'ayant pas perdu de vue la façon dont Gaspard l'avait reçu, il résolut de se peindre dans un miroir, et se représenta riant. Il avait mis tout son art à peindre cette tête ; il l'envoya à Gaspard Reims, qui avoua n'avoir jamais rien vu de plus beau ; il vint s'excuser de son imprudence, et prit van Achen chez lui : il a toute sa vie conservé ce portrait, qui fut admiré de tous les connaisseurs.

Van Achen quitta Venise et fut à Rome. Son premier ouvrage dans cette grande ville fut la Naissance du Seigneur pour l'église des Jésuites : ce tableau était peint à l'huile sur une plaque d'étain ou de plomb ; il fut destiné pour une de leurs chapelles. Ce peintre fit encore son portrait ; il tient en riant une coupe de vin ; on voit près de lui une femme fort connue qui jouait du luth, nommée Madona Venusta. On regarde ce tableau comme le plus beau qu'il ait fait. De Rome il alla à Florence, et fit le portrait de Madona Laura, qui excellait en poésie.

Il retourna à Venise, où il a fait une quantité de tableaux pour un négociant de Maëstricht, entre autres notre Seigneur entre les mains des Juifs, une Danaé grande comme nature, et un Jugement de Pâris pour un négociant de Cologne : tous ces tableaux, et en partie ceux qu'il fit à la cour de Bavière, ont été gravés par R. Sadler.

Pendant son séjour à Venise, l'électeur de Bavière chargea le grand-maître de sa maison, le comte Otto Henry de Swartsenbourg, d'engager van Achen d'aller à Munich, où il peignit le tableau d'autel destiné à la chapelle du tombeau de ce prince ; il était sur bois, et les figures étaient de demi-grandeur naturelle ; le sujet représentait la découverte de la vraie Croix ; on en admira et la composition et la couleur ; son dessin est correct, et ses airs de têtes tiennent souvent du goût du Corrége.

Le duc de Bavière fut fort satisfait de ce tableau ; il lui fit faire son portrait, celui de la duchesse et des deux jeunes princes leurs enfans, de grandeur naturelle, placés tous dans le même tableau. Après avoir été bien récompensé, il reçut pour présent une chaîne d'or de 200 florins (1).

L'empereur ayant vu le portrait de Jean de Bologne, célèbre sculpteur flamand, peint par van Achen, fit demander ce peintre pendant quatre années de suite, sans avoir pu réussir à l'attirer ; à la fin il lui envoya un seigneur de distinction pour l'engager à aller à Prague où était la cour. Van Achen y fut, et commença par un tableau représentant Vénus et Adonis ; sa nouvelle manière de peindre et de disposer ses figures, ses airs de têtes pleins de grâces, plurent infiniment à ce prince. On ne sait point le motif qui l'engagea à quitter l'empereur pour retourner à Munich, où il fit pour les Jésuites un saint Sébastien fort estimé, et depuis gravé par Jean Muller, d'Amsterdam.

Il fit dans ce temps les portraits de MM. Fouckers, d'Ausbourg ; il épousa la fille du célèbre Lasso, l'Orphée de son temps, et retourna à Prague une seconde fois, à la demande de l'empereur, qui conçut pour lui une estime particulière. Tous les palais sont ornés de ses ouvrages. On voyait de lui à Amsterdam un beau tableau, avec plusieurs figures grandes comme nature : la principale est une femme représentant la Paix ; les Arts l'environnent : ce sujet, d'une composition noble, est parfaitement peint.

(1) Environ 400 livres de France.

Van Achen mourut au service de l'empereur, fort regretté de son maître, et surtout des artistes. Jamais il ne parla mal de personne et ne fut plus content que lorsqu'il put obliger.

L'électeur Palatin possède un tableau de van Achen : il représente notre Seigneur dans son tombeau.

OCTAVIO VAN VÉEN OU OTTO-VENIUS.

Les grands talens de ce peintre l'ont fait admirer. La Flandre lui doit l'intelligence du clair-obscur, dont il avait donné les règles et les principes; il y a, un des premiers, introduit le bon goût; c'était ce qu'on devait attendre du maître du célèbre Rubens.

Otto-Venius naquit à Leyden en 1556, d'une famille distinguée; son père était bourguemestre, et sa mère Cornelia, d'une des principales maisons d'Amsterdam. Il passa sa première jeunesse dans les écoles latines, et étudia le dessin chez Isaac Nicolas; quelques dégoûts ralentirent ses progrès. Son père l'envoya à Liége à l'âge de quinze ans; il y fut reçu avec amitié par le cardinal de Graesbek ou Groosbeck, pour lors évêque et prince de cette ville. C'est à l'amitié de ce cardinal qu'il fut redevable des moyens qu'il eut d'étudier la peinture. Il en reçut des lettres de recommandation pour le cardinal Maducio, à Rome, qui conçut pour lui l'estime due à ses talens. L'école de Fréderic Zucchero fut celle où il s'attacha entièrement, et en peu de temps il donna des marques de son habileté. Il quitta l'Italie après sept années d'étude; il vint en Allemagne et resta au service de l'empereur. Il fut à la cour de Vienne, à celle de l'électeur de Bavière, et de là chez l'électeur de Cologne; l'amour pour sa patrie l'emporta sur les honneurs et sur les pensions qu'on lui offrit. Les Pays-Bas espagnols, dont pour lors le prince de Parme était gouverneur, fixèrent Venius. Ce prince le reçut avec une singulière bonté, et ne fut pas long-temps à connaître son esprit et son génie : il l'honora du titre d'ingénieur en chef et de peintre de la cour d'Espagne; Otto-Venius remplit ces deux places avec honneur. Son mérite personnel le fit autant admirer qu'estimer des seigneurs de cette cour, et ses belles qualités leur firent même rechercher son amitié.

La mort du duc de Parme l'obligea de changer de demeure : il choisit Anvers, où il exerça son génie et son pinceau à orner les

églises et les plus beaux édifices de ses tableaux, qui y sont encore admirés aujourd'hui. La ville d'Anvers le chargea, dans le même temps, des dessins et de la direction des arcs-de-triomphe qui furent élevés à l'entrée publique de l'archiduc Albert. Ce prince fut surpris de l'ordonnance ingénieuse qui régnait dans ces décorations ; Venius reçut de lui des marques utiles de protection. Il l'appela à Bruxelles, et le fit intendant de la monnaie ; ce nouvel emploi ne l'empêcha point de peindre et d'écrire. Il fit les portraits de l'archiduc et de l'infante Isabelle, en grand, et qui furent envoyés à Jacques Ier, roi d'Angleterre.

Louis XIII, voulut attirer ce peintre à sa cour; mais les plus flatteuses promesses ne purent jamais le détacher du service de l'archiduc : il refusa même de faire quelques dessins pour les tapisseries du Louvre, et mourut à Bruxelles en 1634, âgé de 78 ans. Il laissa deux filles qui se sont fait une réputation dans la peinture : Gertrude et Cornélie. La dernière épousa depuis un riche négociant d'Anvers. Gertrude a fait de fort beaux tableaux, entre autres le portrait de son père, qui est gravé, et qui fut orné de ces vers par le savant Ericius Puteanus :

Arti suæ miraculo felix Pater
E Filiâ jam plenus œvo nascitur,
Victurus omni, clarus atavis Batavis
Pictor, poeta, philosophus, castrensium
Callens mathematum, orbita dii ingeni
Per alta vectus rerum, et ima, et intima
Scientiarum, docta vœna Vœnius.

Le chevalier Bullart, qui a écrit la vie d'Otto-Venius, fait son éloge et lui donne le nom d'historien et de poète : il cite un grand nombre de ses ouvrages, l'histoire de la guerre des Bataves contre Claudius Civilis et Cerialis, tirée des quatrième et cinquième livres de Cornelius Tacite. Cet ouvrage est enrichi de quarante estampes; les emblêmes d'Horace, avec des observations latines, françaises, italiennes et flamandes. La vie de saint Thomas d'Aquin, ornée de trente-deux planches, plusieurs emblêmes sur l'amour divin et profane : il dédia ce dernier ouvrage à l'infante Isabelle, qui, touchée de sa beauté, engagea Venius à faire les emblêmes de l'amour divin, ouvrage rempli d'art et de savoir.

On a de lui d'autres ouvrages remplis d'une belle érudition, et qui ont mérité le suffrage de Lipsius.

Otto-Venius eut deux frères, Gysbert, graveur, et Pierre : ce der-

nier ne peignait que pour son plaisir; les connaisseurs ont regretté qu'il n'en eût pas fait son unique talent, tant il avait de disposition et de génie.

Les principaux ouvrages de ce peintre se conservent dans les églises de Flandre. La cathédrale d'Anvers, nous offre dans la chapelle de Saint-Nicolas, notre Seigneur au milieu des pécheurs convertis; c'est le tableau d'autel : celui de la chapelle du Saint-Sacrement représente la Cène. On voit dans la chapelle des peintres un tableau de Martin de Vos, avec deux volets, dont un est peint par Venius. Le tableau du grand-autel de la paroisse de Saint-André, représentant le martyre de ce saint, est de la même main, ainsi que le tableau de la Madelaine aux pieds de notre Seigneur, chez Simon le Pharisien; mais ce dernier morceau est à Bergues, dans le réfectoire de l'abbaye de Saint-Vinox.

JEAN DE WAEL.

1557.

De Wael, élève de François Franck, mérita de la considération dans son art : il était né à Anvers, où il mourut jeune. Il fut admis dans la compagnie des peintres de la même ville.

ADAM VAN OORT,

Élève de son père.

Ceux qui ont écrit la vie des peintres ne parlent d'Adam van Oort que pour lui reprocher ses excès. Il était originaire d'Amersfort, et naquit à Anvers en 1557 : il fut élève de son père, Lambert van Oort, assez distingué dans la peinture et l'architecture, et admis parmi les peintres d'Anvers en 1547.

Adam aurait eu le génie le plus heureux, s'il avait été plus modéré dans ses passions. Il négligea les beautés de la nature, ou peut-être ne les a-t-il jamais connues. Cependant il eut une réputation considérable et fit plusieurs grands ouvrages dont il fut bien payé. Il pouvait encore, après son mariage, se rendre un des plus grands

peintres de son temps ; mais il s'éloigna de toute société : sa brutalité le rendit dangereux et insupportable, et il perdit ses amis et ses élèves (du nombre desquels était Rubens). Jacques Jordaëns fut le seul qui s'accommoda du génie de son maître, peut-être parce qu'il aimait sa fille, qu'il épousa fort jeune.

Van Oort devint maniéré et négligea la nature ; il ne regarda la peinture que comme un moyen de s'enrichir. L'amour de son art diminua à mesure qu'il s'abrutit dans la débauche : ses derniers ouvrages n'ont d'autre mérite qu'une exécution facile et une bonne couleur. Dans son bon temps, il avait composé avec plus de choix et son dessin était plus correct. Rubens disait que ce peintre aurait surpassé ses contemporains, s'il avait vu Rome et s'il avait cherché à se former dans les bons modèles. Malgré ses défauts, il fut bon artiste, et ses tableaux sont vus avec plaisir dans plusieurs églises de Flandre. Il mourut à Anvers en 1641, âgé de 84 ans.

Les principaux élèves de ce peintre furent Rubens, Jacques Jordaëns, le Franck et Henry van Balen.

HENRY GOLTZIUS,

Élève de son père Jean Goltzius.

1558.

Goltzius sortait d'une famille distinguée dans les arts. Ses grands-pères et ses oncles étaient tous sculpteurs ou peintres, ainsi que Hubert dont il a été parlé ci-devant. Il naquit au mois de février de 1558, dans le bourg de Mulbrack, près de Venloo, dans le duché de Juliers. Son père peignait bien sur verre et donna les premiers principes du dessin à son fils, en qui il avait reconnu un penchant décidé. Dès l'âge de sept ou huit ans, il traçait toutes sortes de figures sur les murailles de la maison. On a vu des dessins de cet âge qui ont surpris. Occupé à dessiner sur le verre pour son père, il ne lui était guère possible d'étudier ; il en marqua du chagrin, et s'adonna de lui-même à la gravure : ayant fait plusieurs dessins pour Coornhert, celui-ci proposa au père de le prendre avec lui pour deux ans. Le jeune Henry ne voulut point s'engager ; il étudia lui seul la gravure ; il fit de si grands progrès, que Coornhert, surpris de son talent, l'employa, non pas en écolier, mais en maître. Il l'en-

gagea, lui et sa famille, à le suivre en Hollande, et ils furent s'établir à Harlem.

Goltzius travailla pour Coornhert et pour Philippe Galle. Il épousa une veuve qui avait un fils nommé Jacques Mathan, duquel il fit dans la suite un habile graveur.

Quelques réflexions un peu tardives sur son état, sur ce qu'il se trouvait marié à l'âge de 21 ans, et dans la nécessité de renoncer au voyage d'Italie, chagrinèrent si fort Goltzius, qu'il tomba dangereusement malade. Il cracha du sang pendant trois ans, et fut abandonné des médecins; cependant, quoique faible et languissant, il se détermina à voyager pour voir l'antique, disant que, puisqu'il fallait périr, du moins il voulait avant avoir la consolation de voir les beautés de Rome.

En 1590, il s'embarqua à Amsterdam pour Hambourg, accompagné d'un domestique, et laissant chez lui ses élèves et son imprimeur. Il parcourut toutes les villes d'Allemagne, et visita partout les artistes sous le nom d'un marchand de fromages. Quelquefois son valet passait pour le maître, et sous ces déguisemens, il eut la satisfaction d'entendre parler librement de ses ouvrages, lui présent, comme s'il n'y avait point été. Le changement d'air, la fatigue changèrent son tempérament et lui rendirent la santé. Il passa par Venise, Bologne, Florence, et enfin, le 10 janvier 1591, il vint à Rome, où il resta long-temps sans vouloir être connu ; il s'y cacha sous un habillement grossier et sous le nom d'Henry Bracht. Son admiration vis-à-vis tant de merveilles suspendit presque toutes les fonctions extérieures de son âme et l'absorba ; il avait l'air d'un imbécile.

L'Italie était alors affligée par deux fléaux presque inséparables : la famine et la mortalité; il semblait que de ses sens il ne fût resté à Goltzius que celui de ses yeux : on l'a vu plus d'une fois dessiner l'antique au milieu de cadavres corrompus, sans s'en apercevoir.

Un amusement qu'il mit bien à profit dans ses heures perdues, fut de se mêler souvent avec ceux qui achetaient et vendaient des estampes. Il vit le cas particulier que l'on faisait de ses gravures, mais il entendait ce qu'on y trouvait à blâmer; il profitait et des louanges et des critiques. A la fin d'avril de la même année, il partit pour Naples, mais sans se faire connaître, avec Jean Mathissen, orfèvre, et un gentilhomme de Bruxelles, nommé Philippe van Winghen, savant antiquaire. Ils se mirent en route fort mal vêtus, dans la crainte d'être assassinés par des brigands qui infestaient ces

contrées. Etant arrivé à Villetri, van Winghen, après le souper leur montra des lettres qu'il venait de recevoir de son pays, une entre autres du savant Ortelius, qui lui marquait que Goltzius était en Italie; il désignait Goltzius par ses principaux traits, et par une brûlure qui lui avait estropié la main droite. A ce portrait, Mathissen s'écria : « Voici Goltzius, voilà bien son portrait. » Van Winghen ne put le croire. « Quoi ! ce grand homme aurait pu se cacher si long-temps parmi nous? Non, dit-il, vous n'êtes pas Goltzius. » Notre graveur eut beaucoup de plaisir de leur embarras; il tira sa main droite en riant, et dit : « Voilà la main qui doit me faire reconnaître; » il leur montra sur son linge la marque de ses estampes H. G. Ils embrassèrent avec joie ce compatriote, déjà leur ami par son caractère; ils lui firent des reproches tendres qui ne firent que resserrer davantage les nœuds de leur union.

Après avoir vu à Puzzoli les miracles de la nature, à Naples ceux de l'art, et après avoir copié le vigoureux Hercule dans le palais du vice-roi, Goltzius s'embarqua sur les galères du Pape pour étudier les mouvemens des muscles des esclaves qui rament le corps nu. Il débarqua, à cause du mauvais temps, à Gaieta, et de là fut à pied à Rome, où les jésuites et les artistes le reconnurent. Il dessina au crayon presque tous les grands hommes; il en fit autant à Venise, à Florence et en Allemagne.

Ils quittèrent Rome le troisième d'août 1491, son ami Mathissen et lui, pour retourner chez eux; ils prirent leur route par Bologne et Venise, en faisant toujours quelque séjour dans chaque ville pour y voir les artistes. Goltzius voulut revenir par l'Allemagne, et s'arrêter à Munich (où il avait ci-devant joué le rôle de valet). Il fut aussi visiter tous ceux qu'il avait vus sous cet habit; tous en rirent avec lui, excepté ceux qui, ne le connaissant pas, avaient dit du mal de ses talens; de là il fut droit chez lui. On y fut surpris du rétablissement de sa santé, mais elle ne fut pas de longue durée, soit que l'air du pays ne lui convînt point, soit chagrins domestiques, il retomba dans un état pire que jamais. Van Mander, qui a écrit sa vie, et qui l'a beaucoup connu, en attribue la cause à son assiduité. Tous les secrets de la médecine ne purent rien opérer sur lui; il fut réduit quelques années au lait de chèvre, et à la fin au lait de femme. Fatigué de tant de remèdes qui ne faisaient qu'achever d'éteindre un reste de vie, il prit la résolution de se promener beaucoup et de travailler peu; par ce moyen, il rétablit encore sa santé. Il mourut enfin à Harlem en 1617, âgé de 59 ans.

Son burin, aussi facile que son génie fécond, a beaucoup produit; personne n'a plus dessiné dans Rome en aussi peu de temps; il grava à son retour plusieurs de ses dessins : il imita tous les genres, tantôt celui d'Hemsbersck, de François Floris, de Blocklandt, de Frédéric et de Spranger; il grava, d'après ce dernier, le beau tableau du Festin des Dieux.

Piqué d'entendre dire que ses ouvrages n'approchaient pas de la beauté de ceux d'Albert Durer, il fit quelques estampes dans le goût de cet Allemand; une entre autres qui représentait la Circoncision, où il se représenta lui-même. Il eut grand soin de ne point laisser voir aucune de ses épreuves; il les laissa enfumer, et brûla la marque de son nom, et fit coller du papier sur la place. A la foire de Francfort, les connaisseurs, surpris de cette estampe qu'ils ne connaissaient point, et qu'ils crurent manquer à la suite des ouvrages d'Albert, l'achetèrent et la trouvèrent au-dessus des autres. Cet aveu divertit Goltzius qui se fit connaître et les confondit, en leur montrant la planche qu'il avait gravée : cette aventure ouvrit les yeux des amateurs sur le compte de notre illustre graveur.

On fut étonné de le voir commencer à peindre à l'âge de quarante-deux ans. Il débuta par un petit tableau sur cuivre, représentant notre Seigneur sur la croix, la sainte Vierge et saint Jean aux deux côtés : ce tableau était pur et rempli de beaucoup d'ouvrage.

Quoiqu'il ait commencé fort tard, le nombre de ses tableaux est considérable. Le cabinet de l'empereur et beaucoup d'autres conservent quantité de ses tableaux. Il avait une manière de glacer qui lui était propre, et il donnait ensuite des touches qui faisaient un grand effet. Il a fait aussi fort bien le portrait, mais on cite de lui surtout une Danaé; à côté d'elle on voit Mercure et une vieille femme : le nu est savant pour les contours, et la couleur est fort naturelle.

Il était habile à la peinture à l'huile et à la gravure; il fit des prodiges sur le verre.

On conserve de lui des espèces de dessins en forme de camaïeu qu'il dessinait à la plume sur de grandes toiles : ces dessins hachés comme la gravure font un grand effet.

Il eut plusieurs bons élèves, tels que Jacques Mathan, de Gheyn et Pierre de Jode, d'Anvers.

REMY VAN RHENI.

1560.

Van Rheni, natif de Bruxelles, fut un grand imitateur de la nature; les ouvrages qu'il fit pour Henry, comte de Wolfes, en Allemagne, de qui il était peintre pensionné en 1600, ont mérité l'estime des connaisseurs. Le château où résidait le comte Henry ayant été détruit et brûlé par les Suisses, Remy retourna à Bruxelles où il est mort.

LOUIS DE VADDER.

Vadder, aussi né à Bruxelles, était grand paysagiste; il eut soin d'observer souvent dans les campagnes le lever du soleil, écartant les vapeurs et les brouillards, et développant peu à peu les lointains. Ses tableaux sont d'une grande vérité : il a su donner la vapeur de l'air à ses ciels dans ses ouvrages; ses arbres sont de bon goût, bien touchés et agréablement réfléchis dans les ruisseaux, dont il a embelli ses paysages.

HENRY VAN BALEN,

Élève d'Adam van Oort.

Henry van Balen naquit à Anvers; il fut élève d'Adam van Oort, qu'il quitta de bonne heure pour voyager en Italie, où il fit de grands progrès d'après l'antique, et les ouvrages des derniers maîtres : il y fut très-employé, et revint à Anvers, riche d'argent et d'études.

Ses tableaux sont en assez grand nombre : il peignait et dessinait bien le nu qu'il aimait à représenter dans ses figures. Ses compositions sont grandes; il se servait de Jean Breughel pour faire ses fonds. Les deux tableaux qui lui font beaucoup d'honneur sont ceux dont Houbraken (1) fait la description; le premier représente

(1) Houbraken, peintre hollandais, a écrit la vie des peintres depuis van Mander.

le Festin des Dieux : on y voit un grand nombre de figures bien dessinées et bien coloriées; le fond de ce premier tableau est de Breughel, ainsi que celui du second, qui représente le Jugement de Pâris : les figures, peintes avec une grande harmonie de couleur, paraissent rondes et sortantes du tableau; il est sur cuivre. Ce bon peintre fut le premier maître d'un plus grand peintre que lui, d'Antoine van Dyck et de François Sneyders.

Van Balen tient sa place parmi les meilleurs peintres flamands; il composait bien, il savait donner un tour agréable à ses figures : la finesse et l'élégance se trouvent dans son dessin, et sa bonne couleur a été louée par les plus grands maîtres.

Henry van Balen et Marguerite Bries, sa femme, sont enterrés dans l'église de Saint-Jacques, à Anvers. On y voit son épitaphe qu'il a ornée de son portrait et de celui de sa femme; tous deux sont peints en forme ovale. On lit au bas :

Christo resurgenti sacr... integræ vitæ viro, pictori eximio, Henrico van Balen, cujus virtutem prudens imitabitur posteritas, penicillum mirabitur longior ætas, Margarita Bries, conjugi 17 *jul.* 1632, *denato poss. et obiit* 23, *oct. anno* 1638. *Horum, tuique, te memoren vult, benigne lector, beata spes mortalium.*

Un des plus beaux tableaux de van Balen est dans l'église de Notre-Dame d'Anvers : il représente saint Jean qui prêche dans le désert; il orne le rétable de la chapelle des menuisiers. L'épitaphe de la famille de MM. Humsen est placée contre un des piliers de cette église : la Vierge, l'Enfant-Jésus et saint Joseph occupent le milieu, et sur les volets on voit des anges qui jouent de différens instrumens; le fond est un paysage; il y a des fleurs sur le devant qui sont peintes par le Breughel de Vlour.

Les Jacobins de la même ville ont un tableau de van Balen, représentant l'Annonciation. L'église de Saint-Sauveur, à Gand, possède sept tableaux du même : le premier, l'Ange qui annonce à saint Joseph en songe l'arrivée du fils de Dieu; le second représente la Naissance de Jésus-Christ; le troisième, l'Adoration des Mages; le quatrième, la Purification au Temple; le cinquième, la Fuite en Égypte; le sixième, Jésus-Christ au milieu des Docteurs; le septième, Jésus-Christ, la Vierge et saint Joseph qui travaillent de leurs mains : ces tableaux, de moyenne grandeur, sont placés dans la chapelle de Saint-Joseph.

On voit du même, à Gand, chez M. de Schamps, deux jolis tableaux d'un grand fini.

CORNILLE CORNELIS,

Élève de Pierre le Long, le jeune.

1562.

Cornelis, natif d'Harlem, en 1562, donna dès sa plus tendre jeunesse des marques d'une grande inclination pour la peinture : il taillait avec le couteau des figures de toutes sortes de formes. Ses parens avaient quitté la ville du temps des troubles de la guerre; mais de retour chez eux, ils placèrent le jeune Cornille chez Pierre le Long, le jeune, qui avait de la réputation. L'élève se forma en peu de temps, et fut surnommé Cornille le Peintre : il a toujours conservé ce nom. Il a surpassé de beaucoup son maître. Il quitta sa patrie à l'âge de dix-sept ans, espérant de passer par la France et d'aller en Italie. Il débarqua à Rouen, et quitta bientôt cette ville à cause de la peste; il retourna en Flandre, et fut à Anvers, attiré par la réputation des grands peintres qui habitaient cette ville. Il entra chez François Porbus, et ensuite chez Gilles Coignet où il resta un an. Il corrigea sa manière de peindre qui était crue, et son pinceau devint plus moelleux et plus agréable.

Avant de retourner chez lui, il laissa à son maître un tableau où il y avait plusieurs figures de femmes nues, bien dessinées et d'un bon ton de couleur; il fit aussi un pot de fleurs si artistement touché et d'un si beau fini, que Coignet n'a jamais pu se déterminer à le vendre, tant il estimait ces fleurs peintes d'après nature. Cornille, de retour à Harlem, débuta par un grand tableau pour les Buttes des Arquebusiers; il y avait représenté les portraits des principaux de cette compagnie; ce tableau fut placé en 1583, l'année que van Mander alla s'établir dans cette ville : il fut surpris de la beauté de ce tableau, et il avoua qu'il n'aurait jamais cru trouver à Harlem un peintre de cette force.

En effet, dans ce chef-d'œuvre, outre les perfections de l'art, les couleurs sont excellentes, l'ordonnance belle, les mains d'un beau dessin, les expressions nobles; ce ne sont cependant que des portraits, mais tracés par le génie propre aux tableaux d'histoire. Comme un poète peut immortaliser sa plume par des éloges particuliers, un peintre peut éterniser son pinceau par des portraits; l'un et l'autre doivent intéresser autant le public que ceux qu'il

représente. Comme notre artiste n'avait point vu l'antique, il en amassa des plâtres ou autres précieux modèles sur lesquels il se forma le goût. La nature était fidèlement imitée dans ses ouvrages; son goût de dessin n'est nullement maniéré.

Il fit un grand tableau en long représentant le Déluge, pour le comte de Leicester; il répéta le même sujet pour le sieur Ferreris, à Leyden. Le nu, les différens âges sont très-bien rendus. Le nombre de ses tableaux est considérable en grand et en petit. Il faisait bien le portrait, quoiqu'il n'aimât pas ce genre; peu de peintres ont été plus loués. Houbraken dit que Cornille refusa 60 florins d'un pied si bien représenté dans un de ses tableaux, qu'on peut juger que l'ouvrage en entier devait être sans prix, si tout y égalait la beauté de ce pied : ce tableau est placé dans la même ville, à la Cour des Princes. Lorsque Houbraken a voulu élever le mérite de quelque peintre, il l'a égalé à Cornelissen.

Ses tableaux, quoique nombreux, sont difficiles à trouver, par le cas que les connaisseurs en font, particulièrement les Flamands. Il eut plusieurs élèves qui ont soutenu sa réputation, tels que les Gérard Pieters, de Delft, Cornille, Jacobs, Cornille, Enghelsens, Gérard Nop, Zacharie d'Alcmaer. Quoique Cornille travaillât continuellement, il mourut dans un âge assez avancé, en 1638, âgé de 76 ans, et il laissa après lui un grand nom, des élèves fameux et des tableaux admirés : que pourrait-on ajouter à sa gloire?

PIERRE LASTMAN,

Élève de Cornille Cornelis.

1564.

Lastman naquit à Harlem en 1562; tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était élève de Cornille. Van Mander, en écrivant la vie des peintres, en 1604, dit qu'il était alors à Rome, et qu'il promettait beaucoup. Les historiens rapportent plusieurs morceaux de poésies à sa louange : j'aurais mieux aimé voir de lui quelques tableaux; mais les éloges font supposer qu'il les avait mérités. La rareté de ses ouvrages ou le hasard m'en a privé; je puis dire seulement qu'il passe dans son pays pour avoir bien composé et bien peint.

JEAN ROTTENHAMER,

Élève de Donouwer.

Rottenhamer naquit à Munich en 1564; il reçut les premiers principes de Donouwer, peintre médiocre. L'élève s'aperçut bientôt qu'un tel maître contribuerait peu à son avancement, et n'ayant ni secours ni modèle dans sa patrie, il prit le parti de les aller chercher à Rome. Il commença à composer et à peindre de petits sujets sur cuivre; mais il accrut sa fortune en donnant au public un grand tableau représentant la gloire des Saints. Tous ceux qui connaissaient le peintre furent étonnés de voir changer tout-à-coup sa manière. L'encouragement porta ses idées plus loin; il fut à Venise pour y apprendre à colorier: il copia d'abord le Tintoret, qu'il a toujours suivi, tant pour le coloris que pour la position de ses figures. Il faisait de petits tableaux sur cuivre qu'il vendait fort cher, sans négliger l'occasion de traiter de grands sujets; il fit une Annonciation pour l'église de Saint-Barthélemy de la nation allemande, et une sainte Frabonie pour celle des Incurables.

Rottenhamer se maria à Venise, et après y avoir long-temps travaillé, il retourna en Allemagne et se fixa à Ausbourg. Il peignit en grand et en petit. Il fit un grand tableau pour le maître-autel de l'église de Sainte-Croix, représentaut la Gloire des Saints; ce tableau, dont le sujet avait été traité par cet artiste, est supérieur à l'autre : la composition en est belle; il y a su varier ses figures sans rien outrer : la couleur et l'intelligence ont fait considérer ce tableau comme le meilleur de ses ouvrages.

Quoique ce peintre eût fait un long séjour en Italie, il conserva toujours un reste du goût de sa nation, mais plus élégant et plus gracieux que ne le sont la plupart des peintres allemands. Il devint maniéré dans quelques uns de ses ouvrages; les meilleurs approchent de la manière du Tintoret. Ses airs de têtes sont gracieux; on s'aperçoit partout qu'il aimait à peindre le nu. Dans la plupart de ses sujets, il représentait des nymphes; il donnait de la grâce à ses petites figures qu'il touchait avec bien de la finesse. Il était secouru par deux habiles artistes, le Breughel et Paul Bril, qui peignaient les fonds et les paysages : ses petits tableaux sont les plus estimés et les plus connus en France.

Pendant son séjour à Ausbourg, il peignit pour l'empereur Rodolphe, le Banquet des Dieux : ce grand tableau a le mérite de ses meilleurs ouvrages, ainsi que le Bal des Nymphes qu'il fit pour Ferdinand, duc de Mantoue.

La ville d'Utrecht eut de lui, dans le même temps, une Assomption de la Vierge, et un autre tableau représentant Diane et Actéon.

On voit de lui, dans le cabinet de l'électeur Palatin, le Jugement dernier, la Naissance de notre Seigneur, les Noces de Cana, le Jugement de Pâris, le Bain de Diane. A Gand, dans le cabinet de M. J. B. du Bois, notre Seigneur dans le Jardin des Olives. Dans le cabinet du roi de France, notre Seigneur portant sa Croix : il est peint sur cuivre. Au Palais-Royal, deux tableaux sur cuivre, un Christ mort sur les genoux de la Vierge, et Danaé couchée sur un lit. A Paris, chez M. Blondel de Gagny, un petit tableau représentant le Festin des Dieux; le paysage est de Breughel de Vlour. Chez M. de la Bouexière, le Festin des Dieux en grand, et le Bain de Diane en petit : le paysage est de Breughel de Vlour. Chez M de Julienne, chevalier de Saint-Michel, un petit tableau de Diane au Bain : le paysage est de Breughel de Vlour.

Rottenhamer, malgré tant de productions, était continuellement dans une sorte d'indigence : prodigue et dissipateur, il mourut pauvre, et ses amis furent obligés de se cotiser pour le faire enterrer.

ABRAHAM BLOEMAERT.

Bloemaert naquit, selon Houbraken, en 1564, et selon Sandrart et van Mander, en 1567, dans la ville de Gorcum. Dès l'enfance, il copia des dessins de Franc-Flore avec une extrême application : il ne dut son talent qu'à la nature, n'ayant eu pour maîtres que des artistes médiocres. Son père le mit chez un barbouilleur qui lui fit peindre quelques figures pour un maître en fait d'armes. L'élève faisait moins de cas du maître que le maître n'en faisait de l'élève. Il le quitta pour aller chez Joseph de Beer, élève de Flore, qui demeurait aussi à Utrecht ; ce dernier n'avait d'autre mérite que de posséder de grands modèles, tels que ceux de Blocklandt. Bloemaert resta quelque temps à les copier. Son père lui fit avoir dans la suite de bons tableaux. On estime une copie d'après Langen Pier, dont le sujet était grotesque, mais bien rendu ; c'était

une cuisine avec ses ustensiles. Il travailla depuis chez van Héel, qui, au lieu d'en faire un élève, l'employait à des fonctions viles. Peu satisfait de sa condition, son père le plaça chez Henry Wythoeck, où il aurait pu profiter sans la femme du maître, qui l'obligea de quitter, dans la crainte que par son talent il ne décréditât celui de son mari. Fatigué de sa mauvaise fortune, Bloemaert quitta sa patrie à l'âge de 15 ou 16 ans, et fut à Paris ; il s'adressa à Jean Bassot et à maître Hery, tous deux peintres médiocres; il ne resta avec eux que trois mois, dessinant et peignant toujours de génie. Il quitta cette dernière ville pour retourner dans sa patrie. Il passa d'Utrecht à Amsterdam avec son père, qui y fut reçu architecte et gratifié d'une pension. Abraham exerça son talent dans cette ville, et y fit entre autres tableaux, Niobé et ses enfans percés de flèches par Apollon et Diane : les figures sont grandes comme nature, et la composition en est belle; il a répété ce même tableau pour l'empereur Rodolphe, qui parut frappé de la beauté du premier. On voit de lui un Festin des Dieux peint dans le même temps pour le comte de la Lippe : les Plaisirs et les Ris y sont caractérisés, et la disposition générale touche le spectateur. Tous les genres de peindre lui étaient familiers, hors celui du portrait : son génie ne pouvait s'arrêter long-temps à imiter un seul objet; il faisait encore très-bien les coquillages et les monstres marins. Pour rendre ces choses intéressantes, il ajoutait dans les fonds une Andromède, ou quelque figure qui eût rapport au sujet.

Bloemaert, avec toutes les qualités d'un grand peintre, eut trop de confiance en son propre génie : ses compositions plaisent, parce qu'il sut y répandre des grâces; mais il intéressa peu les artistes par le goût maniéré de son dessin. Ses draperies sont d'assez bon goût et seraient plus simples si la nature avait été consultée. Il coloriait bien et connaissait les avantages du clair-obscur, dont il a su tirer parti. Tous ses tableaux portent le caractère d'une production facile; ils sont peu connus en France. La Hollande, la Flandre et l'Allemagne possèdent en partie tout ce qu'il a fait.

Après la mort de son père, il retourna à Utrecht, où il est mort, en 1647, âgé de plus de 80 ans. Il se maria deux fois et laissa trois fils : Henry, Adrien et Cornille. Le bonheur qu'il a eu de devoir ses talens à son génie l'a dédommagé du malheur d'avoir eu de mauvais maîtres.

Le duc d'Orléans a un tableau d'Abraham : c'est un saint Jean qui prêche dans le Désert.

JACQUES DE GHEYN,

Élève de son père Jean de Gheyn.

1565.

De Gheyn, né à Anvers en 1565, de Jean de Gheyn, fort bon peintre sur verre et en détrempe : il peignait vers la fin de ses jours ses cartons à l'huile sur des toiles; ses portraits à gouache étaient aussi assez estimés. Il mourut âgé de cinquante ans. Il laissa un fils âgé de 17 ans, et si bien instruit dans le talent de son père, qu'il fut chargé de finir ses ouvrages. Comme il avait gravé avec assez de succès, sous les yeux de son père, il lui conseilla en mourant d'abandonner le pinceau pour le burin; il ne laissa cependant pas de peindre sur verre et de graver alternativement.

La liaison qu'il eut avec les jeunes gens de son âge lui fit négliger ses études; il se maria dans l'intention de se livrer plus tranquillement à son art. Toute son envie était d'étudier la nature; il sentait bien qu'il ne pouvait la posséder qu'en s'exerçant à peindre; car on sait que la gravure est auprès de la peinture ce que la copie est auprès de son original.

Il abandonna l'une pour l'autre, et il regretta le temps qu'il avait perdu à graver. N'ayant point de maître pour l'instruire dans les différens tons de couleur, il imagina lui-même une méthode assez singulière : il prépara une grande planche, qu'il divisa en cent petits carrés, peints dans une différente combinaison de couleurs; il donna les ombres et les lumières à chaque petit carré, et distingua les couleurs amies d'avec celles qui ne s'accordaient pas : chaque carré était numéroté, et il eut soin de transcrire dans un petit livre ses observations et ses remarques.

C'est de cette manière qu'il apprit à peindre à l'huile. Il commença aussitôt un vase plein de fleurs, d'après nature : ce premier tableau, qui a surpris les peintres, était dans le cabinet de M. van Os, à Amsterdam.

Le second était un grand bocal avec des fleurs : ce morceau était traité purement et bien touché; l'empereur le fit acheter avec un recueil de fleurs et d'insectes, peints à gouache d'après nature, par le même auteur.

Ses tableaux ont été admirés de son temps, et quelques-uns ont

un mérite réel : du pinceau dont il peignait le cheval du prince Maurice à la tête de son armée, il traçait Vénus et l'Amour.

Il a fait de bons élèves en gravure, tels que Jean Sanredam et Dolendo; ce dernier mourut jeune; un autre appelé Robert, et Cornille qui passa en France.

JEAN DACH.

1566.

Dach, élève de Barthélemy, naquit à Cologne en 1556. Il quitta sa patrie pour voir l'Italie. En revenant chez lui, il passa par l'Allemagne, où l'empereur Rodolphe II conçut une estime particulière pour lui et pour ses talens; il le prit à son service et le renvoya en Italie pour y dessiner les plus belles antiques. On voit de ses dessins en Angleterre; les contours en sont fermes et élégans et le crayon artistement manié; il a fait beaucoup de beaux tableaux pour la cour de Vienne, où il mourut fort âgé, comblé d'honneurs et de richesses.

TOBIE VERHAEGT.

Verhaegt, de la ville d'Anvers, naquit en 1566. Il s'est distingué dans le paysage; il en distribuait les parties avec un goût qui lui était particulier; il savait agrandir ses fonds par l'intelligence des tons aériens : tout paraissait d'une grande étendue. Les ruines et les montagnes lui ont servi à interrompre ses plans; ses arbres ont une forme choisie et naturelle; tout était harmonieux et intéressant dans ses tableaux. Avec cette réputation, il voyagea en Italie. Le grand-duc de Florence fit beaucoup de cas de son talent, et Rome même admira la Tour de Babylone, ouvrage immense dans ses détails, que Verhaegt y peignit pour se faire connaître. Cornille de Bie (1) dit qu'il fit le même sujet trois ou quatre fois depuis. La ville de Lière en conserve une des quatre; les figures en ont été peintes par Franck. Verhaegt quitta enfin l'Italie et vint s'établir à

(1) Peintre flamand, a écrit la vie des peintres en vers.

Anvers, où il mourut en 1631, âgé de 65 ans. Carle van Mander en parle, dans la vie d'Otto-Venius, comme d'un excellent paysagiste.

JOACHIM UYTENWAEL,

Élève de Joseph de Béer.

Uytenwael naquit à Utrecht en 1566. Son père peignait sur verre. Il était petit-fils, du côté de sa mère, d'un assez bon peintre appelé Joachim van Schuyck. Uytenwael fut vitrier et peintre sur verre jusqu'à l'âge de 18 ans. Dégoûté entièrement de ce métier, il entra chez Joseph de Béer, peintre médiocre, où il apprit à peindre environ deux années, après lesquelles il prit la route d'Italie. Il resta à Padoue, et fit connaissance avec l'évêque de Saint-Malo. Il voyagea par toute l'Italie et demeura quatre années avec ce prélat, dont il passa deux ans en France : il employa ce temps à peindre pour ce Mécène, et retourna à Utrecht, où il a toujours demeuré. On ne sait s'il faisait mieux en grand ou en petit, tant il savait rendre ses tableaux piquans : une bonne couleur et une composition facile ne laissent rien à désirer dans ses ouvrages. Son dessin est assez correct, mais maniéré ; ses airs de têtes, toujours les mêmes, sont dans le goût de Spranger, ou quelquefois de Bloemaert ; les positions de ses figures sont outrées et ses mains forcées en forme de crochet.

Peu attaché au costume, il drapait de fantaisie, sans examiner le vrai. Indépendamment de l'histoire à laquelle il réussissait assez bien, il s'entendait encore à peindre les cuisines et leurs ustensiles qu'il rendait d'après nature. On a vu, chez un amateur italien, à Anvers, un tableau de dix pieds sur six de hauteur, où Loth et ses filles sont représentés : ce morceau a passé pour un de ses plus beaux ; le nu était bien peint, et la composition grande et d'un meilleur goût de dessin qu'à son ordinaire.

Van Mander cite de lui un petit tableau sur cuivre représentant le Festin des Dieux : ce tableau est présentement chez l'électeur Palatin. Le même historien parle aussi avec éloge d'un autre du même, représentant Vénus et Mars : ce sujet a été répété. Uytenwael fut estimé comme un des bons peintres flamands.

HENRY CORNILLE VROOM,

Élève de Cornille Henricksen, son beau-père.

Vroom naquit à Harlem en 1556 ; il perdit fort jeune son père, appelé Henry Vroom, bon sculpteur et excellent pour la coupe des pierres ; sa mère épousa depuis Cornille Henricksen, peintre en faïence, qui lui enseigna son talent : il quitta la maison de son beau-père, qui le traitait avec trop de dureté. Après avoir voyagé en Espagne et en Italie, et s'être échappé d'un naufrage, son penchant le porta à peindre des marines et des vaisseaux ; c'est sur ses dessins que François Spirinxs fit des tapisseries pour milord Hauwart, amiral d'Angleterre : il y avait représenté le combat naval de 1588, entre la flotte d'Espagne et celle d'Angleterre. Sa réputation augmentait avec ses productions ; il passa quelque temps en Angleterre, où il fut bien reçu, et particulièrement de l'amiral Hauwart, qui lui fit présent de 100 florins.

A son retour, il fit un tableau représentant le septième jour de la bataille entre les deux flottes d'Angleterre et d'Espagne ; ce tableau plut beaucoup au comte Maurice et à l'amiral Justin.

Il peignit le départ de la flotte de Zélande, et le combat proche de la ville de Nieuport ; il les fit graver et les présenta aux états et aux principales villes dont il reçut des présens considérables.

Il mourut fort estimé et très-riche. Son talent était de peindre des combats sur mer, des paysages, des châteaux, des îles, etc.

PIERRE CORNILLE VAN RYCK,

Élève de Jacques Willems.

De Ryck naquit à Delft vers l'an 1566. Il fut placé chez Jacques Willems, où il ne resta que deux mois, et entra chez Hubert Jacobs, bon peintre de portraits, dans la même ville ; il passa ensuite en Italie avec son maître, où il exerça pendant quinze ans son pinceau à copier les grands modèles et à étudier. Il travailla sous la conduite des meilleurs de son temps, et fut employé par

plusieurs princes et prélats. Il retourna s'établir à Delft. Il peignait également à l'huile et à fresque : sa manière est belle; il paraît qu'il a particulièrement étudié le Bassan; ses figures et ses animaux sont dans le même goût.

MICHEL MIREVELT,

Élève de Blocklandt.

1568.

Il est regardé comme un des plus fameux peintres de portraits; il naquit en 1568, dans la ville de Delft, d'une famille aisée. Son père, habile orfèvre, cultiva sa jeunesse; s'étant aperçu des grandes dispositions de son fils, par les progrès qu'il faisait dans l'écriture, il le plaça chez Jérôme Wierinx, fort bon graveur. Son application le mit en état de mettre au jour plusieurs planches de sa composition, et qu'il grava dès l'âge de onze ou douze ans; mais son inclination pour la peinture lui fit quitter Wierinx pour se mettre sous Brocklandt. Il abandonna le burin pour le pinceau, et cet échange fut heureux, comme il parut dans la suite. Personne n'a mieux suivi son maître dans la disposition de ses sujets, dans l'harmonie de la couleur et dans l'imitation de sa manière. Sa réputation le fit connaître des étrangers : Charles I[er], roi d'Angleterre, voulut l'attirer à sa cour pour se faire peindre avec la reine Henriette de Bourbon, fille d'Henri IV; mais la peste qui désola Londres fut cause que Mirevelt refusa cet honneur. Il ne quittait la ville de Delft qu'en faisant de temps en temps quelques voyages à La Haye, pour peindre les princes de la maison de Nassau, ou quelques autres seigneurs. Le duc Albert employa aussi le pinceau de Mirevelt : il lui fit une pension, et afin de se l'attacher, il lui laissa la liberté de conscience à sa cour, grâce d'autant plus singulière, qu'il était ménonite, et qu'alors on poursuivait vigoureusement cette secte redoutable.

Le nombre de ses portraits est si considérable, qu'il passe dix mille; il s'en faisait bien payer. Ses tableaux de formes ordinaires étaient à 150 florins, et ceux des autres grandeurs à proportion. Il a fait quelques tableaux représentant des cuisines; il finissait

bien ses têtes : les cheveux et les poils tenaient assez de la touche d'Holbeen. On peut connaître le talent de ce peintre par ses portraits que son beau-frère Willem (Guillaume) Delft a gravés. Son naturel doux et poli le fit estimer et le rendit agréable dans la société. Il mourut dans la ville de Delft, le 27 août 1641, âgé de 73 ans. Il laissa deux fils; l'aîné, Pierre Mirevelt, a soutenu la réputation de son père; il travailla dans son genre et approcha beaucoup de sa manière. Le talent du fils se remarque dans le tableau qu'il fit dans la chambre des chirurgiens de la ville de Delf : tous ses portraits sont vrais et bien finis. Michel Mirevelt a fait de fort bons élèves : Paul Moreelze, Pierre Gueerritz Montfort, Nicolas Cornelis, Pierre Dirck Kluyt, et bien d'autres qui font honneur à son école.

EVERARD KRYNS,

Élève de van Mander père.

Kryns demeurait à La Haye en 1604 ; il avait voyagé long-temps et particulièrement en Italie, où il avait étudié les grands maîtres. Sa manière de peindre était agréable et facile : l'histoire et le portrait ont été également bien traités par cet artiste.

JEAN NIEULANT.

1569.

Nieulant, natif d'Anvers, reçut les premiers principes de la peinture de Pierre Fransz : ce dernier naquit à Helvezor, dans le Sund, en 1569 ; sa famille était d'Harlem ; il fixa sa demeure à Amsterdam, où Jean Nieulant avait suivi sa famille pour se dérober aux cruautés des Espagnols qui ravagèrent les Pays-Bas. Il fut depuis élève de François Badens, aussi d'Anvers, et réfugié dans cette ville dès l'âge de cinq ans, où il vint, en 1576, pour éviter les troubles de son pays. Nieulant était fort bon peintre en petit ; il composait bien les sujets de la Bible, et faisait bien le paysage. On ne sait point l'année de sa mort.

PIERRE ISACS,

Élève de Jean van Achen.

Isacs, né à Helvezor en 1569, commença la peinture à Amsterdam, chez C. Ketel. Après un an et demi, il le quitta pour aller chez van Achen, avec qui il voyagea en Allemagne et par toute l'Italie. Quoiqu'il ait fait plusieurs tableaux, il s'attacha particulièrement au portrait : il y excella. On voit à Amsterdam un grand nombre de ses portraits ; il peignait une tête d'une grande ressemblance, et les mains étaient parfaitement dessinées : il imitait les satins et les autres étoffes avec une grande vérité. On ne sait ni le lieu, ni le temps de sa mort.

JOSEPH SWITSER, OU LE SUISSE,

Aussi élève de van Achen.

1569.

Switser était de Berne en Suisse. Son père, architecte de la même ville, contribua beaucoup à rendre Joseph artiste.

Il fut à Rome sans avoir presque aucune pratique de la peinture : il n'avait fait que dessiner. Van Achen le reçut chez lui, et le disciple par son application devint bon peintre en peu d'années. Il dessina tout ce qui lui parut remarquable dans Rome et aux environs ; il s'était fait une manière facile et spirituelle à dessiner à la plume, avec un lavis à l'encre de la Chine.

L'empereur admira ses ouvrages, et surtout ses dessins : il en fit de beaux sur l'antique à Rome, par ordre de ce peintre ; on le croit mort à son service.

ABRAHAM JANSSENS.

On n'a pu savoir précisément le temps de la naissance de Janssens : il était d'Anvers, et fut contemporain de Rubens. Il a égalé

ce dernier dans bien des parties, et peut-être l'aurait-il surpassé s'il eût continué la peinture au lieu de la négliger. Trop jaloux de la gloire de ce grand peintre, il donna dans des écarts : ce fut lui, comme il sera dit dans la vie de Rubens, qui proposa un défi à ce peintre.

Ses tableaux d'histoire, tant pour les églises que pour les maisons royales et les cabinets, furent recherchés et estimés par les princes et les grands seigneurs : plusieurs l'élevèrent au-dessus de Rubens, et la flatterie le perdit. Il aurait eu besoin d'amis sincères qui lui eussent donné une plus juste idée de ses talens et de ceux de son rival. Il mit le comble à ses folies en épousant une femme jolie et jeune qui ne lui apporta d'autre dot qu'un grand penchant à la dissipation et à la prodigalité. A peine le vit-on alors travailler deux heures par jour : toute occasion de plaisir fut saisie; il perdit un temps précieux dans les promenades. Les guinguettes lui servaient d'atelier; il devint pauvre, mais sa misère ni sa vanité n'ont point obscurci son mérite : il fallait qu'il en eût beaucoup.

Janssens avait une belle manière : ses compositions ont le feu des plus grands maîtres; son dessin est plein de goût, sa touche facile et ressentie; ses draperies sont jetées et pliées avec choix. Une disposition admirable dans ses sujets, et soutenue par une entente savante du clair-obscur, donnait de la force à ses tableaux et lui était particulière; il était surtout grand coloriste. C'est avec des talens de cette espèce qu'il a mérité d'être égalé aux plus habiles peintres flamands. Il aimait à représenter des sujets éclairés au flambleau; il aimait cette extrémité du clair au grand brun, sans être noir dans ses ombres; on est surpris de l'éclat qu'il a donné à ce qui est éclairé. Deux grands tableaux de ce maître, exposés au public et placés dans l'église des Carmes, à Anvers, porteront sa réputation plus loin que nos éloges. En entrant dans cette église, on voit le premier à la droite : il représente notre Seigneur mis au tombeau; l'autre, à la gauche, représente la Vierge qui tient l'Enfant-Jésus; on y voit aussi sainte Catherine, sainte Cécile et plusieurs Vierges avec des anges. Ces deux tableaux, d'une composition fort riche, ainsi que leurs figures plus grandes que nature, sont d'un beau choix de dessin et d'un excellent coloris; on y trouve toutes les belles parties de l'art rassemblées avec jugement. On connaît encore de lui deux autres tableaux dans l'église de Saint-Bavon, cathédrale de la ville de Gand : le premier est placé au-dessus de la table des pauvres, et l'autre est une belle

descente de Croix, tableau d'autel dans une chapelle. Il a peint dans une autre chapelle de l'église de Saint-Nicolas un saint Jérôme; dans la paroisse de Saint-Pierre, le tableau d'autel qui représente la Vierge couronnée dans le ciel.

Il est peu d'églises en Flandre où l'on ne voie quelques tableaux de ce maître; mais le chef-d'œuvre de Janssens est la résurrection de Lazare : ce tableau, l'objet de l'admiration des connaisseurs, est dans le cabinet de l'électeur Palatin.

GERRIT (GUÉRARD) NOP.

1570.

Nop naquit à Harlem vers l'an 1570 : il voyagea en Allemagne, et passa plusieurs années en Italie, particulièrement à Rome. On ne nous apprend rien du genre de peinture dans lequel il s'est exercé; van Mander dit seulement qu'à son retour dans sa patrie il se vit en état de donner des preuves de son talent.

JEAN LYS,

Élève de Henry Goltzius,

Naquit à Oldenbourg; il quitta le lieu de sa naissance pour entrer dans l'école de Henry Goltzius. Né peintre, et instruit des principes par un habile homme, il se perfectionna en peu de temps dans la manière de son maître. Ses ouvrages embarrassèrent les artistes au point de ne pouvoir aisément les distinguer; les villes d'Amsterdam et d'Harlem conservent quelques tableaux de ces premiers temps-là.

Le désir d'exceller dans son talent le détermina à voir les grands maîtres; il fut à Paris, de là à Venise et à Rome. Il changea de manière dans cette dernière ville, et retourna à Venise : les tableaux qu'il y fit sont en différens genres et en nombre considérable, en grands et petits. Dans l'église de Saint-Nicolas de Tolentin, il fit saint Jérôme dans le désert, une plume à la main,

écoutant avec effroi le son de la trompette du Jugement dernier. Ses tableaux en grand eurent de la réputation, et ceux qu'il fit en petit ne furent pas moins recherchés. Parmi ceux d'histoire en petit, on regarde comme précieuse une représentation d'Adam et Ève qui pleurent la mort d'Abel. Ses figures marquent beaucoup d'esprit dans les expressions. On vante de lui la Chute de Phaéton, dont le char et les chevaux tombent du ciel : un beau paysage en fait le fond; on voit des Nymphes dans le bas qui paraissent effrayées. Il a peint des Fêtes galantes, de petits Concerts, des Bals avec des habits de mode à la vénitienne, des Noces de villageois et leurs danses, ainsi que d'autres sujets, où il a su mêler habilement les ajustemens antiques avec les modernes : ces compositions mixtes plurent autant que les autres.

On a aussi de lui plusieurs sujets représentant la Tentation de saint Antoine : le singulier et l'esprit joint à la couleur, l'expression et la touche font le mérite de ces tableaux recherchés.

Son admiration pour l'antique a toujours paru, lorsqu'il encourageait ses élèves. «Pour moi, disait-il, il est trop tard de suivre l'antique, mon goût de dessin est trop éloigné; il m'en coûterait bien du temps pour y parvenir, et peut-être n'approcherais-je jamais de la perfection que je désire : le Titien, Paul Véronèse, le Tintoret et le Feti sont ceux que je prends pour modèles.» On voit effectivement qu'il s'est souvent métamorphosé. Chaque genre que j'ai nommé ci-dessus tenait de ses modèles : il empruntait de l'un la bonne couleur, de l'autre la force et les grâces, et de l'autre la délicatesse du pinceau.

Sandrart qui a vécu avec lui, dit qu'il était long-temps à penser sur le sujet qu'il voulait traiter; mais le sujet une fois décidé dans son imagination, il allait de suite; rarement changeait-il ses compositions.

Tant de talens ne purent le détourner d'une intempérance qui le ruina de toutes manières. Il passait souvent deux ou trois nuits à boire, et l'on ne revoyait ce peintre que lorsque sa bourse commençait à se vider. De retour chez lui, il accommodait sa palette, peignait jour et nuit, et le tableau fini, il retournait au cabaret.

Il peignit en Flandre plusieurs tableaux d'histoire et des conversations; mais n'y ayant point d'Académie pour satisfaire l'ardeur qu'il avait de dessiner, il partit de nouveau pour Venise, où il mourut de la peste, en 1629, dans le temps même qu'il croyait aller joindre Sandrart à Rome.

Houbraken l'égale aux plus grands maîtres; il indique deux tableaux, savoir : l'Enfant Prodigue, à Leyden, chez M. Hoogevéen; l'autre chez M. Schelling, d'un beau dessin et peint comme ceux de Rubens et de van Dyck réunis.

Son dessin est quelquefois fort beau, sa couleur toujours vigoureuse, son pinceau moelleux, et ses compositions pleines d'esprit.

LUCAS ACHTSCHELLING,

Élève de Louis Vadder.

Achtschelling, de Bruxelles, fut aussi élève de Louis Vadder, bon paysagiste; on voit de lui beaucoup de tableaux à Bruxelles et ailleurs. Sa manière est très-facile et large; ses arbres ont tous du mouvement, sont bien dessinés et bien feuillés; ses fonds sont d'un beau fini et de bonne couleur.

MARTIN RYKAERT.

Rykaert fut grand paysagiste; sa manière tient beaucoup de celle de Joseph de Momper : il s'entendait bien à représenter des débris d'architecture, des ruines remplies de mousse, des rochers, des montagnes, des chutes d'eau, des vallées à perte de vue. Beaucoup de ses tableaux ont été enrichis des figures du Breughel de Vlour, et plaisent fort aux amateurs.

ANDRÉ VAN ARTVELT.

Van Artvelt, d'Anvers, peignait des marines avec beaucoup de vérité; ses orages sont bien représentés; ses tableaux ont une grande force.

JACQUES VAN ES.

Van Es, natif d'Anvers, s'est fait un nom en peignant des poissons, oiseaux, fleurs et toutes sortes de fruits : il représentait la nature avec tant de vérité, que ses tableaux ont souvent trompé la vue. On ne peut mieux copier le coquillage, les écrevisses, les crabes et autres poissons de cette espèce. Il réussit aussi parfaitement en imitant les fruits; sa légèreté dans ses fleurs les rend d'un beau transparent et d'une belle couleur : voilà ce qui fait le mérite de ses tableaux ; on voyait les pepins dans ses raisins, à travers leur peau.

GUILLAUME ET GILLES BAKERÉEL.

Ces deux frères, nés à Anvers, furent différens dans leurs genres et dans leurs mœurs; l'un peignait le paysage, l'autre la figure; l'un aimait la magnificence et l'autre la simplicité; l'un est mort à Anvers et l'autre à Rome : ils ont été les descendans habiles d'une famille consacrée aux arts. Rome a toujours possédé quelques artistes de ce nom : s'il en partait un, il y en revenait deux. Sandrart en a compté sept à huit dans Rome du même nom ; tous avaient du mérite et tous aimaient le plaisir.

PIERRE VANDER PLAS.

On sait que ce peintre est Hollandais, sans savoir le nom de sa ville, ni le temps de sa naissance, ni celui de sa mort.

On connaît de lui plusieurs grandes compositions qui l'ont fait regarder comme un grand peintre : la ville de Bruxelles conserve beaucoup de ses ouvrages ; il mourut dans cette ville, où il a beaucoup travaillé.

JACQUES DE GHEEST.

De Gheest, quoique grand peintre d'Anvers, n'a laissé de traces de son mérite que dans les poésies du célèbre Vondel, qui l'a comblé de louanges, mais quelques vers d'un poète illustre assurent de l'immortalité.

GUÉRARD BARTELS.

Tout ce qu'on sait de Bartels, c'est qu'il finit sa vie malheureusement; une pierre d'une grosseur énorme écrasa ce peintre, qui fut très-estimé dans son art.

PIERRE NÉEFS,

Élève de Henry Stéenwyk.

Pierre Néefs, dont les ouvrages sont si nombreux, malgré leur grand fini, n'est connu que par ses tableaux ; on ignore les particularités de sa vie, l'année de sa naissance et celle de sa mort : il naquit à Anvers, et fut élève de Stéenwyk, qu'il a toujours pris pour modèle. Il ne s'écarta pas d'abord du principe de son maître, qui était de n'avoir d'autre guide que la nature. Il représentait l'intérieur des églises gothiques avec tant d'exactitude, qu'on reconnaît aisément toutes celles qu'il a peintes ou imitées, et souvent répétées.

Néefs, en habile artiste, a su tirer avantage de ce genre de talent ; il aurait pu devenir froid et peu intéressant, mais le génie est fécond en ressources. Chaque tableau de ce maître est digne de l'attention des connaisseurs ; on sait qu'une seule lumière éclairant un bâtiment régulier ne peut produire les effets frappans qui résultent des oppositions et des dégradations sensibles ; il a su y supléer. Tantôt c'est un buffet d'orgue, tantôt un mausolée qui, placé heureusement, interrompt la régularité et donne l'opposition des

ombres et des lumières; c'est ainsi qu'il a rendu piquant tout ce qu'il a peint. Les tableaux clairs de ce peintre sont les plus estimés, et l'on voit qu'il a cherché à sortir de la première manière obscure de son maître; mais quoiqu'il fût soumis à des règles serviles, il ne faisait jamais mieux que quand il représentait des nuits ou des églises sombres, puisqu'on y découvrait jusqu'aux plus petits détails. Si les ombres, les lumières et la bonne couleur sont répandues dans ses ouvrages, on y aperçoit encore une vapeur dégradée qui fait reculer les objets et distinguer les degrés de distance entre les choses représentées. Comme il ne peignait pas bien la figure, il laissait cette partie à remplir; les Franck, les Teniers, Breughel, van Thulden, etc., ont orné les tableaux de ce maître. On en trouve encore quelques-uns sans figures; voici les principaux qui sont connus dans Paris et ailleurs :

Dans le cabinet de M. le duc d'Orléans, deux tableaux sur cuivre; l'un représente le dedans d'une église, vue de face : on y voit un prêtre sous un dais portant le viatique à un malade; l'autre est dans le même goût; les figures sont d'Abraham Teniers.

Dans le cabinet de M. le comte de Choiseul, un tableau de quatorze pouces de haut sur onze et demi de large : c'est le dedans d'une église éclairée aux flambeaux; on y voit un prêtre à l'autel célébrant la messe de minuit, et beaucoup de figures peintes par Breughel de Vlour.

Dans le cabinet de M. de Julienne, cinq tableaux représentant des églises dans leur intérieur. Dans un de ces tableaux, qui est fort clair, on voit un prédicateur en chaire au milieu d'un auditoire nombreux : il y en a deux autres petits en ovale, bien finis, et avec des figures.

Dans le cabinet de M. le comte de Vence, la représentation de l'intérieur d'une grande église : ce tableau est en long, et il y a des figures.

Chez M. de Jully de la Live, l'intérieur d'une église d'Anvers : tableau en long avec des figures de Franck.

Chez M. Lenoir, une petite église très-claire, avec figures; c'est du plus beau de ce maître. Ce tableau est de forme ovale, de quatre pouces et demi de haut sur sept pouces de large.

A Gand, dans le cabinet de M. J. B. du Bois, sont deux de ces tableaux en long, représentant des églises en dedans et vues de face, avec des figures : tous deux sont du bon temps de ce maître.

On voit du même, dans la même ville, chez M. van Tyghem,

trois tableaux représentant des églises avec des figures. On en trouve encore beaucoup dans d'autres cabinets de Flandre. On fait quelquefois passer sous son nom plusieurs tableaux de son fils, Pierre Néefs, son élève, qui a suivi la même manière, mais avec bien moins de succès. On n'a rien appris de la vie ni de la mort de ce peintre.

THÉODORE BABEUR.

Babeur, Hollandais, peignait dans la manière de Pierre Néefs; n'ayant rien vu de lui, je ne ferai que le nommer.

CHRISTOPHE-JEAN VANDER LAENEN.

Vander Laenen peignait ordinairement des sujets galans, des assemblées et des tabagies. L'amour et le vin y dominent et y prennent quelquefois des libertés très-blâmables; au reste, il composait avec esprit.

HENRY DE KLERCK,

Elève de Martin de Vos.

De Klerck fut poète et peintre; ses ouvrages sont composés avec esprit, ainsi que ceux du peintre dont nous venons de parler. On en voit dans les églises de Bruxelles, etc. Il a fait des camaïeux dans le goût de ceux de son maître, qui sont estimés.

ANTOINE SALAERT.

Salaert, natif de Bruxelles, a fait plusieurs tableaux d'histoire, d'un bon goût de dessin et de couleur, et bien entendus pour la partie du clair-obscur. Il est mort dans la même ville où il est né; le temps n'en est pas connu.

GUILLAUME MAHUE.

Mahue vivait dans ce même temps ; né à Bruxelles, où il est mort, il a eu de la réputation pour le portrait.

AUGUSTIN BRUN ET HANS (JEAN) HOLSMAN.

Ces deux peintres ont été estimés dans la ville de Cologne, lieu de leur naissance. C'en est assez pour être cités ; on n'en sait d'ailleurs aucun détail.

FRÉDÉRIC BRENTEL ET JACQUES VANDER HEYDEN.

Ils sont nés à Strasbourg ; ils ont été considérés par plusieurs princes. N'est-ce pas être sûr qu'ils ont eu des talens?

DANIEL VAN ALSLOOT.

Van Alsloot fut peintre de l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas ; c'est l'éloge de cet artiste. Il fallait avoir du mérite pour être distingué par un prince qui pouvait choisir parmi tant d'habiles gens.

DAVID DE HAEN.

David de Haen, né à Rotterdam, voyagea long-temps en Italie et resta à Rome. Il était bon peintre. On ne connaît ni sa vie ni ses ouvrages.

ABRAHAM MATHISSENS.

Abraham Mathissens, d'Anvers, s'est fait un nom parmi les bons paysagistes et peintres d'histoire. Nous connaissons de ce peintre deux tableaux en public ; un dans la cathédrale d'Anvers, derrière le grand-autel : il y a peint la mort de la Vierge ; l'autre, la Vierge, l'Enfant-Jésus et saint François ; celui-ci orne son épitaphe aux Récollets de la même ville.

ÆGIDIUS VAN TILBURG.

Ce peintre était aussi d'Anvers ; il avait voyagé. Il faisait des Foires, des Fêtes de Village d'une composition agréable. On n'en sait pas plus de cet artiste.

JACQUES WILLEM DELFT,

Fort bon peintre de portrait. La ville de Delft conserve dans ses Buttes les restes d'un tableau représentant les portraits d'une compagnie d'arquebusiers de son temps. Ce tableau, bien peint et composé artistement, eut le sort de bien d'autres qui furent détruits par le bouleversement d'un magasin à poudre où le feu avait pris. Cependant il fut réparé par les soins de son petit-fils Jacques Delft, qui en réunit soigneusement les débris. Ce peintre éleva ses trois fils dans la peinture, et les nourrit dans l'amour qu'il avait pour cet art. L'aîné, Cornille Delft, prit les principes sous son père, et devint fort bon peintre sous Cornille Cornelis, d'Harlem ; le second, Roch Delft, était aussi bon peintre de portrait. Le plus jeune, Willem (Guillaume) Delft, s'attacha à la gravure. Il épousa la fille de Michel Mirevelt, excellent peintre de portrait, dont il est parlé ci-devant. Il a gravé les principaux portraits de son beau-père, qui sont encore conservés dans les portefeuilles des curieux.

FRANÇOIS PORBUS.

Il était fils de François Porbus, et élève de son père, qu'il a, selon quelques-uns, surpassé; il est certain du moins qu'il l'a égalé dans bien des parties : l'histoire et le portrait ont été ses principaux talens. Il voyagea long-temps et se fixa à Paris, où il fut très-employé à peindre le portrait; on en voit une quantité dans les cabinets des curieux. On trouve dans celui du duc de Florence, le portrait du peintre, fait par lui-même; dans celui du roi de France, les portraits d'Henri IV, armé et sans armes; celui de Marie de Médicis, et celui de la Paix entre la Hollande et l'archiduc, dont le fond est un paysage; au Palais-Royal, on voit le portrait d'Henri IV, de quatorze pieds de haut, peint sur bois.

Dans la maison de ville de Paris sont deux tableaux de la minorité de Louis XIII. Dans le premier, le roi encore enfant est assis sur son trône, à ses genoux paraissent le prévôt des marchands et les échevins, tous peints d'après nature; l'autre tableau représente la majorité du roi : la couleur vraie et la belle simplicité des draperies font oublier un reste du goût de son père.

Le tableau d'autel de l'église de Saint-Leu est de lui, ainsi que deux autres tableaux d'autel dans deux chapelles de l'église des Jacobins, rue Saint-Honoré; l'un est une Annonciation et l'autre un saint François.

A Tournay, dans l'église de l'abbaye de Saint-Martin, on y voit notre Seigueur en croix entre les Larrons; beau tableau du même auteur.

Il fut à Paris contemporain de Freminet, et ne lui survécut que de trois ou quatre années. Il mourut dans cette ville en 1622, et fut enterré aux Petits-Augustins du faubourg Saint-Germain.

WOUTER (Vautier) CRABETH,

Élève de Cornille Ketel.

Crabeth naquit dans la ville de Gouda; il était petit-fils de Vautier Crabeth, si fameux par sa peinture sur verre.

Vautier, élève de Cornille Ketel, avait surpassé dans cette école

ses autres contemporains. A peine sut-il le mélange des couleurs que, cédant à l'envie de voyager, il parcourut toutes les villes de France et passa de là en Italie ; il y étudia tout ce qui se trouvait de l'ancien et du nouveau goût. Rome l'arrêta pendant treize ans à copier ce qui lui parut propre à le perfectionner. Il est peu de grands peintres, de grands poètes, de grands philosophes qui n'aient voyagé.

De retour à Gouda, en 1628, il y épousa Adrienne Vriesen. Après cet établissement, il peignit plusieurs tableaux d'histoire et de portraits, dispersés et estimés partout.

Dans les Buttes de Saint-Georges, à Gouda, on voit de lui un tableau en grand représentant les principaux officiers de la compagnie de ce temps-là. On a encore de lui une Assomption de la Vierge dans une chapelle. Il tenait plus de l'école d'Italie que de celle de son pays. Sa mort est ignorée.

PAUL MOREELZE.

1571.

Ce peintre naquit à Utrecht en 1571 ; il fut élève de Michel Mirevelt ; son talent était le portrait. Carle van Mander en parle comme d'un excellent peintre. Il a fait quantité de portraits d'une grande vérité et d'une belle manière ; entre ses plus beaux sont ceux du comte et de la comtesse de Kuylemberg, en pied, et grands comme nature ; on cite aussi celui de Mme Cnotter. Il fut à Rome pour apprendre à peindre l'histoire, mais son talent pour le portrait fut si décidé et l'employa tant, qu'à peine il put y suffire ; ainsi le portrait seul l'a principalement occupé. On juge cependant qu'il était capable de faire autre chose par un emblême ou tableau allégorique qu'il a peint aux environs d'Utrecht. Il était bon architecte : la porte de Sainte-Catherine, de la même ville, en est une preuve ; ce morceau d'architecture est d'une belle composition. Il mourut en 1638, âgé de 67 ans, fort considéré, et revêtu de la charge de conseiller et de bourguemestre de la ville d'Utrecht. Il y fut enterré avec les plus grandes marques de distinction.

FRANÇOIS BADENS,

Elève de son père.

Il naquit à Anvers en 1571; il fut élève de son père, qui n'était qu'un peintre médiocre. De là il fut en Italie avec Jacques Mathieu; il y fit des progrès si rapides, qu'après quatre ans de séjour, il mérita à son retour à Amsterdam le nom de peintre italien ; et, en effet, il avait saisi parfaitement le goût de composer et de colorier des grands artistes de ce pays, si vantés à juste titre. Son pinceau *flou* et d'une touche fière, sa couleur chaude et dorée lui ont acquis la gloire d'être le premier qui ait introduit le bon goût du coloris. Il a réussi également dans l'histoire et dans le portrait. Il nous reste de lui des sujets de conversation (1), et des modes du siècle où il a vécu, peintes dans la grande manière. Sa mort est ignorée.

SÉBASTIEN FRANCK.

1573.

On ne sait si Sébastien Franck est fils de Jérôme, d'Ambroise, ou de François Franck ; on le croit frère aîné de François Franck le Jeune, et c'est assez le sentiment commun. Voici ce qu'en dit van Mander : Sébastien Franck s'est instruit de la peinture chez Adam van Oort ; il peut avoir présentement (1604) environ trente-un ans, ainsi il est né vers 1573, etc. Le génie de ce peintre était de peindre des batailles, et les sujets où il réussissait parfaitement à représenter des chevaux. Le paysage ne fut pas une des moindres parties de son talent ; une bonne couleur et une touche légère en font le mérite principal. La manière de ce peintre a été copiée par plusieurs ; leur médiocrité empêche de s'y méprendre. On ne sait si ce peintre est mort à Anvers, où il a demeuré long-temps. Deux tableaux de Sébastien se trouvent placés avec distinction chez l'électeur Palatin : l'un représente les Œuvres de Miséricorde, et l'autre une Assemblée de seigneurs et de dames.

(1) On appelle en Flandre un peintre de conversation, quand il représente des assemblées galantes, comme celles de Wateau, Pater, etc.

LUCAS FRANÇOIS.

1574.

Lucas François, contemporain d'Adam Elzheimer, et né la même année, en 1574, dans la ville de Malines, fut plus heureux; il ne tarda point à percer la foule pendant les six années qu'il exerça son pinceau en qualité de peintre de la cour de France et du roi d'Espagne; il gagna beaucoup de biens. Il était également bon peintre d'histoire et de portrait. Les églises, les salles de confréries, les cabinets de Malines sont garans de sa réputation. De retour dans sa ville natale, où il travailla quelque temps, il y mourut le 16 septembre 1643, comblé d'honneurs et de richesses, et au milieu de sa fortune; il laissa deux fils qui réussirent dans son art; je les placerai dans leur temps.

ADAM ELZHEIMER.

Elzheimer prit naissance à Francfort, en 1574; son père était tailleur d'habits; s'étant aperçu de l'inclination de son fils pour la peinture, il le plaça chez Philippe Offenbach, bon peintre de la même ville. L'élève surpassa le maître en peu de temps; mais voyant que l'Allemagne ne lui fournissait rien qui fût capable de l'avancer dans son art, il prit le chemin de Rome, où il fit connaissance avec Pierre Lastman, Jean Pinas, d'Amsterdam, Jacques-Esnest Thoman, et quelques autres célèbres artistes: il se fit avec eux une manière de peindre et de finir en petit qui lui a bien réussi; il fut le meilleur de son siècle dans ce genre. Il peignit tout d'après nature. Une mémoire rare lui fit faire des choses singulières. Il peignit très-fidèlement la Vigne-Madame de souvenir, les arbres et leurs formes, les masses principales, jusqu'aux accidens ordinaires des ombres; rien n'y était oublié. Mais ce qui devait faire sa fortune fut en partie cause de sa misère: le temps qu'il employait à finir ses tableaux était trop long pour le prix qu'il en recevait. Il épousa une jolie personne à Rome dont il eut une nombreuse famille. Cette fécondité, jointe à la médiocrité de son revenu, le découragea; il devint sauvage, et n'eut bientôt

d'autre séjour que les ruines des environs de Rome. Accablé de dettes, il ne s'occupait plus qu'à éviter ses créanciers. Il fut arrêté et mis en prison; il ne laissa pas de travailler dans ce triste état; il y mourut enfin de langueur, sous Paul V, en 1620, âgé de 56 ans, et digne d'un sort plus heureux. Ces tableaux, quoique petits, sont fort chers depuis sa mort; il aurait été à souhaiter qu'ils l'eussent été pendant sa vie.

Le mérite de ses ouvrages consiste surtout dans le goût du dessin, dans une distribution admirable de ses sujets, et dans une touche spirituelle. Excellent coloriste, toujours précieux et piquant, sa manière a fait bien des imitateurs. Thoman et le comte de Gaud ont suivi ce grand maître; David Teniers le père, et Bamboche l'ont étudié, et c'est d'après lui qu'ils ont excellé dans leur genre. Ses tableaux les plus considérables sont le jeune Tobie conduit par l'ange, et suivi d'un petit chien qui paraît sauter d'une pierre à une autre, et qui est artistement éclairé du soleil. Il a peint une Latone avec ses enfans; des Paysans changés en grenouilles semblent troubler l'eau par leurs mouvemens. Un autre tableau admirable est Procris blessée; Céphale tâche de guérir sa plaie avec des herbes. On voit dans le fond des Satyres avec des Dryades qui font du feu à l'entrée d'un bois. On connaît aussi un saint Laurent nu devant le juge qui le condamne à mort, sur le refus qu'il fait d'adorer ses faux-dieux : ce tableau appartient au comte de Nassau Saerbruge, et se voit dans le château d'Idstein. On a du même peintre un second saint Laurent en habit d'église; il fut fait pour le neveu de Joachim Sandrart; ce martyr tient d'une main le gril et de l'autre une branche de palmier; un paysage orne le fond du tableau; un soleil couchant y fait beaucoup d'effet sur des eaux qui s'y trouvent agréablement répandues; la figure du saint est peu correcte, mais si ce défaut était causé par l'habitude de faire trop en petit, on sent cependant par sa facilité qu'il aurait réussi en grand, et on le remarque dans quelques-uns de ses autres tableaux.

On voyait, en 1666, à Francfort, chez M. du Fay, du même Elzheimer, un tableau de génie et d'imagination; il représentait le Désir et la Jouissance sous deux jolies figures; au-dessus, dans un ciel était Jupiter la foudre à la main, et sur la terre des hommes et des femmes de tous états, livrés à l'objet de leurs différentes passions : les caractères y sont bien rendus sur les physionomies; les vertus et les vices font l'objet de cette composition : ce tableau a

touché tous les curieux et donne une grande idée de l'esprit de son auteur.

Elzheimer a peint d'une plus grande forme la Fuite de la Vierge en Egypte avec l'Enfant-Jésus sur ses genoux. Saint Joseph conduit l'âne pendant la nuit à travers une rivière ornée de toutes sortes de plantes aquatiques ; il tient dans la main gauche une branche de p'n allumée qui lui sert de flambeau. On voit dans le lointain un groupe de bergers qui se chauffent auprès d'un feu, sur les bords d'une mare où ils gardent leurs troupeaux ; ils paissent auprès d'une épaisse forêt ; le ciel est rempli d'étoiles ; la voie lactée, un peu au-dessus de l'horizon, éclaire la plaine et ses objets avec une singulière vérité ; ce tableau passe pour son chef-d'œuvre ; il a été gravé par M. de Gaud, gentilhomme d'Utrecht, qui en a gravé plusieurs autres. Ce seigneur était un des principaux bienfaiteurs d'Elzheimer. Il acheta tous ses ouvrages et les paya plus cher qu'on ne les vendait alors ; il adoucit sa prison en lui fournissant de l'argent, mais le mal était trop grand pour y pouvoir remédier. M. de Gaud se fit une manière de peindre sur les tableaux qu'il avait achetés d'Elzheimer et qui lui servaient de modèle, au point qu'il peignit dans le même goût. Après la mort du malheureux peintre, il revint à Utrecht, et termina ses jours par un accident. Une dame conçut tant d'amour pour lui, qu'elle lui fit prendre un breuvage qui eut un effet contraire à ses désirs. En 1624, il perdit la mémoire et eut l'esprit aliéné jusqu'à la fin de ses jours. La peinture seule lui donna des intervalles de raison, et il n'eut de jugement que pour ce talent jusqu'à sa mort. On ne connaît de lui que sept planches gravées d'après Elzheimer. La veuve et quelques enfans de ce peintre vivaient encore en 1632. Les ouvrages du père sont dispersés dans l'Europe. A Dusseldorf, chez l'électeur Palatin, on voit quatre tableaux de ce maître : Énée avec son père Anchise, un saint Jean-Baptiste dans un beau paysage, un autre paysage avec des figures, et le sacrifice d'Iphigénie. Dans le cabinet du duc d'Orléans, au Palais-Royal, deux tableaux du même, dont l'un représente une Nuit, ou des gens qui se chauffent au bord de l'eau ; l'autre représente un beau paysage éclairé de la lune.

NICOLAS DE LIEMAECKER,

SURNOMMÉ ROOSE,

Élève d'Otto-Venius.

1575.

Liemaecker, né à Gand en 1575, fut placé fort jeune chez Marc Gueraert, bon peintre d'histoire. Il apprit sous lui les principes de son art. La mort de ce peintre lui donna quelques inquiétudes sur son avancement; mais il répara cette perte en prenant des leçons d'Otto-Venius. Ce dernier s'attacha à Roose avec une affection qui lui procura depuis sa fortune. L'école de Venius était pour lors la meilleure de la Flandre, et la plupart de ceux qui la composaient ont été de grands artistes. Rubens était du nombre des élèves. L'amitié de Rubens et les leçons du maître rendirent le jeune Roose le digne rival de Rubens et l'un des premiers élèves de Venius.

Après avoir passé plusieurs années dans cette école, et mérité le nom de bon peintre, son maître l'envoya au prince-évêque de Paderborn, avec une lettre de recommandation. Il y fut bien reçu et employé par le prince et les principaux seigneurs. Son talent fut admiré, et l'artiste y fut comblé de gloire et de bienfaits; mais le climat étant contraire à sa santé, il tomba malade d'une fièvre continue qui fit craindre pour sa vie. Il quitta cette cour pour reprendre l'air natal, et fut s'établir à Gand, où il a depuis travaillé et peint plusieurs beaux tableaux. Rubens, de retour de Lille, où il venait de faire le tableau d'autel de Sainte-Catherine, fut demandé par ceux de la confrérie de Saint-Michel de Gand, pour peindre au rétable de leur autel un tableau représentant la Chute des Anges. Rubens leur conseilla d'employer le pinceau de Roose, en leur disant : *Messieurs, quand on possède une Rose si belle, on peut bien se passer de fleurs étrangères.* L'éloge d'un si grand peintre se soutient dans les ouvrages que Roose nous a laissés. Il composa ce tableau que Rubens refusa de faire : il passe pour un de ses chefs-d'œuvre et ne cède en rien aux plus beaux de son siècle.

Roose peignit le plafond de la chapelle de l'évêque, dans l'église de Saint-Bavon, et un tableau d'autel, où l'on voit la Vierge

et l'Enfant-Jésus dans une gloire entourée de saints : ce tableau est d'une grande ordonnance ; l'effet répond aux autres belles parties de l'art ; il est en face dans cette chapelle. On remarque plusieurs tableaux du même artiste qui ornent les piliers.

Dans l'église paroissiale de Saint-Nicolas, on voit le tableau de la Chute des Anges dont j'ai parlé, et dans la chapelle des chirurgiens, le Samaritain blessé. Le grand tableau d'autel de la même église, représente saint Nicolas qu'on élève à l'épiscopat. J'ajouterai ici une simple énumération des tableaux de Roose.

Dans l'église de Saint-Jacques, le tableau d'autel de la chapelle des tonneliers ; dans la chapelle de Saint-Ambroise, le dernier Jugement, composition considérable, où le génie de l'auteur est sans bornes ; dans l'église de Saint-Sauveur, contre les piliers, douze grands tableaux représentant : 1° le baptême de notre Seigneur ; 2° Jésus-Christ tenté dans le désert ; 3° notre Seigneur pendant la tempête, réveillé par ses disciples ; 4° la Résurrection de Lazare ; 5° le miracle de l'Aveugle-né ; 6° les Vendeurs chassés du Temple ; 7° la Transfiguration ; 8° le Démon chassé du corps d'un possédé ; 9° la Samaritaine ; 10° Jésus-Christ qui guérit plusieurs malades ; 11° la Pêche miraculeuse, où notre Seigneur se promène sur les eaux ; 12° l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem.

Dans la chapelle de la Sainte-Trinité, le tableau représente ce saint mystère ; il est aussi bien colorié que s'il était de Rubens.

Dans l'église des Augustins, huit tableaux représentant l'histoire du sacrilége de plusieurs hosties qui furent volées et dispersées avec impiété.

Dans l'église des Dominicains, l'apparition de la Sainte-Vierge à saint Dominique. Dans la chapelle de Saint-Pierre et de Saint-Paul, de la même église, ces deux saints représentés avec saint Thomas-d'Aquin, tableau d'autel.

Dans l'église du petit enclos des Béguines, la Présentation au Temple, tableau d'autel.

Dans l'église des religieuses Bernardines, la Sainte-Vierge et l'Enfant-Jésus dans une gloire céleste, entourés de saints, et au haut du ciel la Sainte-Trinité, tableau d'autel. La multiplicité des figures ne rend point cette composition confuse ; le bon goût du dessin et la facilité du pinceau s'y font admirer, comme dans tous les ouvrages du même artiste.

Dans l'abbaye des dames de Nieuwen-Bossche (ou Nouveau-Bois), on voit encore plusieurs tableaux de Roose ; la naissance de

notre Seigneur adoré par les anges, tableau du grand-autel ; saint Benoît qui dit la messe à l'intention des âmes du purgatoire ; le tableau des Anges qui apportent au saint le plan d'un monastère ; l'apparition de la Sainte-Vierge et de sainte Humbline à saint Benoît ; dans la même église, deux autres grands tableaux.

A Bruges, chez les Dominicains, dans la chapelle de la Vierge, l'apparition de la sainte Vierge à saint Dominique.

On voit encore dans les villes de Flandre plusieurs tableaux de Roose. Il en faisait peu de chevalet, la grande facilité et le feu de son imagination le portaient plus à traiter ses sujets en grand qu'en petit. Ses figures sont toujours grandes et paraissent même colossales, mais elles sont d'un bon goût de dessin. C'est à sa grande pratique que l'on attribue quelquefois sa couleur froide, tirant sur le noir, principalement dans ses ombres. Ses couleurs de chair sont souvent rouges et peu agréables. Ces défauts ne sont pas dans tous ses ouvrages, et plusieurs de ses tableaux sont coloriés comme ceux de Rubens ; la Chute des Anges en est une preuve. Il dessinait bien le nu ; il aimait à le représenter, et rarement a-t-il manqué l'occasion de l'introduire dans ses ouvrages.

Roose n'a eu qu'une fille, morte en 1677, religieuse dans l'abbaye de Nieuwen-Bossche. Il fit plusieurs tableaux qu'il donna pour sa dot. On ne sait pas pourquoi il fut appelé Roose : ce nom lui fut donné dans sa jeunesse. Il fut élu chef ou doyen des peintres de Gand, en 1628 et 1636 ; il fut aimé pour ses mœurs et la sagesse de sa conduite, et fort regretté à sa mort, qui arriva en 1646 ; il était âgé de 71 ans ; on le croit enterré aux Augustins, à Gand.

WAERNAERT VANDEN VALKAERT,

Élève de Henry Goltzius.

Waernaert était d'Amsterdam ; la date de l'année 1623, qu'on lit au bas d'un de ses plus beaux ouvrages, fait croire, avec assez de vraisemblance, qu'il naquit vers la fin du XVe siècle ; ce tableau représente saint Jean dans le désert ; parmi une multitude de figures qui peuplent le paysage, quelques-unes des principales sur le devant sont des portraits ; il s'y est peint lui-même. Le saint Jean est d'une belle proportion, bien peint, et dans le goût de son maître ; toutes ces figures sont grandes comme nature.

JEAN BADENS,

Élève de son père.

1576.

Jean Badens, frère de François Badens, naquit à Anvers, le 18 novembre 1576, et fut élève de son père, qu'il quitta de bonne heure pour voyager, particulièrement en Italie, où il fit de bonnes études. Il excella au point que les Allemands ne purent se rassasier de ses ouvrages; les plus grands seigneurs exercèrent son pinceau. Il gagna beaucoup de biens, et retournant chez lui, il fut pillé et maltraité par des gens de guerre. Ne pouvant se consoler de cette perte, il mourut de langueur en 1603.

ROLANT SAVERY.

Rolant Savery naquit à Courtray en 1576; il était fils de Jacques Savery, peintre médiocre, qui lui apprit les premiers élémens de la peinture, et l'exerça à peindre des animaux, des oiseaux, des poissons, etc. Il imita la manière de son frère aîné, peintre en détrempe; mais cette partie parut trop bornée à Rolant, il s'attacha au paysage qu'il a fort bien traité: il aimait beaucoup les vues du Nord, des rochers, des chutes d'eau qu'il ornait avec des sapins. L'empereur Rodolphe le prit à son service, à la seule inspection d'un de ses tableaux; il l'envoya dessiner les vues singulières du Tyrol. Ce peintre employa son temps à copier d'après nature, et en deux années, il rapporta un très-grand livre rempli de beaux dessins, en partie dessinés à la plume et lavés, et les autres au charbon. Il s'est servi toute sa vie de ces études dans ses tableaux; il orna la galerie de Prague, en Bohême, de ses paysages qu'Ægidius Sadler a gravés. On regarde comme un de ses principaux tableaux un paysage d'une étendue immense de pays, avec un saint Jérôme dans sa pénitence; il a été gravé par Isaac Major, élève de Sadler, qui l'a rendu public.

Après la mort de l'empereur Rodolphe, en 1612, Severy revint à Utrecht où il fit plusieurs tableaux en grand et en petit; il soutenait son application par une dissipation agréable; les matinées

étaient entièrement employées à peindre avec son neveu, Jean Savery, aussi peintre de paysages, et les après-dînées lui servaient de délassement. Un choix d'amis, comme lui sans engagemens, lui faisait goûter le plaisir qu'on trouve dans une société enjouée ; c'est ce qui n'a pas peu contribué à le faire vivre aussi long-temps qu'il a vécu. Il mourut à Utrecht, en 1639, âgé de 63 ans. On lit sous son portrait, peint par Henri-Lambert Rogman :

Rolant Savery, peintre de Rodolphe et de Mathieu, empereurs romains.

Savery avait le fini de Paul Bril et du Breughel; on remarque dans quelques-uns de ses tableaux un peu de sécheresse dans sa touche ; ses idées sont grandes, ses distributions agréables, et il y a un grand art dans ses oppositions. La couleur bleue domine dans ses tableaux, quelques-uns même en sont moins estimés. Ce peintre a bien fait les petites figures et les animaux qu'il dessinait et qu'il touchait avec esprit; la plupart des ouvrages de Savery sont en Allemagne ; on en trouve aussi, mais en petit nombre, dans les cabinets de Hollande et de Flandre, etc.

Houbraken vante un tableau de ce maître représentant Orphée qui, par les sons de sa lyre, attire autour de lui une multitude d'animaux ; le paysage en est très-beau.

Weyermans fait aussi la description d'un tableau de ce maître, dans lequel il avait voulu se surpasser ; c'est une espèce de forêt remplie de chevaux indomptés; les positions extraordinaires et les mouvemens forcés dans chaque animal, donnent une idée de la grande facilité de celui qui les a représentés.

On voit de lui, chez l'électeur Palatin, deux tableaux, dont l'un est un paysage avec des animaux d'espèces différentes, et l'autre une bataille avec beaucoup de figures et des animaux.

A Gand, chez M. van Tyghem, est un autre tableau de Savery ; c'est probablement celui dont Houbraken a donné la description, c'est du moins le même sujet, et on le regarde comme un des plus beaux de cet artiste.

ADAM WILLARTS.

1577.

Naquit dans la ville d'Anvers en 1577 ; la peinture et la poésie furent alternativement exercées pas Adam : de la première il avait

fait son talent dominant, et l'autre lui servait de délassement. Il excellait à peindre, surtout des rivières avec de petits bateaux; des rivages et petites marines; des barques de pêcheurs remplies de petites figures spirituellement touchées et naturellement représentées. Il mourut à Utrecht où il avait fixé sa demeure. On voit deux tableaux de ce peintre à Paris, chez M. le comte de Vence : l'un représente une marine et l'autre la vue d'une rivière.

AART (ARNOLT) JANSSE DRUYVESTEYN.

Carle van Mander rapporte qu'il a vu, à Harlem, un jeune homme, excellent peintre de paysages, avec de petites figures, nommé Aart Jansse Druyvesteyn, qui n'exerçait son talent que pour son amusement. Favorisé d'une fortune honnête, il ne peignait que pour son plaisir. Il est compté parmi les bourguemestres de cette ville, et fut élu ancien de l'église Réformée.

PIERRE-PAUL RUBENS.

En donnant la vie du prince des peintres flamands, nous avons à faire connaître dans cet illustre artiste, le savant, le politique et l'homme du monde.

Pierre-Paul Rubens était fils de Jean Rubens et de Marie Pipelings, tous deux d'une assez bonne famille. Son père, professeur en droit et échevin de la ville d'Anvers, abandonna cet emploi pour se mettre à couvert des calamités de la guerre civile qui ravageait alors le Brabant. Il se retira dans la ville de Cologne; c'est là que Rubens reçut le jour, le 28 juin 1577. Sa première jeunesse fut cultivée avec soin, et il répondit à cette éducation par les plus heureuses dispositions. Il s'attacha avec succès aux belles-lettres, et il fit des progrès rapides dans la langue latine. Ainsi, les grands hommes annoncent d'ordinaire, dès leurs premières années, ce qu'ils doivent être dans la suite.

Le duc de Parme ayant remis la ville d'Anvers sous la domination de l'Espagne, Rubens le père, qui avait quitté Cologne pour Utrecht, retourna dans sa patrie, y reprit ses charges. Son fils

était d'une figure aimable ; il le plaça chez la comtesse de Lalain, en qualité de page. La vie licencieuse de ses camarades n'étant pas du goût de ce jeune homme bien né, il sollicita, mais en vain, ses parens de le rappeler auprès d'eux. Son père étant mort, Rubens se retira chez sa mère, et lui fit connaître le désir qu'il avait de se livrer à la peinture. On le plaça d'abord chez Tobie Verhaest, habile paysagiste, et ensuite chez Adam van Oort. La conduite crapuleuse et libertine de ce dernier, jointe à son humeur brutale, déplut à Rubens. Il le quitta pour aller chez Otto-Venius, qui était alors le Raphaël flamand. Le disciple s'appliqua non-seulement à imiter la beauté du pinceau de ce nouveau maître qu'il égala, mais il se fit un modèle de sa conduite, de ses mœurs, de sa politesse et de son application à l'étude. Vers l'âge de vingt-trois ans, Rubens se crut en état d'essayer de voler de ses propres ailes. L'habitude de vivre dans le grand monde lui donna accès chez les princes ; il s'y fit remarquer par sa sagesse et son génie. Quelques-uns disent, et entre autres Sandrart, qu'Albert, archiduc d'Autriche, envoya le jeune Rubens à Vincent de Gonzague, duc de Mantoue, qui le reçut favorablement, et le prit à son service en qualité de gentilhomme ; il y resta pendant sept ans, plus occupé à étudier son art d'après les grands maîtres, qu'à suivre les amusemens frivoles de ceux avec qui il vivait. On raconte que Rubens, ayant un jour à peindre le combat de Turnus et d'Enée, et se croyant seul, récitait, pour échauffer son genie, ces vers de Virgile :

Ille etiam patriis agmen ciet, etc.

Le duc qui l'avait écouté, entra en riant et lui parla en latin, croyant l'embarrasser et qu'il n'entendait pas cette langue ; mais quelle fut sa surprise lorsque ce peintre lui répondit en termes dignes du siècle de Cicéron. Il cessa d'être étonné de son érudition, lorsque Rubens lui eut appris quelle était sa famille. Sa naissance, ses talens et ses vertus aimables lui acquirent tant de considération dans l'esprit du prince, qu'il le nomma son envoyé à la cour de Philippe III, roi d'Espagne. Rubens partit chargé de riches présens pour le duc de Lerme, un des principaux favoris. Ces présens furent offerts avec des grâces qui en augmentèrent le prix et qui ajoutèrent au mérite de l'envoyé. Il fut estimé du roi et de toute la cour ; il y fit une quantité de portraits et de

tableaux d'histoire qui lui valurent des sommes immenses. La réputation de Rubens fit tant de bruit, que Jean, duc de Bragance (depuis roi de Portugal), protecteur des sciences et des arts, écrivit à un seigneur de Madrid, pour engager notre peintre à venir à Villaviciosa, où le duc faisait sa résidence. Rubens accepta cet honneur, et se mit en chemin avec un train si considérable, que le duc, effrayé de la dépense qu'un tel hôte pourrait occasionner, dépêcha un gentilhomme au-devant de l'artiste, qui n'était plus qu'à une journée de sa cour, *pour le prier de remettre sa visite à un autre temps*. Ce compliment était accompagné d'une bourse de 50 pistoles, pour dédommager Rubens de sa dépense et du temps qu'il avait perdu. Rubens répondit qu'il ne recevrait pas ce présent, *qu'il n'était point venu pour peindre, mais pour s'amuser huit ou dix jours à Villaviciosa, et qu'il avait apporté avec lui* 1,000 *pistoles pour les dépenser pendant son séjour*. Une si rapide fortune fit voir dans ce jeune peintre autant de conduite que de talent, et sa réponse autant de noblesse que de désintéressement.

De retour à Mantoue, le duc l'envoya à Rome pour y copier les principaux tableaux des grands maîtres, et ces copies valaient presque les originaux. Rubens obtint ensuite la permission de suivre les études qu'il s'était proposé de faire en quittant sa patrie. Les ouvrages du Titien et de Paul Véronèse l'attirèrent à Venise ; ce fut dans cette excellente école du coloris qu'il en puisa les règles sûres, dont il ne s'est jamais écarté. Il resta long-temps dans cette ville à réfléchir sur la manière de chaque maître, et en pratiquant d'après leurs chefs-d'œuvre, il s'en fit une qui lui était propre, et qui approche peut-être autant de la nature. Notre illustre artiste retourna de là à Rome, et y fit quelques tableaux d'autel qui prouvèrent aux connaisseurs combien le séjour de Venise lui avait été utile.

Rubens quitta Rome et fut à Gênes, où des tableaux d'histoires et de portraits l'occupèrent long-temps. L'église des Jésuites fut ornée de ses ouvrages. Les principaux de cette ville employèrent son pinceau. Rubens leva le plan des plus beaux édifices, et dessina lui-même les élévations qu'il fit graver, ce qui composa un très-grand volume qui fut si bien reçu du public, qu'il en parut deux éditions de suite.

Notre jeune peintre était dans le fort de ses ouvrages, et comblé chaque jour de nouvelles marques d'estime, lorsqu'il se trouva

forcé de tout quitter. La nouvelle de la maladie dangereuse de sa mère le fit partir à la hâte, mais quelque diligence qu'il pût faire, il n'eut point la satisfaction de la trouver en vie. Il fut pénétré de la plus vive affliction. L'abbaye de Saint-Michel d'Anvers fut sa retraite : il n'y vit personne. La peinture eut seule le droit de faire quelquefois diversion à sa tristesse. Rubens joignit la vertu d'un bon fils à tant d'autres vertus.

Dès que sa douleur fut un peu calmée, il ne songea plus qu'à fuir les lieux qui la lui retraçaient. Il forma le projet de retourner à Mantoue ; mais l'archiduc Albert en étant informé, lui témoigna combien il était mécontent de ce départ ; il lui fit dire qu'il ne souffrirait qu'avec peine que Mantoue enlevât à la Flandre espagnole son plus précieux ornement. Ces marques de bonté et de distinction, toutes flatteuses qu'elles étaient de la part de son prince, n'eussent peut-être point été capables de retenir Rubens, si l'amour ne se fût mis de la partie. Les charmes d'Elisabeth Brants l'arrêtèrent ; il l'épousa.

Quelque temps après, il bâtit une maison ou plutôt un palais ; il le fit peindre en dehors et en dedans. Son cabinet, formé en rotonde et éclairé par en haut, fut orné de vases de porphyre et d'agate les plus recherchés, de bustes antiques et modernes les mieux travaillés, d'un riche médailler, et des tableaux les plus précieux de toutes les écoles : cette collection était plutôt celle d'un prince que celle d'un particulier. Le duc de Buckingham la vit et en eut envie : il pria instamment Rubens de vouloir bien lui en céder du moins une partie. Il lui envoya Michel le Blond, homme de goût, avec 60,000 florins (1) pour achever de le déterminer. Malgré cette somme considérable, Rubens ne consentit qu'avec le plus grand regret à se détacher de cet amas rare qui faisait son amusement, mais il ne put résister aux instances réitérées du seigneur anglais qui, de son côté, ne crut pouvoir payer le sacrifice que lui avait fait Rubens que par la protection la plus marquée et l'amitié la plus tendre. Le Blond choisit en connaisseur et fit passer en Angleterre la plus belle partie de ce magnifique cabinet.

Rubens commença à jouir tranquillement de sa réputation et de sa fortune, et s'il continua de peindre, il semblait que c'était plus pour contenter son goût, et par complaisance pour les curieux

(1) 120,000 Livres de France.

qui montraient le plus vif empressement à obtenir quelques-uns de ses ouvrages, que par intérêt. Ses biens étaient très-considérables, et cette complaisance les rendit immenses.

Rubens imaginait facilement et exécutait de même : il pouvait travailler long-temps sans altérer sa santé ; mais pour suffire aux différentes sortes de connaissances dont son esprit était avide, il avait mis un ordre que rien ne changeait dans l'emploi de son temps. Ses heures étaient réglées et ne prenaient jamais rien les unes sur les autres ; mais il savait cependant admettre ensemble les occupations qui n'étaient pas opposées. Il ne peignait jamais sans se faire lire quelque morceau d'histoire sacrée ou profane, de morale ou de poésie ; les auteurs de chaque nation lui étaient familiers par l'usage qu'il avait des langues ; il en parlait sept différentes. Cet amas de sciences avait enrichi de connaissances le génie du peintre et orné de faits et d'agrémens l'esprit de l'homme du monde. Rubens employa utilement tous ses momens, il ne fut jamais oisif : il appelait ses heures de récréation celles qu'il consacrait aux belles-lettres; il veillait et s'endormait avec les Muses.

Le nombre de ses tableaux est aussi considérable qu'ils sont exquis. Les quatre Évangélistes des Jacobins d'Anvers, la fameuse descente de Croix de la cathédrale, sont de sa main. Toutes les villes des Pays-Bas se disputèrent à l'envi l'honneur de posséder quelques-uns de ses chefs-d'œuvre ; les villes d'Italie montrèrent aussi le même empressement. Gênes, Bologne, Milan n'obtinrent que par une espèce de faveur un très-petit nombre de ses tableaux, et on les y plaça au rang des merveilles de l'Italie.

A la fin, surchargé d'ouvrages, Rubens prit le parti d'employer ses plus habiles élèves ; il les faisait travailler sur ses dessins, et ne faisait que retoucher, mais si savamment, qu'il faut être très-fin connaisseur pour ne s'y pas méprendre : Wildens et van Uden peignaient le paysage ; Sneyders, les fruits, les fleurs et les animaux ; Rubens présidait, et savait accorder avec tant d'art les manières différentes, qu'il semblait qu'une seule main y eût travaillé.

Une réputation si générale et si méritée ne pouvait manquer d'exciter l'envie. Rubens, doux et affable, bienfaisant, protecteur des arts, se vit attaqué par les artistes mêmes qu'il avait le plus aidés. On osa dire qu'il aurait été incapable de réussir dans tous ces différens genres de peinture, sans le secours des peintres dont il employait les talens ; Rubens ne répondit à ces critiques, ou

plutôt à ces calomnies, que comme il sied aux grands hommes d'y répondre, en produisant de nouveaux miracles. Il fit seul plusieurs beaux paysages : le plus remarquable était celui dans lequel il représentait sa maison de campagne, entre Malines et Anvers; tous ont été gravés.

La honte qui en retomba sur ses ennemis que Rubens convainquait d'imposture, ne fit que les acharner de plus en plus contre lui. Janssens et Rombouts, qui étaient à la tête, levèrent le masque et se déclarèrent ouvertement : Janssens eut la témérité de proposer à Rubens un défi de peinture; Rubens, aussi modéré qu'habile, fit dire qu'il accepterait ce défi quand Janssens prouverait par ses ouvrages qu'il pouvait être son concurrent.

Vers ces temps-là, un alchimiste anglais, nommé Brendel, fut trouver Rubens et lui promit de partager avec lui les trésors dont l'assurait son art, s'il voulait seulement construire un laboratoire et payer quelques petits frais nécessaires. Rubens, après avoir écouté patiemment les extravagances du souffleur, le mena dans son atelier : « Vous êtes venu, lui dit-il, vingt ans trop tard, car depuis ce temps j'ai trouvé la pierre philosophale avec cette palette et ces pinceaux. »

La gloire de Rubens parut dans tout son éclat vers 1620, lorsque Marie de Médicis, de retour à Paris, le choisit pour peindre dans une des galeries du palais du Luxembourg les principaux événemens de sa vie, depuis sa naissance jusqu'à l'accommodement qu'elle avait fait à Angoulême avec Louis XIII, son fils. Rubens vint, composa ses sujets, en fit les esquisses, que M. Félibien a vues chez l'abbé de Saint-Ambroise.

Cette galerie contient vingt-quatre tableaux, dix de chaque côté entre les croisées, un sur la cheminée, deux à côté et un au fond de la galerie, en face de cette cheminée. On prétend que notre peintre avait eu ordre de représenter la vie d'Henri IV dans une autre galerie, et il en avait déjà fait quelques esquisses; on n'a cependant jamais rien vu de ce dernier projet. On peut regarder ces vingt-quatre tableaux comme un poëme épique en peinture, et composé avec autant de sagesse que d'esprit. Les allégories en sont ingénieuses sans être trop chargées, et la fraîcheur de ces tableaux continue d'y faire l'éloge du coloris admirable de l'auteur. Ce grand ouvrage fut exécuté en entier à Anvers, excepté deux des tableaux qui furent faits à Paris; car la reine avait marqué autant de plaisir à s'entretenir avec Rubens qu'à le voir peindre. Il fit dans ce temps

plusieurs portraits de cette princesse et quelques autres des principaux seigneurs de la cour.

Les talens supérieurs de Rubens dans la peinture ne lui ont pas seuls mérité l'estime des souverains de l'Europe; son inclination pour les sciences et les arts y a beaucoup contribué ; il ne se borna point à les effleurer, il les approfondit : pénétrant et solide, l'usage qu'il avait du monde et le séjour qu'il avait fait dans différentes cours de l'Europe lui avaient donné une connaissance très-étendue de la politique et des intérêts des princes. L'infante Isabelle, dans quelques entretiens qu'elle eut avec lui sur la situation des affaires des Pays-Bas, le reconnut très-propre au dessein qu'elle avait de communiquer au roi d'Espagne l'état présent du gouvernement du Brabant. Rubens reçut les instructions nécessaires et passa à la cour d'Espagne : il eut plusieurs conférences avec le roi, le duc d'Olivarez et le marquis de Spinola, qui furent tous satisfaits, non-seulement de la manière dont il avait exécuté sa commission, mais des avis qu'il avait proposés lui-même et qui furent suivis. Le roi le fit traiter avec une grande distinction ; il fut conduit à l'Escurial, où les tableaux d'Italie fixèrent toute son attention ; il en copia quelques-uns d'après le Titien. Le duc d'Olivarez chargea Rubens de commissions secrètes, et lui donna de la part du roi un diamant de grand prix, six beaux chevaux et la charge de secrétaire du conseil privé, avec le brevet de la survivance de cette charge pour son fils. De retour en Flandre, il fut très-bien reçu par l'infante Isabelle, qui l'employa de nouveau en Hollande où il passa, sous prétexte de ses propres affaires. Le véritable motif de ce voyage était de proposer une trève entre l'Espagne et les Provinces-Unies. Cette négociation fut bien conduite et allait avoir un plein succès, quand elle fut interrompue par la mort de Maurice, prince de Nassau.

Le roi d'Espagne, par le conseil du duc d'Olivarez, qui fit entendre à ce prince combien Rubens était propre à proposer au roi d'Angleterre des conditions pacifiques, par l'étroite amitié qui régnait entre le duc de Buckingham et ce peintre ; le roi, dis-je, le chargea de cette commission d'autant plus délicate, qu'il ne lui était permis de faire ses propositions qu'après avoir sondé les dispositions de la Grande-Bretagne pour la cour d'Espagne. Rubens passa en Angleterre comme voyageur ; il eut l'honneur d'être présenté au roi, qui le reçut avec bonté : ce prince parut charmé de sa conversation, et ce fut dans un de ces entretiens

particuliers que des choses indifférentes, Rubens passa à de plus sérieuses. Il glissa adroitement qu'il se pouvait que le roi d'Espagne ne fût pas éloigné de consentir à la paix. Le roi d'Angleterre lui demanda s'il avait ordre d'en parler, et lui laissa entrevoir que les propositions n'en seraient pas mal reçues; Rubens saisit le moment; il montra ses lettres de créance avec les intentions du roi son maître : la sagesse de Rubens parut dans cette affaire et lui attira une estime générale. Le roi lui donna une preuve convaincante de la sienne, en le décorant dans l'instant du cordon de son ordre et d'un riche diamant. Ce traité fut conclu pendant les mois de novembre et décembre en 1630. Milord François Cottington fut envoyé en Espagne pour le ratifier, et don Carlos Colonne vint pour le même sujet en Angleterre.

Ainsi Rubens eut l'adresse et la gloire de conclure une paix devenue si nécessaire à l'Espagne, depuis que les Anglais l'avaient faite avec la France, et de plaire au roi d'Angleterre, auquel il la demandait. Ce prince fut si content du négociateur, qu'après l'avoir créé chevalier en plein parlement, il lui donna la même épée avec laquelle il avait fait la cérémonie; il joignit à cette marque de distinction le présent d'un service complet de vaisselle d'argent, de la valeur de 12,000 florins.

On sait que la reine Marie de Médicis et Monsieur, sortant de France, s'étaient retirés à Bruxelles; l'infante chargea Rubens de les instruire de ses prétentions et de celles de la cour d'Espagne. Il se tira avec habileté de cette commission difficile. Il ne s'acquitta pas moins bien de celle que le marquis d'Ayetone lui donna auprès des états-généraux : il s'agissait de les amuser par des propositions de paix de la part de la cour d'Espagne, et il y réussit. Il contribua beaucoup à faire rentrer les Provinces-Unies sous la domination de cette cour. (1) Ce fut à-peu-près dans ce temps-là que Rubens épousa en secondes noces Hélène Forman; elle était d'une rare beauté et lui servit souvent de modèle pour les têtes de femmes. On la voit très-bien représentée dans le tableau qu'il fit pour la chapelle où il est enterré, dans l'église de Saint-Jacques.

Rubens, au milieu des honneurs et des richesses, sentant déjà les infirmités de la vieillesse, se dérobait peu à peu au tumulte du monde qui le cherchait.

Affligé depuis quelque temps d'un tremblement de mains et de

(1) Rubens perdit sa première femme en 1626.

la goutte, il se renferma dans sa belle maison et ne peignit plus que des tableaux de chevalet; dans ce travail l'appuie-main lui procurait le soulagement dont il avait besoin. Il composa cependant encore quelques grands ouvrages, tels que les arcs-de-triomphe pour l'entrée de Ferdinand, cardinal-infant d'Espagne; mais il eut le chagrin de ne pouvoir assister à cette entrée. Théodore van Thulden a gravé à l'eau-forte ces arcs-de-triomphe; c'est un volume in-folio avec de savantes observations latines de M. Géevaerts, historiographe du roi d'Espagne. La caducité de Rubens augmenta de plus en plus; il mourut le 30 mai 1640; il fut enterré avec de grandes marques d'honneur. On porta devant son cercueil un carreau de velours noir sur lequel était une couronne dorée. La principale noblesse, le clergé, les artistes et les amateurs s'empressèrent à lui rendre les derniers devoirs. Il fut inhumé dans la chapelle derrière le chœur, en l'église paroissiale de Saint-Jacques, à Anvers.

Le chevalier Bullart a composé pour lui cette épitaphe :

Ipsa suos Iris, dedit ipsa Aurora colores,
Nox umbras, Titan lumina clara tibi.
Das tu Rubenius vitam, mentemque figuris,
Et per te vivit lumen, et umbra, color;
Quid te, Rubeni, nigro mors funere volvit?
Vivit, victa tuo, picta colore rubet.

Rubens laissa après lui sa veuve, une fille et deux fils; l'aîné, Albert, occupa sa charge de secrétaire du conseil privé, et passa pour un des beaux génies de son temps.

Les ouvrages de Rubens sont en grand nombre. La France, l'Italie, l'Angleterre et la Flandre en sont remplies : nous en indiquerons les principaux, après avoir fait quelques réflexions sur sa manière.

Bien des auteurs se sont contentés de dire que l'on voit peu de tableaux entièrement de lui, et qu'il ne faisait souvent que retoucher ceux de ses élèves : c'est une erreur; les tableaux de ses élèves qui ont été retouchés, sont aisés à reconnaître; on n'y trouve pas les transparens dont ce grand peintre tirait si bien parti; ceux qui sont de van Dyck embarrassent le plus, mais encore rarement peut-on s'y tromper. La touche de van Dyck est plus tendre; elle n'est ni si facile, ni si large que celle de son maître. Il semble que dans les tableaux de Rubens les masses privées de lumière ne soient presque point chargées de couleur; c'était une des critiques de ses ennemis, qui prétendaient que ses

tableaux n'étaient point assez empâtés, et n'étaient presque qu'un vernis colorié, aussi peu durable que l'artiste. On voit à présent que cette prédiction était très-mal fondée. Tout n'avait d'abord, sous le pinceau de Rubens, que l'apparence d'un glacis ; mais quoiqu'il tirât souvent des tons de l'impression de sa toile, elle était cependant entièrement couverte de couleur : il a connu parfaitement celle qui n'altérait ni la vivacité ni la durée de l'autre. Une des maximes principales qu'il répétait le plus souvent dans son école, sur le coloris, était qu'il était très-dangereux de se servir du blanc et du noir. *Commencez*, disait-il, *à peindre légérement vos ombres ; gardez-vous d'y laisser glisser du blanc, c'est le poison d'un tableau, excepté dans les lumières ; si le blanc émousse une fois cette pointe brillante et dorée, votre couleur ne sera plus chaude, mais lourde et grise*. Après avoir démontré cette précaution si nécessaire pour les ombres, et avoir désigné les couleurs qui peuvent y nuire, il continue ainsi : *Il n'en est pas de même dans les lumières; on peut charger ses couleurs tant qu'on le juge à propos : elles ont du corps ; il faut cependant les tenir pures ; on y réussit en plaçant chaque teinte dans sa place, et près l'une de l'autre, en sorte que d'un léger mélange fait avec la brosse ou le pinceau, on parvienne à les fondre en les passant l'une dans l'autre sans les tourmenter, et alors on peut retourner sur cette préparation et y donner des touches décidées qui sont toujours les marques distinctives des grands maîtres.*

Voilà quelques-uns des principes de Rubens, on les reconnaît dans ses ouvrages ; sa couleur est tendre, vive, fraîche et naturelle. Il avait une singulière facilité à opérer, et par là il cachait sa palette (1) dans tout ce qu'il a produit. Il tenait cet artifice de l'examen des ouvrages du Titien, de Paul Véronèse et du Corrége, etc. S'il a cependant moins fondu ses couleurs, il nous laisse la route plus frayée que ces maîtres italiens qui nous déguisent leur marche par une fonte presque insensible. Nous pouvons donc le regarder comme un maître aussi bienfaisant qu'habile, qui veut bien nous révéler les mystères de cette sorte de magie si difficile à deviner, et dans laquelle il n'a pas encore été surpassé. Quel avantage n'a-t-il pas tiré du clair-obscur? avec quelle industrie a-t-il su lier ses groupes, répandre et soutenir les grandes masses de lu-

(1) Expression en peinture : on dit les couleurs sont trop crues, elles sentent la palette, c'est-à-dire qu'elles n'imitent point assez celles de la nature.

mière par celles des ombres? Un génie si élevé et si savant dans l'histoire et les belles-lettres était aussi digne d'être admiré que capable d'instruire. Abondant et facile dans ses productions, varié dans ses attitudes aussi simples que naturelles, et toujours contrastées sans être outrées; juste dans ses expressions, noble et exact dans l'exposition, et plein de jugement quand il a fait usage de l'allégorie; ses draperies sont convenables aux sujets; les étoffes grossières ou légères sont jetées avec art; il n'y a nulle affectation dans les plis qui sont amples, et sous lesquels se dessine le nu; on y reconnaît distinctement la soie, la laine et le lin. Rubens a peut-être manqué quelquefois à l'élégance et au choix de la belle nature; il est même quelquefois maniéré, surtout dans les extrémités et les emmanchemens de ses figures, mais ce défaut ne lui est point ordinaire; il a très-souvent saisi dans la nature des beautés qui lui étaient échappées dans les antiques, ou plutôt qui ne s'y trouvaient point. S'il a quelquefois négligé la correction du dessin, il est souvent dans cette partie égal aux plus grands maîtres. L'éloge que nous allons faire de la plupart de ses élèves doit encore ajouter à sa gloire.

Rubens peignait l'histoire, le portrait, le paysage, les fruits, les fleurs et les animaux, et dans chaque genre il était habile; il avait tant de ressources dans son génie qu'il a composé jusqu'à trois ou quatre fois le même sujet dans le même instant, sans qu'il y eût rien de ressemblant. Nous avons plusieurs esquisses de lui faites pour le même tableau. On en connaît trois en France du tableau d'autel des Augustins d'Anvers, une chez M. de Voyer d'Argenson, l'autre chez M. de Julienne, et la troisième à Rouen, très-finie, chez l'auteur de cet ouvrage. Toutes ces esquisses étaient sur le panneau, la toile ou le papier huilé; il savait y répandre la même intelligence que dans un tableau terminé. Il en était de même des études particulières qu'il faisait avec beaucoup de feu; quand il ne peignait pas ses esquisses ou ses études, il les faisait au crayon noir, au crayon rouge ou charbon huilé, rehaussé de blanc; souvent avec un lavis d'encre de la Chine et d'autres couleurs à la gomme. On voit dans ses dessins toute la force et toute la vigueur d'un tableau, aussi sont-ils fort recherchés et payés très-cher.

On le chargea à Rome de peindre un saint Grégoire entouré de saints et saintes : ce tableau se trouva trop petit pour sa place. On prétend que la tête d'une sainte Catherine, de ce tableau, était

d'après celle d'une courtisane fort belle et fort connue. C'est ainsi que Santeuil a quelquefois dérobé les traits dont les poètes profanes ont peint leurs héroïnes, pour tracer les saintes qu'il a célébrées. Il fit un autre tableau sur le même sujet, et le premier fut envoyé à Anvers, où il se voit encore à l'abbaye de Saint-Michel, mais entièrement gâté par l'ignorance de celui qui l'a voulu nettoyer.

Rubens se vit imité de près dans quelques compositions de David Teniers. Il voulut s'égayer à son tour dans les bambochades de ce grand imitateur, et il fit quelques tableaux dans son genre. Le plus beau et le plus considérable se voit à Gand, dans le cabinet de M. Lucas de Schamps : c'est une assemblée de Paysans qui boivent et jouent aux cartes, etc. ; les figures ont environ neuf pouces de hauteur. Rubens s'y est si bien caché sous le masque de Teniers, que les plus habiles ont cru Teniers auteur de cet excellent morceau. Nous pourrions rapporter plusieurs autres traits de la vie de cet admirable artiste, mais nous nous bornerons à ceux-ci qui suffisent pour le faire connaître. Nous nous contenterons même d'indiquer ses principaux ouvrages, et d'ailleurs Rubens, tout grand qu'il est, n'est pas le seul dont il nous reste à parler.

On voit en France, dans le cabinet du roi, sept tableaux de ce grand maître : une Fuite en Egypte, la Vierge dans une Gloire environnée d'Anges, une Noce de village, Loth et ses filles, le portrait d'Anne d'Autriche, la reine Tomiris, et un paysage sous le titre d'Arc-en-Ciel.

Chez le duc d'Orléans, douze esquisses de l'histoire de Constantin, la reine Tomiris qui regarde plonger la tête de Cyrus dans un vase rempli de sang, la Continence de Scipion, Diane revenant de la chasse, l'Histoire de saint Georges, le Jugement de Pâris, Mars et Véuus, l'Enlèvement de Ganimède, et l'Aventure de Philopœmen.

La galerie du Luxembourg est enrichie de vingt-quatre tableaux de cet artiste ; ils contiennent les principaux événemens de la vie de Marie de Médicis, reine de France : le premier représente les Parques qui filent ses jours sous les yeux de Jupiter et de Junon ; le second, sa naissance ; le troisième, son éducation ; le quatrième, Henri IV lorsqu'il décide son mariage avec cette princesse ; le cinquième, ce même mariage ; le sixième, le débarquement de la reine au port de Marseille ; le septième, la ville de Lyon lorsqu'elle va au-devant d'elle ; le huitième, la naissance de Louis XIII, son fils ; le neuvième, le départ d'Henri IV pour l'Allemagne ; le dixième, le couronnement de la reine ; le onzième, l'apothéose d'Henri IV ; le

douzième, le gouvernement de Marie de Médicis; le treizième, son voyage au Pont de Cé; le quatorzième, l'échange qui se fait des deux princesses, quand Anne d'Autriche, infante d'Espagne, vient en France épouser Louis XIII, et Elisabeth, sœur du roi, va en Espagne épouser l'infant (depuis Philippe IV); le quinzième, le bonheur du Peuple sous la régence de la reine; le seizième la majorité de Louis XIII; le dix-septième, la Reine fuyant de la ville de Blois; le dix-huitième, son zèle pour la Paix; le dix-neuvième, la conclusion de la Paix; le vingtième, la Paix est ratifiée dans le ciel; le vingt-unième, le Temps qui découvre la Vérité; le vingt-deuxième, Marie de Médicis sous la forme de Pallas; le vingt-troisième, le grand-duc de Toscane, François Ier, père de cette princesse; le vingt-quatrième, Jeanne d'Autriche, duchesse de Toscane, sa mère.

Dans les principaux cabinets de Paris, on conserve avec distinction les ouvrages de Rubens. Le prince de Monaco possède un tableau représentant un Enfant qui joue sur une table. M. le comte de Vence a du même un tableau piquant; c'est la représentation d'une Laitière. M. le marquis de Voyer a deux tableaux de Rubens; dans l'un on voit quatre enfans, parmi lesquels on remarque une petite fille qui caresse un mouton; les fruits dont ce tableau est orné sont peints par Sneyders. L'autre est une esquisse du tableau qui se voit aux Augustins d'Anvers. M. le comte de Choiseul a aussi une esquisse terminée de ce maître; une Suzanne surprise par les Vieillards. On trouve chez M. de la Bouexière, trois tableaux : les Grâces sont peintes dans le premier, et des têtes en forme ovale dans les autres. M. de Julienne a de Rubens trois excellens morceaux; un beau paysage, le portrait de la femme de ce peintre et une belle esquisse finie. Chez M. le marquis de Lassay, un paysage admirable, dont le sujet principal est une charrette embourbée. Chez M. le duc de Tallard, cinq tableaux du même peintre: le portrait d'un homme tenant un livre. Méléagre présentant une hure de sanglier à Atalante, sainte Cécile jouant de l'orgue et environnée de plusieurs enfans, un beau paysage et l'Adoration des Rois. Chez M. Paquier, député du commerce pour la ville de Rouen : six tableaux de Rubens; Rémus et Romulus, Orphée et Eurydice, Persée et Andromède, un homme et une femme représentés à demi-corps, et un autre en forme de portrait. Chez M. de la Live de Jully, une femme peinte de profil qui lit; un autre grand tableau, une femme tenant un enfant sur ses genoux, et un autre

enfant à côté d'elle; ce tableau, qui n'est qu'une ébauche, excepté les têtes et les mains, a toute l'harmonie d'un tableau terminé. On y découvre la marche de ce grand maître, et l'on est surpris des effets singuliers qu'il fait, quoiqu'il ait coûté peu de travail à l'auteur : les beaux transparens et le faire de ce tableau en général sont une grande leçon pour ceux qui peuvent le voir souvent.

Le cabinet de l'électeur Palatin est orné de quarante-sept tableaux du même peintre, dont voici les différens sujets : la Chute des Anges, tableau de quatorze pieds dix pouces de haut sur neuf pieds dix pouces de large; l'Assomption de la Vierge, tableau de treize pieds onze pouces de haut sur neuf pieds; une Vierge avec l'Enfant-Jésus sur ses genoux; Latone dans l'île de Délos; les Paysans changés en grenouilles; saint Christophe qui porte l'Enfant-Jésus sur ses épaules; une tête de femme; le portrait de Rubens et celui de sa première femme, Elisabeth Brants; un Crucifix peint sur bois; une Chasse au sanglier : les animaux sont peints par François Sneyders; la Rencontre de Jacob et d'Esaü; la Fête de la Pentecôte, ou la Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres; le portrait d'Hélène Forman, seconde femme de Rubens; la pompe funèbre de Germanicus, fils de Drusus et d'Antonia; un paysage avec un arc-en-ciel; Samson surpris par les Philistins dans les bras de Dalila; la Mort de Sénèque au milieu de ses amis; le dieu Silène ivre et porté en triomphe par des Bacchantes; Mars ou la Vigilance couronnée par la Renommée; des Enfans, au nombre de sept, qui se jouent, avec différens fruits qui sont peints par Sneyders; la sainte Vierge entourée de onze enfans : les fleurs et le paysage sont peints par le Breughel de Vlour; les Supplices des Réprouvés condamnés au feu de l'enfer; le cardinal-infant à cheval, de grandeur naturelle : on voit dans le fond du tableau la bataille de Norlingue. Deux femmes nues violées par deux Romains; les Pécheurs convertis aux pieds de notre Seigneur; le Jugement dernier; le *Venite Benedicti ;* la Conversion de saint Paul; la paix entre les Romains et les Sabins; le martyre de saint Laurent; la Naissance de notre Seigneur; la bataille des Amazones; la défaite de l'armée du roi Sennachérib, où l'Ange détruit 185,000 hommes; Saül sacré par le prophète Samuel; Diane et ses Nymphes endormies : un Satyre qui examine toutes ces beautés abandonnées à ses regards avides; le paysage, le gibier et les chiens sont peints par Breughel de Vlour. Des soldats qui pillent des paysans; Diogène la lanterne à la main; Vénus qui fait ses efforts pour empêcher Adonis d'aller à

la chasse; les portraits du roi et de lareine de Pologne : le roi est assis sur son trône ; le portrait de Philippe II, roi d'Espagne, et celui de la reine sa femme; le portrait de Thuldeus, docteur en théologie; Silène avec deux Bacchantes et un tigre; le portrait d'un général d'un ordre religieux; le portrait du cardinal-infant; le Jugement dernier, tableau de vingt pieds de haut sur quinze pieds cinq pouces de large; il est capital; et enfin, Silène ivre avec deux Satyres.

L'empereur possède à Vienne une Bacchanale de Rubens.

L'électeur de Bavière, une chasse au lion, avec des chevaux barbes.

Il y a à Neubourg sur le Danube, cinq tableaux du même artiste : le Jugement dernier, une Nativité, une Pentecôte, la Chute des mauvais Anges, saint Michel qui tue le dragon.

Dans l'église de Sainte-Croix, à Ausbourg, une Assomption de la Vierge.

Dans la galerie du due de Modène, saint Jérôme avec un lion.

A la Vénerie, près de Turin, quatre sujets de chasse et un saint Jérôme.

A Gênes, dans l'église de Saint-Ambroise des Jésuites, saint Ignace qui guérit les infirmes et les estropiés, et une Circoncision.

En Espagne, au palais della Torre della Parada, plusieurs dessus de portes où Rubens a représenté des sujets tirés des Métamorphoses; Sneyders en a peint les animaux, les fruits et les fleurs. Dans l'église appelée l'Hôpital des Flamands, à Madrid, le martyre de saint André, saint Augustin et sainte Monique, sa mère, aux pieds d'un Christ.

Au Palais de la même ville, plusieurs beaux portraits de la maison royale, l'enlèvement des Sabines, et le combat des Sabins et des Romains.

A Fesaldana, près Valladolid, un tableau de la Conception, chez les religieuses du même nom.

Au palais de Buen-Retiro, le Jugement de Pâris. Dans la sacristie de l'Escurial, saint Jérôme en grand, et les Pèlerins d'Emaüs. Dans le chapitre de la même maison, une Sainte-Famille; au même couvent, dans l'appartement du roi, la Vierge, l'Enfant-Jésus, et plusieurs figures, tableau précieux peint sur cuivre.

Dans la ville de Lorches, chez les Carmes-Déchaussés, quatre cartons d'après lesquels on a fait des tapisseries.

La ville d'Anvers qui est si riche en tableaux, nous en offre

trente-six du même auteur, qui sont exposés en public, sans compter ceux qui sont chez des particuliers. L'église de Notre-Dame possède son chef-d'œuvre, dont nous avons déjà parlé; c'est le tableau de l'autel de la confrérie du Mail : il a deux volets; le milieu représente une Descente de Croix; sur un des volets paraît la Visitation de la Vierge, et sur l'autre la Présentation au Temple ; au dehors des volets, saint Christophe portant l'Enfant-Jésus, et un Ermite qui conduit ce saint la lanterne à la main. Un tableau, Jésus-Christ mort, placé contre un des piliers de l'église de Notre-Dame, orne l'épitaphe de la famille de MM. Michielsens ; on aperçoit sur un des volets la Vierge et l'Enfant-Jésus, et sur l'autre, saint Jean-l'Evangéliste : les volets fermés font voir notre Seigneur et la Vierge.

Dans l'église paroissiale de Saint-Walburge, le grand-autel est orné d'un tableau capital; c'est notre Seigneur attaché sur la Croix, que les bourreaux élèvent pour la planter: les volets représentent sainte Catherine et saint Eloi. Ce même autel a été réédifié en 1737 par le sculpteur Kercks le jeune. On a supprimé plusieurs tableaux de Rubens, qui étaient auparavant deux anges peints sur bois et découpés ; une image de Dieu le père qui était au-dessus de l'autel, notre Seigneur en croix, la mort de saint Walburge, et les anges qui enlèvent le corps de ce saint. Il ne reste plus que le tableau d'autel et ses volets, les autres ayant été vendus sur la bourse, en 1737. Le chœur est décoré d'une épitaphe et d'un beau tableau de ce maître : notre Seigneur assis sur son tombeau au milieu de trois anges, foulant aux pieds la mort ; ce rare tableau est presque perdu par la négligence de ceux auxquels il est confié.

Dans l'église paroissiale de Saint-Jacques, on voit la chapelle dans laquelle est enterré Rubens, et pour son épitaphe, un tableau capital où il s'est peint lui-même et ses femmes : on en admire la composition et la couleur, mais ce tableau est peint plus crûment que ses autres ouvrages.

Les religieuses Annonciades conservent un petit tableau qui représente le saint enfant Justus décollé : on le voit marcher avec sa tête dans ses mains; deux autres figures sont à côté de lui et des cavaliers paraissent dans le lointain.

L'église de l'abbaye de Saint-Michel possède l'Adoration des Rois, tableau précieux qui n'a occupé Rubens que treize jours ; saint Norbert est peint sur l'autel qui porte son nom. On assure

que ce tableau a été fait à Rome, mais que l'auteur changea, pour des raisons qui ne sont pas connues, saint Philippe de Néri en saint Norbert. Il a fait encore un tableau qui orne l'épitaphe d'un abbé de Saint-Michel.

Notre Seigneur, la foudre à la main, menace le monde, dans un tableau du maître-autel des Dominicains de la même ville ; la Vierge et plusieurs saints intercèdent pour les pécheurs : ce tableau est un des beaux de Rubens. On voit dans la chapelle du Saint-Sacrement un Concile œcuménique, où se trouve un grand nombre de prélats en habits pontificaux : ce morceau est d'une riche composition. On voit encore près de l'autel du Rosaire, et vis-à-vis de la chaire, une Naissance de Jésus-Christ dont les figures sont plus grandes que nature. En face de la chaire, plusieurs artistes y ont peint les quinze mystères ; une flagellation de Rubens en fait le principal ornement.

Aux Récollets, le grand-autel est décoré d'un beau tableau de ce peintre : notre Seigneur en croix entre les Larrons ; l'esquisse de cette belle production est conservée dans la même maison, à la Chambre des Hôtes. Notre Seigneur montrant ses plaies à saint Thomas est peint derrière le chœur, sur l'épitaphe du bourguemestre Roekockx : ce magistrat et sa femme sont vus sur les volets. Dans la chapelle du Tiers-Ordre, on y trouve un crucifix de trois pieds de hauteur, d'un beau fini ; en petit, une esquisse de la Descente de Croix de la cathédrale, tableau de quatre pieds de haut. Un autre crucifix, grandeur de nature, et le Couronnement de la Vierge dans la chapelle qui porte son nom.

Le grand-autel de l'église des Jésuites a été bâti sur les dessins de Rubens ; on en conserve l'esquisse dans la même maison. Quatre grands tableaux, deux de Rubens, sont placés l'un après l'autre sur cet autel : l'un des deux de Rubens représente saint Ignace qui chasse le Démon du corps d'un possédé ; l'autre, saint Xavier, qui ressuscite un homme mort ; la composition est immense et pleine d'art : les deux esquisses sont à côté de cet autel. Le tableau d'autel de la chapelle de Saint-Joseph représente la Vierge et saint Joseph ; une Assomption, autre tableau admirable, pare l'autel de la chapelle de la Vierge ; cet autel est de marbre. On y voit encore un grand tableau de fleurs peint par le frère Seghers ; Rubens a peint au milieu la Vierge, l'Enfant-Jésus et plusieurs Chérubins, et dans la congrégation d'en bas se voit le tableau d'autel qui représente une Annonciation et qui fait la gloire de Rubens.

Il peignit, avant son voyage d'Italie, l'Adoration des Rois, petit tableau d'autel, sous le jubé de l'église des Carmes ; c'est notre Seigneur étendu mort sur les genoux de son père ; les anges y portent les instrumens de la Passion.

Les Carmes-Déchaussés possèdent, à côté du grand-autel, un Christ mort qui est étendu sur les genoux de sa mère. Le tableau d'autel de la Sainte-Vierge représente sainte Anne et saint Joachim, avec des anges qui sont dans le ciel, notre Seigneur qui apparaît à sainte Thérèse, et plusieurs autres figures ; au-dessous, un Purgatoire, tableau fort estimé. L'église des Capucins conserve le crucifiement de notre Seigneur entre les deux Larrons, avec les Maries et beaucoup d'autres figures : ce tableau est placé au maître-autel. La Vierge, l'Enfant-Jésus et saint François font un tableau d'autel dans la chapelle de ce saint.

On remarque dans l'église des Augustins un tableau capital qui représente plusieurs saints et saintes ; au haut est la Vierge avec l'Enfant-Jésus qui donne l'anneau à sainte Catherine ; derrière la Vierge est saint Joseph ; à sa gauche, saint Jean prêchant dans le désert ; à sa droite, saint Pierre et saint Paul ; au bas, saint Georges tenant un étendard et écrasant un monstre ; saint Sébastien, saint Augustin, saint Laurent, saint Paul-l'Ermite, etc., et plusieurs anges : Rubens a cherché dans ce tableau à réunir toutes les grandes parties de la peinture ; la composition, le dessin, le coloris, l'intelligence ; c'est un grand modèle à imiter. Ce tableau est presque peint de rien ; on voit partout la toile, et il est brillant pour sa bonne couleur et ses transparens. Ce grand maître a fait plusieurs esquisses pour ce sujet ; M. le marquis de Voyer en a une qui ne paraît que soufflée ; je possède une esquisse très-finie du même sujet ; ce tableau est placé au grand-autel de l'église des Augustins.

On voit chez M. Lundens un très-beau paysage ; c'est une vue de Laeken, près de Bruxelles ; il y a divers animaux et plusieurs figures ; on y distingue une femme qui porte sur sa tête un pot au lait de cuivre, suivant l'usage du pays. Un autre beau tableau est le portrait d'une demoiselle Lundens : la tête est couverte d'un chapeau qui y porte l'ombre, en sorte que cette tête n'est éclairée que par la réflexion des lumières qui l'environnent. On a dit que l'amour conduisit alors le pinceau de Rubens et qu'il avait voulu épouser cette aimable personne.

Neuf beaux tableaux se trouvent exposés en public dans la ville

de Gand, dans la cathédrale de Saint-Bavon; on y voit saint Lieven avec beaucoup de figures : ce tableau considérable était autrefois placé au grand-autel, mais cet autel fut fait en sculpture en 1719, et depuis il sert à l'autel d'une chapelle de la même église.

Dans l'église des Jésuites, le tableau du grand-autel exprime le martyre de saint Lieven, patron de Gand : il est changé pendant quelques mois de l'année, et on le remplace par une Descente de Croix, beau tableau de Crayer.

L'église des Récollets est enrichie de trois beaux tableaux de notre grand peintre : celui du maître-autel représente notre Seigneur irrité, tout prêt à lancer la foudre et à anéantir l'univers; la Vierge arrête d'une main ce bras vengeur et de l'autre montre son sein; saint François, les yeux levés au ciel, adresse à Dieu des prières ferventes et couvre de son manteau le globe du monde : cette allégorie très-ingénieuse est bien caractérisée par l'esprit qui règne dans cette composition. Il y a encore un saint François qui reçoit les stigmates, tableau d'autel, et une Madelaine en extase soutenue par des anges, à côté du grand-autel.

Chez M. Deyne, on voit deux beaux portraits du même auteur.

A Tournay, dans l'église cathédrale, on admire un Purgatoire et des anges qui en retirent les âmes; ce morceau est placé au rétable du grand-autel; il est presque perdu par la négligence de ceux qui auraient dû veiller à sa conservation. Le tableau d'autel dans la chapelle derrière le chœur représente le martyre des Machabées : ces tableaux sont admirables.

Aux Capucins de Tournay, le tableau principal de leur église est une Adoration des Mages, composition d'une grande richesse.

Dans l'église principale de Berg-Saint-Vinox, au grand-autel, se voit une Adoration des Rois ; il est peint dans une belle manière.

A Namur, dans l'église des Jésuites, il a représenté la vie de la Vierge.

Et chez les mêmes pères, à Lille, saint Michel-Archange qui renverse les Anges rebelles. Cette ville nous offre encore du même peintre le martyre de sainte Catherine, au grand-autel de l'église qui porte son nom ; et aux Capucins, une belle Descente de Croix placée au maître-autel.

Dans la ville d'Alst, on voit aussi un saint Roch au milieu des pestiférés, beau tableau dans l'église de saint Martin; trois autres petits tableaux du même environnent cet autel.

L'Angleterre possède un nombre de tableaux de Rubens; nous

ne citerons ici que ceux de Banqueting-House : la chapelle a un fort beau plafond orné de neuf tableaux pleins d'allégories relatives à la vie de Jacques Ier. Ces morceaux appartenaient autrefois à la salle d'audience de l'ancien palais de Whitehal.

Et dans la fameuse collection du duc d'Hamilton, en Écosse, on distingue surtout un grand tableau de Rubens; c'est Daniel dans la fosse aux lions.

MARTIN PEPIN.

1578.

Quoique ce peintre soit né à Anvers, il n'a pas été possible d'en savoir aucune particularité ni de sa vie ni de sa mort : on sait peu de choses de ses talens, et je n'ai rien vu de ses ouvrages. On peut seulement en juger par le rapport de Rubens, qui était contemporain de Pepin. Ce dernier alla fort jeune à Rome, où il était regardé comme un grand peintre et où ses ouvrages furent recherchés. Sur le bruit qu'il allait quitter cette capitale pour descendre dans les Pays-Bas, Rubens en témoigna de l'inquiétude; mais peu de temps après ayant appris que Pepin s'y était marié, et qu'il était déterminé à y finir ses jours, il lui échappa de dire qu'il ne craignait plus personne qui pût lui disputer sa gloire dans les Pays-Bas.

Weyermans dit avoir vu beaucoup de tableaux de notre artiste, d'une grande beauté, et particulièrement une Descente de Croix d'une belle composition, d'un beau dessin, d'un grand goût de couleur et d'une belle harmonie, et pour finir son éloge d'un seul mot, il ajoute que Pepin égalait même Rubens.

DAVID VINCKENBOOMS,

Élève de son père, Philippe Vinckenbooms,

Naquit à Malines en 1578. Il passa fort jeune à Anvers avec son père, et de là à Amsterdam; il apprit sous lui la peinture. D'abord

il ne peignait qu'en détrempe, mais son père étant mort, il se mit de lui-même à peindre à l'huile; il y réussit surtout en petit; ses figures sont d'un bon goût de dessin et ses tableaux plaisent. On estime pour un de ses plus beaux celui de l'hôpital des Vieux-Hommes d'Amsterdam : il représente un Tirage de loterie; l'action est de nuit, et l'on y voit une foule de peuple éclairé par des lanternes, etc. Ce tableau a huit pieds de haut sur quatorze de long. Ses petits tableaux représentent des Fêtes de village, ou des Noces; il a tiré quelques sujets de l'Écriture-Sainte, et a mérité le nom de bon peintre, quoiqu'il n'ait eu d'autre maître que son père, peintre en détrempe.

Il peignait sur verre à gouache et gravait fort bien : on voit plusieurs de ses estampes gravées de lui, et par d'autres d'après lui Il a fait le paysage avec succès; on trouve seulement que ses oppositions deviennent quelquefois dures et trop précipitées. Il manque dans les tableaux de ce peintre cette vapeur si vantée dans Sacht-Léven et Wouwermans; mais l'on y trouve d'autres belles parties, bonne couleur, une touche légère et des figurines avec de la correction et de l'esprit. Rottenhamer a souvent orné les paysages de Vinckenbooms avec de jolies figures. A Paris, chez M. Blondel de Gagny, on voit de ce peintre un beau paysage avec des figures par Rottenhamer.

Et chez l'électeur Palatin, notre Seigneur portant sa Croix; une multitude de figures bien rendues font admirer ce tableau.

L'auteur de cet ouvrage possède un tableau de Vinckenbooms avec des figures du chevalier Charles Breydel; le paysage est de fort bonne couleur, assez dans la manière de Savery. Il vivait encore en 1604.

SALOMON DE BRAY.

1579.

Quoique ce peintre mérite d'être placé parmi les autres, il paraît que ceux qui ont écrit sa vie le louent plus pour avoir eu deux fils qui sont devenus habiles sous lui, que pour ses autres ouvrages. Celui-ci naquit à Harlem en 1579; son fils Jacques est le seul dont nous parlerons, ne sachant rien de l'autre.

Jacques est regardé comme un des plus habiles peintres d'Harlem ; il peignait bien l'histoire et le portrait. On voit de lui David jouant de la harpe devant l'Arche, avec une nombreuse suite de prêtres et de lévites, etc. Ce tableau est d'un beau dessin et d'un pinceau pur et plein d'art ; il est dans le cabinet de M. van Halen, à Amsterdam, aussi frais que s'il sortait des mains du peintre.

Il dessinait avec une touche fière et des contours savans, tantôt sur le papier, tantôt sur le vélin ; les crayons rouge et noir sont bien mêlés ensemble ; la plupart sont dans les portefeuilles du sieur Isaac Delcourt, grand amateur.

Salomon de Bray mourut dans le mois de mai 1664 ; son fils Jacques mourut dans le mois d'avril, quelques semaines avant son père.

Il laissa un fils qui peignait les fleurs, et qui dans la suite se fit moine. Le poète Rixtel se souvient de Jacques de Bray dans ses poésies diverses.

FRANÇOIS SNEYDERS,

Élève de Henry van Balen.

Sneyders naquit à Anvers en 1579, et apprit la peinture sous Henry van Balen. Il mérita déjà les éloges de son maître, lorsqu'il se mit à peindre des fruits et ensuite les animaux, en quoi il surpassa ceux qui avaient été avant lui et ses contemporains. Rubens fut le premier à vanter les talens de Sneyders, et il commença par se servir de son pinceau pour peindre les fruits et les animaux dans ses ouvrages. On vit aussi les tableaux de Sneyders avec des figures peintes par Rubens ou Jordaens. Il n'était pas facile de distinguer deux maîtres dans leurs tableaux ; la correction, le feu de l'ordonnance riche et variée, soutenue par une couleur vigoureuse et une touche fière, rendaient d'accord tout ce qui sortait de leurs mains.

Un tableau représentant une chasse au cerf fit la fortune à Sneyders. Le roi d'Espagne, Philippe III, l'ayant vu, ordonna à Sneyders de lui peindre plusieurs grands sujets de chasses et de batailles. Tout réussit à cet habile artiste. L'archiduc Albert, gou-

verneur des Pays-Bas, le nomma son premier peintre : sa fortune était assurée ainsi que sa gloire. On vit Sneyders peindre des chasses de différens animaux, des fruits de différentes saisons, des cuisines avec les ustensiles, tout était une imitation exacte de la nature. On est étonné de voir avec quel feu il savait poser et dessiner les animaux, tantôt morts, tantôt vivans, tantôt tranquilles, et d'autres dans la rage et la fureur. Chaque représentation saisit d'étonnement, et l'on finit par admirer. On voit des tableaux de ce peintre où les fruits trompent, tant ils sont imités, des combats d'animaux qui effrayent ; ici, c'est un sanglier abattu, attaqué par des chiens, quelques-uns sont la victime de ce monstrueux animal ; là, c'est un combat de lions, de tigres, etc. Tout y est soutenu par de beaux fonds de paysages où il excellait. Sa couleur est chaude et dorée, sa touche est savante et fière, et si propre à représenter la soie, le poil, la laine et la plume des différens animaux qu'il introduisait dans ses tableaux.

La ville d'Anvers était la demeure de ce peintre, et il ne la quitta que par ordre de l'archiduc, pour demeurer quelque temps à Bruxelles, où il a travaillé pour ce prince, et où il a fait plusieurs grandes compositions. Il faisait de temps en temps des tableaux de chevalet, et les plus estimés sont ceux où Rubens et Jordaens ont peint les figures. Pouvait-il mieux être guidé ? et quel motif d'émulation que celui de travailler de concert avec ces grands hommes !

Sneyders est mort fort vieux (environ 1657). Il a laissé à la postérité des tableaux admirables et des élèves distingués dans la peinture. Nous avons de ce peintre quelques gravures à l'eau-forte qui nous font regretter qu'il en ait fait si peu.

Les tableaux de ce peintre sont moins répandus dans le public que ceux d'autres artistes, à cause de leur grandeur, et que la plupart furent faits pour des maisons royales. L'Espagne en possède un très-grand nombre, et l'électeur Palatin a cinq tableaux de Sneyders : un grand paysage avec un chariot et quelques seigneurs à cheval ; une écrevisse de mer cuite et un gobelet sur une table ; une quantité de fruits, du gibier et des oiseaux morts ; une chasse au sanglier, beaucoup de chiens qui poursuivent l'animal, tableau capital, et le portrait de Sneyders peint par lui-même.

A Paris, à l'hôtel de Bouillon, on y conserve quatre grands tableaux de Sneyders ; Rubens et Jordaens en ont peint les figures.

A Bruges, on voit à l'Archevêché quatre grands tableaux qui

représentent les élémens; tous les animaux et les fruits qui ont rapport au sujet s'y trouvent représentés : les figures, de grandeur naturelle, sont peintes par Rubens. On y remarque une belle femme enceinte qui touche quelques fruits dont elle a envie : l'expression de l'avidité en est admirable.

FRANÇOIS GROBBER,

Élève de Savery

François Grobber, fils de Pierre, naquit à Harlem; il fut élève de Savery : van Mander dit que ce peintre excellait à peindre le portrait en grand et en petit, et qu'il traitait bien l'histoire.

BERNARD ET PAUL VAN SOMEREN.

Ces deux frères naquirent à Anvers. Bernard voyagea et resta quelque temps en Italie, où il épousa la fille d'Arnold Mytens, qu'il emmena à Amsterdam, où il s'établit avec son frère. Bernard fit le portrait; il était facile et heureux dans la position et la ressemblance : il composait ingénieusement de petits sujets.

Paul n'était pas moins estimé, et les succès de son frère n'empêchèrent pas qu'il ne fût également recherché pour le portrait.

FRANÇOIS FRANCK,

DIT LE JEUNE,

Élève de son père.

1580.

François Franck, fils de François Franck le Vieux, naquit en 1580. Elève de son père, il a suivi sa manière en grand et en petit.

Il voyagea en Italie ; Venise fut l'endroit qu'il crut le plus propre à ses études ; il y prit pour maîtres les plus grands coloristes. On fut étonné de voir ce peintre qui s'attachait plus à peindre les folies de carnaval et d'autres sujets de cette espèce, qu'à traiter l'histoire en grand, mais il s'y livra tout entier dans la suite.

De retour à Anvers, il y travailla beaucoup, et fut admis parmi les peintres de cette ville en 1605. La réputation de Franck le Jeune ne fut bien établie que lorsqu'il eut fini un tableau avec ses deux volets, pour la chapelle des Quatre-Couronnés, dans l'église de Notre-Dame d'Anvers : le sujet est tiré des actes des Apôtres. Il traita depuis d'autres sujets d'après l'ancien et le nouveau Testament, et d'après l'Histoire romaine. On reproche à ce peintre d'avoir composé avec trop peu d'ordre : il avait d'ailleurs une bonne couleur et touchait ses ouvrages avec beaucoup de finesse.

Cornille de Bie dit qu'il est mort à Anvers en 1642, et qu'il est enterré à Saint-André.

JEAN WILDENS,

Naquit à Anvers, on ne sait en quelle année ; il était contemporain de Rubens et à-peu-près du même âge.

Wildens saisissait toutes les occasions d'étudier la nature, surtout dans les campagnes où elle est plus admirable et plus variée que dans les villes. Le spectacle de la terre et des cieux se retrace dans ses tableaux, les rend vrais et intéressans, en sorte que les plus petits détails occupent l'esprit dans ses ouvrages, par la comparaison continuelle qu'il fait de la nature avec son peintre.

Un peintre et un poète voient la nature avec d'autres yeux que le vulgaire. Celui-ci l'admire stupidement ; ceux-là l'étudient et l'imitent : le premier n'y aperçoit qu'un spectacle uniforme qui l'ennuie ; les autres y découvrent à chaque instant des nouveautés qui les instruisent ; ils trouvent toujours à réformer ou à embellir leurs tableaux sur les siens.

Les talens supérieurs de Wildens lui méritèrent l'estime et la confiance de Rubens. Celui-ci, accablé d'ouvrages, se servait déjà du pinceau de van Uden pour peindre le fond des tableaux où il

fallait du paysage. Il se servit aussi de Wildens qui avait plus de liberté que van Uden dans le grand, et qui savait, comme le premier, faire ses fonds harmonieux et soutenir les accords des figures. Chaque ton de couleur était relatif ou opposé; sa touche était légère et vague, et quand il le fallait, prononcée et décidée.

C'est une grossière imposture que de faire dire à Wildens qu'il devait partager la gloire de Rubens, puisqu'il ne pouvait se passer de lui pour peindre ses paysages; et d'ajouter encore que Rubens, pour confondre l'orgueil de notre peintre, après avoir tracé quelques paysages, les lui avait fait voir, en lui disant qu'il n'était qu'un ignorant; mais Wildens était sincèrement attaché à la gloire de Rubens. Habile paysagiste, rien ne lui pouvait donner de la jalousie contre un grand peintre qui ne peignait pas dans le même genre. Ce furent Janssens et Rombouts qui prétendaient que Rubens avait besoin d'eux; et c'est à eux que ce grand homme tint les propos dont nous venons de parler, comme on le voit dans sa vie. Wildens avait tous les talens de son genre, un génie heureux dans le choix de la nature, une exécution facile, une bonne couleur, une grande légèreté dans les ciels et les lointains. Il peignait et dessinait bien la figure. On a avancé qu'il avait peint le portrait, mais il ne peignait des figures que dans ses paysages, et bien souvent il les faisait faire par d'autres peintres.

Rubens a dit de Wildens qu'aucun peintre n'entendait mieux que lui à accorder les fonds qu'il peignait avec le principal sujet, sans détruire l'harmonie générale, en sorte que les ornemens semblaient toujours placés par la nécessité. Deux tableaux suffisent pour constater son mérite; on les voit à Anvers, dans l'église des religieuses appelées Fackes; l'un représente la Fuite en Égypte, et l'autre le Repos de la Vierge : on y voit des anges qui paraissent servir des rafraîchissemens. Ces figures sont peintes par Langen Jan. Le paysage surpasse tout ce que nous connaissons de Wildens, et les figures paraissent être peintes par van Dyck : ces grands paysages sont placés dans la chapelle de Saint-Joseph de la même église.

GUÉRARD PIETERS,

Elève de Cornille Cornelissen.

Pieters, né à Amsterdam, et frère du célèbre organiste Jean Pieters, commença à étudier l'art de la peinture sous Jacques Lenards, qui excellait à peindre sur le verre d'une manière facile et qui lui était particulière. Lenards avança son élève au point qu'il lui conseilla bientôt de chercher un maître plus habile que lui. Pieters trouva des recommandations auprès de Jacques Rauwaert, qui le fit entrer chez Cornille Cornelissen : il fut le premier élève de ce peintre et devint un de ses meilleurs. Après deux années de travail, il étudia encore trois ans à Harlem. Van Mander dit que de son temps on l'estimait comme un des plus habiles des Pays-Bas pour peindre le nu. Il chérissait son talent, et disait souvent qu'il aimait mieux être peintre que prince : il faut avoir une haute idée de son art pour y exceller. Il fut d'Harlem à Anvers, et de là à Rome où il demeura long-temps. Il retourna dans sa patrie et se fixa à Amsterdam. On regrette fort de ne point avoir de lui de grands tableaux; on ne lui laissa pas le temps d'en faire. Il faisait le portrait en petit, des sujets de conversation ou des assemblées bien finies et d'une grande vérité. Il eut pour élève Govarts, bon paysagiste, qui touchait bien les petites figures, et qui mourut fort jeune.

Pierre Lastman travailla aussi sous lui. On ignore le temps de la mort de Guérard Pieters.

ADRIEN STALBEMT,

Naquit à Anvers, le 12 juin 1580. Né peintre, il donna de bonne heure des marques de son habileté. Son talent était de peindre le paysage qu'il ornait avec de petites figures et qu'il savait finir avec autant de délicatesse que de goût. Il fut appelé à la cour d'Angleterre où il a beaucoup travaillé. Son talent était autant payé que recherché; il retourna riche à Anvers, où il peignait encore avec la même force à l'âge de 80 ans.

A Paris, chez M. le comte de Vence, on voit un joli paysage avec des figures par Stalbemt.

JEAN VAN RAVESTEIN.

Van Mander dit dans la Vie des Peintres, page 213 : « Je ne » dois pas oublier le peintre Ravestein, demeurant à La Haye, où il » excelle à peindre le portrait. » Il ne dit rien de plus. Houbraken et Weyermans ne font que répéter les mêmes termes, et Johan van Gool (1) nous apprend ce qui suit :

Ravestein naquit à La Haye environ l'an 1580; son maître est inconnu, on ne sait à qui il doit sa belle manière, ayant surpassé tous ceux qui l'ont précédé. Son historien ne connaît depuis lui que van Dyck, vander Helst et Govaert Flinck, qui aient pu l'égaler ou le surpasser. Les trois tableaux qui décorent les salons du jardin de l'Arquebuse, à La Haye, seront toujours des monumens dignes de notre admiration.

Le premier est placé dans la Salle du Festin, où les officiers des bourgeois de la ville s'assemblent. On y voit représentés trois capitaines et les lieutenans, et un nombre des principaux bourgeois arquebusiers : tous ces portraits, très-ressemblans, paraissent en actions et mouvemens ; il a su cacher les positions serviles. Ce tableau est daté de 1616, et les figures peintes jusqu'au genou sont de grandeur naturelle.

Dans le même appartement, il a peint un tableau de quinze pieds de long; il y a représenté les magistrats de La Haye, assis à l'entour d'une table carrée plus longue que large. Un vieillard respectable, bourgeois distingué, présente une requête au maire Guillaume van Outshoorn, qui a l'air de lui répondre. Ravestein s'est peint dans le même tableau. Ce banquet est entouré par les officiers des bourgeois. Un vieux magistrat présente un grand verre plein de vin du Rhin au capitaine du drapeau d'Orange. Ce tableau contient vingt-six figures de grandeur naturelle, et est daté de

(1) Johan van Gool, peintre hollandais, a publié deux volumes sur la vie des peintres, en 1750 et 1751.

l'année 1618. Les noms des principaux qui s'y trouvent peints, sont : les bourguemestres MM. Jacques Cornille van Wouw, Jean Quartelaer et Govaert van Duynen ; et les échevins MM. Jean Wolf, Jacques Dircks, Jean Nobel, Ewaldus Schrevelsen, Henry Schuwen et Joseph Dedel ; le secrétaire Philippe Doublet et le pensionnaire Pierre van Véen.

Dans le troisième tableau placé dans le même endroit, il a représenté six officiers du drapeau blanc.

Dans l'hôtel-de-ville, il a peint un autre tableau représentant les magistrats en charges en l'année 1636. Ils sont assis à une table couverte d'un tapis vert. Quintin de Véer occupe le haut bout comme maire ; près de lui, les bourguemestres MM. Nicaise Hanneman, Albert Bosch et Arnold Quartelaer; et les échevins, MM. Henry van Slicht-Horst, Conrard Houttuin, Cornille Zoulant, Adrien van Assendelft, Ewald Brandt et Jacques Sels, et le secrétaire Philippe Doublet.

Ravestein était à la tête des quarante-huit, tant peintres que sculpteurs et amateurs, qui présentèrent leur requête en 1655, pour se séparer des peintres à la brosse ou barbouilleurs, ce qui leur fut accordé ; et l'on vit alors les vrais artistes se distinguer des simples ouvriers.

On ne sait rien de plus sur la vie de ce peintre : il fut dans son temps fort employé au portrait ; on juge sur ceux dont nous avons parlé ci-dessus, qu'il avait toutes les parties d'un grand maître. Ses compositions sont pleines de feu et de jugement : il savait donner des positions agréables et variées ; tout paraît en mouvement. Il entendait bien la perspective aérienne et le mélange harmonieux dans ses couleurs. Ses lumières et ses ombres sont répandues avec art ; cette dernière intelligence se fait remarquer dans ses ouvrages d'une façon à surprendre : sa couleur est bonne et sa touche large.

Ravestein est mort âgé; mais on ignore l'année.

JANSONS VAN KEULEN.

Un tableau posé à côté de ceux de Ravestein, dans l'hôtel-de-ville de La Haye, nous fera parler de Jansons van Keulen. Ce pein-

tre, sans savoir d'où il est, et qui était son maître, a passé une partie de sa vie à la cour de Londres, pendant le règne du roi Charles Ier. Tous les avantages qu'il put avoir dans ce royaume n'empêchèrent pas qu'il ne préférât une vie tranquille à celle de voir un royaume continuellement déchiré intérieurement. Il quitta tout et fut s'établir à La Haye. Il fut chargé par le magistrat de cette ville de faire un tableau pareil à ceux de Ravestein, c'est-à-dire qui représentât les bourguemestres et les échevins de ce temps-là; il est daté de l'année 1647, et compose quatorze figures en pied, de grandeur naturelle. Ce tableau, quoique beau, cède la palme à ceux de Ravestein. Un autre voisin pour van Keulen aurait moins laissé à désirer au talent de cet artiste, qui avait d'ailleurs du mérite.

CORNILLE VANDER VOORT.

Il est né à Anvers environ l'an 1580; il quitta le Brabant et fut s'établir à Amsterdam, où il fut fort recherché pour peindre le portrait. Sa manière est belle; il coloriait avec beaucoup de fraîcheur, et ses portraits ressemblans sont encore estimés.

JACQUES REUGERS BLOK,

De la ville de Gouda, fut de bonne heure se perfectionner en Italie. Il étudia la peinture et les hautes sciences. Les mathématiques le portèrent à peindre l'architecture et des perspectives. Rubens en voyageant lui rendit plusieurs visites. Il dit tout haut : *qu'il n'avait jamais connu parmi les Flamands un peintre plus savant à représenter l'architecture et les perspectives.*

Il entendait bien l'architecture militaire, ce qui porta le roi de Pologne à lui donner une direction dans les fortifications. Le crédit de Blok auprès du prince donna de la jalousie aux courtisans, qui méditèrent sa perte; il en fut averti, et obtint son congé. A

peine fut-il de retour chez lui, que le général Percival le choisit pour son maître de mathématiques. L'archiduc Léopold fit tant d'instances, qu'il l'obtint à son service. Il lui donna une pension considérable ; il l'emmena avec lui dans toutes ses campagnes, et lui donna, outre sa pension, 7 florins (1) par jour pour sa dépense : il ne quitta jamais l'archiduc qui l'honorait de son amitié. Blok, à la tête de quelques mestres pour observer les fortifications de Berg-Saint-Vinox, en Flandre, passant un petit ruisseau sur une planche, tomba en bas de son cheval qui avait fait un faux pas. Tous les soins et les regrets de l'archiduc ne purent lui sauver la vie. Il mourut et fut enterré dans l'église des Jacobins de la même ville. Son fils le remplaça ; mais il fut blessé peu de temps après et mourut de ses blessures. Sa veuve retourna dans le Brabant avec une pension que l'archiduc lui assigna jusqu'à sa mort.

NICOLAS VANDER HECK,

Élève de Jean Naeghel.

Van Mander parle peu de vander Heck. Houbraken et Weyermans nous apprennent de ce bon peintre ce qui suit :

Vander Heck, élève de Jean Naegel, est un des descendans de Martin Hemskerck. Il était bon peintre d'histoire et plus grand paysagiste. On voit à la maison de ville d'Alcmaer, dans la Chambre des Échevins, trois beaux tableaux de lui. Le premier représente le jugement de mort prononcé contre le bailli de Zuyt-Holland, qui fut décollé pour avoir volé une vache à un paysan. Cette exécution fut ordonnée par le comte Guillaume III, surnommé le Bon. Le second est le jugement terrible du roi Cambise, et le troisième représente le jugement de Salomon.

Il a fait plusieurs autres tableaux d'histoire et de très-beaux paysages. Sa manière de composer est grande et savante ; il coloriait bien, et entendait bien le clair-obscur : il est un de ceux qui contribuèrent à élever une société de peintres dans la ville d'Alcmaer, en 1631. On ne sait où il est mort, ni en quelle année.

(1) Environ 14 francs.

DEODAET DELMONT.

1581.

Il naquit à Saint-Tron en 1581, d'une famille noble, qui lui donna dans sa jeunesse l'éducation nécessaire à sa condition. Outre les langues qu'il possédait, il était grand géomètre et bon astronome. (De Bie prétend qu'il avait l'art de prédire, qu'il avait annoncé l'année de sa mort long-temps avant.)

Je passe légèrement sur ce qu'il dit à cette occasion, pour rappeler les honneurs que son beau génie lui a attirés. Il avait passé beaucoup de temps à la cour du duc de Neubourg, et avait été dans sa jeunesse chargé de quelques commissions du roi d'Espagne, en qualité d'ingénieur; il fut considéré de ces deux puissances; il en reçut plusieurs gratifications et autres récompenses honorables.

Ami intime de Rubens, il devint son élève et son compagnon de voyage dans toute l'Italie. Tant de talens, un bon guide et l'amour de la peinture lui ont dans la suite acquis le nom de bon peintre. Plusieurs belles productions de sa main sont répandues dans tous les pays.

On voit de lui trois beaux tableaux dans la ville d'Anvers; un tableau d'autel chez les religieuses appelées *Facons*, lequel représente l'Adoration des Rois; l'autre est la Transfiguration de notre Seigneur, dans l'église de Notre-Dame; et le troisième orne l'église des Jésuites : c'est notre Seigneur qui porte sa Croix.

Ce peintre mourut à Anvers, le 25 de novembre 1734, fort regretté pour ses belles qualités et sa douceur dans la société.

Sa composition est noble et élevée, son dessin correct, sa couleur et sa touche fort belles. Il a mérité les éloges de Rubens qui suffisent bien pour mériter le nôtre.

DAVID TENIERS LE VIEUX,

Élève de Rubens.

1582.

Il naquit dans la ville d'Anvers en l'année 1582. Le choix qu'il fit de prendre Rubens pour maître lui a réussi : il resta dans

cette grande école jusqu'au temps qu'il se crut en état de voyager. Il alla directement à Rome, où il fit connaissance avec Elzheimer; la manière de ce peintre lui plut, et sans abandonner le grand, il peignit le petit qu'il adopta dans la suite. Il demeura dix ans dans Rome avec Elzheimer, composant et imitant toutes les différentes manières.

De retour chez lui, il fit plusieurs tableaux en grand, et d'autres dans le goût d'Elzheimer, mais en plus petit; il représentait des fêtes de Flandre qu'il traitait avec esprit, des estaminets de buveurs, des chimistes : ce furent les sujets qu'il aimait à peindre. Il mourut à Anvers en 1649.

Ses tableaux sont pleins d'esprit et plurent beaucoup, particulièrement à ses deux fils, David et Abraham, qui ont suivi la même manière, avec cette différence que David l'a surpassé.

Nous avons en France plusieurs tableaux de Teniers le père. M. de Gagnat, à Paris, possède une Noce de village; c'est le plus capital de ce peintre.

GASPARD DE CRAYER,

Élève de Raphaël Coxcie.

De Crayer naquit à Anvers en 1582; on ne sait pas précisément s'il commença la peinture dans cette ville, mais on est certain qu'il a travaillé sous Raphaël Coxcie, à Bruxelles. Ce jeune artiste donna des marques certaines de la beauté de son génie, en surpassant son maître, avant même de le quitter. Sans sortir de Bruxelles, il fit un choix des plus beaux tableaux exposés en public, et prenant avec eux la nature pour guide, il forma sa belle manière. Crayer, sous un maître médiocre et presque dénué de secours étrangers, ne laissa point de briller avec le plus grand succès, ce qui nous prouve qu'une étude réfléchie et une pratique constante peuvent dans un génie heureux remplacer toutes ces ressources.

Crayer fut chargé de peindre quelques grands tableaux qui portèrent son nom jusqu'à la cour de Bruxelles. Il y fit quelques portraits qui lui procurèrent la confiance du cardinal Ferdinand, qui

se fit peindre par lui. Ce beau portrait en pied, et de grandeur de nature, fut envoyé au roi d'Espagne, frère de son éminence. Toute la cour loua ce tableau, et le roi envoya au peintre une chaîne et une médaille d'or, avec une forte pension. La fortune fut des plus favorables à ce peintre; on ne parlait que de lui : Rubens fit lui-même le voyage d'Anvers pour voir notre artiste, et en le voyant faire ce beau tableau du réfectoire de l'abbaye d'Affleghem, il dit tout haut : « Crayer, Crayer, personne ne vous surpassera! » Cet éloge judicieux était seul capable de ramener tous les suffrages en sa faveur. On chercha dans Bruxelles à arrêter ce grand homme pour toujours, et on le décora d'une charge honorable. Ce moyen si propre à fixer tout autre eut un effet contraire chez lui : à mesure que l'on cherchait à le combler d'honneurs, il croyait devoir refuser tous ceux qu'il ne tirait pas de son propre talent, et pour l'augmenter, il se déroba au grand monde, qui lui faisait perdre le plus précieux de son temps. Sans rien dire à personne, excepté à son ami et son élève, Jean van Cleef, il fit louer une maison spacieuse à Gand, où il se retira, abandonnant la cour et l'emploi dont on l'avait gratifié; il trouvait, disait-il, dans ce repos un bien dont il n'avait joui depuis long-temps.

A peine fut-il en état de travailler, qu'il s'aperçut qu'il s'était bien dérobé à la vie tumultueuse, mais que son éloignement n'avait rien diminué de l'éclat de son nom. La ville de Bruxelles lui demanda beaucoup de tableaux, et celle de Gand seule eut tout de suite de sa main vingt-un grands tableaux d'autel; c'est dans cette ville où il a le plus travaillé. Toutes celles de la Flandre et du Brabant occupèrent son pinceau. Le nombre d'ouvrages qu'il a faits est prodigieux. Voici ce qui arriva à de Crayer pendant sa demeure à Gand.

Van Dyck, dans le premier voyage qu'il fit en Flandre, pendant son séjour en Angleterre, passa par Gand pour y visiter son ami de Crayer, et voir en même temps les progrès de son talent et de sa fortune. Dès le lendemain de son arrivée, il fut chez de Crayer, et pour ne pas le manquer, il eut envie de le surprendre au lit; comme il était très-matin, le domestique ne voulut point éveiller son maître. Van Dyck insista et força le valet d'aller avertir notre peintre que van Dyck était à Gand, et qu'il l'attendait à sa porte. Ce nom frappa Crayer, qui sauta du lit, et un bras seulement dans sa robe de chambre, il courut au-devant de van Dyck, qui éclata de rire de le voir dans un si plaisant déshabillé. « Je veux, dit-il, vous

peindre dans ce désordre si convenable aux artistes quand il est arrangé avec goût. » Il lui tint parole, mais cependant dans un habillement décent; ce portrait tient un rang parmi ceux des grands artistes que van Dyck a immortalisés par son pinceau.

De Crayer travailla sans relâche ; sa vie réglée lui procura une longue vieillesse, pendant laquelle son pinceau se soutint avec toute la force qu'il avait dans son âge le plus florissant; c'est ce qu'on voit avec admiration dans le martyre de saint Blaise, fait à 86 ans; il ne put l'achever, puisqu'il mourut le 27 janvier 1669, et est enterré dans la chapelle de Sainte-Roose aux Dominicains, où est son dernier tableau qui fut fini à la fin de 1668. On croit que ce peintre a toujours vécu dans le célibat. Il avait avec lui une sœur; on ne sait si elle lui a survécu.

On compare le mérite de de Crayer à celui des plus habiles Flamands. Il avait moins de feu que Rubens, mais son dessin est quelquefois plus correct. Ses compositions sont sages et d'un petit nombre de figures; il évitait les détails superflus et ne s'attachait qu'aux grandes parties qu'il finissait toutes avec le plus grand soin : il groupait ses figures avec art, et ses expressions ont toute la vérité de la nature ; ses draperies sont variées et pliées avec simplicité. Quant à la couleur, il possédait cette partie de la peinture très-bien, et surtout il avait une fonte de couleur admirable. Il est de tous les peintres celui que l'on peut comparer à van Dyck: ses tableaux d'histoire ont le fini et la fonte des portraits de ce grand peintre, et son éloge ne peut être mieux constaté que par la difficulté que l'on a quelquefois à distinguer ces deux maîtres, particulièrement dans quelques portraits que de Crayer a faits avec le plus grand succès, quoique son principal talent fût de peindre des sujets saints. Nous allons indiquer quelques-uns de ses ouvrages.

Nous avons de lui, dans la cathédrale de Saint-Bavon à Gand, la décollation de saint Jean-Baptiste, tableau d'autel dans une croisée près du jubé; sainte Barbe, tableau d'autel dans la chapelle de cette sainte; Job sur le fumier, tableau dans la même chapelle; l'Assomption, tableau d'autel de la Vierge; et saint Macaire, tableau d'autel.

Dans l'église paroissiale de saint Michel, la descente du Saint-Esprit, tableau d'autel de la chapelle des Pauvres; sainte Catherine enlevée au ciel, tableau d'une imagination singulière et d'une grande beauté, dans la chapelle de cette sainte.

Dans l'église des Jésuites, une Descente de Croix, tableau du grand-autel: dans quelques jours de l'année on l'ôte de sa place pour y en mettre un de Rubens qui représente le martyre de saint Lievin; la Résurrection de notre Seigneur, tableau d'autel des Frères de la Charité : de Crayer avait fait ce tableau pour être placé au-dessus de son épitaphe, mais ces religieux en firent l'acquisition après sa mort; c'est un des plus beaux tableaux qu'il ait peints; il s'y est représenté sous la figure d'un garde.

Dans l'église des Augustins, le couronnement de plusieurs saints, tableau d'autel à l'entrée du chœur ; saint Nicolas de Tolentin distribuant les pains bénis aux pauvres et aux malades, tableau d'autel.

Dans l'église des Carmes, trois tableaux en ovale placés audessus de la porte; l'un représente saint Simon Stock qui reçoit le scapulaire de la Sainte-Vierge; l'autre, les Ames délivrées du Purgatoire par le scapulaire ; et le troisième, le Pape qui confirme l'institution du scapulaire.

Dans l'église paroissiale de Saint-Jacques, la Sainte-Trinité, tableau d'autel; on voit au bas de ce tableau le rachat des Captifs chrétiens ; dans la chapelle des Douleurs, la Sainte-Vierge dans le ciel qui intercède pour les pauvres infirmes représentés au bas du tableau; ce groupe est bien distribué ; on y voit des boiteux, des aveugles, des paralytiques, des pestiférés, etc. Les caractères y sont parfaitement bien rendus.

Dans l'église paroissiale de Notre-Dame, sur Ackerghem plusieurs beaux tableaux. En la chapelle de Sainte-Croix le Crucifiement du Seigneur, tableau d'autel; une *Mater dolorosa* soutenue par des anges; la Mère de Dieu y est représentée dans un abattement de douleur dont l'expression est frappante: au haut du tableau, on y voit une gloire de Chérubins. Le tableau du grand-autel, dans la même église, représente la Résurrection de notre Seigneur; les gardes et les soldats au bas du tableau font un effet admirable.

Dans l'église paroissiale de Notre-Dame, sur la montagne de Saint-Pierre, on voit derrière le grand-autel un tableau qui représente l'Ascension.

Dans une chambre de juridiction de Gand, on y voit un grand tableau qui représente le jugement de Salomon ; il est placé sur une cheminée.

Dans le réfectoire de l'abbaye d'Affleghem se voit un tableau qui tient toute la largeur du bâtiment; il représente le Centenier qui

descend de cheval pour se prosterner aux pieds de Jésus-Christ ; c'est ce tableau que j'ai déjà dit qui mérita les éloges de Rubens ; la multitude du peuple n'altère nullement l'accord de ce tableau.

Dans la même abbaye, un autre tableau représentant un sujet tiré de la vie de saint Benoît ; l'esquisse de ce beau tableau est dans la maison de défunt N. van Suster.

A Courtray, dans l'église de Notre-Dame, un tableau de la Sainte-Trinité, et un autre représentant le martyre de sainte Catherine : ces deux tableaux étaient destinés à van Dyck. On verra dans sa vie ce qui lui empêcha de les faire.

Dans l'église des Capucins de Bruges, on voit le tableau du grand-autel, où les Juifs dressent la croix sur laquelle notre Seigneur est attaché ; dans la chapelle de Saint-Nicolas, une belle Descente de Croix.

Les amateurs de la ville de Gand conservent avec estime beaucoup d'autres tableaux de de Crayer. Le nombre en est très-grand, sans ceux que possèdent les autres villes de la Flandre.

HENRY VANDER BORGT,

Élève de Gilles van Valkenborg,

1583.

Est né à Bruxelles en 1583 ; les troubles de la guerre obligèrent son père et sa mère à fuir et à se retirer en Allemagne ; Henry avait à peine trois ans.

Dès qu'il commença à penser, il chercha à dessiner ; sur cette envie, le père le plaça chez Gilles van Valkenborg, où il avança au point qu'il fut bientôt en état de voyager. Il resta plusieurs années à Rome à étudier les ouvrages des grands maîtres. En quittant l'Italie, il voyagea par toute l'Allemagne, et s'établit à Frankendal, et en 1627, il vint se fixer à Francfort sur le Mein.

S'il avait la réputation de bon peintre, il avait encore celle du plus savant antiquaire de son temps. On le consultait sur toutes les singularités, et souvent il a donné son jugement sur des antiqui-

tés grecques et romaines qui embarrassaient les savans de son temps. Le comte d'Arondel avait pour lui une singulière estime, ainsi que les savans anglais.

On ne sait où il est mort, ni en quel temps.

JACQUES WOUTERS VOSMEER,

1584.

De l'ancienne famille des Vosmeer, est né à Delft environ 1584. Dans les commencemens, il peignait le paysage, et fut en Italie exercer son pinceau. Il y changea de goût et quitta le paysage pour peindre des fleurs et des fruits.

Il retourna à Delft en 1608, âgé de près de 24 ans, décoré, quoique jeune, du nom de bon peintre. Ses tableaux sont estimés et pleins de mérite. Il mourut dans cette ville, major des bourgeois, en 1641.

PIERRE VALKS

Naquit en 1584, dans la ville de Lewarde, en Frise; son père était orfèvre et vit avec plaisir son fils se porter à la peinture. L'envie d'être peintre lui servit de maître. Il étudia de lui-même, d'après les ouvrages d'Abraham Bloemaert. Il s'aperçut ensuite qu'il lui fallait plus d'un guide. Déjà en état de faire choix des plus belles parties, il ne lui manquait que les beaux originaux.

Il parcourut l'Italie jusqu'à Rome, où il passa plusieurs années à se perfectionner d'après l'antique et les grands maîtres.

De retour chez lui, où il s'employa à peindre l'histoire et le paysage, il y acquit de la réputation, ainsi que dans le portrait.

Il décora la Cour des Princes, à Lewarde; on y voit encore la plus grande partie de ses portraits, tableaux d'histoire et paysages.

Il s'était marié peu après son retour de Rome, et eut deux fils,

dont un fut peintre. Ces deux frères voyagèrent ensemble en Italie, où ils furent malheureusement vendus par un Gênois qui, ayant promis de les passer d'un endroit à un autre, les livra pour une somme aux corsaires de Barbarie, d'où ils ne sont jamais revenus.

FRANÇOIS HALS.

Ce grand peintre de portrait naquit, en 1584, dans la ville de Malines : on ne sait presque rien de particulier de ce maître.

Van Dyck a surpassé François Hals à peindre le portrait, mais peu d'autres l'ont égalé. Lorsque van Dyck fut déterminé à passer en Angleterre, il fut exprès à Harlem pour y voir Hals. Inutilement fut-il souvent chez lui; il était les trois quarts de sa vie au cabaret. Le peintre d'Anvers lui fit dire que quelqu'un l'attendait chez lui pour se faire peindre. Dès que Hals fut arrivé, van Dyck lui dit qu'il était étranger, qu'il voulait son portrait, mais qu'il n'avait que deux heures à lui donner. Hals prit la première toile venue, arrangea sa palette assez mal et commença à peindre ; peu de temps après, il dit à van Dyck qu'il le priait de se lever pour voir ce qu'il avait fait; le modèle parut fort content de la copie, et après avoir causé sur des choses indifférentes, van Dyck lui dit que la peinture lui paraissait assez aisée, et qu'il voulait à son tour essayer. Il prit une autre toile et pria Hals de se mettre à la place qu'il venait de quitter. Celui-ci, quoique surpris, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait affaire à quelqu'un qui connaissait la palette et son usage. Peu de temps après, van Dyck le pria de se lever à son tour. Quelle fut sa surprise ! « Vous êtes van Dyck, s'écria-t-il, en l'embrassant; il n'y a que lui qui puisse faire ce que vous avez fait. »

Van Dyck voulut l'engager à le suivre en Angleterre; il lui promit une fortune bien au-dessus de son état, qui était assez misérable; il ne put rien gagner. Abruti par le vin, il lui dit qu'il était heureux et ne désirait pas un meilleur sort que le sien.

Ils se séparèrent avec regret. Van Dyck fit enlever son portrait que Hals venait de faire, après avoir répandu quelques guinées dans les mains des enfans du peintre, que le père prit à son tour

pour répandre dans les guinguettes. Hals peignait le portrait d'une grande ressemblance et d'une belle manière pleine d'art. Il ébauchait ses portraits avec précision; ses couleurs étaient mêlées tendrement; mais avec un pinceau hardi, il savait leur donner de la force : il en faisait de même pour les lumières, et disait à ceux qui lui demandaient raison de cette pratique : «C'est que je travaille pour mon nom. Le maître doit cacher l'ouvrage servile et pénible de l'exactitude que demande le portrait.»

Van Dyck répétait souvent que Hals aurait été le plus grand peintre de portraits, s'il avait pu rendre sa couleur plus tendre. Il ne connaissait, disait-il, aucun peintre plus maître de son pinceau.

Aussi ses tableaux ont-ils une grande force, ses portraits une vive expression : ces derniers sont en grand nombre, et surtout dans les villes d'Harlem et de Delft. Dans cette dernière, il y a un tableau au Mail où sont représentés en pied les principaux de cette compagnie (1), de grandeur naturelle ; la vie est répandue dans chaque figure.

Son frère Dirck (ou Thierry) Hals peignait fort bien des conversations et des animaux en petit. Il mourut avant l'autre, en 1656.

François mourut âgé de près de 80 ans, le 20 août 1666. Il laissa plusieurs enfans qui ont tous été peintres ou musiciens, et ont vécu comme le père.

Ses principaux élèves sont : Adrien Brauwer, Thierry van Balen, etc. M. le comte de Vence possède un tableau de Hals; c'est un fou qui tient une marotte.

GUILLAUME NIEULANT,

Élève de Roland Savery,

Naquit dans la ville d'Anvers, en 1584. Il s'engagea de bonne heure avec Roland Savery pour apprendre la peinture. Capable de produire de lui-même, il voyagea en Italie, et demeura trois ans à

(1) La Hollande et la Flandre sont remplies de toutes sortes de sociétés, sous le nom de compagnies ; elles ont des statuts et des réglemens, comme une troupe militaire. Celle du Mail est sur le même pied que l'Arbalète, l'Arc et l'Arquebuse. Les salles où elles s'assemblent se nomment Buttes.

Rome avec Paul Bril. On voit quelques-uns de ses ouvrages dans la manière de ce dernier maître; mais il la changea lorsqu'il fut de retour en Hollande, et se fixa à Amsterdam, où ses ouvrages lui ont acquis l'estime des connaisseurs. Ses tableaux représentent des arcs-de-triomphe, des ruines, des bains, des mausolées. Tout ce que le temps a épargné des anciens monumens faisait son étude. Il gravait aussi au burin et à l'eau-forte. Plusieurs de ses compositions sont gravées de sa main, et l'on estime ses dessins qu'il faisait avec beaucoup d'intelligence et de finesse : il était aussi bon poète. Il mourut à Amsterdam en 1635, âgé de 51 ans.

WILLEM (Guillaume) VAN VLIET,

De l'ancienne et noble famille de vander Voort, naquit à Delft en 1584. Il avait une grande manière de peindre; sa touche était ferme et facile. Dans son premier temps, il peignait l'histoire et finit par le portrait où il réussit.

Il mourut âgé de 58 ans, en 1642.

HENRY VAN VLIET.

Élève de Guillaume Vliet.

1585.

Fut long-temps sous la conduite de son oncle Guillaume Vliet; il peignait l'histoire, des clairs de lune et des perspectives. Il se mit, à l'imitation de son oncle, à faire le portrait; il se perfectionna dans ce genre sous le celèbre Mirevelt. Ses portraits sont bons, mais au lieu de faire des perspectives, des dedans d'églises qu'il ornait de jolies figures dans le goût d'Emmanuel de Wit, l'intérêt

l'engagea à nous laisser des portraits communs au lieu d'excellens tableaux qui auraient mérité des places distinguées dans les cabinets des curieux.

CORNILLE POELENBURG

1586.

Naquit à Utrecht en 1586, et commença la peinture sous Abraham Bloemaert, qu'il quitta pour voyager en Italie. Arrivé à Rome, il s'attacha d'abord à la manière d'Elzheimer qui lui plut beaucoup, et ensuite à celle de Raphaël, qui séduisit le jeune peintre par sa douceur et ses grâces : il a étudié dans ce grand maître quelques parties, mais il a négligé la principale qui est le dessin, et qui rendrait ses ouvrages plus précieux.

Ses tableaux plurent aux Romains. Il en fit quelques-uns pour des cardinaux qui prirent plaisir à le voir peindre. Il se forma une manière tendre, et s'attachant à imiter la nature, il l'imita toujours agréablement; il fut aussi le peintre le plus laborieux de son temps.

Il quitta avec peine l'Italie pour retourner à Utrecht, et il passa par Florence où le grand-duc lui fit beaucoup de caresses et voulut le retenir, mais il ne put jamais l'arrêter. Il lui fit peindre plusieurs tableaux, après quoi Poelenburg retourna chez lui, honoré de l'estime des Italiens.

Arrivé à Utrecht, ses ouvrages en petit lui firent beaucoup d'honneur; tous les connaisseurs le louèrent, Rubens dans le voyage qu'il fit en Flandre, resta quelque temps chez Poelenburg. Non-seulement il accorda son estime aux tableaux de ce peintre, mais il lui en fit faire plusieurs dont il orna son cabinet. L'estime de Rubens achève l'éloge de Poelenburg.

Charles Ier, roi d'Angleterre, appela cet artiste à sa cour, et l'employa à peindre plusieurs tableaux qu'il paya fort cher. Il voulut même l'attacher à son service; Poelenburg y aurait joui d'une aussi grande fortune que van Dyck, qui y fixait son séjour, mais l'exemple de ce peintre ne le tenta point ; il préféra sa patrie à une cour étrangère. Il retourna à Utrecht où il jouit d'une fortune qui

ne diminua point, puisqu'il peignit jusqu'au dernier jour de sa vie. Il mourut en 1660, âgé de 74 ans.

La manière de Poelenburg est suave et légère : la nature est représentée dans tout ce qu'il a peint ; tout y est vague et fait de peu de travail. Ses masses sont larges ; il aimait à retoucher ses ouvrages lorsqu'ils étaient faits ; un travail léger les finissait. Il savait choisir des lointains agréables qu'il embellissait de petits édifices situés aux environs de Rome. Ses fonds sur le devant soutenaient l'harmonie de ses tableaux : il entendait bien le clair-obscur ; les petites figures qu'il faisait souvent nues sont bien coloriées ; il se plaisait surtout à peindre des femmes. Sa touche était pleine d'esprit, mais le dessin en est rarement correct ; il lui manquait en ce genre cette finesse qu'il avait dans le pinceau.

Il y a de jolis paysages de Poelenburg dont les figures et les animaux ne sont pas de lui. Plusieurs peintres en ont fait, particulièrement Berghem : il y en a deux dans le cabinet de M. le comte de Vence, à Paris, dans l'un desquels les animaux et les figures sont peints par Berghem.

Jacques Meyers, négociant à Rotterdam, avait une belle collection de ce peintre. Weyermans dit qu'il avait un petit cabinet tout rempli des ouvrages du même auteur.

On estime comme le plus beau de ses tableaux, la Naissance de notre Seigneur, dans le cabinet de M. Grenier, à Middelbourg.

Ses tableaux en petit sont les plus recherchés : le nombre en est considérable ; on ne doit cependant pas les confondre avec ceux de ses élèves qui ont imité sa manière.

Poelenburg a gravé à l'eau-forte avec bien du succès, mais les épreuves en sont plus rares que ses tableaux ; ceux-ci se trouvent dans les cabinets les mieux choisis.

Le roi de France possède quatre tableaux de ce peintre : deux vues de Campo-Vaccino, une Diane au bain, et le martyre de saint Etienne.

Dans le cabinet du duc d'Orléans, il y a quatre tableaux du même : Céphale et Procris ; un paysage avec des ruines d'architecture ; un autre paysage avec des vaches, et un avec des Nymphes et des Faunes. Chez M. de la Bouexière est un bain de Diane ; le fond est un paysage très-fini. Chez M. Pasquier, une Diane au bain avec ses Nymphes, et une Fuite en Egypte. M. Blondel de Gagny a cinq tableaux de Poelenburg des plus finis : l'un est Loth et ses filles ; les autres, Diane revenant de la chasse, et cette déesse en-

dormie dans une caverne, entourée de ses Nymphes; deux autres petits paysages avec figures. Dans le cabinet de M. de Julienne, on trouve deux petits tableaux de Poelenburg avec figures. M. d'Argenville a dans sa collection cinq tableaux du même, parmi lesquels on voit une sainte Famille et des Nymphes qui se baignent; et chez M. Lenoir, il y a aussi de notre peintre deux petits tableaux très-finis : on y trouve paysage, architecture, figures et animaux.

A Dusseldorf, chez l'électeur Palatin, on voit deux tableaux du même sujet : la Naissance de notre Seigneur ; Loth et ses filles ; mais un des ouvrages de notre artiste des plus dignes d'admiration, est le tableau de la famille électorale de Frédéric V.

DYRK-THÉODORE-RAPHAEL KAMPHUIZEN,

Élève de Thierry Govertz.

Il était né dans la ville de Gorkum, en 1586 ; son père, Raphaël Kamphuizen, d'une famille noble, passait dans son temps pour un des plus célèbres chirurgiens. Il eut le malheur de perdre sa mère à l'âge de huit ans et son père peu de temps après. Son état dépendait de son frère aîné, aussi chirurgien, qui avait pris la maison de son père et qui aperçut quelques dispositions pour la peinture dans son cadet ; il le plaça chez Thierry Govertz, bon peintre, qu'il égala bientôt et surpassa dans la suite.

Son talent était de peindre des paysages en petit, avec des masures, des écuries, de petites figures, chevaux, vaches, etc., qu'il touchait tout avec bien de l'intelligence. Houbraken, qui a écrit sa vie, a vu de ses ouvrages qu'il loue beaucoup.

Ayant exercé la peinture jusqu'à l'âge de 18 ans, il fut conseillé par ses amis de s'adonner aux sciences ; il apprit plusieurs langues savantes et la théologie, où l'esprit de parti le détermina à être prédicateur ; il faisait par son éloquence beaucoup de prosélytes. A la fin, poursuivi par toutes les autres sectes, il fut fugitif et errant ; on ne sait point sa mort. Il eut un fils, aussi peintre, mais qui n'a pas fait grand bruit.

GEORGES VAN SCHOOTEN,

Élève de Koenraet Vander Maes.

1587.

Il était né à Leyden en 1587. La nature excita en lui, dès sa tendre jeunesse, l'amour de la peinture; le papier sur lequel il apprenait à écrire ressemblait plutôt à celui d'un élève dessinateur qu'à celui d'un apprenti écrivain. Les menaces et les réprimandes ne servirent qu'à lui faire tracer un peu plus de lettres que de figures, et peut-être à augmenter en lui l'amour de l'art pour lequel il était né.

Un des amis de son père, amateur des beaux-arts, obtint de le faire entrer chez un peintre. Il fut placé, à l'âge de 14 ans, chez Koenraet vander Maes, qui excellait dans le portrait. Il fit en trois années des portraits surprenans pour son âge et pour le peu de temps qu'il y employait. Deux ou trois ans après, l'envie de voir l'Italie et l'Allemagne lui fit tout quitter; mais ses parens trouvèrent le moyen de l'arrêter en le mariant. Il est toujours resté à Leyden, où les tableaux d'histoire et le portrait ont occupé alternativement son pinceau. On y voit encore de ses portraits, chez quelques particuliers, et l'on trouve dans les Buttes, ou salles publiques, des compositions ingénieuses de cet artiste.

HENRY TERBRUGGEN,

Élève d'Abraham Bloemaert,

1588.

Naquit en Transylvanie en 1588. Sandrart et de Bie se sont trompés sur son nom et le lieu de sa naissance, qu'ils disent être Utrecht. Je ne sais à quoi attribuer l'erreur du nom; ils l'appellent Verbruggen; mais pour celle de sa naissance, ce qui aura pu y donner lieu,

c'est que le père de Henry se sauva à Utrecht avec sa famille pour éviter les troubles dont son pays était agité. Il demeura, il est vrai, dans cette ville; mais son petit-fils, Henry Terbruggen, fit depuis sa résidence à La Haye.

Lorsque Henry, celui dont nous parlons, eut appris à peindre sous Abraham Bloemaert, et qu'il fut capable de se produire lui-même par ses ouvrages, il voyagea quelque temps et fut en Italie, où il resta dix ans.

La réputation de grand peintre le fit considérer dans Rome. Il fit quantité de grands tableaux d'histoires qui furent dispersés. On en voit de lui un fort beau dans une des principales églises de Naples; la composition et la fierté de son pinceau suppléent à son nom qu'il ne mettait point sur ses tableaux.

On voit de lui un tableau admirable chez M. vander Streng, à Middelbourg; il représente un Festin avec des figures grandes comme nature. Il y en a un autre à Delft, chez le sieur Verbruggen, bijoutier.

Ces deux tableaux firent dire à Rubens, lorsqu'il voyageait en Flandre, qu'il était un des grands peintres de la Flandre : l'estime de ce maître vaut celle de tous les connaisseurs.

Il mourut à Utrecht, le 1er novembre 1629, âgé près de 42 ans.

JACQUES-ERNEST THOMAN,

Naquit en 1588, dans Hagelstein. Il eut à 17 ans la réputation de bon peintre; il quitta alors sa patrie pour voir l'Italie, où il est resté quinze ans à étudier le beau et la nature. Rome, Naples et Gênes furent les villes où il exerça son talent.

Il fut associé à Adam Elzheimer, à Pierre Lastman et à Jean Pinas. Dans les mêmes études, ils considéraient avec attention tous les phénomènes qui accompagnent le lever et le coucher du soleil ; rien ne leur échappait dans la nature ; c'est le livre des peintres. La manière d'Elzheimer est celle qu'il a imitée ; on a de la peine à distinguer ces deux maîtres ; quoique la touche du dernier soit plus fine, des connaisseurs y ont été trompés.

Il n'aurait jamais quitté Rome sans la mort d'Elzheimer. La

douleur de la perte de cet ami le détermina à retourner dans sa patrie.

Il mourut à Landaw, au service de l'empereur.

PIERRE FEDDES.

Houbraken a placé Feddes parmi les grands peintres, sur le témoignage de son portrait gravé avec une palette, et cette inscription : *Petrus Feddes, pictor*. On ne sait pas s'il peignait sur le verre ou à l'huile. Il était natif d'Harlingen. On voit de lui des estampes gravées à l'eau-forte, marquées *P. Harlingensis*.

PIERRE BRONKHORST

Naquit à Delft, le 16 mars 1588. S'il n'a point pris en peinture le genre le plus agréable, il a suivi le plus pénible. Son talent était de peindre des vues d'églises et des temples, tant en dehors qu'en dedans. Quoiqu'il eût celui de traiter bien ses sujets, ils étaient intéressans par des traits d'histoires qui rendaient ses tableaux moins froids et plus agréables.

Sa réputation est décidée par deux tableaux de lui : le premier est dans la maison de ville de Delft ; ce tableau est grand et d'une belle composition d'architecture ; il représente le temple où Salomon prononce son premier jugement.

L'autre est le temple où notre Seigneur chasse les vendeurs ; on le voyait chez la veuve de son fils.

Ses tableaux sont d'un beau fini. Il entendait l'architecture à fond, et peignait bien ses petites figures et de bonne couleur.

Il mourut le 21 juin 1661.

ADRIEN VANDER VENNE,

Élève de Jérôme van Diest.

1589.

Il est né à Delft, en 1589, d'une famille considérable, qui l'envoya fort jeune à Leyden pour y faire ses études. La langue latine lui fit naître l'envie de lire les poètes anciens ; ils firent sur son esprit des impressions qu'il chercha à rendre sur le papier. Il composa lui-même des dessins ; non content de ce qu'il faisait, il eut recours à un orfèvre, appelé Simon de Valck, qui exerçait aussi la peinture. Il commença sous lui à apprendre le dessin ; de là, il fut chez Jérôme van Diest, bon peintre, particulièrement en camaïeu. Il fit chez ce dernier tant de progrès dans la peinture, qu'en peu de temps il fut en état de travailler seul. Son application augmenta ses succès de jour en jour. Ses ouvrages furent recherchés par le roi de Danemarck, le prince d'Orange et plusieurs seigneurs.

Ses tableaux sont en si grand nombre, qu'il serait trop long de les rapporter. Il peignait, comme son maître, en camaïeu; il le surpassa et surtout en richesse de composition. On vante beaucoup un tableau qu'il fit pour un comte polonais : ce tableau avait douze aunes de longueur, il représentait une bataille de Flandre.

On a de lui plusieurs sujets allégoriques. Il composait des vignettes pour les imprimeurs. On recherche encore celles qu'il fit pour l'édition des œuvres du chevalier Cats, poète hollandais.

Il fut un des meilleurs poètes de son temps et il écrivit beaucoup. Ses ouvrages les plus connus sont ses Emblêmes : *l'Étincelle sur la Tourbe hollandaise, le Rêve de la Nouvelle Sagesse, la Folie du vieux Maréchal italien*, in-12, avec le *Tableau du Monde ridicule*, 1635, in-4°.

JEAN BREUGHEL OU BREUGHEL DE VLOUR,

Élève de Goe-Kindt.

Jean Breughel naquit à Bruxelles, environ l'an 1589 ; il était fils de Pierre Breughel, qu'il perdit fort jeune, et il fut élevé chez sa grand'mère, veuve de Pierre van Aelst. Il apprit chez elle à peindre en détrempe, et fut placé chez Pierre Goe-Kindt, où il commença à peindre à l'huile. La commodité de copier en réfléchissant sur les tableaux de différens maîtres, chez Goe-Kindt, fortifia le jeune Breughel dans son art. Il quitta ce maître et fut à Cologne, où il étudia long-temps les beaux effets de la nature. Attaché uniquement à peindre des fleurs et des fruits, ses tableaux furent déjà regardés comme des prodiges qui portèrent partout sa réputation. De Cologne, il passa en Italie, où il vit ses ouvrages recherchés. Il eut occasion de peindre quelques paysages dans Rome. Le plaisir de représenter de belles vues lui fit abandonner les fruits et les fleurs, qui ne lui ont servi dans la suite qu'à orner les fonds de ses tableaux.

Il observa la richesse et l'étendue des plus belles contrées, et il avait toujours l'esprit occupé de celles qu'il ne pouvait alors dessiner; voilà pourquoi nous voyons de lui tant de tableaux d'un goût si varié.

Après avoir beaucoup travaillé en Italie, il retourna chez lui, où tout d'un coup l'on vit sortir plusieurs beaux tableaux de son pinceau : on ne pouvait être plus laborieux ni plus fertile à produire. Son mérite fut attesté par les plus grands peintres. Il peignait le paysage, qu'il ornait de petites figures touchées avec finesse et d'un bon goût.

Breughel avait le talent de faire les fonds de paysages aux tableaux des plus habiles peintres, tels que Rubens, van Balen et Rottenhamer ; il faisait avec le même succès les figures dans les ouvrages de Steenwick Momper, etc.

On ne peut voir un plus beau tableau que celui qu'il fit de concert avec Rubens ; il représente le Paradis terrestre. Si Rubens a pris plaisir à peindre d'un grand fini Adam et Ève, Breughel a cherché à rendre ce tableau digne de la production de ces deux grands maîtres. Ce paysage est varié à l'infini ; les arbres, les

plantes sont d'un beau choix et d'une couleur vraie ; les animaux, les insectes sont au même degré de beauté ; ce tableau est regardé comme le plus précieux qu'il ait fait ; il a passé du cabinet de M. de Bie (le Mécène de Girard-Douw) dans celui de M. de la Court vander Voort, à Leyden.

Notre artiste, enrichi par ses ouvrages, aimait la magnificence. Ses habits d'hiver étaient de velours, et c'est de là que le nom de Breughel de Vlour lui fut donné, comme Breughel d'Enfer à son frère, parce qu'il représentait ordinairement l'enfer ou des incendies.

Houbraken a vu vendre un tableau de Breughel, à Amsterdam, en 1713 ; il avait quatre pieds de large sur trois de haut ; il rapporte que tous les connaisseurs furent saisis d'admiration en le voyant ; il fait surtout remarquer un figuier qui était au milieu. La nature, dit-il, ne produit rien de plus beau ; aussi ce tableau fut-il vendu 2,825 florins de Hollande ; les deux figures dans ce tableau sont peintes par Rubens et représentent Vertumne et Pomone.

Le pendant fut vendu le même jour 1,875 florins; il représentait une Nymphe endormie avec un Satyre qui admire sa beauté : ces figures sont aussi de Rubens.

Ses ouvrages sont en grand nombre. On ne peut toucher le paysage avec plus d'esprit ; les arbres y sont d'une belle forme, les fonds sur le devant d'une grande richesse, les plantes, les fleurs et les fruits admirablement finis. Tantôt il représente un moulin, tantôt un petit pont, un village sur le bord d'une rivière qu'il orne de quelques bateaux à la voile ou autres objets ; de voitures dans les routes, avec nombre de petites figures toujours variées, toujours précieuses et d'un bon goût ; sa couleur est excellente, quelquefois un peu bleue dans les lointains.

Sa mort est ignorée par les écrivains flamands ; M. Felibien croit qu'il est mort en 1642. Ses tableaux sont recherchés dans les plus beaux cabinets de l'Europe. Nous indiquerons seulement les plus connus.

Dans le cabinet du roi de France, on voit sept tableaux de Breughel : une Femme qui caresse un chien, la bataille d'Alexandre contre Darius, la bataille de Prague, Orphée aux enfers, une Rivière chargée de bateaux, une Tempête et une Halte de chasse à la porte d'une hôtellerie ; et chez M. le duc d'Orléans, cinq tableaux du même : la transmigration de Babylone, les Passagers,

le Chariot, une Marine avec des pêcheurs; le même sujet avec beaucoup de poissons. Dans la galerie de l'Archevêché de Milan, on admire une chasse remplie de beaucoup de figures, et saint Jérôme dans le désert: les paysages y sont beaux, la figure est peinte par Gio-Battista Crespi. Vingt tableaux de Breughel se voient dans la Bibliothèque Ambrosianne, savoir: Daniel dans la fosse aux lions, le dedans de la grande église d'Anvers, les quatre Élémens: ce tableau représente tous les objets qu'on peut peindre dans la nature; on y admire le fini, la couleur, tout y est à surprendre. Les autres sont l'incendie de Gomorre, plusieurs vases avec fleurs et fruits, une vierge peinte par Rubens; Breughel a peint une guirlande de fleurs au même tableau. Deux petites plaques en ivoire, en forme ovale; sur la première est représenté un crucifiement rempli d'une multitude de figures, et sur l'autre la visite de sainte Elisabeth. Le reste de ses tableaux sont de fort beaux paysages. L'électeur Palatin possède trente-sept tableaux considérables de Jean Breughel, dont voici la liste: le Baptême de l'eunuque de la reine de Candace; dans un beau paysage, la Vierge avec onze petits enfans qui sont environnés de fleurs; la prédication de notre Seigneur sur les bords de la mer: une multitude de petites figures, des animaux et des poissons rendent ce tableau un des principaux qu'il ait faits; un paysage où il a représenté une danse de paysans, un port de mer avec beaucoup de figures, saint Jérôme dans un désert; un carrosse, deux chariots, et beaucoup de figures et des animaux dans une grande campagne; un beau paysage où Flore se trouve couronnée par une Nymphe: les figures sont peintes par Rubens; les quatre Saisons, en quatre tableaux: les figures par Henry van Balen; le Paradis terrestre: Adam et Ève sont peints par le Klerck; deux ports de mer avec des vaisseaux et des figures; un village en pleine campagne avec nombre de figures; l'Adoration des Rois, beaucoup de figures à leur suite; Scipion-l'Africain à la tête d'une multitude de peuple; un paysage où les figures sont de Henry van Balen, et représentent une fête de Bacchus; notre Seigneur crucifié; quatre petits paysages, une mascarade singulièrement composée; autre fête de Bacchus, dont les figures sont de Henry van Balen; saint Jean qui prêche dans le désert au milieu d'un nombreux auditoire; un paysage et le rivage de la mer; un paysage dans lequel on voit un moulin à vent; un tableau avec plusieurs oiseaux peints avec une extrême finesse; un paysage avec un chariot et beaucoup de figu-

res; un paysage avec figures de van Balen, représentant Diane et ses Nymphes qui prennent le divertissement de la pêche; un tableau de fleurs; et pour finir, un rivage de la mer avec des vaisseaux et quantité de figures.

Dans les riches cabinets de Paris, on a de Breughel plusieurs beaux tableaux. On en admire deux chez M. le marquis de Voyer; le premier est une foire ou fête de village sur le confluent du Rupel et de l'Escaut; plus de deux cent cinquante figures s'y trouvent dans un paysage clair et piquant; l'autre est un camp nombreux. M. le comte de Vence a du même une vue de Schevelinghe, paysage avec beaucoup de figures.

JEAN TORRENTIUS.

Il naquit à Amsterdam en 1589. Si ses ouvrages en petit, mais d'un beau fini, n'étaient pas aussi connus que ses mauvaises mœurs, je ne parlerais pas de lui. La finesse de son pinceau ajoutait beaucoup à ses sujets lascifs, qu'elle mettait dans un plus grand jour, et auxquels elle donnait plus de force et d'expression. Les sujets de ses tableaux enchérirent beaucoup sur ceux d'Arétin et de Pétrone; les libertins mêmes avaient horreur de ses compositions. Il fit des assemblées d'impies comme lui, ou de ceux qu'il avait corrompus; il y enseignait tous les crimes; il y soutenait que Jésus-Christ n'était point exempt du péché originel; qu'il ne fallait faire aucun cas des lois divines et humaines; que les hommes et les femmes étaient nés pour vivre en commun. Je passe sous silence les autres abominations. Averti que les magistrats indignés cherchaient le chef de ces assemblées, il n'en fit que rire, prétendant en être quitte pour nier tout.

Il fut enfin arrêté et condamné par la justice d'Harlem à subir la question. Les tourmens ne firent sur lui aucun effet; il nia toujours. Il fut condamné à vngt années de prison; mais à la sollicitation des grands, et particulièrement de l'ambassadeur d'Angleterre, il eut la liberté de passer à Londres, où son habileté lui eût acquis beaucoup d'estime, si ses mauvaises mœurs ne lui eussent pas attiré le mépris d'une nation qui chérit autant la vertu que les

talens. Torrentius retourna à Amsterdam, et y demeura caché jusqu'à sa mort, qui arriva en 1640, âgé de 51 ans. Ses ouvrages furent recherchés, et ceux que l'on put découvrir, brûlés par la main du bourreau. Les peintres et les poètes excellens, lorsqu'ils sont impies, sont d'autant plus dangereux qu'ils prêtent des attraits aux crimes.

Théodore Schrevelius, dans son *Histoire d'Harlem*, nous écrit ainsi la vie et la fin de Torrentius. Houbraken et Weyermans disent que ce peintre est mort dans les tourmens de la question. Nous nous en rapportons au récit du premier, qui a écrit d'après les actes publics.

HENRY STEENWICK,

LE FILS.

Tous les auteurs se sont trompés en écrivant la vie de ce peintre; on l'a confondu avec son père ou avec N. Steenwick, dont il sera parlé.

Henry Steenwick, le fils, étudia sous son père : il a suivi sa manière et l'a souvent surpassé ; van Dyck, qui estimait ses ouvrages, le fit connaître à la cour d'Angleterre. Le roi occupa ce peintre long-temps ; il quitta ce qu'il avait de sombre dans la façon de peindre qu'il tenait de son père, et peignit l'intérieur des églises et des palais. Il a quelquefois peint les fonds d'architecture aux portraits que faisait van Dyck : on en connaît deux en France (1) ; ce sont les portraits du roi et de la reine d'Angleterre (2), peints en 1637 ; les deux figures sont debout et ont environ un pied de hauteur. Jamais van Dyck n'a fini avec autant de soin. On peut égaler ces deux portraits aux plus précieux de Miris ; le fond du tableau est fort clair et représente une façade de quelque maison royale d'une belle architecture ; cet ouvrage se trouve dans la suite des artistes que l'on a gravés. Sandrart et d'autres écrivains depuis

(1) A Paris, dans le cabinet de M. de la Bouexière, fermier général.

(2) Charles Ier et Henriette de Bourbon, sœur de Louis XIII.

l'ont toujours pris pour le père, qui mourut en 1604, lorsque van Dyck n'avait que cinq ans ; ainsi il n'a pu le peindre ni travailler avec lui. L'abus de le nommer Nicolas Steenwick ne vient que de la ressemblance de nom avec celui qui naquit en 1640, et que les auteurs nomment N. Steenwick, parce que son nom de baptême est ignoré.

Steenwick, le fils, fit fortune en Angleterre, où il mourut encore jeune; sa veuve, qui avait appris à peindre des perspectives, retourna dans sa patrie et demeura à Amsterdam, où ses ouvrages furent assez estimés.

On peut comparer le mérite du fils à celui du père; quelques-uns l'estiment plus, parce que ses tableaux sont fort clairs; ils sont assez rares. Il ne travaillait que pour le roi d'Angleterre; on en trouve chez quelques particuliers à Londres et en Flandre, mais nous ne connaissons de lui, en France, que ceux qui sont dans le beau cabinet de M. de la Bouexière.

GUERARD SEGHERS.

Guerard Seghers naquit à Anvers vers l'an 1589; il est le frère aîné de Daniel Seghers, peintre de fleurs. Guerard fut placé chez Henry van Balen. Encore jeune, il passa à Rome; là, au milieu de tant de chefs-d'œuvre, Seghers ne put se déterminer à prendre aucun maître pour guide. Il copia toutes les manières différentes, et quand il composa lui-même, on ne lui reconnut aucune de celles qu'il avait imitées. A la fin, plus touché de celle du Manfredi, il s'y attacha si bien, que ses imitations embarrassèrent les connaisseurs d'Italie. Seghers ne pensa plus qu'à retourner dans sa patrie, et crut y faire fortune avec ses ouvrages. Les premiers qu'il fit à Anvers suffirent pour le détromper. On aimait mieux les tableaux clairs de Rubens que les siens, qui tenaient un peu de l'école du Caravage. Notre artiste, en habile homme, prit un milieu entre la manière du Manfredi et celle de Rubens, et alors il fut employé à décorer les églises d'Anvers, etc. Ce peintre avait le caractère doux et aimable ; il fut un des grands amis de Rubens et de van Dyck; la jalousie ne put jamais les séparer. Seghers

gagna beaucoup de biens et mourut à Anvers, en 1651, âgé de 62 ans; on ne lui connaît qu'un fils qui fut aussi peintre.

Les tableaux d'histoires de ce peintre sont bien composés; son dessin correct et sa couleur chaude et vigoureuse est soutenue par une belle entente du clair-obscur. On a dit qu'il employait trop de jaune dans ses clairs, mais ses ouvrages le justifient et font tomber cette critique : nous allons indiquer les principaux.

On voit de lui, dans l'église de Saint-Jacques, à Anvers, deux tableaux d'autel : le premier représente saint Yves, et l'autre saint Roch. Dans l'église des religieuses appelées Fackes, trois autres grands tableaux : sur l'un on voit saint Joseph endormi, à qui l'ange ordonne de fuir en Egypte; sur l'autre, la naissance de notre Seigneur; et le troisième est un tableau d'autel où il a peint l'Enfant-Jésus, Marie et saint Joseph. Dans l'église des Jésuites, notre Seigneur attaché sur la Croix que les bourreaux élèvent, tableau entièrement dans la manière du Tintoret, destiné à être placé quelques mois de l'année au grand-autel avec ceux de Rubens et de Schut. Deux autres tableaux de lui, aussi dans la manière d'Italie, sont placés dans la même église; les sujets sont tirés de la vie de notre Seigneur. Au-dessus de la porte de la sacristie de la congrégation de ces Pères, on voit un Christ très-beau par Seghers, et un saint Ignace à côté de l'autel. Un tableau d'autel de ce maître se remarque par sa singularité; il est si fort dans le goût de Rubens, qu'on l'a cru de ce dernier; il orne le maître-autel des Carmes. Mais le chef-d'œuvre de ce peintre est le mariage de la Vierge, composition immense; il est placé au grand-autel des Carmes-Déchaussés.

Dans l'église cathédrale de Gand, Seghers a peint le martyre de saint Lievin, évêque, tableau d'autel près de la sacristie. Six grands tableaux de la vie de ce saint, par le même peintre, sont placés dans la nef de l'église des Jésuites. Le cabinet de M. Deyne est enrichi d'un tableau assez connu dans le monde, puisque Vorstermans l'a rendu public : le sujet est saint Pierre reniant le Seigneur au milieu d'une troupe de soldats; tout y est éclairé au flambeau, et c'est la première manière de Seghers à son retour de Rome. On voit un beau tableau de lui à Dunkerque, placé à l'autel de la Vierge, dans la grande église; il représente la Vierge, l'Enfant-Jésus debout sur ses genoux et plusieurs autres saints.

DAVID BAILLY,

Élève de Cornille vander Voort,

1590.

Natif de Leyden et fils de Pierre Bailly, assez bon peintre, qui vit de bonne heure le penchant de son fils pour la peinture. Sans lui donner de leçons, il le laissa griffonner d'après des dessins et des estampes. Il eut occasion de voir Jacques de Gheyn, graveur, chez qui il s'exerça au burin pendant un an, mais il préféra la peinture. Le père, pour le satisfaire, le plaça chez Adrien Verburght, et de là chez Cornille vander Voort, peintre de portrait, estimé à Amsterdam. Les leçons du maître et les bons tableaux qu'il eut occasion de copier chez lui, entre autres un de Steenwick, que l'auteur même n'aurait su distinguer avec l'original, engagèrent Bailly à passer six ans chez vander Voort. Il fut d'Amsterdam à Leyden, où il resta peu de temps. L'envie de voyager le fit passer à Hambourg, de là à Francfort, Nuremberg, Ausbourg, par le Tyrol, à Venise, et enfin à Rome, où il comptait rester pour profiter de tous les beaux modèles que cette capitale renferme; mais quelques raisons inconnues le firent retourner à Venise, où il travailla plus long-temps. En revenant par l'Allemagne, il fut bien reçu par le duc de Brunswick, qui lui fit offre d'une pension annuelle qu'il refusa.

De retour à Leyden, en 1613, après cinq années d'absence, il se mit à peindre jusqu'en 1623, qu'il quitta la palette pour le dessin. Il avait l'art de dessiner des portraits à la plume, avec un petit travail au pinceau, qui plurent beaucoup, et où il fut fort employé.

Simon Leeuwen, historien de Leyden, parle dans ce même temps d'un bon peintre de paysages appelé Jean Arents.

DANIEL SEGHERS,

JÉSUITE,

Élève de Jean Breughel ou Breughel de Vlour.

Il reçut le jour à Anvers en 1590. Il commença à étudier la peinture sous Breughel de Vlour, qui peignait en ce temps-là les fleurs, qu'il quitta dans la suite pour le paysage. Seghers s'appliqua, sous ce maître, à étudier l'harmonie des couleurs dans cette belle nature qu'il cherchait à imiter.

Il entra de bonne heure chez les Jésuites, en qualité de frère (quoiqu'il fût toujours nommé le père Seghers). Son noviciat fini, il reprit la palette et orna l'église des Jésuites d'Anvers ; il fut envoyé à leur maison de campagne, où il fit pour leur église plusieurs paysages avec des sujets de la vie de quelques saints de l'ordre : ces tableaux sont aujourd'hui placés au-dessus des confessionnaux.

Il obtint la permission d'aller à Rome; il étudia les dedans et les dehors de cette capitale avec beaucoup d'assiduité. Après avoir fait une riche moisson d'études, il revint à Anvers.

On s'aperçut aisément combien ce voyage lui avait été profitable ; ses tableaux n'eurent presque point de prix, les particuliers ne purent point y atteindre.

La réputation de Seghers passa partout. Le prince d'Orange dépêcha son premier peintre, Thomas Willeborts, pour avoir un tableau de lui. Il composa un bouquet, dans un bocal, de fleurs accompagnées de toutes sortes d'insectes qu'il finit avec tant d'art, que les artistes de son temps ne cessaient de l'admirer. Il envoya ce tableau en présent, au nom de son ordre, au prince qui le reçut avec un extrême plaisir ; il ne put assez admirer ce tableau. Le prince répondit à ce présent par une espèce de chapelet composé de dix grains, qui représentaient dix oranges richement émaillées en or, une palette et des antes (1) de pinceaux de cette précieuse matière, le tout accompagné d'une lettre pleine de reconnaissance.

Il fit un second tableau ; il avait amassé dans un beau vase tou-

(1) Ante ou manche, petit bâton au bout duquel on ante le pinceau.

tes les fleurs du printemps, plusieurs branches avec des fleurs d'oranger, et quelques oranges encore vertes. Ces fleurs et ces fruits, artistement distribués, avec des insectes de toute espèce, faisaient l'ornement de ce tableau. Il en fit présent à la princesse d'Orange, qui fut touchée de sa beauté; elle ne voulut point céder en générosité au prince son époux; elle envoya aux Jésuites d'Anvers un crucifix d'or émaillé artistement et pesant une livre, avec un passe-port ou sauf-conduit pour voyager dans les Pays-Bas et y veiller aux intérêts de leurs maisons.

Ces deux tableaux passent pour ses principaux. Le feu du ciel en a détruit de fort beaux de lui, dans l'église d'Anvers, principalement un grand où Rubens avait peint saint Ignace. Ce saint était couronné et entouré de guirlandes de fleurs. Ces tableaux, dans la galerie et dans les chapelles, étaient autant de témoignages de l'habileté de notre peintre.

On en compte deux des plus précieux de son temps : un à La Haye, chez le baron de Bree, et l'autre à Amsterdam, chez le sieur Jean Staats, courtier.

Il avait un talent particulier à peindre les lis blancs et les roses rouges, et tout ce qui était tiges ou feuilles, particulièrement le houx. La belle couleur, les transparens, les feuilles minces et légères, les insectes, tout est bien fait; sa touche est large; il avait tout ce qu'il fallait pour mériter l'idée que les grands peintres ont eue de lui.

Il mourut en 1660, âgé de 70 ans. Il fait voir que les Jésuites ont eu aussi de grands hommes dans la peinture.

On voit dans l'église des Jésuites d'Anvers le chef-d'œuvre du frère Seghers; c'est une guirlande de fleurs : tout ce qu'on peut voir dans la nature, dans l'une ou l'autre saison, se trouve ramassé avec choix dans ce tableau; fleurs, fruits, insectes, tout y est du plus grand fini; Rubens a peint au milieu la Vierge et l'Enfant-Jésus.

Chez l'électeur Palatin, une autre guirlande par le même; au milieu beaucoup de figures représentant une fête bachique; et à Rouen, chez l'auteur de cet ouvrage, deux tableaux; ce sont deux vases de cristal avec des fleurs et des insectes peints sur cuivre.

ADRIEN VAN LINSCHOOTEN,

Élève de Spanjolet.

Il prit naissance dans la ville de Delft en 1590. Le nom de son maître est contesté, mais le plus grand nombre dit que ce fut le Spanjolet.

Sa vie était aussi peu réglée que celle de Brauwer ; cela ne diminue rien de la beauté de ses tableaux qui, quoique bien payés, n'auraient jamais sauvé l'auteur d'une grande misère, si deux sœurs ne l'eussent prévenue par leur mort ; devenu héritier, il se vit fort à son aise.

En 1634, il fut dans le Brabant, où il épousa une petite fille jolie et sans bien, avec qui il eut deux enfans. Au bout de quelques années de résidence dans ce pays, il alla demeurer à La Haye, où il a été fort employé.

On vante de lui, en Hollande, un tableau qui représente saint Pierre devant la servante de Pilate. Un ecclésiastique, touché des expressions qu'il avait données à ses figures, lui demanda pour pendant le Repentir du même saint, où il réussit également ; le peintre lui dit d'un ton railleur tant d'impiétés, que le prêtre en eut horreur et s'en alla sans vouloir le tableau.

On voyait de lui un chimiste, à Delft, chez M. van Heul, entrepreneur de poudre à canon ; ce tableau est bien composé et plein de génie ; la figure principale, bien peinte et dessinée. Dans la même ville et ailleurs on voit beaucoup d'autres tableaux de lui.

Il doit être mort vieux ; on l'a vu travailler dans cette ville, à l'âge de 87 ou 88 ans. On ne sait pas précisément le temps de sa mort.

PIERRE SOUTMAN,

Élève de Rubens.

Ce peintre, quoiqu'il n'ait point été un des moindres de ceux qui sont sortis de l'école de Rubens, on ne sait cepen-

dant rien de particulier, ni du lieu de sa naissance, ni de celui de sa mort. Ampsing, historien de la ville d'Harlem, dit, en faisant son éloge, qu'il avait été peintre de l'électeur de Brandebourg; il avait aussi passé quelque temps à la cour de Pologne, où il fut fort estimé.

Il peignait l'histoire et le portrait, et il était également recherché dans l'un et l'autre genre.

ESAIE (ou Isaïe) VANDE VELDE.

Isaïe vande Velde, né en Hollande, s'est très-distingué à peindre des batailles; tantôt il représentait des rencontres de cavaliers, tantôt des attaques de voleurs; il habillait ses figures à l'espagnole. En 1626, il demeurait à Harlem, et en 1630, à Leyden. Ses ouvrages estimés furent payés cher : il faisait souvent les figures dans les tableaux d'autres peintres. On croît Willem (ou Guillaume) vande Velde frère de celui-ci.

JEAN ROODTSEUS,

Elève de Pierre Lastman.

Jean Roodtseus, fils d'Albert, apprit la peinture sous Pierre Lastman. Le portrait en grand fut son principal talent. Quelques-uns l'ont voulu égaler en mérite à Bartholomé vander Helst; s'il n'a point égalé ce dernier, il a fait plusieurs beaux portraits. Dans les Buttes anciennes et nouvelles de la ville d'Horn, en Hollande, se voient représentés en grand les officiers des bourgeois; ces tableaux ont le mérite de ceux qui ont excellé dans ce genre. Il fit ces trois tableaux à l'âge de 40 ans.

Roodtseus était infatigable au travail, peu dissipé et d'une

conduite fort régulière. Il eut un fils, appelé Jacques, qui fut élève de Jean-David de Héem, qu'il imita de fort près. Ses ouvrages recherchés lui ont procuré beaucoup de biens.

CORNILLE SCHUT,

Natif de la ville d'Anvers, et élève de Rubens, était bon poète. Nous avons de lui des ouvrages où brille l'allégorie. Il était habile peintre d'histoire, et surtout propre aux grandes machines. On voit de lui la coupole de Notre-Dame d'Anvers, et dans la même église plusieurs autres ouvrages.

Le frère Seghers, jésuite, s'est souvent servi du pinceau de Schut pour peindre des camaïeux et autres figures dans ses guirlandes de fleurs ; il grava aussi à l'eau-forte. On a de ce peintre plusieurs estampes d'après ses tableaux et ses compositions. Aussi fécond que son maître, quoique moins correct, il avait un feu extraordinaire, mais souvent il donnait dans le gris ; il y a cependant de ses tableaux bien coloriés et peints avec force.

Van Dyck a fait son portrait qui se voit dans le nombre des artistes peints par ce maître.

Voici les principaux tableaux de Schut. On voit le martyre de saint Georges, placé à l'autel de la confrérie de l'Arbalète, dans la cathédrale d'Anvers ; Jésus-Christ mort, tableau au-dessus d'une épitaphe dans l'église de Saint-Jacques ; ce sujet se trouve répété pour une épitaphe dans la même église. Dans l'église des Récollets, un tableau d'autel ; le sujet est tiré de la vie d'un saint de l'ordre de Saint-François. Dans l'église des Jésuites, deux beaux tableaux ; le premier représente une Assomption : ce grand tableau est un des quatre qui sont posés alternativement au grand-autel, et l'autre est la Naissance de notre Seigneur ; il est placé au-dessus des confessionnaux. On voit à Gand, dans l'église des Jésuites, une Assomption, beau tableau par Schut.

ALEXANDRE KIERINGS.

Ce grand peintre en paysages n'est presque connu qu'en Hollande. Nous avons peu de ses tableaux en France, excepté celui qui est dans le cabinet de M. le comte de Vence, et un chez M. Blondel de Gagny; je ne crois pas qu'il s'en trouve beaucoup d'autres.

Kierings variait peu ses paysages; il se contentait de copier exactement tout d'après nature, et finir avec une extrême patience jusqu'aux fibres du bois et aux écorces des arbres. Il y glissait différens tons de couleurs qui se trouvent dans la nature et qui ne s'aperçoivent que quand on est habile. Ce fidèle imitateur avait une manière qui lui était propre pour toucher la feuille de ses arbres; on y connaissait chaque espèce; ses fonds sur le devant sont piquans, et le grand fini n'y donne point de la sécheresse. Ce peintre eut recours à Poelenburg pour orner ses paysages de quelques figures; et dans tous ceux que j'ai vus de Kierings, les figures étaient de Poelenburg.

LUCAS DE WAEL,

Élève de Jean Breughel,

1591.

Né à Anvers en 1591, était fils d'un peintre appelé Jean de Wael. Il marqua dès sa jeunesse l'inclination qu'il avait pour la peinture. Son père lui donna les premiers principes et il se perfectionna sous Jean Breughel, qu'il a suivi de fort près dans sa manière.

Il voyagea en France et en Italie, où il fit de grands et beaux ouvrages à fresque et à l'huile. Son principal talent était de représenter dans ses paysages des rochers escarpés, des chutes d'eau, des soleils levans et couchans, des orages, des éclairs; tous ces sujets, bien naturellement imités, approchaient de la manière de son maître.

On le dit mort à Anvers, mais on n'a pas marqué le temps.

WYBRAND DE GHÉEST.

On ne dit point en quelle ville de Frise il prit naissance; il était peintre d'histoire et fort estimé par ses contemporains. Il passa plusieurs années en Italie, et surtout à Rome, où il a beaucoup travaillé; il fut nommé par les peintres de cette ville le noble Frisois, tant ils estimaient ses talens. On peut juger de son exactitude dans ses études de Rome par le livre intitulé *Cabinet des Statues*, imprimé à Amsterdam en 1702. Les figures et les piédestaux y sont copiés avec beaucoup de soin ; on y reconnaît le goût de chaque maître. On indique dans le même ouvrage les endroits où ils sont placés.

Son petit-fils Wybrand de Ghéest exerça aussi la peinture et fut élève d'Antoine Coxcie.

GUERARD HONTHORST,

Élève d'Abraham Bloemaert.

1592.

Il naquit en 1592, dans la ville d'Utrecht. Il apprit les principes de son art sous Abraham Bloemaert, et fut à Rome, où il a travaillé pour plusieurs cardinaux et autres personnes de distinction. Tous ses ouvrages ne l'ont point distrait ni empêché d'étudier le beau. Ayant passé plusieurs années en Italie, il fut en Angleterre, où le roi lui ordonna plusieurs tableaux qu'il fit avec applaudissement.

Sa conduite sage lui donna entrée chez les grands; il fit les portraits des princes, enfans de la reine de Bohême, ceux du prince Robert et de l'électeur Palatin : ces tableaux furent envoyés en Angleterre à leur oncle Charles II. Il enseigna à dessiner à la princesse Sophie et à l'abbesse de Maubuisson. Il fit aussi le portrait de la reine Marie de Médicis et plusieurs tableaux pour le roi de Danemarck, et il se fixa enfin à La Haye avec le titre de

peintre du prince d'Orange, pour qui il travailla beaucoup dans ses maisons et châteaux, particulièrement dans celui au Bois : il y travaillait encore en 1662.

Sa manière est belle et son dessin correct. Il a mérité le nom de grand peintre, et ses tableaux placés dans les plus beaux cabinets, font foi de l'estime due à l'auteur.

On voit, dans le cabinet de M. le duc d'Orléans, une Judith peinte par G. Honthorst ; chez l'électeur Palatin, l'Enfant prodigue parmi les Prostituées; un saint Sébastien dans la cathédrale de Gand, et une Descente de Croix, où l'on voit notre Seigneur sur les genoux de sa mère, tableau d'autel qui décore la chapelle de l'évêque dans la même église.

HENRY BLOEMAERT.

Henry, élève de son père, médiocre peintre, d'un génie lourd, n'a rien laissé digne des Bloemaert.

Adrien Bloemaert, second fils d'Abraham, s'est fait une réputation ; il voyagea en Italie, où il profita beaucoup. Il quitta Rome et fut à Saltzbourg ; on y voit de fort beaux tableaux de lui chez les Bénédictins. Dans un duel qu'il eut avec un étudiant, il reçut un coup d'épée dont il mourut sur la place.

Cornille Bloemaert, troisième fils, après avoir peint pendant quelque temps, quitta la peinture pour la gravure : Crépin Depas fut son maître dans ce dernier talent. Sa réputation augmentait de jour en jour. Il donna au public les dessins de son père et de quelques autres bons peintres. Il quitta sa patrie pour se rendre à Paris et de là en Italie, où il grava une quantité de planches d'après les plus beaux tableaux de Rome. Son absence causa du chagrin à son père qui, se voyant très-âgé, le rappela plusieurs fois, mais inutilement : Cornille avait de la peine à s'éloigner de la source du beau. Comme il était prêt à partir, il reçut la nouvelle de la mort de son père, ce qui le détermina à rester en Italie, où il est mort dans un âge avancé, très-estimé pour son talent et fort recherché par les amateurs.

PIERRE SNAYERS.

1593.

Snayers naquit à Anvers en 1593. On le croit élève de Henry van Balen, et c'est tout ce que nous avons appris de son premier temps. On ne sait s'il fut à Rome, mais on est certain qu'il a voyagé. Snayers était si bien fondé dans les règles et la pratique de son art, qu'on le vit exceller en même temps à peindre l'histoire, des batailles, le paysage et le portrait. L'archiduc Albert l'appela à Bruxelles, le nomma son peintre avec une bonne pension, et lui procura le moyen d'exercer son génie et son pinceau. Les églises et les principales maisons de Bruxelles et des environs furent enrichies de ses ouvrages. Rubens et van Dyck louèrent ses talens : le dernier fit son portrait pour être placé parmi les grands hommes de son temps. Quelques tableaux de Snayers furent envoyés à la cour d'Espagne, ils y portèrent sa réputation au point qu'on lui en fit faire beaucoup d'autres, et que le cardinal-infant le nomma dans la suite son premier peintre. Il fut aussi un des plus heureux de son temps ; estimé des grands, aimé par ses égaux, il a vécu fort long-temps, puisqu'il travaillait encore en 1662. Pour donner une juste idée de ses talens, on doit l'égaler aux bons peintres d'histoire, aux meilleurs paysagistes, et à ceux qui ont le mieux peint les batailles et le portrait. Il dessina bien, et quelquefois il coloriait comme Rubens. On trouve peu de ses ouvrages en France. M. le comte de Vence a de Snayers le portrait d'un peintre paysagiste.

ADRIEN DE BIE,

Élève de Wouter (Vautier) Abts.

1594.

Il naquit à Lière en 1594. Il commença la peinture sous Vautier Abts, peintre médiocre. L'élève surpassa son maître en peu de

temps. Il fut à Paris à l'âge de 18 ans, où il resta deux ans chez Rudolf Schoof, peintre de Louis XIII. L'application sous ce maître le fortifia beaucoup; il partit pour Rome où il a resté huit années de suite à copier et étudier les grands maîtres. Il fut employé par les principaux de la cour de Rome et par les étrangers ; plusieurs cardinaux l'engagèrent à peindre sur des plaques d'or et d'argent, sur des pierres précieuses; la pureté avec laquelle il faisait ces petits sujets est peu commune.

En 1623, de retour à Lière, il fit beaucoup de bons tableaux et des portraits. On regarde comme le plus beau celui qu'il fit pour le corps de métier des maréchaux et serruriers, représentant saint Eloi, placé dans l'église de Saint-Gommer de la même ville.

Sa mort est ignorée; il laisse à la postérité un grand nom : son fils, Cornille de Bie, a écrit sur la peinture, et fait la vie des peintres en vers, sous le titre de *Gulde Cabinet der Edele Schilder-Konst*.

JACQUES JORDAENS,

Élève d'Adam van Oort.

Jordaens naquit à Anvers, le 19 mai 1594; il eut pour maître Adam van Oort. Ce peintre, livré à une crapule honteuse, rebuta tous ses élèves ; mais les charmes de Catherine van Oort, sa fille, firent oublier à notre jeune artiste les vices du père, qui le récompensa de sa complaisance en la lui accordant en mariage. A peine fut-il engagé, qu'il sentit vivement la perte de sa liberté et qu'il regretta de ne pouvoir point voyager en Italie, pour se perfectionner : ce regret répandit sur sa vie une espèce d'amertume qui ne finit qu'avec elle.

Il égalait déjà son beau-père; mais peu satisfait de cette gloire, il voulut le surpasser ; il rechercha en Flandre les plus précieux tableaux des grands maîtres d'Italie pour se former sur leur manière. Il étudia, il copia les tableaux du Titien.

Bientôt sa réputation s'accrut : c'est la récompense d'une étude assidue et bien conduite. Rubens le rechercha ; les grands hommes

ne sont ni envieux ni jaloux ; Virgile ne le fut point d'Horace ni d'Ovide ; jamais Rubens ne le fut d'aucun grand peintre. A peine eut-il connu Jordaens qu'il l'aima, qu'il vanta sa belle manière, qu'il lui confia quelques ouvrages, et surtout des cartons en détrempe destinés au roi d'Espagne, pour être exécutés en tapisseries sur les dessins du jeune Rubens.

Sandrart a prétendu que ce grand artiste engagea Jordaens à peindre en détrempe, pour lui faire perdre insensiblement le goût du coloris. Loin de craindre d'être surpassé par Jordaens, Rubens lui donna des avis si utiles, que Jordaens en imitant la manière de Rubens en devint plus vigoureux et plus parfait. On acquiert quelquefois plus de gloire en imitant qu'en s'efforçant d'être original.

La fortune de Jordaens fut assez considérable : ses ouvrages ne furent pas payés le même prix que ceux de Rubens; mais il avait tant de facilité, qu'il gagna presque autant que celui qu'il prenait pour modèle, parce qu'il faisait plus de tableaux. Charles-Gustave, roi de Suède, lui commanda douze grands tableaux représentant la Passion de notre Seigneur. Emilie de Solms, douairière du prince Frédéric-Henry de Nassau, lui fit peindre les actions mémorables du prince son époux, en plusieurs tableaux, aussi ingénieux par les allégories qu'expressifs par la couleur et l'harmonie. Le chef-d'œuvre de ce peintre est le tableau où il a représenté ce prince dans un char de triomphe, tiré par quatre chevaux blancs, entouré de groupes symboliques. Ces tableaux décorent le salon d'Orange, à la Maison au Bois, près de La Haye, et ils suffisent pour montrer combien Sandrart s'est trompé quand il a dit que Jordaens coloriait froidement depuis qu'il avait peint en détrempe; cet écrivain allemand aurait dû savoir que Jordaens était jeune quand il a peint les cartons pour l'Espagne, et que tous les ouvrages que nous connaissons depuis ce temps l'emportent beaucoup sur ceux de sa première manière.

Les églises et les maisons royales furent enrichies de ses ouvrages ; mais, pour se délasser, il quitta souvent les compositions nobles et élevées pour des sujets comiques. On est presque certain de réussir quand on traite ce qui a rapport à son propre caractère. Son Roi boit, aussi agréable que son auteur, a été loué généralement.

Jordaens, enrichi par ses ouvrages, travaillait assidûment le jour, mais il allait passer le soir avec ses amis, la plupart artistes : cette vie tranquille, qui ne fut jamais altérée par des chagrins do-

mestiques, lui procura une heureuse vieillesse. Il atteignit l'âge de 84 ans, lorsqu'il fut pris d'une maladie appelée la suette, dont il mourut à Anvers, le 18 octobre 1678. Sa fille Elisabeth Jordaens décéda le même jour : ils furent enterrés, comme calvinistes, dans l'église réformée de la seigneurie et bourg de Putte, où était déjà inhumée Catherine van Oort, sa femme, morte le 17 avril 1659.

Dans tous les ouvrages de Jordaens, on remarque une grande harmonie de couleur et une belle entente du clair-obscur : ses compositions sont ingénieuses et abondantes, ses expressions naturelles, mais son dessin était souvent sans goût. Il copiait la nature sans en choisir les beautés et sans en écarter les défauts. Il drapait de meilleur goût, mais son principal mérite consiste dans la facilité et dans la touche de son pinceau. Mal à propos a-t-on voulu l'égaler à Rubens ; ce dernier avait bien plus de noblesse et plus d'élévation. Jordaens savait arrondir ses figures et donner le même éclat à sa couleur, et peut-être plus de vigueur, mais le premier a toujours l'avantage dans toutes les parties de la peinture. Nous allons donner une liste des principaux tableaux de ce peintre, dont le grand nombre fournirait un volume, si nous voulions les décrire.

On voit chez le duc d'Orléans le portrait d'un homme armé, accompagné de deux pages, sur l'un desquels il s'appuie; chez l'électeur Palatin, une assemblée d'hommes et de femmes assis à table : on croit les voir boire et manger ; on croit les entendre causer et rire. Une Fuite en Egypte ; saint Joseph marche le premier, une lanterne à la main. La fable du Satyre qui voit souffler le chaud et le froid : ce tableau a toute la force et la perfection du coloris, ainsi que celui de Pan et Syrinx ; les figures en sont grandes comme nature : ce morceau fut fait en six jours.

Dans l'église paroissiale de Saint-Jacques, à Anvers, la Vierge et plusieurs saints et saintes, tableau d'autel de la chapelle de la Vierge. Dans l'église des Béguines, un Christ, la mère de Dieu et saint Jean à côté de la croix, et au pied, la Madelaine. Plusieurs tableaux, dont les sujets sont tirés de la vie de notre Seigneur, sont placés dans l'église des Jacobins ; d'autres tableaux du même, dans l'église des Augustins : celui du grand-autel représente le martyre de sainte Appoline, tableau capital et des plus beaux de ce maître. Dans la salle de la confrérie de Saint-Sébastien se trouve un beau tableau peint par Jordaens et Fyt : le premier y a peint cinq figures, Diane, Neptune, et Fyt y a ajouté toutes sortes

d'animaux, des chiens, des oiseaux et beaucoup de gibier : ce beau tableau est à la veille de périr. Un ébéniste ou menuisier, chargé de réparer la bordure, s'est avisé de frotter la toile par-derrière avec de l'huile d'olive ; soit l'humidité ou cette huile qui ne sèche point, on aperçut peu de temps après la couleur s'écailler. Au lieu d'avoir recours aux artistes d'Anvers capables de le réparer, on s'adressa à un passant qui assura posséder le beau secret de M. Picot (1), et en conséquence on lui accorda 400 florins pour enlever ce tableau de dessus sa toile et le porter sur une toile neuve ; mais comme on exigeait de lui une épreuve de six mois, c'est-à-dire qu'il n'aurait été payé que lorsque le tableau n'aurait point décollé au bout de ce temps-là, il ne voulut point l'entreprendre. Il eût été à désirer que ces Messieurs appelassent M. Picot pour sauver un des plus beaux tableaux d'Anvers.

On voit à Malines, dans l'église de Sainte-Catherine, le tableau d'autel de la chapelle de Saint-Joseph : il représente la Vierge, l'Enfant-Jésus et saint Joseph. Aux religieuses de Leliendael, de l'ordre de Prémontré, deux tableaux, l'un saint Pierre et l'autre saint Paul : ils sont tous deux placés au-dessus des deux portes dans l'église. Aux Carmélites, le tableau du grand-autel ; Jordaens y a peint une sainte Famille. Dans la petite ville de Lière, le tableau du maître-autel de l'église de Saint-Gomare représente notre Seigneur crucifié, belle et grande composition de ce maître. La naissance de Jésus-Christ, tableau d'autel, dans l'église paroissiale de Dixmude. Notre Seigneur au milieu des docteurs, tableau du grand-autel de l'église de Saint-Walburge, à Furnes ; c'est une des plus abondantes et des plus belles productions de Jordaens ; il est souvent attribué à Rubens et il ferait honneur à ce dernier. Dans l'église paroissiale de Saint-Brice, à Tournay, on trouve du même un tableau d'autel représentant Jésus-Christ mort sur les genoux de sa mère, au milieu d'une gloire d'anges; on voit saint Martin qui chasse le démon du corps d'un possédé ; ce tableau admirable est dans l'église de l'abbaye de Saint-Martin.

(1) M. Picot, bien connu par le beau secret qu'il a trouvé d'enlever les tableaux sur toile, sur cuivre, sur bois, sur la pierre, etc., et de les porter sur la toile ou tel autre fond, sans altérer ni désunir la couleur : les épreuves qu'il a faites à Paris et à Versailles sont plus que suffisantes pour mériter la confiance du public.

CORNILLE DE WAEL,

Élève de son père Jean de Wael,

Naquit à Anvers en 1594; il était fils de Jean de Wael et frère de Lucas : il eut les principes de son père, et travailla sous plusieurs maîtres. Il fit parler de lui de bonne heure. Le duc d'Arschot le demanda à sa cour, le nomma son premier peintre; il fit pour ce même seigneur plusieurs beaux tableaux en Espagne, ainsi que pour le roi Guillaume III. Il passa quelques années dans les Pays-Bas; on ne sait point l'endroit où il a demeuré; on sait seulement qu'il était excellent peintre de batailles. Personne n'a mieux représenté les attributs de Bellone, les siéges, les attaques, les déroutes; il imitait tous ces genres également bien; l'effroi régnait partout, l'horreur était marquée sur les physionomies et la douleur sur les blessés.

LUCAS VAN UDEN,

Elève de son père.

1595.

Van Uden naquit à Anvers, le 18 octobre 1595. Son père était aussi peintre, et donna des leçons à son fils qui le surpassa bientôt. En état de se former lui-même, il eut recours à la nature, et dès le lever de l'aurore, il parcourut les campagnes, toujours le crayon à la main. Il médita sur les effets différens qu'il eut occasion de remarquer dans l'instant que le soleil dissipe les vapeurs de la terre, jusqu'au moment que cet astre se perd dans l'horizon. Ainsi guidé par un si beau modèle, il mit en exécution ses études et le fruit de ses réflexions.

Quelques tableaux de van Uden lui méritèrent l'estime de Rubens. Ce grand peintre l'aida de ses avis, il orna même plusieurs

de ses paysages avec de jolies figures : ce service mit au grand jour van Uden et ses talens, et fit acheter cher ses tableaux. C'est ici le temps de ses grandes entreprises. La ville de Gand lui commanda plusieurs paysages pour orner les chapelles de l'église cathédrale de Saint-Bavon, et l'on vit dans les plus beaux cabinets les productions de ce maître. On ne sait autre chose de sa vie ; il mourut âgé, mais on ignore l'année de sa mort.

Pour faire l'éloge de ce peintre, il suffit presque de dire que Rubens nous force à l'admirer, puisqu'il s'est servi du pinceau de ce paysagiste pour peindre de concert avec lui plusieurs de ses ouvrages. Ses paysages sont intéressans : des cieux et des lointains clairs, une étendue de pays, des arbres variés, une touche légère donnent du mouvement à son feuillé. Sa couleur est naturelle, tantôt tendre et quelquefois vigoureuse : fin et piquant dans ses petits tableaux, large et décidé dans le grand, on peut le mettre au rang de ceux qui ont le mieux peint la figure ; il sera toujours placé avec distinction à côté des plus grands maîtres : il a ce rang dans bien des cabinets ; nous nous contenterons d'indiquer ceux qui sont les plus connus.

A Paris, dans le cabinet de M. le comte de Vence, on voit de lui un beau paysage avec figures. Dans celui de M. Blondel de Gagny, deux paysages avec figures ; l'un représentant l'hiver.

Dans l'église cathédrale de Saint-Bavon, à Gand, dans les chapelles à l'entour du chœur, plusieurs grands paysages avec figures : ces tableaux passent pour les plus beaux de ce peintre. Dans la même ville, chez M. Jean-Baptiste Dubois, deux petits paysages avec figures, très-piquans ; et dans le cabinet de M. Deyne, seigneur de Lievergem, un paysage, grand tableau, avec les figures de D. Teniers.

DIRCK (TIERRY) VAN HOOGSTRAETEN.

1596.

Thierry naquit en 1596, dans la ville d'Anvers. Son père fut s'établir en Hollande dans le temps des calamités qui le forcèrent

à quitter sa patrie. Ce père ne pensa alors qu'à élever son fils dans une profession honnête ; il le plaça chez un orfèvre habile, où il apprit le dessin et la gravure. On fut surpris des progrès qu'il fit. Encore jeune, il dessina et grava un *Ecce Homo :* cette petite estampe est encore estimée ; il n'en fallait pas davantage pour le distinguer parmi ceux de son temps qui travaillaient à l'orfévrerie. Hoogstraeten vit avec chagrin que les orfèvres d'Allemagne l'emportaient de beaucoup sur ceux de son pays pour la dorure sur l'argent ; il en parla à ses parens, et obtint la permission de voyager, dans l'espérance de porter ce secret chez lui.

En arrivant dans une des principales villes impériales, il y trouva quelques-uns de ses compatriotes, et particulièrement des peintres. Le plaisir de les voir travailler augmenta à mesure qu'il vivait avec eux, et enfin quelques essais le déterminèrent à prendre la palette et à changer de talent. Il y réussit à étonner ceux qui lui donnèrent des leçons, puisqu'il les surpassa ; mais un événement le força à quitter l'Allemagne et à retourner chez lui. Alors son père, qui n'était point instruit du changement qu'il avait fait, lui proposa un établissement, et voulut le faire passer maître orfèvre. « Vous avez sans doute, lui dit-il, dans vos voyages, appris ce que vous vous étiez proposé d'apprendre.—Non, répondit Thierry à son père ; je m'étais bien proposé de m'instruire dans l'orfévrerie, mais j'ai eu occasion d'apprendre la peinture que je ne connaissais pas, et je me suis reconnu pour cet art un talent si décidé, que je ne le quitterai jamais. » Il est devenu bon peintre dans la suite, et nous disons, après Houbraken, que son dessin est bon et sa couleur naturelle. Thierry est mort à Dort, le 20 décembre 1640. Il eut deux fils peintres, Samuel et Jean, qui paraîtront dans cet ouvrage. L'aîné, Samuel, qui a écrit sur la peinture, dit, en parlant de son père, qu'il imitait la nature avec une grande intelligence et bien de la vérité. Les ouvrages de ce peintre ne nous sont pas assez connus pour en dire davantage.

JACQUES FRANQUAERT.

Ce peintre savant a fait honneur à la ville de Bruxelles, lieu de sa naissance. Dès son enfance, on le vit briller dans ses études

latines, travail pénible pour les enfans et qui ne leur laisse aucun vide. Franquaert seul croyait avoir bien du temps de reste, après avoir rempli les devoirs prescrits par ses maîtres; le temps dont il pouvait disposer, soit pour le jeu ou pour la promenade, il l'employa aux sciences les plus abstraites. Les mathématiques, qu'il entendait déjà fort bien, le conduisirent à en chercher l'application. Il apprit de lui-même l'architecture.

Insensiblement il obtint un maître de dessin, et alors il reconnut le talent qui devait un jour l'élever aux plus grands honneurs. Le jeune élève intéressa son maître qui le vit avancer à grands pas. Il resta peu dans cette école (dont le maître ne nous est pas connu) et prit la route d'Italie. C'est dans Rome où il se forma ; il y étudiait avec le même succès la peinture, l'architecture, et il fit des progrès dans la poésie. Le commerce qu'il eut dans cette ville avec les savans lui donna aussi l'entrée des premières maisons d'Italie; c'est ainsi qu'il passa plusieurs années dans Rome. Franquaert crut pouvoir paraître dans sa patrie où sa réputation était déjà établie. Il retourna à Bruxelles, où l'archiduc Albert, instruit de ses grandes qualités, le nomma son peintre et son architecte. Il remplit ces deux places avec beaucoup de distinction : sa manière de vivre sagement et sa conversation spirituelle lui donnèrent entrée chez l'archiduchesse, lors-même qu'elle était défendue aux grands de sa cour. Il eut l'honneur de s'entretenir en particulier avec cette grande princesse, qui prit beaucoup de plaisir à l'entendre. Honoré de l'estime et comblé des bienfaits de ces illustres protecteurs, des offres avantageuses ne l'ont jamais détaché de leur service, qu'il ne quitta qu'à la mort de son Mécène. Il éleva à sa mémoire une chapelle ardente dans l'église de Sainte-Gudule, où il a épuisé ses talens pour se surpasser. Il joignait ses regrets à ceux du peuple inconsolable de cette perte : il y a un livre entier qui contient la description de cette pompe funèbre.

Franquaert fut aussi fort estimé du prince de Barbanson. Il fit construire plusieurs ouvrages sur ses dessins dans le château de son nom, et l'on admire la chapelle qu'il y fit faire. Il enseigna la peinture à Anne-Françoise de Bruins, mère du chevalier Bullart : elle passait pour la plus habile de son temps dans cet art. Il la présenta à l'archiduchesse, qui la reçut avec distinction. Weyermans dit qu'Isabelle lui commanda les mystères du Rosaire, dont elle fit présent au Pape. Houbraken, au contraire, dit que ces tableaux sont faits par Franquaert. L'archiduchesse en fut très-sa-

tisfaite ainsi que Sa Sainteté. Ses tableaux sont estimés comme tout ce qu'il a fait en architecture. L'église des Jésuites de Bruxelles est un de ses plus beaux morceaux. On voit de lui encore des restes de fortifications faites sous sa conduite : savant mathématicien et poète estimé, il quitta à la fin de ses jours tous ces travaux, se livra à la culture d'un beau jardin, où il cultiva des fleurs de toute espèce. C'est dans cet innocent amusement qu'il termina ses jours ; on ne sait pas au juste l'année.

LENARD BRAMER,

Naquit à Delft en 1596; ayant étudié les principes de son art, il passa à l'âge de 18 ans par Arras, Amiens et Paris, où il resta quelque temps, et fut de suite par Marseille et Gênes à Rome. Appliqué pendant plusieurs années à copier et étudier toutes les beautés renfermées dans cette ville, il devint habile et se fit connaître par un grand nombre de tableaux.

Il en fit plusieurs en grand et en petit pour le prince Marie Farnèse, duc de Parme, qui lui attirèrent une grande réputation. Il acquit beaucoup de gloire dans plusieurs ouvrages qu'il fit à Venise, Florence, Mantoue, Naples et Padoue.

Parmi le nombre considérable de tableaux qu'il peignit en Italie, au gré des connaisseurs, on en distingue deux : le premier est la résurrection du Lazare, qui est d'une grande composition et rempli de figures pleines d'expression, d'un bon goût et de bonne couleur, et l'autre représente un saint Pierre qui renie notre Seigneur ; les expressions dans ses figures rendent ces tableaux supérieurs à ses autres ouvrages. Il surpassait ses contemporains en Italie à peindre des vases d'argent, d'or, de bronze ou de marbre. Une imitation servile n'a rien diminué de la touche légère qu'il avait acquise pour ce genre particulier.

De retour en Flandre, il fixa sa demeure à Delft, où il donna des preuves qu'il n'avait pas perdu son temps pendant son absence, et qu'une application à étudier les grands hommes et la nature lui avait acquis des talens si justement considérés par les vrais connaisseurs.

Il composait facilement ; fécond à produire, on voit de lui un grand nombre de dessins et plusieurs sujets différemment traités. Ses ouvrages sont recherchés par les curieux. On s'est plaint souvent qu'il épargnait trop le papier ; rarement voit-on un dessin de lui sans être tracé des deux cotés.

Il fit de beaux ouvrages pour la maison de Riswyck ; ses tableaux en petit, sur cuivre, sont ingénieusement composés : le poète Smids a fait en vers l'éloge d'un tableau représentant Pyrame et Thisbé. Ce peintre mourut on ne sait en quelle année.

Bramer peignait bien en grand, comme nous l'avons dit ; mais la plupart de ses petits tableaux sont des nuits, des incendies, des cavernes et des souterrains éclairés aux flambeaux. Les petites figures sont spirituelles et touchées avec bien de la finesse. Sa couleur est naturelle et vigoureuse, c'est ce qui a fait croire qu'il était élève de Rembrandt. On voit un tableau de ce peintre à Paris, dans le cabinet de M. le comte de Vence ; il représente deux docteurs qui disputent.

JEAN VAN GOYEN,

Élève de Willem Gerrits.

Jean van Goyen, fils de Joseph, naquit à Leyden en 1596. Son père, amateur de peinture et de dessin, se détermina à lui faire apprendre cet art. Il fut d'abord placé chez Schilperoort, paysagiste, qu'il quitta pour entrer chez M. Jean Nicolaï, bourguemestre et bon peintre. Le jeune van Goyen parut être difficile à fixer; il quitta celui-ci pour entrer chez de Man, chez Henry Klok, et enfin chez Willem (Guillaume) Gerrits, demeurant à Horn : celui-là sut l'arrêter deux ans. Pendant ce temps, qu'il employa à étudier, il avança au point qu'il se crut en état de travailler seul. Il retourna chez son père, où il continua à étudier jusqu'à l'âge de 19 ans, que l'envie de voyager lui prit. Il parcourut toutes les principales villes de France, où il exerça son talent, et particulièrement à Paris ; et sans aller plus loin, il retourna chez lui, où son père, qui était bon juge, le trouva fort avancé, et crut qu'il ne lui

fallait qu'un grand maître pour en faire un de son fils. Ils partirent ensemble pour Harlem, où il le plaça chez Isaïe vanden Velde ; ce célèbre paysagiste vit avec plaisir son élève en un an devenir grand peintre.

Il retourna se fixer à Leyden où il se maria peu de temps après son retour. Ses tableaux furent recherchés. Il travailla assidûment jusqu'en 1631, qu'il quitta Leyden pour des raisons que les auteurs ne rapportent pas, et demeura depuis à La Haye jusqu'à sa mort, qui arriva à la fin d'avril 1656.

Ses paysages sont variés et représentent ordinairement des rivières avec de petits bateaux de pêcheurs, ou d'autres remplis de paysans qui reviennent du marché. On y voit toujours dans les lointains soit un petit village ou un petit bourg. Il y règne partout une touche facile et expéditive. Tout ce qu'il a fait est naturel, aussi n'a-t-il presque rien fait sans l'avoir dessiné d'après nature. Ses dessins, assez nombreux au crayon noir et blanc, sont recherchés par les curieux. Ses tableaux tiennent tous un peu du gris, ce qui ne dépend pas de sa manière d'opérer; ils n'étaient pas de même sortant de sa main, l'usage d'un bleu qui était pour lors fort à la mode (appelé bleu d'Harlem), qui en a trompé d'autres que lui, en est la seule cause. Tout ce qu'il a peint est fait de peu de chose, quelques tableaux de lui ont été regardés pour être peints par David Teniers ; il avait une facilité peu commune à opérer. Hooghstraeten, dans le quatrième livre de son *École de Peinture*, nous rapporte que van Goyen, Knipberghen et Parcelles ont fait une gageûre à qui ferait mieux un tableau dans le jour, et cela en présence d'autres artistes leurs amis. Van Goyen surprit tout le monde dans sa manœuvre ; il prit son panneau et sans dessiner dessus, il frotta partout du clair, du brun, plus ou moins, en sorte qu'on ne savait ce que cela produirait. Alors on le vit retourner sur ses pas, et l'on voyait sortir de ce cahos un ciel léger, des lointains avec de petites maisons ; un reste de fortifications s'offrait sur le second plan, avec une porte-d'eau qui laissait voir près de là une chute considérable ; une rivière avec des vaisseaux, des bateaux pleins de petites figures, et sur le devant du tableau, des masses larges et ombrées qui donnaient la perfection à ce tableau, heurté avec esprit et d'une excellente couleur. Knipberghen commença sur une grande toile un autre paysage ; il paraissait que celui-ci prenait sur sa palette des ciels, des lointains, des rochers, des ruisseaux et des arbres tout faits, qu'il ne faisait que les

appliquer sur la toile; il est certain qu'on ne peut aller plus vite; ce bon tableau fut aussi fini avant le temps. Mais Parcelles démonta ceux qui le virent commencer; il prit sa palette et ses pinceaux et resta long-temps devant sa toile à réfléchir sur ce qu'il allait faire, et il paraissait que ce peintre ne finirait jamais, lorsque tout d'un coup il commença avec une extrême vitesse; il eut aussi fini pour le temps : c'était une marine qui enleva tous les suffrages. Ce tableau était produit avec réflexion, l'auteur l'avait conçu avant de le faire, pendant que les autres n'avaient pensé qu'en faisant. Celui de van Goyen et de Knipberghen étaient faits avec esprit et pleins de goût; mais Parcelles avait pour lui toutes ces parties et de plus la vérité d'une étude d'après la nature. Il ne dut donc l'avantage qu'à la réflexion; c'est bien le principe général, qu'il faut penser avant que d'agir. Qui pourra cependant dire que les deux autres n'avaient point également conçu leurs tableaux avant de les faire? Parce qu'ils ont été moins de temps à réfléchir, ne pouvait-il point arriver qu'ils pensassent plus vite?

On voit à Paris, chez M. Lempereur, trois paysages de van Goyen, deux en forme ovale; et à Rouen, chez l'auteur de cet ouvrage, un paysage représentant une petite rivière chargée de petits bateaux, avec figures, un village dans le fond, et sur le devant des masures et des arbres; il est du bon temps de ce peintre.

PIERRE DE NEYN,

Élève d'Isaïe vanden Velde.

1597.

On sera toujours étonné en voyant les ouvrages de ce peintre, surtout lorsqu'on fera attention à la difficulté et au peu de temps qu'il employa pour réussir dans son art.

Il naquit à Leyden, le 16 janvier 1597, de parens peu à leur aise. Son père, Pierre de Neyn, tailleur de pierres, destina ce fils, seulement âgé de 12 ans, à ce métier pénible, qu'il exerça pendant quelques années. Son génie, au-dessus de cet état mécanique, se porta à des connaissances abstraites, sans aucun secours que de ce qu'il pouvait ménager journellement sur son travail; il l'employa à l'a-

chat des livres, et il apprit les mathématiques, l'architecture et la perspective, au point que les artistes le consultaient, et qu'à la fin il enseigna publiquement ces sciences.

Parmi ses élèves, il eut Isaïe vanden Velde, qui passait pour un des meilleurs peintres dans son genre ; il l'enseigna sous condition qu'il lui prêterait des dessins, qu'il copiait à surprendre. Après quelque temps, il lui donna des leçons pour le mélange des couleurs, quelques bons tableaux à copier, et enfin on le vit aussitôt maître qu'élève. Il abandonna la pierre pour la palette ; ses tableaux plurent ; chaque jour on les voyait augmenter en bien ; on ne parlait que de ce prodige.

En 1639, son mérite connu par les principaux de Leyden lui fit donner la charge d'architecte de la ville ; il remplit cette place dignement, toujours en exerçant la peinture, jusqu'à l'année de sa mort, en 1639.

ROELANT ROGMAN,

Naquit à Amsterdam en 1597. Son talent était de peindre le paysage ; il avait beaucoup d'intelligence, mais ses ouvrages sont crus ; on y voit, à cela près, beaucoup de vérité ; tout ce qu'il faisait était d'après des dessins copiés sur la nature. On voit en Hollande plusieurs estampes gravées d'après lui, représentant la plus grande partie des châteaux et des débris de fortifications ; ses dessins sont estimés par les artistes.

Il était intime ami de vanden Eeckhout et de Rembrandt. Il vivait encore à l'âge de 88 ans, et mourut peu de temps après ; on ignore l'année.

THÉODORE ROMBOUTS,

Élève de Janssens.

Ce peintre, élève de Janssens, hérita du génie de son maître, de son envie contre Rubens, et de la folle ambition de vouloir l'égaler.

Il naquit dans la ville d'Anvers en 1597. Il étudia sous Janssens, où ses progrès rapides annoncèrent ce qu'il devint dans la suite. En 1617, étant en état alors de voir les beautés des grands maîtres, il partit pour l'Italie; quelques ouvrages lui procurèrent la connaissance d'un gentilhomme qui lui commanda douze tableaux de l'ancien Testament : ils firent connaître ce jeune peintre dans Rome; on ne parlait que de lui, chacun voulut un tableau de sa main. Le grand-duc de Toscane le fit appeler à sa cour; il exerça le génie et le pinceau de Rombouts; plusieurs grands tableaux d'histoire, qui plurent au prince, lui méritèrent son estime; il en était aimé, et avant son retour en Flandre, il le gratifia de présens, outre l'argent qu'il lui avait donné pour ses ouvrages.

A peine fut-il arrivé à Anvers, qu'il fit éclater sa jalousie contre Rubens; on l'entendait toujours contredire ceux qui disaient du bien de ce peintre. *Parbleu, il ne peut rien manger*, disait-il, *sans le partager avec moi*. Cette expression basse signifie que Rubens devait partager sa gloire avec lui.

On assure qu'il ne peignait jamais mieux que lorsqu'il était animé contre ce peintre et ses ouvrages. On peut juger de ce feu par les beaux tableaux qu'il fit alors, tels que saint François qui reçoit les stigmates; Abraham prêt à immoler son fils; Thémis et ses attributs; ce dernier se voit dans la salle de justice, à Gand. Ce tableau étonna Rubens même; il y a des parties où l'on prétend qu'il avait surpassé ce grand peintre; c'est beaucoup dire. Il mérita à tous égards le nom de grand artiste. On regrette le temps qu'il a passé à peindre des décorations de théâtres, souvent des sujets de cabarets et de tabagies, des boutiques de charlatans; il y était porté par le gain. Ses figures sont presque grandes comme nature et sont d'un beau dessin, d'une expression admirable, d'une couleur chaude et fière, et d'une touche de pinceau large et facile.

Non content de vouloir égaler Rubens dans la peinture, il poussa la vanité à vouloir atteindre à sa magnificence. Comme il gagnait beaucoup, il forma le projet de bâtir un palais, et le mit en exécution. Il paraît qu'il n'avait fait le devis qu'un peu tard. A peine son hôtel était-il à moitié, qu'il s'aperçut que tous ses fonds étaient épuisés. La guerre lui ôta les moyens de remplacer cette dépense; il vit sa folie et il en eut regret. Il prétexta que le duc de Toscane le demandait avec instance pour peindre de grands ouvrages, et par-là il crut cacher la nécessité où il était d'abandonner sa maison. Il se préparait à partir, mais le chagrin ruina sa santé; il mou-

rut à Anvers, selon Weyermans, en 1640, et selon Houbraken, en 1637. Il fut enterré dans l'église des Carmélites de la même ville.

On voit à Gand, dans l'église cathédrale de Saint-Bavon, une Descente de Croix, tableau d'autel composé et peint dans la manière des plus grands maîtres; et chez M. Deyne, seigneur de Lievergem, un autre tableau représentant plusieurs soldats qui jouent aux cartes; les figures sont grandes comme nature. Plusieurs églises et cabinets se trouvent décorés par ce peintre.

JEAN PARCELLES,

Élève de Henry Vroom,

Quoique né à Leyden, on ne sait pas l'année; on le place auprès de Pinas, environ l'an 1597.

Il est élève de Henry Vroom; il peignait ordinairement des marines. Les tableaux où il a représenté la mer dans son calme sont beaux; on y voit une foule de peuple, de pêcheurs ou matelots étendre ou jeter leurs filets. Toutes ces figures sont d'une jolie touche pleine d'esprit; chaque petit tableau est agréable par la représentation vraie qu'il a lui-même étudiée d'après nature. Mais ceux où il excellait sont les orages, les mers agitées, les naufrages où le ciel est confondu avec la mer, les éclairs, toutes les horreurs d'une tempête, des vaisseaux brisés ou prêts à être engloutis. Ces sortes de sujets sont très-bien rendus; on ne peut les imaginer sans les voir d'après nature; il saisit aussi toutes les occasions, souvent avec péril.

Il mourut à Leyerdorp, et laissa un fils appelé Jules Parcelles, qui l'a suivi de près dans le même genre. Les connaisseurs les ont quelquefois confondus; d'ailleurs leurs tableaux sont également marqués J. P.

JEAN ET JACQUES PINAS FRÈRES.

Ces deux frères sont nés dans la ville d'Harlem : ils peignaient tous les deux également bien la figure et le paysage. Jean Pinas a

surpassé son frère ; il demeura long-temps en Italie avec Pierre Lastman ; ses ouvrages y furent répandus dans les maisons et cabinets. Sa manière un peu rembrunie ne laissa pas que d'avoir des partisans ; on dit généralement qu'elle plaisait à Rembrandt et qu'il a formé la sienne d'après Pinas. On vante un tableau de Jean représentant Joseph vendu par ses frères. On ne sait rien de plus de leurs vies, sinon que leurs ouvrages furent estimés.

PIERRE MOLYN,

Aussi d'Harlem, et contemporain des frères Pinas. Molyn était bon paysagiste. Ses cieux et lointains sont d'une grande légèreté, et ses fonds sur le devant de bonne couleur.

ANTOINE VAN DYCK,

Élève de Rubens.

1598.

La ville d'Anvers donna le jour à cet excellent peintre, le 22 mars 1599, et selon d'autres en 1598. Houbraken nous apprend que son père était de Bois-le-Duc et qu'il peignait sur verre. Dans la description de la ville de Gouda, il en est fait mention en parlant du fils de Tomberge, lequel avait (dit l'historien Walvis) travaillé sept ans chez Westerhout, et de là fut à Bois-le-Duc, chez le père d'Antoine van Dyck, bon peintre sur verre. Il ajoute que la mère de notre peintre excellait à broder au petit point. Son père, qui le fit étudier dès sa tendre jeunesse, ne tarda pas à connaître le penchant que son fils avait pour la peinture : il lui en donna les premières leçons et le plaça chez Henry van Balen, qui avait passé quelque temps en Italie, sous les plus grands maîtres : le jeune élève surpassa ses camarades.

La réputation de Rubens et la vue de quelques-uns de ses tableaux lui firent briguer l'honneur de devenir son élève. Rubens le reçut et prévit en peu ce qu'il serait dans la suite; il lui confia quelques ébauches d'après ses esquisses : van Dyck en a même fini qui ont passé pour être de Rubens. Il fut d'un grand secours à son maître, qui était surchargé d'ouvrages. Rubens ne fit bientôt que composer et retoucher les tableaux d'un élève de ce génie et de cette distinction.

Rubens sortait tous les jours vers le soir pour prendre l'air ; les élèves qui payaient annuellement un petit tribut à Valvéken, ancien domestique de Rubens, obtenaient la permission d'entrer dans le cabinet de Rubens et d'y observer sa manière d'ébaucher et de finir. Un jour que chacun d'eux s'approchait de plus près pour mieux examiner la touche du maître, Diepenbèke, poussé par un autre, tomba sur le tableau qui était l'objet de leur curiosité, et effaça le bras de la Madelaine et la joue et le menton de la Vierge, que Rubens venait de finir dans la journée. On pâlit à cet accident; la crainte d'être renvoyé alarma toute l'école et les déterminait à la fuite, lorsque Jean van Hoek prit la parole, et dit : « Mes chers camarades, il faut, sans perdre de temps, risquer le tout pour le tout ; nous avons encore environ trois heures de jour; que le plus capable de nous prenne la palette et tâche de réparer ce qui est effacé ; pour moi, je donne ma voix à van Dyck, seul de nous en état de le faire. » Tous applaudirent ; van Dyck seul douta du succès : pressé par leurs prières ou craignant lui-même la colère de Rubens, il se mit à l'ouvrage et peignit si bien, que le lendemain Rubens en examinant son travail de la veille dit, en présence de ses élèves qui tremblaient : « Voilà un bras et une tête qui ne sont pas ce que j'ai fait hier de moins bien. » Plusieurs rapportent que Rubens ayant su l'histoire effaça tout ; d'autres, au contraire, disent qu'il le laissa dans l'état que van Dyck l'avait mis. On peut voir ce que j'ai rapporté de ce tableau, qui passe pour un des plus beaux de Rubens : c'est la Descente de Croix qui est dans l'église de Notre-Dame d'Anvers.

C'est l'époque où l'on prétend que Rubens, ayant conçu une jalousie extrême contre cet illustre élève, lui conseilla de faire le portrait et d'abandonner l'histoire ; j'espère démontrer le contraire, par le témoignage même de van Dyck. Il s'adonna effectivement à peindre le portrait ; il en fit plusieurs sous les yeux de Rubens, qui étonnèrent tous les artistes ; mais, soit qu'il fût tenté du gain, soit

par la crainte de ne jamais égaler son maître dans les tableaux d'histoire, il pria Rubens de lui laisser préférer le portrait comme un genre qui lui plaisait plus que les autres parties de la peinture.

On ne croira plus les écrivains qui ont avancé que van Dyck s'aperçut de la jalousie de Rubens et qu'il se retira, quand on saura que Rubens, en parlant souvent à ses élèves des beautés qu'il avait remarquées dans les tableaux des grands peintres d'Italie, leur conseillait, et surtout à van Dyck, de faire ce voyage : ce conseil est plutôt celui d'un maître bien intentionné pour son écolier que d'un maître jaloux. Van Dyck le crut et prit congé de Rubens, après lui avoir donné, pour marque de reconnaissance, un *Ecce Homo* et un autre tableau dont le sujet est notre Seigneur dans le Jardin des Olives : ce dernier représente une nuit; tout y est éclairé aux flambleaux ; il est d'une grande beauté; Rubens le mit dans un de ses principaux appartemens et ne cessait de le louer, ainsi que le portrait de sa femme, peint par le même : il fit en revanche présent à l'auteur d'un des plus beaux chevaux de son écurie.

Van Dyck quitta Anvers et passa par Bruxelles, dans l'intention d'aller en Italie ; mais le penchant qu'il avait à l'amour l'arrêta auprès d'une jeune paysanne du village de Savelthem, près de cette dernière ville : il fut tellement épris des attraits de cette fille, qu'elle l'engagea à faire deux tableaux d'autel pour sa paroisse. Le premier représente saint Martin ; il s'est peint lui-même sur le cheval dont Rubens lui avait fait présent. L'autre représente la famille de la Vierge (1). Il mit dans ce dernier le portrait de sa maîtresse, de son père et de sa mère. Tous ceux qui ont vu ce tableau assurent que la paysanne y justifie assez par sa beauté les attentions du jeune peintre. Rubens, attentif aux démarches de ce cher élève, eut peur que cette inclination déplacée ne fût un obstacle à son avancement. Il employa ses amis et n'épargna rien pour l'en détourner : il réveilla en lui le désir de voyager et surtout celui de la gloire. Si l'amour est quelquefois favorable aux talens, il leur est plus souvent contraire. Van Dyck quitta brusquement sa maîtresse, mais avec regret; il partit accompagné du chevalier Nanni, et voyagea par toute l'Italie et s'arrêta à Venise. Le Titien et Paul Véronèse furent ceux qu'il prit pour modèles. Il copia beaucoup de

(1) Le tableau représentant la famille de la Vierge a été enlevé, sans que l'on sache par qui et où il est placé depuis.

leurs ouvrages et fit des études particulières sur leurs airs de têtes; cette pratique, suivie de réflexions judicieuses, le forma dans sa manière délicate et facile.

Ne travaillant que pour se perfectionner, il dépensa ce qu'il avait apporté à cette intention, et fut de Venise à Gênes ; ce fut là qu'il donna des marques de la supériorité de son talent. Il ramena la délicatesse de ses teintes à celles qu'il voyait dans la nature ; il joignit dans ses portraits les perfections de l'art aux charmes de la vérité. La simplicité naïve dont il savait les orner touchait ceux mêmes qui en ignoraient l'artifice. Une ressemblance frappante des traits et des étoffes saisissait tout le monde ; en admirant ses talens, on le combla de richesses. Il était surchargé d'ouvrages, et les seigneurs du pays n'auraient pas cru le payer suffisamment si, à des sommes considérables, ils n'avaient pas joint des marques de distinction et d'amitié. Il ne s'écartait guère de cette ville que pour celles où on lui indiquait quelques tableaux dignes de sa curiosité; mais il revenait toujours à Gênes. Il la quitta enfin et fut à Rome, où son premier ouvrage fut le portrait du cardinal de Bentivoglio : il fit pour le même quelques tableaux, et plusieurs portraits pour d'autres personnes. Il eut le déplaisir d'entendre décrier ses ouvrages par ses compatriotes, parce qu'il n'avait pas voulu embrasser leur vie libertine, à laquelle il préféra toujours l'étude, et il retourna de nouveau à Gênes où il fut reçu avec joie, et fort employé tant au portrait qu'à des tableaux d'histoire. De là, il passa en Sicile, où il fit le portrait du prince Philibert de Savoie. Il quitta des ouvrages commencés à Palerme pour éviter la peste qui commençait à s'y faire sentir. Il s'embarqua sur une galère pour Gênes, d'où il se retira enfin pour retourner dans sa patrie. Arrivé à Anvers, il fit un tableau de saint Augustin : on le voit représenté en extase; le reste de l'ouvrage est d'une grande composition. Tous les artistes l'admirèrent et convinrent que le voyage que van Dyck venait de faire avait embelli sa manière de peindre, et qu'il avait achevé de prendre des grands maîtres ce qui lui restait à acquérir.

Il semblait que ce grand homme fût fait pour essuyer des difficultés ; il fut appelé à Courtray par les chanoines de la Collégiale, et il fit prix pour un tableau du grand-autel de leur église, Il le peignit à Anvers et alla lui-même pour le placer; le chapitre accourut pour le voir; en vain le peintre demanda-t-il jusqu'au lendemain pour le placer, disant que l'on en jugerait mieux. On

ne se rendit point à tout ce qu'il put dire ; on fit venir des ouvriers, on le déroula; mais quelle fut la surprise de van Dyck quand on vit le chapitre entier regarder et l'ouvrage et l'auteur avec mépris ! On le traita de misérable barbouilleur ; on lui dit que le Christ avait l'air d'un porte-faix, que les autres figures ressemblaient à des masques; et tous lui tournèrent le dos. Il resta seul avec un menuisier et quelques domestiques qui crurent le consoler en lui conseillant d'emporter son tableau, et en l'assurant que tout ne serait pas perdu et que sa toile pourrait être employée à faire des paravents. Il ne se rebuta point; il plaça son tableau, et le lendemain il fut de porte en porte prier ces messieurs de revenir ; il n'eut d'eux que de nouvelles injures; les ignorans ont de plus que leur bêtise le don d'être incapables d'un meilleur avis. Enfin, au bout de quatre ou cinq jours, il fut payé, mais de si mauvaise grâce, que toute sa vie il n'a cessé d'en être indigné. Il retourna à Anvers et n'osa jamais parler de cette aventure, qui ne resta cependant pas secrète. Quelques amateurs passant par Courtray virent ce tableau avec admiration et le publièrent ; bientôt on y vint en foule : l'aventure fut connue et ne tourna pas à l'honneur des chanoines. On les traita d'ignorans (épithète trop modérée) ; enfin, ils ne purent refuser une espèce de réparation. Ils convoquèrent un chapitre dans lequel il fut arrêté que le tableau était beau, et pour constater le mérite de l'auteur et réparer leur honte, ils ajoutèrent qu'il fallait lui écrire et lui commander deux autres tableaux pour différens autels. Mais van Dick leur répondit sèchement qu'ils avaient assez de barbouilleurs dans Courtray et aux environs, qu'ils n'avaient que faire d'en faire venir d'Anvers, et que pour lui, il avait pris la résolution de ne peindre désormais que pour des hommes et non pas pour des ânes. On prétend que ce dernier mot formalisa un peu le chapitre, qui, pour s'en venger, ordonna à Gaspard de Crayer les deux tableaux commandés à van Dyck. Crayer fit son marché de façon qu'ils s'obligèrent de prendre et payer ses tableaux bons ou mauvais. Le tableau de van Dyck est placé dans l'église collégiale de Notre-Dame, au grand-autel, et représente notre Seigneur attaché sur la croix que les bourreaux élèvent pour la planter : c'est un des plus beaux de ce maître. Les deux autres, peints par de Crayer, sont dans la même église : l'un représente la Sainte-Trinité et l'autre le martyre de sainte Catherine : ce sont de beaux tableaux d'autels, mais inférieurs à celui de van Dyck.

Houbraken dit que Rubens lui offrit en ce temps-là sa fille aînée en mariage, et que van Dyck s'excusa sur ce qu'il avait envie de retourner à Rome : d'autres prétendent qu'il ne refusa la fille que parce qu'il aimait passionnément la mère.

Van Dyck eut quelque difficulté avec les religieux Augustins ; ils l'obligèrent de changer l'habillement du saint, de blanc en noir. Le tableau fini, il ne put être payé ; ils s'excusèrent sur le peu de fonds qu'il y avait dans leurs coffres, et on lui fit entendre que, s'il faisait présent d'un Christ de sa main, on ne tarderait pas à chercher les moyens de le satisfaire. Quoiqu'indigné de cette mauvaise foi, son besoin d'argent lui fit accepter cette condition ; il donna le Christ, qui est estimé plus que le grand tableau ne leur a coûté.

Autant qu'il fut loué par Rubens et les grands maîtres, autant fut-il critiqué par les peintres, ses camarades d'étude, tels que Schüt, etc. Ils osèrent dire qu'il n'avait qu'une petite manière, qu'il ne savait pas manier la brosse ; qu'ils lui avaient vu peindre la poitrine d'un ange grand comme nature (dans le tableau des Augustins) avec un petit pinceau, etc. Ennuyé de ces tracasseries, il abandonna d'autres tableaux, quoique commencés, pour aller à la cour de Frédéric de Nassau, prince d'Orange, qui l'en sollicitait, et pour s'éloigner des ingrats et des envieux, ennemis ordinaires des grands hommes. Il passa à La Haye, où il peignit en pied le prince, la princesse d'Orange et leurs enfans ; la beauté de ces portraits engagea tous les seigneurs de cette cour, les ambassadeurs, les riches négocians à se faire peindre ; plusieurs étrangers y vinrent de leurs pays pour le même sujet ; le nombre des curieux de ses tableaux augmentant de jour en jour, il les leur fit payer aussi cher qu'il le voulut, sans jamais réussir à les en dégoûter.

L'idée que l'on a de la libéralité des Anglais et de leur goût pour les arts, le conduisit en Angleterre : il y fit quelques tableaux dignes de lui ; mais ce voyage ne fut pas aussi heureux qu'il aurait dû l'être.

Il revint à Anvers, et songea à réparer le temps qu'il disait avoir perdu en Angleterre et en France ; car on ne sait pas plus par quelle fatalité ce grand peintre n'y eut pas tout le succès qu'il méritait. Le premier tableau qu'il fit à son retour en Flandre fut un Crucifix pour les capucins de Dendermonde ; il passe pour le plus beau qu'il ait fait. Il peignit aussi une Nativité pour la grande église de la même ville.

On voit de lui un autre ouvrage chez les Franciscains d'Anvers,

dans la chapelle de l'abbé Scaglia : c'est Jésus-Christ mort sur les genoux de sa mère; quelques anges sont auprès, ainsi que le portrait de cet abbé, qui en avait fait présent à cette église.

Ce fut à-peu-près dans ce temps qu'il fit le tableau de saint Antoine pour l'infante d'Espagne. Après la mort de cette princesse, il passa entre les mains du sieur Jabach, qui l'acheta pour le vendre en France.

Quelques portraits de van Dyck, passés en Angleterre, firent repentir cette nation du peu d'attention qu'elle avait eu pour ses talens. Le roi chercha même à l'attirer à sa cour; mais van Dyck mécontent de la façon dont il avait été reçu dans son premier voyage, n'y serait jamais retourné sans le chevalier Digby, son ami, qui l'y détermina : il l'emmena lui-même ; il le présenta au roi qui le reçut avec bonté, lui fit présent de son portrait garni de diamans et orné d'une chaîne d'or ; il y ajouta l'ordre du Bain et une pension considérable. Il aima van Dyck jusqu'à descendre dans les détails qui pouvaient contribuer à sa fortune et à lui faire trouver le séjour d'Angleterre plus agréable. Il taxa ses portraits en pied à 100 livres sterling ; ceux à demi-corps à 50 livres. Il lui donna deux logemens, un d'hiver à Blaiforre, et celui d'été à Elthein.

Van Dyck profita des bontés du roi et montra sa reconnaissance à l'Angleterre, en travaillant sans relâche. Il enrichit le pays de ses portraits et de ses admirables compositions.

Charles Ier se plaisait à s'entretenir avec cet artiste. Il faisait un jour le portrait de ce monarque, qui se plaignait assez bas au duc de Norfolck de l'état de ses finances ; le roi ayant remarqué que van Dyck l'écoutait, lui dit en riant : « Et vous, chevalier, savez-vous ce que c'est que d'avoir besoin de 5 ou 6,000 guinées ? » Il répondit : « Oui, Sire, un artiste qui tient table ouverte à ses amis, et bourse ouverte à ses maîtresses, ne sent que trop souvent le vide de son coffre-fort. »

Il fit une autre réponse assez heureuse à la reine Marguerite de Bourbon, fille d'Henri IV, qu'il peignait ; elle avait des mains admirables. Van Dyck excellait à rendre ces extrémités ; comme il s'y arrêtait long-temps, la princesse s'en aperçut et lui demanda d'un air enjoué pourquoi il caressait plus ses mains que sa tête : « C'est, dit-il, Madame, que j'espère de ces belles mains une récompense digne de celle qui les porte. »

Van Dyck devint fort riche ; sa dépense prodigieuse, ses équipages brillans, sa table ouverte à tout le monde et son nombreux

domestique n'auraient même point dérangé sa fortune, s'il avait, comme son maître, méprisé les prestiges des alchimistes : il donna dans le faux de cette charlatanerie. Il fit bâtir un laboratoire à grands frais, et il vit en peu de temps s'évaporer par le creuset l'or qu'il avait créé avec son pinceau. Les vapeurs du charbon et le déplaisir de se voir trompé lui causèrent beaucoup de chagrin : épuisé d'ailleurs par ses plaisirs, il vit sa santé diminuer avec sa fortune, et l'on craignit pour ses jours.

Le duc de Buckingham crut rétablir cette santé épuisée, en le dérobant à ses maîtresses ; il le maria, avec l'agrément du roi, à la fille de milord Ruthven, comte de Gorée, seigneur écossais. Marie Ruthven, qui était une des plus belles femmes de la Grande-Bretagne, ne lui apporta pour dot que cette grande beauté et le nom d'une maison illustre, dont la disgrace du père avait causé la ruine.

Il passa avec sa femme à Anvers pour visiter sa famille et ses amis. D'Anvers, il alla à Paris ; le Poussin y étant arrivé de Rome avant lui, fut chargé de peindre la galerie du Louvre, qui était cependant l'occasion et le but du voyage de van Dyck. Il passa deux mois à Paris et retourna en Angleterre.

Peu après, sa femme accoucha d'une fille qui mourut fort jeune; van Dyck ne lui survécut pas long-temps ; épuisé de faiblesse, exténué de remèdes, il tomba dans une espèce de phthisie. Le roi en eut beaucoup de regret ; il promit à son médecin 300 guinées s'il pouvait le guérir. La nature était éteinte en lui, les soins des plus habiles médecins ne purent retarder sa mort ; il cessa de vivre en 1641 ; il n'était âgé que de 42 ans ; il fut enterré avec pompe dans l'église de Saint-Paul.

On peut juger des sommes prodigieuses qu'il avait gagnées, par ce qu'il lui resta après des dépenses excessives et sa folie du grand œuvre : on lui trouva cent mille risdales ou pièces de huit.

Sa veuve épousa le chevalier Price ; mais elle ne survécut pas long-temps à son premier mari ; le poète anglais Couwley a fait en vers l'épitaphe de notre peintre célèbre.

Quand on considère le grand nombre d'ouvrages que nous a laissés van Dyck, étant mort si jeune, on ne peut nier qu'il n'ait eu la plus grande facilité dont on ait connaissance. On sait qu'il commençait le matin à peindre une tête ; qu'il retenait à dîner la personne qui se faisait peindre, et qu'après le dîné il la finissait ; rarement avait-il à y travailler le lendemain. Tous les tableaux de son dernier temps sont d'une négligence qui en diminue le prix ;

on lui en fit des reproches, en comparant ses premiers tableaux avec les derniers. « J'en sais, dit-il, la différence et je n'en suis pas étonné; mais sachez aussi qu'autrefois j'ai travaillé pour ma réputation et qu'aujourd'hui je travaille pour ma fortune. » Van Dyck avait fait bien des portraits en ce temps-là qui sont des modèles de finesse et de précision. Il peignait ses têtes avec tant d'art et de vérité, qu'il n'est guère possible de le surpasser : il dessinait et coloriait de même les mains; ses attitudes sont simples, mais avec choix. Il semble qu'on ne devrait regarder van Dyck que comme peintre de portraits ; cependant il a souvent égalé son maître dans ses tableaux d'histoire : il avait moins de génie et peut-être moins de feu; mais tous ses ouvrages n'en manquent pas. Si van Dyck eût fait moins de portraits et plus de tableaux d'histoire, peut-être aurait-il égalé Rubens, comme il l'a surpassé dans la délicatesse de ses teintes et dans la fonte de ses couleurs : ce fut le sentiment des ennemis mêmes de van Dyck, en voyant le tableau qu'il fit pour l'église de Gand; mais comme il ne faut pas juger sur des conjectures, nous dirons seulement que van Dyck a surpassé Rubens dans le portrait, et qu'il lui fut inférieur dans les tableaux d'histoire.

Voici ses principaux ouvrages : en France, le roi a de ce grand maître notre Seigneur en croix, un saint Sébastien, le portrait de Marie de Médicis, la même dans un fauteuil, celui du marquis d'Aytona, une Vierge et saint François de Paule ; une Vierge avec l'Enfant-Jésus et deux figures à genoux ; une autre Vierge avec la Madelaine et le roi David ; une Descente de Croix ; l'Annonciation, copiée d'après le Titien ; Vénus faisant forger des armes pour Enée ; les deux portraits des princes Palatins, celui du duc de Lux, celui de l'infante Elisabeth, en religieuse ; le portrait de Rubens et de son fils, celui de sa femme et de sa fille, celui de van Dyck, et un homme sur un cheval blanc, caressant un chien.

Chez M. le duc d'Orléans, on voit une tête d'homme avec une chaîne d'or; une femme avec un grand mouchoir ; la famille d'Angleterre; Marie de Médicis; une femme en pied qui tient un éventail; un homme en pied; un pair d'Angleterre; une princesse veuve tenant une canne; la princesse de Phalsbourg appuyée sur un Maure qui tient une corbeille de fleurs; le comte d'Arondel assis dans un fauteuil ; le peintre Snyders ; sa femme ; la Vierge et l'Enfant-Jésus.

Chez le prince de Monaco, deux portraits de van Dyck : celui du

marquis de Monterose, général au service de Charles Ier, roi d'Angleterre.

Chez le maréchal d'Issenghien, un grand portrait de femme.

Chez M. le comte de Vencè, une tête du même peintre.

Chez le duc de Tallard, une dame tenant un enfant sur ses genoux; un homme en robe noire; la reconnaissance d'Achille.

Chez M. de la Bouexière, fermier général, deux tableaux d'un beau fini; Charles Ier, roi d'Angleterre, et la reine son épouse, tous deux en pied : le fond est un palais d'architecture, par Henry Steenwyck le fils; deux grands portraits en pied d'un homme et d'une femme : la femme a un enfant près d'elle, et l'homme des bustes de marbre et de bronze.

Chez M. de Gagnat, le portrait du président Richardot, ministre de Philippe II, avec son fils.

Chez M. le marquis de Voyer, le berger Pâris.

Chez M. de Julienne, chevalier de Saint-Michel, un portrait et une femme avec une lumière.

Chez feu M. le marquis de Lassay, Charles Ier, roi d'Angleterre, en pied, accompagné de sa suite; un écuyer tient la bride de son cheval : tableau capital. Deux autres portraits, la Vierge et l'Enfant-Jésus.

Principaux tableaux de van Dyck conservés dans les villes de Flandre. On trouve à Anvers, dans la salle des administrateurs des pauvres de l'église de Notre-Dame, le portrait du bourguemestre Rockox; l'épitaphe de Jean Breughel, dans l'église de Saint-Jacques, est ornée du portrait de ce peintre, par van Dyck, ainsi que de celui de Jean Snellincks, placé au-dessus de son tombeau, dans la même église. Jésus-Christ mort, la Vierge, saint Jean et la Madelaine, tableau capital dans l'église des Béguines. Dans l'église des religieuses Annonciades, le portrait du fondateur de cette maison. Au couvent des Jacobines (ou religieuses de l'ordre de saint Dominique) notre Seigneur en croix; au bas sont saint Dominique, sainte Rose et un ange. Un Portement de Croix, tableau d'autel, dans l'église des Dominicains. Dans l'église des Récollets, la Vierge, l'Enfant-Jésus et sainte Catherine. Le tableau d'autel de la chapelle des Douleurs représente Jésus-Christ mort sur les genoux de sa mère : les figures de saint Jean et de la Madelaine et d'un ange entrent dans la composition de ce tableau, regardé comme un des plus beaux de cet admirable peintre. Dans la chapelle du tiers-ordre est le portrait en pied d'un

ecclésiastique. Le tableau d'autel de la congrégation des Jésuites représente la Vierge, l'Enfant-Jésus, saint Pierre, saint Paul, sainte Rose et des anges. Aux Carmes-Déchaussés, on voit un portrait qui décore une épitaphe. Dans l'église des Augustins, le tableau du grand-autel représente la mort de saint Augustin : c'est une composition considérable et d'une belle exécution. Ce tableau fini, van Dyck, pour en être payé, fut obligé, comme je l'ai dit, de faire un Christ, qui est placé dans la chambre du prieur.

A Gand, dans l'église paroissiale de Saint-Michel, est le tableau de notre Seigneur attaché sur la croix; sa mère, saint Jean, la Madelaine sont au pied de la croix : on voit à côté un bourreau qui présente l'éponge au Christ mourant, et de l'autre côté deux cavaliers; dans le haut sont des chérubins qui pleurent : ce beau tableau est placé à l'autel de Sainte-Croix. Dans la même ville, chez M. le chanoine Baut, est le portrait d'un enfant qui tient un faucon sur sa main.

A Malines, dans l'église des Récollets, sont trois tableaux: saint Antoine de Padoue, saint Bonaventure, et le Crucifiement de notre Seigneur placé au grand-autel.

Aux Chartreux, à Lière, près de Malines, le portrait d'un de leurs prieurs.

A l'hôpital de Vilvorde, un beau tableau représentant saint Antoine de Padoue, la Vierge et l'Enfant-Jésus.

A Lille, dans l'église des Récollets, est le tableau de notre Seigneur en croix; la Vierge et saint Jean sont à côté, et la Madelaine embrasse la croix : ce beau tableau est placé dans le maître-autel. Deux autres autels sont décorés par le même peintre; un des deux représente saint Antoine qui communie un vieillard au milieu d'une foule de peuple. A l'hôpital général est un très-beau tableau, l'Adoration des Bergers.

A Ypres, saint Martin coupe son manteau pour en faire part à un pauvre, et dans le maître-autel de l'église des Jésuites, on admire la Résurrection de notre Seigneur.

A l'hôtel-de-ville de Bruxelles, on voit un grand tableau où sont représentés les magistrats; un portrait qui décore une épitaphe dans l'église de Sainte-Gudule, et dans celle des Capucins, un beau tableau d'autel; dans la chapelle de saint Antoine de Padoue, on y voit ce saint tenant l'Enfant-Jésus, au milieu d'une gloire et des anges; au-dessus de la porte de la sacristie,

une Descente de Croix ; dans le chœur, derrière l'autel, huit tableaux qui représentent des saints de l'ordre de saint François; et à côté du grand-autel, les deux portes qui s'ouvrent dans le chœur, sont deux toiles clouées sur de grands châssis; van Dyck a peint dessus de belles figures : ces excellens tableaux sont mutilés et destinés à être ouverts et fermés très-souvent avec des cordes : on les a si peu ménagés, qu'on y a fait des trous pour y mettre des gonds et des clanches. Le cabinet du prince Charles de Lorraine est enrichi de douze tableaux de van Dyck; d'un saint Georges, d'un saint Sébastien, d'une tête de Bacchus, d'une tête qui n'est qu'une esquisse du portrait de don Juan d'Autriche, de celui de Philippe II, roi d'Espagne ; ces deux derniers sont au château de Tervure, à deux lieues de Bruxelles.

A Bruges, on voit dans l'Abbaye-aux-Dunes (de l'ordre de saint Bernard) trois beaux tableaux : le premier représente notre Seigneur couronné d'épines ; le deuxième, la descente du Saint-Esprit sur les apôtres; et le troisième, saint Jean-Baptiste et saint Jean-l'Evangéliste : ces trois tableaux étaient autrefois roulés dans un grenier, sans qu'on crût même qu'ils méritassent un meilleur sort. Le procureur de l'Abbaye-aux-Dunes, amateur des beaux-arts, dans une de ses vacances, se trouva dans l'abbaye....... en Artois, et après avoir parcouru tous les tableaux de la maison, un religieux de ses amis lui dit : « Si vous aimez les tableaux, nous en avons ici deux ou trois roulés dans le grenier, qu'un abbé a fait faire et dont il faisait cas; mais nous ne nous connaissons point en peinture, et personne de nous ne les a vus. » Le père procureur obtint de l'abbé la permission de les voir; il eut bien de la peine à cacher sa surprise : il dissimula cependant, et demanda à les acheter. L'abbé dit qu'il ne voulait point d'argent, mais qu'il les laissait pour une pièce de vin de Bourgogne. Le marché fut conclu et les trois tableaux, portés à Bruges, y firent l'admiration des artistes et des curieux ; ils sont encore dans la même maison où l'on en sait mieux la valeur; chacun de ces tableaux a dix ou douze pieds de hauteur. On chargea van Oost le père de les réparer; il ne demanda rien pour les frais, si on voulait lui permettre de les copier; mais la première copie faite, on lui paya les copies et les frais de réparation. Les copies sont dans l'église de l'Abbaye-aux-Dunes, et les originaux dans un des appartemens de l'abbé.

On voit, chez l'électeur Palatin, notre Seigneur crucifié, un Polonais à cheval, le Temps qui coupe les ailes de l'Amour; le portrait d'une dame hollandaise, habillée en satin blanc : elle a près d'elle un nègre; un homme en manteau noir; Ertvelt, peintre de marines; une dame; une princesse de la maison royale, derrière son fauteuil; milord Arondel; un nain, un fou et un chien. On voit dans le même palais, Vénus endormie découverte par Jupiter transformé en Satyre; un grand portrait d'homme; saint Sébastien attaché à un arbre et percé de flèches (grande composition dans la manière du Titien); notre Seigneur mort sur les genoux de sa mère; Jésus-Christ au milieu des quatre pêcheurs; la guérison du paralytique; le duc de Wolfgang avec un grand chien; l'esquisse de ce portrait; le portrait de Jean Breughel, celui de van Dyck; la Vierge, l'Enfant-Jésus et saint Jean; le portrait d'un homme grand comme nature; le martyre de saint Sébastien attaché à un arbre; Jésus-Christ mort; l'apparition de la Trinité à sainte Rosalie; sainte Rosalie enlevée au ciel par les anges; Jésus-Christ mort, et auprès la Vierge, saint Jean et la Madelaine.

Londres possède le Crucifiement de notre Seigneur, avec les douze apôtres; la famille entière de Pembrock est à Awiton, dans la province de Wiltchire; le portrait de milord Denby est dans le cabinet du duc d'Hamilton, en Ecosse.

Dans la galerie du grand-duc de Toscane sont six portraits, compris celui du cardinal Bentivoglio.

Chez le roi d'Espagne, à l'Escurial, on voit dans le chapitre le martyre de saint Sébastien; Jésus-Christ mort sur les genoux de sa mère : dans le même tableau sont la Madelaine et saint Jean. On a du même une Vierge tenant l'Enfant-Jésus, peints en demi-figures.

FRANÇOIS VERWILT,

Élève de Cornille de Boio.

Verwilt reçut le jour en la ville de Rotterdam; Cornille de Boio lui enseigna à peindre le paysage, et il fut surpassé par son élève. Verwilt a su rendre ses paysages agréables, la plupart fort clairs, avec des débris d'architecture de fort bon goût : les figures qu'il y

introduisait sont dans la manière de Poelenburg, et trompent tous les jours, tant il est imitateur de ce peintre. Les cabinets hollandais et flamands sont ornés des ouvrages de ce maître.

DANIEL VERTANGHEN,

Élève de Poelenburg.

Vertanghen naquit à La Haye; il fut élève de Poelenburg : ses paysages sont dans le goût de ceux de ce bon peintre. Il a peint des chasses au vol, des bains de Nymphes et des fêtes avec des Bacchantes. On ne peut mieux faire son éloge qu'en disant qu'on le prend très-souvent pour son maître.

SAMUEL HOFMAN,

Élève de Rubens.

Hofman était de Zurich; déjà assez avancé dans les principes de la peinture, il quitta sa patrie pour suivre l'école de Rubens, qui eut pour lui une attention particulière : il profita des leçons d'un tel maître et devint grand peintre. Il le quitta, pénétré de reconnaissance, et fut s'établir à Amsterdam. Après s'être marié en 1628, et avoir travaillé quelque temps, il retourna avec toute sa famille à Zurich et y fut fort estimé : il finit enfin par s'établir à Francfort. L'histoire et le portrait lui ont fait une grande réputation; mais le tableau qui lui fit le plus d'honneur fut celui qui est placé dans l'hôtel où s'assemble le conseil. Il a beaucoup travaillé pour le duc de Milan. Après de violens accès de goutte, il en fut la victime en 1640, presque encore à la fleur de son âge.

Après sa mort, sa veuve retourna avec ses deux filles à Amsterdam, où elles ont exercé la peinture avec assez de succès.

NICOLAS VANDER HORST,

Élève de Rubens.

Vander Horst, natif d'Anvers, fut élevé dans l'école de Rubens; déjà habile dans son art, il parcourut l'Allemagne, la France et l'Italie : il traita parfaitement l'histoire et le portrait. Ayant acquis la réputation d'être un beau génie, il se fixa à Bruxelles, où il eut à peine le temps de peindre, tant il était occupé à dessiner et composer pour les libraires et graveurs. L'archiduc Albert le nomma un des principaux de sa garde : il a exercé cette charge honorable jusqu'à sa mort, qui arriva à Bruxelles, en 1646. Les dessins de vander Horst sont moins rares que ses tableaux : ils ont de la finesse et de la correction, et sont recherchés par les amateurs.

MATHIEU KAGER.

Ce peintre, natif d'Ausbourg, n'est connu hors de son pays que par les estampes que Sadler a gravées d'après ses ouvrages : il a demeuré long-temps en Italie. On aperçoit qu'il avait étudié d'après l'antique et d'après les plus grands maîtres. L'électeur de Bavière est celui qui a le plus favorisé notre artiste ; il le nomma son premier peintre, avec une pension considérable. On ne sait ce qui l'obligea à retourner à Ausbourg, où il est mort fort jeune : ce fut apparemment l'amour de la patrie.

ADRIEN VAN UTRECHT.

1599.

Il naquit à Anvers, le 12 janvier 1599 ; le hasard le détermina à peindre des fruits, des fleurs et des animaux, et ses ouvrages ont mérité place dans les plus beaux cabinets.

Quelques oiseaux qu'il avait peints pour son amusement lui en firent faire un grand nombre : la mode vint d'en orner les appartemens, tant ces oiseaux paraissaient animés et légers dans leurs plumes.

Encouragé par ce succès, il composa des tableaux où le plus souvent il plaça des oiseaux, des fleurs, des fruits, ensemble ou séparés. Outre le mérite d'un pinceau flou et d'une touche légère, ses couleurs étaient fraîches et belles ; ce qu'il a fait est d'une grande vérité. Il ne perdait pas de temps, et outre son travail aussi assidu que facile, il ne put suffire à l'empressement de ceux qui voulaient avoir de ses ouvrages. Le roi d'Espagne se saisissait de presque tout ce qui sortait de sa main : ce prince fut son protecteur et eut ses principaux tableaux.

Il mourut riche, en 1651.

JEAN MÉEL,

Élève de Guerard Seghers.

Cornille de Bie nomme ce peintre Jean Méel, connu en France sous le nom de Jean Miel : l'Italie peut réclamer cet artiste pour ses talens, mais la Flandre pour lui avoir donné naissance en 1599. Guerard Seghers fut son premier maître, et il était un de ses bons élèves, lorsqu'il prit le parti d'aller à Rome : quelques copies d'après de beaux tableaux donnèrent lieu à André Sacchi de le recevoir dans son école et de le faire peindre à ses propres ouvrages. Le maître faisait un tableau pour le palais Barberin ; le sujet était la cavalerie du Pape ; Jean Miel y mit trop du sien. Il avait le génie porté aux sujets grotesques, et sans avoir égard à la majesté de l'histoire, il ne fit que des bambochades : il ne put par cette méprise éviter la disgrace du maître, qui le fit sortir de chez lui.

Il peignit cependant pour Alexandre VII, dans la galerie de Monte-Cavallo, l'histoire de Moïse qui frappe le rocher : ce n'était plus le peintre de compositions basses ; il montra qu'il savait plier son génie aux différens sujets qu'on exigeait de lui. On lui confia alors de grands ouvrages, tels que le baptême de saint Cyrille, qu'il peignit à fresque sur la muraille à San-Martino-dei-Monti ;

une Annonciation dans l'église dell' Anima, ainsi qu'une chapelle et la coupole, où il a peint à fresque la vie de saint Lambert. A Saint-Laurent in Lucina, le miracle d'un enfant mort et ressuscité par saint Antoine de Padoue, et deux autres morceaux de la vie du même saint. Plusieurs sujets de l'Écriture-Sainte, tous à fresque, dans une chapelle près de la chambre du Pape; dans le palais Raggi, deux tableaux en long; il y a représenté la rue du Cours où se tiennent les mascarades de Rome.

Tant de preuves de capacité méritèrent à notre peintre une place à l'Académie de Rome; cette marque de distinction lui fut accordée en 1648, et augmenta tellement sa réputation, que le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, l'engagea à passer à sa cour; il le nomma son premier peintre; il le décora de l'ordre de Saint-Maurice, et lui donna la croix garnie de diamans, d'un prix considérable. Il y débuta par peindre dans les compartimens du plafond, au château de la Vénerie, onze sujets des Métamorphoses et dix chasses, savoir : l'assemblée des chasseurs, la curée, l'aller au bois, un beau paysage où l'on court le cerf, six autres chasses de différens animaux.

Les honneurs et les faveurs ne purent détourner Jean Miel de l'envie qu'il eut de revoir Rome; il chercha les moyens de quitter la cour; mais il y était considéré et chéri, et le duc ne put se déterminer à le laisser retourner. On croit qu'il en prit du chagrin, qu'il tomba malade et qu'il en mourut en 1664.

Quand on considère que Jean Miel a peint tant de beaux ouvrages d'histoire et en grand, on a de la peine à croire que ce n'était ni son genre ni des sujets propres à son caractère. On admire dans ses grands tableaux de la couleur et de l'expression; mais il était moins bon dessinateur en grand qu'en petit; il n'avait pas les grâces ni l'élévation qu'il faut dans cette belle partie de la peinture. Il est excellent dans les tableaux de chevalet qu'il nous a laissés; il est fin, piquant et spirituel. Les pastorales et les sujets de fantaisie sont les tableaux que nous avons de lui en France. Il paraît que ce peintre n'a suivi et imité que les ouvrages de Bamboche; il a la même vigueur et la même force dans sa couleur. Il a peint quelquefois des fonds dans ses tableaux aussi clairs que ceux de Carle du Jardin; mais quand il approche de ses premiers plans, il force ses ombres toujours larges, comme s'il n'avait fait ses études qu'en plein soleil. Nous allons ajouter aux ouvrages que nous avons cités de ce peintre, ceux qui sont les plus connus en France.

Le roi possède deux tableaux de Jean Miel ; l'un représente des gens qui boivent à la porte d'un cabaret, l'autre est une halte de camp.

Au Palais-Royal, on voit une vendange avec beaucoup de figures; un homme et une femme qui dansent, le fond est un beau paysage, et une chasse.

A Paris, chez M. de la Bouexière, deux petits tableaux représentant des bergers.

Chez M. le marquis de Voyer, une distribution d'aumônes.

Chez feu M. le marquis de Lassay, un paysage avec figures et un autre de gens à table.

PIERRE EYKENS,

SURNOMMÉ LE VIEUX.

Eykens naquit vers l'an 1599, à Anvers ; on ne connaît point son maître ; Weyermans a écrit sa vie et a indiqué ses ouvrages, mais tout en est faux et absurde.

Eykens s'est marié fort jeune; le mariage l'a fixé à Anvers, où il a beaucoup travaillé ; il était fort bon peintre d'histoire. Ses compositions sont abondantes et pleines d'esprit, ses figures ont de l'élévation ; un bon goût de dessin et une bonne couleur le feront toujours regarder comme un grand peintre. Il avait un pinceau agréable qui aidait à la délicatesse de ses teintes de chairs, lorsqu'il avait à représenter des nymphes et des enfans en petit ; il peignait très-bien en camaïeu des bas-reliefs et des vases de marbre ou de pierre pour les peintres de fleurs, et il ornait de figures les tableaux des peintres paysagistes.

Notre peintre a eu plusieurs enfans, parmi lesquels se sont distingués ses deux fils, François et Jean Eykens, dont il sera parlé.

On ne sait pas le temps de sa mort. Nous allons indiquer ses principaux ouvrages. On voit dans la cathédrale d'Anvers le tableau d'autel de la chapelle des fripiers, qui représente sainte Catherine disputant contre les docteurs païens. Dans l'église de Saint-André, un beau tableau représentant la Cène; il orne la

chapelle de la Communion; saint Jean prêchant dans le désert, tableau du grand-autel de l'église des Pères-Bogaerde ; quelques tableaux du même dans l'église des Augustins.

A Malines, dans l'église des Jésuites, saint Xavier qui baptise un roi idolâtre ; un autre tableau où le même saint ressuscite un mort.

HUBERT JACOBS,

SURNOMMÉ GRIMANI.

Jacobs, né à Delft, voyagea de bonne heure en Italie et passa dix ans à Venise, attaché au doge, dont il eut le surnom de Grimani, qui a passé à ses descendans. Son talent était le portrait ; il peignit plusieurs Anglais, et l'on prétend que voyant que leur impatience les empêchait de lui donner le temps qu'il eût voulu, il se forma une manière expéditive qui a nui à la valeur de ses ouvrages et à sa réputation.

Il mourut chez lui, dans le Briel, en 1628 ou 1629.

JEAN-DAVID DE HÉEM,

Élève de son père David de Héem.

1600.

Ce peintre naquit à Utrecht, en 1600, d'une famille aisée. Son père, David de Héem, peignait bien les fleurs et les fruits, et enseigna à son fils le même genre, dans lequel ce fils l'a surpassé ; il est vraisemblable que le jeune David n'a jamais eu d'autre maître que son père, qu'il ne quitta point.

De Héem se maria fort jeune à Utrecht; il y fut très-employé, et chaque jour on vit multiplier ses talens, sa fortune et le nombre de ses admirateurs. Ses tableaux furent mis par les connaisseurs

au-dessus de ce qui avait paru jusqu'alors dans l'art de rendre les fleurs et les fruits. Ses ouvrages furent si recherchés et poussés à si haut prix, qu'il n'y eut bientôt plus que les princes qui pussent y prétendre. On ne sait par qui il fut anobli et nommé chevalier.

Sa vie tranquille, ce bien si désiré par ceux qui aiment l'étude, ne fut point traversée par aucun malheur ; il fut le plus grand peintre dans son genre et le plus occupé de son temps. Il jouissait d'une fortune méritée par son assiduité et par ses talens ; mais la guerre de 1671 et la désolation de sa patrie lui firent quitter Utrecht et son repos. Il choisit Anvers pour sa retraite ; il n'y vécut que peu d'années, mais assez cependant pour former des établissemens honnêtes à ses six enfans. Il mourut en 1674, regretté comme père, comme ami et comme illustre dans son art.

Si de Héem n'avait point laissé des preuves de son mérite personnel, des élèves tels qu'Abraham Mignon, Henry Schook, ses deux fils, et surtout Cornille de Héem, auraient pu l'attester.

Le beau fini des ouvrages de Jean-David de Héem ne sent point le travail ; une touche large et légère termine les formes avec un art surprenant ; la nature est embellie, quoique copiée fidèlement ; la vérité, la parfaite imitation, l'intelligence, l'union des couleurs aussi fraîches que naturelles, firent l'admiration. Quand il a voulu représenter des vases d'or, d'argent, de marbre ou de cristal, il l'a fait à tromper les yeux des connaisseurs ; il distinguait les lumières de corps polis, mats ou transparens jusqu'à éblouir. Il savait empêcher le choc des ombres dures contre des corps lumineux par des corps opposés qui réfléchissaient ; en sorte qu'il trouvait fréquemment dans son art des ressources qu'il semble que la nature ne donne souvent que par une espèce de hasard.

Les productions de ce maître furent payées fort cher de son temps et le sont encore aujourd'hui. Il fit un beau tableau pour Jean vander Méer, peintre, qui possédait une fameuse manufacture de blanc de plomb ; il en reçut 2,000 florins. Vander Méer, après avoir été ruiné par les gens de guerre, n'eut d'autre ressource qu'en ce précieux morceau ; on lui conseilla d'en faire présent au prince d'Orange, Guillaume III, depuis roi d'Angleterre. Il fit peindre dans cette guirlande de fleurs que représentait le tableau, le portrait de ce peintre, qui le reçut avec admiration et l'emporta en Angleterre ; il lui donna dans la ville d'Utrecht un emploi pour lequel le magistrat lui donna la charge de contrôleur des droits du canal qui passe à Vréeswick et à Vianen. Les

auteurs hollandais font la description de plusieurs tableaux où les fleurs, les fruits, les vases d'or, d'argent et de cristal sont admirables ; ces morceaux tiennent leurs places parmi ceux des plus grands maîtres.

On voit à Paris, chez le maréchal d'Isenghein, un de ces tableaux de Jean-David de Héem, représentant des fruits ; un autre à Gand, du même, mais plus grand, et rassemblant des fruits de toute espèce ; il est chez M. Lucas de Schamps ; M. Baut, chanoine de la même ville, en a un dans le même genre.

On voit avec un plaisir toujours nouveau, chez le prince Charles de Lorraine, deux tableaux de la même main ; l'un représente des fleurs et des instrumens de musique, etc., et l'autre, une table ou dessert de toutes sortes de fruits.

Chez M. le Lormier, à La Haye, sept tableaux; un qui ne représente que des fruits, un avec des fruits, des fleurs et des vases d'or; une montre et du fruit avec des fleurs ; une guirlande de fleurs au milieu de laquelle est peint le portrait du roi Guillaume, en 1699 ; le portrait de la reine Marie, entouré d'une guirlande de fleurs, et deux autres : ce sont des bouquets de fleurs, la plupart des tulipes,

Chez M. van Heteren, un tableau capital qui représente des fruits et des fleurs.

Chez M. van Brémen, une table servie d'une quantité de fruits ornés de fleurs.

M. vander Linden van Slingelandt, à Dort, possède le portrait de Héem, peint dans une forme ovale et environné de fruits et de fleurs.

A Amsterdam, chez M. Braamkamp, un beau bouquet de fleurs.

Chez M. Leender de Neuville, des fruits et des fleurs, tableau qui fait pendant avec un autre de van Huissum.

A Rotterdam, chez M. Leers, un tableau de fleurs d'un beau fini. Chez M. Bisschop, dans la même ville, une guirlande composée de fruits et de fleurs; deux autres tableaux de fleurs et fruits.

A Middelbourg, chez M. van Cauwerven, un tableau où l'on trouve des fruits et des fleurs.

ZACHARIE PAULUTZ.

Il naquit à Amsterdam, le 5 novembre 1600 ; il peignait bien le portrait ; ses ouvrages sont répandus dans la Hollande. Il fit en

1620 les portraits de la noblesse et des principaux officiers des bourgeois arquebusiers. Huit ans après, il entreprit un grand ouvrage dans lequel il représenta sept autres chefs de cette compagnie de la ville d'Alckmar; on y voit encore les mêmes tableaux qui feront toujours honneur à cet artiste.

GUERARD SPRONG,

Élève de son père.

Guerard Sprong eut son père pour maître, mais il le surpassa; il a fait plusieurs tableaux; il y a représenté des assemblées bourgeoises. On en voit encore dans les salles des Buttes de la ville d'Harlem, lieu de sa naissance; il tient son rang parmi les bons peintres de portraits.

HENRY ANDRIESSENS,

SURNOMMÉ MANCKEN HEYN.

Andriessens naquit à Anvers; on ne sait pourquoi on lui donna le nom de Mancken Heyn, qu'il a lui-même quelquefois écrit sur ses tableaux, dont les sujets sont pour la plupart inanimés : ses tableaux sont faits avec choix, composés avec jugement et d'un beau fini. Quoique fort employé dans la Flandre, il passa en Zélande, où il est mort, en 1655.

PIERRE GREBBER.

Grebber naquit à Harlem. On ne sait si ce peintre avait été à Rome, mais on juge par sa grande manière qu'il fallait qu'il eût vu

les grands modèles. Il peignait bien l'histoire et le portrait. On voit dans la ville d'Harlem plusieurs de ses tableaux placés en public et dans les cabinets. Sa sœur, appelée Marie Grebber, avait une grande intelligence de l'architecture et de la perspective.

Grebber a eu beaucoup d'élèves qui ont fait honneur à son école.

PAUL DE VOS.

Paul de Vos, né à Alost, s'est fait une réputation dans la peinture ; son genre fut des batailles, des chasses et des animaux, où il fait paraître beaucoup de feu. Tous les animaux qu'il a peints sont d'après nature. Peu de personnes obtinrent de ses tableaux ; l'empereur, le roi d'Espagne et le duc d'Arschot achetèrent à grand prix tous ses ouvrages ; ce dernier en a formé un cabinet. On ne sait rien de plus sur la vie de ce peintre, qui vivait encore du temps de Cornille de Bie.

HENRY POT.

Pot, né à Harlem, eut des qualités personnelles qui le firent autant aimer que ses talens l'ont fait estimer. Il donna des preuves de sa capacité dans plusieurs tableaux d'histoire. Théodore Schrevelius fait l'éloge d'un de ses ouvrages qui représentait Judith coupant la tête d'Holopherne ; ce tableau appartenait à M. Hofman. Il n'a pas moins réussi dans le portrait ; il fit ceux du roi et de la reine d'Angleterre, et de la principale noblesse. On voit de lui, à la Cour des Princes, à Harlem, un grand tableau représentant le char de triomphe du prince d'Orange, et dans les Buttes des Arquebusiers de la même ville, les principaux officiers de cette compagnie ; ses portraits charment par un air de vie et de ressemblance. Bon peintre et bon dessinateur, il a mérité le suffrage des artistes et des historiens.

JUSTE SUSTERMANS.

Juste, né à Anvers, est peu connu, même dans son pays ; il passa encore jeune en Italie, où sa manière de peindre lui donna un grand nom. Le grand-duc de Florence l'appela à sa cour, le nomma son peintre, avec une pension considérable. L'estime de ce prince alla au point qu'il ne quitta presque jamais notre peintre ; il le visita dans son atelier ; il était présent lorsque Sustermans composait et finissait ses ouvrages. On prétend que cette amitié fut poussée au point qu'elle inspira de la jalousie contre notre peintre aux courtisans, qui se virent négligés et qui cherchèrent à se venger ; mais notre artiste eut tant d'égards pour tout le monde, que peu à peu il acquit l'amitié de ceux mêmes qui avaient cherché à le perdre ; il semblait leur demander pardon, par sa modestie, de la supériorité de son mérite. On ne sait rien de plus sur la vie ni la mort de Sustermans. On assure que ses compositions en histoire sont belles et spirituelles ; qu'il était bon dessinateur et grand coloriste ; qu'il pliait bien ses draperies, et que ses ouvrages sont d'une belle entente de clair-obscur. Il peignait bien le portrait, et la plupart de ses ouvrages sont en Italie, et particulièrement à Florence.

CORNILLE WIERINGEN.

La nature ne perd guère ses droits, et malgré un état tout opposé qu'avait embrassé Wieringen dans Harlem, lieu de sa naissance, un penchant invincible le ramena à son vrai talent, qui était la peinture.

Cornille avait voyagé plusieurs années ; capable de commander lui-même, et, en cas de besoin, de construire le navire, on le vit abandonner la mer pour ne plus s'occuper qu'à nous en tracer les horreurs et les dangers.

Il s'appliqua d'abord à dessiner des marines et les vaisseaux de formes différentes ; il rendait ses dessins intéressans par l'exactitude des manœuvres ; il avait une mémoire admirable pour repré-

senter le local de cet élément. A peine eut-il essayé, que ses commencemens furent des succès qui ne firent que s'acroître depuis. Ce qu'il a fait dans son bon temps ne cède en rien aux belles productions du célèbre Henry Vroom.

WARNARD VAN RYSEN,

Élève de Poelenburg.

Il était né à Bommel; il imita celui dont il était élève; il voyagea long-temps en Italie, et par une ingratitude marquée, il quitta la palette pour faire, en Espagne, le commerce des diamans.

FLORIS VAN DYCK.

L'historien Schrevelius, en citant plusieurs autres peintres à l'huile et sur verre, qu'il ne fait que nommer, dit : Si vous cherchez un peintre qui sache imiter parfaitement toutes sortes de fruits, adressez-vous à Floris van Dyck ; il peut, par son art, tenter les friands et tromper les oiseaux, tant il sait bien rendre sur la toile ou sur le bois ce qu'il a voulu représenter. Cet écrivain a grand tort de ne point parler des talens de ce peintre pour l'histoire ; il y a également réussi ; mais la rareté de ses tableaux dans son pays même l'a presque laissé dans l'oubli en ce genre. Nous ne connaissons de lui en France que deux tableaux : l'un est Agar présentée à Abraham ; et l'autre, Agar chassée : ils sont tous deux à Paris, dans le cabinet de M. de Gaignat.

WILLEM (ou Georges) STEENRÉE,

Neveu et élève de Poelenburg.

Quoique Steenrée ait eu quelque réputation, ses ouvrages sont en si petit nombre qu'à peine on les connaît. On n'en sait pas plus sur l'auteur.

JEAN-BAPTISTE FRANCK.

On croit Jean-Baptiste Franck, fils de Sébastien Franck; il suivit la manière de son père; il la corrigea d'après les ouvrages de Rubens et de van Dyck, qu'il prit pour ses modèles. Il peignit long-temps des sujets de l'écriture sainte et de l'histoire romaine; mais dans la suite on vit de lui plusieurs tableaux de chevalet qui représentent des cabinets ornés de peintures, de bustes et de vases. Houbraken et Weyermans font la description d'un fort beau tableau dans ce genre; il appartenait à M. Jean Besoyen, à Rotterdam, et représentait Rubens et van Dyck jouant à un jeu approchant du tric-trac. Une grande ressemblance et une finesse singulière dans la touche ont fait regarder ce tableau comme un des plus beaux de ce peintre; l'appartement représente un cabinet de curieux où il y a plusieurs tableaux, dans lesquels on distingue parfaitement les différens maîtres, par le dessin, la composition et la couleur. Jean-Baptiste Franck a fait plusieurs tableaux comme celui que nous venons de citer.

A l'égard des autres Franck, tels que Maximilien, Gabriel et Constantin Franck, on ne sait rien de leur vie. Gabriel fut directeur de l'Académie d'Anvers en 1634, et Constantin en 1694. On se trompe quelquefois sur leurs ouvrages, leur manière étant à-peu-près la même. Jean-Baptiste les a surpassés en petit, et souvent on met les tableaux des autres Franck sous son nom, pour les faire valoir. Tous les Franck ont aimé à finir leurs ouvrages jusque dans les plus petits détails; on pourrait désirer plus d'élégance dans le dessin et moins d'égalité dans la distribution des lumières et des ombres; ce défaut d'harmonie se laisse apercevoir

dans le détail de leurs compositions ; tout étant également fini et éclairé, l'œil n'a point où se reposer. Cependant plusieurs tableaux de ce maître sont exempts de ce défaut : la finesse de la touche et la bonne couleur font leur principal mérite.

JEAN WILLEM (GUILLAUME) BAUER,

Élève de Frédéric Brendel.

Bauer naquit à Strasbourg vers l'année 1600 ; élève de Frédéric Brendel, peintre à gouache, il prit sa manière, qu'il n'a jamais quittée ; il a surpassé son maître, et ses ouvrages ont plus de génie. La vogue qu'eurent ses tableaux ne fit qu'augmenter dans le cœur de Bauer le désir de se perfectionner. Dans cette vue, et surtout pour se fortifier dans le dessin, il alla à Rome bien résolu de n'y voir personne, d'être ignoré et d'avoir tout son temps à lui. Il peignit une des places de cette grande ville et copia quelques ruines, mais en maître, et en y ajoutant une grande quantité de figures qu'il sut même rendre intéressantes par quelque trait d'histoire ; il fit entre autres le tableau d'un triomphe, qu'il ne put s'empêcher de montrer : la réputation de ce morceau lui attira un grand concours de curieux et de connaisseurs, et s'il gagna du côté de l'estime, il perdit de l'autre ce loisir qu'il avait cru si nécessaire à ses études et à son progrès.

Bientôt tous les grands seigneurs voulurent avoir de ses tableaux ; il ne fut plus le maître du choix ni du temps qu'il employait si utilement à étudier l'antique ; mais on voulait surtout des copies des monumens. Il dessina les vues, les campagnes, les paysages des environs pour les placer dans ses tableaux et leur donner le mérite qu'on leur demandait.

Le duc de Bracciano logea notre peintre dans son palais ; il l'occupa lui seul, il voulut le fixer à son service ; mais Bauer aimait sa liberté, il quitta Rome en 1637 et fut à Venise. L'empereur Ferdinand, qui venait de monter sur le trône, appela cet artiste à Vienne, le nomma son peintre et lui procura un établissement fort avantageux. Bauer ne jouit pas long-temps de ce bonheur ; il mourut à Vienne en 1640.

Bauer a poussé la peinture à la gomme aussi loin qu'il paraît possible; tout a la même force que les tableaux les plus piquans à l'huile : c'est un peintre de génie et abondant dans ses compositions; c'est un artiste admirable pour la finesse de la touche. Ses petites figures, qu'on ne distingue qu'avec la loupe, sont variées avec esprit. Quand il a peint le nu, il est au-dessous du médiocre ; ses fonds représentent des rues de Rome ou de Venise, des paysages qu'il sut enrichir de débris d'architecture ; ses couleurs locales sont vraies, ses oppositions savantes : quel dommage qu'il ne fût pas meilleur dessinateur ! ses ouvrages, déjà chers, auraient été sans prix.

Il a gravé quelques-unes de ses compositions ; les plus considérables forment un volume : ce sont les fables d'Ovide. Des sujets de l'histoire sainte, gravés par Melchior Kussel, font un autre recueil.

L'électeur Palatin possède trois tableaux de Guillaume Bauer; l'un représente les bourreaux qui élèvent la croix sur laquelle est attaché notre Seigneur; l'autre est le supplice d'un criminel roulé dans un tonneau, et le troisième est une bataille.

Cornille de Bie fait la description de deux précieux tableaux du même peintre; ils appartenaient à M. vander Leyen, à Anvers : l'un représentait l'armée victorieuse de David; on y voyait Absalon pendu par ses cheveux aux branches d'un arbre et percé par Joab, l'autre était aussi une bataille.

On voit à Dort, chez M. vander Linden, van Slingelandt, un tableau considérable de notre excellent peintre : le sujet est la construction de la tour de Babylone; il fut peint à Rome en 1634.

JACQUES VAN OOST,

SURNOMMÉ LE VIEUX.

Jacques van Oost naquit à Bruges vers l'an 1600, issu d'une famille très-ancienne et très-aisée; il reçut dans sa jeunesse une éducation qui a fait le bonheur et l'agrément du reste de sa vie. La peinture était la profession à laquelle on le destina : il négligea

pour elle ses autres exercices. On ne sait qui fut son maître; mais le 18 octobre 1621, il fit dans Bruges son chef-d'œuvre : il mérita de ce jour le nom de peintre habile. Ce succès n'aveugla pas ce jeune artiste; il sentit le besoin de voyager en Italie et d'aller à Rome. Van Oost y admira les grands maîtres et n'oublia rien pour en profiter; il copia indifféremment tout ce qu'il voyait; tout lui parut utile. Mais la nature qui donne aux hommes plus ou moins de dispositions, leur donne aussi des goûts différens; de là, cette variété dans la manière de chaque maître, et cette différence dépend assez souvent de notre tempérament ou de notre éducation. Celle de Rubens fut noble, ses sentimens passèrent dans ses compositions. Brauwer et Craesbèke furent adonnés à la crapule, et l'habitude du cabaret leur fit peindre les sujets bas qui les entouraient.

Van Oost se fixa et prit pour guide Annibal Carrache, qu'il étudia avec tant de succès, que ses compositions devenaient des imitations de ce maître, au point qu'elles étonnèrent les artistes dans Rome. L'amour de la patrie le rappela chez lui; il quitta l'Italie pour retourner à Bruges, où, malgré le nombre de grands hommes que cette ville possédait, il ne laissa pas d'être un des premiers; il fut chargé d'entreprises considérables; tableaux d'autels, portraits, tout lui a réussi. Ce peintre fut infatigable au travail, et l'on est surpris du grand nombre de tableaux qu'il a produits. Il épousa Marie de Tollenaere, d'une famille distinguée, dont il eut deux enfans : Jacques van Oost, dont il sera parlé, et Marie, sa fille, morte chanoinesse régulière, en 1697, dans l'abbaye de Saint-Tron, à Bruges. Van Oost a eu un frère, aussi bon peintre, qui se fit jacobin. On voit dans l'église de ces religieux un tableau de lui; c'est un sujet tiré de la vie d'un saint de son ordre : le paysage est peint par Achtschelling. Le travail continuel n'altéra point la santé de van Oost le père; il fut occupé jusqu'au dernier moment de sa vie; il est mort à Bruges en 1671.

Van Oost avait de grandes parties dans la peinture. Dans sa jeunesse, il avait copié Rubens et van Dyck avec tant d'art, que ses copies trompent tous les jours. Voilà où il a commencé à prendre la couleur, sa fonte et sa belle touche. Il peignait l'histoire en grand, et l'on ne connaît de lui aucun tableau de chevalet, excepté des esquisses qui sont faites avec peu de travail, et ne sont tout au plus que heurtées; ses compositions sont simples et réfléchies : il y introduisit peu de figures, à l'exemple des grands maîtres; toutes

y sont nécessaires, et l'on n'en désire pas davantage ; mais il les posait avec noblesse. Ingénieux et simple dans leurs ornemens, il les drapait bien. Comme il n'aimait point à peindre le paysage, il ornait ses fonds avec de l'architecture, qu'il entendait très-bien, ainsi que la perspective. Son dessin est de fort bon goût, moins chargé que celui du Carrache ; tout ce qu'il a fait est cependant dans la manière de ce maître. La couleur dans les chairs est fraîche et naturelle ; il n'en est pas de même de ses draperies : des couleurs peu rompues donnent souvent de la crudité à ses étoffes. Il a paru vouloir quelquefois changer sa façon d'opérer. On voit des tableaux peints avec une fonte de couleur admirable ; d'autres sont faits avec tant d'art, que de près il est impossible de pouvoir y rien distinguer et qu'ils font un grand effet de loin. A son retour d'Italie, il avait pour maxime de hacher ses lumières, comme les blancs en dessin ; il abandonna cette pratique, peu agréable pour le portrait (autre genre dans lequel il a été un grand homme). Il faisait bien ressembler et l'on reconnut le peintre d'histoire ; dans les positions composées, ce ne sont pas des portraits froids, mais des tableaux ; on vante surtout un portrait d'un médecin et de sa femme, à qui le docteur tâte le pouls : l'expression dans l'un marque l'attention à étudier le mal de la malade, et dans l'autre l'inquiétude avec laquelle elle attend et épie les mouvemens de celui qui la doit guérir. On voit très-bien que cette femme est grosse ; c'est ainsi que van Oost donnait à ses portraits l'intérêt qui manque à tant d'autres. Voici la plupart de ses tableaux placés en public.

On voit à Bruges, dans l'église cathédrale de Saint-Donat, la résurrection de notre Seigneur, grand tableau qui est placé pendant quelques mois de l'année au maître-autel. Dans la collégiale de Notre-Dame , le tableau de l'autel des orfèvres représentant saint Eloi. Dans l'église de Saint-Sauveur, au-dessous de la voûte, le baptême de notre Seigneur : ce tableau est très-grand et très-beau. Le martyre de sainte Godelive orne l'autel de la chapelle de cette sainte. Le tableau d'autel de la chapelle de Saint-Hubert représente ce saint à genoux devant la Vierge et sainte Anne qui lui donnent les ornemens de l'épiscopat. A l'autel des Charpentiers, on voit saint Joseph qui admire l'Enfant-Jésus portant un petit panier avec des outils ; le fond est un atelier avec l'attirail du charpentier. Dans la chapelle des Douleurs sont deux grands tableaux : le premier représente des anges qui offrent à la Vierge tous les

instrumens de la Passion, et l'autre notre Seigneur quittant sa mère pour aller au Calvaire. A côté du grand-autel sont deux figures peintes à demi-corps; l'une est saint Jean, et l'autre saint Pierre. Au-dessus de la table des pauvres sont peintes les œuvres de miséricordes, en sept petits tableaux; quatre sont peints par van Oost, et les trois autres, dans la même manière, par Joseph vanden Kerkc Hove. Dans l'église paroissiale de Saint-Jacques, une présentation au Temple sert de tableau d'autel à la chapelle de la Vierge. Dans l'église paroissiale de Saint-Gilles, le mystère de la Sainte-Trinité est le tableau du grand-autel. Dans l'église de l'Abbaye-aux-Dunes sont les trois belles copies d'après van Dyck; nous en avons rendu compte dans le catalogue de ce peintre. L'église des Jésuites possède le chef-d'œuvre de van Oost: c'est une Descente de Croix; les expressions, le dessin, l'ordonnance, la couleur et l'entente du clair-obscur donnent à ce tableau un rang honorable parmi les plus beaux de Flandre. Chez les Jacobins, van Oost a peint pour l'autel l'Enfant-Jésus debout dans une gloire et adoré par plusieurs saints. Les religieuses Jacobines ont du même notre Seigneur; la Vierge et saint Jean sont à côté de la croix. On voit aux Récollets une Circoncision; dans la même église, saint Antoine de Padoue enlevé au ciel; près son tombeau, des malades et des estropiés demandent au saint leur guérison; c'est là qu'est la belle copie d'après Rubens: saint François recevant les stigmates dans la contre-table de la chapelle du Saint-Sacrement; l'original est dans l'église des Récollets, à Gand. Dans l'église du couvent des Sœurs Noires on adore notre Seigneur en croix; la Vierge et saint Jean sont aux côtés, et la Madelaine au pied de la croix: ce tableau est peint en 1630, immédiatement après son retour d'Italie. En l'église de Notre-Dame, appelée *Ter-Poorterie*, on admire dans l'autel la naissance de notre Seigneur; il est entouré de bergers: ce tableau rassemble les plus belles parties de la peinture. Ce même sujet a été répété par le même à l'autel des religieuses de Sainte-Claire: on voit des anges qui adorent l'Enfant-Jésus dans la crèche; c'est un petit tableau à côté du grand-autel des Carmes. Dans l'église des Augustins, le tableau du grand-autel représente le mystère de la Sainte-Trinité. Il y a du même, dans l'église de l'hôpital de Saint-Jean, trois tableaux: le premier, au grand-autel; on y voit la Vierge, l'Enfant-Jésus et plusieurs saints; à côté est une mère de douleur, le Christ mort est sur ses genoux, et saint Jean et la Madelaine sont aux

pieds du Christ : ce tableau a deux volets, sur lesquels on voit peintes la supérieure de ce temps-là et quelques autres religieuses. L'autel de la chapelle de Sainte-Appoline est orné d'un tableau où cette sainte est élevée au ciel dans une gloire. Neuf tableaux de ce maître enrichissent l'abbaye de Saint-Tron : dans l'église, le premier représente saint Martin qui coupe son manteau pour en faire part à un pauvre. Le deuxième est sainte Gertrude, abbesse de cet ordre ; c'est le portrait de la fille du peintre lorsqu'elle se fit religieuse dans cette maison. Le troisième est saint Tron, abbé et fondateur de cette maison, qui en examine le plan qui lui est présenté ; dans le fond, on voit construire l'édifice. Le quatrième est saint Joseph qui conduit l'Enfant-Jésus par la main. Le cinquième est saint Jean-l'Evangéliste. Le sixième, saint Prosper qui confond l'ignorance des païens. Le septième, saint Jean dans le désert. Le huitième, saint Augustin qui lave les pieds de notre Seigneur, sous la forme d'un pèlerin : c'est le tableau d'autel. Le neuvième est surprenant pour l'illusion et l'ingénieuse composition ; il mérite bien une description particulière : le fond du chœur de ces dames est une muraille unie sur laquelle il a représenté un beau portique à l'entrée du temple, qui commence depuis le bas jusqu'en haut ; l'entablement est soutenu par quatre colonnes de marbre blanc ; le reste de l'architecture est de marbre blanc et noir, avec des ornemens d'or : les profils et les formes de cette architecture sont admirables. L'entrée du temple est masquée par un rideau noir qu'un jeune homme ouvre (ce jeune homme est le fils de van Oost) ; ce rideau entr'ouvert fait voir le dedans de ce bel édifice, dans lequel est représenté le Saint-Esprit qui descend sur la Vierge et sur les apôtres. La grande lumière que produisent les rayons du ciel, soutenus par les oppositions des marbres du portique, en rend les effets surprenans : au bas se trouvent cinq marches pour monter, sur lesquelles on voit quatre apôtres qui sont surpris de ce qui se passe en dedans : l'un d'eux monte les marches avec précipitation et se soutient à la première colonne. Sur les marches, le peintre a cherché à interrompre les formes froides et régulières ; ici c'est un livre entr'ouvert, là sont des papiers ou manuscrits : ce morceau trompe tous les jours les artistes mêmes. Van Oost s'est peint sous la forme d'un des apôtres qui sont sur le pas de l'entrée ; la perspective y est aussi bien observée que l'harmonie de la couleur : il peignit ce grand morceau l'année que sa fille fit profession, en 1658.

Une des salles de la juridiction de Bruges présente encore de lui un tableau d'une grande beauté ; tous les magistrats y sont assemblés et placés selon leurs rangs et condamnent à mort un criminel à qui on lit sa sentence : les figures en sont bien groupées et sans aucune uniformité dans les positions. Ce sont des portraits sans que la composition souffre de la ressemblance : ce tableau fut fait en 1659.

La cathédrale de la ville d'Ypres possède aussi de lui un fort beau tableau ; il représente les nations prosternées et adorant le Saint-Sacrement ; il est placé à l'autel de la chapelle de la Communion. On ne finirait pas si l'on faisait la description des ouvrages de van Oost le père, et surtout des portraits dont il a enrichi les différentes maisons et les salles des Compagnies : ce qu'on peut ajouter à la vie de ce peintre (ce qui fait un éloge remarquable), c'est que ses derniers ouvrages sont les meilleurs.

JEAN VAN HOECK,

Élève de Rubens.

Jean van Hoeck a presque égalé son maître Rubens en talens et en honneurs. Il naquit à Anvers vers l'an 1600 ; sa jeunesse fut cultivée avec soin; il étudia les sciences et les lettres avec succès, avant que de se décider pour la peinture. Rubens le forma dans cet art, sans lui faire perdre l'amour des lettres : ces deux goûts réunis dans le maître et l'élève les attachèrent réciproquement l'un à l'autre. Rubens prévoyait déjà que van Hoeck augmenterait un jour la gloire de son école.

Van Hoeck, déjà connu pour peintre habile, voulut voir, comme les autres, la grande école : il traversa l'Allemagne et vint en Italie. Arrivé à Rome, il étudia quelque temps sans se faire connaître ; mais il ne put se cacher long-temps. Ses premiers ouvrages le décelèrent ; il fut recherché et visité par les grands et les artistes. Van Hoeck n'avait été jusqu'alors regardé que comme peintre, bientôt il fut admiré comme savant : on ne parlait que de lui. Plusieurs cardinaux occupèrent son pinceau ; les cabinets les plus ca-

chés lui furent ouverts; il fut admis dans les sociétés des gens de lettres, et tout ce qui était dans Rome lui était dévoué.

Notre artiste ne perdit pas son temps dans ces sociétés différentes : il étudia de plus la grande peinture et prit pour modèles les plus grands maîtres. On chercha à le fixer à Rome, mais l'empereur Ferdinand II l'avait déjà engagé sous-main à passer à sa cour. Les sollicitations les plus vives ne purent l'arrêter; il quitta l'Italie et fut porter ses talens à la cour de l'empereur. Les palais et les églises furent décorés de ses ouvrages; il peignit les portraits des princes et des principaux de l'Allemagne. Il eut permission d'aller voir les électeurs, qui obtinrent de ses ouvrages. Jamais artiste ne fut plus considéré et ne jouit de plus de gloire. On lui fit les offres les plus capables de l'arrêter, et on lui proposa des établissemens honorables; il les refusa tous pour retourner dans sa patrie. Il accompagna en Flandre l'archiduc Léopold, et fut décoré du titre de premier peintre des princes.

Le séjour de van Hoeck dans le Brabant n'a point enrichi cette province de ses ouvrages; il était occupé pour les princes étrangers. Aussi estimé dans sa patrie que dans l'Allemagne et l'Italie, il y menait une vie agréable et fut fort regretté à sa mort, qui arriva en 1650. Jouir de l'estime publique pendant sa vie, et mériter à sa mort d'être regretté, quel objet plus digne de l'ambition d'un artiste!

Van Hoeck composait bien et dessinait avec finesse; sa couleur est vigoureuse et naturelle; son pinceau délicat n'affaiblit point la vigueur de ses grands ouvrages. Il peignit les portraits très-ressemblans; ils approchaient assez de la beauté de ceux de van Dyck; tels sont ceux du duc Albert et d'Isabelle, dans le cabinet du prince Charles de Lorraine, à la cour de Bruxelles.

L'église de Notre-Dame, à Malines, possède un beau tableau de van Hoeck : il représente Jésus-Christ mort près de la Vierge, saint Jean et la Madelaine; il décore l'autel qui est derrière le chœur.

Dans le cabinet de M. van Héteren, à La Haye, on trouve un beau tableau de van Hoeck : le peintre a représenté Pallas qui embrasse la Prudence et foule sous ses pieds les Vices.

JEAN VANDER LYS,

Élève de Poelenburg.

Il doit sa naissance à la ville de Breda : il devint élève de Poelenburg et il imita de fort près sa manière. Il y a quelques tableaux de lui qui, quoique peints avec moins de légèreté, égalent presque ceux de son maître; aussi sont-ils pris par les demi-connaisseurs pour ceux de Poelenburg.

On voit à Rotterdam, chez M. Bisschop, un bain de Diane, tableau piquant, par vander Lys.

PHILIPPE VAN CHAMPAGNE,

Élève de Fouquières.

1602.

Van Champagne naquit à Bruxelles en 1602, de parens peu à leur aise; dès son enfance il aimait la peinture : il fut placé pendant quatre ans chez un bon maître appelé Bouillon. Porté à peindre en petit, il entra chez Michel Bourdeaux, qui travaillait dans le genre qui plaisait à son élève. Fouquières, habile paysagiste, qui visitait souvent Bourdeaux, vit avec plaisir les dispositions de Champagne; il lui prêta de ses dessins qu'il copia avec succès. Il entra chez Fouquières; il étudia la manière de ce dernier et y réussit au point que le maître, en retouchant légèrement ses ouvrages, les a vus confondre avec les siens.

A l'âge de 19 ans, Champagne fut à Paris, dans l'intention d'y rester quelque temps et d'aller ensuite à Rome. Un particulier lui fit peindre plusieurs portraits : ennuyé de ce genre, notre artiste, entra chez Lallemand, peintre lorrain, d'où s'étant aperçu de son peu de progrès, il sortit et chercha à s'avancer par lui-même. Quelques portraits assez heureusement finis lui donnèrent la har-

diesse d'entreprendre celui du comte de Mansfeld, qui lui fit honneur; mais frappé de la beauté des ouvrages du Poussin, qui arrivait de Rome et qui demeurait dans le collége de Laon, il prit un logement dans la même maison : ils firent connaissance et furent bientôt amis. Le Poussin lui fit faire un paysage dont il fut content et qu'il loua partout. Champagne travaillait avec Duchesne au palais du Luxembourg. Quoique supérieur à Duchesne, ce dernier avait la direction de cette entreprise. Le Poussin fit quelques petits tableaux dans le lambris; Champagne était chargé des tableaux de l'appartement de la reine : ces derniers ouvrages augmentèrent la jalousie de Duchesne contre Champagne qui, las de ses tracasseries, sous prétexte de quelques affaires de famille, partit pour Bruxelles. Son projet était d'aller de là en Italie par l'Allemagne; mais le surintendant, l'abbé de Saint-Ambroise, lui manda la mort de Duchesne et le rappela en France. De retour à Paris, en 1628, la reine lui donna un logement au Luxembourg, avec la direction des tableaux, et 1,200 livres de pension.

Il épousa la fille de Duchesne, et ses premiers ouvrages furent six tableaux pour les Carmélites du faubourg Saint-Jacques, et un Crucifix dans la voûte.

Il fit, avec l'agrément de la reine, plusieurs tableaux pour le cardinal de Richelieu, à la petite galerie du Palais-Royal, pour les châteaux de Richelieu et de Bois-le-Vicomte : il eut ordre de travailler à la galerie de ce palais; Vouet y fit plusieurs portraits.

En 1644, il peignit le dôme de la Sorbonne, où sont représentés quatre Pères de l'Eglise dans une gloire et entourés d'anges.

Ayant perdu sa femme et son fils, il fit venir de Bruxelles son neveu Jean-Baptiste Champagne, à qui il enseigna, et qui travailla avec lui à tous ses ouvrages. Philippe fut élu professeur de l'Académie royale de Peinture, et depuis recteur; il avait été reçu un des premiers après l'établissement de cette académie : son morceau de réception représente saint Philippe en méditation.

Il fit, par ordre de Louis XIII, pour l'église de Notre-Dame, un Christ mort; au pied de la croix, le roi y est représenté offrant ce tableau en action de grâces d'être échappé de la maladie que Sa Majesté avait eue à Lyon en 1630.

Il peignit pour l'église de Saint-Gervais trois tableaux, dont les sujets sont tirés de la vie de ce saint. Dans l'appartement de Vincennes, le roi sous la figure de Jupiter; aux Tuileries, le por-

trait de monseigneur le Dauphin; l'éducation d'Achille, et quelques autres tableaux qui ont été finis par son neveu.

On dit que les marguilliers d'une paroisse de Paris, ayant demandé à plusieurs peintres des esquisses pour un saint Nicolas, Champagne, avant que les autres artistes eussent produit leurs esquisses, plaça son tableau dans la chapelle; sa promptitude donna lieu à une plaisanterie; on lui demanda combien il vendrait un cent de saints Nicolas.

A tant de talens Champagne joignait une simplicité de mœurs et de caractère qui lui attira l'amitié de tout le monde. Étant au service de la reine, le cardinal de Richelieu lui fit des offres considérables pour se l'attacher; il répondit au premier valet de chambre du cardinal qui lui en fit la proposition, que s'il était possible à son éminence de le faire plus grand peintre, il entrerait volontiers à son service; mais que cela étant au-dessus du pouvoir de son éminence, il ne désirait que l'honneur de ses bonnes grâces. Ce refus, loin d'irriter ce ministre, augmenta l'estime qu'il avait pour ce peintre; il lui fit faire plusieurs fois son portrait, et d'autres ouvrages dans la suite.

Champagne poussa la modestie et la délicatesse jusqu'au point de ne faire aucun tableau dont les figures fussent nues. Il ne voulut même point faire le portrait d'une demoiselle qui entrait au couvent des Carmélites, parce qu'il le fallait faire le dimanche.

Champagne ne murmura point lorsqu'il vit le Brun, à son arrivée de Rome, remplir la place de premier peintre du roi; il ne se plaignit pas non plus du procédé de Vouet, qui lui avait enlevé, par brigues et sollicitations, la galérie des hommes illustres qu'il avait déjà commencée. Il ne chercha qu'à se retirer de l'embarras du monde. Il choisit le Port-Royal, où il vécut parmi ses amis, et particulièrement avec sa fille, qui était pensionnaire dans le couvent des religieuses de cette maison. Ce repos ne dura pas longtemps; il tomba malade pendant qu'il peignait aux Tuileries l'appartement de monseigneur le Dauphin; il ne put finir l'éducation d'Achille, tableau qu'il avait commencé, et il mourut en 1674, âgé de 72 ans, estimé de tout le monde et généralement regretté.

Quoique Champagne eût une grande facilité à produire, ses ouvrages n'en ont pas plus de feu; trop attaché à la nature, sans en faire choix, son modèle était son unique guide, et ses copies sont quelquefois froides. Son dessin, très-correct, se sentit souvent du même défaut; il n'avait pas dans le génie la ressource qu'ont les

grands hommes, de ramener la nature à l'art. Ses tableaux sont de bonne couleur, sans être brillans, bien finis, et particulièrement ses portraits. Il peignait bien le paysage et l'architecture. Voici ses principaux ouvrages.

On voit à Paris quatre tableaux dans l'église des Carmélites : un Crucifix, la Vierge et saint Jean au plafond de l'église ; l'assomption de la Vierge, la résurrection du Lazare, la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. A la Sorbonne, le dôme et les quatre angles ; au Port-Royal de Paris, la Cène, tableau du grand-autel ; une Madelaine, la Vierge et saint Jean au pied d'un crucifix ; en haut le Père éternel dans une gloire avec des anges : ces quatre tableaux sont dans l'église des Filles-du-Calvaire. Aux Grands-Augustins, le tableau des chevaliers du Saint-Esprit. Dans l'église de Saint-Gervais, trois tableaux, dont l'un représente les corps des saints que l'on découvre, l'autre le moment où on les porte en procession ; le troisième, saint Ambroise qui les voit en songe. Le vœu de Louis XIII, à genoux devant la chapelle de la Vierge, à Notre-Dame. Cinq grands tableaux dans le Chapitre : la naissance de la Vierge, sa présentation au Temple, son mariage et son couronnement. Aux Incurables, une Fuite en Egypte et l'Ange gardien aux deux chapelles latérales. Une présentation au Temple, au maître-autel de l'église de Saint-Honoré. A Sainte-Geneviève des Ardens, les noces de Cana, la visitation et la mort de la Vierge. Au chapitre des Chartreux, un Crucifix au maître-autel de l'église ; Jésus-Christ parmi les docteurs. Dans l'église Culture-Sainte-Catherine, une belle Annonciation ; dans l'église des pères de l'Oratoire, derrière le maître-autel, une Annonciation ; dans une chapelle à gauche, une Nativité à l'autel ; sur les panneaux des lambris, une Visitation, saint Joseph réveillé par l'Ange ; et dans le plafond, l'assomption de la Vierge. Des sujets de la vie de saint Benoît, dans l'appartement de la reine, au Val-de-Grâce. Saint Philippe en méditation, tableau de réception de Champagne à l'Académie royale. On connaît à Rouen, du même peintre, dans l'église cathédrale, derrière le chœur, le tableau d'autel de la Vierge, représentant l'Enfant-Jésus dans la crèche et adoré par les bergers.

Dans une chapelle de l'église de Saint-Michel, à Gand, le tableau d'autel est de Champagne ; saint Grégoire y décide du plan d'une église.

SIMON-PIERRE TILLEMANS,

SURNOMMÉ SCHENK.

Schenk, originaire de Brême, passa plusieurs années en Italie, et y fut estimé pour son talent à peindre le paysage. Quoiqu'habile dans ce genre, il trouva plus d'avantage à peindre le portrait; il y réussit, et ses ouvrages se soutiennent à côté de ceux des plus grands maîtres. Il a peint à Vienne, en Autriche, le portrait de l'empereur Ferdinand et de plusieurs autres seigneurs des plus distingués.

Sa fille a eu de la réputation pour le paysage et les fleurs, qu'elle peignait à gouache et d'un grand fini. Schenk vivait encore en 1668 ; on ne sait point l'année de sa mort.

EVERT (EVERARD) VAN AELST.

Van Aelst, né à Delft en 1602, fut un bon peintre dans son genre ; il représenta avec succès les sujets inanimés, particulièrement des oiseaux morts, etc., des cuirasses, des casques et toutes sortes d'instrumens de guerre.

Van Aelst peignait souvent des oiseaux morts pendus à un clou, sur un fond blanc ou très-clair. Il finissait avec tant de soin ses ouvrages, qu'on y voyait les plus petits détails rendus avec une grande vérité; une bonne couleur, un pinceau flou font admirer ses tableaux, quoique peu intéressans, mais toujours payés cher et fort rares. Il mourut en 1658. Il eut pour élève son neveu, Willem (Guillaume) van Aelst, qui l'a surpassé.

M. Blondel de Gagny possède à Paris un tableau de ce peintre; c'est une perdrix d'un précieux fini.

JUSTE VAN EGMONT.

Van Egmont naquit à Leyden en 1602; son maître n'est point connu. Il voyagea de bonne heure, et son plus long séjour fut en France. Il fut peintre de Louis XIII, de Louis XIV, et un des douze anciens, lors de l'établissement de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture de Paris, le 20 janvier 1648.

Van Egmont fut un de ceux qui travaillèrent le plus aux entreprises de Vouet; il peignait l'histoire en grand et en petit. Il fut considéré en son temps, et surtout à la cour. On ne sait ce qui engagea ce peintre à quitter la France. Il retourna à Anvers, où il mourut, le 8 janvier 1674; sa femme est morte le 19 juin 1685, et ils sont tous deux enterrés dans l'église de Saint-Jacques.

JEAN VAN BRONKHORST.

1603.

Bronkhorst, né à Utrecht en 1603, fut placé dès l'âge de 11 ans chez Jean Verburg, peintre sur verre, qui donna au jeune élève les principes du dessin; il eut depuis deux autres maîtres, mais médiocres. En 1620, il quitta sa patrie pour voyager; il passa à Arras, où il travailla chez Pierre Mathieu, qui avait la réputation de bien peindre sur le verre; il y resta 18 mois, et de là fut à Paris, où il demeura long-temps chez Chamus, habile dans ce genre. Il retourna à Utrecht mécontent de son talent. L'amitié de Poelenburg et l'habitude de le voir peindre achevèrent de le déterminer à quitter la peinture sur verre pour s'appliquer à peindre à l'huile; quelques ouvrages de commande le détournèrent encore quelque temps de ce projet. Enfin, en 1639, il s'y livra entièrement et sans être guidé par personne: son ami Poelenburg était passé en Angleterre; ainsi il ne dut son avancement qu'à son génie. On doit du moins s'étonner, en examinant ses ouvrages, des progrès qu'il a faits sans le secours d'aucun maître. Ses tableaux sont recherchés, ses vitres sont très-belles, et surtout celles de la nouvelle église d'Amsterdam.

NICOLAS KNUFER,

Élève d'Abraham Bloemaert.

Knufer prit naissance à Leipsick, en Saxe, en 1603 ; il est du nombre de ceux dont le talent se déclare dès le berceau. Son maître à écrire eut beaucoup de peine à le réduire à faire des lettres au lieu de figures, dont son papier était toujours rempli. Les châtimens et les menaces l'obligèrent enfin à quitter le papier pour barbouiller les murailles de tout ce qui lui passait par l'imagination. Son père ne lui voyant aucune disposition pour l'étude, mit sous ses yeux tous les arts et métiers par écrit, et lui donna le choix. Le jeune Knufer ne balança pas, il prit la peinture.

Il fut mis chez Emmanuel Nysen (peintre inconnu), où il ne resta que deux ans : il ne put s'accommoder d'un maître qui de son élève faisait son domestique. Il s'échappa et s'en alla à Magdebourg, où il s'occupa à faire des pinceaux pour vivre ; de là il fut chez un barbouilleur jusqu'en 1630 ; il le quitta et vint à Utrecht ; il s'adressa à Abraham Bloemaert, qui vit avec plaisir l'inclination de l'artiste, et eut pitié de son état ; il le reçut chez lui, lui donna ses leçons avec amitié, et en fit en peu un peintre habile. Le roi de Danemarck lui commanda trois tableaux représentant trois batailles gagnées par ses prédécesseurs : ces productions furent bien reçues du prince et des artistes.

Campo Weyermans fait la description d'un tableau de Knufer qu'il avait acheté à La Haye ; il représentait une bergère couronnée de fleurs et conduite par la main par un berger. On voit, dit-il, dans la physionomie du berger un respect qui touche autant que la pudeur et la bienséance de la bergère : il assure que ce tableau est d'un beau dessin et peint en maître.

On voit chez M. Fayel, à La Haye, une jolie femme qui est en prière, tableau très-fin ; un autre, l'assemblée des Dieux, et un troisième, des enfans au milieu des fleurs.

JEAN COSSIERS,

Élève de Cornille de Vos.

Cossiers naquit à Anvers en 1603, et fut élève de Cornille de Vos, sous qui il devint habile. Il voyagea quelque temps; il en profita, et sa réputation passa dans les cours étrangères. Il fit, par ordre du roi d'Espagne et du cardinal-infant, plusieurs tableaux d'histoire qui lui ont mérité l'estime de ces princes, ainsi que de l'archiduc Léopold et d'autres grands seigneurs pour qui il a travaillé.

Cossiers composait en grand maître; ses figures sont bien dessinées; il savait les grouper et varier leurs attitudes avec jugement. Ses fonds sont riches et surtout quand il y représentait de l'architecture. Il avait une manière de peindre fort large et facile; sa couleur est bonne, quelquefois un peu jaunâtre, mais ce n'est pas toujours un défaut dans ses ouvrages. Voici les principaux placés en public : dans l'église des Béguines, à Malines, la Passion de notre Seigneur, en cinq tableaux; au-dessus de l'autel, trois tableaux qui se terminent àla voûte de l'église, représentant le crucifiement de notre Seigneur; chez les religieuses de Sieckelieden, au grand-autel, la naissance de notre Seigneur; au séminaire, le tableau d'autel représente la Présentation au Temple, beau tableau de ce peintre. Il avait rempli la place de directeur de l'Académie d'Anvers en 1639.

PIERRE-JEAN VAN ASCH.

Van Asch dut le jour à la ville de Delft, en 1603; son talent était de peindre le paysage en petit; il a égalé les plus habiles. Continuellement occupé à soulager son père et sa mère, qui furent longtemps malades, il ne lui restait que peu de temps à peindre; c'est ce qui rend ses tableaux rares et chers. Ce peintre fut très-estimé pour ses talens et pour ses bonnes qualités; il vécut très-vieux. On ne sait ni l'année ni le lieu de sa mort.

SIMON DE VOS.

De Vos naquit à Anvers en 1603 ; on ne sait rien de sa vie. Toujours occupé de son art, il est un de ceux qui en ont le plus approfondi les règles. Il peignait également bien l'histoire en grand et en petit. On voit dans plusieurs villes de Flandre des ouvrages de sa main. De Vos a peint des chasses avec succès : on voit un beau tableau, dans ce dernier genre, chez l'électeur Palatin.

JEAN BYLERT.

Utrecht le vit naître d'un peintre sur verre. Malgré son penchant aux plaisirs et la dissipation de sa jeunesse, il devint bon peintre d'histoire. Ses tableaux ne sont ni grands ni petits, ils sont de bonne couleur ; et, selon de Bie, ils furent en partie transportés dans les cours de l'Europe, ce qui les rend rares chez les particuliers.

DANIEL VANHEIL.

1604.

Vanheil naquit à Bruxelles en 1604. Il se fit d'abord une grande réputation dans le paysage ; il quitta ce genre pour peindre des incendies qu'il a représentés avec tant d'art et de vérité, qu'on en est effrayé; aussi, disait-on dans son temps, qu'il ne manquait à ses tableaux que la chaleur. Houbraken distingue parmi ses tableaux l'embrasement de Sodome et l'incendie de Troie.

On voit de lui, à Bruxelles, dans le cabinet du prince de Lorraine, un beau paysage représentant un hiver ; on peut placer ce tableau au rang de ceux des plus grands maîtres dans ce genre.

Vanheil avait une touche légère, coloriait vivement, savait disposer ses plans et varier les sites dans les paysages.

KRISTIAEN (CHRÉTIEN) VAN KOUWENBERG,

Élève de Jean van Es.

Kouwenberg, né à Delft, le 8 septembre 1604, choisit pour maître Jean van Es, qu'il ne quitta que lorsqu'il fut en état de voyager. Il passa en Italie où il étudia long-temps avec succès, et retourna à Delft où il fit plusieurs tableaux d'histoire en grand, d'une belle manière : il était correct dans son dessin et excellent pour la couleur. Il peignait très-bien le nu ; on voit de ses tableaux dans les châteaux de Riswick et au Bois. Il s'établit à Cologne, où il est mort riche, le 4 juillet 1667.

PIERRE DANKERS DE RY.

1605.

Dankers de Ry naquit à Amsterdam en 1605. Son talent était de peindre le portrait; il y a réussi. Il fut peintre d'Uladislas, quatrième roi de Suède. On ne sait rien de plus de sa vie.

ALBERT KUYP,

Élève de son père Jacques Gerrits Kuyp.

1606.

Albert Kuyp naquit en 1606, dans la ville de Dort. Son père, Jacques Gerrits Kuyp, peignait bien le paysage, et surtout les vues

des environs de Dordrecht. Il faisait entrer dans ses petits tableaux des animaux, principalement les vaches, les moutons, etc. Son fils fut son élève et le surpassa. Ses paysages représentent ordinairement des vues agréables avec des rivières, tantôt des eaux courantes et tantôt tranquilles, ornés de bateaux, tantôt des routes avec des voitures, des prairies avec des animaux. Il peignait bien les clairs de lune; on peut juger combien il examinait la nature par les détails qu'il a su faire. On distingue facilement dans ses tableaux le matin, le midi et le soleil couchant; tous ses ouvrages sont estimés. On vante entre autres deux tableaux de lui: l'un représente le marché aux chevaux de Dort, et l'autre un manége; il en a peint tous les chevaux d'après nature; il en fit un beau choix. Ses paysages et ses animaux sont d'une touche fine et d'une bonne couleur; ses dessins sont fort recherchés; il les faisait ordinairement à la pierre noire, avec un lavis souvent de plusieurs teintes.

On voit à Dort, chez M. vander Linden van Slingelandt, dix tableaux représentant des vues de la ville de Dort. Sur le canal sont une quantité de chaloupes et des bateaux ornés et destinés à une fête ou rendez-vous de chasse pour le prince Maurice d'Orange; deux paysages avec un nombre de figures; une autre vue de la ville de Dort; du côté de l'ouest, plusieurs vaisseaux à la voile et d'autres à l'ancre : ce tableau est des plus agréables; un hiver avec une multitude de patineurs sur la glace; un clair de lune : c'est une vue le long du Rhin; une ferme, la grange ouverte, fait voir des ustensiles de la campagne, auprès des bestiaux qui sont au pâturage; une bergerie ouverte où l'on voit des moutons très-finis; un rendez-vous de chasse où est le prince Maurice; la vue de Dort est presque la même du premier tableau ci-dessus; un nombre infini de chaloupes et bateaux suivent celui dans lequel se trouve le prince.

PIERRE FRANÇOIS,

Élève de son père Lucas François.

Pierre François, né à Malines le 20 octobre 1606, fut instruit dès sa jeunesse dans la peinture : il devint élève de Lucas François, son père, qui était un des meilleurs peintres de son temps, et qui

mit toute son application à cultiver les dispositions de son fils. Le jeune François marchait à grands pas sur les traces de son père, lorsqu'il entra à Anvers dans l'école de Guerard Seghers ; ce fut là où il abandonna le grand pour travailler en petit. Plusieurs paysagistes habiles lui firent peindre les figures dans leurs tableaux. La confiance qu'ils avaient en ses talens lui procura beaucoup d'ouvrages ; mais il voulut montrer ce qu'il pouvait faire sans le secours des maîtres. On vit paraître plusieurs compositions de son génie, toujours en petit, mais fort recherchées ; ses portraits le firent regarder déjà comme peintre universel. On a vu des portraits de lui peu inférieurs à ceux de Coques, et cependant mieux composés. Il eut la gloire de peindre plusieurs princes et princesses, et le bonheur de bien réussir. L'archiduc Léopold l'employa longtemps et eut une singulière amitié pour notre peintre. Sollicité par des seigneurs français, il fut à Paris, où il demeura quelque temps et où ses talens furent bien payés ; cela ne l'empêcha pas de retourner dans sa patrie. François était estimé comme grand peintre et chéri comme l'homme du monde le plus aimable dans la société. Il avait l'esprit orné de bien des connaissances, et d'ailleurs il était bon musicien; il jouait de tous les instrumens. Avec tant de talens et d'heureuses qualités, il a joui agréablement de la vie jusqu'à sa mort, qui arriva le 11 août 1654.

Pierre François composait bien, il dessinait avec fermeté ; il règne dans ses ouvrages beaucoup de génie. Sa couleur qui est bonne et beaucoup de pureté rendent tout ce qu'il a fait séduisant. Si ses ouvrages en petit sont recherchés, on regrette qu'il n'ait pas eu le temps d'en faire beaucoup en grand; ils auraient été moins rares. Les religieuses de Bethanien, à Malines, conservent dans leur église deux grands tableaux de notre peintre ; ils représentent deux papes et deux évêques de l'ordre des chanoines réguliers.

LOUIS PRIMO,

SURNOMMÉ GENTIL.

Bruxelles vit naître ce peintre en 1606 ; il se distingua à Rome parmi les autres artistes par son goût pour la parure et par sa

conduite. Toujours parmi les grands, où il était recherché pour son talent et estimé pour la façon de se comporter, les peintres lui donnèrent le nom de Gentil qui lui est resté

Il peignait surtout le portrait d'un beau fini : sa manière est belle; il savait, par beaucoup de soin, cacher le travail dans ses ouvrages. Il a fait le portrait du pape Alexandre VII, de plusieurs cardinaux et d'autres personnes de distinction. Il demeura trente ans à Rome : il vivait encore en 1660. On n'a rien appris de plus de sa vie.

On ne sait ce qui porta ce peintre plus particulièrement à faire le portrait ; il peignait très-bien l'histoire en grand et d'une manière si large et si vigoureuse, qu'on a de la peine à croire que le peintre d'histoire soit le même que celui qui a peint le portrait.

L'église paroissiale de Saint-Michel, à Gand, nous offre un tableau d'autel de ce maître dans la chapelle de la Trinité ; il représente notre Seigneur attaché sur la croix, avee des anges qui présentent à Dieu le père et à la Vierge cette victime divine.

On voit un portrait par Gentil, à Middelbourg, chez M. Cauwerven ; c'est une femme enveloppée dans un crêpe noir.

REMBRANDT VAN RYN.

Ce grand peintre, qui devait son talent à son génie et ses défauts à son éducation, naquit le 15 juin 1606, entre les villages de Leyerdorp et de Koukerck, près de la ville de Leyden. Il était fils d'Herman Gerretz van Ryn et de Cornélie Willems Vanzuitbroeck. Son père était meunier et occupait un moulin situé sur les bords du Rhin, ce qui lui a fait donner le surnom de van Ryn, son nom de famille étant Gerretz.

Notre meunier eut assez de jugement pour remarquer dans son fils plus d'esprit que dans ceux de son âge et de sa profession ; il trouva plus à propos d'en faire un savant qu'un meunier. Il le plaça à Leyden pour y étudier le latin ; Rembrandt y réussit peu; le dessin occupait tous ses momens. Il obtint son retour chez son père, qui le mit chez Jacques Vanzwaanenburg, peintre. Le jeune van Ryn passa trois ans dans cette école. Il fit des progrès qui éton-

nèrent son maître. L'élève voulant s'ouvrir une route différente chercha quelqu'un qui pût lui servir de guide; il entra chez Pierre Lastman, à Amsterdam; il n'y demeura que six mois, et quelques autres mois chez Jacques Pinas. Les uns prétendent que Pinas fut son premier maître; et Simon Leewen, dans sa description de la ville de Leyden, assure que Georges Schooten a été le maître de Rembrandt.

Van Ryn avait une idée de la peinture qui présageait bien ce qu'il serait. Il regardait la nature comme seule capable de l'instruire. Il ne choisit point d'autre atelier pour étudier que le moulin de son père; ce fut là qu'il jeta les principes d'une manière inimitable. Ainsi écarté du monde, il crut être en repos et ignoré; mais on ne le perdit pas de vue : lui seul ne connaissait pas ce qu'il valait dès-lors. Les artistes, à l'envi et par un procédé trop rare, cherchèrent à le faire connaître; un tableau qu'il venait d'achever le fit paraître au grand jour. Un de ses amis lui conseilla de le porter à La Haye; il lui indiqua un amateur qui reçut très-bien l'auteur et qui lui paya son tableau 100 florins. Cette somme manqua de faire tourner la tête au jeune artiste. Il avait fait le voyage à pied, mais pour arriver plus promptement chez lui et faire part à son père d'une si grande fortune, il se mit dans le chariot de poste, et évita par-là le sort du Corrège. Tout le monde sortit lorsque la voiture arriva à la dînée; Rembrandt ne descendit point : inquiet de son trésor, il ne voulut point s'exposer à le perdre. Le garçon d'écurie, en retirant l'auge portative dans laquelle il avait donné l'avoine aux chevaux, ne les avait ni dételés ni attachés; ils continuèrent de marcher sans qu'on pût les arrêter, et menèrent le chariot à Leyden, où ils entrèrent dans l'auberge ordinaire; notre peintre sauta promptement de la voiture et porta son argent au moulin de son père.

C'est l'époque des grands succès de Rembrandt; l'appât du gain le fit travailler avec encore plus d'assiduité et de zèle. Il fit quelques portraits qui l'engagèrent à aller plusieurs fois à Amsterdam, et dont la réussite le détermina enfin à monter sur un grand théâtre : il fut s'établir vers 1630 dans cette ville. Surchargé d'ouvrages et d'élèves, il loua un magasin dans lequel il pratiqua des cabinets pour chaque élève; il en fut plus tranquille et ses élèves moins distraits; il les faisait presque tous commencer par le modèle vivant.

Rembrandt ainsi recherché et ne doutant plus de sa fortune, épousa par inclination une jolie paysanne de Rarep ou de Ransdorp : il a

souvent fait son portrait; on la voit à côté de lui dans une de ses estampes. C'est dans ce temps aussi que ce peintre finissait ses tableaux autant que Méris : tel est celui du cabinet de M. de Gaignat; la barque de saint Pierre, autrefois à M. Hinloopen, bourguemestre d'Amsterdam; Aman et Assuérus; la Femme adultère; saint Jean prêchant dans le désert, peint en camaïeu, sont de sa jeunesse, et joignent au plus grand fini toute la force et tout le feu de ceux qui ne semblent que heurtés. Il acquit depuis plus de pratique; mais plus il gagnait, plus la soif insatiable de l'or augmentait; ce vice, qui ne diminue jamais avec l'âge, vint au point qu'il faisait vendre ses estampes par son fils, comme si celui-ci les eût dérobées et vendues à son insu. Il exposait ses estampes dans des ventes publiques, où il allait lui-même surenchérir pour les faire augmenter de prix. Par un raffinement d'avarice jusqu'alors inconnu, Rembrandt fit imprimer ses gravures à moitié terminées; on les débitait, il les finissait ensuite, et c'était une nouvelle planche; et quand elle était usée, il y faisait des changemens qui, pour la troisième fois, procuraient la vente de ces estampes, quoique à-peu-près les mêmes.

Il connaissait lui-même son défaut sans s'en corriger, comme il souffrait sans se fâcher que les autres en badinassent. Plus d'une fois ses élèves, pour tromper son avidité, ont peint des pièces de monnaie sur des cartes, et Rembrandt les ramassait, sans punir ces mauvais plaisans de tours si déplacés. Rembrandt était très-singulier en tous points : il n'avait jamais pris personne pour guide, et quelquefois, en faisant un tableau, il s'attachait à finir avec le plus grand soin les parties les plus indifférentes de sa composition, et négligeait les principales, qu'il marquait à peine avec quelques traînées de brosse. Il répondait à ceux qui lui en faisaient des reproches, *que le tableau était fini, lorsque l'auteur avait rempli le but qu'il s'était proposé*. Il prétendait quelquefois de la meilleure foi du monde donner pour une pratique judicieuse ce qui n'était que l'effet de son caprice.

Un jour étant occupé à peindre une famille entière dans un seul tableau, qui était presque fini, on vint lui annoncer la mort de son singe; Rembrandt, fort sensible à cette perte, le fit apporter, et sans avoir égard aux personnes qu'il venait de peindre, il fit le portrait de cet animal sur la même toile; cette figure déplut, comme de raison, à ceux à qui le tableau était

destiné ; mais il ne voulut jamais l'effacer, et il aima mieux garder le tableau.

On a dit que Rembrandt avait été à Venise vers l'an 1635 ou 1636 ; M. de Piles l'a rapporté, et d'autres écrivains après lui. Ceux qui l'ont cru ont été trompés par les dates et le nom de Venise que ce peintre a mis au bas de quelques-unes de ses estampes ; c'était pour les faire vendre plus cher. Il menaçait souvent les Hollandais de les quitter ; tantôt il feignait de se disposer à passer en Angleterre, tantôt en d'autres royaumes du Nord : on était toujours incertain du temps qu'il devait rester. Ces menées lui réussirent ; on s'empressait à acheter ses estampes à quelque prix que ce fût. Celle où notre Seigneur guérit les malades est connue sous le nom de l'estampe de 100 florins ; c'était le prix de son vivant, encore fallait-il pour en obtenir lui faire sa cour. C'était une mode, c'était une fureur ; on était presque ridicule quand on n'avait pas une épreuve de la petite Junon couronnée et sans couronne, du petit Joseph avec le visage blanc, et du même avec le visage noir ; de la femme avec le bonnet blanc auprès du petit poulain, et la même sans bonnet, etc.

Notre peintre ne quitta point Amsterdam depuis l'année 1630 qu'il s'y établit jusqu'à sa mort. Il fut plus occupé que tous les autres artistes ensemble ; et d'ailleurs il tirait parti mieux que personne des élèves dont il avait grand nombre ; il leur faisait payer fort cher l'instruction qu'il leur donnait, et il vendait toutes leurs copies, que quelquefois il retouchait. Sandrart assure que ce commerce seul lui valait 2,500 florins chaque année. On peut juger de ses richesses par cette vente si adroitement multipliée d'estampes et de tableaux qu'il mettait à un prix excessif, et par son peu de dépenses. Il ne vivait qu'avec le bas peuple et des gens bien au-dessous de lui ; s'il recherchait les honnêtes gens, c'était pour les mettre à contribution, encore se trouvait-il toujours mal à son aise avec eux. Dès qu'il avait tiré leur argent, il les quittait ; il disait pour s'en justifier, *quand je veux me délasser, je me garde bien de chercher les grandeurs qui me gênent, mais bien la liberté*, et il ne la trouvait que dans une vie obscure et dans la crapule.

Si ce peintre avait vécu avec des gens d'esprit, quelle différence n'aurions-nous pas trouvée dans ses ouvrages ! il aurait fait un plus beau choix de sujets, il y aurait mis plus de noblesse ; il aurait perfectionné ce goût naturel, ce génie de peintre, dont chaque touche de pinceau et de pointe décèlent en lui le caractère. Le

bourguemestre Six a essayé plus d'une fois de mener Rembrandt dans le monde, sans pouvoir jamais l'obtenir ; cet illustre ami avait eu la complaisance de se plier au caractère du peintre, pour acquérir sa confiance et le tirer de la mauvaise compagnie ; mais Rembrandt ne changea point ; il n'aimait que sa liberté, la peinture et l'argent : il vécut ainsi jusqu'à l'âge de 68 ans, et mourut à Amsterdam en 1674.

Rembrandt n'eut point d'autre enfant que son fils Titus, qui fut un de ses élèves, mais qui a vécu dans la plus grande obscurité. Son père lui a laissé de grands biens, un fonds considérable de planches gravées et de tableaux, etc. Houbraken dit que ce peintre faisait peu de dépenses dans sa maison ; que ses repas n'étaient que d'un hareng salé ou d'un morceau de fromage ; que ses ouvrages furent vendus et payés cher, et ajoute que malgré cela on n'avait jamais entendu dire qu'il ait laissé un grand bien. Cet écrivain se contredit, et il est certain que ce peintre mourut très-riche.

Rembrandt aurait été un plus grand peintre si Rome avait été sa patrie, ou s'il en avait fait le voyage ; il n'a dû son talent qu'à la nature et à son instinct, et il aurait appris à trouver, sans se méprendre, le beau dont il s'est toujours écarté. S'il en a quelquefois approché, ça été moins par réflexion que par hasard, ce n'a été que par la force de son imagination et de son assujettissement continuel à suivre pas à pas la nature, qu'il est parvenu jusqu'à un certain point à la perfection. Ses succès les plus décidés sont dans le portrait. Il ne faut pas croire que n'ayant point été à Rome il n'ait point connu les grands maîtres d'Italie : il avait sous les yeux d'amples recueils qui auraient dû changer sa manière, ou du moins la corriger ; mais il admirait tout et ne profitait de rien : le génie italien et le sien n'avaient ensemble aucun rapport. Il était persuadé, fort mal-à-propos, qu'un amas d'étoffes et de quelques armures, lui tenait lieu de ce que Rome aurait pu lui montrer sur l'usage qu'en ont fait les Titien et les Raphaël ; il croyait les égaler en cette partie, en formant de ces vieilleries un turban ou quelque autre habillement singulier, dont l'arrangement, quoiqu'il ne fût que bizarre, lui coûtait beaucoup de temps. On prétend qu'il en mettait autant à draper qu'à faire tout le reste.

A voir la touche hardie des ouvrages de ce peintre, on est tenté de croire qu'il travaillait promptement ; mais l'incertitude où le laissait, sur le choix des attitudes et du jet des draperies, son

peu d'usage et de connaissance des belles choses, lui faisait perdre le feu de ses idées. Il changeait des quatre et cinq fois la tête d'un portrait, et l'on eût renoncé à se faire peindre, si la vérité et la force de son pinceau n'eussent pas dédommagé de l'impatience que causait souvent le peintre.

Malgré ces grands obstacles à la perfection, Rembrandt y avait suppléé par un travail opiniâtre et par son seul génie. Il semble qu'il eût inventé l'art, s'il n'avait pas été trouvé : il s'était fait des règles et une pratique sûre de la couleur, de son mélange et des effets de ses différens tons. Il aimait les grandes oppositions de la lumière aux ombres ; il en poussa loin l'intelligence. Pour l'acquérir, on croit que, entre autres tentatives, celle-ci lui avait le mieux réussi ; son atelier était disposé de façon que, d'ailleurs assez sombre, il ne recevait la grande lumière que par un trou, comme dans la chambre noire ; ce rayon vif frappait au gré de l'artiste sur l'endroit qu'il voulait éclairer. Quant au contraire il voulait ses fonds clairs, il passait derrière son modèle une toile de la couleur du fond qu'il jugeait convenable ; cette toile était participante du même rayon qui éclairait la tête et marquait sensiblement la dégradation que le peintre augmentait suivant ses principes.

Rembrandt ébauchait ses portraits avec précision et une fonte de couleur qui lui était particulière ; il revenait sur cette préparation avec des touches de vigueur ; il chargeait les lumières d'épaisseurs si considérables, qu'il semblait plutôt avoir voulu modeler que peindre. On cite de lui une tête où le nez était presque autant saillant que celui qu'il copiait d'après nature ; cette façon de faire le portrait n'était pas du goût de tout le monde. Rembrandt s'en embarrassa fort peu ; il dit un jour à quelqu'un qui approchait de fort près pour voir ce qu'il peignait, *qu'un tableau n'était pas fait pour être flairé, et que l'odeur de la couleur n'était pas saine*. Ses portraits étaient d'une ressemblance frappante, il saisissait le caractère de chaque physionomie ; la nature n'était point embellie, mais si vraiment, si simplement et si fidèlement imitée, qu'il semblait que ses têtes s'animassent et sortissent de la toile.

La façon de faire de Rembrandt est une espèce de magie. Personne n'a plus connu que lui les effets des différentes couleurs entre elles, n'a mieux distingué celles qui sont amies d'avec celles qui ne se conviennent pas. Il plaçait chaque ton en sa place avec tant de justesse et d'harmonie, qu'il n'était pas obligé de les

mêler et d'en perdre la fleur et la fraîcheur; il préférait de les glacer de quelques tons qu'il glissait artistement par-dessus pour lier les passages des lumières et des ombres, et pour adoucir des couleurs crues ou trop brillantes. Tout est chaud dans ses ouvrages. Il a su, par une entente admirable du clair-obscur, produire presque toujours des effets éclatans dans tous ses tableaux.

Tout ce que Rembrandt a composé est sans noblesse, mais plein d'expression; c'est un génie plein de feu qui n'avait nulle élévation. Il ne connaissait pas plus les ressources qu'on peut tirer de la poésie; l'allégorie lui était totalement étrangère, ainsi que la connaissance du costume. Ses habillemens sont partout les mêmes; ils ne sont que bizarres et plus ressemblans à une mascarade qu'à des nations différentes qu'il avait voulu, mais qu'il n'a point su désigner. Il n'a pas fait autant de tableaux d'histoire que de portraits, et ceux que nous connaissons sont la plupart aussi ridicules aux yeux des savans qu'ils sont admirés par les peintres.

Si l'on en excepte ses portraits, sa façon de dessiner n'est guère supportable, encore n'en faisait-il bien que les têtes, et il sentait si bien son incapacité à dessiner les mains, qu'il les cachait le plus qu'il pouvait. Pour éviter la difficulté, j'ai vu de ses tableaux où quelques traces de la brosse, qu'on ne distingue pas trop de près, représentent, à une certaine distance, des mains à la vérité peu décidées, mais qui font cependant presqu'autant d'effet que si le peintre y avait mis plus de soin. Ses têtes de femmes n'ont pas assurément les grâces du beau sexe. Quand il a essayé des figures nues, il n'y a mis aucune correction; elles sont courtes, les formes outrées ou maigres, les emmanchemens lourds, les extrémités trop petites ou trop grandes; elles manquent toutes dans les proportions. Rembrandt est en même temps un dessinateur médiocre et un peintre qu'on peut égaler aux plus grands maîtres pour la couleur, la touche et le clair-obscur.

Il soutenait l'idée de ce coloris inimitable jusque dans sa gravure. Communément les peintres gravent à l'eau-forte leurs compositions en histoire, mais fort peu ont gravé le portrait, excepté van Dyck qui en a donné quelques essais : Rembrandt les gravait avec la même intelligence qu'il les a peints; mais chaque trait de sa pointe était spirituel et représentait la touche de son pinceau. On ne pouvait mieux réussir à rendre les effets du clair-obscur; une pointe légère et badine traçait ses traits et ses hachures, mais avec goût et un air de facilité qui porte à croire qu'il faisait ce

travail fort vite et sans beaucoup de peine. Rembrandt ne ressemble à aucun des autres graveurs; les uns se sont distingués par la finesse des tailles couchées les unes près des autres, sans les croiser, en marquant les ombres par des touches ressenties; le mérite des autres a été d'ombrer en doublant et quadruplant très-distinctement les tailles croisées les unes sur les autres. Les Bloemaert, les Audran, les le Bas, les Cochin, etc., ces excellens maîtres effacent Rembrandt par l'arrangement de leurs tailles, par la propreté de leur burin. Rembrandt seul a su se passer de ce travail; il avait l'art d'empâter et de glacer avec la pointe sèche, de faire des teintes : l'effet d'un beau tout ensemble était son but, et il y est parvenu.

Rembrandt n'a jamais voulu graver devant personne; son secret était un trésor et il était avare. On n'a jamais deviné de quelle manière il commençait et finissait ses planches; tout ce qu'on a su, c'est qu'à peine avait-il fait le trait et donné quelques ombres, qu'il fit tirer un nombre d'épreuves. Il mit de nouveau le vernis sur sa planche et en augmenta le travail; cela se faisait jusqu'à trois ou quatre fois. Lorsque la planche était usée, il ébarbait les fonds et changeait les effets; en sorte que la partie qui avait été ombrée devenait claire: cette dernière transposition n'a pas toujours réussi; les épreuves de quelques-unes en sont grises, approchant de la manière noire. Il ne calquait guère ses dessins de peur d'en refroidir l'esprit; il les dessinait de suite sur la planche (il faut cependant en excepter ses portraits). Il ombrait et remplissait avec la pointe; il fouillait dans les ombres, il croisait et repassait ses hachures de tous sens autant de fois qu'il le crut nécessaire; la pointe sèche lui était d'un grand secours pour donner les accords et glacer partout. Je vais donner une liste de ses principaux ouvrages.

On voit en France, dans le cabinet du roi, deux tableaux de ce peintre; l'un est son portrait, l'autre représente le moment où l'ange va disparaître aux yeux de Tobie.

Chez M. le duc d'Orléans, un portrait d'homme avec un chapeau, celui d'une femme, celui du bourguemestre..... un saint François, une nuit, un paysage avec un moulin.

Chez M. le comte de Vence, douze tableaux du meilleur temps de ce peintre; son portrait, tableau heurté et surprenant; son portrait plus fini; le portrait d'un grand seigneur et celui de sa femme représentés jusqu'aux genoux, de grandeur naturelle, habillés tous

deux d'hermine, etc.; le fond du tableau est un paysage. Un docteur qui lit, il est peint en 1643 ; un religieux Franciscain peint en 1660; un vieillard de face, en 1660; une Fuite en Egypte; l'auteur n'avait que 18 ans quand il fit celui-ci; il est daté de 1624 ; un autre vieillard, le portrait de son père; deux tableaux surprenans, l'auteur n'avait que 24 ans lorsqu'il les peignit; ils sont d'un beau fini et frappans pour les effets que produit le soleil au travers d'une fenêtre, dans un lieu voûté sous terre : ce sont des philosophes qui étudient. On voit par ces deux tableaux que Rembrandt savait la perspective; un beau paysage où les différens plans se trouvent séparés par de beaux effets.

On voit chez M. le comte de Choiseul, une bohémienne avec son enfant qui dort.

Dans le cabinet de M. de Julienne, six tableaux du même maître : un beau paysage, deux portraits en forme ovale; sainte Anne qui montre à lire à la sainte Vierge; un portrait de femme avec deux mains; un autre portrait de femme qui a des bracelets de perles rux bras.

Chez M. le marquis de Voyer, un grand tableau représente le reniement de saint Pierre; un autre, Tobie qui rend la vue à son père.

Chez feu M. le marquis de Lassay sont deux portraits; un autre portrait d'homme; Vertumne et Pomone, et les pèlerins d'Emaüs.

Chez M. de la Bouexière, deux portraits en ovale, le mari et la femme, et le portrait de l'amiral Tromp.

Chez M. Pasquier, Tobie rend la vue à son père.

Chez M. Blondel de Gagny on voit une femme couronnée de fleurs, une autre femme appelée la Crasseuse.

Chez M. de Gaignat, deux portraits d'homme et de femme; un tableau d'un précieux fini, une femme qui donne à téter à son enfant, un homme qui travaille, etc. Nous en avons déjà parlé ; il appartenait autrefois à M. le marquis de Voyer.

M. de la Live de July a de ce grand coloriste deux portraits en rond, un d'homme et l'autre de femme.

M. le maréchal d'Isenghien, le portrait d'un rabbin.

M. le prince de Monaco, le portrait de Jansénius et celui du corsaire Barbe-Rousse.

M. de Veaux, deux portraits; l'un desquels représente un jeune homme en armure.

Dans le cabinet du prince Charles de Lorraine, à Bruxelles, sont du même deux figures coloriées au flambeau.

A Dusseldorf, chez l'électeur Palatin, douze tableaux : le portrait de Rembrandt, celui d'une femme, le portrait d'un homme; une Résurrection : ce tableau est composé de douze figures; le portrait d'un homme avec une fraise; deux autres portraits; une Bacchante, un Crucifiement, une Descente de Croix, la Circoncision et une Ascension.

Dans le palais Pamphili, à Rome, un portrait coiffé d'un turban.

Dans la galerie du grand-duc, à Florence, le portrait de ce peintre, celui d'un homme joignant les mains.

Chez le duc d'Hamilton, en Ecosse, le sacrifice d'Abraham.

Dans le cabinet du prince de Hesse, une Descente de Croix, la tête d'un vieillard, notre Seigneur sous la forme d'un jardinier, le portrait de Rembrandt, autre portrait de Rembrandt un chapeau sur la tête, le portrait d'une personne assise dans un fauteuil, la femme de Rembrandt représentée jusqu'aux genoux; elle a sur sa tête un bonnet garni de plumes; le portrait de Coppenol.

Chez le prince de Galles, la femme de Rembrandt.

Chez le comte de Wassenaer, à La Haye, deux têtes de vieillards et une troisième avec un bonnet.

Chez M. van Slingelandt, receveur général de la Hollande, le portrait d'un homme, un autre d'un jeune garçon.

Chez M. le Lormier, une Sainte-Famille, notre Seigneur que l'on met au tombeau, éclairé par différentes lumières.

Un soldat armé de sa cuirasse, tableau vigoureux, appartenant à M. d'Acosta.

Chez M. Verscheuring, cinq tableaux : deux vieilles femmes, les trois autres des vieillards.

Une jeune fille enjouée, chez M. van Brémen.

Chez M. vander Linden van Slingelandt, à Dort, un tableau capital; il représente le Samaritain.

A Amsterdam, chez M. Braamkamp, le portrait d'un jeune homme, notre Seigneur dans la barque avec les apôtres, un vieillard médecin, et le portrait d'un homme.

MONNIX.

Monnix naquit à Bois-le-Duc en 1606; il voyagea de bonne heure dans l'intention de suivre et d'imiter les grands maîtres. Quelques-uns de ses ouvrages lui méritèrent à Rome l'estime du Pape, qui le prit à son service en qualité de son peintre; il y resta treize années de suite.

Sa manière de peindre approche de celle de Gérard; il aimait à représenter des conversations, etc. Les tableaux de Monnix sont rares en Flandre : on y voit quelques-uns de ses dessins qui font désirer ses tableaux. Il vint dans sa patrie et mourut à Bois-le-Duc en 1686, âgé de 80 ans.

CÉSAR VAN ÉVERDINGEN,

Élève de Jean van Bronkhorst.

César van Éverdingen, né en 1606, dans la ville d'Alcmaer, fut placé fort jeune chez Jean van Bronkhorst; ce maître habile vit bientôt son élève surpasser tous ceux de son école. Il réussit également dans le portrait et dans l'histoire ; il fut de plus un des meilleurs architectes de son temps. Le célèbre architecte van Campen le choisit pour faire en relief l'hôtel qu'il fit bâtir pour lui sur ses dessins.

La ville d'Alcmaer possède plusieurs de ses tableaux, tels que les volets qui renferment le buffet d'orgues dans la grande église : il y a représenté le triomphe de David et la défaite de Goliath. Il a peint dans les Buttes de cette ville un grand tableau où l'on voit la noblesse et les chefs des arquebusiers de la milice bourgeoise : toutes ces figures sont de grandeur naturelle et en pied. Plusieurs autres tableaux de ce peintre se trouvent dans la ville et aux environs. Il dessinait bien et coloriait avec force ; sa touche, quoique fondue, est décidée. Il disposait ses sujets avec jugement, et ses tableaux d'histoire sont composés avec beaucoup de feu.

Il mourut en 1679, âgé de 73 ans.

Chez M. Verscheuring, à La Haye, un paysage dans lequel on voit une chute d'eau. Un autre paysage avec des figures, chez M. Bisschop, à Rotterdam.

JOACHIM SANDRART,

Élève de Guerard Honthorst.

Joachim Sandrart naquit à Francfort sur le Mein, le 12 mai 1606; son père Laurent Sandrart le plaça aux écoles latines, et de là chez Théodore de Brie et Mathieu Nierian, où il apprit à dessiner. Agé de 15 ans, il fut à pied à Prague pour apprendre la gravure chez Gilles Sadler, qui lui conseilla d'abandonner le burin et de prendre le pinceau. Sadler fut écouté et le jeune Sandrart fut à Utrecht, où il entra chez Guerard Honthorst, qui le mena avec lui en Angleterre. Il eut occasion dans cette capitale de voir et d'étudier de beaux tableaux, particulièrement les douze Empereurs peints par le Titien, plus grands que nature; G. Sadler les grava, lorsque l'empereur Ferdinand III les eut achetés après la mort du duc de Buckingham. On les a vus depuis chez Sa Majesté impériale, dans son palais à Prague. La réputation de Sandrart augmenta au point que le roi d'Angleterre lui ordonna plusieurs ouvrages qui, outre un prix considérable, lui méritèrent des présens de Sa Majesté. Il fit pour le comte d'Arondel des copies des portraits du roi Henry VIII, de Thomas Morus, d'Erasme et de beaucoup d'autres; il y a imité la manière d'Holbéen à tromper. Tant d'ouvrages et de considération n'éteignirent pas le désir ardent qu'il avait de voir l'Italie. En 1627, il s'embarqua à Londres pour Venise, où il fut bien reçu par les artistes Jean Lys et Nicolas Ringnerus : il y admira les chefs-d'œuvre du Titien et de Paul Véronèse.

Il quitta Venise pour aller à Bologne, où son parent Michel le Blond était pour lors : ils furent ensemble à Florence et de là à Rome. Sandrart étudia dans cette grande école, et fit un saint Jérôme et une Madelaine que le cardinal Barberin acheta pour le roi d'Espagne, qui lui avait demandé douze tableaux des plus grands maîtres. Rien ne fait plus l'éloge de ce peintre que de le voir sur la

même liste avec le Guide, le Guerchin, Josepin, Massini, de Gentileschi, Pierre de Cortone, le Valentin, André Sacchi, Lanfranc, le Dominiquin, le Poussin. Pendant son séjour à Rome, Sandrart se lia particulièrement avec Pierre de Laer ou Bamboche. Le duc Giustiniani l'attira chez lui et le chargea de la direction de la gravure des statues de sa galerie.

Il visita les autres villes d'Italie ; il passa à Naples, où il fut employé : il y fit plusieurs études d'après les environs de cette capitale, et particulièrement du Mont-Vésuve. Il passa à Malte, où ses ouvrages furent autant recherchés qu'il y fut estimé. Sa réputation ne pouvait manquer de lui attirer des ennemis : il sut se les concilier par sa politesse et sa douceur. Il voyagea partout avec fruit. Il dessina les villes, les places, les vues ; tout ce qui lui parut mériter l'attention d'un artiste enrichit son portefeuille.

Après avoir parcouru l'Italie et plusieurs îles de la Méditerranée, il retourna à Francfort, où il épousa Marie de Milkau. Il ne resta pas long-temps dans sa patrie, qui était affligée de la famine ; il fut à Amsterdam, où il a laissé de grands morceaux. On distingue celui qui représente une entrée de Marie de Médicis. Il fit plusieurs autres tableaux pour MM. Bickers et Spieringer, ambassadeurs de Suède ; il finit par les portraits de toute la famille de ce dernier.

Après avoir demeuré quelques années à Amsterdam, il retourna en Allemagne pour prendre possession de la terre de Stockau, près d'Ingolstad, dans le duché de Neubourg ; il trouva cet héritage en partie tombé en ruine, ce qui l'obligea à retourner à Amsterdam pour vendre ce qu'il avait amassé de tableaux et de dessins, etc. M. Spieringer acheta deux volumes de ses dessins 3,500 florins ; il vendit ce qui lui en restait 4,555 florins, et la vente de ses tableaux monta à 40,566 florins : cette somme considérable lui servit à rétablir Stockau dont il jouit peu. L'armée française y mit le feu : ce malheur altéra sa fortune, mais il en eut assez pour rebâtir son château. Craignant encore un pareil désastre, il vendit cette terre et fut demeurer à Ausbourg ; il y fut employé par Maximilien, duc de Bavière, et l'empereur Ferdinand, de qui il reçut une chaîne d'or. Il fit dans ce temps le martyre des saints et la découverte de la vraie croix, etc.

Resté veuf en 1672, Sandrart quitta Ausbourg et s'établit à Nurenberg, où il épousa en deuxièmes noces la fille du conseiller Guillaume Bloemaert : il y forma, vers ce temps, une académie de peinture, et mit au jour sur son art plusieurs ouvrages en allemand

et en latin, auxquels il a travaillé jusqu'à l'âge de 77 ans. On estime aujourd'hui particulièrement sa vie des peintres; il s'est servi de Vasari, Ridolfi et van Mander. On peut lui reprocher cependant peu de correction, et encore plus de partialité; il a mérité la critique qu'on en a faite (1). J'ai sous les yeux l'ouvrage où il a puisé, et j'y trouve de grandes fautes sur les faits et sur le caractère qu'il donne aux artistes.

Sandrart avait des talens; il a laissé des ouvrages dignes de la réputation qu'il avait acquise en Allemagne : on croit pourtant qu'il dut aux intrigues et aux sollicitations de ses amis d'être mis en parallèle avec les plus grands maîtres. Il avait beaucoup d'esprit; *mais l'excès de son amour-propre le fit donner dans bien des travers qui lui ont fait tort*. Les grands hommes doivent se défier de leur jugement, surtout quand il est question de comparer leur mérite à celui des autres : ils sont rarement justes, parce qu'ils s'estiment trop, ou parce qu'ils estiment trop peu ceux qu'ils cherchent à abaisser.

EMMANUEL DE WITTE,

Élève d'Everard van Aelst.

1607.

Emmanuel de Witte prit naissance à Alcmaer en 1607 ; son père était maître de pension, assez bon humaniste et assez bon mathématicien. L'intention de son père était d'élever son fils dans les mêmes études : il y fit plus de progrès qu'aucun de ceux de son âge.

Il commença la peinture à Delft sous Everard van Aelst; son application le fit bientôt distinguer par plusieurs tableaux d'histoire et par des portraits. A peine fut-il établi à Amsterdam, qu'il quitta l'histoire pour peindre l'architecture. Il représentait le dedans des églises avec un art et une intelligence admirables ; il sa-

(1) Richard-Terbrugghen a critiqué solidement l'histoire des peintres par Sandrart.

vait saisir les lumières et les différens tons de couleur, au point que personne ne l'a surpassé. On voit de lui les principales églises d'Amsterdam représentées de différens côtés. Il y a tantôt placé un prédicateur en chaire avec un auditoire nombreux; tantôt c'est le moment où le monde entre ou sort de l'église ; il tirait un grand avantage par les oppositions, soit d'un buffet d'orgues ou de quelque mausolée : ses figures sont bien coloriées, d'une touche fine et spirituelle. On regrette un de ses plus beaux tableaux où il avait représenté le chœur de la nouvelle église d'Amsterdam, et où est en marbre le tombeau de l'amiral Ruyter ; ce tableau lui fut commandé par le chevalier Angel Ruyter, qui mourut avant que ce tableau fût fini. Le prédicateur Bernard Soomer, gendre de l'amiral Ruyter, peu sensible à la beauté du tableau, ne le voulut qu'à un prix plus bas que celui dont on était convenu : il lui en offrit 200 florins et ensuite 300. Le tableau resta au peintre, qui ne voulut rien rabattre sur le premier marché; il se fâcha contre le prédicateur, et finit par un trait de folie : il coupa en pièces ce tableau, qui a mérité les regrets des artistes et des connaisseurs.

Ce peintre avait de l'humeur et ne pouvait vivre avec personne; recherché pour son talent, il aurait eu beaucoup d'amis, mais il ne sut jamais les conserver. Le consul de Danemarck lui fit faire, par ordre du roi son maître, deux tableaux : il lui marqua à-peu-près le temps où il désirait les avoir. Lorsque le consul fut poliment et avec douceur le prier d'avancer les deux tableaux, dans la crainte d'exposer le roi son maître à s'impatienter, de Witte lui répondit brusquement : « Si le roi des bœufs ne veut point mes tableaux, je ne suis pas en peine pour les vendre à d'autres amateurs. »

Il n'avait que peu ou point d'amis parmi les artistes. Guerard de Lairesse était du nombre de ceux qui déplaisaient à notre peintre. De Lairesse étant un soir dans un cabaret ne put soutenir les bravades de de Witte, qui se vantait surtout d'être le seul savant géomètre; de Lairesse prit de la craie et lui fit quelques propositions par des lignes tracées sur la table. L'autre, au lieu d'y répondre, dessina à côté de ces lignes une figure des plus indécentes, et lui dit : « Voici ce qui vous a fait perdre votre nez. » (Lairesse était extrêmement camard). Cette grossière insulte en bonne compagnie fut cause que Lairesse, avec toute sa douceur, maltraita le peintre imprudent, au point que le lendemain on ne put le reconnaître. Quelqu'un de sa connaissance lui ayant demandé qui l'avait traité ainsi : « C'est, dit-il, Lairesse qui m'a hier ébauché

à la chandelle, et je le cherche pour qu'il me finisse de jour.

La vie de cet extravagant est remplie de traits de cette force, mais je les passe pour parler de sa fin malheureuse. Il devint vieux et pauvre, détesté partout. Son hôte lui fit des reproches et imputa ses malheurs à sa conduite; ils en vinrent au point que le peintre jura de ne jamais retourner chez lui : il sortit de la maison le désespoir peint sur le visage. Deux personnes ayant aperçu l'altération de sa physionomie sortirent pour le suivre, mais en vain ; ils le perdirent de vue, la nuit étant très-obscure. Il fut se jeter à l'eau et se noya ; il ne fut pêché qu'après le dégel, près de l'écluse d'Harlem. On lui trouva une corde au cou, ce qui a fait soupçonner qu'il s'était voulu pendre au pont et que la corde s'était cassée. Il fut enterré au cimetière des pestiférés; il était âgé d'environ 85 ans, et finit en 1692.

On voit chez M. Slingelandt, conseiller à la cour de Hollande, un joli tableau représentant l'intérieur d'une église.

A La Haye, chez M. Henry van Slingelandt, bourguemestre, la représentation du chœur de l'ancienne église de Delft.

Le dedans de la nouvelle église d'Amsterdam, avec beaucoup de jolies figures ; ce tableau appartient à M. van Brémen, à La Haye.

ERASME QUELLYN,

Élève de Rubens.

Erasme Quellyn est né à Anvers, le 19 novembre 1607 ; sa première jeunesse fut employée aux études; il enseigna même quelque temps la philosophie, avant de penser à la peinture. Comme la maison de Rubens était ouverte à tous ceux qui avaient des talens, Quellyn y fut admis comme bel esprit et homme de lettres ; c'est alors qu'il sentit échauffer tous les jours son imagination, et il voulut chercher à exprimer ses idées. Il quitta sa chaire de professeur pour devenir lui-même élève sous Rubens. La vivacité du génie de Quellyn, son application à l'étude le rendit habile en peu d'années. En homme d'esprit, notre peintre ne voulait rien ignorer. Pour devenir plus exact et plus intéressant, il étudia l'architecture et la

perspective; il regardait comme un défaut d'être obligé d'avoir recours à des mains étrangères pour finir ses ouvrages; aussi n'a-t-il pas été médiocre à peindre les paysages dans ses tableaux d'histoire. Comme il a réussi au portrait, il a, comme van Dyck, immortalisé son nom en peignant, par estime, la plupart des artistes de son temps.

Quellyn fut encouragé par son ami et son maître qui vanta ses talens; il l'obligea lui-même à exposer ses ouvrages en public. On prétend que Rubens lui a procuré le premier tableau à faire; cette amitié, qui était fondée sur l'estime, a duré aussi long-temps qu'eux. Quellyn fut surchargé d'ouvrages; la sagesse de sa conduite lui procura un établissement fort riche. Il eut plusieurs enfans. Son fils Jean Erasme, son élève, dont il sera parlé, est le seul qui a été peintre. Quellyn est mort à Anvers, le 11 novembre 1678, âgé de 71 ans. Cornille de Bie a écrit en vers la vie de ce peintre; ne pouvant l'égaler à personne, il l'élève au-dessus de l'antiquité : éloge de poète. Erasme composait ses sujets en grand maître ; il avait une belle imagination qu'il sut borner par son esprit; tout y est sage et bien conçu. Son dessin est assez correct, sa couleur tient de l'école de son maître : il employait avec succès l'architecture et le paysage dans ses tableaux; il n'a pas ignoré l'intelligence du clair-obscur; ses ombres et ses lumières sont distribuées avec avantage. Voici quelques-uns de ses principaux ouvrages en public : on voit dans l'église paroissiale de Saint-André, à Anvers, l'Ange gardien dans la chapelle de ce nom.

A Malines, dans l'église paroissiale de Sainte-Catherine, la Naissance de notre Seigneur, beau tableau au grand-autel; et dans l'église paroissiale de Saint-Sauveur, à Gand, le repos de la Vierge pendant qu'elle fuit en Egypte, tableau d'autel dans la chapelle de Saint-Joseph.

ABRAHAM VAN DIEPENBÈKE,

Élève de Rubens.

Diepenbèke naquit à Bois-le-Duc; son premier maître n'est pas connu; il passait déjà pour bon peintre sur verre, et il fallait bien

qu'il le fût, puisqu'il fut admis dans l'école de Rubens. Alors notre jeune artiste donna l'essor à son génie : il composa de lui-même ses sujets. Diepenbèke, encouragé par ses succès, quitta Anvers et voyagea par toute l'Italie, où il fut fort employé. Malgré sa supériorité sur les autres peintres sur verre, il quitta ce genre ; rebuté par les accidens du feu, qui détruit trop souvent de beaux ouvrages dont il change les couleurs, il se mit à la peinture à l'huile. Il quitta Rome, revint à Anvers, où il rentra de nouveau dans l'école de Rubens; sous ce coloriste inimitable, il fit de grands progrès dans cette partie brillante de son art.

Cependant sa trop grande facilité à composer et à dessiner ne lui laissa pas assez de temps à soigner sa peinture. Tout ce qu'il composait était agréable; il inventait avec génie et exécutait avec feu ; mais il fut trop distrait par des compositions faites à la hâte. Il était surchargé de thèses, de mausolées et de sujets de dévotion, qui furent gravés et enluminés pour être distribués dans les écoles et les confréries. Les libraires l'employèrent souvent à des vignettes dont ils ornaient les livres; celui qui a pour titre *le Temple des Muses* fait honneur à cet artiste. Il fut nommé directeur de l'Académie d'Anvers en 1641, et mourut dans la même ville en 1675. Le poète Vondel a fait des vers pour son portrait qu'il avait peint lui-même.

Diepenbèke est un des bons élèves de Rubens, un de ceux qui avaient le plus de génie. Il ne faisait pas souvent de grandes compositions, mais par celles que nous connaissons on peut juger qu'il y aurait réussi. Son voyage d'Italie ne lui a pas fait changer le goût de son dessin, qui est trop chargé et peu correct. Il a bien peint et imité de fort près la manière de son maître : il donnait de la force à ses ouvrages et ils étaient soutenus d'une belle entente du clair-obscur. Plusieurs de ses vitres sont conservées avec soin; la plus considérable est dans la chapelle des pauvres de la cathédrale d'Anvers : il y a représenté les œuvres de miséricorde et les portraits des administrateurs qui vivaient en ce temps-là. Dans l'église des Dominicains de la même ville sont dans leur chœur dix belles vitres où il a représenté la vie de saint Paul. Plusieurs autres dans l'église des Minimes, et chez les mêmes religieux à Bruxelles, la vie de saint François de Paule.

THÉODORE VAN THULDEN,

Élève de Rubens.

Théodore prit naissance à Bois-le-Duc, l'an 1607; il dut ses rares talens à son génie et à Rubens son maître, dont il fut un de plus dignes élèves. Il fut un de ceux qui accompagnèrent ce grand homme à Paris, et l'on assure qu'il eut la gloire de travailler aux tableaux que Rubens fit pour la galerie du Luxembourg. Il peignit dès l'âge de 23 ans la vie de saint Jean de Matha, fondateur des Mathurins; ces tableaux se voient encore dans leur église, mais ils ont été repeints presque en entier; il ne reste de l'ouvrage de notre peintre que la composition. Il parcourut ensuite une partie de la France. Il alla à Fontainebleau dessiner, d'après le Primatice, les travaux d'Hercule, qu'il grava depuis à l'eau-forte. L'étude particulière qu'il aimait à faire des tableaux d'Italie lui fit naître l'envie d'aller se perfectionner à Rome; mais ses parens le rappelèrent en Flandre, où il fut fort employé. Il remplit les églises et les cabinets de ses ouvrages. Il aida beaucoup les paysagistes et les peintres d'architecture; il ornait leurs tableaux de petites figures jolies et spirituelles. Il se distingua surtout par plusieurs tableaux d'histoire. Quelque gloire qu'il s'acquît dans ce genre, son génie le ramenait cependant aux petits sujets; il peignit des foires et des kermesses dans le goût de Teniers. S'il est piquant et ingénieux en petit, il est sublime en grand; il semblait avoir dans l'âme deux parties extrêmement différentes qui le rendaient capable de ces deux genres opposés; suivant les mouvemens de gaîté ou d'élévation qu'il ressentait, il se livrait tour-à-tour aux sujets auxquels elles le déterminaient.

Les villes d'Anvers, de Gand, de Bruges, de Malines, etc., se font honneur de ses tableaux; un couvent de religieuses de cette dernière ville, nommé Muysen, dont son frère était le directeur, occupa notre artiste fort long-temps. On voit dans l'église et dans différens appartemens de la même maison, un assez grand nombre de ses ouvrages.

J'ai cherché inutilement pourquoi il quitta Anvers pour se fixer à Bois-le-Duc, quoique Anvers fût alors le séjour des plus habiles peintres et qu'il eût été directeur de l'Académie en 1638. On

croit que ne pouvant vivre dans une ville où il avait vu mourir Rubens, il préféra celle de Bois-le-Duc, qui d'ailleurs était sa patrie; il y est mort vieux, sans que l'on sache exactement en quelle année.

Tous les ouvrages de van Thulden paraissent faits avec tant de facilité, qu'on ne soupçonnerait pas qu'il les dût à un travail pénible et opiniâtre; mais on sait qu'en peinture, comme en poésie, plus un artiste travaille difficilement, plus son ouvrage paraît exécuté avec aisance et facilité.

Les tableaux de l'élève approchent de fort près de la perfection de ceux de son maître et de sa manière; c'est le plus grand éloge qu'on puisse donner à notre peintre. Autant son génie paraît avoir d'étendue dans la composition et dans l'exécution, autant ses pensées sont nobles et élevées. Moins bon coloriste que Rubens, il possédait aussi parfaitement l'intelligence du clair-obscur, mais il n'était pas meilleur dessinateur; il est même moins correct, tant il est vrai que les défauts du plus grand maître sont toujours dangereux pour son élève.

Théodore gravait bien à l'eau-forte; il gravait d'après ses études et celles de quelques autres maîtres : ce qu'il a fait de plus considérable en ce genre, c'est l'entrée de Ferdinand, cardinal-infant d'Espagne, dans la ville d'Anvers. Bolswert et Jean Néefs n'ont fait que très-peu de planches de tout ce beau volume, dont Rubens avait composé les dessins pour des arcs-de-triomphe, etc. Il grava aussi la vie de saint Jean de Matha, dont il avait lui-même fait les tableaux dans les formes du chœur de l'église des Mathurins de Paris, et les travaux d'Hercule d'après le Primatice. Il me reste à indiquer ses principaux ouvrages.

On voit dans l'église des religieuses appelées Muysen, à Malines, un grand tableau peint en 1659 : il représente dans une gloire la sainte Vierge qui fait couler du lait de son sein sur saint Bernard; un autre représente la sainte Vierge et l'Enfant-Jésus; un autre, le roi David; un autre, l'apôtre saint Paul; un autre, saint François, à Paulo; et d'autres, plusieurs saints; notre Seigneur attaché à la colonne, ainsi que le martyre de saint Sébastien et l'enlèvement de la sainte Vierge au ciel, sont les sujets de plusieurs autres de ses tableaux. Chez les religieuses nommées Bethanien, on en voit un grand où sont peintes les quatre fins de l'homme; c'est une apparition à une religieuse de la maison.

Dans l'église paroissiale de Saint-Michel, à Gand, on ne se lasse

point de considérer le martyre de saint Adrien ; tableau si beau qu'il a été attribué à Rubens.

Le tableau du maître-autel dans l'église des Jésuites, à Bruges, est si bien dans la manière de Rubens, qu'il trompe tous les connaisseurs ; l'idée de ce tableau est sublime et d'un beau génie ; on y voit notre Seigneur qui reçoit sa mère dans le ciel ; il est environné de la cour céleste.

Dans la même ville, chez Mme veuve Duhamel, un beau tableau de treize pieds et demi de large sur onze pieds de haut, représentant la continence de Scipion ; les caractères de vertu, d'admiration et de reconnaissance sont exprimés sur les physionomies différentes ; ce tableau, qui est enrichi d'un beau fond d'architecture, se conserve dans cette famille depuis 80 ans ; il a été peint en 1638.

PIERRE VANDER WILLINGEN.

Ce peintre naquit à Berg-op-Zoom vers 1607 ; ses ouvrages sont estimés ; il ne peignait guère que des objets inanimés ; il imitait très-bien les vases d'or, d'argent, de nacre, etc. Le temps de la mort de ce peintre est ignorée.

Ses tableaux sont tous des emblêmes sur la mort ; tantôt il a représenté un enfant qui joue avec une boule de savon, une tête de mort environnée de vases d'argent, des instrumens de musique, des livres, etc. Il avait l'art et la patience de bien finir et de bien imiter ces différens sujets.

JEAN LIEVENS,

Élève de Pierre Lastman.

Jean Lievens naquit dans la ville de Leyden, le 24 octobre 1607. Son père, habile brodeur et depuis fermier des droits de la ville, apercevant dans son fils une inclination décidée pour la peinture, le plaça d'abord chez Georges van Schooten pour apprendre à

dessiner, et à l'âge de 10 ans, chez Pierre Lastman, à Amsterdam. Lievens demeura chez cet habile maître l'espace de deux ans ; il y fit des progrès, car dès l'âge de 12 ans on lui vit copier Démocrite et Héraclite d'après les tableaux de Cornille van Haerlem ; on avait de la peine à distinguer ceux qu'il venait de faire d'après les originaux.

L'historien de la ville de Leyden, en parlant de l'émotion populaire qui arriva dans cette ville en 1618, lorsque les bourguemestres furent obligés d'armer les troupes bourgeoises pour apaiser ce désordre ; cet historien, dis-je, remarque que pendant que tout le monde se sauvait ou prenait les armes, Lievens seul resta dans son cabinet à dessiner; à peine sut-il le danger où il avait été exposé pendant plusieurs jours. (1)

Il a fait fort jeune de beaux portraits, entre autres celui de sa mère ; il traita quelquefois l'histoire et y réussit. On cite de lui un tableau singulier, c'est un écolier tenant un livre devant un feu de tourbes ; la figure était grande comme nature. Le prince d'Orange le fit acheter et en fit présent à l'ambassadeur d'Angleterre, qui le présenta au roi son maître ; ce tableau surprit par sa beauté, et encore plus lorsque l'on sut que l'auteur n'avait pas 20 ans.

Lievens, apprenant le cas que l'on faisait de ses ouvrages à la cour de Londres, passa en Angleterre où il fut bien reçu : il y fit les portraits du roi, de la reine, du prince de Galles et de plusieurs autres seigneurs ; c'était en 1630 ; il n'avait alors qu'environ 24 ans.

Il resta trois ans en Angleterre, et de là passa à Anvers ; il y épousa la fille de Michel Colins, habile sculpteur. Il travailla pour les églises, les couvens et les maisons des particuliers ; on voit encore aujourd'hui plusieurs de ses ouvrages à Anvers et aux environs.

En 1641, Lievens fit deux grands tableaux d'histoire pour le prince d'Orange, un autre pour les bourguemestres de Leyden, représentant la continence de Scipion.

Il en fit un autre très-grand pour la maison du conseil d'Amster-

(1) Cette histoire est à-peu-près semblable à celle de Protogène, qui peignait dans son atelier, dans un des faubourgs de la ville de Rhodes, assiégée par le roi Démétrius, et qui ne fut point distrait par les gens de guerre, ni par le bruit de leurs machines.

dam ; il est placé entre deux tableaux de Govart Flinck et de Ferdinand Bol, et il soutient la comparaison. Le poète Vondel a célébré le nom de ce peintre dans ses vers ; il y fait une mention honorable des talens de ce grand artiste dans les portraits du bourguemestre Lambert Reynst, de Mme Alida Bikker, de l'amiral Michel Ruyter et du vice-amiral Cornille Tromp.

Philippe Angels, qui a écrit l'éloge de la peinture, en 1642, parle de Lievens avec distinction ; il loue son génie dans les sujets d'histoire, et surtout dans deux tableaux, dont l'un représentait le sacrifice d'Abraham, et l'autre David et Bethsabée.

On n'a pu découvrir ni le temps de sa mort, ni le lieu de sa sépulture.

PALAMÈDES STEVENS.

Les Hollandais ont réclamé ce peintre, quoiqu'il soit né à Londres en 1607. Son père était habile tourneur ; il avait la réputation d'exceller à faire des vases, des coupes de porphyre, de jaspe, d'agate et d'autres pierres précieuses. Il faisait son séjour à Delft ; le roi Jacques Ier l'appela en Angleterre, où il resta quelque temps; ce fut alors que naquit Palamèdes. Le père, de retour en Hollande, se rendit à Delft avec le jeune Stevens, qui devint peintre sans autre maître que les tableaux d'Isaïe Vande Velde ; il imita de fort près la manière de ce peintre, mais il suivit son goût dans le choix des sujets : c'étaient des batailles, des campemens et des marches de troupes.

Ce jeune artiste avait une idée si juste de la difficulté de l'art de la peinture, qu'après les plus grands progrès, il disait toujours : *Enfin, je vais commencer;* mais il finit trop tôt, il ne vécut que jusqu'à 31 ans ; il mourut le 26 mars 1638. Il avait un frère aîné qui lui a survécu ; il peignait aussi le portrait et des tableaux représentant des conversations. Ce dernier fut admis dans la société des peintres, à Delft, en 1636, et fut élu chef de la même compagnie en 1673.

ANNE-MARIE SCHUURMANS.

Les poètes hollandais nomment dans leurs vers cette fille illustre leur Sapho et leur Cornélie : si elle a mérité les éloges de ses compatriotes, elle a aussi obtenu les suffrages des grands et des savans de l'Europe.

Anne-Marie Schuurmans naquit à Utrecht, le 5 novembre 1607; elle donna dès le berceau des marques de ce qu'elle deviendrait un jour. A l'âge de 3 ans, elle commençait à lire, et à 7 ans à parler le latin ; elle l'apprit du même précepteur qui l'enseignait à ses frères. Sa mère lui défendait l'étude, et la réduisit, comme les jeunes personnes de son sexe, à des ouvrages à l'aiguille ; cette occupation ne satisfaisant nullement son goût, elle s'amusa à découper avec ses ciseaux ; mais bientôt on fut étonné de la voir peindre des fleurs, des oiseaux et toutes sortes d'insectes, sans avoir eu d'autre maître que son génie. Elle aimait passionnément l'étude, et les arts étaient les jeux de ses heures de récréation. Son père, déterminé par cet acharnement, livra cet esprit à son essor, en lui donnant des livres ; il devint lui-même son précepteur, et sans suivre la méthode ordinaire, il lui fit expliquer Sénèque. A l'âge de dix ans, elle traduisit plusieurs traités de ce philosophe en français et en flamand ; elle fit de plus, dans la langue grecque, des progrès qui étonnèrent les savans.

Mademoiselle Schuurmans, après la mort de son père, se livra à ses études plus que jamais ; les professeurs de l'Université de Leyden eurent ordre de faire construire une tribune dans leurs écoles et dans les endroits où l'on soutenait les thèses, afin qu'elle pût assister partout, sans être confondue avec les auditeurs.

Lorsqu'elle eut étudié les langues grecque et latine, le savant Vossius lui enseigna l'hébreu ; elle écrivait en hébreu, en syriaque, en chaldéen, en grec, en latin, en espagnol, en italien et en allemand. Elle faisait des vers en plusieurs langues ; on peut s'en convaincre en lisant ses ouvrages. Marie de Gonzagues, reine de Pologne, ne se contenta pas d'admirer de loin les talens de cette savante fille ; dans le voyage qu'elle fit à Utrecht, en 1645, elle fut voir Marie Schuurmans ; la princesse, après s'être entretenue long-temps avec elle, lui donna les marques les plus flatteuses de l'estime qu'elle avait pour son mérite.

Anne-Marie, reine de Bohême, et la princesse Louise, sa fille, lui écrivirent souvent, et plusieurs savans de l'Europe cherchèrent par leurs lettres à s'attirer quelques-unes des siennes.

Elle ne mérite pas moins l'éloge des artistes par ses ouvrages en peinture, en gravure au burin et à l'eau-forte ; elle gravait avec le diamant sur le cristal ; elle faisait des figures de ronde bosse en ivoire ; grande musicienne, elle jouait très-bien du luth et touchait bien du clavecin.

Pour ne point m'écarter du but principal de ce livre, et pour faire connaître à quel juste titre Marie Schuurmans mérite de tenir une place distinguée parmi les grands artistes de son pays et de son temps, je ne dois pas oublier le goût heureux qu'elle eut pour la sculpture ; elle fit en ronde bosse, en bois de palmier, son portrait, celui de sa mère et ceux de ses frères, et l'on peut juger de l'excellence de ces ouvrages par le prix qu'y mit le peintre Honthorst ; il estima le seul portrait de cette illustre fille à 1,000 florins de Hollande.

En fait de religion, elle parut adopter les sentimens d'Abadie ; elle fut le joindre à Altona, où elle donna au public, sur ses principes, le livre intitulé *Eucleria*. Elle mourut dans cette dernière ville, en 1678, âgée de 71 ans. Des savans distingués, tels que Vossius, Salmasius, Kats, Andreas et M. le Laboureur, dans sa description du voyage de la reine de Pologne, ont fait la plus honorable mention de cette fille célèbre.

Nous avons plusieurs de ses portrais de sa main, et entre autres un gravé à l'eau-forte et retouché au burin.

On voit au bas ces vers latins :

Cernitis hîc pictâ nostros in imagine vultus :
Si negat ars formam, gratia vestra dabit.

Et sous son portrait, qu'elle a modelé en cire, ceux-ci :

Non mihi propositum est humanam eludere sortem,
Aut vultus solidô sculpere in œre meos :
Hœc nostra effigies, quam cerâ expressimus, eccè
Materiœ fragili, mox peritura, damus.

GERARD TERBURG,

Élève de son père.

1608.

Terburg naquit en 1608 à Zwol, dans la province d'Over-Issel, d'une famille ancienne et estimée ; il apprit de son père, qui était habile et qui avait demeuré plusieurs années à Rome, les principes de la peinture. On ne sait quel fut son autre maître à Harlem, qu'il quitta pour voyager; on sait cependant que quand il partit ses ouvrages étaient déjà recherchés.

Il parcourut l'Allemagne et l'Italie ; il y a lieu de croire que les beautés de Rome ne l'avaient pas assez frappé, puisqu'il ne changea ni son goût de dessin, ni sa manière de composer. Il paraît qu'il se contenta du grand débit de ses tableaux, qui fut réellement si considérable, qu'il le mit en état de paraître avec magnificence au congrès de Munster, en 1648. Le comte de Pigoranda, ambassadeur d'Espagne, avait chargé son peintre d'un tableau du Crucifiement ; l'entreprise était au-dessus de ses forces, mais il réussit avec le secours de Terburg. L'ambassadeur, surpris de la beauté de l'ouvrage, soupçonna que son artiste ne l'avait pas fait seul : il le lui fit avouer, et ne le punit qu'en exigeant de lui le nom du véritable auteur. Terburg fit le portrait du comte, et bientôt celui de tous les autres ambassadeurs, et chacun d'eux voulut se l'attacher. Le comte Pigoranda promit à Terburg des honneurs et une grande fortune en Espagne, et le détermina à le suivre. Le roi s'étant fait peindre par notre artiste, le créa chevalier, et ajouta à cette illustration une chaîne d'or, une médaille, une riche épée et des éperons d'argent. Les principaux de la cour voulurent aussi avoir leur portrait. Les dames trouvèrent son pinceau si aimable, qu'elles disputèrent à qui serait peinte de sa main. On assure que sa figure agréable, son esprit, son grand usage du monde et ses galanteries donnèrent de la jalousie aux Espagnols; il en évita les suites et partit secrètement pour Londres. Ses ouvrages l'y avaient annoncé ; bientôt il en fut surchargé, et le prix excessif qu'il mit à ses portraits et ses tableaux ne diminua point la foule de ceux qui lui en demandaient.

Il quitta Londres et passa en France, où, malgré le nombre des

habiles artistes de Paris, il fit plusieurs portraits et des tableaux qui furent estimés. Sa fortune était assez considérable pour lui laisser suivre le penchant qu'il avait de revenir dans sa patrie; il quitta la France, malgré le profit et les agrémens qui semblaient devoir l'y retenir.

Terburg alla s'établir à Deventer; il y épousa une de ses parentes, de laquelle il n'eut point d'enfans. Sa sagesse lui fit obtenir une place dans le conseil; il fut bourguemestre de la ville. Guillaume III, prince d'Orange, en passant par Deventer, fut supplié par les magistrats de leur donner son portrait, comme un gage précieux de sa bonté et un monument du séjour qu'il avait fait dans leur ville : « J'ai mon portrait, dit le prince, peint par Netscher, et je vous en promets une copie.» On lui représenta que le maître de son peintre était un des membres de leur conseil, et qu'ils le priaient de se laisser peindre par lui; le prince y consentit. Terburg le peignit avec tant de succès, qu'il fit une seconde fois son portrait à La Haye. Cet excellent artiste a vécu considéré dans les différens endroits où il avait passé et dans sa patrie. Il eut la prudence d'épargner ce qu'il avait gagné; il sut en user honnêtement pendant sa vie et en laisser encore à ses héritiers. Il mourut en 1681, âgé de 73 ans; son corps fut porté à Zwol, lieu de sa naissance.

On ne désirerait dans les ouvrages de Terburg qu'un meilleur goût de dessin, qui est rond et un peu lourd. Son pinceau a quelquefois le même défaut; mais il imitait parfaitement les étoffes, surtout les satins. Il n'a guère fait de tableaux où il n'y ait du satin blanc; sa couleur est bonne et transparente; tout y est d'un beau fini, et ils seraient sans prix s'il avait su embellir la nature, qu'il a quelquefois copiée trop servilement. La quantité de portraits qu'il a faits nous a privés de beaucoup de tableaux qu'il n'eut pas le temps de faire. Il prenait, comme Gérard Douw, Méris, etc., ses sujets dans la vie privée. Ses ouvrages sont très-recherchés; on en trouve en France dans les cabinets choisis, mais il y en a plus en Hollande; ses portraits sont répandus dans toute l'Europe.

On voit à Paris, chez M. le comte de Vence, un morceau précieux de Terburg; il représente un maître qui donne leçon à son écolier.

Chez M. de Julienne, chevalier de Saint-Michel, une femme qui joue de la guitare, un homme qui chante et un autre les écoute; deux dames qui jouent aux cartes, une autre qui les regarde.

Chez M. le marquis de Voyer, une limonadière et deux autres figures.

Chez M. de la Bouexière, une dame qui écrit une lettre, où près d'elle est une jeune personne debout et une autre à côté; une femme qui joue de la harpe.

Chez M. Blondel de Gagny, une jeune fille qui lit, une qui écrit et une qui boit.

Chez M. de Gagnat, un jeune homme qui présente un verre de limonade à une jeune personne; derrière est une vieille matrone.

A Dusseldorf, la Nativité de Jésus-Christ; un jeune homme qui cherche les puces d'un chien.

Chez M. van Slingelandt, receveur général de la Hollande, un officier près d'une jeune femme; un trompette entre dans l'appartement et présente une lettre. Chez M. Fagel, un soldat qui prend des fruits, tandis qu'un autre le regarde faire. Chez M. Lormier, un officier qui dort; une femme le réveille pour le faire parler à un trompette; une jolie personne debout près d'un homme et d'une femme assis et qui boivent du vin; une dame qui joue de la guitare en présence de son maître et d'un autre homme; une vache qui sort de l'étable, et une paysanne qui tire du lait d'une autre vache.

A Dort, chez M. vander Linden van Slingelandt, une jolie femme assise à un table sur laquelle est un dessert de fruits; un cavalier en bottes lui offre une poignée de pièces d'or qu'elle semble refuser, en versant du vin dans un vase de vermeil : la dame est en habit de satin.

Chez M. Braamkamp, à Amsterdam, un homme et une femme qui font de la musique; un officier qui écrit quelques dépêches qu'un trompette attend; une jeune dame qui coupe ses ongles : une femme de chambre tient une aiguière d'argent pour lui servir de l'eau à se laver les mains; deux dames et un homme jouant aux cartes. Chez M. Leender de Neufville, un concert de plusieurs personnes qui font de la musique, et un officier avec deux dames.

A Rotterdam, chez M. Bisschop, un officier qui écrit des lettres qu'un trompette attend : cette composition est très-ornée; il y a un beau chien auprès de son maître.

Le tableau le plus capital et le plus précieux de Terburg représente les portraits des ministres plénipotentiaires qui étaient au congrès de Munster; il s'y est peint lui-même parmi les spectateurs. Il ne voulut jamais laisser ce tableau au-dessous de 6,000 florins;

Il a été vu par Houbraken, chez M. Terburg, receveur de rentes à Deventer. Suyderhof a gravé d'après ce beau tableau une estampe fort recherchée.

ADRIEN BRAUWER,

Élève de François Hals.

Ce peintre, aussi méprisable par sa vie crapuleuse qu'estimable dans la peinture, naquit à Harlem en 1608. Cornille de Bie, écrivain flamand, prétend qu'il est né à Oudenarde, et Houbraken, Hollandais, prouve, par une lettre du bourguemestre Six, qu'il est né à Harlem.

Brauwer était né d'une famille très-pauvre, qui n'avait pu fournir à lui donner une bonne éducation ; le hasard le fit peintre. Sa mère était brodeuse et faiseuse de modes et d'ajustemens pour les paysannes, et le jeune Brauwer s'occupait à dessiner à la plume des fleurs et des oiseaux pour broder sur la toile. François Hals, peintre habile, en passant un jour devant cette boutique, vit Brauwer dessiner avec tant de facilité et de goût, qu'il s'arrêta et lui demanda s'il n'avait point envie de devenir peintre; il répondit qu'il le voulait bien, si sa mère le permettait. Hals proposa à la mère de le prendre chez lui, de l'instruire et de le nourrir. La proposition fut bien reçue de la mère et du jeune homme, mais peu charitablement exécutée de la part du maître.

Brauwer, arrivé chez Hals, s'appliqua avec ardeur; il fut séquestré des autres élèves et enfermé dans un petit grenier. Cette séparation donna de l'inquiétude ou de la curiosité à ses camarades, qui épièrent le moment, pendant l'absence du maître, pour voir ce que faisait Brauwer. Ils montèrent chacun à leur tour, et par une petite fenêtre, ils virent avec surprise que cet élève, pauvre et méprisé, était un peintre habile qui faisait de fort jolis tableaux. Un de ces jeunes gens lui proposa de faire les cinq sens, à quatre sous pièces ; il y réussit si bien qu'un autre lui commanda les douze mois de l'année au même prix. Brauwer accepta et s'en tira bien; on l'engagea de travailler quelques heures de plus, en lui promettant d'augmenter le prix. Brauwer se trouvait fort heureux et re-

gardait comme une bonne fortune la vente des petits sujets qu'il faisait dans ses momens de loisir; mais le gain que le maître faisait sur ses ouvrages détermina Hals et sa femme à l'observer de si près, qu'il ne lui restait pas un seul instant. La surveillante, non satisfaite d'épuiser de travail ce misérable, le laissait mourir de faim. A peine avait-il la figure d'un homme vivant, et tout, jusqu'à ses habillemens, prouvait sa misère : cette situation le mit au désespoir. Adrien van Ostade, son ami, et élève du même maître, touché de compassion, lui conseilla de quitter la maison et de chercher fortune ailleurs; il s'échappa et parcourut toute la ville, sans savoir où il allait ni ce qu'il deviendrait. Il s'arrêta chez un marchand de pain d'épice : il en fit provision pour toute la journée, et fut de là se placer sous le buffet d'orgues de la grande église. Pendant qu'il cherchait dans son imagination les moyens de se procurer un état moins malheureux, il fut reconnu par un particulier qui allait souvent chez son maître, et qui devina, à la tristesse et à l'habit de Brauwer, une partie de son inquiétude. Il lui demanda d'où venait son chagrin; Brauwer aussi simple qu'on peut l'être, lui conta naïvement son aventure; il insista sur l'avarice excessive de Hals et de sa femme, qui, non contens du profit qu'ils tiraient de son travail, le laissaient mourir de faim et presque nu. La pâleur et les haillons de l'historien rendaient son récit plus que probable; il intéressa celui qui l'écoutait, qui lui proposa de le ramener chez son maître, et lui promit un meilleur traitement.

Le pauvre garçon suivit ce protecteur chez Hals, qui, fâché d'avoir cherché Brauwer par toute la ville, et d'avoir craint de perdre un élève si lucratif, lui fit beaucoup de menaces. Le conducteur de Brauwer fit à Hals en particulier des remontrances qui eurent leur effet. Le lendemain le maître fit des caresses à son élève; il l'habilla de neuf (à la friperie, s'entend). Le jeune artiste se trouva très-heureux par comparaison; il travailla avec plus d'ardeur, mais toujours au bénéfice de son hôte, qui vendait fort cher des tableaux qui lui coûtaient si peu. L'auteur ignorait seul son talent et les ressources qu'il y aurait trouvées.

Brauwer en fut instruit par ses camarades, et trouva le moyen de s'échapper. Il fut droit à Amsterdam; le hasard le fit séjourner chez Henry van Soomeren, aubergiste, qui avait essayé de peindre dans sa jeunesse, et dont le fils peignait bien l'histoire, le paysage et les fleurs. Brauwer fut mieux nourri et moins gêné, et reprit des forces et du courage. Il fit quelques petits tableaux qui

surprirent van Soomeren et émurent sa générosité; il fit présent à Brauwer d'une planche de cuivre.

Brauwer peignit dessus une querelle survenue au jeu entre des soldats et des paysans; quelques-uns se battaient, les cartes étaient dispersées et les tables renversées. Ce tableau était admirable, bien dessiné, bien colorié, les expressions en étaient singulièrement rendues. On reconnut le peintre dont Hals avait vendu si cher les ouvrages. M. de Vermandois, amateur, en cherchait depuis long-temps l'auteur; il marchanda le tableau sur cuivre et en donna bien vite le prix, qui fut fixé à 100 ducatons. Brauwer étonné, se frottant les yeux et craignant que ce ne fût un songe, répandit l'argent sur son lit, se roula dessus pour rendre son bonheur plus palpable; il le ramassa et s'en alla sans rien dire. Il revint quelques jours après en chantant et fort gai. On lui demanda où était son argent: « Dieu soit loué, dit-il, je m'en suis défait et m'en trouve plus heureux.» Il en a toujours usé de même. Il aimait la joie et la dissipation; aussi ne finirait-on point si l'on racontait toutes ses aventures. Un jour, dépouillé par des voleurs et volé jusqu'à son dernier sou, il entra dans la ville d'Amsterdam, se fit faire un habit et un manteau de toile. Il peignit dessus des fleurs, gomma cette toile, et ainsi vêtu, il fut aux promenades et au théâtre, à la comédie : il attira surtout les yeux des dames qui voulurent savoir où l'on vendait une si belle toile des Indes. Il prit une éponge et de l'eau, et les fleurs de son habit disparurent; mais il les étonna encore plus par les propos plats qu'il tint à ce sujet. Il en résulte que c'est un bon peintre et un homme ridicule.

Brauwer vécut ainsi quelque temps à Amsterdam, gagnant beaucoup, dissipant tout et ne payant rien. Il s'acquitta de ses dettes en escroc; il sortit secrètement de la ville et prit la route d'Anvers; mais comme il était moins au fait des intérêts des princes que de ce qui se passait dans les tabagies, il eut l'imprudence de se présenter aux portes d'Anvers sans passe-port des Etats-Généraux, qui étaient en guerre avec l'Espagne; il fut arrêté comme espion et mis en prison dans la citadelle. Il y trouva heureusement le duc d'Aremberg, aussi détenu par ordre du roi d'Espagne : il le prit pour le gouverneur de la place, et lui conta, les larmes aux yeux, son malheur, en lui disant qu'il était peintre, qu'il avait quitté Amsterdam pour venir exercer son talent à Anvers, et qu'il offrait de lui en donner la preuve, pourvu qu'il eût une palette et des pinceaux. Le duc envoya le même jour demander à Rubens tout ce qui était néces-

saire, en lui faisant dire qu'il voulait occuper un artiste qui paraissait être en danger de sa vie, si l'on ne s'employait pas à l'en retirer. On donna à Brauwer des couleurs et une toile. Quelques soldats espagnols s'étaient mis dans la cour, devant la lucarne du peintre, à jouer aux cartes et aux dés : il fit une esquisse de cette assemblée; il y représenta avec beaucoup de vérité les caractères différens de ces joueurs. On voyait derrière eux un vieux soldat assis sur ses talons, qui était comme le juge de leurs différends; sa physionomie était originale, et l'on entrevoyait les deux seules dents qui lui restaient dans une bouche fort large. Le feu ordinaire que Brauwer répandait dans ses ouvrages éclatait dans celui-ci. Le duc en voyant le tableau fit un éclat de rire, et envoya prier Rubens de le venir voir pour juger si le tableau de son barbouilleur valait la peine d'être conservé.

Rubens arriva chez le duc; à peine eut-il jeté les yeux sur le tableau, qu'il s'écria : *Il est de Brauwer; lui seul peut peindre des sujets en ce genre avec autant de force et de beauté.* Le duc voyant Rubens examiner et louer ce tableau, l'engagea à lui en dire le prix : Rubens en offrit 300 rycksdaelders. Le duc lui répondit : *Vous jugez bien qu'il n'est pas à vendre; je le destine à mon cabinet, autant pour la singularité de l'aventure que pour la beauté dont il est.*

Ce tableau se voit encore chez les descendans de cette illustre maison; il est un peu endommagé et écalé, parce que celui qui avait imprimé la toile avait donné la première couche avec de la craie à la colle.

Rubens fut chez le gouverneur d'Anvers solliciter la liberté du peintre; il lui conta son histoire et quelques traits qui caractérisaient l'homme : le gouverneur fit venir le prétendu espion, qui avoua qu'il était arrivé à Anvers sans passe-port, mais qu'il n'avait pas cru qu'il eût autre chose à y faire que d'y peindre. Rubens cautionna Brauwer, lui procura son élargissement, l'emmena chez lui, lui donna sa table, le logea, l'habilla, pour tâcher de tirer de la crapule un si grand artiste; mais Brauwer, incapable de répondre à des manières si généreuses, le quitta brusquement, vendit ses nippes, dépensa tout ce qu'il avait, et dit que la maison de Rubens lui était plus insupportable par sa vie réglée que la prison de la citadelle

Il fut chercher un hôte qui paraissait fait pour supporter ses défauts; aussi se crut-il mieux en trouvant un second lui-même en

la personne de Joseph Craesbèke, boulanger, qui devint peintre, comme il sera dit dans sa vie. Ils se livrèrent à tant de débauches, que la justice crut que le public y gagnerait en les séparant.

Brauwer prit la route de Paris, où il resta quelques mois dans la vie la plus déréglée; il y travailla peu et fut forcé de retourner à Anvers, où il eut des ressouvenirs cuisans de son voyage, et mourut vers 1640, deux jours après son arrivée dans un hôpital; il fut enterré avec les pauvres au cimetière des pestiférés.

Rubens apprit par un de ses élèves la mort de Brauwer, l'honora de ses larmes, fit retirer le corps du lieu où il avait été inhumé, et lui fit faire, dans l'église des Carmes, des obsèques dignes de ses talens. Ce grand homme n'aurait pas borné là l'estime qu'il avait pour Brauwer, puisqu'il avait fait lui-même le modèle d'un mausolée qu'il lui destinait; mais la mort l'enleva peu de temps après Brauwer. On ne doit pas s'étonner si les ouvrages de ce peintre sont faits sans choix ou avec peu d'élévation : tout ce qu'il a peint répondait à son génie. S'il n'a point varié ses sujets, c'est qu'il avait toujours les mêmes objets devant les yeux. On trouve dans ses tableaux, quoique petits, une vivacité d'expression, une couleur excellente, une touche large et ferme, et enfin une union de toutes ces parties qui rend ses ouvrages piquans et presque sans prix.

Voici une idée de quelques-uns de ses tableaux : on voit chez l'électeur Palatin, un chirurgien qui bande la plaie d'un blessé; dans un autre tableau, un chirurgien tire une épine du pied d'un jeune homme; le portrait de Brauwer; des paysans ivres qui se battent; un paysan tenant sa pipe; un tonnelier et une femme tenant un verre auprès de quelques paysans qui se chauffent; un paysan qui fume, et à côté trois autres auprès du feu.

Chez le prince Charles, à Bruxelles, un homme appuyé sur sa main; une conversation de paysans; un chirurgien qui arrache une dent.

Chez M. Baut, à Gand, une tabagie.

A Paris, chez M. de Julienne, un tableau représentant des buveurs. Chez M. de la Bouexière, un homme qui nettoie un petit enfant. Chez M. le comte de Vence, une tentation de saint Antoine.

Chez M. Fagel, à La Haye, une assemblée de paysans ivres qui se battent au couteau. Chez M. Lormier, des paysans qui boivent et chantent; autres buveurs qui célèbrent la veille des Rois; une batterie d'hommes, femmes et enfans; des libertins dans un lieu de débauche; une compagnie qui joue aux cartes, et trois paysans de

plaçant sa mort en 1638. Backer passe pour celui de son temps qui dessinait le mieux une académie, principalement le corps des femmes; il les dessinait sur du papier bleu, au crayon noir et blanc. Ses dessins sont très-recherchés par les amateurs et se vendent fort cher.

La plupart des ouvrages de Backer sont en Espagne. L'électeur Palatin possède le portrait d'Adrien Brauwer, peint par Backer; dans l'église des Carmes, à Anvers, se voit un tableau capital de ce peintre ; c'est le Jugement dernier; il est bien composé, bien dessiné et bien colorié; ce tableau est placé au-dessus d'une épitaphe.

BERTRAND FOUCHIER,

Elève de van Dyck.

1609.

Ce peintre naquit à Berg-op-Zoom, le 10 février 1609 ; il marqua fort jeune du goût pour la peinture, et fut placé par son père chez Antoine van Dyck. Sa disposition sous un grand maître le rendit en peu de temps capable de bien faire un portrait. Fouchier n'aurait jamais quitté cette école, si son maître, par trop d'occupations, n'avait pas été dans le cas de négliger ses élèves. De ce moment Fouchier quitta Anvers et fut à Utrecht ; il choisit pour école celle de Jean Billaert, chez qui il resta deux ans; après ce temps là, il retourna chez son père, pour y exercer son talent, mais l'envie de voyager l'empêcha de se fixer.

Il quitta ses parens pour aller à Rome ; là il s'appliqua non-seulement à étudier les grands maîtres, mais il s'attacha de préférence aux ouvrages du Tintoret. Le mérite de Fouchier se fit bientôt connaître ; il aurait fait une grande fortune sous le pontificat d'Urbain VIII, qui aimait les arts, si une querelle de Jean-Frédéric van Ysendoren, son ami, dans laquelle il prit parti, ne l'eût obligé d'abandonner Rome. Ils allèrent ensemble travailler à Florence, de là à Paris, et enfin à Anvers, où ils se séparèrent. Ysendoren fut au fort de Wyck, près d'Utrecht, et Fouchier à Berg-op-Zoom, sa patrie; il y a exercé long-temps la peinture à l'huile et

sur verre. Il s'aperçut que la manière du Tintoret ne plaisait point aux amateurs ; il abandonna ce genre pour imiter celui de Brauwer. Ses tableaux de conversation furent fort recherchés de son temps et méritent encore aujourd'hui notre estime. Il mourut dans sa patrie en 1674, et est enterré dans la principale église de Berg-op-Zoom.

PIERRE VAN LINT.

Van Lint naquit à Anvers en 1609. On ne connaît pas ses maîtres; on sait seulement qu'il apprit la peinture à l'âge de 17 ans, et qu'il fut encore fort jeune en Italie. Il satisfit d'abord sa première avidité, en visitant à la hâte tous les chefs-d'œuvre que Rome expose à la curiosité du public; il revint ensuite à chacun pour en faire une étude particulière ; il s'attacha surtout à ce qui est vu d'assez près pour être copié avec la plus grande exactitude. Quelques portraits firent d'abord connaître ce peintre, qui s'est depuis si distingué en peignant l'histoire. On a de lui des ouvrages considérables, tels que la chapelle de Sainte-Croix, dans l'église de la Madona del Popolo. Le cardinal Jevasi, doyen et évêque d'Ostie, engagea van Lint à travailler seulement pour lui ; une pension considérable et d'autres récompenses l'arrêtèrent pendant sept ans au service de son éminence. Neuf ou dix années d'absence fixèrent le terme que notre peintre avait destiné à étudier en Italie, et rien ne put l'arrêter plus long-temps. Il retourna à Anvers, où il débuta par quelques tableaux en petit ; il en fit aussi en grand; tous furent également estimés. Le roi de Danemarck, Christian IV, qui aimait les ouvrages de ce peintre, lui en ordonna plusieurs et fit passer dans son royaume presque tout ce qui sortait de sa main. Van Lint était laborieux, il gagna du bien; on le croit mort à Anvers, mais on ignore l'année.

Les ouvrages de cet artiste sont en petit nombre. En Flandre, il y en a de lui quelques-uns dans l'église des Carmes d'Anvers; trois tableaux d'autel dans la cathédrale d'Ostie passent pour ce qu'il a fait de mieux. Son principal talent était de peindre l'histoire ; il

faisait également bien en grand comme en petit, à l'huile et en détrempe. N'ayant vu que très-peu de ses ouvrages, je me contenterai de le louer après les autres écrivains, qui assurent qu'il composait dans la manière des grands maîtres, que son dessin était correct et qu'il coloriait bien.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS DES PEINTRES

DONT LA VIE EST CONTENUE

DANS LE PREMIER VOLUME.

A

Achen, Jean van 129
Achtschelling, Lucas 155
Aelst, Evert (Everard) van 291
Aersten, Pierre, surnommé Pierre-le-Long 63
Aertsz, Richard 21
Aldegraef, ou Aldegrever 49
Alsloot, Daniel van 160
Andriessens, Henry, surnommé Mancken Heyn 274
Antonizo, Cornille. 50
Artvelt, André van 155
Asch, Pierre-Jean van. 294

B

Babeur, Théodore. 159
Backer, Jacques. 333
Backer, Jacques de 84
Badens, François 164
Badens, Jean 171
Bailly, David. 228
Bakereel, Guillaume et Gilles. . . 156
Balen, Henry van 138
Balten, Pierre 99
Bamesbier, Jean. 54
Barentsen, Dirck (Thierry). . . . 91
Bartels, Guérard 157
Bauer, Jean-Wilhem (Guillaume) 279
Beer, Arnold de. 23
Beer, Joseph de 125
Beerings, Grégoire 55
Beuckelaer, Joachim. 82
Bieselinghen, Kristiaen (Chrétien). Jean van. 126
Bie, Adrien de. 237
Bles, Henry de 20
Blocklant, Antoine de Montfort. . 88
Bloemaert, Henry. 236
Bloemaert, Abraham. 143
Blok, Jacques Reugers 202
Blondeel, Lansloot. 56
Bol, Hans (Jean). 92
Bom, Pierre. 87
Borgt, Henry vander 209
Bos, Jérôme. 12
Bos, Jean-Louis de 13
Bramer, Lenard. 246
Brauwer, Adrien. 327
Bray, Salomon de. 193
Brentel, Frédéric 160
Breughel, Breughel de Vlour, ou Jean 221
Breughel, Pierre. 60
Bril, Matthieu et Paul 122
Broecke, Crespin vanden 84
Bronkhorst, Pierre 219
Bronkhorst, Jean van. 292
Brun, Augustin 160
Bylert, Jean. 295

C

Champagne, Philippe van 287
Claessoon, Aert (Arnaud) 40
Cleef, Joseph van 61
Cleef, Henry et Martin de. 62
Coignet, Gilles. 86
Cool, Laurent van. 75
Cooninxloo, Gilles de. 101
Cornelis, Cornille 140
Cornelisz, Jacques 29
Cornille, dit le Cuisinier 25
Cossiers, Jean 294
Coxcie, Michel 34
Crabet, Dirck (Thierry) et Wouter (Vautier). 73
Crabeth, Adrien. 122
Crabeth, François. 53
Crabeth, Wouter (Vautier) 162
Craesbeke, Joseph van. 332
Cransse, Jean 20
Crayer, Gaspard de 205

Spelt, Adrien vander 86
Spranger, Bartholomé. 108
Sprong, Guérard. 274
Stalbemt, Adrien 199
Steenrée, Wilhem (ou Georges) . 278
Steenwick, Henry van. 120
Steenwick (le fils). Henry. 225
Steevens, Pierre. 125
Stevens, Palamèdes 321
Stradanus, Jean 94
Sustermans, Juste. 276
Swart, Jean 18
Swarts, Christophe 99
Switser, Joseph, ou le Suisse . . . 151

T

Teniers le Vieux, David. 204
Terbruggen, Henry 217
Terburg, Gérard. 324
Thoman, Jacques-Ernest. 218
Thulden, Théodore van. 317
Tilburg, Ægidius van 161
Tillemans, Simon-Pierre, surnommé Schenk. 291
Toeput, Louis 125
Torrentius, Jean. 224

U

Uden, Lucas van. 242
Utrecht, Adrien van. 267
Uytenwael, Joachim. 147

V

Vadder, Louis de 158
Valckemburg, Lucas et Martin de. 87
Valkaert, Waernaert vanden . . . 170
Valks, Pierre. 210
Velde, Esaie (ou Isaïe) vande . . . 232
Venne, Adrien vander. 220
Vereycke, Hans (Jean) 57
Verhaegt, Tobie. 146
Vermeyen, Jean-Cornille 51
Vertanghen, Daniel 266
Verwilt, François 265
Vinckenbooms, David 192
Vischer, Cornille de. 77
Vlerick, Pierre. 95
Vliet, Wilhem (Guillaume) van. . 213
Vliet, Henry van. 215
Volckaert. 10
Voort, Cornille vander 202
Vos, Martin de. 69
Vos, Paul de. 275
Vos, Simon de. 295
Vosmeer, Jacques-Wouters. . . . 210
Vriendt, François de (ou Franc-Flore) 65
Vries, Jean-Fredeman de. 79
Vroom, Henry-Cornille 148
Vrye, Dirck (Thierry) de. 86

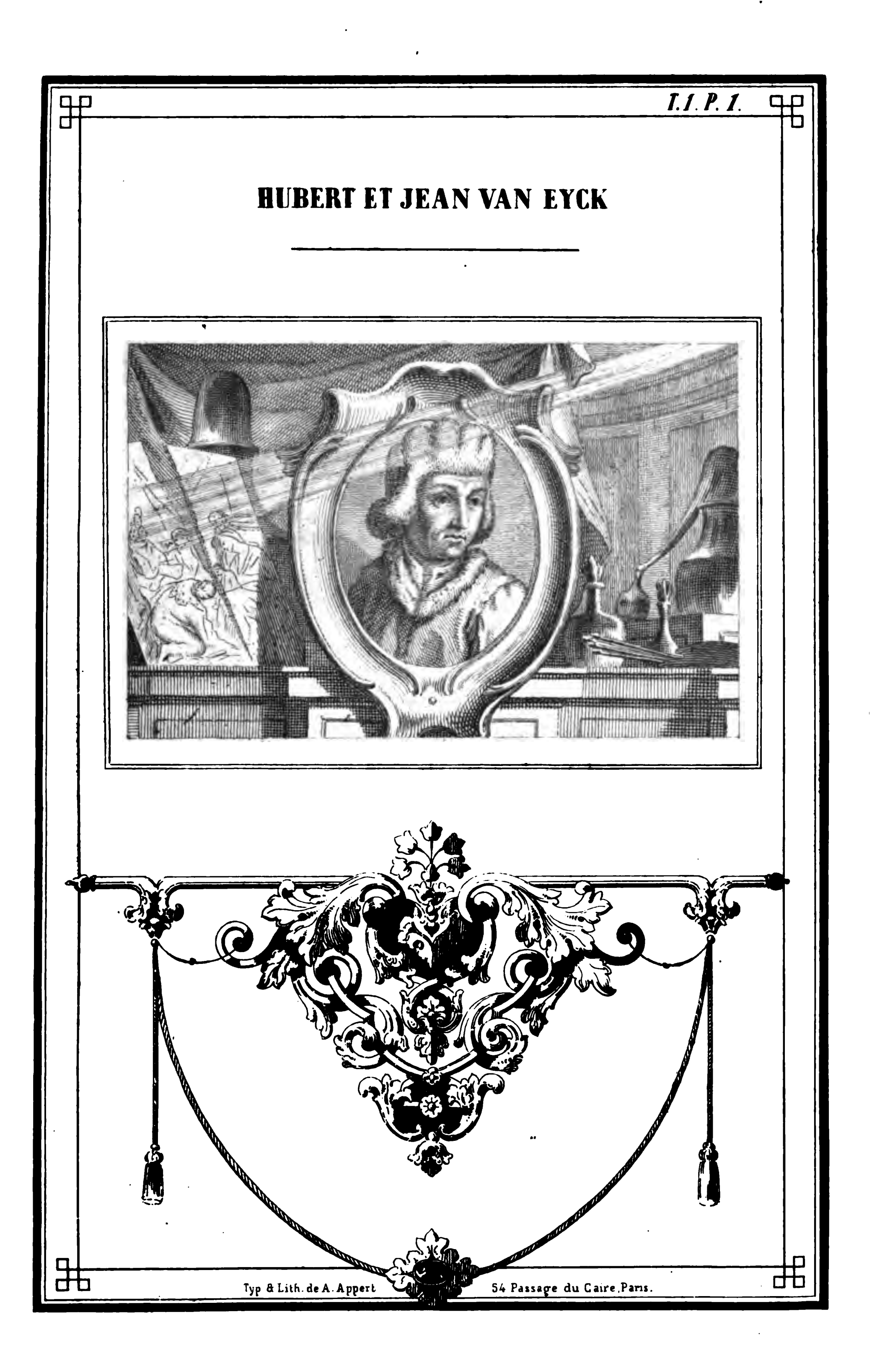
W

Wael, Cornille de 242
Wael, Jean de. 135
Wael, Lucas de. 234
Weerdt, Adrien de. 57
Weyde, Roger vander 21
Wieringen, Cornille. 276
Wildens, Jean. 197
Willarts, Adam 172
Willems, Marc. 81
Willingen, Pierre vander 319
Winghen, Joseph van. 104
Witte, Cornille de 120
Witte, Emmanuel de 312
Witte, Lievin de. 57
Witte, Pierre de 119
Wybrand, de Gheest 235

Y

Ypres, Charles d' 54

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.


T. 1. P. 1.
HUBERT ET JEAN VAN EYCK
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

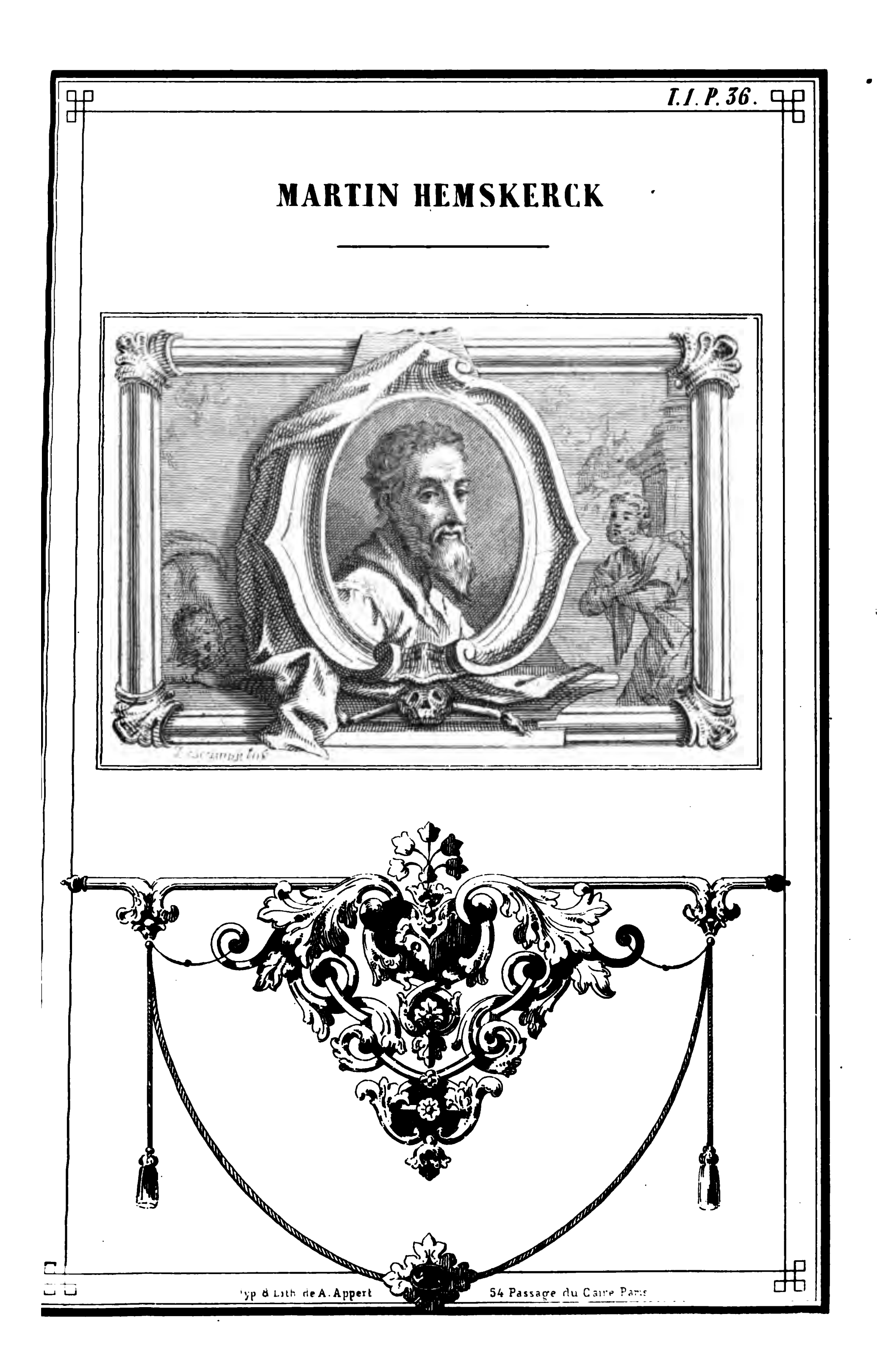

T. I. P. 10
QUINTIN MESSIS
Typ & Lith de A. Appert
54 Passage du Caire. Paris.

BERNARD VAN ORLEY



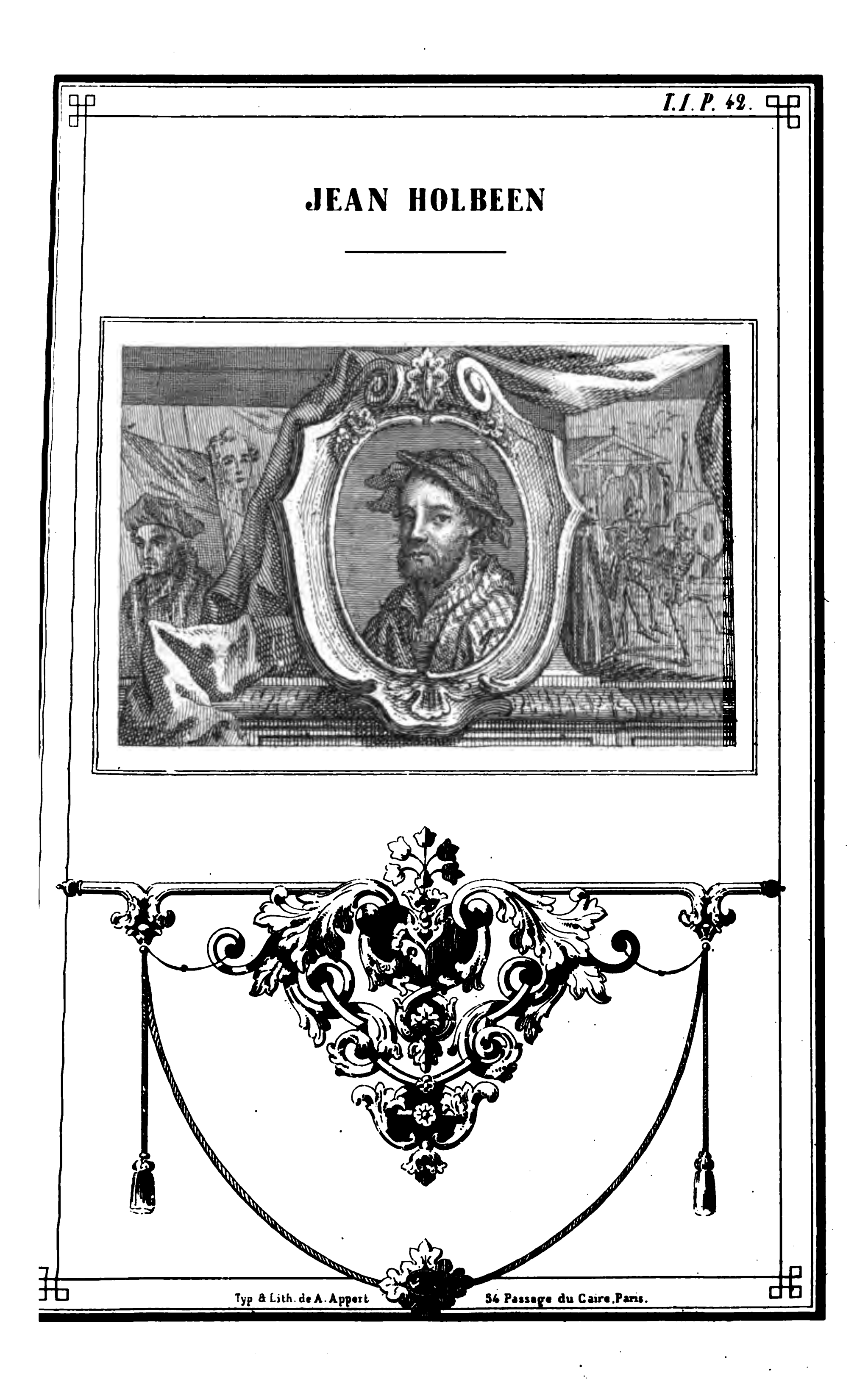
Typ & Lith. de A. Appert 54 Passage du Caire, Paris.

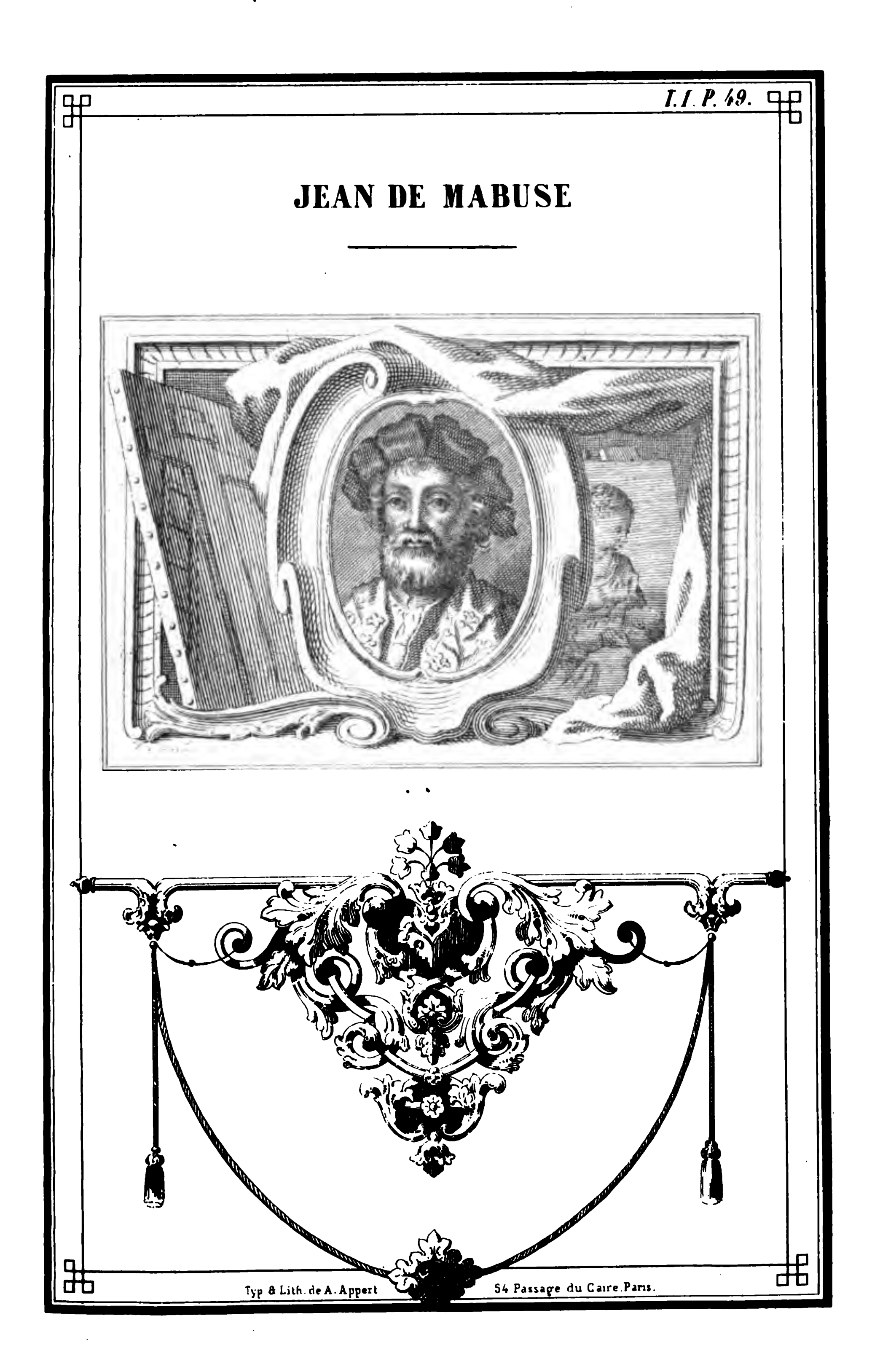

T. I. P. 30.
JEAN SCHOORÉEL
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

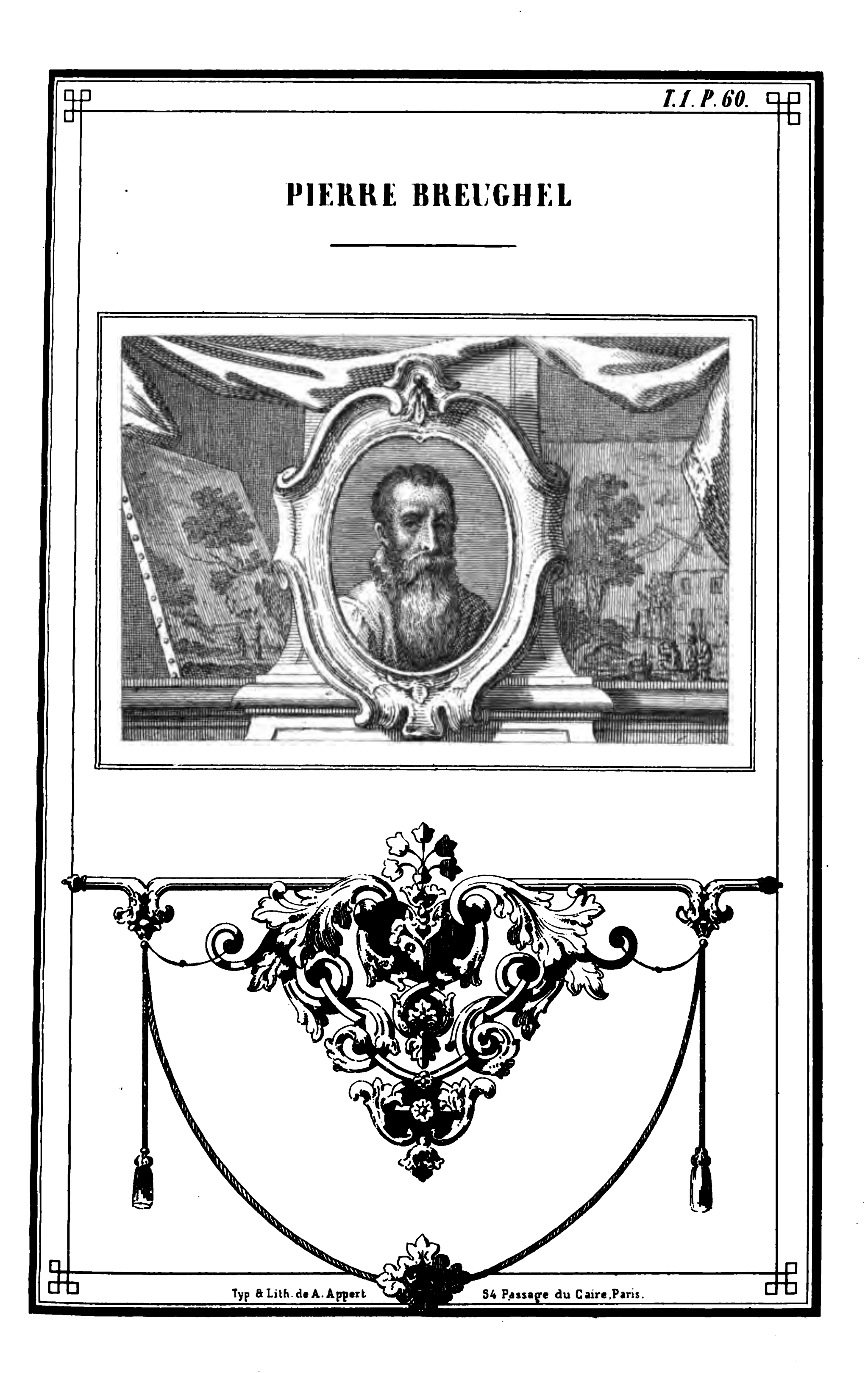


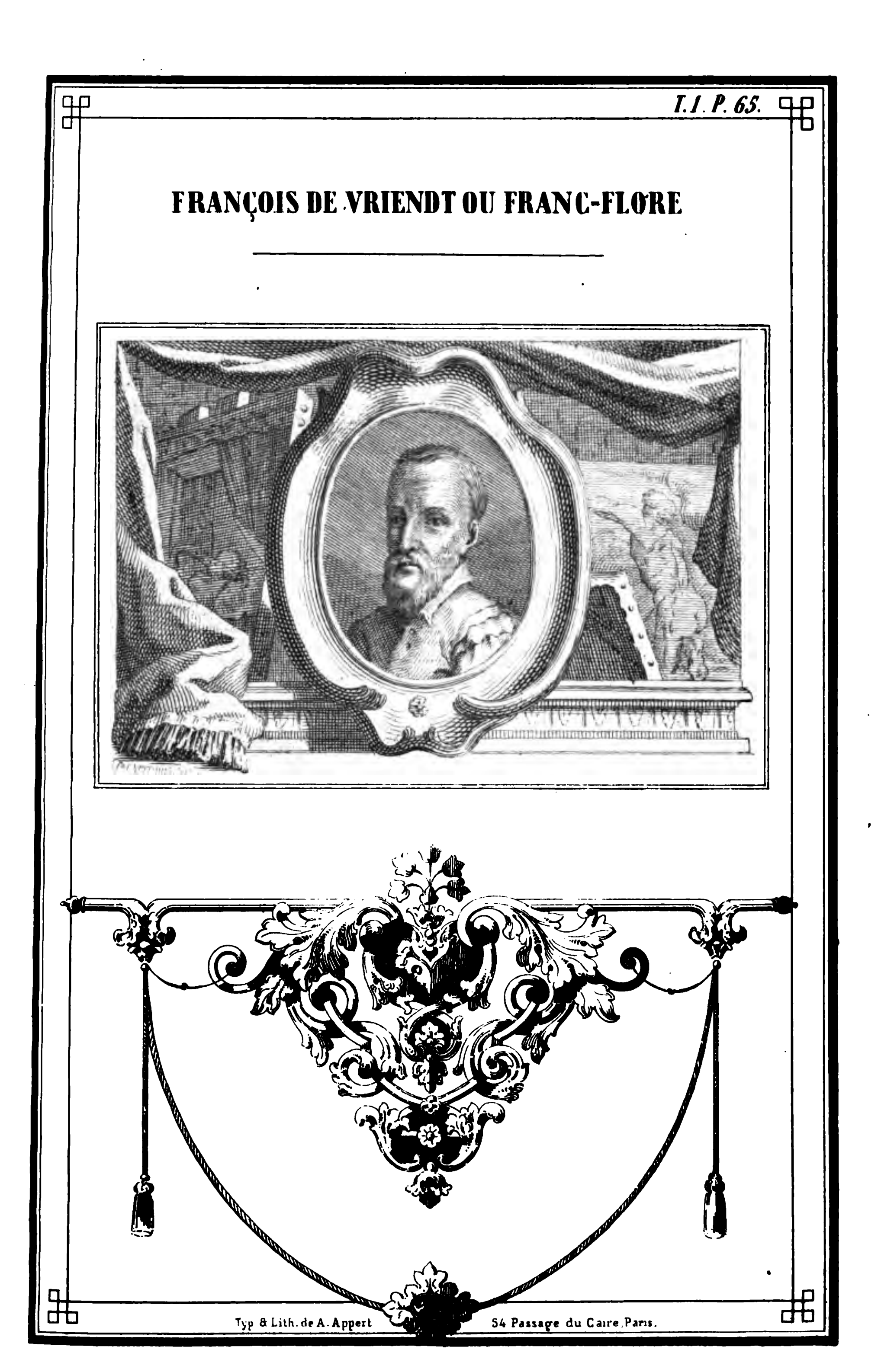
MARTIN HEMSKERCK

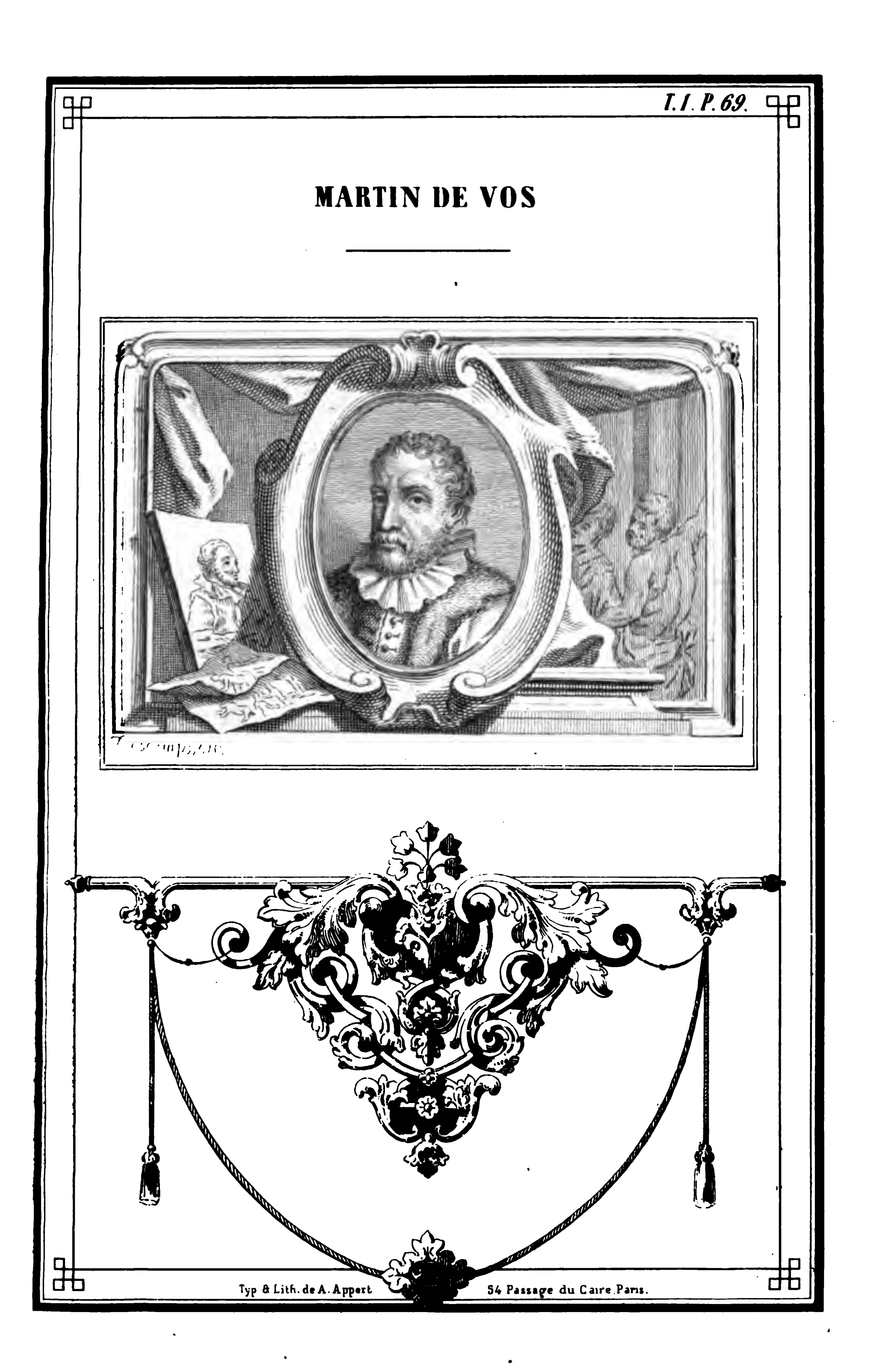
Typ & Lith de A. Appert 54 Passage du Caire Paris

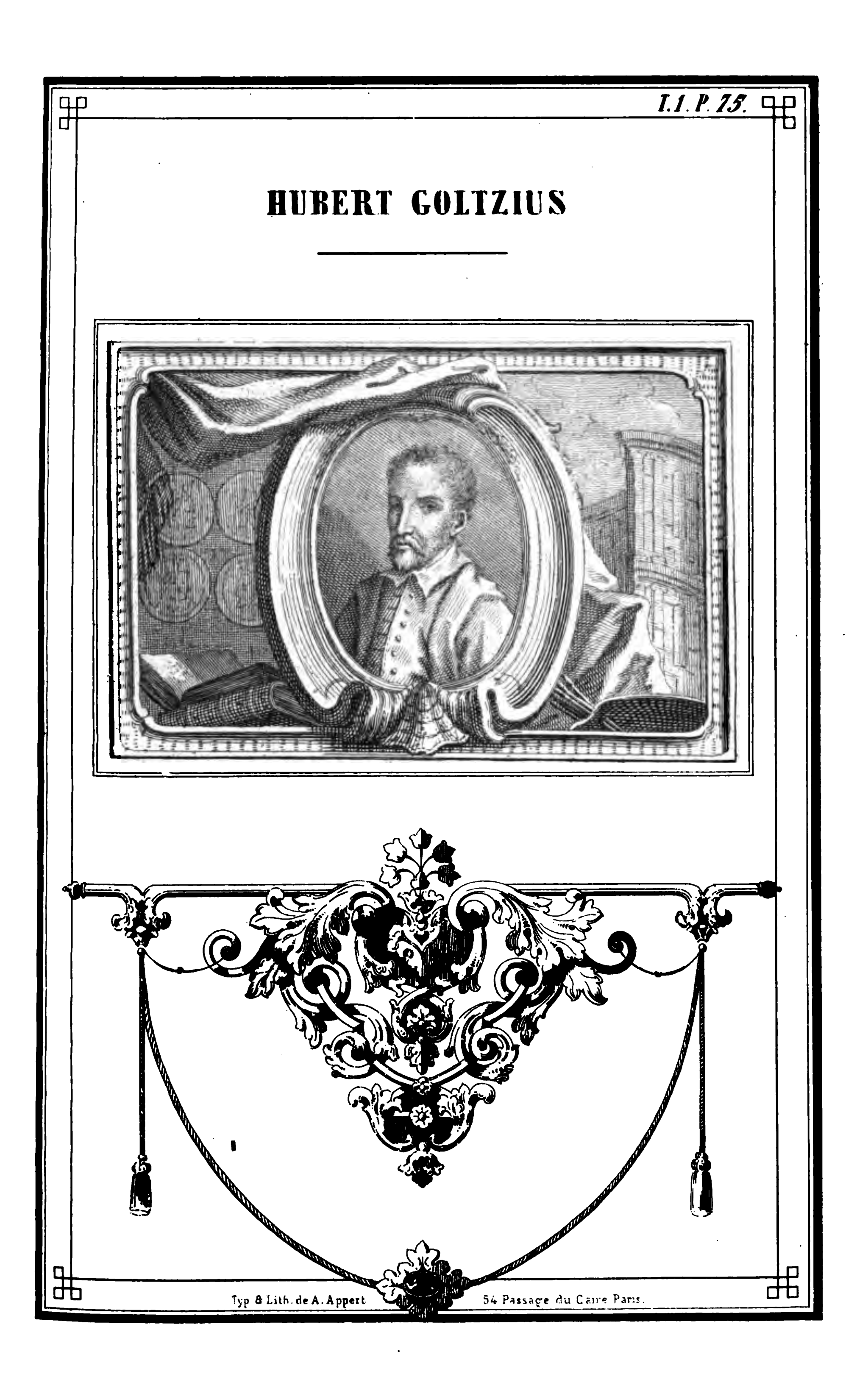

T. I. P. 42.
JEAN HOLBEEN
Typ & Lith. de A. Appert
34 Passage du Caire, Paris.

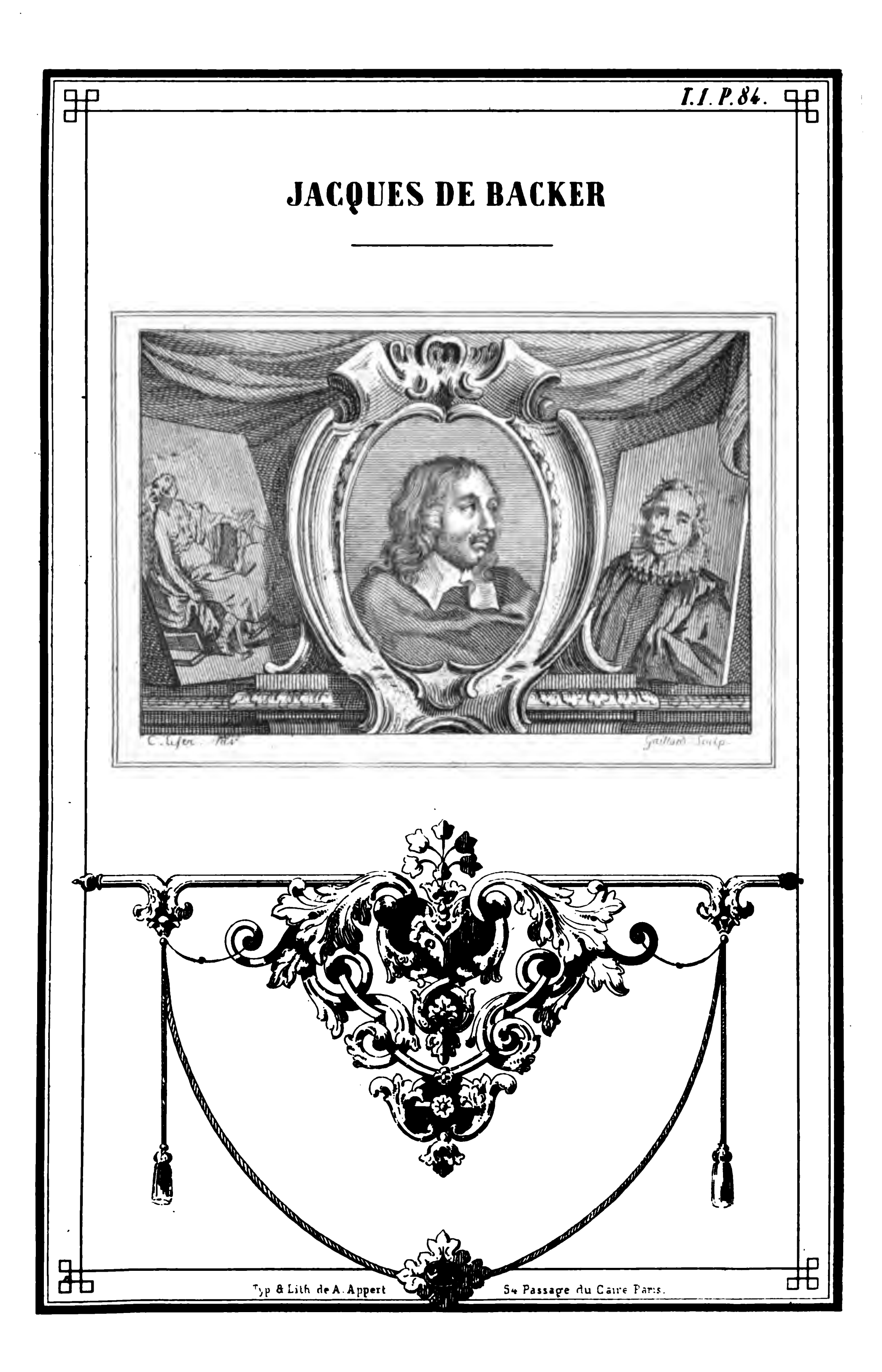

T. I. P. 49.
JEAN DE MABUSE
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire. Paris.


T.1. P.60.
PIERRE BREUGHEL
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

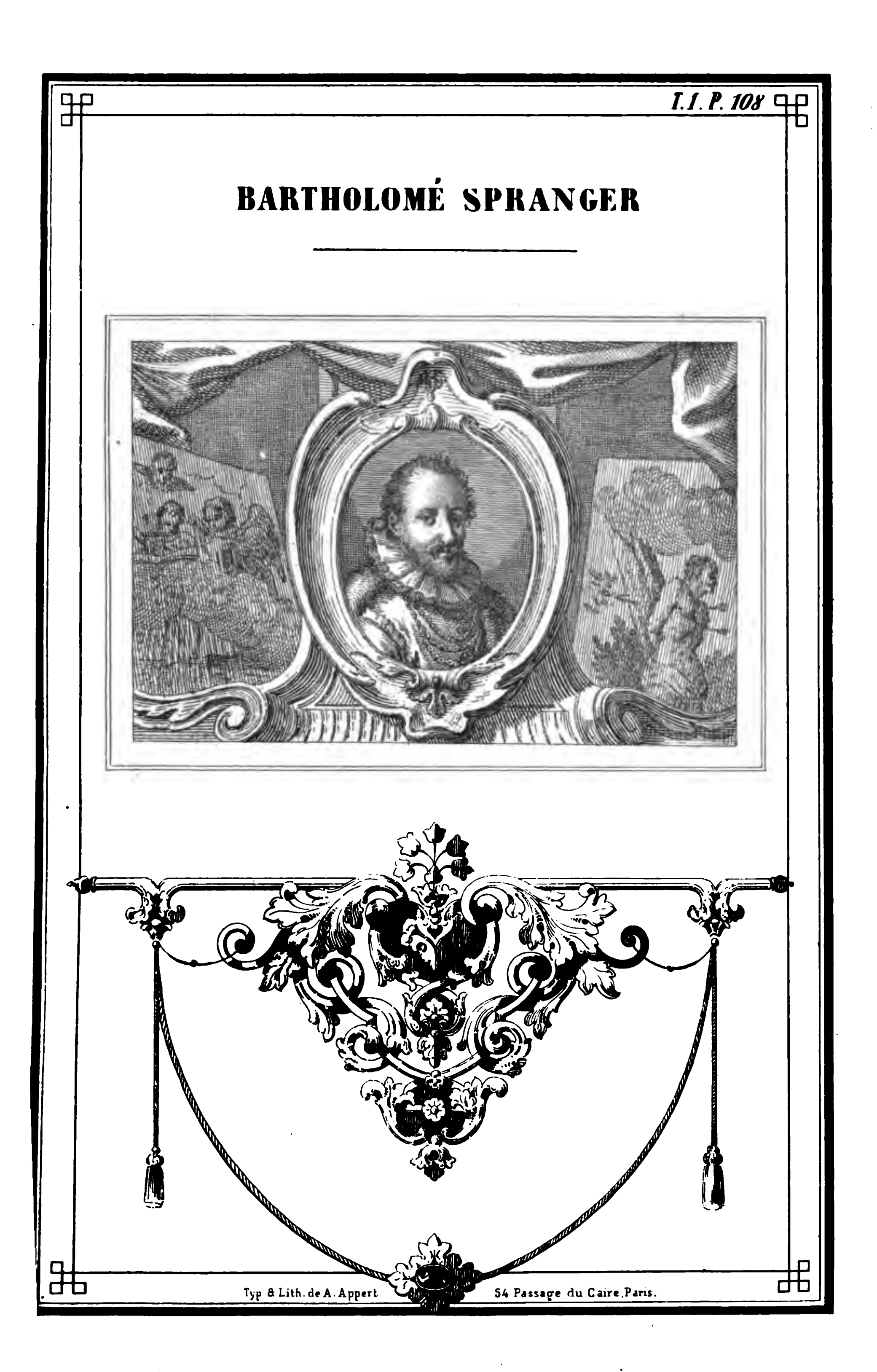

T. I. P. 65.
FRANÇOIS DE VRIENDT OU FRANC-FLORE
Typ & Lith. de A. Appert 54 Passage du Caire, Paris.

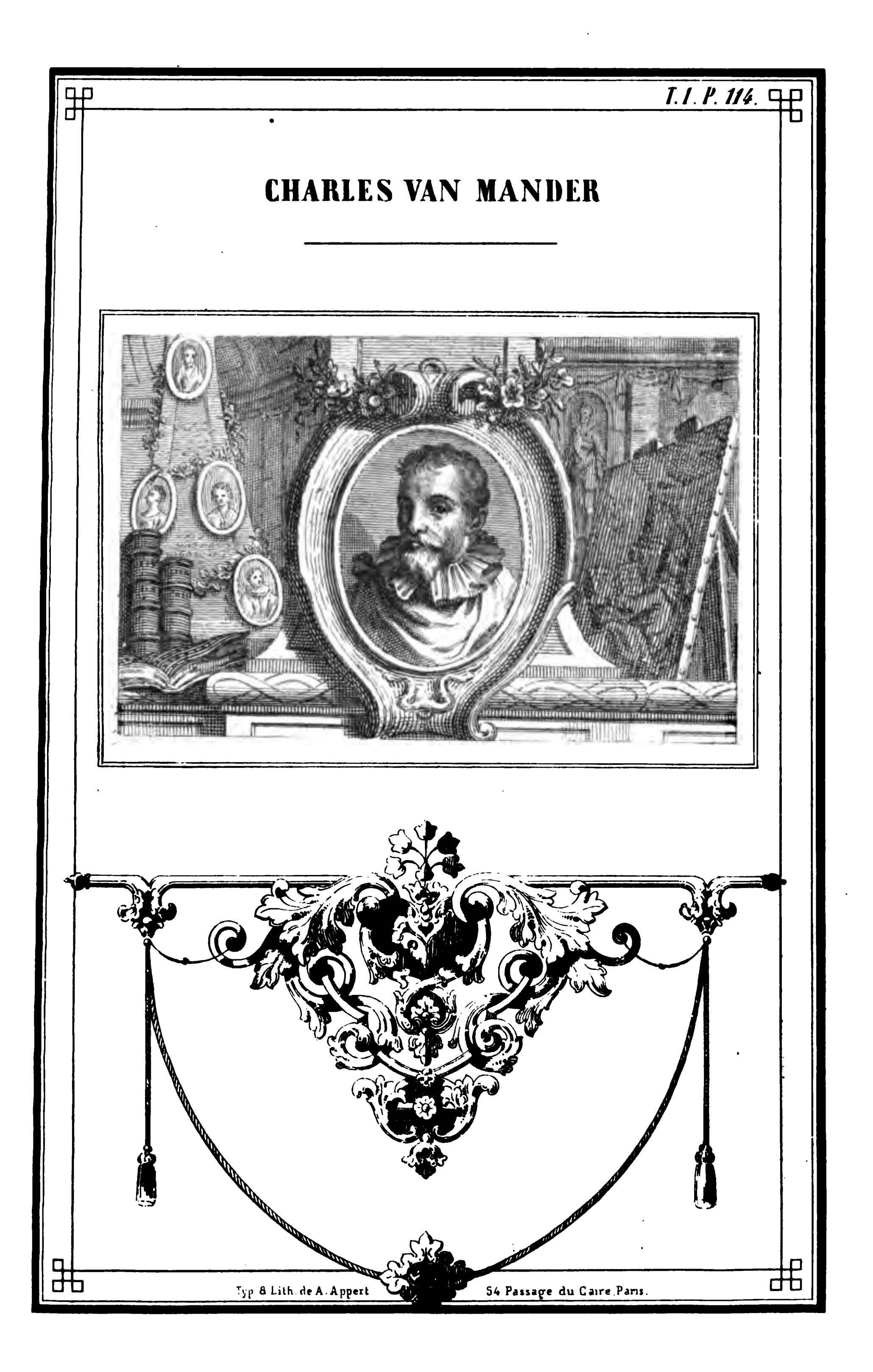

T. I. P. 69.
MARTIN DE VOS
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire. Paris.


T.1. P. 75.
HUBERT GOLTZIUS
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire Paris.

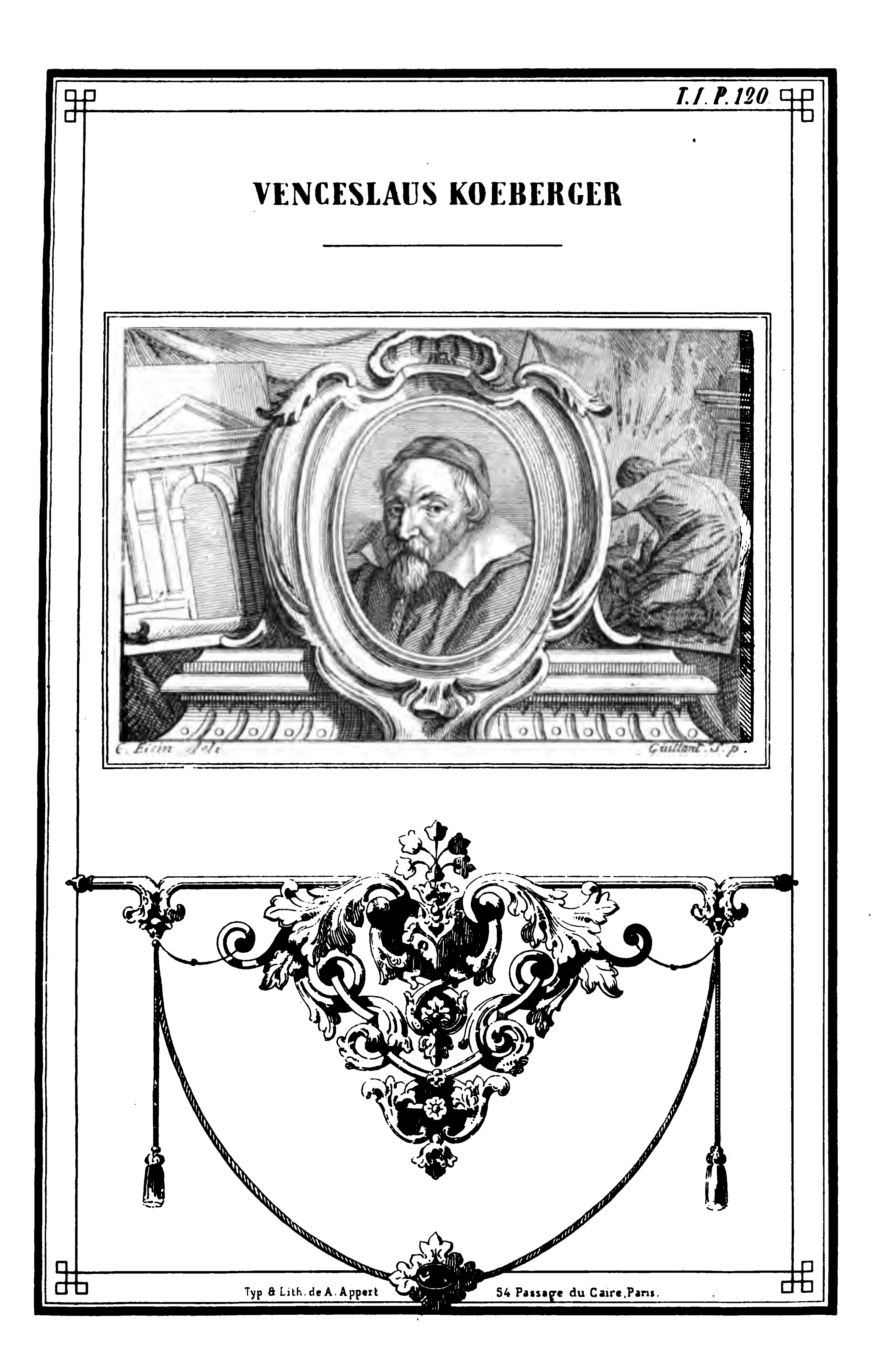


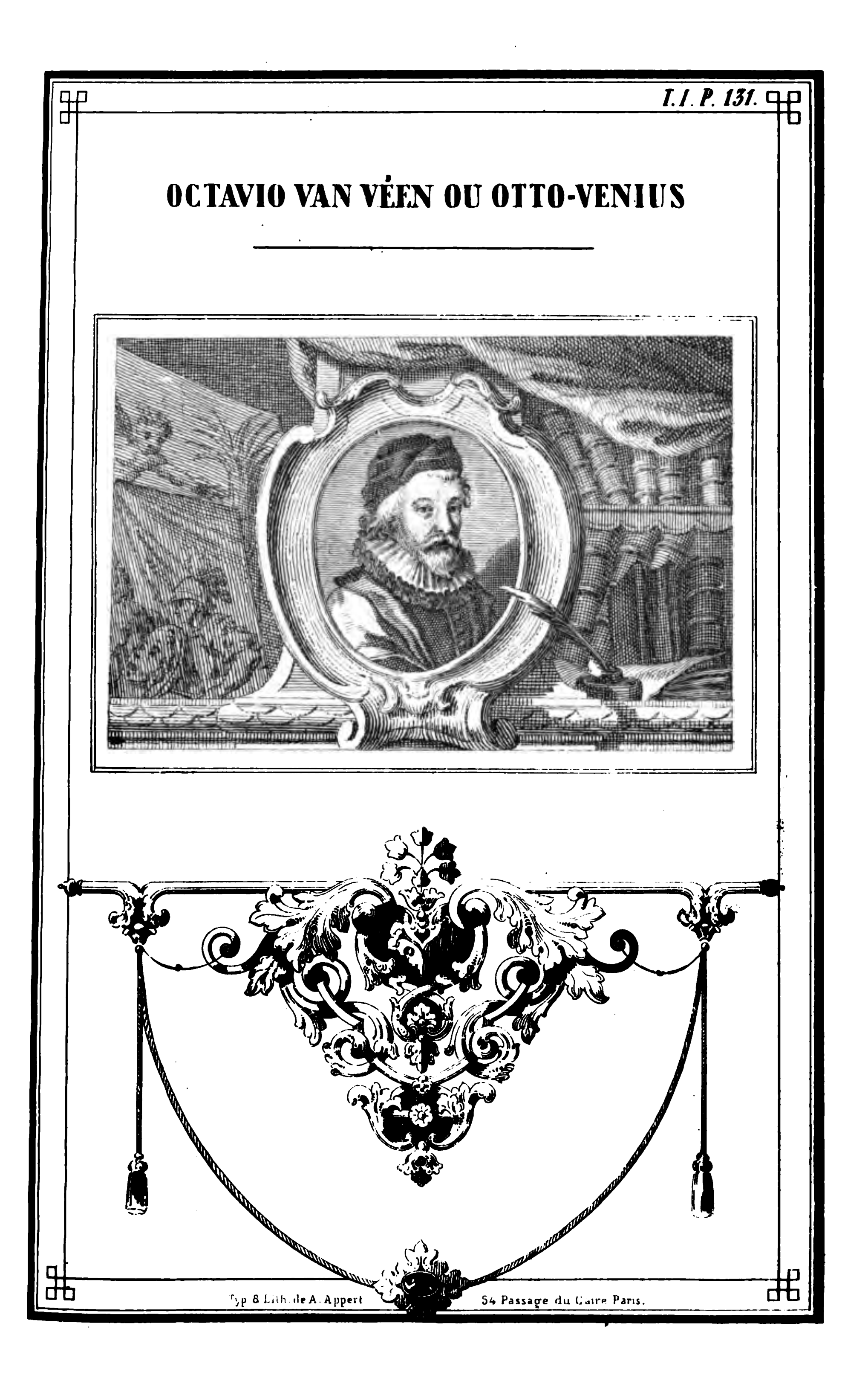
T.I. P. 84.
JACQUES DE BACKER
Gaillard Sculp.
Typ & Lith de A. Appert
54 Passage du Caire Paris.

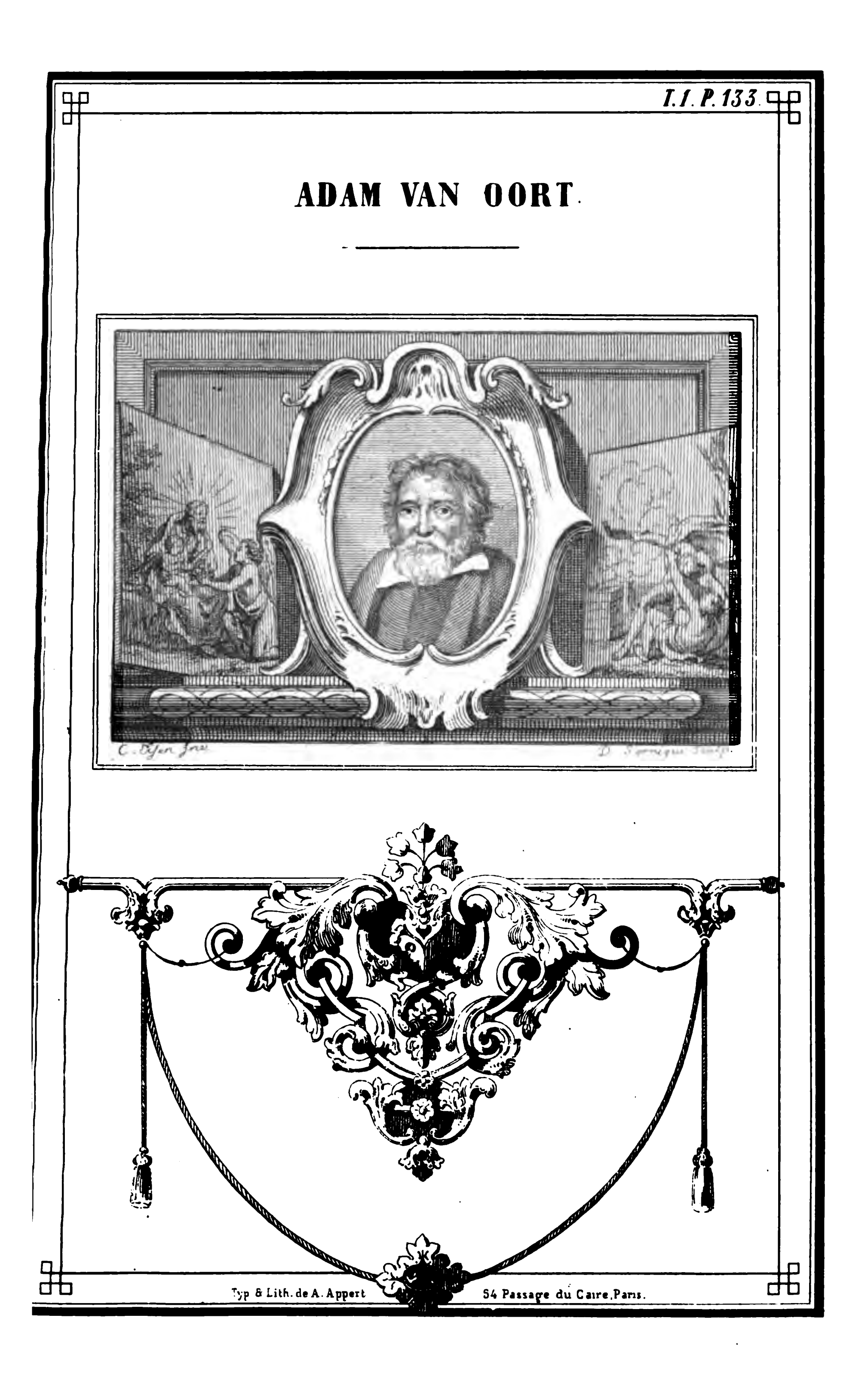

T. I. P. 108
BARTHOLOMÉ SPRANGER
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

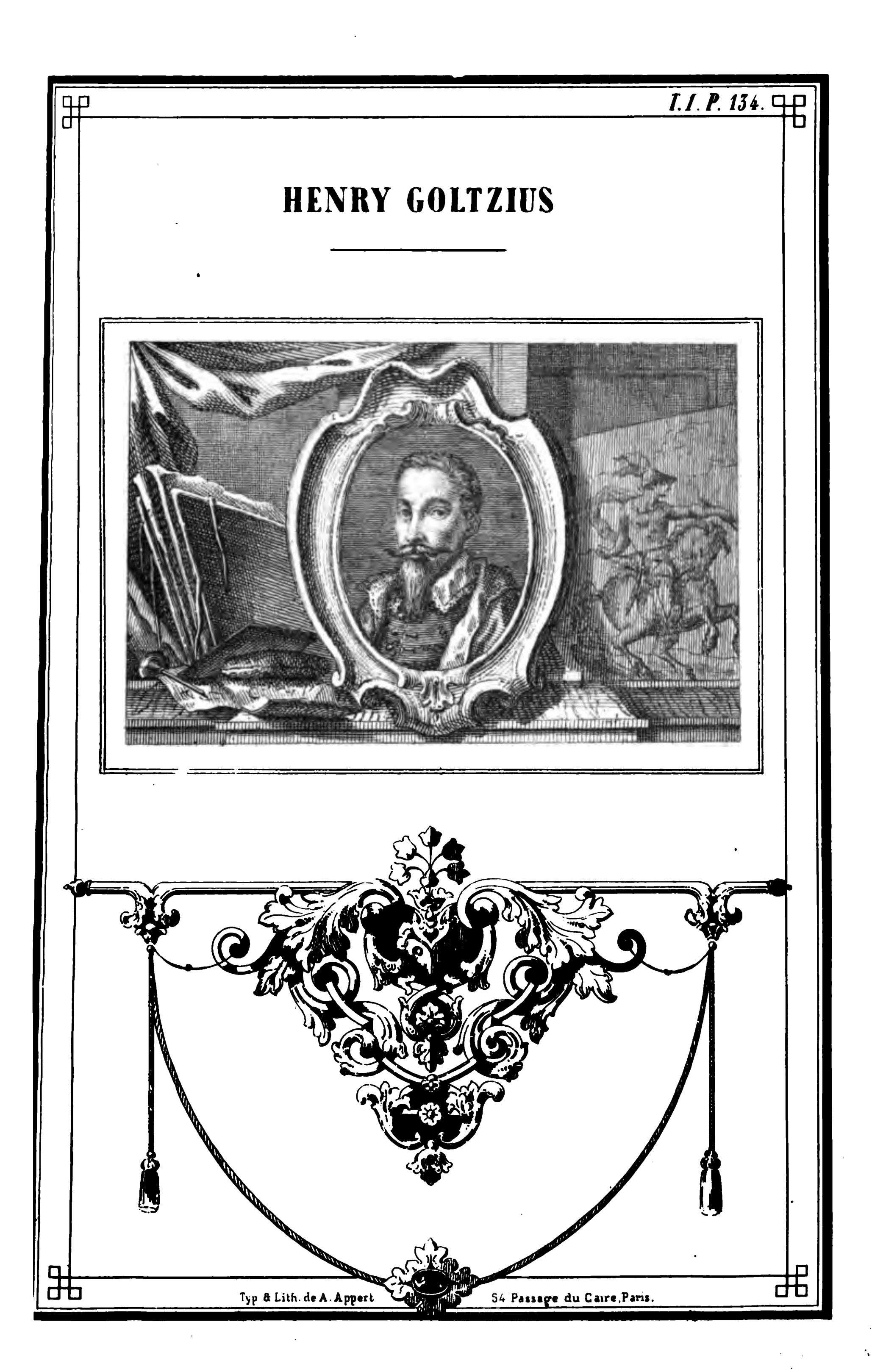


CHARLES VAN MANDER

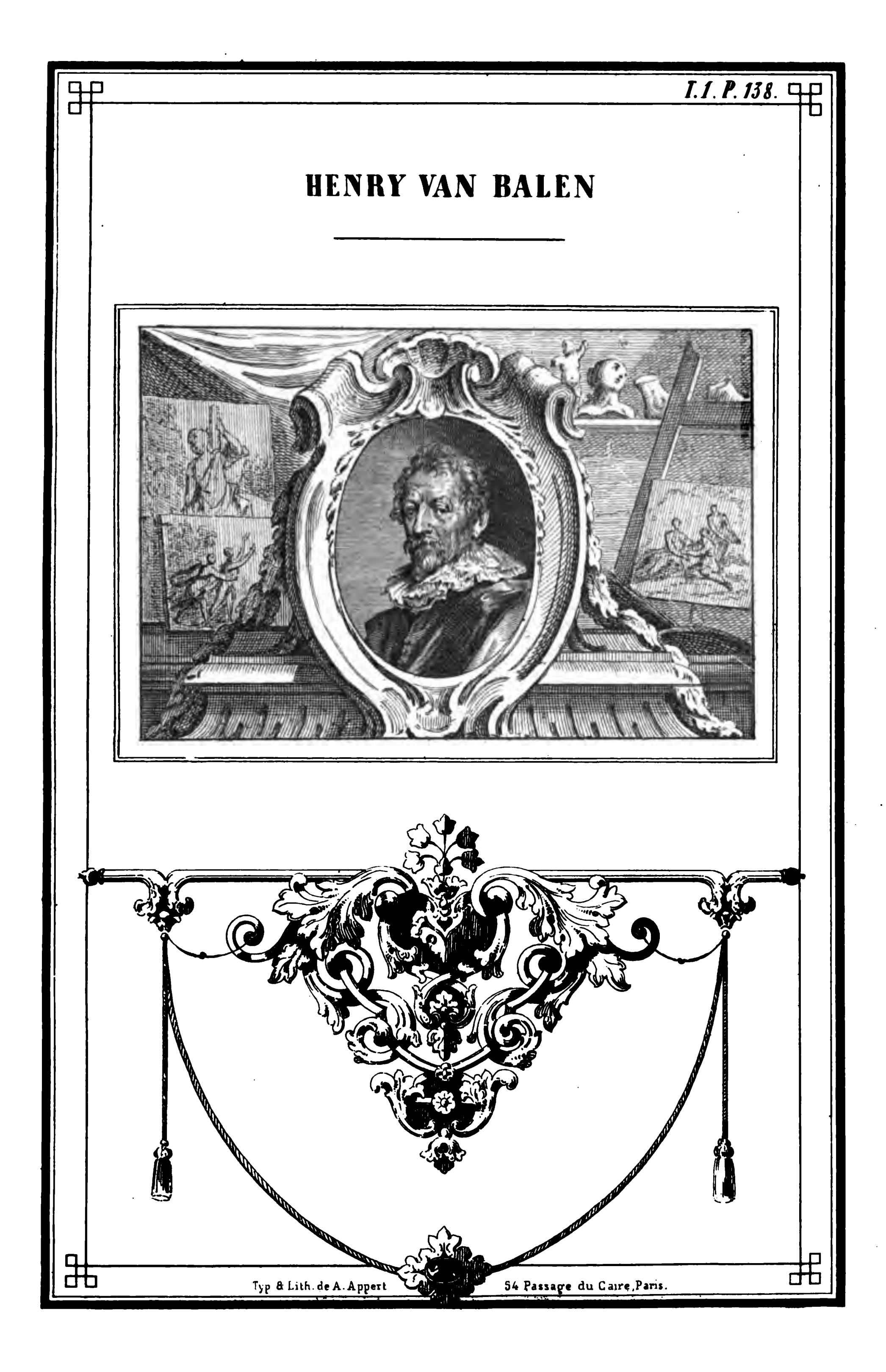

T. I. P. 120
VENCESLAUS KOEBERGER
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.


T. I. P. 131.
OCTAVIO VAN VÉEN OU OTTO-VENIUS
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire Paris.

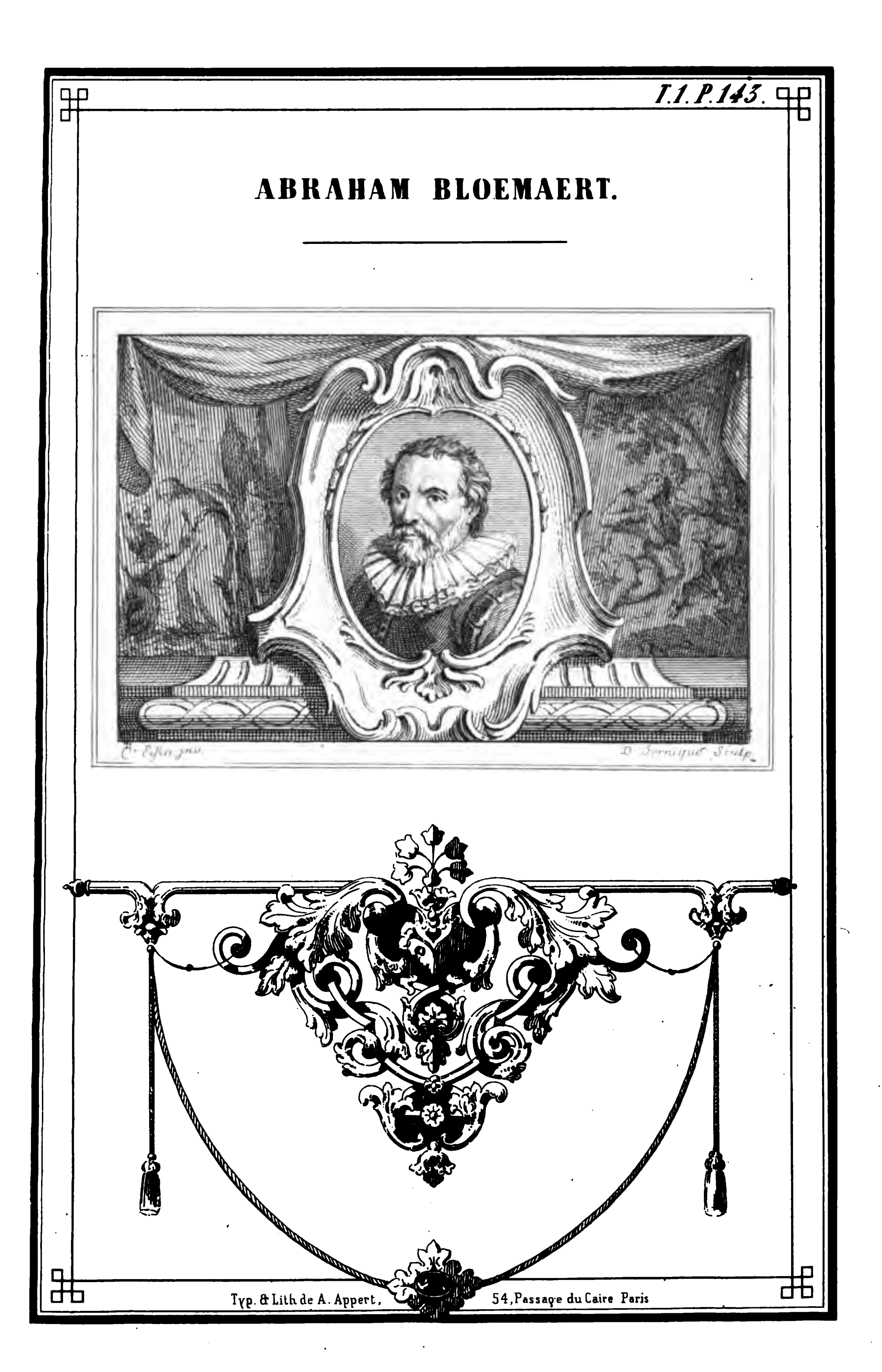

T. I. P. 133.
ADAM VAN OORT.
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

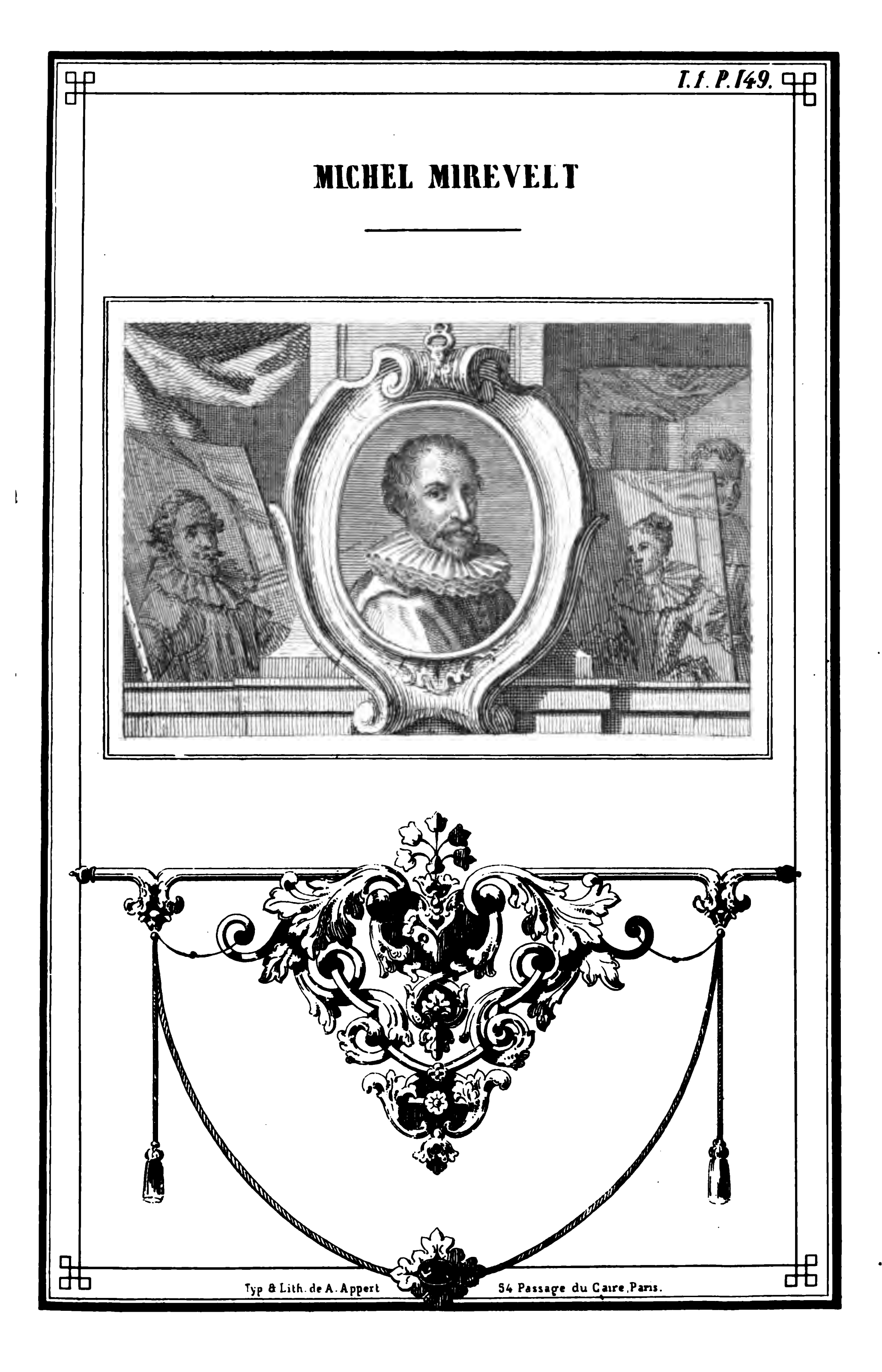

T. I. P. 134.
HENRY GOLTZIUS
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

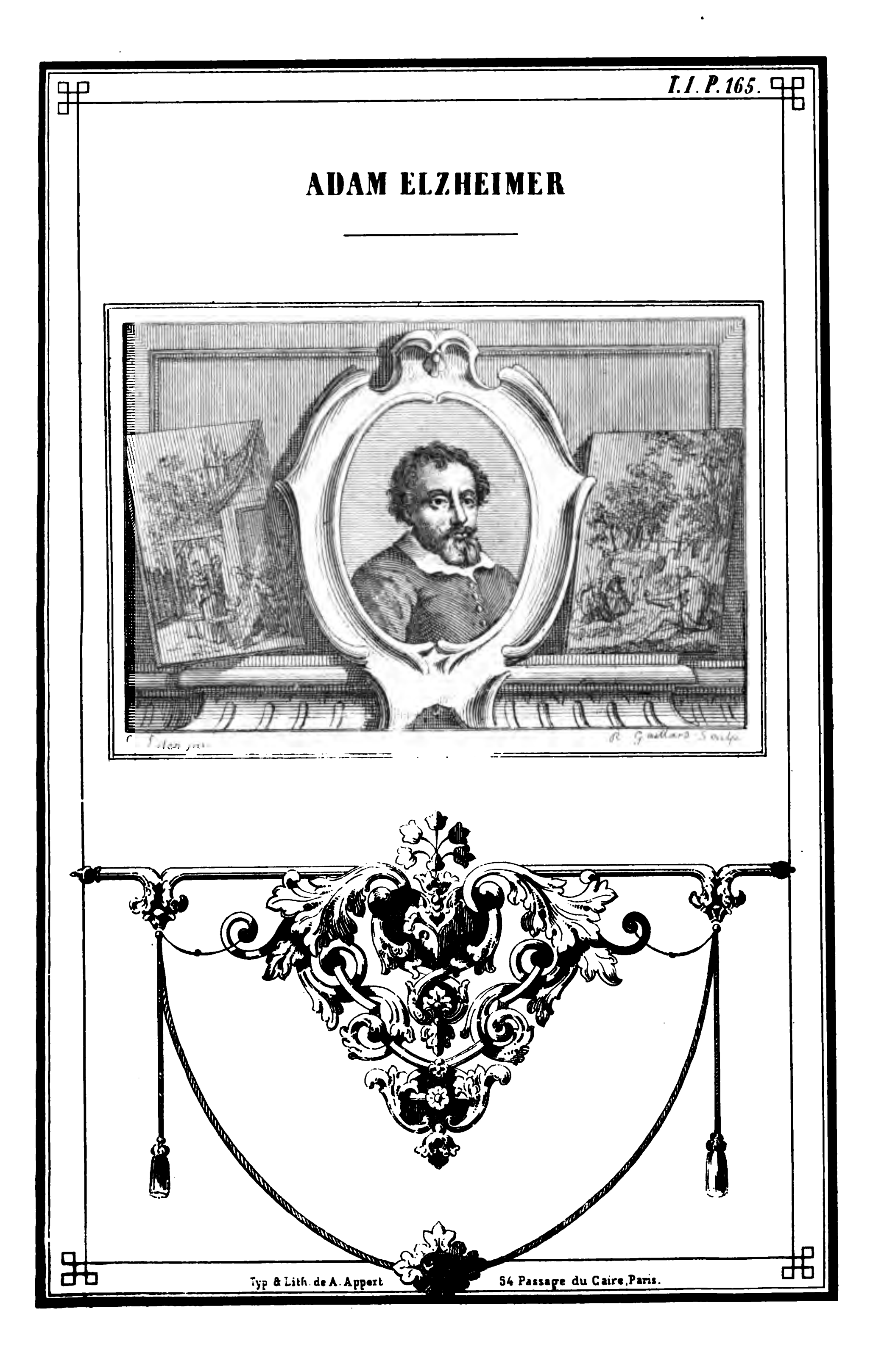
HENRY VAN BALEN

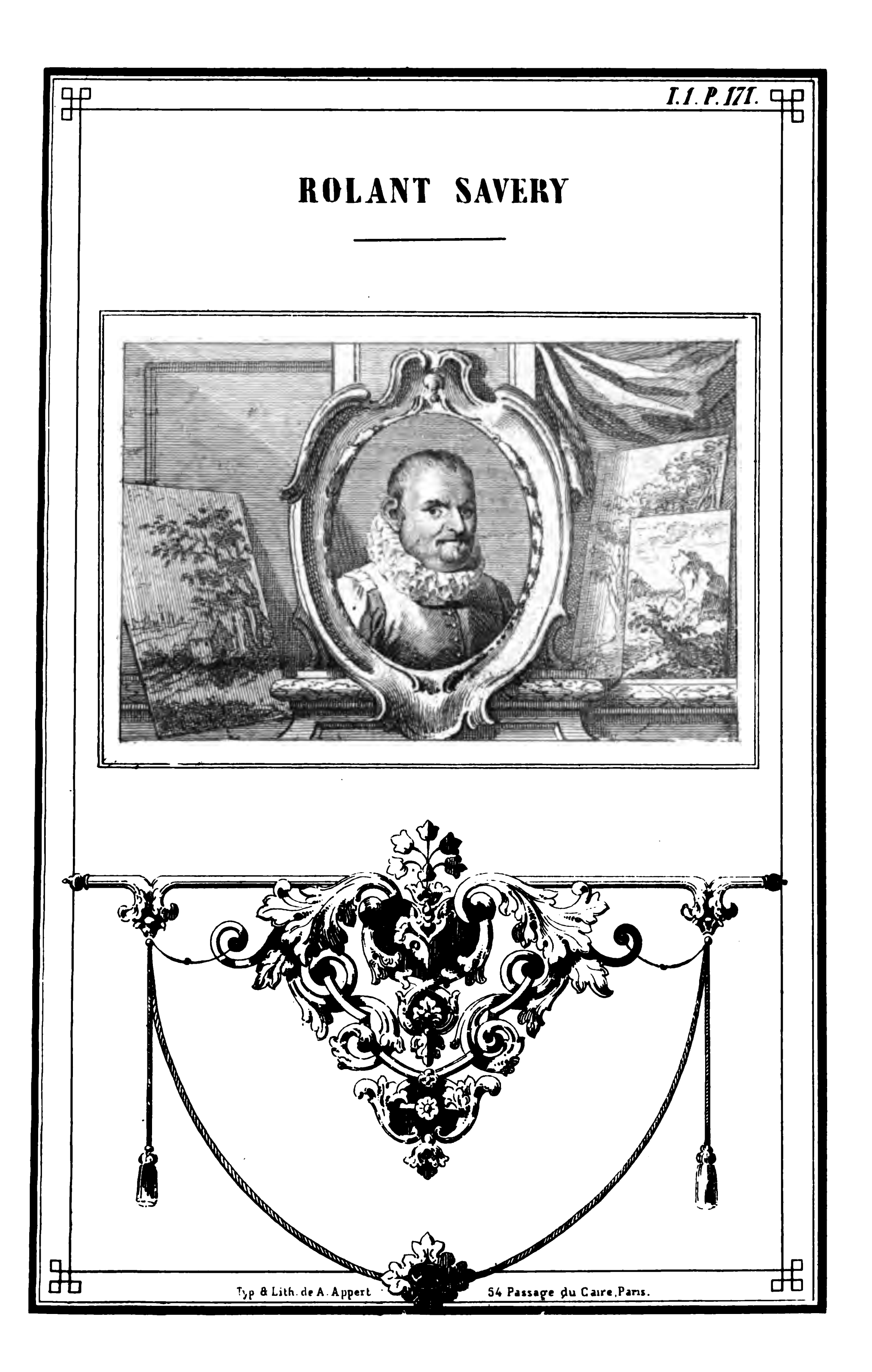


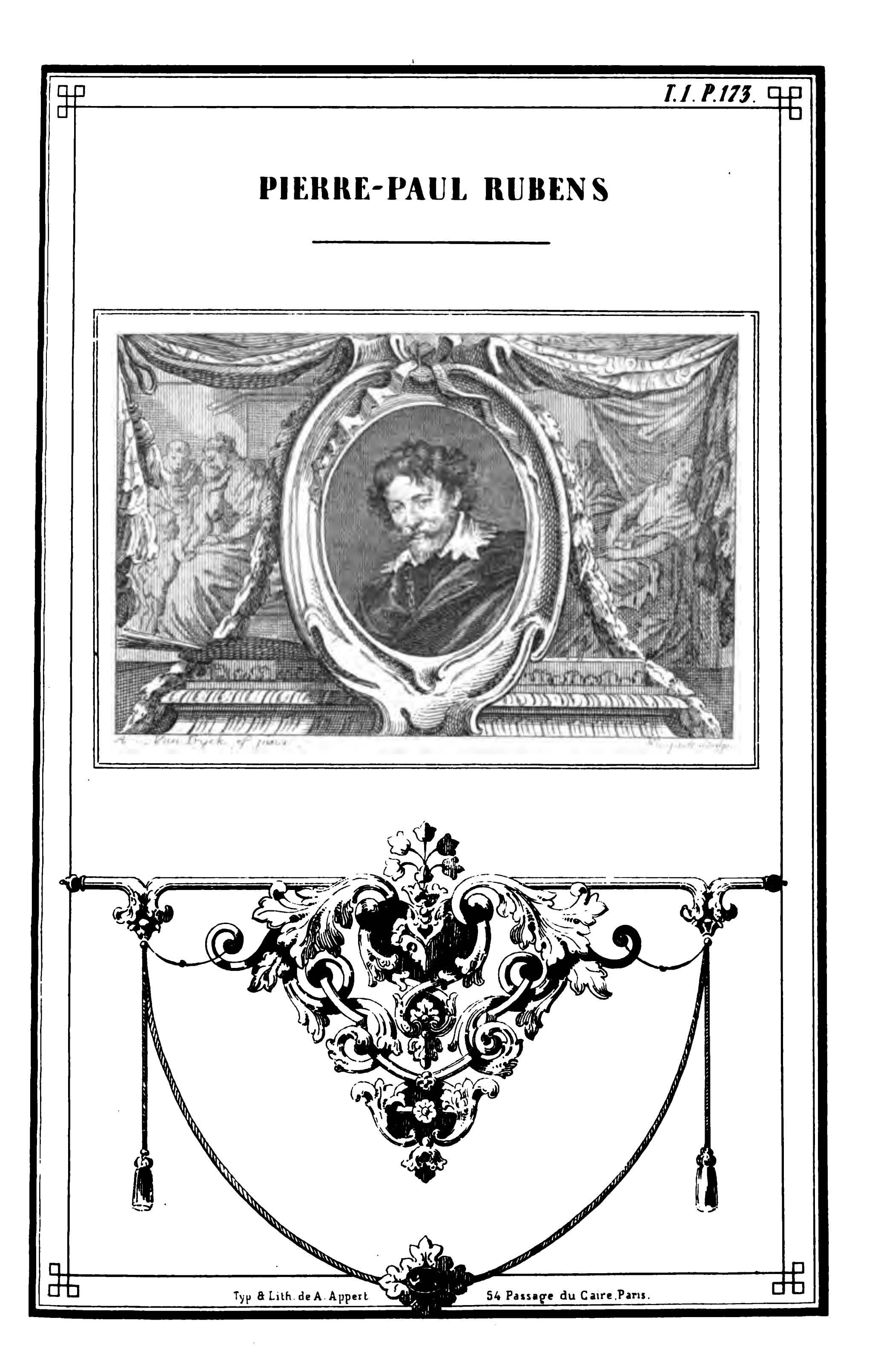
Typ & Lith. de A. Appert 54 Passage du Caire, Paris.


T.1.P.143.
ABRAHAM BLOEMAERT.
Typ. & Lith. de A. Appert, 54, Passage du Caire Paris

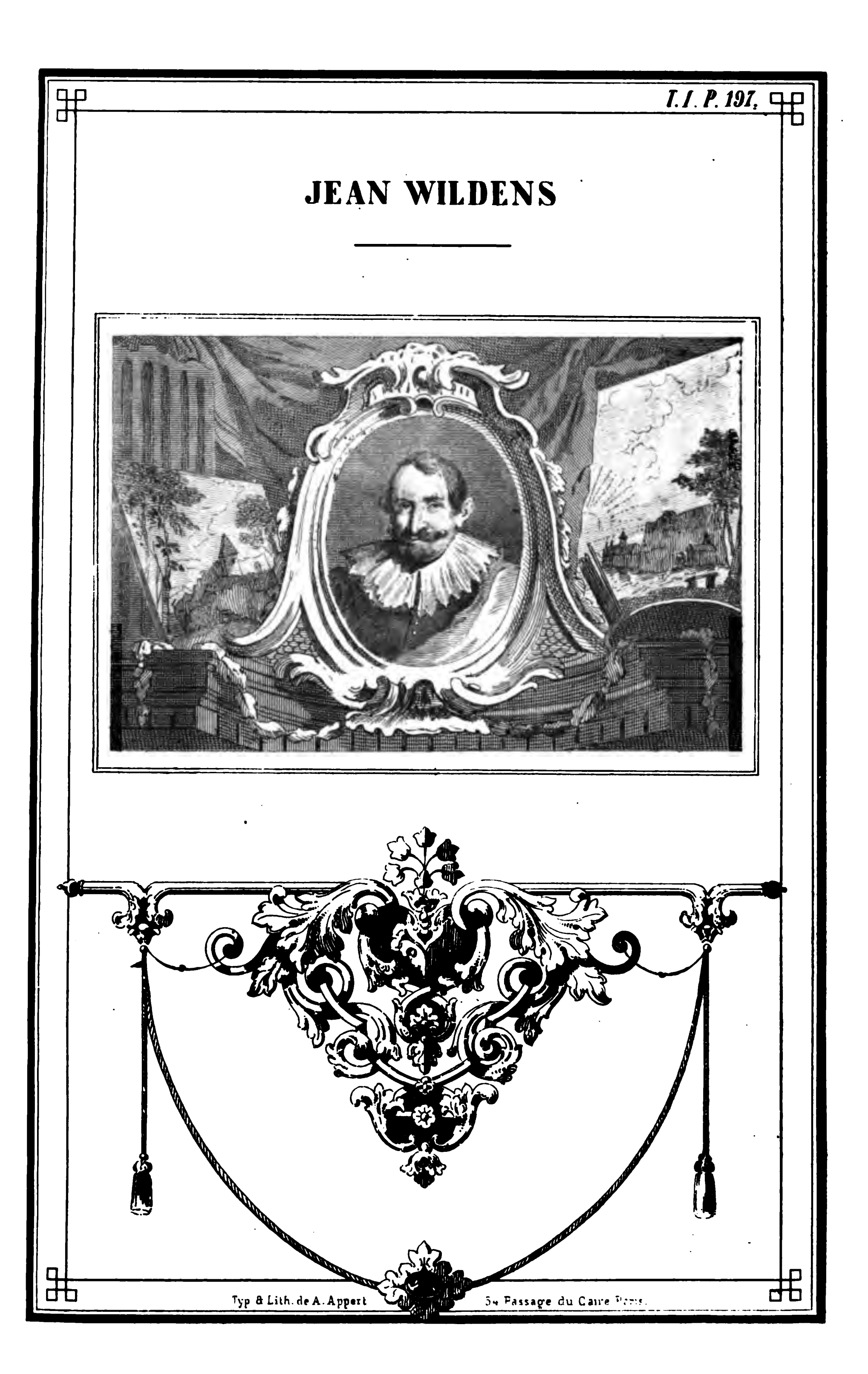

T.1. P.149.
MICHEL MIREVELT
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

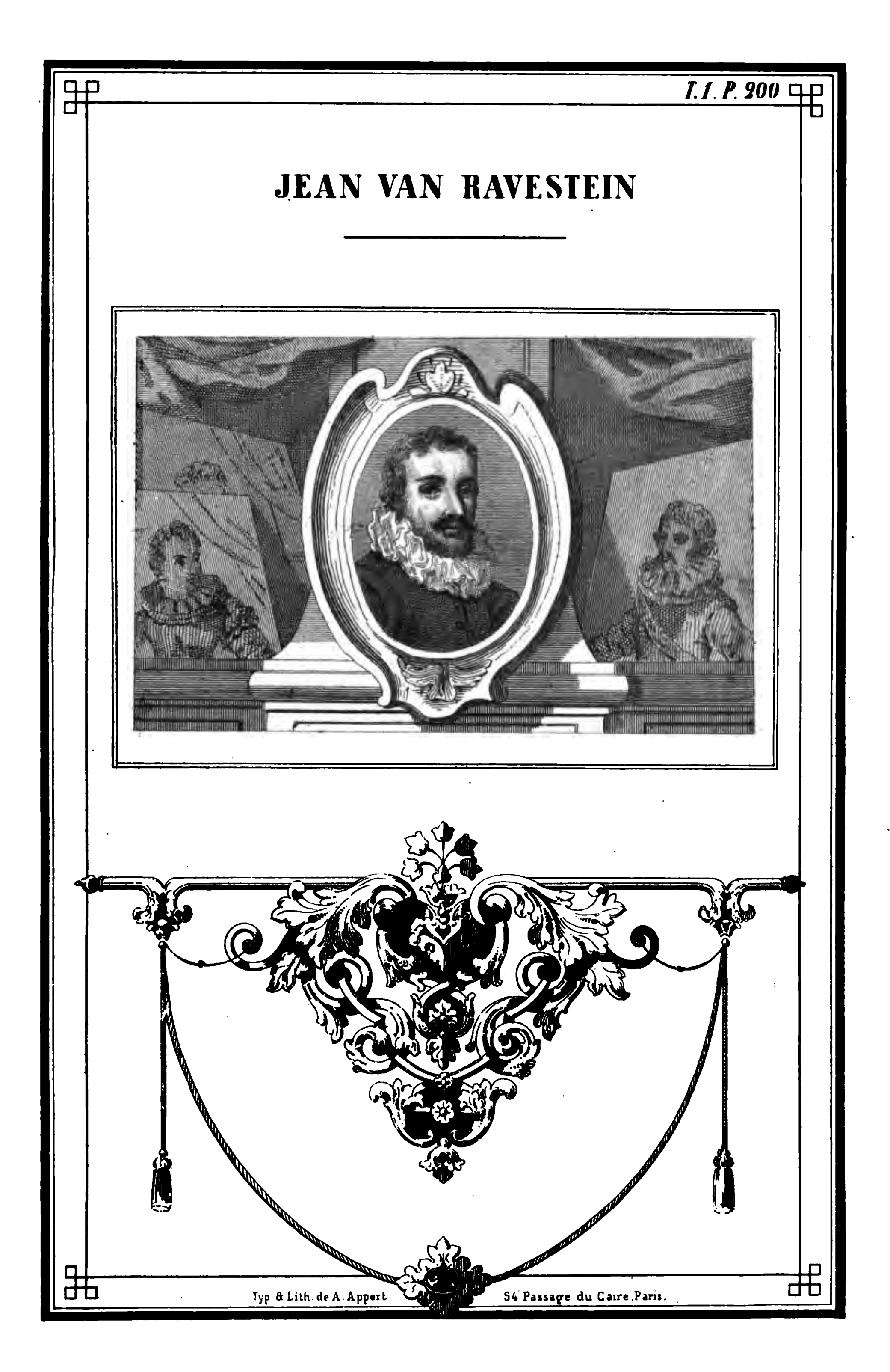

T. I. P. 165.
ADAM ELZHEIMER
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

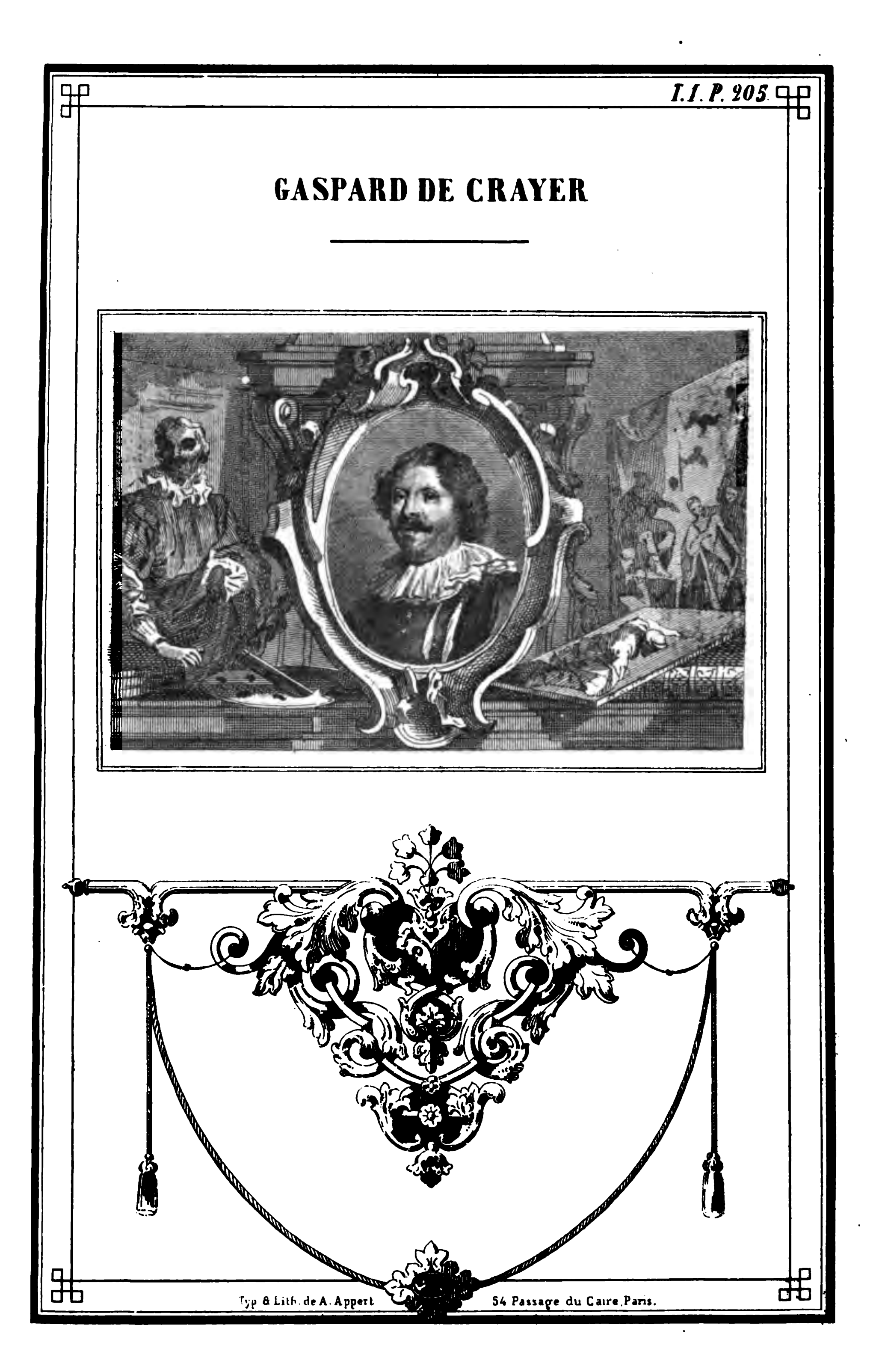

T. 1. P. 171.
ROLANT SAVERY
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

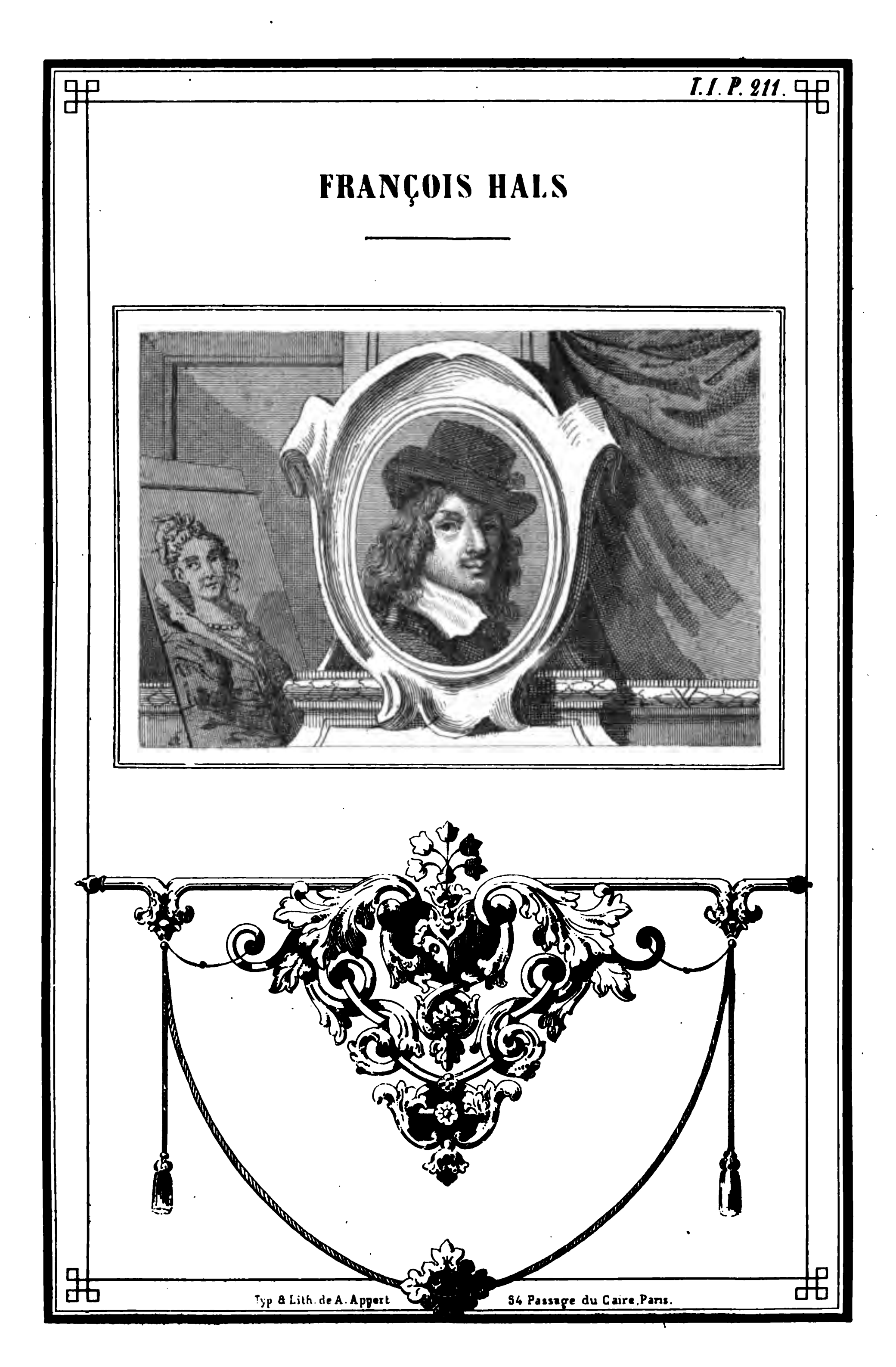

T.I. P.173.
PIERRE-PAUL RUBENS
Typ & Lith. de A. Appert 54 Passage du Caire, Paris.

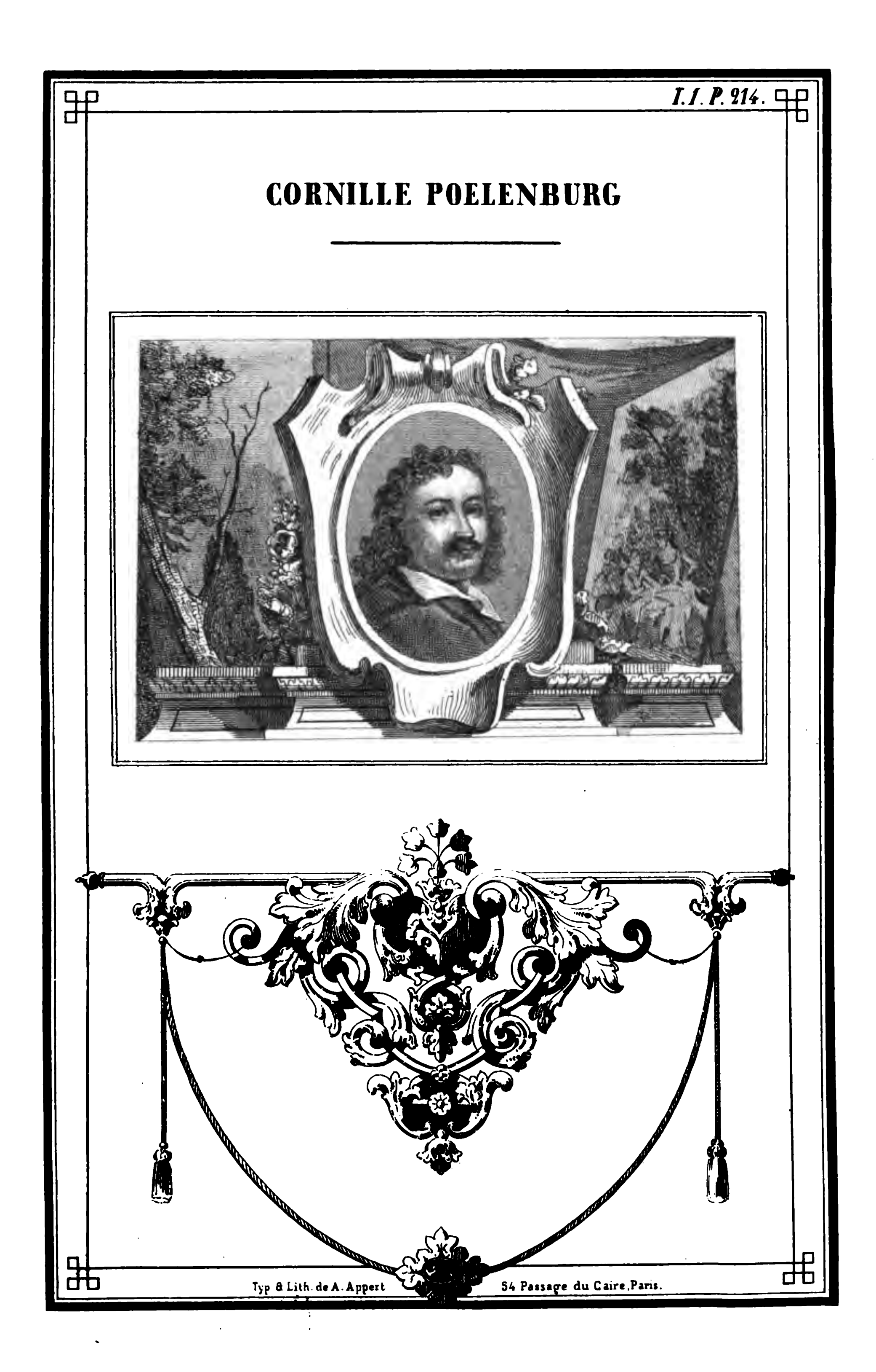

T. 1. P. 194.
FRANÇOIS SNEYDERS
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

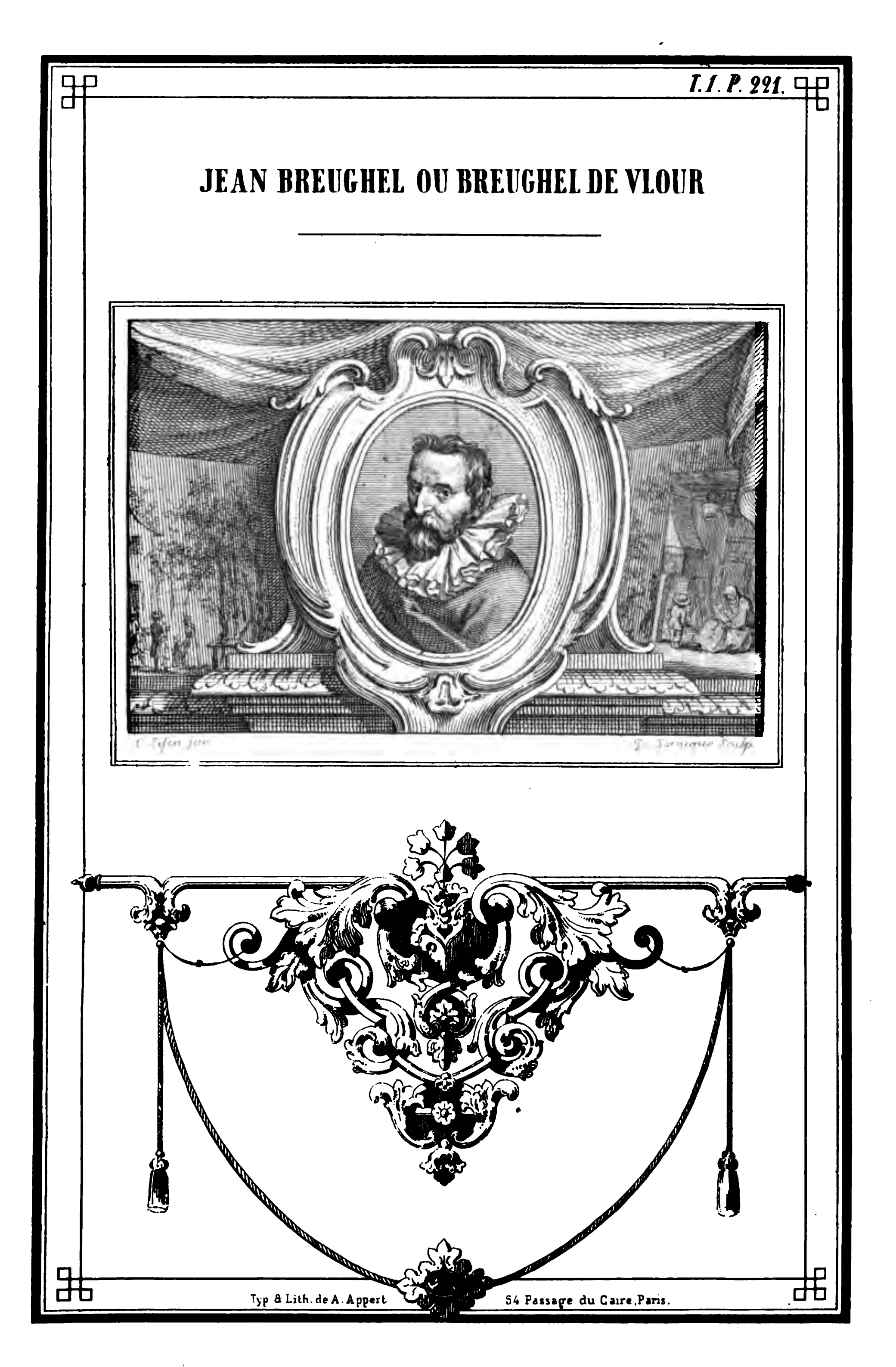

T. I. P. 197.
JEAN WILDENS
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire

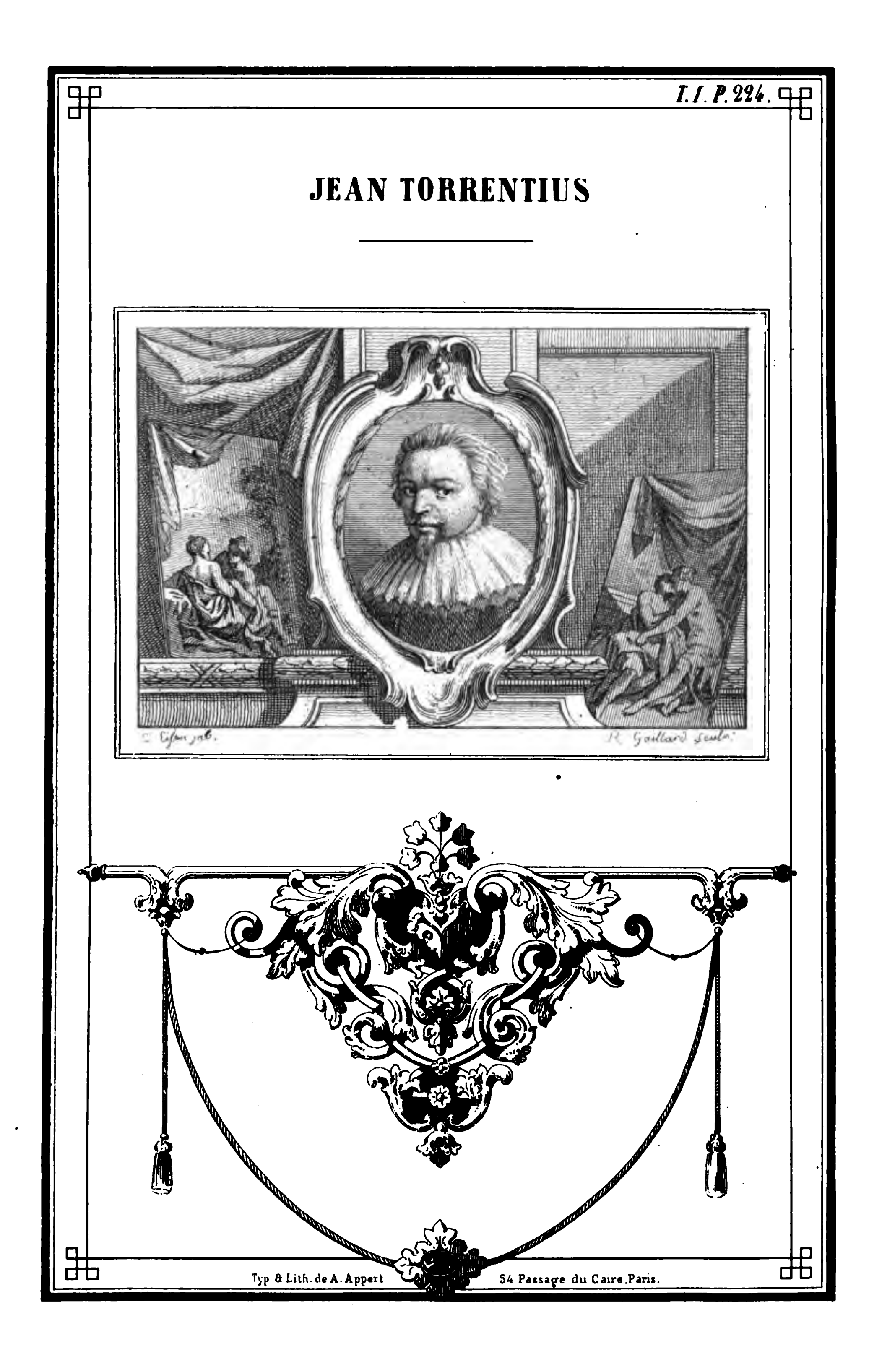

T. 1. P. 200
JEAN VAN RAVESTEIN
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

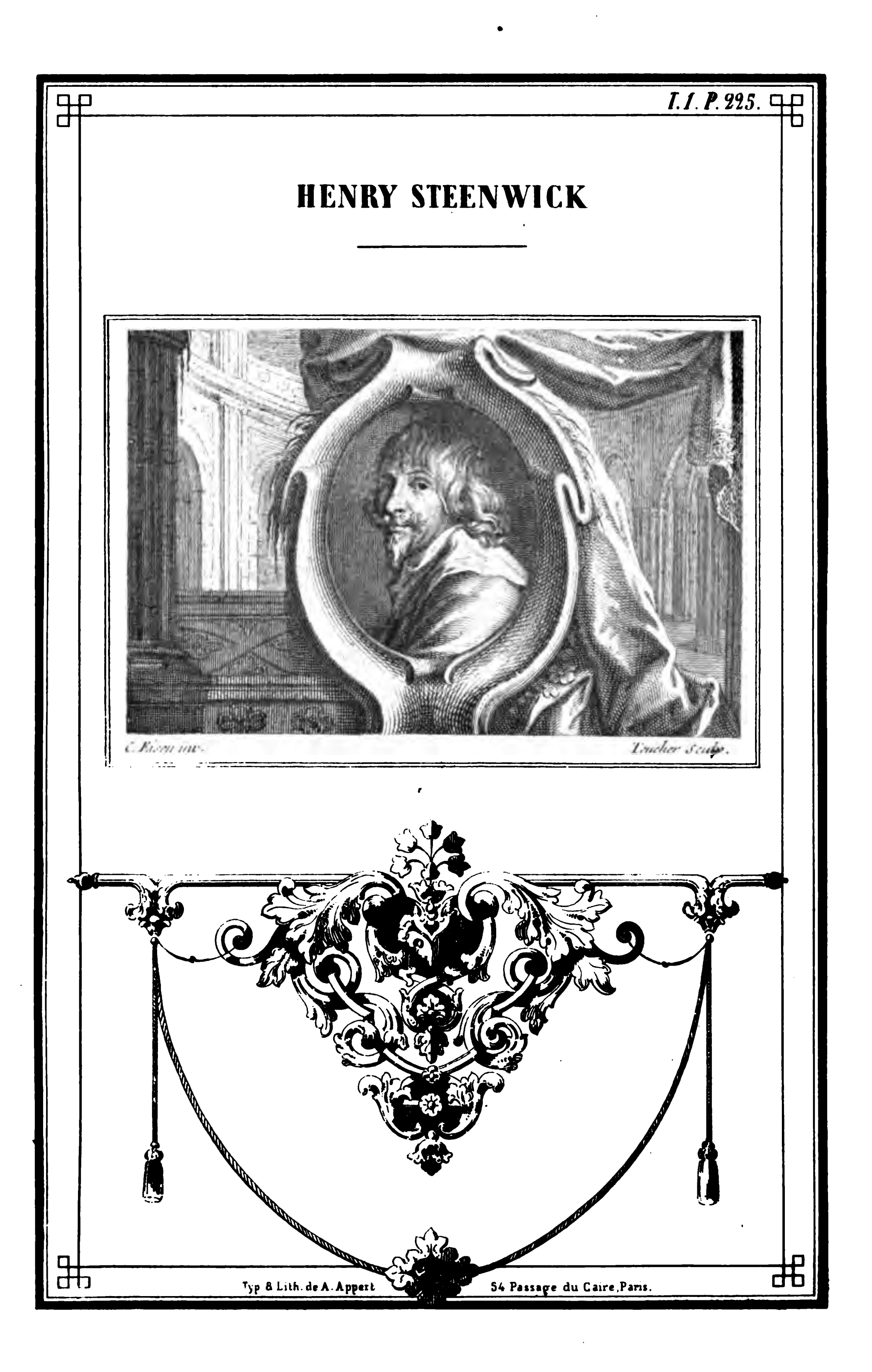

T. I. P. 205
GASPARD DE CRAYER
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

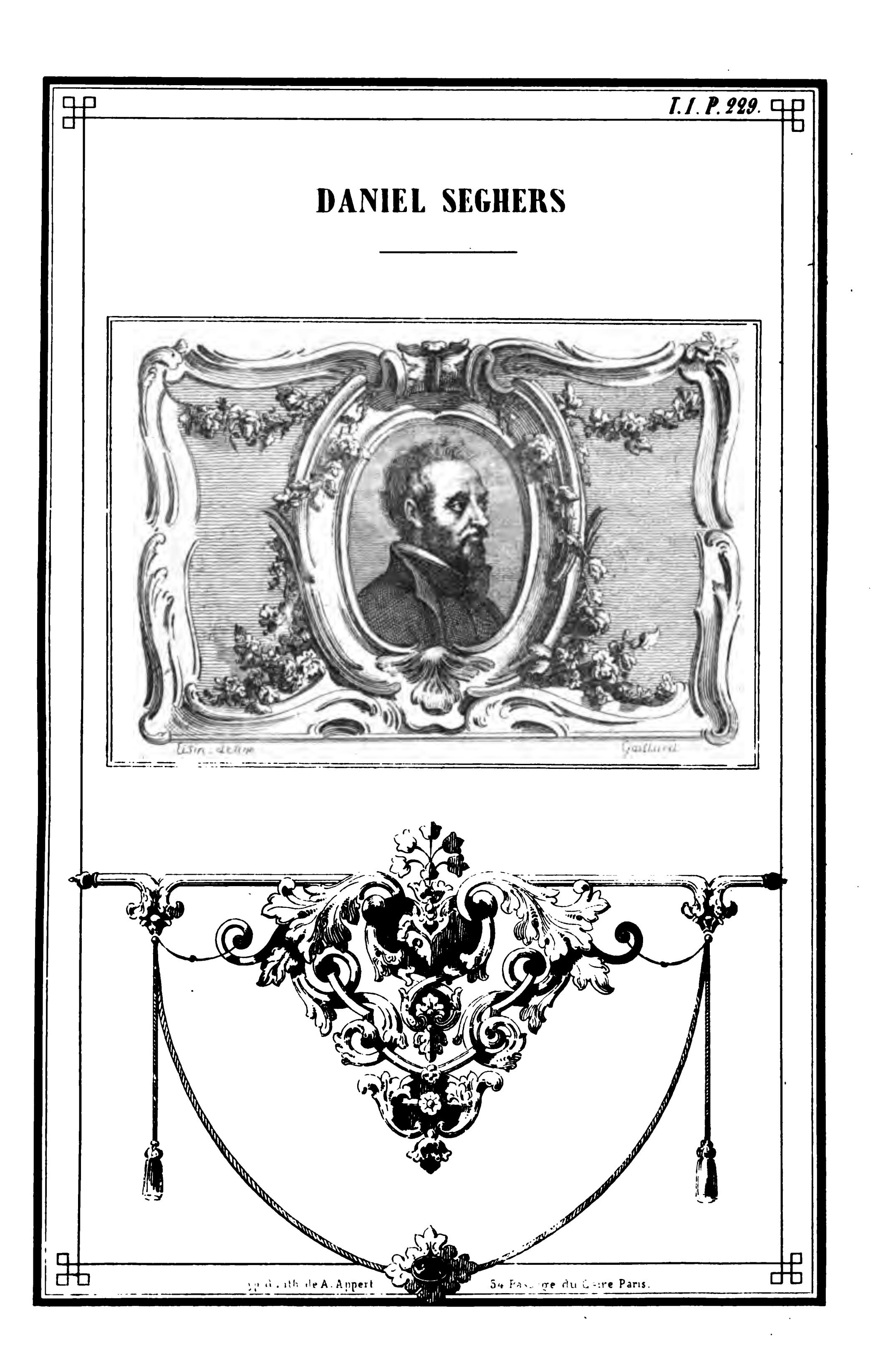

T. I. P. 211.
FRANÇOIS HALS
Typ & Lith. de A. Appert
34 Passage du Caire, Paris.

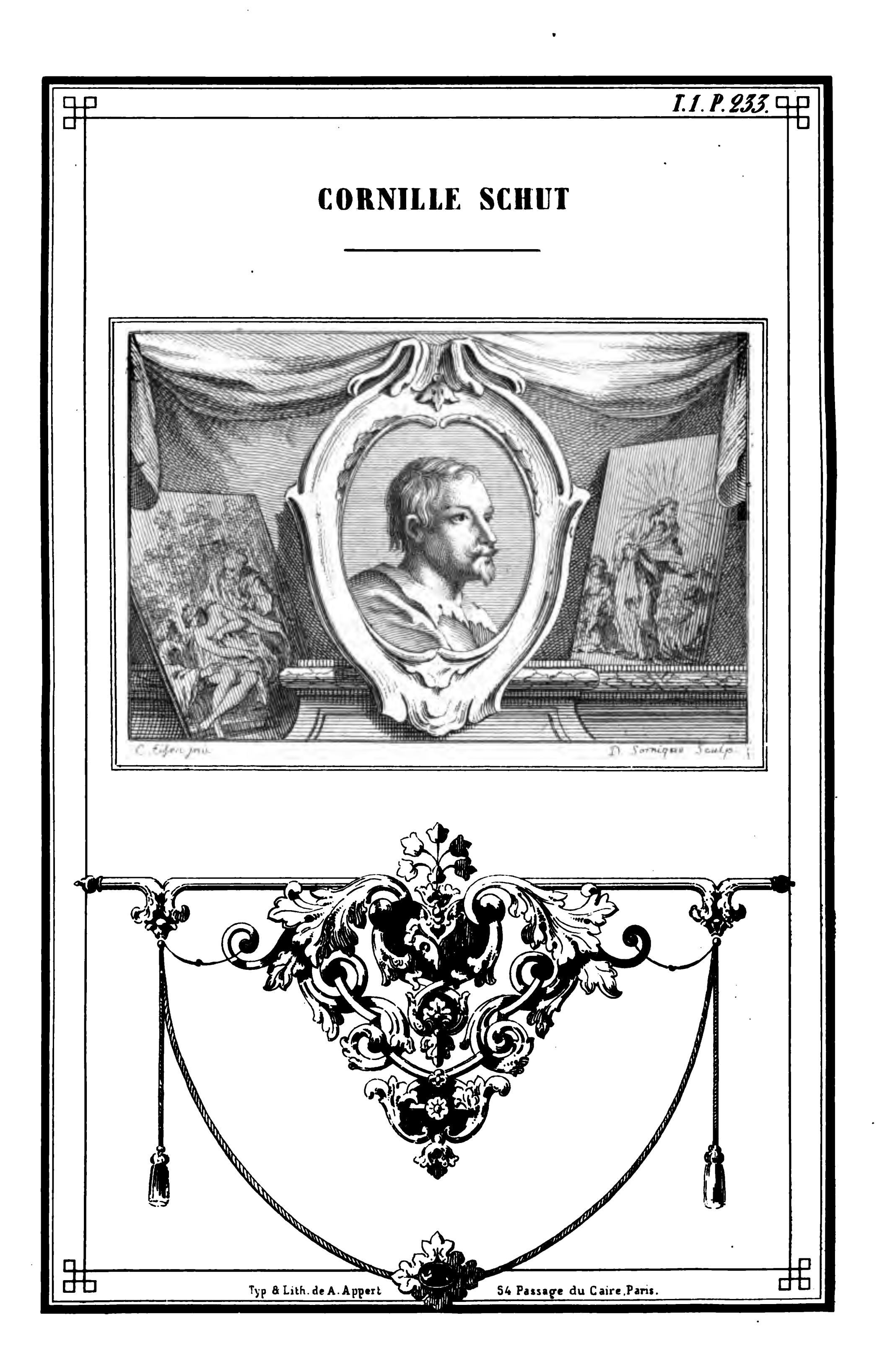

T. I. P. 214.
CORNILLE POELENBURG
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

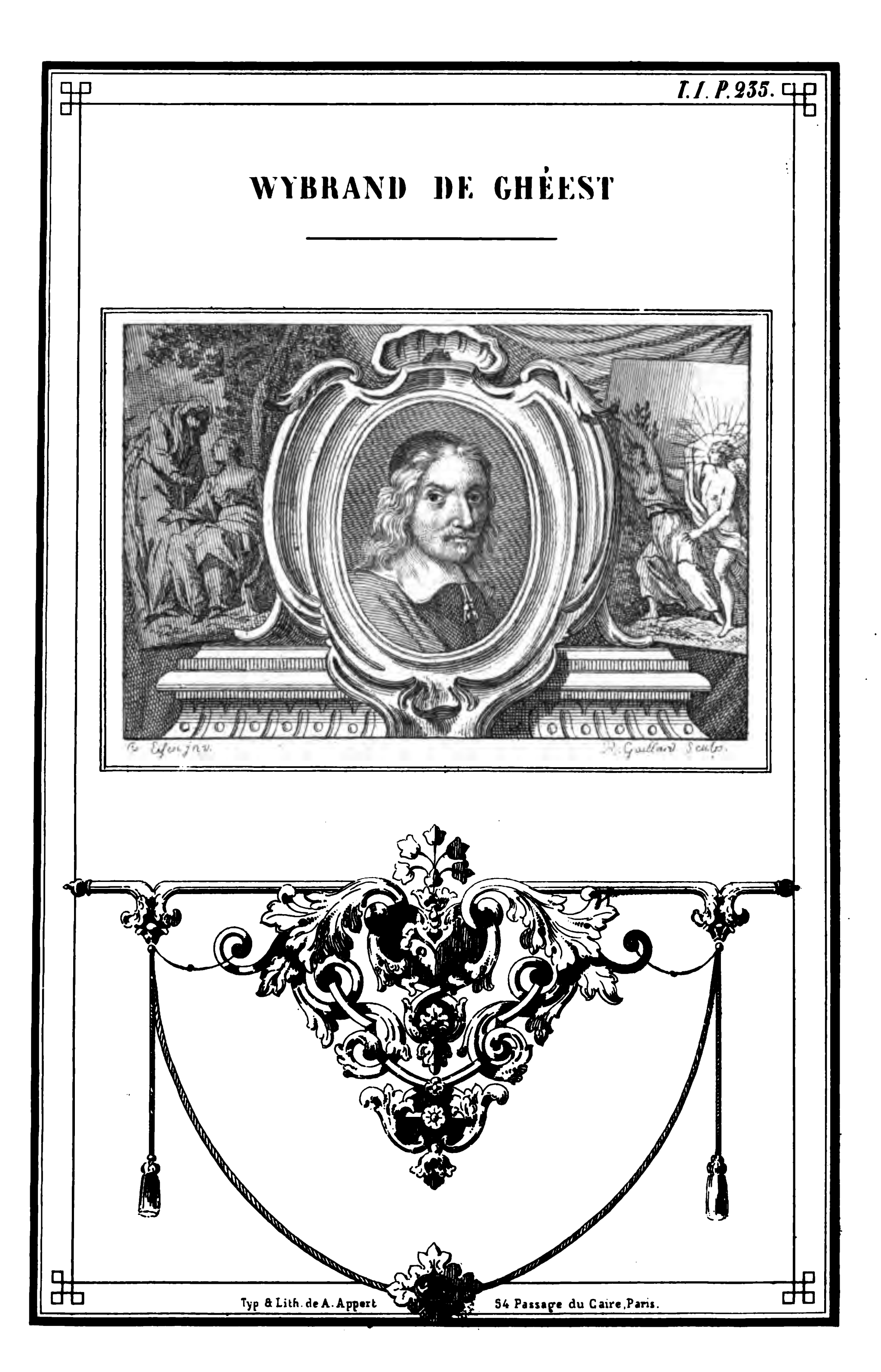

T. I. P. 221.
JEAN BREUGHEL OU BREUGHEL DE VLOUR
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

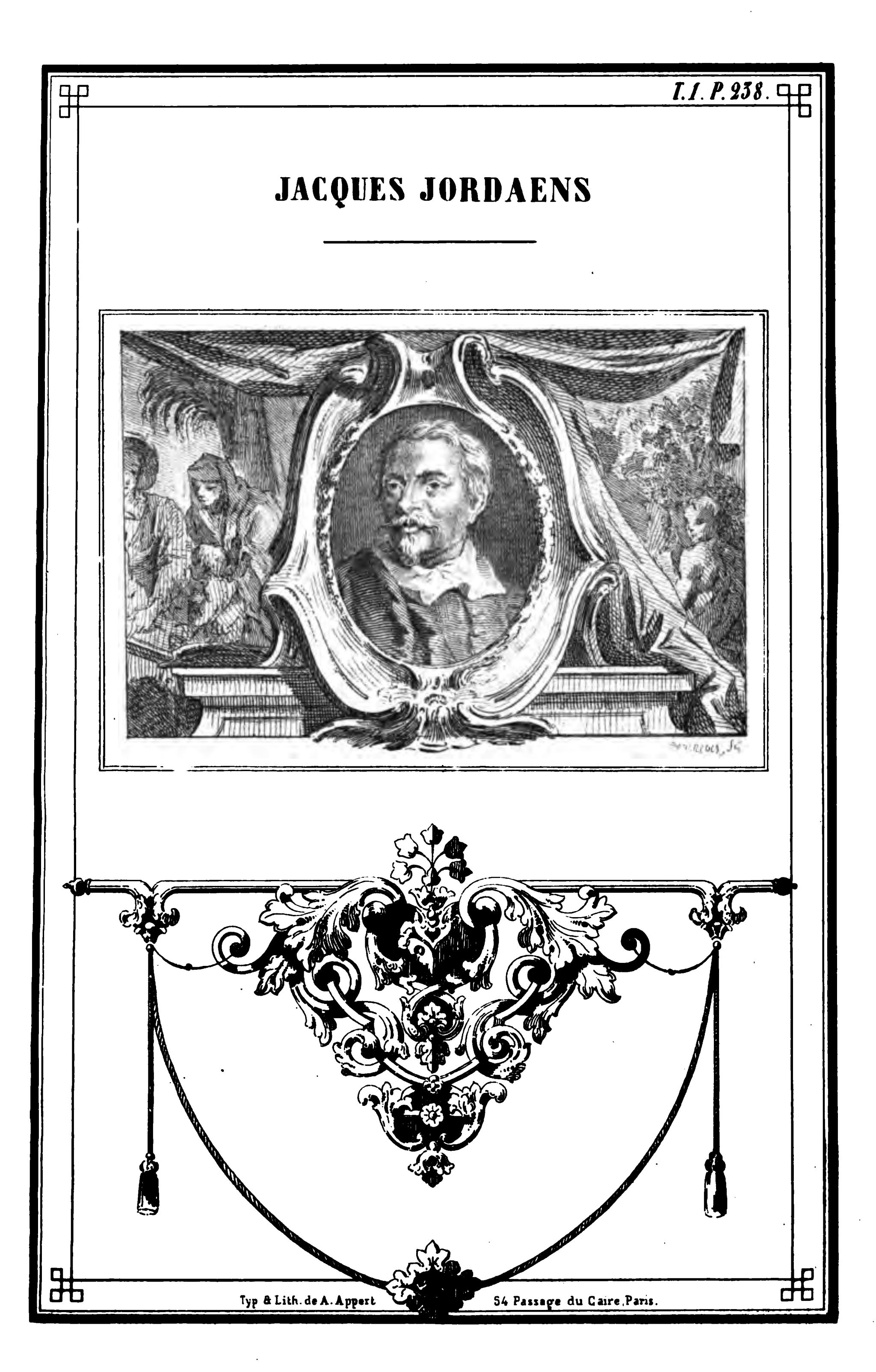

T. I. P. 224.
JEAN TORRENTIUS
R. Gaillard sculp.
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

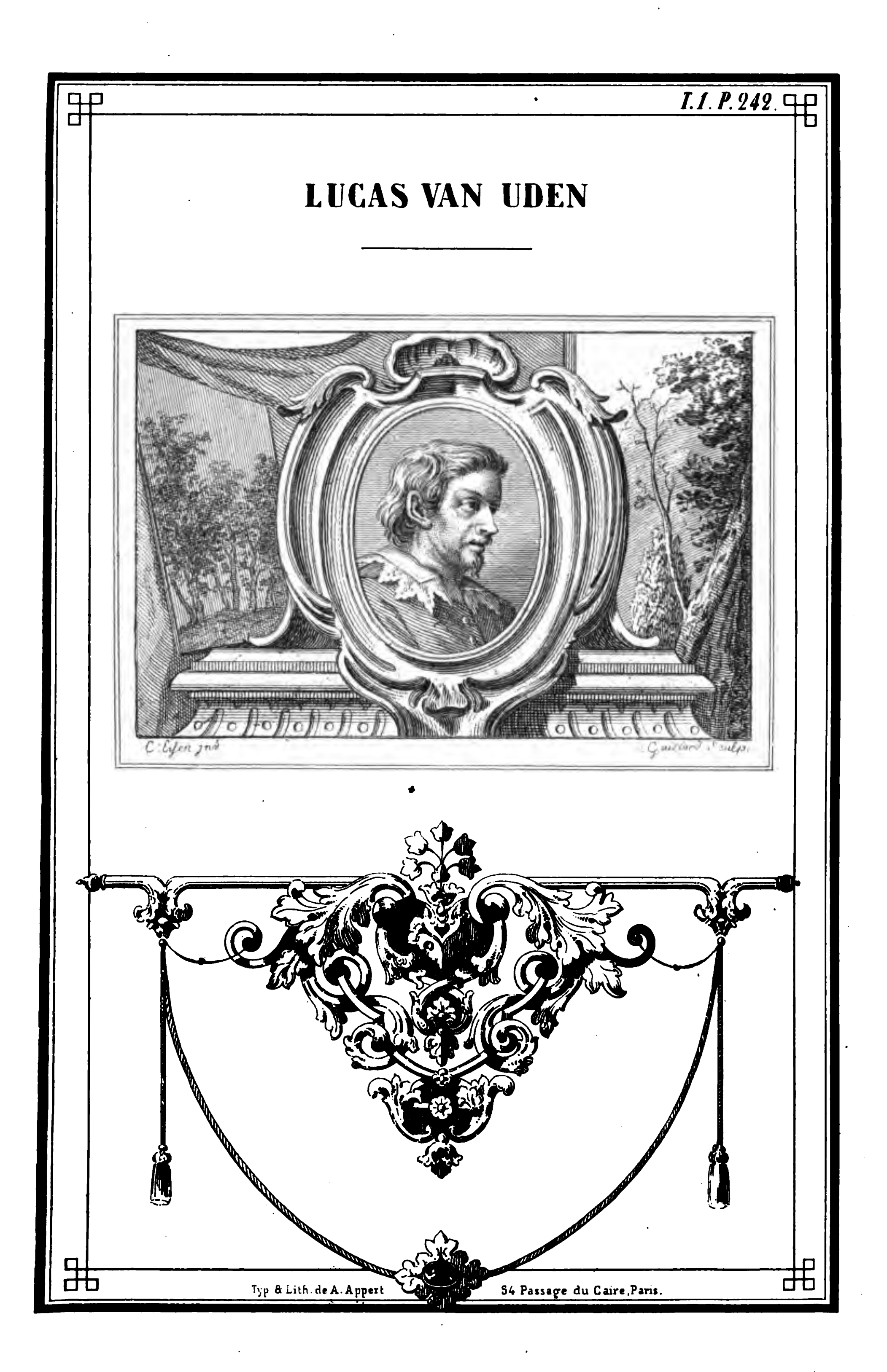

T.I. P.225.
HENRY STEENWICK
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

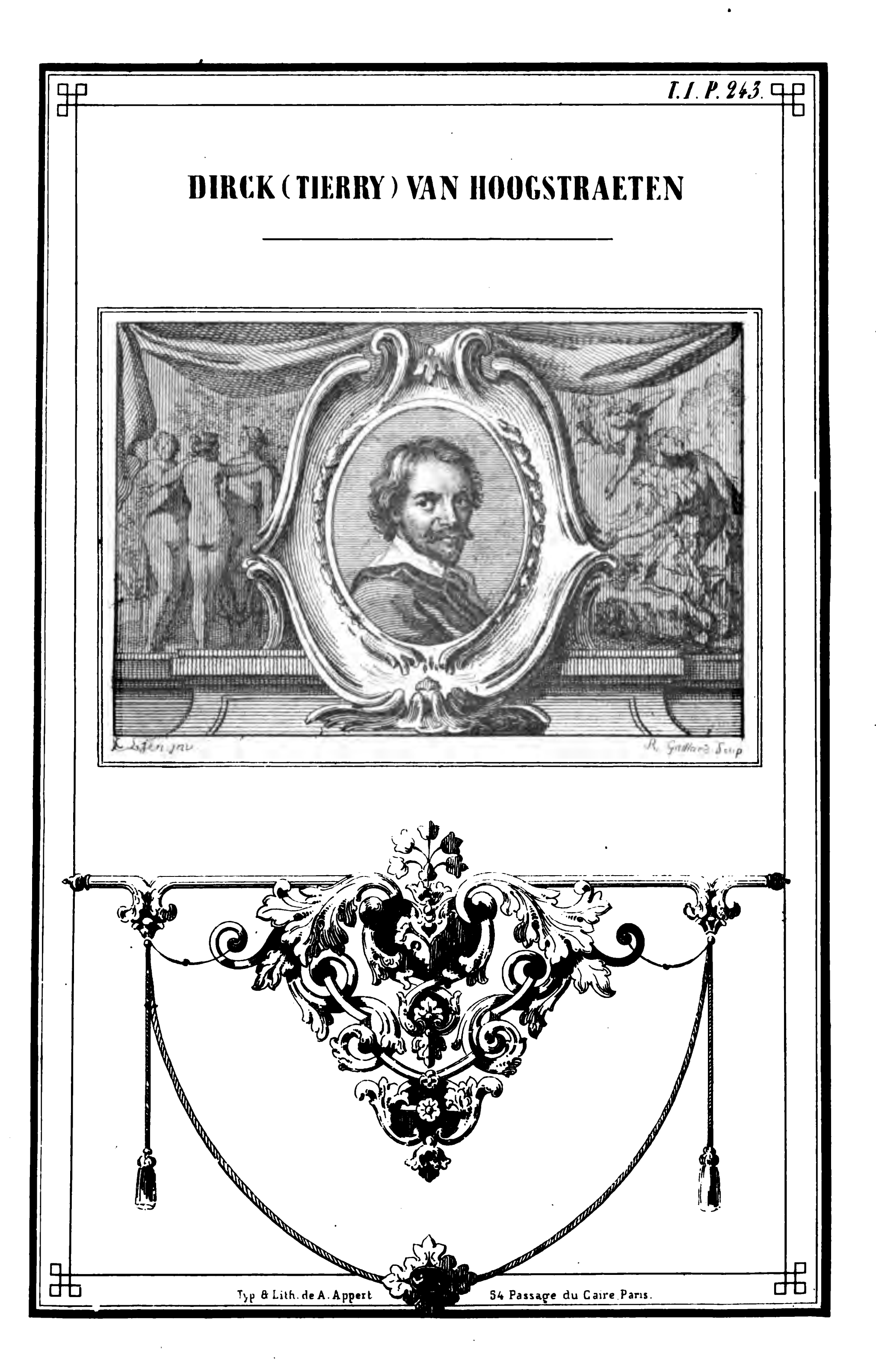

T. I. P. 229.
DANIEL SEGHERS
de A. Appert
Paris.

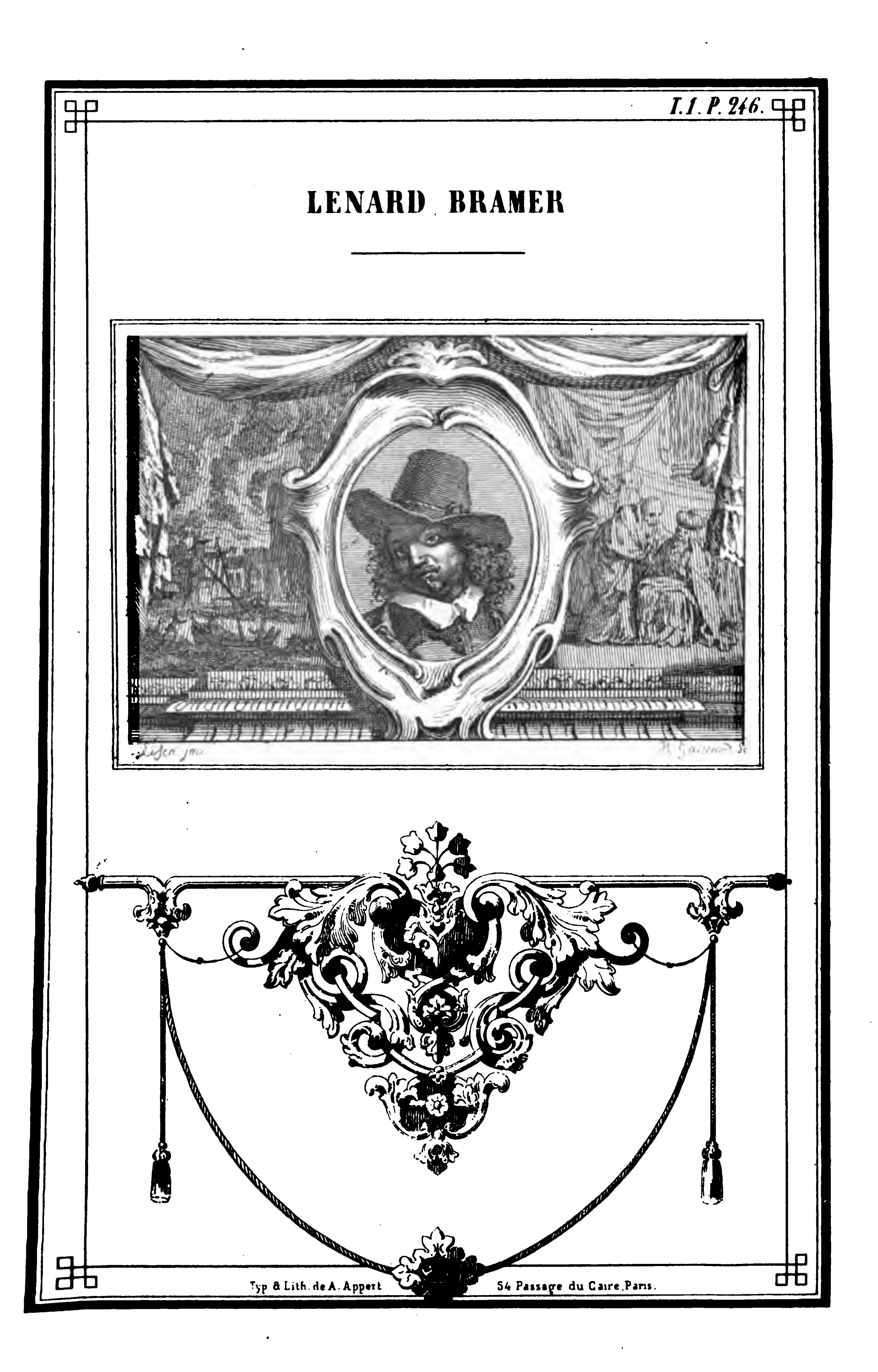

T.1. P. 233.
CORNILLE SCHUT
C. Eisen inv.
D. Sornique Sculp.
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

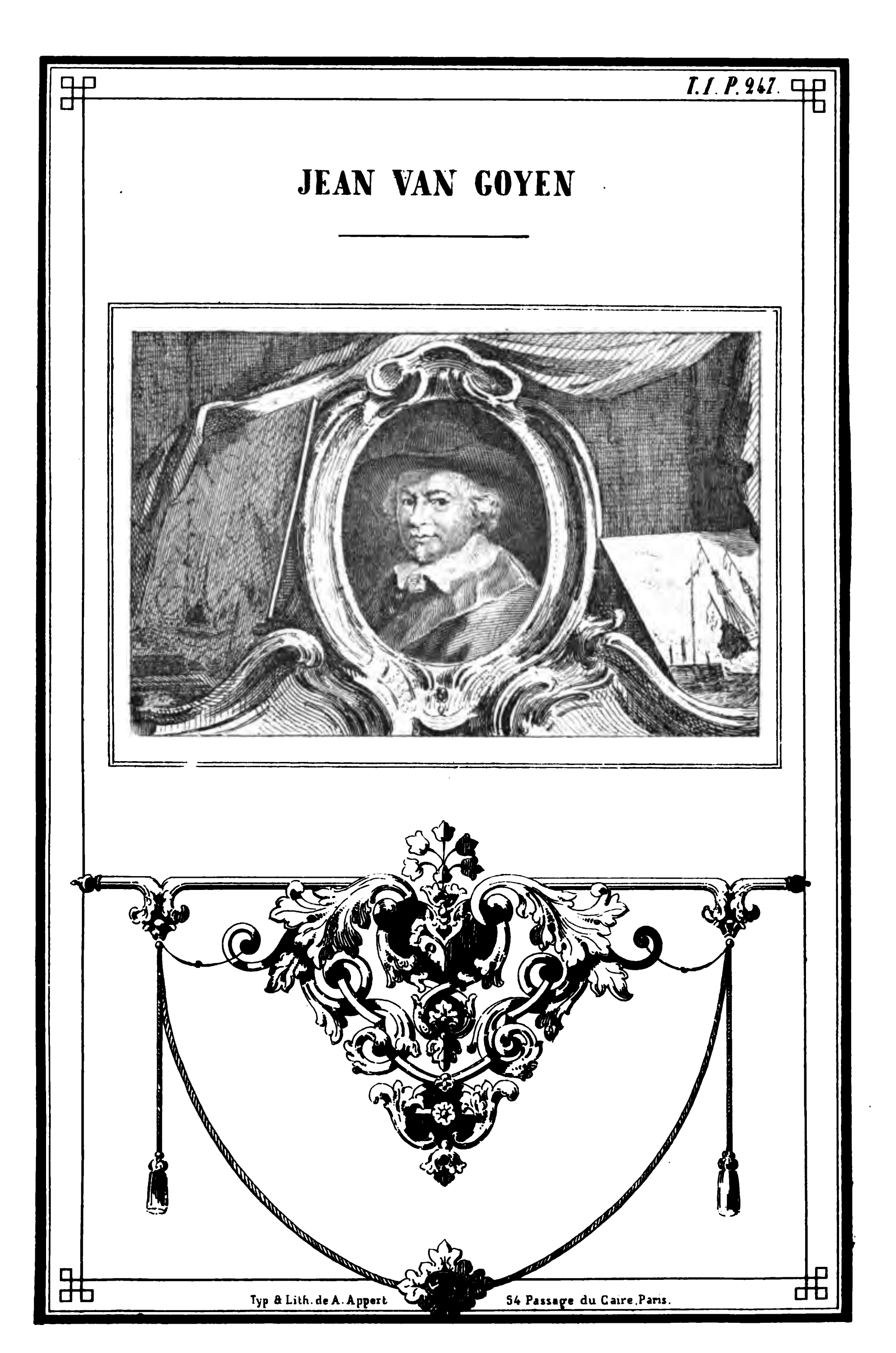

T. I. P. 235.
WYBRAND DE GHÉEST
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.


T. I. P. 238.
JACQUES JORDAENS
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

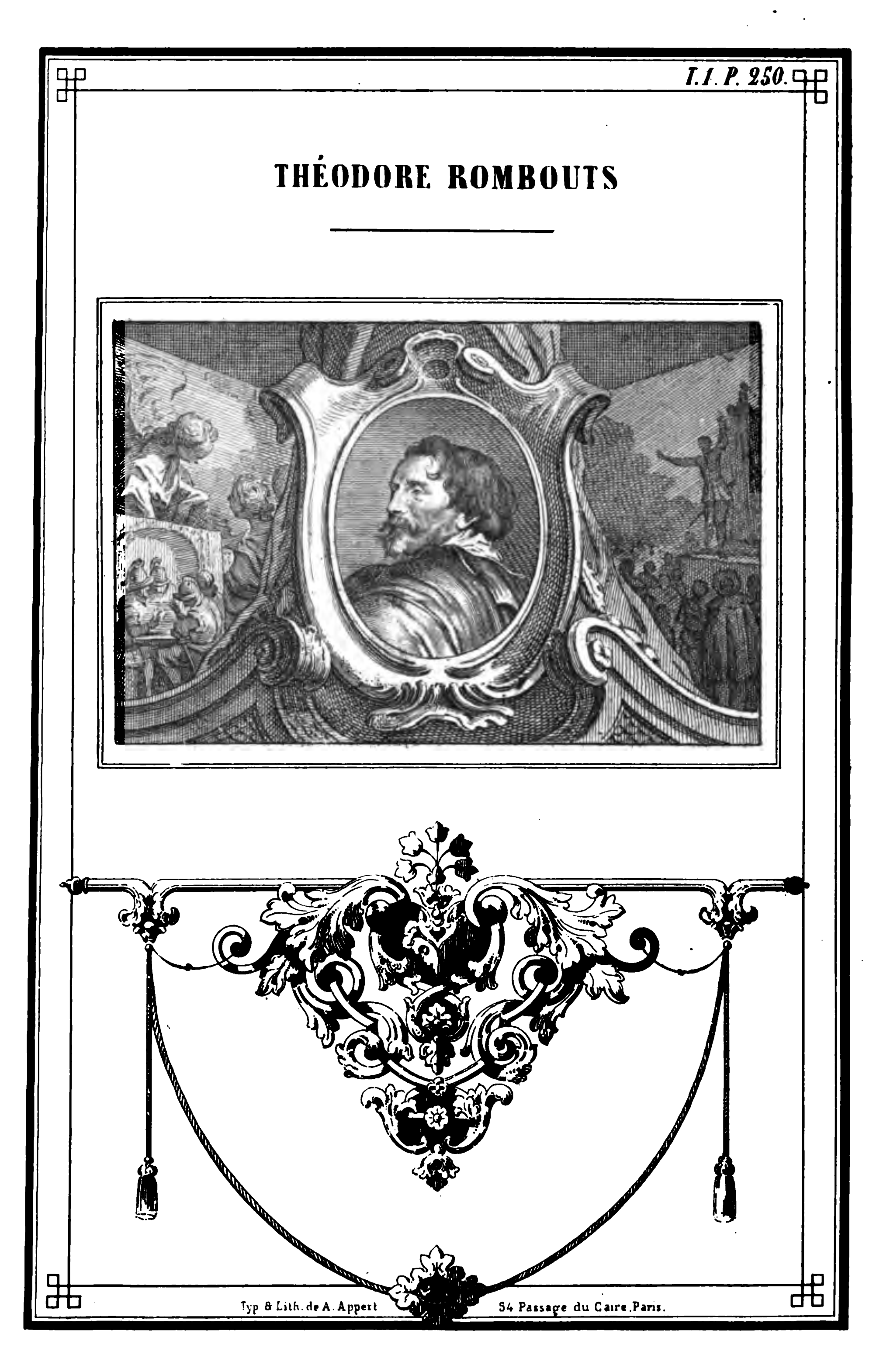

T. I. P. 242.
LUCAS VAN UDEN
C. Eisen inv.
Gaillard sculp.
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.


T. I. P. 243.
DIRCK (TIERRY) VAN HOOGSTRAETEN
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire Paris.


T. 1. P. 246.
LENARD BRAMER
Typ & Lith. de A. Appert 54 Passage du Caire, Paris.


T. I. P. 247.
JEAN VAN GOYEN
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

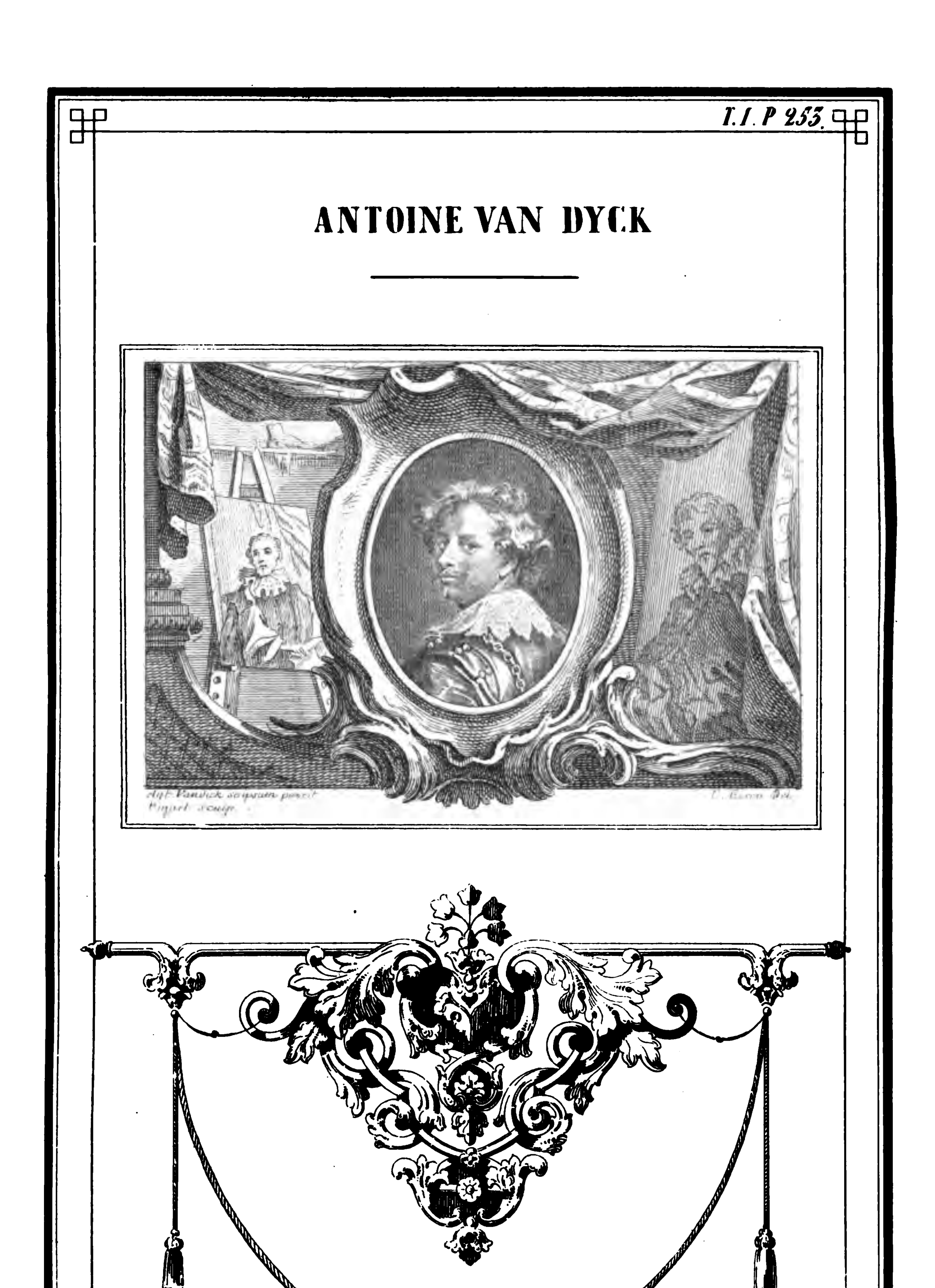
THÉODORE ROMBOUTS



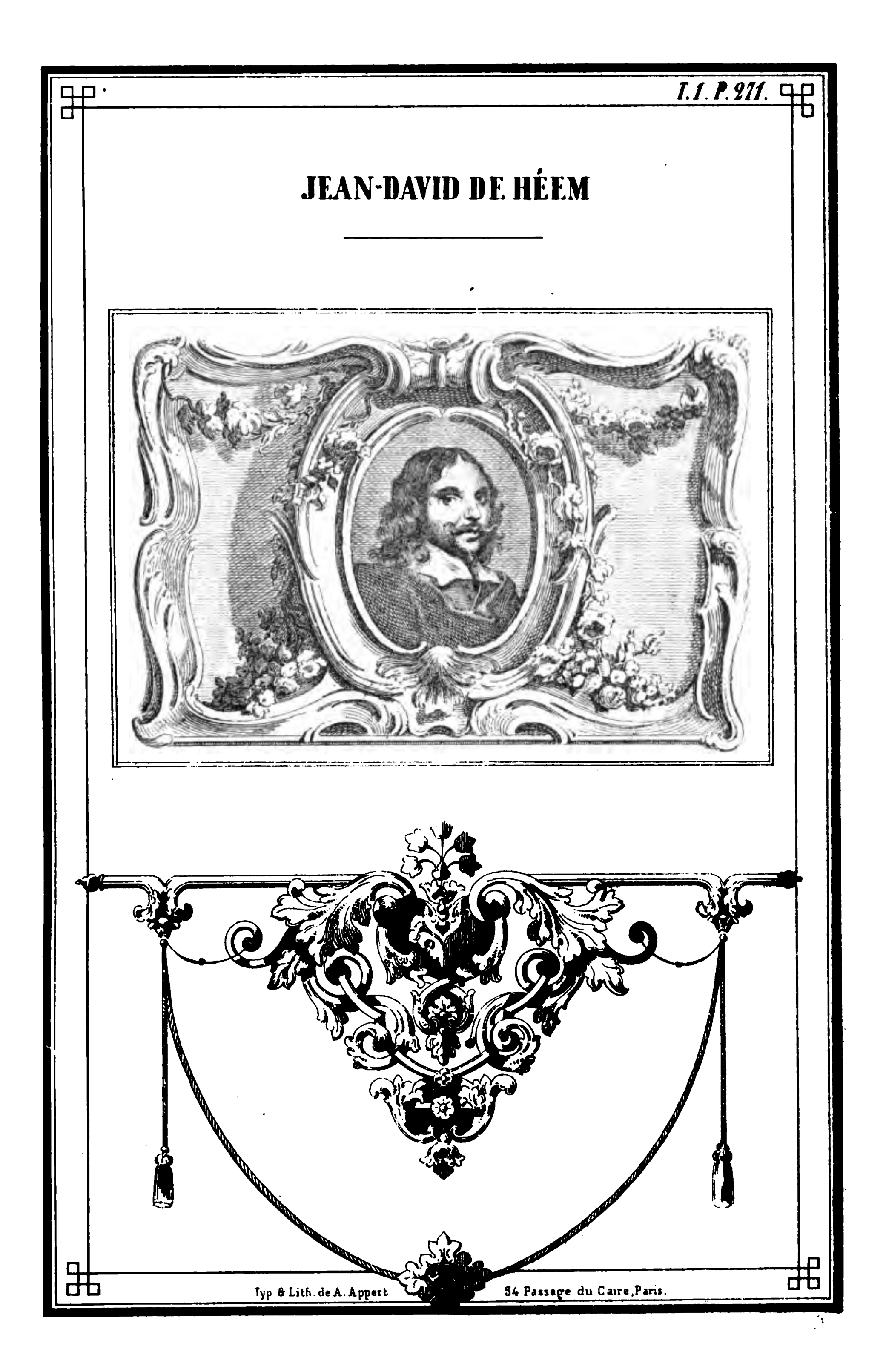
Typ & Lith. de A. Appert 54 Passage du Caire, Paris.

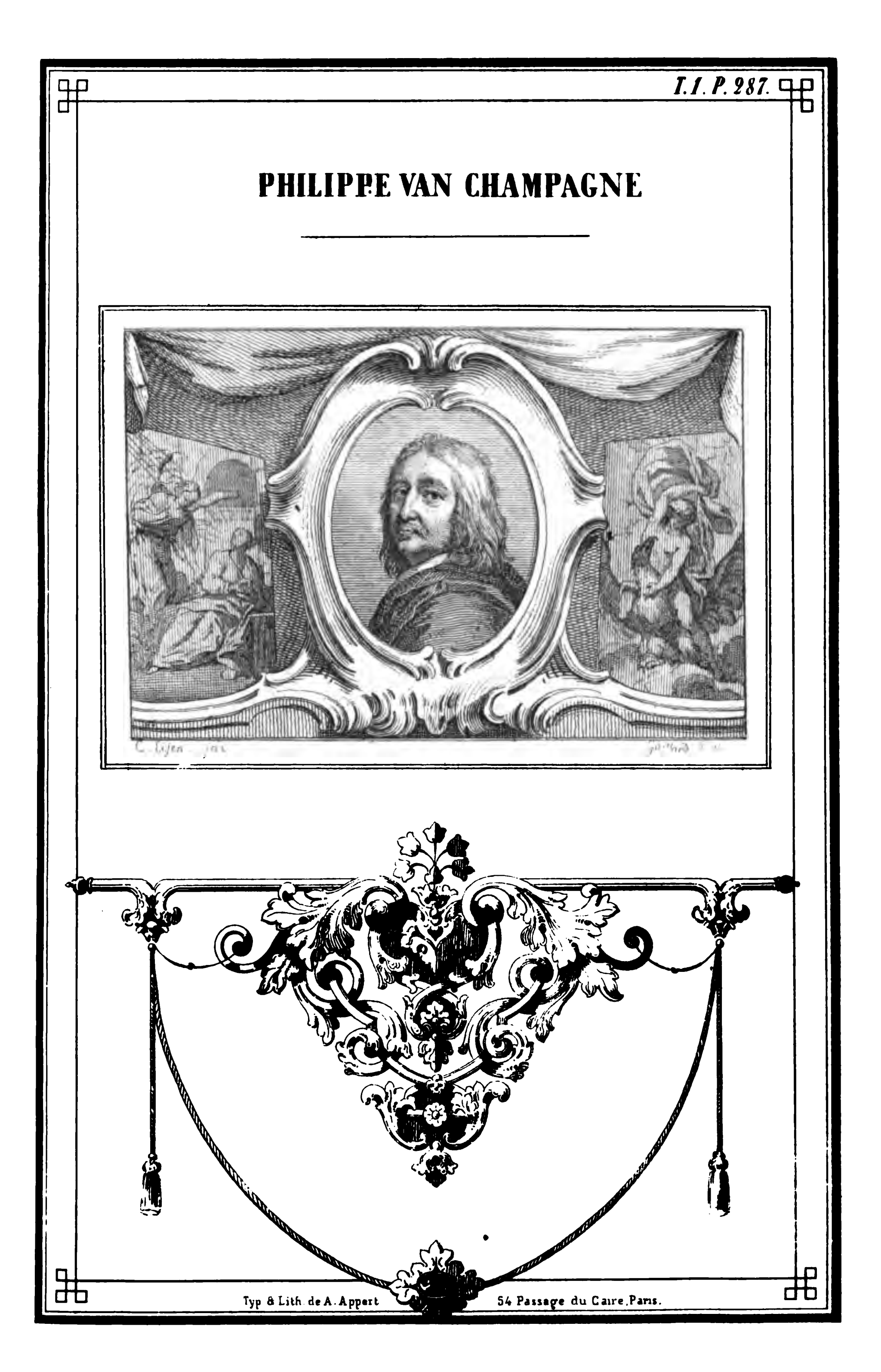
T. I. P. 253.

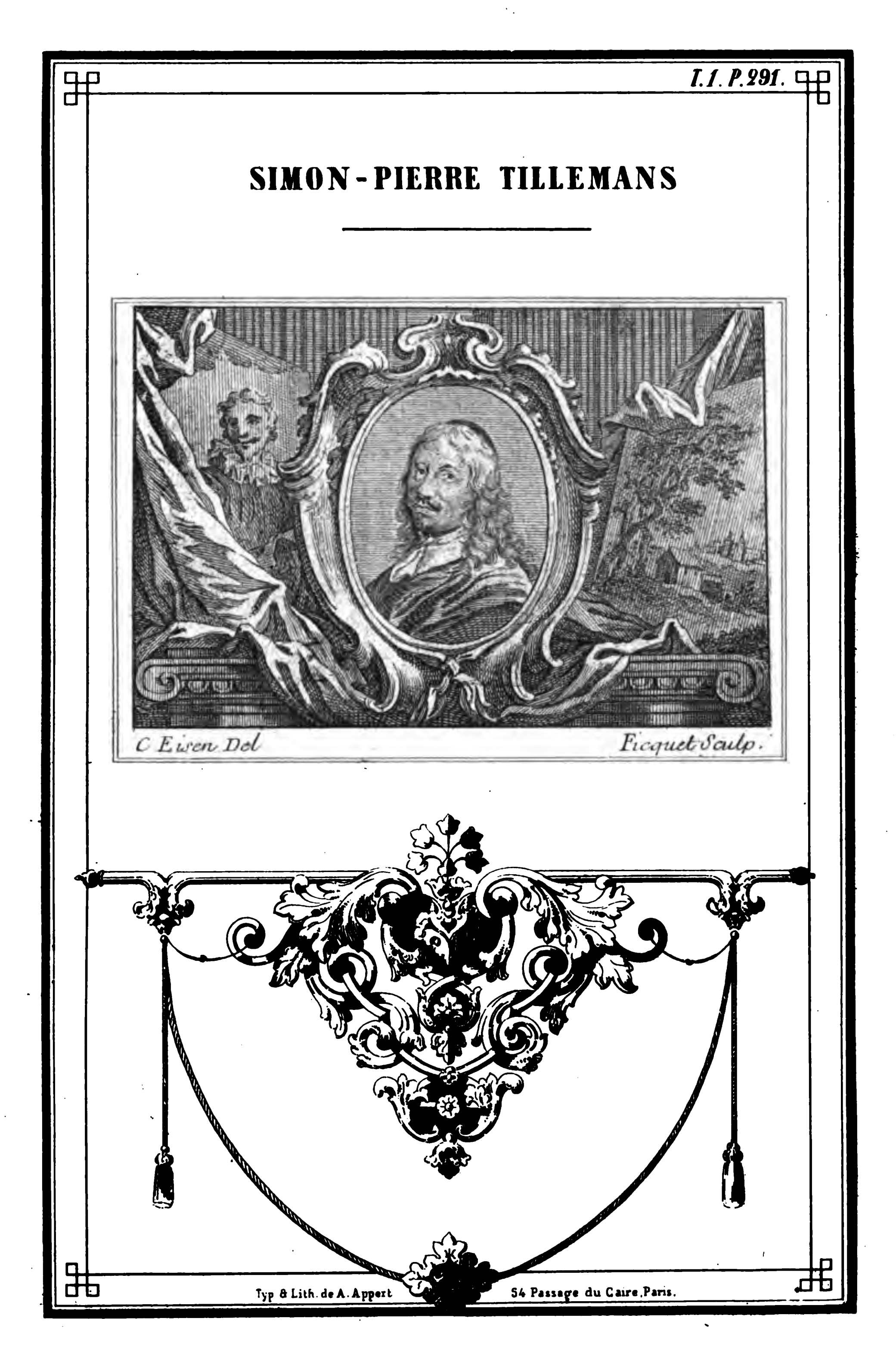
ANTOINE VAN DYCK

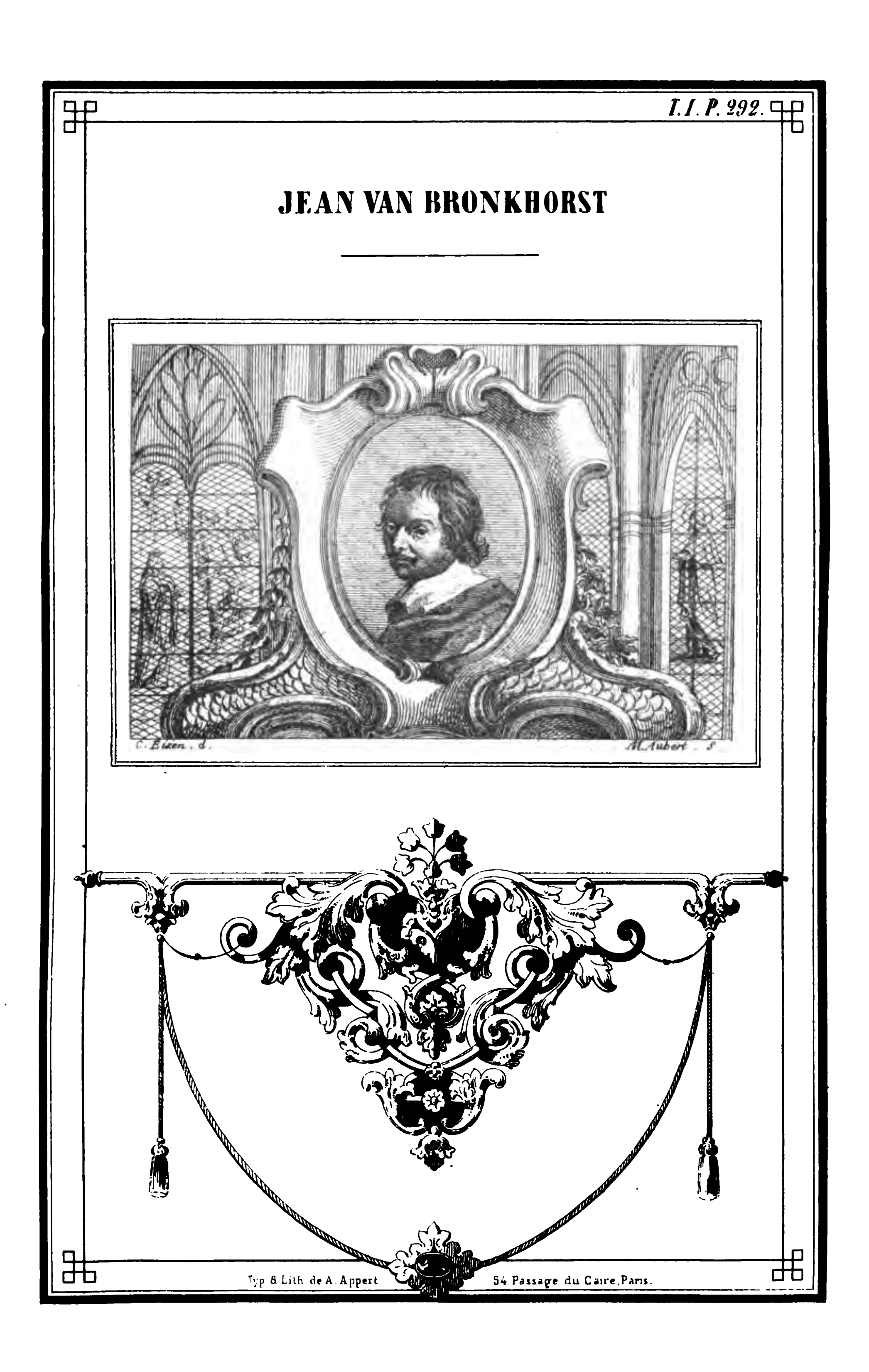


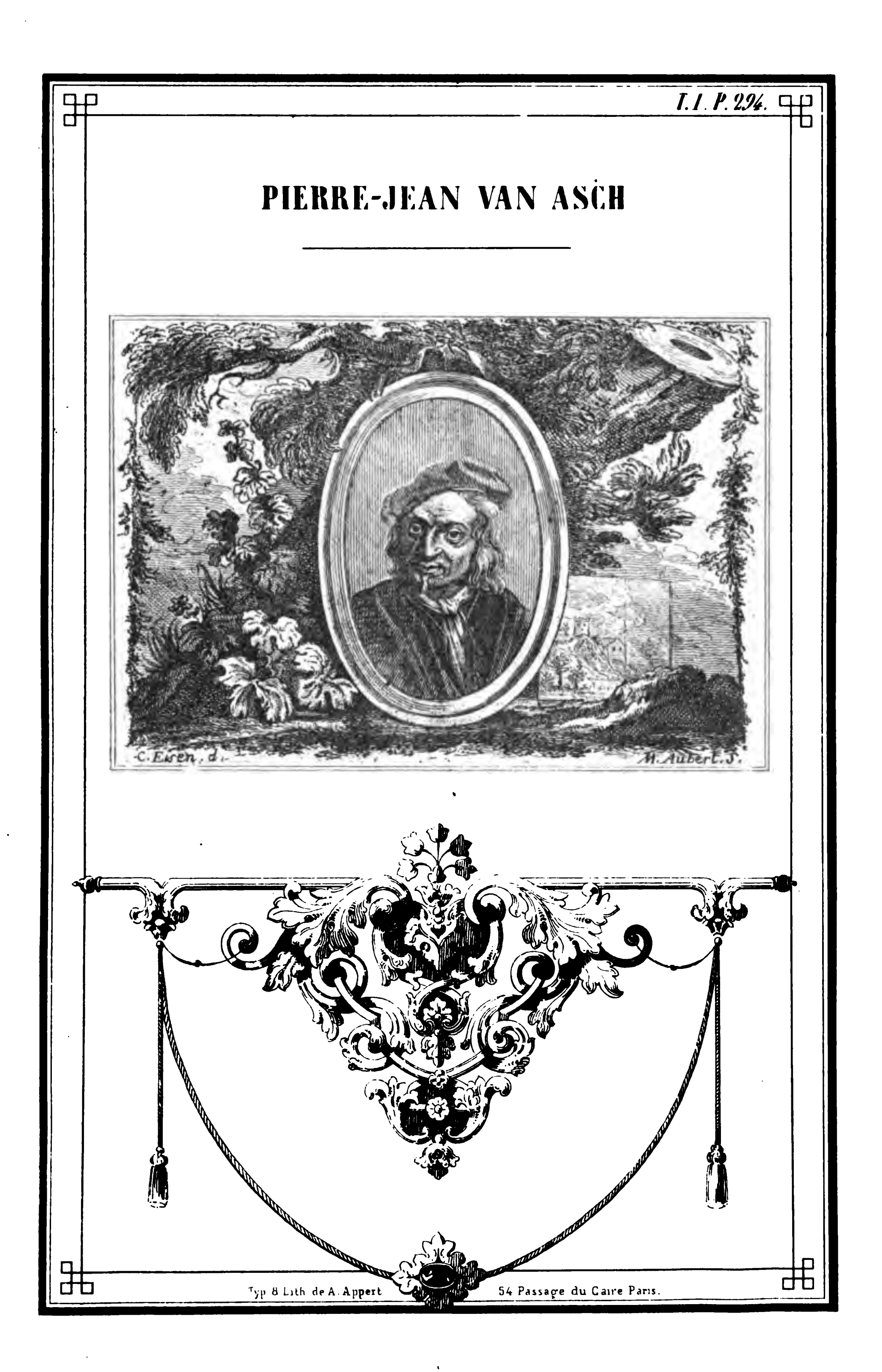
Typ & Lith. de A. Appert 54 Passage du Caire, Paris.

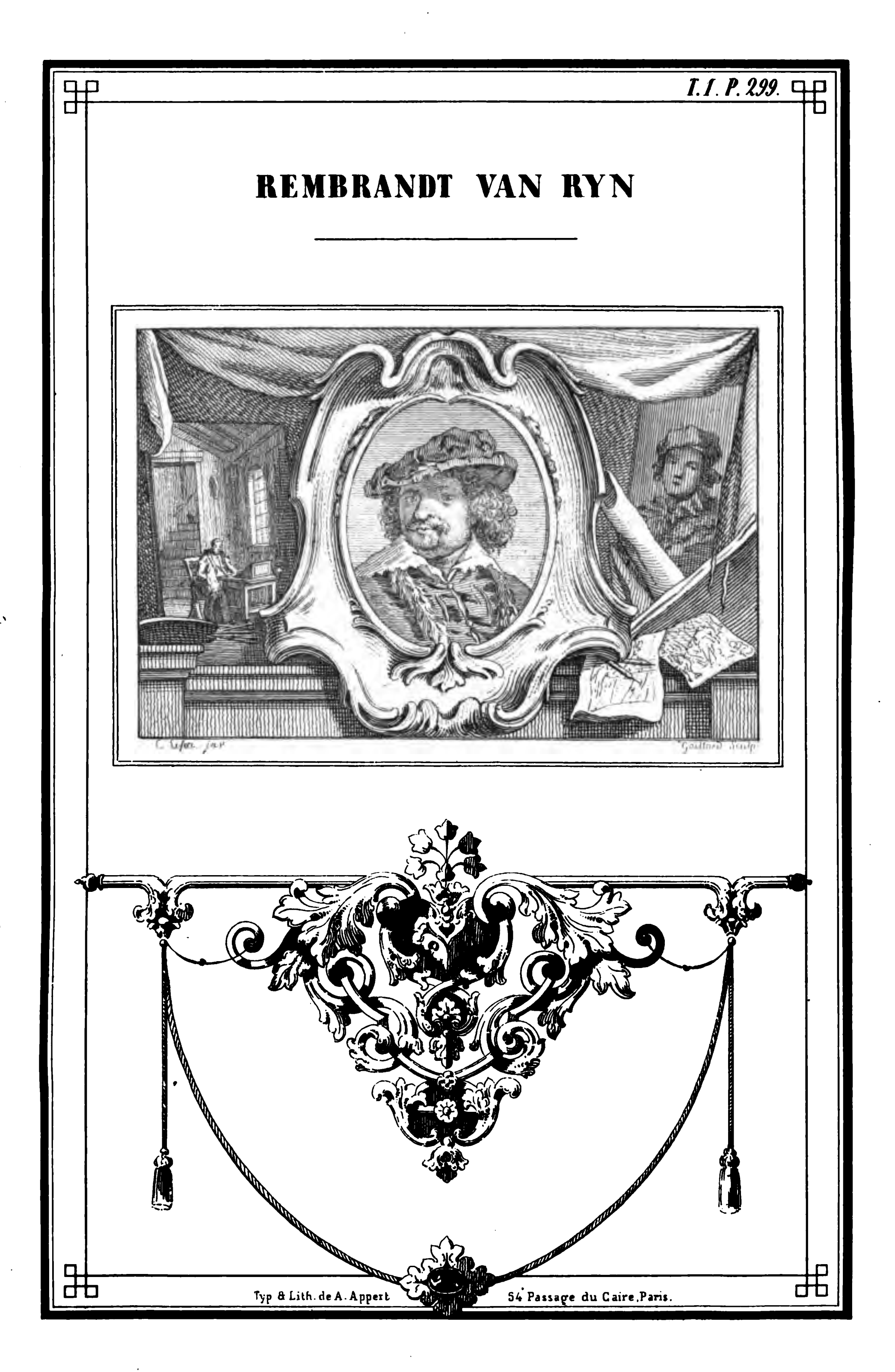

T. 1. P. 271.
JEAN-DAVID DE HÉEM
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.

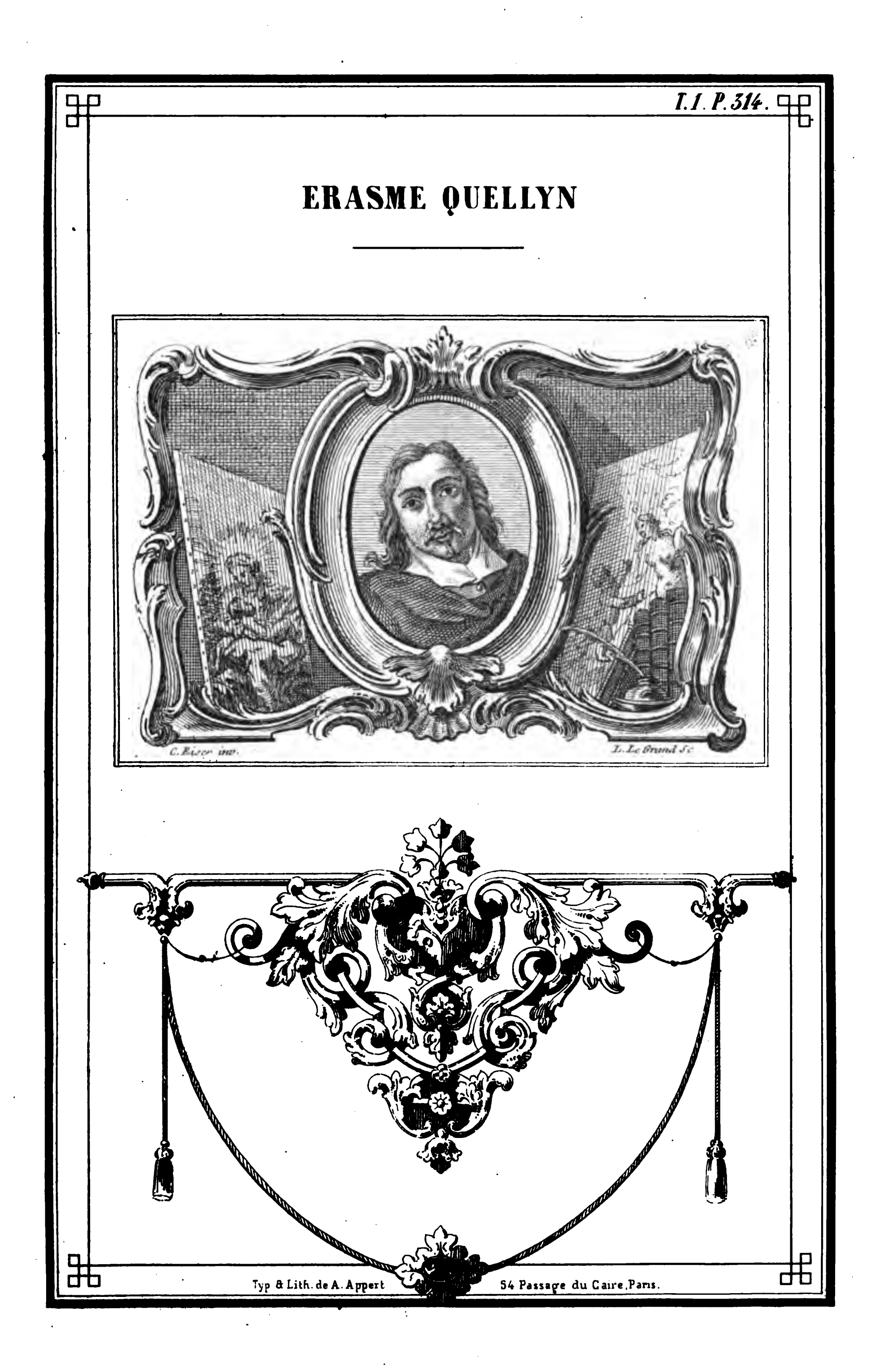

T. 1. P. 287.
PHILIPPE VAN CHAMPAGNE
Typ & Lith. de A. Appert 54 Passage du Caire, Paris.

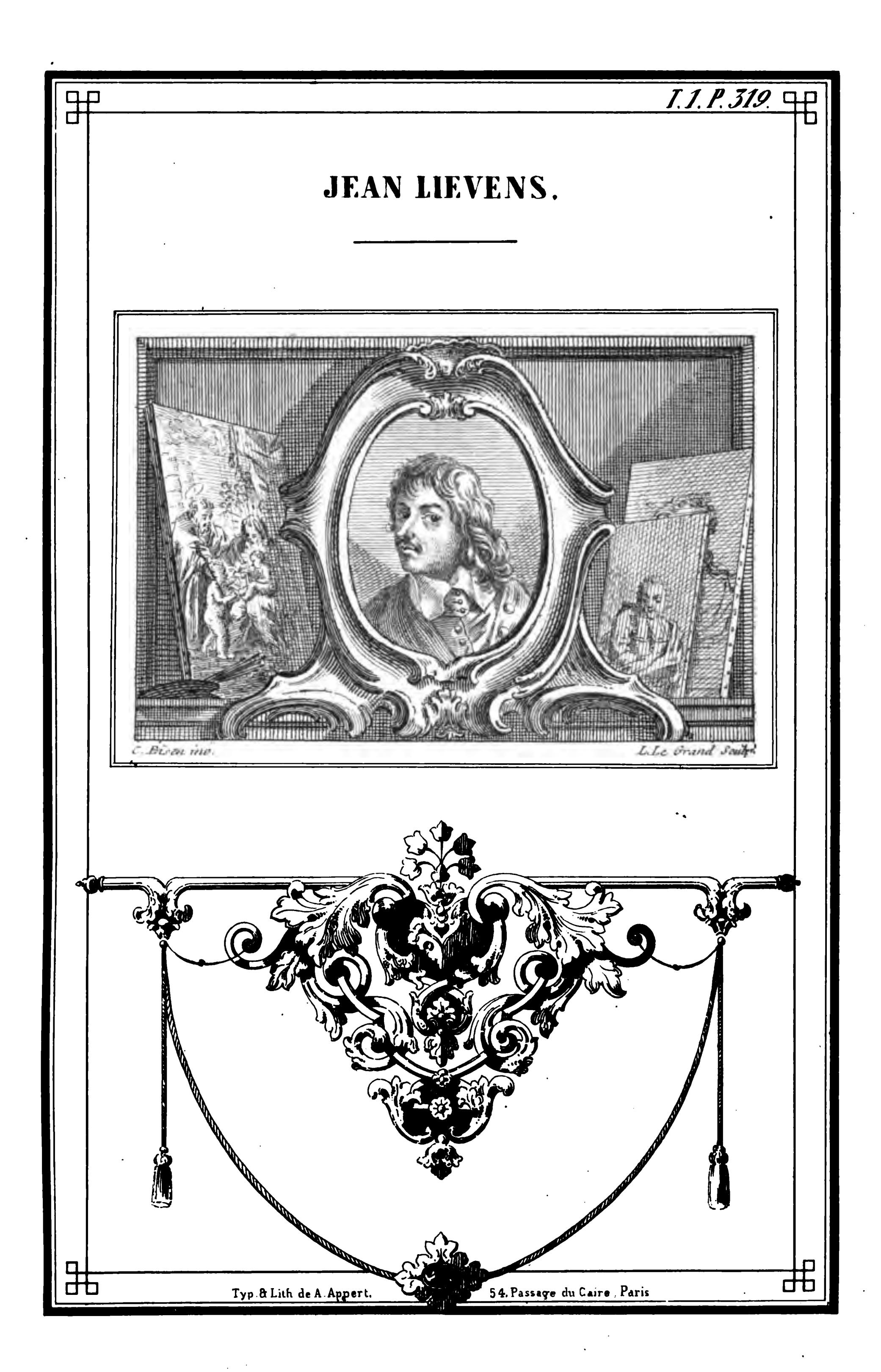

T.1. P.291.
SIMON-PIERRE TILLEMANS
C Eisen Del
Ficquet Sculp.
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.


T. I. P. 292.
JEAN VAN BRONKHORST
C. Eisen . d.
M. Aubert . s.
Typ & Lith de A. Appert 54 Passage du Caire, Paris.

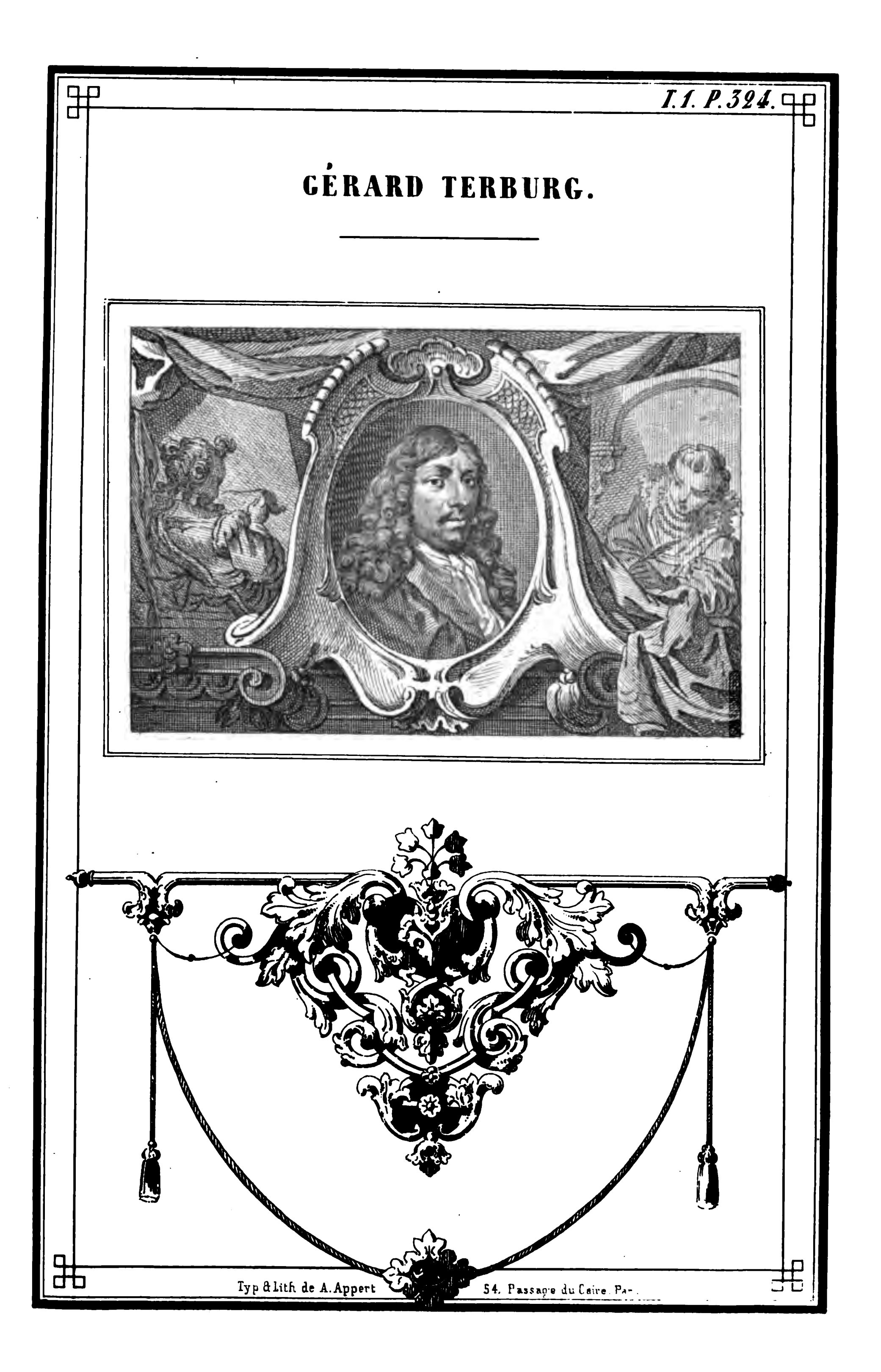

T. I. P. 294.
PIERRE-JEAN VAN ASCH
C. Eisen, d.
M. Aubert. S.
Typ & Lith de A. Appert
54 Passage du Caire Paris.

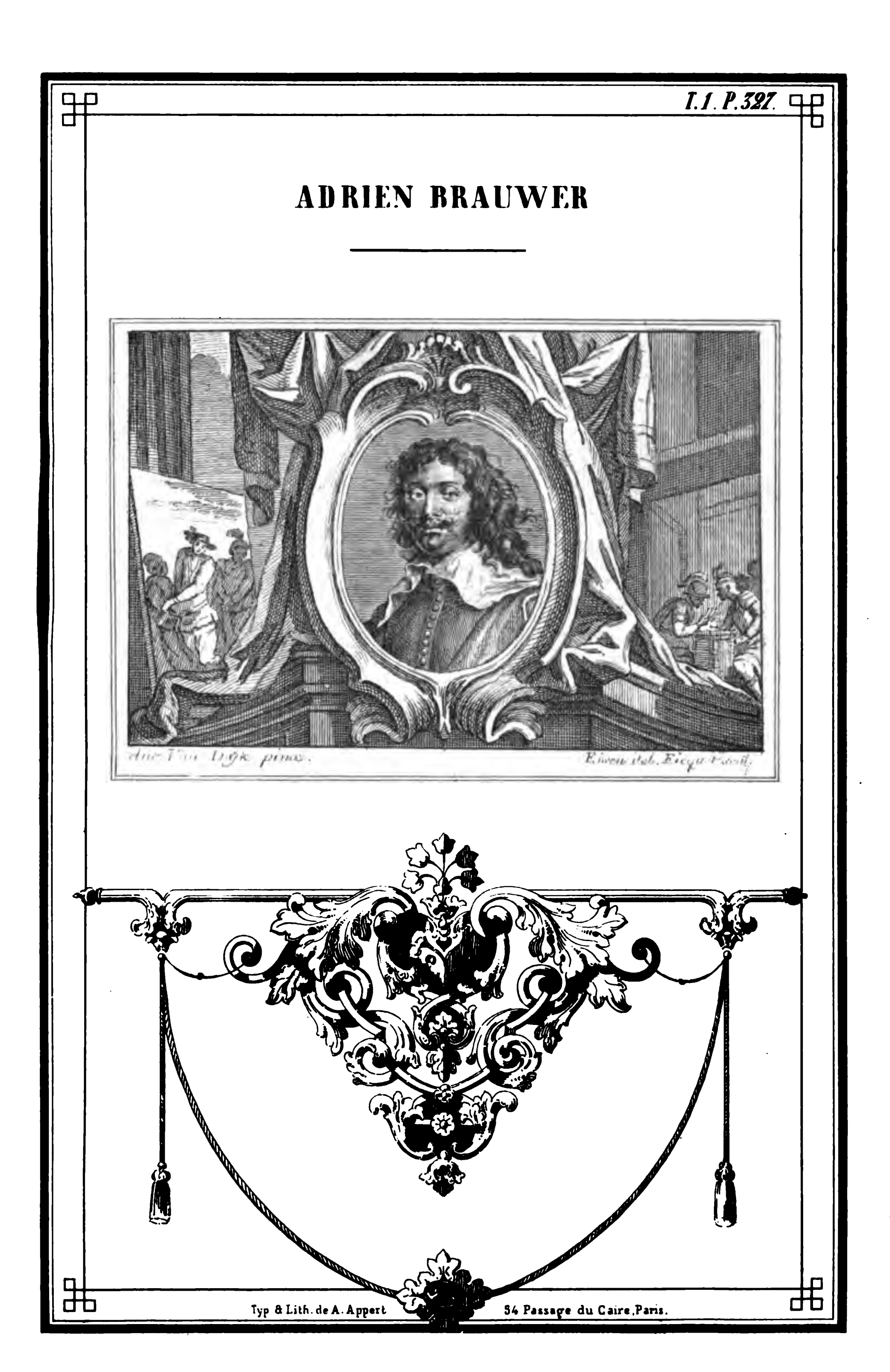

T. I. P. 299.
REMBRANDT VAN RYN
Typ & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.


T. I. P. 314.
ERASME QUELLYN
L. Le Grand Sc
Typ & Lith. de A. Appert 54 Passage du Caire, Paris.


T. 1. P. 319.
JEAN LIEVENS.
C. Bisen inv.
L. Le Grand Sculp.
Typ. & Lith de A. Appert.
54. Passage du Caire, Paris

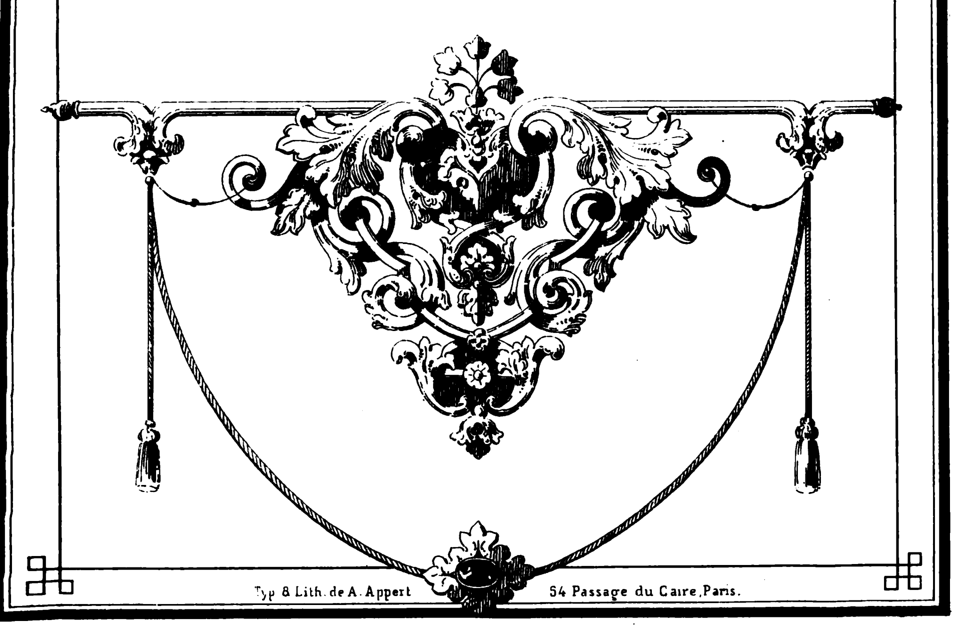

T.1. P.322.
ANNE-MARIE SCHUURMANS.
Typ. & Lith. de A. Appert
54 Passage du Caire, Paris.


T.1. P.324.
GÉRARD TERBURG.
Typ & Lith de A. Appert
54, Passage du Caire.


T. I. P. 327.
ADRIEN BRAUWER
Typ & Lith. de A. Appert
34 Passage du Caire, Paris.

JOSEPH VAN CRAESBÈKE





Typ & Lith. de A. Appert 54 Passage du Caire, Paris.

M.

